

LA PHILOSOPHIE
DE
FONTENELLE
OU
LE SOURIRE DE LA RAISON

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

J.-R. CARRÉ

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Professeur agrégé de philosophie au lycée de Bordeaux

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1932.



**LA PHILOSOPHIE
DE FONTENELLE**

OU

LE SOURIRE DE LA RAISON



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA PHILOSOPHIE DE FONTENELLE

OU

LE SOURIRE DE LA RAISON

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉ A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

J.-R. CARRÉ

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Professeur agrégé de philosophie au lycée de Bordeaux

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1932

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays



AVANT-PROPOS

Je dois beaucoup à M. Lévy-Brühl ; il a été mon professeur à l'École Normale ; il m'a encouragé, après la guerre, à travailler ; il a signalé, dès 1899, dans son *History of Modern Philosophy in France* (Chicago-The open court publishing Company, in-8°) l'intérêt des vues de Fontenelle ; il a dirigé mes premiers pas dans l'étude de ce philosophe.

Je ne dois pas moins à M. Rivaud ; ses remarques pénétrantes, en cours de lecture de mon travail, m'ont contraint à me faire sourcier plus que je n'y aurais été naturellement enclin ; il n'a pas tenu à lui que je ne l'aie été avec plus d'abondance et de bonheur. Si j'avais su suivre tous ses conseils, la physionomie intellectuelle de mon Fontenelle serait moins-imparfaitement restituée.

L'incomparable bibliothécaire de l'Université et de la ville de Bordeaux, M. Teulié, a rendu possible ce que, sans lui, il eût été inutile d'espérer mener à bonne fin.

M. A. Grape, bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale de l'Université d'Upsal, a très obligeamment fourni de précieux renseignements.

M. Menvielle, de la bibliothèque de l'Université de Bordeaux, a prêté son agilité à mon pesant labeur et m'a fait gagner beaucoup de temps.

Tous voudront bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance et mes affectueux remerciements.

INTRODUCTION

Le but du présent travail est de dégager les traits dominants de la philosophie de Fontenelle. Il peut donc être utile de préciser ce qu'il serait superflu d'y chercher : on n'y trouvera point une biographie de Fontenelle (1), bien que, naturellement la vie du philosophe n'y soit pas ignorée, et que tous les faits significatifs pour l'éclaircissement de sa pensée puissent être utilisés le cas échéant. On n'y cherchera pas davantage un résumé de l'œuvre totale de Fontenelle ; de tels ouvrages

(1) La source la plus abondante pour la biographie de Fontenelle est l'abbé Trublet. Il a publié divers articles dans le *Mercur* de 1756 à 1760. Il a rédigé en 1759 la notice du *Moreri* consacrée à Fontenelle. Il a annoté l'article Fontenelle tiré du catalogue des écrivains français du *Siècle de Louis XIV* de Voltaire. Tout cela est rassemblé dans :

« *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, par M. l'abbé Trublet, à Amsterdam, chez Marc Michel Rey, et se trouvent à Paris chez Desaint et Saillant, libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais, MDCCLXI. »

L'abbé Trublet rédigeait aussi un journal, qu'il gardait par devers lui, et dont l'original (ou une copie manuscrite) est aux mains de M. Paul Chaponnière.

La biographie de Fontenelle a été établie (en utilisant Trublet et les témoignages du temps) par Charma :

« *Biographie de Fontenelle*, par M. Charma, professeur de philosophie à la faculté des Lettres de Caen. Caen, brochure in-8°, 1846. Hadel. »

Elle a été reprise et diligemment révisée, en même temps que copieusement commentée, dans la première partie de l'ouvrage de Maigron :

« *Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence*, par Louis Maigron, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, Paris, Plon, 1906. »

On trouvera un certain nombre de détails complémentaires dans les deux thèses de Jacquart :

« *Un témoin de la vie littéraire et mondaine au XVIII^e siècle. L'abbé Trublet critique et moraliste, 1697-1770, d'après des documents inédits*, par Jean Jacquart. Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes. Paris, Picard, 1926. »

« *Un journal de la vie littéraire au XVIII^e siècle. La correspondance de l'abbé Trublet, documents inédits sur Voltaire, La Beaumelle, Malesherbes*,

existent (2) ; il serait vain de les recommencer ; on peut songer à les compléter, ou réviser, sur le point spécial ici envisagé, et qu'il conviendra de définir. Fontenelle a fait beaucoup de choses, et dont la critique relève de techniciens fort différents : ce qui appartient à l'histoire littéraire (3) et ce qui appartient à l'histoire des sciences (4) n'est pas de notre sujet ; ce qui n'empêchera pas que petits vers, églogues ou tragédies puissent fournir des éléments à la peinture de la sagesse de Fontenelle ; ce qui ne nous dispensera point de recueillir les résultats de la méditation de Fontenelle sur les sciences, et de voir quelle part ils tiennent dans sa philosophie. On devra enfin admettre que nous n'étudions pas l'influence de Fontenelle : non que le sujet manque d'intérêt, mais parce qu'il est très vaste (5), et, à lui seul, fournirait la matière d'un nouveau travail. Cependant comme la pensée de Fontenelle a ses sources biographiques ou écrites elle a son rayonnement immédiat, inséparable de son interprétation, et qu'il est nécessaire de décrire, si l'on veut saisir sa nature et sa portée. Dans ces limites, et surtout pour qui veut en démontrer le mécanisme,

Fontenelle, Mme Geoffrin, La Condamine, etc., avec une introduction et des notes explicatives. Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes par J. Jacquart. Paris, Picard, 1926. »

(2) En particulier : A. Laborde-Milaa : « *Les grands écrivains français. Fontenelle*, par A. Laborde-Milaa. Paris, Hachette, 1905 » ; L. Maigron, « *Fontenelle. L'homme, l'œuvre, l'influence*, par Louis Maigron, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Paris, Plon, 1906. »

(3) Maigron (*op. cit.*) a beaucoup insisté sur l'œuvre littéraire de Fontenelle, et les défaillances de son goût l'ont presque obsédé.

(4) Entre autres choses : pour les sciences physiques cf. P. Flourens, « *Fontenelle ou de la philosophie moderne relativement aux sciences physiques*, par P. Flourens, membre de l'Académie française, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Paris, Paulin, 1841. »

(5) Cela conduirait probablement assez loin, et dans tous les pays : en Angleterre à Hume et à sa postérité philosophique, en France au travers de Condillac, à Taine, au travers de Condorcet à Comte, au travers de Voltaire, à tout le monde, en Allemagne à Nietzsche. Il faudrait chercher aussi dans l'Amérique latine et sans doute ailleurs. Cela sans compter le rayonnement quasi immédiat de l'œuvre.

mais dans ces limites étroites et sans que soit suivi jusqu'à nos jours le fil du temps, l'influence de Fontenelle, ou plutôt encore sa propagande, fait corps avec sa philosophie.

Une telle délimitation du sujet suppose évidemment, si elle ne doit pas demeurer purement négative, qu'il existe une philosophie de Fontenelle, et aussi qu'une pensée de derrière la tête donne un sens au mot philosophie. S'il existe une philosophie de Fontenelle, comme nous le pensons, c'est ce qui apparaîtra au terme de notre enquête. Quant au mot philosophie, il est peut être difficile de le définir de manière à contenter tout le monde ; mais, avec quelque arbitraire, et pour cause de nécessité, mais non purement arbitrairement, nous l'espérons, nous lui donnerons le sens suivant : un philosophe est un homme qui possède, plus ou moins, une pensée à tendance unitaire ; il est naturellement systématique, de façon avouée ou masquée ; cela ne l'engage nullement à avoir l'esprit de système et à refuser d'ajuster sa pensée aux faits ; cela ne lui interdit nullement de croire que le monde est plus vaste et plus divers que son esprit ; cela est compatible avec la croyance en la permanence de la raison humaine et aussi avec l'observation amusée de son devenir ; mais cela suppose toujours que rien de ce qui préoccupe l'homme n'est pensé ou vécu purement et simplement à côté d'autre chose ; il ne s'agit point pour le philosophe seulement de connaissance encyclopédique, mais de vision plus ou moins nette des rapports des parties du savoir ; point de recettes pratiques de conduite seulement, mais d'organisation sérieuse ou ironique de la vie ; point de spéculations théoriques seulement et de conduites pratiques seulement qui chemineraient côte à côte, mais d'un équilibre ou d'une hiérarchie de la pensée et de l'action qui constitue une sagesse. Un philosophe est aussi un homme qui a, plus ou moins consciemment, besoin d'explications d'une nature particulière que les modes ordinaires de

pensée ne lui fournissent pas ; il peut d'ailleurs espérer ou désespérer, avec ou sans preuves à l'appui, de les trouver ; mais rattacher avec toute la précision technique désirable des conséquences à des hypothèses, ou établir des faits, idéaux ou empiriques, et leurs relations, tout ce travail de constatation ou de définition, de démonstration ou de prévision et de vérification, ne lui paraît qu'une occasion de demander la raison de la chose, des méthodes, de leur portée, la valeur de ce savoir ; enchaîner des actes à des actes, ou des actes à des règles, ne le satisfait pas davantage ; il y a, là aussi, un pourquoi dernier auquel il faut répondre ; déclarer la question insoluble est encore s'en soucier. Un philosophe enfin est un homme pour qui la pensée est quelque chose ; si remplis d'images que soient ses yeux, ou si affairée que soit extérieurement sa vie, il sait d'instinct que la pensée seule est transparente à elle-même et, s'efforçant de la saisir dans son jeu, ou en lui-même ou dans l'histoire, il lui demande de lui faire retrouver son unité et sa spontanéité créatrice dans le système du savoir et de la conduite et dans la justification de la connaissance et du vouloir.

Fontenelle a eu une conception de l'homme, il a essayé de préciser le titre de l'alliage que forment en lui la raison et les passions ; il a voulu déterminer la compétence et la portée de l'instrument rationnel.

Fontenelle a eu une conception de la nature qui s'harmonise avec sa conception de l'homme et de la portée de la raison ; il a scruté les rapports des différentes branches du savoir humain et des différentes catégories de faits naturels, de la nature et de la surnature, du déterminisme et de la liberté, du rationnel et de l'accidentel.

Fontenelle a eu une conception de Dieu, des moyens d'établir son existence, de sa nature, de ses fonctions, du parti que l'on peut tirer de ses rapports avec le monde, conception qui s'accorde avec le genre de portée qu'il

attribue à la raison, avec la vision qu'il a de l'homme et de la nature.

Conception de l'homme, de la nature, de Dieu, se fondent en une sagesse dont les sources partiellement dérivent de son tempérament, de sa vie, de ses relations, partiellement de ses idées, de ses doctrines ; sagesse singulièrement originale, savoureuse ou radicale, dans sa croyance pessimiste au progrès, sa définition du bonheur, son aménagement des rapports de l'individu et de l'État, sa contemplation tranquille de la vie et de la mort.

Cette sagesse enfin s'exprime dans une propagande de tous les instants, dont les moyens paraissent étonnamment variés, mais où l'on peut, semble-t-il, classer des groupes de procédés qui s'accordent à merveille avec l'ensemble du système.

Si ces affirmations pouvaient être prouvées, et si ce plan pouvait être suivi, Fontenelle ne serait plus simplement un vulgarisateur et le transformateur du cartésianisme en positivisme (6) ; ou un Trissotin de goût détestable, pessimiste par manque de cœur et par égoïsme, un vulgarisateur encore de la physique cartésienne, de la critique cartésienne de la tradition et de l'autorité, de l'œuvre de l'Académie des Sciences (7) ; mais un philosophe digne de ce nom.

Il convient maintenant de montrer que ce plan peut être suivi.

(6) C'est ce que suggère Laborde-Milaa (*op. cit.*) pour lequel l'importance de Fontenelle tient surtout en ceci : p. 135-136, « Fontenelle a découvert, en prenant le mot dans son sens strictement étymologique, en même temps qu'il a propagé trois grandes idées... Ce sont : d'abord cette idée que tout dans la nature est soumis à des lois ; puis cette autre que toutes les sciences se tiennent et se pénètrent, n'étant respectivement que les cas particuliers d'une science unique ; que celle-ci enfin ne doit être et ne sera pas autre chose que la coordination de tous les phénomènes par des rapports mathématiques. »

(7) Cela paraît être le point de vue de Maignon, en dépit de nombreuses réserves de détail.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE UNIQUE

L'absence d'évolution dans la pensée de Fontenelle et l'utilisation des textes de Fontenelle

Si l'on désigne par le terme évolution un simple développement, la mise au jour de ce qui était plus qu'à demi préformé, alors, si l'on veut, la pensée de Fontenelle a évolué. Mais on ne voit pas, au contraire, qu'elle ait subi de transformation profonde au cours de sa longue carrière ; une évolution véritablement créatrice, et qui interdise d'utiliser simultanément des textes empruntés à des œuvres de sa jeunesse ou de son âge mûr et de sa vieillesse, ne se rencontre pas chez lui. A cet égard les attaques de La Bruyère et les positions prises par les détracteurs ou les défenseurs de Fontenelle nous font illusion. La Bruyère portraiture cruellement, et à certains égards véridiquement, Fontenelle dans les *Caractères* sous le nom de Cydias ; il le combat sous celui de Théobalde dans la *Préface* qu'il joint, à la réimpression, au *Discours de réception à l'Académie* où il a su l'ignorer. Suivons-nous La Bruyère ? Fontenelle est en 1694 (8) un « pédant », un « précieux », il n'y a rien en lui « de grand que l'opinion qu'il a de lui-même » ; comme par ailleurs, malgré ces coups, Fontenelle a fait dans l'opi-

(8) Le caractère de Cydias apparaît dans la 8^e édition des *Caractères*, celle qui contenait le *discours de réception* à l'Académie de La Bruyère, déjà imprimé à part, et la *préface* au discours, qui répondait aux attaques du *Mercure* postérieures à la lecture du discours cf. « Notice biographique sur La Bruyère » dans « les Grands écrivains de la France, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier... *La Bruyère*, t. I. Première partie, p. CXLII, Paris, Hachette, MDCCCCXII. »

nion, de son vivant, une assez belle fortune, si nous voulons conserver à la Bruyère sa réputation de bon observateur et de juge pénétrant, il reste à affirmer que Fontenelle a évolué ; une coupe naturelle s'offre alors ; le Fontenelle que combattait La Bruyère est celui qui entra en 1691 à l'Académie Française et dont le succès risquait de consacrer un passé littéraire peu recommandable ; celui de l'auteur des *Lettres galantes du Chevalier d'Her...* et des *Eglogues* les plus fades, celui aussi de l'ennemi des Anciens et des partisans des Anciens, de la génération de 1660, qui prouvait, elle, par le fait et à coups de chef-d'œuvres, le bien fondé de la théorie de l'imitation originale ; le Fontenelle qui réussit au contraire à s'imposer à l'admiration de ses contemporains est celui d'après 1697, l'académicien de l'Académie des Sciences, le secrétaire perpétuel inimitable dans son talent de vulgarisateur, de héraut de la science, de portraitiste des savants, celui qui a trouvé sa voie avec les *Éloges*. Comme par miracle le « Renouveau de l'Académie des Sciences » en 1699 coïncide avec la fin d'un siècle et le début d'un autre ; les deux versants sont bien marqués ; l'un est tourné vers le passé et conduit jusqu'à Voiture et à l'hôtel de Rambouillet, l'autre jusqu'au succès de l'Idée de la Science qui s'étale dans l'*Encyclopédie*. La date de 1697, qui marque un changement d'occupation, signale un tournant décisif : mais, comme évoluer est changer progressivement, pour éviter toute rupture dans cette vie de cent années, on jalonnera la courbe de cette prétendue évolution au moyen de deux séries de jalons ; les jalons du mauvais goût iront s'espacant, ceux de la compétence, de l'étendue des vues, se feront plus denses (9) avec le temps.

Si nous refusons de suivre La Bruyère (et il n'est pas encore temps de traiter la question au fond) avec

(9) C'est, semble-t-il, la manière de voir de Maigron.

Faguet (10) la tentation sera grande de penser que les soucis d'un purisme excessif peuvent égarer parfois un littérateur ; à force de croire que c'est un métier de faire un livre comme de faire une pendule, on en vient à ce point que seules comptent les qualités de forme et de composition ; les prétentions à la pensée, à la subtilité, qui conduisent à s'écarter du naturel, exaspèrent si bien qu'on devient aveugle à la profondeur des idées. Mais alors, comme on sait bien que La Bruyère était un « spirituel peintre de genre », et savait voir, on admet qu'il a saisi exactement l'extérieur du personnage, et n'a saisi que lui, faute d'être suffisamment averti de la valeur de son modèle ; son portrait « n'a eu que le beau tort d'être immortel parce que, très vrai en 1685, il est devenu faux par la suite » (11). Mais La Bruyère, lorsqu'il l'a publié, était déjà inexcusable. Dès 1683 les *Dialogues des Morts*, eù égard à la philosophie morale qu'ils contiennent, auraient dû lui donner à réfléchir ; en 1686 les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, qui faisaient « entrer l'astronomie dans la littérature » (12), auraient dû définitivement lui déciller les yeux. Plus borné encore que la Bruyère, J.-B. Rousseau dira *vingt ans plus tard*

« Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle
Et leur enseigne à traiter galamment

(10) E. Faguet dans : « Bibliothèque française. XVIII^e siècle. Fontenelle. Textes choisis et commentés par Emile Faguet, de l'Académie Française. Paris, Plon, s. d. » dit, semble-t-il fort justement, p. 64, parlant des *Dialogues des Morts* : « Tels étaient les propos de Fontenelle sur la philosophie morale, où la Bruyère n'a vu qu'entretien de faux bel esprit avec des caillettes ; de quoi il ne faut pas s'étonner, les purs littérateurs étant beaucoup audessous du commun des hommes, quand il s'agit de se douter des hommes qui pensent. » et encore p. 98 : « Tels sont les *Dialogues sur la pluralité des Mondes*, tel est l'homme que La Bruyère, six ans après la *Pluralité des Mondes*, considérait comme un simple meuble de salon, ridiculement prétentieux. » P. 99 : « La Bruyère grand artiste en style et spirituel peintre de genre était peu intelligent. Il était supérieur comme écrivain et comme peintre de genre ; en choses intellectuelles il était « primaire ».

(11) Faguet, *ibid.*, p. 6.

(12) *Ibid.*, p. 66.

Les grands sujets en style de ruelle.
 Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
 Il brille encore malgré son poil grison ;
 Et n'est caillette en honnête maison
 Qui ne se pâme à sa douce faconde.
 En vérité caillettes ont raison ;
 C'est le pédant le plus joli du monde » (13).

Il n'est guère douteux, selon nous, et les raisons en apparaîtront par la suite, que cette seconde façon, celle de Faguet, de rendre justice à Fontenelle, ne vaille mieux que la précédente ; mais elle a, du point de vue qui nous occupe, le tort de faire croire encore qu'il y a eu une réelle évolution de la pensée de Fontenelle.

La Bruyère eût pu écrire plus tôt ; il se serait encore trompé, par incompréhension et par injustice. J.-B. Rousseau eût pu écrire plus tard ; il aurait encore eu raison, à son niveau. Fontenelle n'a pas changé ; sans doute sa pensée s'est nourrie de faits, et son expérience des hommes avec les années se fait plus dense ; sa prudence aussi va croissant, mais les préoccupations principales, mais les grandes lignes du système demeurent. Des considérations extérieures à son œuvre le montrent déjà ; des comparaisons de textes le confirment. S'il fut, avant de se fixer définitivement à Paris, un des beaux esprits de Rouen, reçu par Mme de la Mésangère, la Marquise de la *Pluralité des Mondes* (14), on ne voit pas que l'habitude lui soit passée très tôt d'aimer la société des femmes, la conver-

(13) *Ibid.*, p. 100.

(14) On lit dans *Le Cat* : « *Eloge de M. de Fontenelle des trois Académies de Paris, secrétaire de celle des Sciences*, etc., par M. Le Cat, secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, etc., à Rouen chez M. J.-N. Besongne, libraire-imprimeur, cour du Palais, MDCCLIX. » P. 16 : « Le château de la Mésangère est un lieu charmant où M. de Fontenelle passait, presque tous les ans, la plus grande partie de la belle saison. L'écorce de plusieurs des hêtres du parc fameux célébré dans les *Soirs* était décorée de ses vers... » et dans une lettre de Trublet à Le Cat du 13 mars 1757 ap. Jacquart. *La correspondance de l'abbé Trublet*, etc., p. 82 : « M. de F... m'a souvent parlé de Mme la marquise de la Mésangère. Ce n'est pas avec elle qu'il avait eu ses *Entretiens* sur les mondes ; mais c'est pourtant elle qu'il a voulu y peindre... »

sation, et de dîner en ville ; la seule chose qui puisse étonner est la continuité de son succès chez Mme de Lambert, Mme de Tencin, Mme de Staal, Mme Geoffrin, Mme Dubocage, Mlle d'Achy, la duchesse du Maine ; mais elle est attestée par tous les témoignages (15) ; il a su juger de très bonne heure ce public particulier ; il n'a pas cessé de s'intéresser à lui ; que l'on voie là une source de nombre de défauts ou de qualités, il importe peu pour l'instant ; il y a là en tout cas un signe de la constance de ses goûts (16).

La chute d'*Aspar* en 1680 le détourne, dit-on (17), de songer à triompher au théâtre. Il se peut ; mais, outre que les épigrammes de Racine ou des amis de Racine ne paraissent pas avoir autrement intimidé le neveu de Corneille (18), il ne cessa du moins de songer au théâtre. Si l'on veut qu'en 1681 *La*

Fontenelle, avant d'être fixé à Paris, quand il y venait, descendait aussi chez la marquise de La Mésangère. Trublet dit dans son *Journal*, le 19 septembre 1754 (Cahier Chaponnière) : « M. de F... ne s'est fixé à Paris que depuis sa réception à l'Académie en 1691. Auparavant il y faisait seulement quelques voyages et logeait chez ses oncles. Il avait un lit chez l'abbé de Saint-Pierre... il en avait un aussi chez M. des Agnets. Il a demeuré quelques années chez celui-ci, et chez Mme de La Mesangère, depuis Mme de Nocé. Elle avait infiniment d'esprit, elle était fille de Mme de La Sablière... »

Entre autres attaches libertines, celles qu'il eut avec le monde des Nocé rapprochait Fontenelle du duc d'Orléans. Nocé fut des roués du Régent cf. De Lescure « *Les maîtresses du Régent*, Paris, Dentu, 1892. »

(15) Cf. Maigron, *op. cit.*, pp. 41, 70, sq. 74 sq.

Nous aurons à insister sur ce point quand nous essayerons de définir la sagesse de Fontenelle et les moyens de sa propagande.

(16) « On ne gagnait rien avec lui pour en être aimée ; il n'en voyait pas moins les défauts des personnes qu'il aimait », fait-il dire à celle dont il fut l'amant dans l'*Histoire de mes Conquêtes* (*Mercure*, février 1681) authentiquée par Trublet (*Moreri*, 1759 ap. *Mém. p^r servir...* 1761, p. 276).

A 98 et 99 ans il est ravi de dîner chez Mme Dupin et chez Mme Geoffrin ; « il est dans l'habitude éternelle de sortir » dit le *Journal* de Trublet du jeudi 27 mars 1755.

(17) Cf. Maigron, *op. cit.*, pp. 24-28.

(18) Comme en témoigne le début de son discours de réception à l'Académie française en 1691, froidement insolent à l'égard de Racine : « ... Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand nom, qui, dans la plus noble espèce des productions de l'esprit, efface tous les autres noms... » (*Œuvres de Fontenelle...* Paris, Bastien. 1790, 8 v. in-8°, t. I, p. 110.)

La Comète ait été un échec (19), si l'on met à part *Thélis et Pélée* en 1689, *Enée et Lavinie* en 1690, qui sont des opéras, si l'on excepte *Brutus* en 1690, en soulignant le fait que Fontenelle voulut seulement rendre service à Mlle Bernard (20), il faut bien cependant reconnaître que, dès que son *Histoire de l'Académie des Sciences* fut suffisamment en train, « il se remit au genre qui lui avait valu ses premiers échecs » (21). *Idalie* en 1720, *Macate* en 1722, *le Tyran* en 1724, *Abdolonime* en 1725, le *Testament* en 1731, *Henriette* en 1740, *Lysianasse* en 1741, n'ajoutent peut être rien à sa gloire, sont publiées et non jouées, mais témoignent qu'il n'a pas changé. Comme il n'a pas cessé un beau matin d'aimer la littérature, il n'a pas davantage commencé sur le tard à aimer les sciences, et surtout les réflexions philosophiques au sujet des sciences ; l'universalité des goûts, qui est chez lui si curieuse, est de toutes les époques de sa vie ; sa biographie et les dates de ses œuvres en font foi. Au mois de mai 1677 *L'amour noyé* paraît dans le *Mercur Galant*, où Thomas Corneille et Donneau de Visé patronnent le jeune Fontenelle, et ces vers sont accompagnés de cette note : « Ces vers sont de M. de Fontenelle qui, à l'âge de vingt ans, a déjà plus d'acquis qu'on n'en a d'ordinaire à quarante. Il est de Rouen, il y demeure, et plusieurs personnes de la plus haute qualité, qui l'ont vu à Paris, avouent que c'est un meurtre de le laisser dans la province. Il n'y a point de science sur laquelle il ne raisonne solidement ; mais il le fait d'une manière aisée et qui n'a rien de la rudesse des savants de profession. Il n'aime les belles connaissances que pour s'en servir en honnête homme ; il a l'esprit fin, délicat, galant » (22). L'évidente partialité de la note ne retire rien à son inté-

(19) Six représentations. Cf. Maigron, *op. cit.*, p. 26.

(20) *Ibid.*, p. 28.

(21) *Ibid.*, p. 65.

(22) *Mercur*, mai 1677, ap. Maigron, *op. cit.*, p. 20.

rêt ; l'ancien élève des Jésuites de Rouen, qui a reçu une éducation surtout littéraire, s'est toujours intéressé aux sciences ; aussi n'est-on point étonné, au lendemain de la publication des *Dialogues des Morts*, de voir insérer dans les *Nouvelles de la République des Lettres* de septembre et novembre 1685, deux mémoires *sur le nombre 9*, qui le font qualifier de « subtil mathématicien », à la joie du bon Trublet, son biographe attitré, par un correspondant de Bayle (23). Il n'est probablement (24) pas encore installé définitivement à Paris, mais, quand il y vient, il court du *Mercure Galant* à la petite maison du faubourg Saint-Jacques, où son compatriote l'abbé de Saint-Pierre abrite le géomètre Varignon, parfois aussi Vertot l'historien, et l'on sent, au ton dont il en parle plus tard, quel attrait ont eu pour lui les longs entretiens sur les sciences : « L'abbé, persuadé qu'il n'y avait point de meilleur séjour que Paris pour des philosophes raisonnables, vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maison du faubourg Saint-Jacques. Là ils pensaient chacun de son côté... M. Varignon s'était totalement enfoncé dans les mathématiques. J'étais leur compatriote et allais les voir assez souvent, et quelquefois passer deux ou trois jours avec eux ; il y avait encore de la place pour un survenant, et même pour un second sorti de la même province... Nous nous rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la première ardeur de savoir, fort unis, et, ce que nous ne comptons peut être pas alors pour un

(23) *Mercure* d'avril 1757, t. I, p. 54 sq. Article Fontenelle, tiré du catalogue des écrivains français du siècle de Louis XIV de Voltaire, notes de Trublet, dans *Mémoires pour servir...*, p. 28.

(24) Cf. Maigron, *op. cit.*, p. 30, note 1.

« ... Nous avons essayé de préciser l'époque de l'installation définitive de Fontenelle à Paris, mais nos recherches ont été infructueuses. Avec Charma (*biographie*) nous inclinierions à la placer vers la fin de 1687 ou au commencement de 1688. »

On a vu par ailleurs en lisant notre note (14) que Trublet dans son *Journal* dit 1691.

assez grand bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des Lettres.... » Si l'on songe qu'on rencontrait là « plusieurs savants, et des plus illustres, tels que MM. du Hamel, du Verney, de la Hire » (24 bis), on voit que Fontenelle, avant d'en être membre et secrétaire perpétuel, était déjà presque adopté par l'Académie des Sciences. Qu'on y voie ou non un indice de fatuité, il a d'ailleurs noté lui-même l'alternance de ses occupations :

« Lorsque je tiens les horribles écrits
Des successeurs d'Euclide et d'Archimède,
Contre la joie infaillible remède,
Rude supplice aux plus tristes esprits,
Je vois l'Amour et je suis tout surpris,
Qu'il me vient là faire une parenthèse ;
Pense un moment, dit-il, à ton Iris »

. 25 .

On peut regretter qu'il ait cru devoir publier, après les *Dialogues des Morts*, les *Lettres galantes du Chevalier d'Her...* et, après la *Pluralité des Mondes*, les *Pastorales*, indiquer avec exactitude, et sans indulgence, qu'« à la lettre le bel esprit le repose de la philosophie ou de la science » et qu'il « y revient avec un plaisir toujours nouveau » (26) ; il reste que son œuvre, dans sa diversité même, présente une étonnante homogénéité d'un bout à l'autre de sa vie.

Il est difficile, sans exposer toute sa philosophie, d'aller plus loin et de montrer que ses idées dominantes ont peu changé. Quelques sondages suffiront, nous l'espé-

(24 bis) *Éloge de Varignon* (1722) (*Œuvres* ed. Bastien, t. VII, pp. 149 et 150.)

(25) « Sur des distractions dans l'étude de la géométrie » dans *Poésies Diverses*, cf., *ibid.* « Sur l'absence d'une personne à qui l'on donnait le nom d'Iris en vers, et hors de là quelques autres noms. » (*Œuvres...* éd. Bastien, t. V, pp. 189-190 et pp. 197 sq.)

(26) Cf. Maigron, *op. cit.*, p. 133.

rons, à le rendre probable ; la preuve se complètera en cours de route. Tout le monde admettra d'abord que Fontenelle est un Cartésien ; il y aurait sans doute beaucoup et de graves réserves à faire sur son orthodoxie, mais nous voulons provisoirement les ignorer, le dosage de son originalité devant venir en son temps. Si le Cartésianisme est une critique de la logique scolastique et l'instauration d'une méthode qui promet une science réelle et non une science de mots, Fontenelle a été de bonne heure Cartésien et l'est resté toujours. Dès le temps où il était au Collège des Jésuites de Rouen, il était réfractaire à l'enseignement de la logique : « Je pris mon parti de ne rien entendre à la logique. Cependant, continuant de m'y appliquer, j'y entendis quelque chose ; je vis bientôt que ce n'était pas la peine d'y rien entendre, que ce n'étaient que des mots ; je m'en tirai ensuite aussi bien que les autres » (27). Il dira de même à la mort de du Hamel, en 1706, dans son *Éloge*, parlant de la science scolastique associée à cette ancienne logique et des sentiments de du Hamel à son endroit : « On s'aperçoit même que ce n'est qu'à regret qu'il entre dans les questions générales d'où l'on ne remporte que des mots, qui n'ont point d'autre mérite que d'avoir longtemps passé pour des choses ». Dans l'*Éloge de Tournefort*, mort en 1708, on lira : « Quand il fut en philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enseignait. Il n'y trouvait point la nature qu'il se plaisait tant à observer, mais des idées vagues et abstraites, qui se jettent pour ainsi dire à côté des choses et n'y touchent point. Il découvrit dans le cabinet de son père la philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, et la reconnut aussitôt pour celle qu'il cherchait ». L'*Éloge de Lagny*, mort en 1734, dira encore : « Il ne traita pas

(27) « *Fontenelliana* ou recueil... par C... d'Av... (Cousin d'Avallon). » Paris, Marchand, 1801, in-18, pp. 70-71.

mieux la philosophie de l'École, au moins celle de ce temps là, d'autant plus insupportable à un esprit géométrique qu'elle prétend raisonner... » On ne voit pas que Fontenelle ait changé d'idée, car dans le « peu de manuscrits qu'il a laissés » on trouva, au dire de Trublet, « le commencement et quelques fragments d'un *Traité de la Raison Humaine* (28) » où il a écrit : « Ce qu'on appelle communément la logique m'a toujours paru un art assez imparfait : vous n'y apprenez ni quelle est la nature de la raison humaine, ni quels sont les moyens dont elle se sert dans ses recherches... vous apprenez seulement de combien de propositions un raisonnement est composé, en combien de manières ces propositions peuvent être combinées... recherches inutiles et vaines... » (29).

Si le cartésianisme est une physique quantitative et mécaniste, dès 1686, dans les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, Fontenelle l'oppose à toutes les autres philosophies de la nature, et, à l'autre bout de sa vie, en 1752, à quatre-vingt-quinze ans, il publie la *Théorie des Tourbillons Cartésiens avec des réflexions sur l'attraction*. Sur quoi on peut épiloguer de bien des manières : dire que l'œuvre d'un vieillard n'a qu'une médiocre importance ; mais l'infatigable Trublet dit malheureusement : « Cet ouvrage avait été composé plusieurs années auparavant » (30) ; affirmer tranquillement, mais sans preuve suffisante, avec Laborde-Milaa, que Fontenelle fut « fidèle à Descartes envers et contre tous, fidèle au point d'écrire, à quatre-vingt-quinze ans (1752), une *Théorie des Tourbillons* tout en n'y croyant plus » (31) ; ce qui paraît plausible, si l'on songe qu'il a pleinement rendu justice à Newton dans l'*Éloge* qu'il a fait de lui, en ce qui concerne

(28) Trublet, *Mercur*e d'octobre 1757. Vol. I dans *Mémoires pour servir...*, etc., 1761, p. 171.

(29) *Œuvres...* éd. Bastien, t. V, p. 572.

(30) Trublet, *Moreri*..

(31) Laborde-Milaa, *op. cit.*, p. 137.

la prévision des phénomènes ; mais le devient un peu moins, si l'on pense d'abord aux ménagements auxquels Fontenelle était tenu dans un *Éloge* officiel, où la seule comparaison de Newton et de Descartes pouvait éveiller des susceptibilités ; ce qui le devient moins encore à écouter la résonnance dernière de ces mots de l'*Éloge* de 1727 : « Il (Newton) déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cause qu'il ne connaît point, et dont seulement il considère, compare et calcule les effets, et, pour se sauver du reproche de rappeler les *qualités occultes des scolastiques*, il dit qu'il n'établit que des *qualités manifestes* et très sensibles par les phénomènes, mais qu'à la vérité les causes de ces qualités sont *occultes* et qu'il en laisse la recherche à d'autres philosophes. Mais ce que les scolastiques appelaient qualités occultes n'était-ce pas des causes ? Ils voyaient bien aussi les effets ». Enfin cette opinion n'est plus plausible du tout si l'on suit au jour le jour la lutte de Fontenelle contre les attractionnistes, non plus dans les *Éloges*, mais dans l'*Histoire de l'Académie*, car on y voit, à partir de 1728 et jusqu'à la fin de son secrétariat en 1740, la confiance de Fontenelle aller croissant en l'utilité intellectuelle finale d'une théorie des Tourbillons. Faisant le compte rendu des travaux de Mairan et surtout de l'abbé de Molières, il recueille une à une les idées qui s'organiseront naturellement dans sa *Théorie des Tourbillons Carlésiens* de 1752 (32). Il est bien vrai, et l'histoire s'est chargée de le prouver, que l'on peut dissocier la conception quantitative de la science et le mécanisme ; mais c'est là une tout autre question. Il est même vrai que Fontenelle a été, par son respect des

(32) Cf. en particulier. *Histoire de l'Académie des Sciences* :

Année 1728 (éd. 1730), « Sur les mouvements en tourbillon », p. 97 sq.

— 1729 (éd. 1731), « Sur le mouvement diurne de la terre », p. 51 sq.

— 1729 — « Sur les tourbillons célestes », p. 87 sq.

— 1731 (éd. 1733), « Sur le mouvement réel des Comètes », p. 55 sq.

faits, et par son mépris de tous les systèmes, et par ses idées sur les limites du pouvoir de la raison, un des ouvriers de cette dissociation ; mais, avant d'en venir là, constatons du moins que, si tous les systèmes ne valent guère, le mécanisme continue jusqu'au bout de lui paraître plus confortable pour l'intelligence.

Il en va de même quand ce Cartésien hétérodoxe se mêle d'appliquer l'outil sans souci des conséquences. La critique de la méthode d'autorité et de la tradition est chez lui de tous les âges et ne s'arrête, au fond, devant rien, en dépit des ménagements de surface. On le voit bien à ce qu'il pensera toute sa vie des Anciens et des religions traditionnelles. Il n'a point du tout été, et nous le montrerons en son lieu, l'ennemi aveugle des Anciens que l'on a dit, mais l'antiquité à coup sûr ne lui en imposa jamais. En 1683 Fernand Cortez s'entend dire par Montezuma dans les *Dialogues des Morts* : « Enfin vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos peuples d'Amérique que je ne vous en fournisse une plus grande

Année 1731 (éd. 1733), « Sur la résistance de l'éther au mouvement des corps », p. 66 sq.

— 1733 (éd. 1735), « Sur la conciliation des deux règles astronomiques de Képler dans le système des tourbillons », p. 92 sq.

— 1734 (éd. 1736), « Sur les figures que les planètes prennent par la pesanteur », p. 88 sq.

— 1734 — (sans titre), « cette année 1734. M. l'abbé de Molières... », pp. 94 sq. et 96.

— 1735 (éd. 1738), « Sur les rotations des corps célestes », p. 41 sq.

— 1736 (éd. 1739), (sans titre), « Cette année parut le second volume des « leçons de physique » de M. l'abbé de Molières... », p. 37 sq.

— 1736 — « Sur l'accord des deux lois de Képler dans le système des tourbillons », p. 91 sq.

— 1737 (éd. 1740), (sans titre), « cette même année parut le 3^e tome de M. l'abbé de Molières », p. 36 sq.

— 1738 (éd. 1740), (sans titre), « cette année parut le 4^e tome des leçons physiques de M. l'abbé de Molières... », p. 5 sq.

— 1740 (éd. 1742), (sans titre), « cette même année M. de Gamaches publia aussi une « Astronomie physique », p. 81 sq.

— 1740 — « De la diffraction ou inflexion des rayons », p. 84 sq.

de vos contrées, et même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Grecques ou Romaines » (33). En 1686-1687 les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* s'expriment ainsi : « Les Chinois y ont gagné à être séparés de nous par un long espace de terre, comme les Grecs et les Romains à en être séparés par une longue suite de siècles ; tout éloignement est en droit de nous imposer » (34). En 1688 la *Digression sur les Anciens et les Modernes* met lestement et définitivement les choses au point. En 1705 l'*Histoire de l'Académie des Sciences* dit : « Les remèdes qui nous viennent de loin sont peut être en une trop grande estime et ceux de ce pays-ci trop négligés. Ce qui est éloigné, de quelque manière qu'il le soit, nous impose presque toujours » (35). En 1732 : « Un préjugé assez naturel par lui-même, mais fortifié dans tous les Chinois par tout l'art possible de l'éducation et soutenu par l'attention continuelle du gouvernement, est le respect pour l'antiquité. Ce qui a été d'abord c'est ce qu'il pouvait y avoir de mieux ; ils sont contents, ravis de joie, pourvu que ce qui a été soit encore » (36).

Aucune tradition n'est valable parce qu'elle est la tradition, fut-ce la tradition catholique, qui pourtant a l'appui du bras séculier. On comprend qu'ici les textes soient moins voyants ; ils ne sont pas moins significatifs. Nous aurons à parler du Dieu de Fontenelle ; ne retenons que quelques formules de dates très différentes. Fontenelle qui, déjà au temps où il était aux Jésuites de Rouen, discutait interminablement avec le père Tournemine sur les matières de religion, faisait paraître-il à la fois les

(33) *Dialogues des Morts*. Dialogues des morts modernes. Dialogue VI Fernand Cortez, Montezuma. (*Œuvres...* Bastien, t. I. p. 393.)

(34) *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*. Sixième soir. Le sixième soir est ajouté aux cinq premiers en 1687. (*Œuvres...*, t. II, p. 157.)

(35) Année 1705 (éd. 1730), « Sur la gratiole », p. 62.

(36) Année 1732 (éd. 1735) (sans titre), p. 23.

objections et les réponses (37) ; cela se peut et même cela se doit prendre, sur certains points, en un bon sens ; mais déjà il préludait à une belle liberté d'esprit. En 1683 Homère, ce qui sauve tout, parce qu'il ne parle peut être que des dieux de l'Iliade et de l'Odyssée, dit : « Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages » (38). En 1686, au lendemain de la Révocation de l'édit de Nantes, Fontenelle tient imperturbablement la balance égale entre Rome et Genève, Mroo et Eénegu, qui se disputent le droit de succéder à Mliseo, Jérusalem (39) ; il est vrai qu'il y risque la Bastille et s'en souviendra. Désormais il parlera plus que jamais à bouche close ; c'est à peine si la mort de Louis XIV lui donnera une ombre de liberté de plus dans l'expression. Mais la liberté d'esprit reste entière. En 1686 encore (40), puis en 1687, l'*Histoire des Oracles*, sous le voile transparent de l'anonymat il est vrai, par le détour d'une critique des superstitions des païens, ruine la croyance au surnaturel, et, par la discussion des opinions les plus établies dans l'Église sur leur production et sur leur

(37) Trublet, *Mercur*, juin 1757. Vol. I, p. 41 sq., dans *Mémoires pour servir...* 1761, p. 79.

(38) *Dialogues des morts*. Dialogues des morts anciens. Dialogue V, Homère, Esope. (*Œuvres...*, t. I, pp. 218-219.)

(39) Sur le danger que courut Fontenelle et sa rétractation. Cf. Maigrón, *op. cit.* p. 40 et note 1 et 2. Nous aurons à revenir sur la *Relation de l'île de Bornéo*.

(40) On donne souvent comme date de la première édition de l'*Histoire des Oracles*, 1687. La première édition est de 1686. Cf. « Société des textes français Modernes. Fontenelle. *Histoire des Oracles*. Edition critique publiée par Louis Maigrón, Paris, Cornély, 1908. »

Cette excellente édition critique dit en son introduction p. j. : « La première édition de l'*Histoire des Oracles* parut en 1686 sans nom d'auteur. *Histoire des Oracles*, à Paris. Chez G. de Luyne dans la salle des Merciers à la Justice. En la boutique de la Veuve C. Blageart, Court-neuve du Palais, au Dauphin et T. Girard dans la grande salle à l'Envie. MDCLXXXVI. Avec privilège du Roy. Le privilège est du 16 juillet 1686, l'achevé d'imprimer du 10 décembre 1686... Dès l'année suivante en 1687 paraissait, toujours « sous le voile de l'anonymat », une nouvelle édition que l'on a souvent prise pour l'original... »

cessation, découragement de rien croire sur l'autorité des docteurs les plus graves. En 1724, Louis XIV n'étant plus là, dans une nouvelle édition de ses œuvres, Fontenelle insère le court opuscule sur l'*Origine des Fables*, que nous croyons d'importance capitale. Les idées qu'il contient paraissent si comparables à celles que nous entend l'*Histoire des Oracles* que, dans son exposé de la philosophie de Fontenelle, Maigron n'hésite pas à le présenter comme l'introduction naturelle, en dépit des dates, à l'*Histoire des Oracles* (41). Et l'opuscule se termine par cette simple phrase qui porte loin : « Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne doivent nous faire trembler ». Ces sottises sont celles qui consistent à croire sur la foi de l'autorité et de la tradition. Le sage secrétaire de l'Académie des Sciences ne néglige jusqu'en 1740 aucune occasion de discréditer à petit bruit le merveilleux surnaturel et de le remplacer par le merveilleux naturel de la nature mieux connue ; il va même parfois jusqu'au coup de griffe, et au moment où on l'attend le moins. Le père Baltus, jésuite de Strasbourg, vingt ans après son innocente *Histoire des Oracles*, lui a cherché une mauvaise querelle en prétendant le réfuter et découvrir un venin caché dans son arrangement impartial du livre érudit de Van Dale (42). En 1707 les temps n'étaient

41) Maigron, *Fontenelle, l'homme, l'œuvre...*, p. 252.

« Nous croyons pour notre part l'essai sur l'*Origine des Fables* beaucoup plus original et de portée beaucoup plus lointaine que l'*Histoire des Oracles*, comme nous essayerons de l'établir.

42) Le livre de Van Dale que Fontenelle transformait en l'*Histoire des Oracles* était :

« *Antonii Van Dale M. D. de Oraculis Ethnicorum dissertationes duae, quarum prior de ipsorum duratione ac defectu, posterior de eorundem Auctoribus. Accedit et Schediasma de Consecrationibus Ethnicis.* — Amstelædami apud Henricum et Viduam Theodori Boom. Anno MDCLXXXIII. » Les attaques du P. Baltus sont de 1707 et 1708 ; la Cour de France est à ce moment fort pieuse ; en 1709 le P. Le Tellier, moins modéré, succède au P. de La Chaise comme confesseur du roi. Les deux livres du P. Baltus sont :

« *Réponse à l'Histoire des Oracles de M. de Fontenelle* de l'Académie

pas favorables. Fontenelle, calme et prudent, s'est tû. Le père demandait à Fontenelle s'il croyait en l'efficacité du signe de la Croix pour chasser les démons. Il disait que les Jésuites missionnaires l'avaient maintes fois éprouvée (43). Le Philosophe ne répondit pas. Mais en 1735, au détour d'un de ses sérieux compte-rendus, dont l'ensemble, joint aux mémoires originaux des savants, forme un volume de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, il a prouvé qu'il savait de quel pouvoir est ce signe : « Observation de physique générale. » « M. Granger correspondant de l'Académie a écrit à M. de Réaumur le fait suivant arrivé au Caire (suit un développement où l'on explique que de jeunes cophtes ont mis de l'opium dans le verre d'un de leurs camarades qui en est mort)

française. Dans laquelle on réfute le système de M. Van Dale sur les auteurs des Oracles du paganisme, sur la cause et le temps de leur silence, et où l'on établit le sentiment des Pères de l'Eglise sur le même sujet. A Strasbourg chez Jean Renault Doulssecker, MDCCVII. »
et

« *Suite de la Réponse à l'Histoire des Oracles*, dans laquelle on réfute les objections insérées dans le XIII^e tome de la Bibliothèque choisie, et dans l'article 2 de la République des Lettres, du mois de juin 1707, et où l'on établit sur de nouvelles preuves le sentiment des Saints Pères touchant les Oracles du Paganisme. A Strasbourg chez Jean Renault Doulssecker, MDCCVIII. »

Pour les faits concernant cette affaire, cf. Maigron, *Fontenelle, l'Homme...* p. 47 et note 1, et Maigron, *Histoire des Oracles, édition critique...*, introduction.

(43) Baltus. *Réponse à l'Histoire des Oracles...* Seconde édition, 1709, p. 261 (3^e partie, chap. III) : « Bien plus, vous avez pu remarquer dans la première partie de cette réponse... que le même saint Athanase, ainsi que Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix et Lactance, invitent les païens à être témoins eux-mêmes de la manière dont les chrétiens chassaient les démons des oracles et de ceux qui les rendaient, par le signe de la Croix et l'invocation de Jésus-Christ... » et p. 281 (3^e partie, chap. IV) : « ... Faites réflexion en troisième lieu que la manière la plus ordinaire dont les Saints Pères disent que les démons ont été chassés des oracles et les oracles réduits au silence, c'est par la vertu du signe de la Croix... »

P. 314 (3^e partie, chap. VII) : « Au reste je ne doute pas que vous ne soyez parfaitement instruit que cette puissance merveilleuse du nom et de l'invocation de Jésus-Christ contre les démons a toujours subsisté dans l'Eglise, qu'elle y subsistera toujours, et qu'elle y persévère encore à présent, comme il me serait très facile de vous le faire voir par le témoignage de l'Ecriture et par ce qui se passe encore tous les jours, particulièrement dans les pays idolâtres où Jésus-Christ est annoncé. »

... Le cadavre était couvert de tumeurs livides aux bras et aux cuisses, en forme de loupes, grosses comme la tête d'un enfant de quatre mois, d'où il sortait une odeur insupportable. Ce qu'il y eut de singulier c'est que deux ou trois cents chats des maisons voisines de celle du mort s'y rendirent à la hâte et en foule. On les prit pour des sorciers métamorphosés qui venaient enlever le cadavre, mais ni les prières, ni les signes de croix, ni l'eau bénite n'opéraient sur eux... (44).» Fontenelle avait décidément de la suite dans les idées et ce « mais » suffirait à le prouver.

Pour faire la preuve complète de l'absence d'évolution réelle de la pensée de Fontenelle il faudrait évidemment la faire pour chacun des aspects principaux de sa philosophie ; cela nous conduirait par la suite à des répétitions. Mais on peut du moins brièvement montrer qu'il est, presque certainement en 1686, très probablement en 1683, probablement en 1680, peut être un peu plus tôt, en possession des thèmes directeurs de sa pensée et qu'il aura seulement plus ou moins l'occasion de les développer par la suite. En 1686 la chose est presque évidente, après ce qui vient d'être dit, car déjà ont paru les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* et l'*Histoire des Oracles* ; mais plaçons nous en 1683 et relevons quelques unes des idées qui sont jetées à pleines mains dans les *Dialogues des Morts*, en écoutant l'écho prolongé dans l'œuvre de Fontenelle de quelques-uns des mots de sa jeunesse... « Tous les philosophes qui sont ici vous répondront pour moi que j'appris à mon esclave ce que tous les sages doivent pratiquer ; que pour trouver la vérité il faut tourner le dos à la multitude et que les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre sens. » Ainsi s'exprime

(44) *Histoire de l'Académie des Sciences* année 1735 (éd. 1738), p. 4^e

Straton (45). Et les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* reprennent : « Est-ce ainsi qu'il faut commettre les habitants des planètes ? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple. — Comment, s'écria-t-elle, appelez-vous peuple les deux hommes qui sortent d'ici ? — Ils ont bien de l'esprit, répliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais... » (46) Et voici que, s'unissant à la critique Cartésienne du préjugé, se détache d'un trait net cet aristocratisme intellectuel qui rendra chère à celle de Nietzsche, le fulgurant, la sagesse du prudent Fontenelle (47). De même l'*Histoire des Oracles* dira, définissant indirectement, et sans appuyer, la position de Fontenelle vis-à-vis de la religion et du conformisme extérieur : « Il y a lieu de croire que, chez les païens, la religion n'était qu'une pratique, dont la spéculation était indifférente. Faites comme les autres et croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant ; mais le peuple, qui n'en connaissait pas l'impertinence, s'en contentait, et les gens d'esprit s'y soumettaient aisément, parce qu'il ne les gênait guère » 48. Qu'on ne croie pas surtout que le vulgarisateur, comme l'on dit, des travaux de l'Académie des Sciences ait là-dessus changé d'opinion. L'*Éloge de Ressons*, mort en 1735, s'exprime ainsi : « En général le nombre des hommes qui pensent est petit et l'on pourrait dire que tout le genre humain ressemble au corps humain, où le cerveau, et apparemment une très petite partie du cerveau, est tout

(45) *Dialogues des Morts*. Dialogues des morts anciens avec les modernes— Dialogue V. Straton. Raphaël d'Urbain. (*Œuvres...*, t. I, p. 351.)

(46) *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*. Sixième soir. (*Œuvres...*, t. II, p. 139.)

(47) Cf. Faguet « Bibliothèque française... Fontenelle, textes choisis... », pp. 45, 46.

Andler « Nietzsche, sa vie et sa pensée. Les Précurseurs de Nietzsche », 3^e édition, Paris, Bossard, 1920 », p. 197 sq.

(48) *Histoire des Oracles*. Première Dissertation. Chap. VII, p. 69, l. 27 de l'édition critique de Maignon.

ce qui pense, tandis que toutes les autres parties, beaucoup plus considérables par leur masse, sont privées de cette noble fonction et n'agissent qu'aveuglément. »

La raison n'arrive à fleurir qu'en quelques esprits privilégiés ; chez les autres règnent la sottise et l'ignorance superstitieuse. Un connaisseur en matières de choses humaines, Molière, dit au cours d'une discussion avec Paracelse : « qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots » (49). Aussi, comme le goût du merveilleux est naturel, chez l'immense majorité des hommes également la superstition est indéracinable. « Connaître les hommes que l'on voit tous les jours, disait Molière (50) ce n'est rien ; mais connaître les génies que l'on ne voit point c'est tout autre chose » ; et encore : ... « je suis persuadé que, si la plupart des gens voyaient l'ordre de l'univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueraient ni vertus des nombres, ni propriétés des planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourraient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : quoi n'est-ce que cela ? » Ces fous sont les jouets de leurs désirs générateurs d'illusions que ne viendra jamais réduire un savoir solide. Anselme l'astrologue (51) est fixé sur ce point : « Le grand leurre des hommes c'est toujours l'avenir, et nous autres astrologues nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des signes froids et des signes chauds ; qu'il y en a de mâles et de femelles ; qu'il y a des planètes bonnes et mauvaises, et d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles-mêmes, mais qui prennent l'un ou l'autre caractère, selon la compagnie où elles se trouvent ; et toutes ces fadaises sont fort bien

(49) *Dialogues des morts*. Dialogues des morts modernes. Dialogue II. Paracelse, Molière. (*Œuvres...*, t. I, p. 375.)

(50) *Ibid.*, p. 368 et pp. 370-371.

(51) *Ibid.* Dialogues des morts modernes. Dialogue VI. Jeanne 4 de Naples, Anselme, p. 288 et p. 290.

regues, parce qu'on croit qu'elles mènent à la connaissance de l'avenir. » Les succès des prédictions, les preuves de supercherie n'y feront rien, et ne nuiront point aux astrologues : « on sait bien d'autres histoires à leur désavantage et leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se désabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme trop puissant. » La brèche est ouverte, par où passeront l'*Histoire des Oracles* et les descriptions des supercheries des prêtres en tout pays, et l'essai sur l'*Origine des Fables* et les subtiles et profondes analyses qui rendent compte de la formation des mythes et des illusions explicables et inévitables dont de tout temps s'est leurrée l'humanité. Cela nous mènerait avec ce dernier ouvrage, que nous aurons l'occasion d'analyser et de commenter en détail, jusqu'en 1724, au beau milieu de la période d'activité du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences ; et nous savons en effet par d'autres témoignages que ses idées sur ce point n'avaient pas varié. Combien la croyance au merveilleux est tenace, l'*Histoire de l'Académie des Sciences* nous le fera toucher du doigt au jour le jour ; elle opposera chaque fois au merveilleux surnaturel le merveilleux naturel, mais ne se fera point d'illusion sur l'étendue, ni surtout sur la rapidité de la cure. Fontenelle n'ignore pas qu'en 1727 encore il est utile que Maupertuis fasse des expériences pour se bien assurer que la salamandre n'est pas incombustible (52). Aussi dit-il sans étonnement après la mort de Louville, en 1732 et dans son *Éloge* :

(52) *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1727 (éd. 1729), Mémoires p. 27. « Observation et expériences sur une des espèces de Salamandre, par M. de Maupertuis. »

P. 29 : « ... La Salamandre outre la propriété merveilleuse de vivre dans les flammes que les anciens lui ont attribuée est encore regardée et par eux et par la plupart des naturalistes modernes comme l'animal le plus dangereux... »

... La première expérience que je fis fut celle du prodige attribué à la salamandre. Toute fabuleuse que paraît l'histoire de l'animal incombustible, je voulus la vérifier... »

« On aurait peut être peine à croire combien dans ce siècle-ci en France, à trente lieues de Paris, un astronome avec tout son équipage et ses pratiques ordinaires fut un spectacle étonnant... encore aujourd'hui les paysans d'auprès d'Orléans ne peuvent pas prendre une autre idée d'un homme qu'ils voient observer le ciel, sinon que c'est un magicien. Quand leurs vignes ont manqué, ils l'en accusent... »

Ce genre de démonstration de la continuité des vues de Fontenelle pourrait, à partir des *Dialogues des Morts*, être appliqué à nouveau à ses idées sur le dosage des passions et de la raison en l'homme, sur le rôle pratiquement utile et intellectuellement désastreux des sens, de l'imagination et des passions, sur la portée et la définition de la raison, sur la science théorique et ses rapports avec les applications, sur l'histoire et ses ressorts, la part qu'y ont la constance et le changement, sur le progrès, sur le bonheur, sur à peu près tout enfin ce qui l'a préoccupé par la suite. Nous estimons la démonstration provisoire suffisante : elle se complètera au cours de l'exposé de la philosophie de Fontenelle, sans que soit commis le cercle vicieux qui consisterait à supposer l'absence d'évolution transformante pour utiliser tous les textes, et à utiliser, sans les distinctions nécessaires, tous les textes pour établir l'absence de réelle évolution. Nous demandons seulement en effet qu'on nous accorde, et ce qui précède semble le rendre légitime, de procéder dans notre exposé de la manière suivante : ne pas nous astreindre à suivre pas à pas la succession des années ; mais, quand nous sommes en présence d'un faisceau d'idées important, nous placer délibérément dans la zone que définissent un, deux ou trois textes centraux, de date très voisine, et de là rayonner tout autour en utilisant tous les textes de toutes les époques, sans ignorer naturellement et ces époques et les préoccupations accidentelles qui ont pu modifier le ton de telle

ou telle formule. Dans ces conditions la présomption de non évolution réelle nous permet seulement de marcher, et, en marchant, et sans cercle vicieux, nous prouvons plus à fond l'absence de réelle évolution. Il est à peine besoin d'indiquer que nous ne prétendons pas par là transformer Fontenelle en une sorte de dieu Terme, mais signaler seulement qu'il s'est agrandi, étoffé, perfectionné si l'on y tient, mais non réellement transformé au cours de sa longue vie. En 1683 il est déjà tout entier dans les *Dialogues des morts* ; peut-être faudrait-il remonter plus haut encore, aux environs de 1680, ou très peu avant. Nous avons des raisons de croire en effet que, si Fontenelle en 1724 publie l'essai sur l'*Origine des fables* et par suite maintient à cette date les originales et dangeureuses idées qui y sont exposées, le fonds d'idées qui est ici mis en jeu remonte au moins à 1680 ; ce dont nous discuterons en meilleure connaissance de cause quand nous aurons fait ressortir dans notre prochain chapitre la part qu'tiennent ces idées dans la conception de l'homme de Fontenelle et comment, directement ou par voie de conséquence, cette conception de l'homme donne leur vrai sens à toutes les thèses de Fontenelle (53).

Il est enfin toute une classe d'écrits de Fontenelle que nous n'hésiterons pas à utiliser, ceux qui sont simplement attribués à Fontenelle. On les trouvera groupés au tome II de l'édition de 1818, procurée par Depping, à partir de la page 603 (54) : *Relation de l'île de Bornéo, Traité de la liberté de l'âme, Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une vie à venir, De la résurrection des corps, Sur le roman de la Princesse de Clèves*. Maignon, qui ne les utilise d'ailleurs pas, s'exprime ainsi à leur sujet :

(53) Cf. plus bas, Part. II, chap. I.

(54) *Œuvres de Fontenelle*, Paris, Belin, 1818, 3 vol, in-8°.

« ... les opuscles (dont on ne peut pas affirmer qu'ils soient de lui, mais dont il y a toute apparence qu'il soit l'auteur) » (55). Il est possible de donner sur ce point quelques précisions. La *Relation de l'île de Bornéo* est authentiquée par Bayle et par Trublet. Bayle (56) dans les *Nouvelles de la République des Lettres* de janvier 1686, article X, dit : « ... par la déclaration que nous en fîmes dans notre première préface les raretés des Indes sont du ressort de ces nouvelles. Or par ce terme de raretés il faut entendre non seulement ce qui se rapporte aux choses inanimées... mais tout ce qui se rapporte à l'homme... C'est sous cette dernière vue que nous pourrions adopter l'extrait d'une lettre de Batavia touchant une guerre civile qui s'est élevée dans l'île de Bornéo... voyons de quoi il s'agit. Extrait d'une lettre écrite de Batavia dans les Indes orientales, le 27 novembre 1684, contenu dans une lettre de M. de Fontenelle reçue à Rotterdam par M. Basnage. » Suit le texte qui mit en danger Fontenelle. Les bons rapports de Bayle et de Fontenelle (57) ne permettent guère de croire à une mystification de Bayle s'abritant sous un nom d'emprunt et mettant sans innocence son légitime possesseur en position délicate vis à vis du pouvoir. L'explication naturelle paraît être celle fournie par Trublet : « Ce que je vais dire paraîtra incroyable et néanmoins est très certain : M. de Fontenelle me l'a dit plus d'une fois. Bayle avait pris cette Relation à la lettre, et non pour une allégorie. Sans cela il se fût bien gardé de l'imprimer sous le nom de M. de Fontenelle pour lequel il a toujours

(55) Maigron, *Fontenelle, l'homme...*, p. 281, note 1.

(56) « *Œuvres diverses de M. Pierre Bayle* professeur en philosophie et en histoire à Rotterdam, contenant tout ce que cet auteur a publié... excepté son dictionnaire historique et critique. Nouvelle édition. T. 1 à La Haye. Par la compagnie des libraires. MDCCXXXVII. Avec privilège. p. 476. » (4 vol. in-fo.)

(57) Cf. sur la façon toujours correcte et élogieuse dont Bayle a parlé de Fontenelle. J. Devolvé, *Essai sur Pierre Bayle, religion, critique et philosophie positive*. Paris, Alcan, 1906, en particulier p. 104, note 1.

eu tous les égards possibles... » (58). Le *Traité de la liberté de l'âme* est authentiqué par Trublet qui, dans ses écrits publics, est très prudent, mais l'est moins dans ses papiers personnels. Il dit dans l'article du *Moréri* qu'il a consacré en 1759 à Fontenelle : « Nous ne parlons point de quelques autres écrits qui lui ont été attribués : la *Relation de l'île de Bornéo*, une *Lettre sur la résurrection des corps*, un écrit sur l'*Infini*, un petit *Traité de la liberté* en quatre parties, etc. On peut douter qu'ils soient de lui, et on doit souhaiter qu'ils n'en soient pas ». Les derniers mots, loin d'être faits pour lever tous les soupçons, fortifieraient plutôt la conviction, lorsqu'on est habitué aux façons de parler de Trublet. Il disait en effet en 1757 (59) : « j'ai vu attribuer à M. de Fontenelle une lettre, trop badine sur la résurrection des corps... On serait plus fondé à croire de M. de Fontenelle un petit traité de la liberté, divisé en quatre parties... » ; et on ne sera pas étonné après cela de le voir consigner dans son journal (60) : « Du 19 mars 55. M. de Fontenelle a continué d'être à peu près dans le même état... Entre plusieurs questions qu'il me fit, il me demanda s'il serait plus avantageux que nuisible que les hommes ne se crussent point libres, car il ne les croit points tels, comme on le peut voir par sa dissertation sur la liberté imprimée dans les *Nouvelles libertés de penser*. » Les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une vie à venir* sont indiquées comme étant de Fontenelle, du moins très probablement, par Condorcet : « Je n'ai pas craint de placer à la suite de ce recueil de Pascal une réfutation peu connue qu'on attribue à M. de Fontenelle, et où l'on reconnaît sa philosophie

(58) Trublet, *Mercure*, avril 1757, ap. Maigron, *Fontenelle, l'homme...*, p. 40, note 1.

(59) Trublet, *Mercure*, avril 1757, t. I, p. 54 sq. dans *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 43.

(60) Trublet, *Journal* manuscrit, ap. Jacquart. *Un journal de la vie littéraire... La correspondance de l'abbé Trublet...*, p. 154.

et son style » (61). La lettre *De la résurrection des corps, au marquis de la Fare* a fait dire à Trublet en 1757 : « j'ai vu attribuer à M. de Fontenelle une lettre, trop badine, sur la Résurrection des corps, que je ne crois pas imprimée. D'autres la donnent à M. l'abbé de la Fare Lopis » (62). On goûtera l'argument de l'absence d'impression qui innocenterait déjà à demi le grand homme ; le lecteur est de plus orienté sur une autre piste, mais rien n'est nié formellement. Un peu plus tard (63) Trublet dira, commentant un éloge de Fontenelle fait par Solignac : « page 13 » Une lettre sur la résurrection des corps, etc. » Comme vraisemblablement M. le Chevalier de Solignac n'en parle que d'après moi, j'aurais souhaité que comme moi il en eût parlé moins affirmativement. J'en ai parlé pour ne rien omettre ; car je doute réellement qu'elle soit de lui. J'avais dit que je ne la croyais pas imprimée. J'ai appris depuis qu'elle l'était dans une feuille périodique de Hollande, intitulée *le Courrier politique et galant*, etc. J'ai encore appris depuis, par gens très sûrs, que M. l'abbé de La Fare Lopis s'était donné à eux pour l'auteur de cette lettre. S'il a su y imiter le style de M. de Fontenelle il n'a pas imité sa prudence en se vantant d'un pareil ouvrage. M. de Fontenelle a avoué dans ses dernières années à quelques amis particuliers deux ou trois écrits qu'il n'aurait jamais dû faire, mais il ne s'en vantait pas : il se condamnait lui-même, et l'aveu de l'ouvrage en était toujours un de la faute de l'avoir composé ». Si l'on songe que l'on pouvait encore se défendre d'avoir composé la *Relation de l'île de Bornéo*, mais qu'il n'était plus temps de l'avouer, on trouvera

(61) Condorcet, *Éloge de Blaise Pascal* (Préface) dans « *Œuvres de Condorcet* publiées par A. Condorcet O. Connor, lieutenant général et M. F. Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, t. III. Paris, Didot, 1847 », p. 577 (12 vol. in-8°, 1847-1849).

(62) Même référence que pour la note (59).

(63) Trublet, *Mercur*, août 1758, dans *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 132.

que deux ou trois écrits dangereux feraient assez bien le compte en y comprenant la dite lettre, l'écrit sur la liberté, et les réflexions sur l'argument de Pascal. L'abbé Trublet avoue en tout cas que dans la lettre *Sur la résurrection des corps* on a bien imité le style de Fontenelle et il connaissait bien ce style. Il doute qu'elle soit de lui, il doute réellement, il n'est pas presque sûr qu'elle ne soit pas de lui (64). La lettre *sur le roman de la Princesse de Clèves* a été insérée dans le *Mercure Galant* de 1678 (64 bis).

(64) Si en effet l'écrit « sur l'infini », dont parle Trublet dans l'article du *Moréri*, est identique au fragment sur l'infini que nous connaissons, il n'a rien d'aussi immédiatement grave que les écrits dont nous venons de parler. Cf. « De l'origine des idées » ap. *Œuvres...*, t. V, pp. 397 sq.

Quant à la lettre sur la princesse de Clèves elle n'est qu'intéressante (*Mercure*, mai 1678).

(64 bis) « Dans le troisième volume du *Choix des anciens Mercures*, p. 157, on trouve une *Lettre sur la princesse de Clèves*, tirée du *Mercure* de mai 1678. Elle est de M. de Fontenelle, quoique son nom n'y soit pas, et on le tient de lui-même avec la circonstance qu'il étudiait alors les mathématiques. De là le badinage par lequel débute cette lettre... » Trublet, *Moréri*, 1759, ap. *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 282.

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME SELON FONTENELLE

Fontenelle a une conception générale de l'homme et, si l'on veut en être informé, le mieux est de la chercher dans les *Dialogues des Morts*. De ce centre, on peut considérer, dans leur accord avec les textes des *Dialogues*, ceux de l'essai sur *L'origine des Fables*, de l'*Histoire des Oracles*, ceux des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, du fragment *Sur l'Histoire*, et beaucoup d'autres qui, réduits à une brève réflexion jetée en passant, attestent la cohérence de la pensée au travers des occupations les plus diverses. C'est là, la vision de l'homme tout entier. Si l'on veut pousser plus loin l'analyse, il n'apparaît plus seulement que l'être humain est un étrange alliage de passions et de raison, une mixture où il entre de l'inconcevable, mais que ces passions ont un rôle bienfaisant, en dépit de leur folie, et cette raison, en dépit de son inutilité, un charme tout puissant. Pour définir le rôle des passions, les *Dialogues des Morts* sont encore le meilleur centre de perspective ; des textes venus d'un peu partout les peuvent compléter ; on en trouve dans les œuvres purement littéraires, dans les comédies, et jusque dans les *Éloges*. La raison humaine doit être l'objet d'une enquête plus minutieuse ; on ne comprend bien ce qu'elle est que si on la situe par rapport à ce qui n'est pas elle, que si on la décrit dans ses développements depuis ses rudiments les plus humbles jusqu'à son déploiement hardi dans l'âme d'un bel esprit, que si on analyse son fonctionnement, que si l'on détermine sa portée. Une enquête si variée se traduit naturellement dans des textes assez différents les uns des autres. En cette

matière cependant le belvédère d'où l'on a certainement la meilleure vue panoramique est l'essai sur *L'origine des Fables* ; là sont peut-être les textes les plus lumineux, là surtout, selon nous, Fontenelle a été le plus nettement original, et il faudra l'établir en détail. Situer la raison humaine, c'est définir l'animal, discuter « l'animal-machine », se faire une opinion sur les instincts. Un fragment *Sur l'instinct*, des textes de l'*Histoire de l'Académie des Sciences* nous guideront ici. Voir la raison humaine dans ses tâtonnements, dans sa croissance et dans son déploiement ne se peut qu'en songeant aux « sauvages » que décrivent les récits des marchands, des voyageurs, les « relations » des missionnaires. L'écho de cette information, la théorie complexe du devenir de la raison qui s'échafaude sur elle est surtout dans l'essai sur *L'origine des fables*, mais l'intérêt pour les choses exotiques, le sens des leçons qu'un esprit averti peut tirer de façons de vivre éloignées dans l'espace et dans le temps, les préoccupations qui concernent l'histoire de la raison sont partout dans les *Dialogues des Morts*, dans les *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, dans l'*Histoire des Oracles*, dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes*, dans toute l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. Des fragments d'un *Traité de la raison humaine* et *De la connaissance de l'esprit humain* analysent le fonctionnement de cette raison et précisent les moyens dont elle dispose. Ces mêmes fragments, joints à l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, avec ses annexes, *Préfaces* et *Éloges*, avec, en particulier, les *Éléments de la géométrie de l'Infini*, joints aussi à quantité d'indications glanées dans les œuvres antérieures, permettent de déterminer la portée de la raison. On comprendra mieux alors que la conception générale de l'homme, même si elle était exposée comme par manière de badinage dans les *Dialogues des Morts*, avait de solides fondations ; on s'expliquera aussi qu'elle ait

commandé toute l'œuvre de Fontenelle et ait réalisé, à petit bruit, la synthèse masquée qui se dissimule sous l'éparpillement des indications fragmentaires, celle qu'on n'aperçoit pas, par où l'on devient impuissant à connaître comment, pour être le bel esprit qu'il a été, il lui a d'abord fallu être un bon esprit.

CHAPITRE PREMIER

L'homme tout entier

Nous ne savons guère ce que sont les hommes, parce que nous vivons au milieu d'eux ; l'habitude émousse le regard ; mais surtout les termes de comparaison nous manquent ; comme ce qui est familier n'est plus remarqué, ce qui est nôtre est ignoré ; il faudrait, pour bien voir, pouvoir prendre du champ, se regarder à quelques siècles de distance, et avec des yeux neufs, et avec un esprit qui fût capable de comprendre parce qu'il ressemblerait au nôtre, mais qui pût être sans pitié, parce qu'il ne serait pas le nôtre. Tout cela se fait le plus aisément du monde chez les morts, qui réunissent dans leurs rangs les hommes de tous les âges, de tous les pays et de toutes les conditions, et qui ont enfin le loisir de dire ses vérités à un chacun et, ce faisant, la vérité. L'humanité si fière d'elle-même, de sa sagesse, de ses principes, de son énergie, de ses calculs, de ses beaux sentiments, doit beaucoup en rabattre, lorsqu'elle a subi l'épreuve du jugement impartial ou de la malice clairvoyante. Le trait qui crève les yeux, mais il faut les ouvrir, et les tenir bien ouverts, même si la vue est attristante, c'est la folie universelle. Alexandre pouvait espérer éblouir ses contemporains et la postérité, mais Phryné n'est pas dupe et le grand fracas des batailles ne lui en impose pas. La folie de la destruction, celle de la démesure, telle est la réalité moins brillante : « Je sais ce que vous m'allez dire. La Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je

retranchais de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas, si je donnais à vos soldats, à vos capitaines, au hasard même, la part qui leur en est due. croyez-vous que vous n'y perdissiez guère ? » Est-elle d'un sage ou d'un fou la conduite de celui qui veut tout étreindre et que son action mène, bien loin qu'il la dirige ? : « D'un autre côté, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grèce, les îles voisines, et peut-être encore quelque petite partie de l'Asie Mineure, et vous en composer un état, il n'y avait rien de mieux entendu, ni de plus raisonnable ; mais de courir toujours, sans savoir où, et de prendre toujours des villes, sans savoir pourquoi, et d'exécuter toujours, sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées. » Scrutez avec calme votre cœur ; êtes-vous « fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'Univers ? » (65). Moins bouillant, plus tortueux et de vues plus longues, plus sensé qu'Alexandre, au moins en apparence, Charles-Quint a eu, comme lui, la folie de l'ambition, dont la racine est dans la folie du moi ; celui-ci se tient inévitablement pour une cause isolée, prépondérante, efficace, il croit se tailler sa destinée et sa place dans l'histoire, avoir fait à lui tout seul la meilleure part de la carrière d' « un prince qui s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe ». Erasme, qui tire la leçon de l'événement, dénonce l'illusion et la folie qui repose sur la méconnaissance des vraies causes et de la lente maturation d'un ensemble de circonstances favorables : « Joignez-y encore l'Amérique et je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'était, pour ainsi dire, qu'un composé de plusieurs hasards, et qui désassemblerait toutes les parties, dont elle était formée, vous le ferait voir bien clairement. Si Ferdinand, votre

(65) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts anciens. Dialogue I. Alexandre, Phryné. (*Œuvres...* Bastien, t. I, p. 201 et p. 199.)

grand-père, eût été homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie ; si d'autres princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avait des antipodes, Christophe Colomb ne se fût point adressé à lui, et l'Amérique n'était point au nombre de vos états ; si, après la mort du dernier duc de Bourgogne, Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisait, l'héritière de Bourgogne n'était point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous ; si Henri de Castille, frère de votre grand'mère Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes, ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la fille de Henri eût passé pour être sa fille, et le royaume de Castille vous échappait » (66). La folie vaniteuse se joint encore souvent à la folie ambitieuse et à la folie orgueilleuse. Auguste, réaliste dissimulé et profond, ne se laisse point intimider par la verve meurtrière de Pierre Arétin, qui sait que les louanges les plus fades et les plus outrées ont toujours été accueillies favorablement par les grands ; son ironie le met à l'abri du ridicule, non du plaisir intime d'être flatté, qui est sa folie : « De quel front Virgile osait-il vous dire qu'on ignorait quel parti vous prendriez parmi les dieux... Si vous vous chargeriez du soin des affaires de la Terre, ou si vous vous feriez dieu marin... si vous voudriez vous loger dans le ciel auprès du Scorpion... ? » A quoi Auguste répond : « Ne soyez pas étonné que Virgile eût ce front là... Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; comment croirait-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ? » Et encore : « De ces sortes de louanges-là, on en rabat quelque chose pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable, mais, à la vérité, on n'en rabat guère... Enfin, de quelque manière outrée qu'on soit loué, on

(66) *Ibid.*, Dialogues des Morts modernes. Dialogue II, Charles V, Erasme (*ibid.*, pp. 266-267).

en tirera toujours le profit de croire qu'on est au-dessus de toutes les louanges ordinaires et que, par son mérite, on a réduit ceux qui louaient à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources » (67).

Les grands ont la folie des grandeurs ; le peuple a la folie du merveilleux. Les hauts personnages n'en ont pas été toujours exempts, mais de tout temps, du moins, parmi eux il s'en est rencontré pour savoir ce que parler veut dire, accepter les superstitions ou les cultes extérieurs, en gardant la pensée de derrière la tête ; le peuple s'est toujours abandonné à l'attrait de l'étrange, de l'inintelligible et de l'impossible ; et beaucoup, qui ne s'en doutent même pas, sont peuple en ce point. La folie de nos espérances et de nos craintes vaines, de notre imagination dérégulée, nous transporte dans l'avenir et nous empêche de jouir du présent. Ni la croyance aux prédictions de l'astrologie, ni la foi aux devins et sorciers, ni la confiance accordée aux chercheurs de trésors et de pierre philosophale ne passeront, tant que les hommes songeront à se pencher sur l'image fallacieuse du lendemain, pour s'y voir riches, puissants, heureux, se vengeant de leurs ennemis, éblouissant leurs amis, sachant ce que les autres ne savent point, ou ce que personne ne peut savoir, parce qu'il n'est point, ni ne sera jamais. Homère n'ignore pas que la cause de l'attrait de ses récits est bien moins dans leur sens caché, allégorique, d'ailleurs inexistant, que dans la folie des hommes qui préfèrent les fables à la simplicité du vrai ; il explique cela fort en détail à Esope : « Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai, détrompez-vous ; l'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables,

(67) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dialogue I. Auguste, Pierre Arétin (*ibid.*, pp. 225-226).

elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune vérité. Ainsi, le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçu dans l'esprit humain ; mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger » (68). Les hommes ne jugent point de sang-froid ; ils sont à la merci de leurs folles inquiétudes. « On croirait, à voir votre inquiétude, que vous seriez encore vivante », dit Anselme à Jeanne I de Naples. « C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y saurait être en patience ce qu'on est, on anticipe toujours sur ce qu'on sera, mais ici il faut que l'on soit plus sage » ; et de là Anselme l'astrologue conclut à une prospérité indéfinie des auteurs de prédictions illusoires (69).

Il est vrai qu'outre les grands et le peuple, il y a toujours eu dans le monde quelques graves personnages qui ont fait profession de sagesse ; ils y ont gagné généralement d'être, plus subtilement, un peu plus fous que les autres. Ils y sont parvenus de différentes façons. Perdus dans leurs pensées, ils ont fini par croire que la pensée est l'homme tout entier. Dégageant de leurs souhaits inopérants les aspects les plus reposants et les plus consolants, ils ont imaginé d'en faire les principes d'une morale, dont ils croient qu'elle commande les actes réels. Construisant le système de la nature en esprit, ils ont voulu que l'immense variété des faits ne fût que leur système. Nul n'ignore, après Gassendi, qu'il est permis de sourire des plus grands philosophes, s'ils feignent d'être des esprits purs, et qui ne songerait, après Descartes, à oublier, en bonne méthode, qu'il ait un corps, afin de mieux philosopher ? Platon, qui, de

(68) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens. Dialogue V. Homère, Esope (*ibid.*, pp. 217-218).

(69) *Ibid.* Dialogues des Morts modernes. Dialogue VI. Jeanne I de Naples, Anselme (*ibid.*, p. 287 et p. 290).

son vivant, tomba dans tant de rêveries, aujourd'hui mieux averti, n'a garde de donner dans celle-là : il sait fort bien, pour remonter le fil des souvenirs, que l'amour platonique, dont on a tant parlé, ne fut jamais platonicien. Marguerite d'Écosse ne saurait le convaincre qu'il y ait des baisers purement philosophiques et d'un corps sans émoi. Les lèvres d'Alain Chartier n'avaient-elles que la beauté d'un poème, ou les belles choses qu'il avait dites étaient-elles descendues de l'esprit de ceux qui l'écoutaient dans leur âme tout entière ? L'âme d'une femme n'est-ce pas son cœur et son cœur tout son être ? : « Toujours de la matière dans l'amour ! » — « Telle est sa nature. Donnez-lui, si vous voulez, l'esprit seul pour objet, vous n'y gagnerez rien ; vous serez étonné qu'il rentrera aussitôt dans la matière. Si vous n'aimiez que l'esprit de votre savant, pourquoi le baisâtes-vous ? C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même aurait inspirées » (70). Il y a de la folie à l'ignorer, comme il y en a à croire que les idées pures mènent les hommes, quand elles font autre chose que dessiner en images très abstraites des réalités fort concrètes des désirs et des passions, des besoins fondamentaux. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas d'idéal et en particulier d'idéal moral, mais c'est qu'il existe plusieurs façons de s'en servir ; on peut se borner à décrire l'idéal, moral ; telle est la vraie besogne des philosophes professionnels ; s'y tenir est fort bien, mais croire avoir fait plus est leur commune folie. Ni les cœurs de leurs lecteurs n'ont changé, ni ces doctes n'ont fait eux-mêmes le plus petit pas dans la voie du meilleur par leurs sages ratiocinations. Cet idéal est bien utile, mais, le plus souvent, il ne l'est pas de la manière qu'ils l'imaginent ; il met les hommes qui l'ont évoqué en règle avec leurs scrupules : de l'avoir

(70) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens avec les modernes. Dialogue IV. Platon, Marguerite d'Écosse (*ibid.*, p. 349).

exprimé tient quitte de chercher à le réaliser ; la pensée qu'on lui donne est action suffisante. Il est pourtant bien vrai que la philosophie ne saurait être qu'une sagesse, l'établissement d'un accord de l'homme avec le monde, et pour cela de l'homme avec lui-même, mais, si la philosophie des philosophes n'était pas la philosophie véritable, il lui resterait d'être la plus quintessenciée des folies. Anacréon, dont le terre-à-terre et le laisser aller s'éclairent d'assez de finesse pour lui mériter de faire la leçon à Aristote le philosophe, a certes un peu le tort d'être à la fois juge et partie dans un débat où il essaie de soutenir qu'il est plus difficile de « boire et de chanter », comme il a fait, que de « philosopher » comme Aristote a philosophé ; il n'en signale pas moins de façon perspicace la distance qui sépare, en Aristote, l'homme du philosophe : « ... On peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guérir ni de l'ambition, ni de l'avarice, on se fait une entrée agréable à la cour du Grand Alexandre !... » Mieux encore, il fait voir que, souvent, philosopher n'est qu'oublier follement la vraie sagesse : « Voilà comme les hommes renversent l'usage de tout. La philosophie est en elle-même une chose admirable, et qui leur peut être fort utile ; mais, parce qu'elle les incommoderait, si elle se mêlait de leurs affaires, et si elle demeurerait auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le ciel arranger des planètes et en mesurer les mouvements... ». Et encore : « La philosophie n'a affaire qu'aux hommes, et nullement au reste de l'univers. L'astronome pense aux astres, le physicien pense à la nature et le philosophe pense à soi. Mais, qui eût voulu l'être à une condition si dure ? Hélas ! presque personne. » Et qu'Aristote ne croie pas se tirer de difficultés en alléguant que si la métaphysique, la physique, la biologie l'occupèrent, il fit des ouvrages de morale, il traita des passions ; il s'entendrait répondre

par un Anacréon singulièrement moderne et mieux pourvu encore d'expérience de la vie qu'il ne le fut jamais sur terre : « Quel abus ! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guérir ; et ils ont trouvé le secret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'astronomie. Peut-on s'empêcher de rire en voyant des gens, qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richesses, et des poltrons qui se battent sur la définition du magnanime ? » (71). La philosophie morale est folie, si elle croit endiguer efficacement les passions ; la philosophie théorique l'est tout autant, qui s'imagine exprimer la complexité du monde, et nie le plus souvent les faits avec tranquillité ; elle apparaît un beau matin dans le cerveau d'un philosophe ; elle cristallise en un système qui a la double folie de se vouloir et nouveau et définitif ; s'il s'agit des problèmes les plus importants et les plus insolubles, en dépit qu'il en ait, il ne fait que les reprendre à sa manière sans davantage les résoudre ; s'il s'agit des faits, il n'en coordonne toujours, et provisoirement, qu'un nombre limité ; mais les erreurs des autres n'ont jamais instruit qui que ce soit, et les philosophes continuent et continueront de philosopher. Descartes, la tête la plus solide qui fut jamais, est lui-même revenu un peu de ses anciennes certitudes. « Comment osiez-vous vous ériger en chef d'une philosophie nouvelle, où toutes les vérités, inconnues jusqu'alors, devaient être renfermées ? » lui demandait le troisième faux Démétrius, et il répondait tout d'abord : « J'avais trouvé beaucoup de choses assez apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étaient vraies, et assez nouvelles pour pouvoir faire une secte à part ». Pressé

(71) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens. Dialogue IV. Anacréon, Aristote (*ibid.*, pp. 212-215).

de critiques, il ajoutait un peu plus loin : « On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des philosophes. Il se découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la philosophie, j'avoue que cela n'avance guère. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables ; mais le malheur est qu'on ne sait pas qu'on l'aït trouvée... » (72) Et pourtant combien de philosophes et de prétendus sages ont eu la folie de la certitude.

Avec la folie, la chose du monde la mieux partagée est la sottise ; elle est partout où est le préjugé ; elle est partout où est l'ignorance ; elle est partout où est la superstition, et tout cela s'enchaîne ; le préjugé rend aveugle à l'expérience et aux démonstrations les plus claires ; l'aveuglement aux faits bien établis perpétue l'ignorance ; l'ignorance laisse le champ libre aux imaginations émerveillées ou terrifiées. Les textes les plus vifs des *Dialogues des Morts* sur ce sujet sont dans le dialogue de Paracelse et de Molière. On nous dispensera d'y insister, puisque nous avons choisi cet exemple de l'incurable sottise humaine pour montrer, dans notre premier chapitre, la continuité des vues de Fontenelle (73).

Folie et sottise, puissance des forces troubles de la passion, incertitudes des lumières vacillantes de la raison, tel est l'homme tout entier, et la vision générale de l'homme n'a point varié chez Fontenelle. La folie est générale, disent les *Dialogues des Morts* ; les folies de tous les hommes réputés sains d'esprit sont de même nature et se sont ajustées ensemble ; « les frénétiques sont seulement des fous d'un autre genre » (74). A quelque

(72) *Ibid.* Dialogues des Morts modernes. Dialogue IV. Le troisième faux Demetrius, Descartes (*ibid.*, p. 382 et p. 383).

(73) Cf. chap. I, pp. 25 à 29 et particulièrement p. 27.

(74) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts modernes. Dialogue IV. Guillaume de Cabestan, Albert Frédéric de Brandebourg. C'est Guillaume de Cabestan qui parle. (*Œuvres...*, Bastien, t. I, p. 278).

vingt-six ans de là, Fontenelle relate les travaux de M. Vieussens le fils « sur le délire mélancolique ». Il mentionne que M. Vieussens le père a poussé fort loin les recherches anatomiques concernant la région du centre ovale, et que, selon ces découvertes, « le centre ovale est un tissu de petits vaisseaux très déliés ». M. Vieussens le fils fait jouer au centre ovale le rôle que Descartes attribuait à la glande pinéale ; il « a supposé que le centre ovale était le siège des fonctions de l'esprit ». Dans les petits vaisseaux du centre ovale « le sang artériel se subtilise au point de devenir esprit animal », et, « si cette mécanique est une fois admise, il est aisé d'imaginer que la santé de l'esprit, en ce qu'elle a de matériel, dépend de la régularité, de l'égalité, de la liberté du cours des esprits dans ces petits canaux ». Et Fontenelle, continuant d'exposer cette mécanique conjecturale et ses rapports avec la maladie décrite, conclut brusquement d'un mot : « Il n'y a guère de tête si saine où il n'y ait quelque petit tuyau du centre ovale bien bouché » (75). Ainsi que la folie, et comme nous l'avons vu, la sottise ne passera point. Concluons donc en écoutant se répondre la voix de Molière aux *Dialogues des Morts* : « Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots », et celle de la Folie au prologue de *Pygmalion* :

*

Ma domination s'établit toujours mieux.

Les hommes d'à présent sont plus fous que leurs pères ;

Leurs fils enchériront sur eux ;

Les petits-fils auront plus de chimères

Que leurs extravagants aïeux » (76).

(75) *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1709 (édition 1733), pp. 11 à 13 « Sur le délire mélancolique ».

(76) « *Pygmalion prince de Tyr*, comédie », prologue, sc. IV (Bastien, t. IV, p. 472). Le mot de Molière, *ibid.*, t. I, p. 375.

CHAPITRE II

Les passions

Mais cette vision générale de l'homme repose sur une conception très précise des passions et de leur rôle, de la raison et de ses pouvoirs. On ne sait bien la folie et la sottise humaines que lorsqu'on entrevoit combien peu il faudrait pour leur échapper ; il y suffirait de quelque abandon et de quelque souplesse d'esprit, d'un abandon calculé à la nature en certains temps, d'une raison qui se surmonte en se connaissant, tous moyens qui sont comme à portée de notre main, et que nous n'utiliserons peut-être jamais.

Les passions sont ce qu'il y a de plus fondamental dans l'homme, ce sont elles qui mènent toute la machine ; elles sont aussi ce qui change le moins avec les temps et les lieux. Erostrate, qui ne trouva pas d'autre moyen d'immortaliser son nom que de brûler le temple de Diane à Ephèse, et qu'on pourrait blâmer de sa folie, sait du moins que la vanité fait les actions glorieuses et les actions haïssables, celles des grands et celles des hommes du commun : « La vanité, qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes. Elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits et elle les peut détruire. Les plus grands états même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte ; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle ». A Démétrius de Phalère, qu'inquiète cette sérénité dans le crime, et qui se demande si les hommes à ce

compte seraient plus en sûreté que les temples, il précise ainsi sa pensée : « La vanité se joue de leurs vies ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il est possible ». Que l'on y trouve son compte ou que l'on s'en attriste, le fait palpable, et sur lequel il conviendrait de méditer plutôt que de le nier, est, et demeure celui-ci : « Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques, où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages » (77). Elles ont été de tout temps la chair même de l'histoire par dessous les habits d'emprunt, les prétextes, les principes et les grands mots. L'homme change, ou paraît changer de siècle en siècle, mais en lui ce n'est point le cœur qui change : ce sont les mœurs, composé instable des acquisitions variables de la raison et des tendances permanentes du cœur ; des civilisations s'édifient ou se détruisent, les passions demeurent ; des civilisations différentes s'affrontent, les hommes de culture différente se reconnaissent pour similaires, en ceci qu'ils ont les mêmes passions. Cortez, se souvenant de ses hauts faits et de la crédulité craintive de ses anciens adversaires, explique à Montezuma sans ménagements ce qu'était, lors de la conquête, la supériorité de culture des Espagnols ; il prétend justifier, par ce degré de civilisation plus avancé, l'usage qu'ils firent de la force pour annexer des territoires ; mais Montezuma n'est pas dupe ; les peuples

(77) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts anciens. Dialogue I. Hérostrate, Démétrius de Phalère. (*Œuvres...*, t. I, pp. 296-298.)

peuvent se décerner le titre de polis, et traiter d'autres nations de barbares, dire que la civilité règne parmi eux, prétendre que la force et la violence sont chez eux modérées par la justice, avoir des scrupules, décider de toutes leurs entreprises selon des formes consacrées, parler des guerres légitimes : « Qui ôterait à l'Europe ses formalités la rendrait bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours et gêne toutes vos actions ; mais elle ne va point jusqu'à vos sentiments, et toute la justice qui devrait se trouver dans vos desseins ne se trouve que dans vos prétextes ». Et Cortez, sans se rendre, du moins concède : « Je ne garantis point les cœurs... » (78). Il aurait bien tort, en effet, car un Socrate, plus sceptique qu'un Montaigne trop candide, et lui dévoilant le tréfonds de l'humaine condition qu'il passait pourtant pour connaître, est très sûr de lui sur ce point et ne sait qu'une chose, c'est qu'il sait bien que les transformations de la vieille humanité ne sont pas ce que l'on pense : « Les habits changent, mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change ; mais le cœur ne change point et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir ; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point » (79).

Il y a évidemment là matière à réflexions, lorsqu'on sait que Fontenelle a été l'un des défenseurs les plus perspicaces de l'idée de progrès, et nous nous souviendrons de ces passages décisifs quand, au chapitre de la sagesse de

(78) *Ibid.* Dialogues des Morts modernes. Dialogue VI. Fernand Cortez, Montezuma (*ibid.*, p. 395).

(79) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dialogue III. Socrate, Montaigne (*ibid.*, pp. 239-240).

Fontenelle, nous traiterons en détail de ses idées sur le progrès. Il ne faudrait pas non plus, et trop vite et sans nuances, qualifier de purement pessimiste cette conception de l'homme. Les passions sans doute font la sottise et la folie humaines, mais sottise et folie ont bien des avantages, à leur niveau, à leur manière ; elles en sont redevables au pouvoir moteur des passions et à la capacité d'illusion qu'elles entraînent. Nous savons déjà que les passions font et défont tout : cela a ses dangers, mais les grandes choses se font aussi par elles. « La Terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom » (80). N'avez-vous pas eu plus d'ardeur pour la gloire que de vraie vertu, demande à Lucrèce Barbe Plomberge ; ne vous êtes-vous pas tuée bien solennellement et un peu tard ? : « N'est-il pas d'une grande âme de mépriser cette chimère de gloire ? » — « Il s'en faut bien garder, répond Lucrèce ; ce serait une sagesse trop dangereuse. Cette chimère-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde. Elle est l'âme de tout, on la préfère à tout... » ; et plus loin : « La raison elle-même n'approuverait pas que les hommes ne se conduisissent que par elle ; elle sait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire... » ; Lucrèce conclut enfin : « Au fond, tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la vue du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes, se trouvent faites ; enfin, l'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train ; ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la nature n'aurait pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie » (81). Puisqu'il n'est pas jusqu'à la raison qui n'ait sa folie, elle lui peut bien aussi être de quelque utilité. Sa sagesse serait de

(80) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens. Dialogue I. Hérostrate. Démétrius de Phalère (*ibid.*, pp. 297-298).

(81) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dialogue VI. Lucrèce, Barbe Plomberge (*ibid.*, pp. 360-362).

connaître ce qui lui est inaccessible et de ne point donner dans des rêveries ; mais l'attrait de l'absolu lui donne ce mouvement pour aller toujours plus avant, qui lui permet, sans découvrir ce qu'elle désire, de découvrir toujours. Artémise s'étonne que Raymond Lulle, qui, chez les morts, paraît homme de bon sens, ait pu s'attacher à la chimère de la pierre philosophale et du Grand Œuvre, mais l'alchimiste philosophe lui décrit ainsi l'élan irrationnel de la raison : « Il est vrai qu'on ne peut trouver la pierre philosophale, mais il est bon qu'on la cherche. En la cherchant, on trouve de forts beaux secrets qu'on ne cherchait pas ! » ... « Toutes les sciences ont leur chimère après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper... Si la chimie a sa pierre philosophale, la géométrie a sa quadrature du cercle, l'astronomie ses longitudes, les mécaniques leur mouvement perpétuel ; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher... La morale a aussi sa chimère, c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon qu'on prétende y parvenir. Du moins, en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus ou à des actions dignes de louange et d'estime » (82). Les philosophes sont plaisants qui s'imaginent enfermer pour la première fois et pour toujours la vérité dans leur système ; mais Descartes, qui en rabat de ses anciennes prétentions, ne va pas pour cela douter le moins du monde que l'on continue de philosopher jusqu'à la fin des temps ; il sait trop bien que la folie des philosophes est utile à l'esprit, dont elle entretient l'espérance de se délivrer de l'incertitude : « Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des philosophes qui se vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, et il y aura des gens qui croiront qu'en effet

(82) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dialogue II. Artémise, Raymond Lulle (*ibid.*, pp. 335-336).

on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux »... « Croyez que les hommes ne se décourageront point, cela ne leur arrivera jamais. Puisque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens, il est bien juste qu'ils aient au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable quoique vaine » (83). Il est d'ailleurs tout naturel qu'elle soit profondément enracinée dans l'âme humaine, tant le doute, tant la suspension du jugement, états si vraiment philosophiques, sont éminemment antinaturels ; la nature a soif de certitudes ; lorsqu'elle ne dispose pas des raisons véritables qui les justifieraient, il faut bien qu'elle s'en donne l'équivalent, ou en se forgeant en imagination des mirages, ou en s'en tenant à des préjugés. Straton, qui parle en vrai philosophe, en philosophe de l'espèce de Fontenelle, pense que « pour trouver la vérité il faut tourner le dos à la multitude », mais Raphaël d'Urbin qui lui donne la réplique, avec l'autre moitié de l'esprit de Fontenelle, a de bien bonnes raisons pour défendre le préjugé : le métier des philosophes est de « médire des opinions communes et des préjugés ; cependant, il n'y a rien de plus commode, ni de plus utile » ; la pratique veut souvent qu'on décide, et une sage raison déciderait-elle jamais ? « La raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines », et « notre esprit est fait pour en croire davantage » ; suspendez votre jugement, dira-t-on, dans tous les cas douteux ; mais ils le sont presque tous ; la raison « n'a point alors d'autre secret pour ne point s'égarer que de ne pas faire un seul pas, mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain ; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sait pas douter ; on a besoin de lumière pour y parvenir, et de force pour s'en tenir là. D'ailleurs le

(83) *Ibid.*, Dialogues des Morts modernes. Dialogue IV. Le troisième faux Démétrius, Descartes (*ibid.*, p. 384 et p. 385).

doute est sans action, et il faut de l'action parmi les hommes ». La raison détruira les préjugés ; soit ; mais elle ne saura que mettre en leur place ; elle causera dans l'esprit « une espèce de vide. Et qui peut le soutenir ? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir » (84).

Là est bien en effet le vif de la question ; les passions, et toutes les duperies de l'imagination et du préjugé qui les suivent, ont une utilité vitale, tandis que l'intelligence impartiale est naturellement orientée à contre sens des nécessités vitales. La raison n'est pas seulement inefficace, embarrassée qu'elle est de ses propres incertitudes ; elle n'est pas seulement maladroite dans ses tâtonnements, en toutes matières où l'instinct, erroné et sûr de lui, est bon juge, partial et pratique ; elle est encore un poison subtil, dont certains ont le goût, ceux-ci heureusement peu nombreux ; qui la connaît s'y attache ; qui la suit a perdu son bonheur. La nature n'a pas voulu que l'homme regardât les choses d'un œil tranquille et clair, sans tricheries, sans ménagements ; elle a tissé le voile des illusions consolantes ; elles aident à vivre ; le regard froid de la raison les tue ; une raison supérieure saurait le jeu subtil, infiniment périlleux et séduisant, qui les dépasse et les nie, et leur rend la valeur de fantômes illusoires et charmants. Sensations, imagination qui ressuscite les données des sens et les présente en des ordonnances nouvelles, passions que l'imagination nourrit, sont les anneaux d'une même chaîne ; par là, nous sommes au contact de la vie véritable. Les sens sont fort bien adaptés à leurs fonctions pratiques ; ils sont parfaits en leur genre ; les philosophes fabriquent des lunettes de longue vue ; ce n'est pas que

(84) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dialogue V. Straton, Raphaël d'Urbin (*ibid.*, pp. 351, 354, 355, 356).

les yeux soient mauvais ; comme le goût a « naturellement toute sa perfection », « la vue aussi est très parfaite », naturellement s'entend ; il n'y a que les yeux « des philosophes » qui soient mauvais parce qu'ils ne sont plus tout à fait ceux du corps en leur usage naturel, mais ceux de leur raison qui veut voir plus loin que les autres. « Ces gens-là, à qui il importe de savoir si le Soleil a des taches, si les planètes tournent sur leur centre, si la voie de lait est composée de petites étoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement et aussi distinctement qu'il faudrait ; mais les autres hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vue admirable..... Les hommes n'ont besoin de rien, et les philosophes ont besoin de tout. » La raison, dira-t-on, trouve de nouvelles connaissances ; mais, « il faut l'en plaindre ; c'est qu'elle était naturellement très imparfaite » (85). De même Harvey, qui sait maintenant toute l'importance qu'a eue pour le développement ultérieur de la science sa découverte de la circulation du sang, cherche en vain à convaincre Érasistrate que les conditions de vie de l'humanité ont été bouleversées, du jour où la structure et le fonctionnement du corps humain ont été mieux connus. Érasistrate croit les modernes meilleurs physiciens ; mais il ne croit pas pour cela que la médecine pratique ait fait les mêmes progrès ; on voit tous les jours venir autant de morts aux enfers, tel est le fait brutal. Que l'on attende un peu, qu'on laisse les découvertes de la raison porter leurs fruits, reprend Harvey, cela changera. Mais alors Érasistrate : « Sur ma parole, rien ne changera : voyez-vous ? Il y a une certaine mesure de connaissances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, et qu'ils ne passeront guère,

(85) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dialogue III. Apicius, Galilée. C'est Galilée qui parle (*ibid.*, pp. 340-342).

s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avaient besoin de savoir, car ils étaient perdus, si elle eût laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. » On saura peut-être plus de choses avec le temps, mais on ne se défendra contre la mort que « jusqu'à un certain point » ; passé cela, « on ne prendra point la nature pour dupe, on mourra comme à l'ordinaire » (86).

La raison n'est pas seulement souvent inutile ; elle n'est pas seulement dangereuse, lorsqu'elle veut se substituer dans ses tâches utiles à la nature ; elle est aussi directement nocive, lorsqu'elle s'empare de l'homme tout entier ou presque tout entier. Anselme l'astrologue prédit à Jeanne I de Naples que le goût de l'astrologie durera autant que l'humanité et, ce faisant, il démontre la folie humaine, et que « le grand leurre des hommes c'est toujours l'avenir » ; mais songe-t-on à ce que serait une humanité qui n'aurait plus aucune folle astrologie, ou aucun substitut de cette folle astrologie, et qui pourtant, étant l'humanité, resterait en proie à l'inquiétude des vivants ? Ou imagine-t-on à quel prix elle s'en délivrerait, si, sachant que l'avenir ne sera que ce qu'est le présent, un présent vu tel qu'il est, elle échangeait la duperie « de prévoir, d'espérer, de craindre même et d'avoir un avenir devant soi » pour l'incurable ennui ? (87).

La réflexion n'est pas bonne ; on ne lui fait pas aisément sa part, et elle dissout tout ce qu'elle touche ; ce qui valait la peine tout à l'heure qu'on le désirât, et qu'on s'efforçât pour l'atteindre, n'est que peu de chose quand on le tient, moins encore quand on pèse les conséquences ; « les choses du monde les plus agréables sont,

(86) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dialogue V. Erasistrate, Harvey (*ibid.*, pp. 252 et 253).

(87) *Ibid.* Dialogues des Morts modernes. Dialogue VI. Jeanne I de Naples, Anselme (*ibid.*, pp. 288 et 191).

« dans le fond, si minces qu'elles ne toucheraient pas beaucoup, si l'on y faisait une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur » ; il vaudrait mieux être trompé sur leur valeur et les goûter ; telle est la pente de la nature ; il vaudrait mieux se mettre par son esprit au-dessus de son esprit, « aider à se tromper » ; mais ce grand art aura toujours peu d'adeptes (88). La réflexion, si elle ne se maîtrise pas elle-même, est un poison mortel ; Parménisque, qui descendit dans l'ancre de Trophonius, devint, dit-on, incapable de rire ; il se révèle, au cours de l'entretien qu'il a avec Théocrite de Chio, que le goût du rire lui passa pour être, par la réflexion, descendu en lui-même. « Apparemment, l'intention de la nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement, car elle vend ces sortes de pensées là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle : prenez-y garde, je m'en vengerai par la tristesse qu'elles vous causeront ». La raison d'ailleurs en est simple ; la réflexion va à contre-sens de la vie. La nature « a mis les hommes au monde pour y vivre, et vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe et de ce qui nous touche, nous arrachons à la nature son secret ; on devient trop sage et on n'est pas assez homme ; on pense et on ne veut plus agir ; voilà ce que la nature ne trouve pas bon » (89).

Un cas particulier de l'utilité vitale des passions et de la folie est leur utilité sociale. L'idée mérite qu'on s'y arrête un instant, et pour l'influence qu'elle paraît avoir immédiatement exercée, et pour le jour qu'elle jette sur les opinions de Fontenelle touchant l'ordre

(88) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens. Dialogue II. Callirhée, Pauline (*ibid.*, p. 302).

(89) *Ibid.* Dialogues des Morts anciens. Dialogue V. Parménisque, Théocrite de Chio (*ibid.*, p. 320).

social, opinions que nous étudierons plus en détail au chapitre de la sagesse de Fontenelle. On n'agit point en connaissance de cause, du moins dans la presque totalité des cas ; on n'agit point non plus par principes, à supposer même qu'on en ait ; les impulsions vigoureuses viennent des passions ; les préjugés éclairent la route à leur manière ; les décisions fermes tiennent au tempérament plus qu'aux promesses verbales que l'on s'est faites à soi-même ; il va nécessairement arriver que des folies diverses vont se rencontrer sur le terrain de l'action ; le résultat de cette rencontre de forces vivantes et irrationnelles est facile à prévoir ; celles qui ne pourront à aucun degré s'harmoniser avec les autres seront refoulées ; l'individu qui les représentera sera un aliéné, et cela sera l'exception ; dans la majorité des cas, les diverses folies se neutraliseront partiellement, mais s'ajusteront aussi les unes aux autres, et le jeu concerté de ces forces est la vie de l'organisme social : « Les frénétiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature, elles se sont si aisément ajustées ensemble qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine ; témoin, ce désir d'immortalité, cette fausse gloire et beaucoup d'autres principes, sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde » (90). Rappelons-nous que la vie ne tolère pas les longues ratiocinations, et que l'impulsion aveugle et tâtonnante nous tire de difficulté avant que la raison ait tout pesé ; et voilà la conservation de l'individu assurée ; que l'amour, s'il est ce qu'il est, n'est jamais un pur jeu d'idées et qu'en dépit qu'on en ait il tend à aller à ses fins ; et la survie de l'espèce est garantie ; que la folie d'éterniser notre nom en quelque manière et

(90) *Ibid.* Dialogues des Morts modernes, Dialogue IV. Guillaume de Cabestan, Albert Frédéric de Brandebourg. C'est Guillaume de Cabestan qui parle (*ibid.*, p. 278).

de nous survivre nous mène plus sûrement que le mépris réfléchi de cette vanité posthume; et la famille est fondée; que l'avidité et l'ambition éclatent chez les conquérants, mais conduisent tous les hommes; et l'activité, l'émulation, la rivalité créatrice de toutes les richesses, de tous les aménagements susceptibles de satisfaire en les harmonisant des intérêts, sont assurées.

L'idée a fait fortune; on la retrouve chez Bayle, chez lequel M. Delvolvé (91) l'a analysée, en la qualifiant de « providentialisme naturel », et en y montrant une « curieuse transposition naturaliste » de la théorie du gouvernement providentiel du monde, par laquelle les théologiens expliquent comment le mal et l'anarchie morale ne sont pas causes d'universelle destruction.

Il l'a, d'ailleurs, chez Bayle lui-même, rattachée et à « l'idée chrétienne de la chute, ou du moins de la corruption foncière de la nature humaine », qui « lui paraît l'expression même des faits », et à l'influence directe de Fontenelle.

« C'est à Fontenelle, dit-il, que Bayle emprunte la formule qui résume sa propre doctrine : « L'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train : tout ce qu'il y a à dire c'est que ce que la nature n'aurait pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie » (92). Il signale ensuite que la doctrine est passée de Bayle chez Shaftesbury, disciple et ami de Bayle autant qu'élève de Locke, et là s'est soudée à un optimisme absolu pour, revenant d'Angleterre en France, aboutir chez Rousseau « à la réhabilitation et à l'exaltation de la sensibilité, à la foi en la bonté des instincts primitifs, en la perfection de l'état de nature ». Il note encore que la « doctrine Baylienne des passions » se

(91) J. Delvolvé, *Essai sur Pierre Bayle, religion, critique et philosophie positive*, in-8°, thèse Paris, Alcan, 1906, particulièrement pp. 103 et sq.

(92) *Ibid.*, p. 104, et note 2 : Fontenelle cité dans les *Nouvelles lettres critiques* (lettre XVIII. O ; t. II, p. 282).

retrouve chez Mandeville qui, lui, la développe en « théorie de l'utilité des vices » et « dans le sens de son opposition à l'optimisme de Shaftesbury » (93). Qui voudrait la suivre plus loin trouverait un guide fort précis en M. André Morize (94) qui la conduit de la *Fable des Abeilles* au *Mondain* et à la *Défense du Mondain* de Voltaire ; il indique comment les idées de Bayle se viennent fondre en Angleterre avec des préoccupations d'économistes pour produire l'apologie du luxe de Mandeville, et comment cette apologie à son tour, passionnément discutée en Angleterre au moment où Voltaire y séjournait, combinée avec beaucoup d'autres influences, les idées des libertins et les goûts personnels de Voltaire, n'a pu manquer de laisser sa trace dans son œuvre.

L'idée que s'est faite Fontenelle de l'activité sociale et de ses ressorts permettra de mieux comprendre, en son temps, qu'un des préceptes de sa sagesse soit de prendre les hommes comme ils sont et pour ce qu'ils sont, d'aimer la société, de l'utiliser, de la servir, mais non point d'en être enthousiaste. Si d'aventure aussi il arrive que certains de ses projets de réforme sociale paraissent présenter des analogies avec ceux de son ami et compatriote l'abbé de Saint-Pierre, il conviendra peut-être de ne pas se hâter de les exagérer sur la foi de certaines formules, se souvenant des candeurs de l'abbé, mais aussi que Fontenelle, d'une manière générale et particulièrement en matière humaine et sociale, était peu candide.

Telle est la théorie des passions et de leur rôle que révèlent les *Dialogues des Morts* ; mais elle est sous-jacente à toute l'œuvre. Les passions sont irréductibles

(93) *Ibid*, p. 104, note 3.

(94) A Morize, *L'Apologie du luxe au XVIII^e siècle. Le Mondain de Voltaire*, 1909.

à la raison ; elles ne sont pas de la raison cartésienne enveloppée ; elles sont ce qu'il y a de plus puissant et de plus constant dans l'homme, disaient les *Dialogues*. On peut se fier à elles pour imposer leurs affirmations à l'esprit, reprendra l'*Histoire des Oracles* ; les hommes croient ce qu'ils redoutent ou ce qu'ils désirent et les êtres surnaturels qui sont nés de leur ignorance, de leurs inquiétudes et de leurs espoirs, ont pour eux plus de réalité que tous les autres ; on ne croyait guère aux oracles d'institution récente ; on croyait fort aux vieux trépieds qui étaient en possession de l'avenir depuis un temps immémorial ; il s'agissait alors ou de dieux qu'on n'avait jamais vus, et l'attrait du mystère opérait. ou de dieux qui avaient été hommes, mais qui n'avaient pas été fabriqués artificiellement par la volonté d'un monarque, mais bien « érigés en dieux par un mouvement naturel des peuples » ; des premiers, on se formait une idée très relevée « parce qu'on ne les voyait point, et des autres parce qu'on les aimait » (95). Les jeux de l'imagination, à la fois fille et nourrice des passions, sa résistance aux faits les plus avérés, rempliront l'essai sur l'*Origine des Fables*, qui ne sera prudemment publié qu'en 1724. Sans doute toute l'œuvre de Fontenelle contribuera, et sciemment, à éclairer les esprits, à neutraliser les effets des puissances troubles du désir et de la peur, mais ni il ne croira qu'on puisse, sans ménagements, diffuser les lumières et que tous les esprits soient mûrs pour les recevoir, ni il ne pensera jamais que les lumières suffisent à faire l'homme tout entier, que l'esprit soit toute l'âme. Vivre est une chose, penser en est une autre ; on les peut unir, on les peut, peut-être, presque identifier chez quelques âmes choisies qui ne vivent guère que pour penser ; mais vivent-elles

(95) *Histoire des Oracles* (1686), première dissertation, chap. XI : « Nouveaux établissements des Oracles » (*Œuvres...*, Bastien, t. II, p. 369).

pleinement encore, et de quel équilibre fragile leur bonheur n'est-il pas fait ? On peut penser, aussi, et ne pas en être meilleur, et, sous le style léger et apprêté, dans sa simplicité, de l'*Éloge*, peut-être sent-on une discrète mélancolie dans cette phrase brève de l'*Eloge de Chazelles*, qui fut, par chance, savant et homme de cœur : « M. de Chazelles n'était originairement qu'un savant, et les sciences mêmes en avaient fait un homme de guerre. Ce qui élève l'esprit devrait toujours aussi élever l'âme. » (96). La folie des passions est motrice, celle du corps et de l'âme, et celle même de l'esprit ; il y a des erreurs dont nous avons besoin, disaient les *Dialogues des Morts* ; le doute est un état violent ; et nous verrons, en étudiant ce que fut la raison pour Fontenelle, tout à l'heure, et, un peu plus loin, sa conception de la nature et de la science de la nature, que ce grand ennemi des systèmes et de la manie de la certitude, cet éducateur chez ses contemporains du sens du probable et de l'incertain, n'en a pas moins conçu l'intérêt d'une demi-duperie savante de la raison, édifiant pour des buts de commodité intellectuelle des systèmes provisoires, qui épousent, en s'en jouant, utilisent, en la maîtrisant, la folie naturelle et vivante de l'homme. La réflexion, seule, est peut être un poison subtil, si elle éloigne de la vie, de la vie naturelle et de la vie sociale ; et la sagesse de Fontenelle, qu'il faudra bien essayer de définir en détail après avoir dit sa conception de l'homme, sa conception de la nature et ses idées sur la divinité, sa sagesse, nuancée de tolérance et de bonté ironique, par un de ses côtés au moins, paraîtra bien proche de celle qui est enclose dans cette formule des *Dialogues des Morts* : « Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées, il doit y en avoir ensuite une autre qui nous ramène à tout par les actions ;

(96) *Éloge de M. de Chazelles* (1710) (*Œuvres...*, t. VI, p. 270).

mais, à ce compte-là même, ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé ? » (97).

Il reste à savoir ce qu'est et ce que peut être, lorsqu'elle prend conscience d'elle-même, de ses limites et de ses pouvoirs, une raison qui, chez l'homme, semble à la fois multiforme, attrayante et dangereuse.

(97) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts anciens. Dialogue V. Parménisque, Théocrite de Chio (*ibid.*, t. I, pp. 320-321).

CHAPITRE III

La raison. — La raison et l'instinct

La raison se situe tout d'abord par rapport à l'instinct animal. Il y avait là, pour un Cartésien, un premier obstacle à franchir : la théorie des animaux machines. Fontenelle est très net sur ce point ; l'animal machine est une rêverie enfantée par l'esprit de système ; mais il l'est beaucoup moins sur cette autre question, qui se rattache à la première, mais ne se confond point avec elle : de quel ordre est la distance qui sépare l'homme de l'animal ?

En ce qui regarde la théorie de l'animal machine, on sait (98) quel est, au temps de Fontenelle, l'état de la question : Descartes, après le médecin espagnol Gomes Pereira, auteur de *Margarita-Antoniana* publié en 1554, mais, semble-t-il, sans s'être inspiré de lui, a soutenu l'automatisme des animaux ; il a été amené à accentuer ainsi, jusqu'à la rendre absolue, la différence qui sépare l'homme de l'animal. Il prenait, ce faisant, position contre tous les descendants spirituels de Montaigne. La théorie de l'animal machine s'accordait d'ailleurs pleinement avec l'ensemble des tendances de son système : la relation initiale qui liait pour lui la pensée et l'existence était à ses yeux la première vérité et le

(98) Cf. Francisque Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne*, 3^e édition, 2 vol. in-8°, Paris, Delagrave, 1868, t. I, chap. VII, en le confrontant, pour mise à jour, avec :

E. Gilson, *René Descartes. Discours de la méthode. Texte et commentaire*, in-8°, Vrin, Paris, 1925, pp. 421 à 429.

type de toute vérité ; elle le conduisait à définir l'âme par la pensée intellectuelle qui juge, et à vouloir ignorer toutes autres espèces d'âmes que les âmes rationnelles. Tous les êtres de nature intermédiaire entre la pure matérialité et la pure spiritualité étaient ainsi éliminés. L'aspiration, le besoin sourd, la finalité inconsciente, étant retirés de la nature, et la pensée claire et distincte ne concevant en toute netteté, sous le nom de corps, que des rapports spatiaux, la physique se constituait comme théorie des déplacements des corps visibles ou invisibles, mus à partir de l'impulsion initiale selon les seules lois du choc et des mécaniques. L'étude des êtres vivants n'était qu'un cas particulier de cette physique mécaniste ; ils se formaient par addition de particules d'étendue ; ils fonctionnaient comme des machines, par pressions, leviers et ressorts. Le corps de l'homme n'était lui-même qu'un cas particulier parmi les autres corps vivants ; mais, alors qu'en bonne méthode on doit économiser les principes et qu'on le pouvait faire pour les animaux, en ne leur donnant aucune âme, même sensitive, on ne pouvait se dispenser de reconnaître à l'homme une âme intellectuelle. Cet abîme installé entre la bête et l'homme, déjà si profitable à la physique, qui prétendait se constituer à partir des idées claires d'étendue et de mouvement, pouvait passer aussi pour servir les intérêts de la religion et de la morale traditionnelles. La métaphysique Cartésienne, qui se fondait sur le : « je pense, je suis », servait de fondement solide à la physique, en dépit des difficultés que pouvait présenter l'ajustement de la liberté de l'esprit au mécanisme du monde ; de même, en dépit des difficultés que pouvait présenter l'union de l'âme et du corps dans un système qui distinguait aussi radicalement pensée et étendue, la nouvelle métaphysique pouvait croire à la fois et se mettre aussi exactement en règles que le thomisme avec l'affirmation que l'homme est un

être véritable, « ens per se », non un composé accidentel de deux substances hétérogènes, et, bien mieux qu'aucune autre métaphysique, montrer la possibilité de l'immortalité d'une âme, si distincte par nature du corps périssable, qu'il faut pour fonder son union avec lui la toute puissance de Dieu.

Comme elle avait pris position contre les libertins et les impies en affirmant que l'existence de Dieu, est avec celle qu'affirme le : « je pense », la plus évidente de toutes les vérités ; contre eux encore elle pouvait croire combattre efficacement en affirmant l'automatisme des bêtes : « Après l'erreur de ceux qui nient Dieu, il n'y en a point qui éloigne plutôt les esprits faibles du droit chemin de la vertu, que d'imaginer que l'âme des bêtes soit de la même nature que la nôtre, et que par conséquent nous n'avons rien à craindre ni à espérer après cette vie, pas plus que les mouches et les fourmis ; au lieu que lorsqu'on sait combien elles diffèrent, on comprend beaucoup mieux les raisons qui prouvent que la nôtre est d'une nature entièrement indépendante du corps, et que par conséquent elle n'est pas sujette à mourir avec lui ; puis, d'autant qu'on ne sait point d'autres causes qui la détruisent, on est porté naturellement à juger de là qu'elle est immortelle » (99). Avec son automatisme des bêtes, Descartes tranquillisait encore les consciences scrupuleuses, gênées par le meurtre quotidien des bêtes dont la chair nourrit l'homme ; elles ne sentaient rien : « Mon opinion n'est pas si cruelle aux animaux qu'elle est favorable aux hommes, puisqu'elle les garantit du soupçon même de crime quand ils mangent et tuent les animaux » (100).

Sur la vraie nature des animaux les esprits s'étaient de tout temps partagés. Montaigne trouvait qu'il y avait

(99) Descartes, *Discours de la méthode*, 5^e partie, *in fine*.

(100) Descartes, ap. Fr. Bouillier, *op. cit.*, t. I, chap. VII, p. 154.

plus de différence d'homme à homme que d'homme à bête. Comme les Épicuriens, qui jadis avaient signalé les ressemblances de l'animal et de l'homme, un langage des animaux qui dut être très voisin des premiers langages humains. en particulier, il insiste sur ce qui permet de faire rentrer l'homme dans la presse des créatures, parce qu'il est très sensible à ce fait que : « la manière de naître, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir des bêtes » est si voisine de la nôtre que « tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices et que nous ajoutons à notre condition au-dessus de la leur ne peut aucunement partir du discours de la raison » (101). Charron avait répété ce qu'avait dit Montaigne. Et, à la suite de Montaigne, les philosophes de tendance empiriste. Gassendi, Locke, et leurs disciples, avaient été enclins à faire la part très large aux sentiments et à l'intelligence chez les animaux.

On comprend par ailleurs l'intérêt que les libertins, que leur libertinage fût surtout pratique, ou surtout intellectuel, pouvaient attacher à la question. Rapprocher l'animal de l'homme était pour les uns justifier chez l'homme la bonne vie animale des instincts débridés, pour les autres affirmer que l'animal a une âme comme l'homme, ou que l'homme n'en a pas, si l'animal n'a point d'âme. Si l'animal a une âme, si elle est matérielle, elle n'est point immortelle, et celle de l'homme doit être de même nature ; si elle est spirituelle, voudra-t-on la faire immortelle ? et, si on ne le veut pas, pourquoi celle de l'homme le serait-elle davantage ? Si l'animal est pure machine, la matière, à elle toute seule, en l'homme ne va-t-elle pas penser, et faire tout ce que fait l'homme ; et l'animal machine ne conduit-il pas bien à l'homme machine ? Les auteurs des sixièmes objections aux

(101) Montaigne, *Apologie de Raymond de Sebonde*, ap. Fr. Bouillier, *op. cit.*, t. I, chap. VII, p. 149.

Méditations de Descartes avaient déjà prévu le danger : « Et enfin, s'il est vrai que les singes, les chiens et les éléphants agissent de la sorte dans toutes leurs opérations, il s'en trouvera plusieurs qui diront que toutes les actions de l'homme sont aussi semblables à celles des machines, et qui ne voudront plus admettre en lui de sens ni d'entendement. vu que, si la faible raison des bêtes diffère de celle de l'homme, ce n'est que par le plus et le moins, qui ne change point la nature des choses » (102).

De leur côté, les Cartésiens, après les Stoïciens, qui mettaient l'homme fort au-dessus de l'animal, mais bien plus que ceux-ci, accroissaient les distances de la bête à l'homme. La différence, la nature étant chez eux inanimée, devenait radicale ; et l'on passait, quand on était bon Cartésien, en toute tranquillité de cœur, aux applications : les solitaires de Port-Royal torturaient en conscience de pauvres chiens qu'ils fixaient sur des ais, et ouvraient tout vivants, pour étudier à loisir les merveilles mécaniques de la circulation du sang ; leurs cris ne les émouvaient point davantage que n'eût fait le bruit de ressorts qui se brisent. Le P. Malebranche, qui ne savait pas seulement, mais qui vivait le Cartésianisme, comparait, au dire de Bernardin de Saint-Pierre, les cris de douleur du chien que l'on frappe « aux sons que rend une cloche dans la même circonstance » ; et il ne se bornait pas à justifier les hommes des traitements qu'ils font subir aux bêtes ; mais Dieu même, grâce à l'automatisme, était absous, dans son système, du grief d'avoir fait subir à un être un mal immérité. Il reprenait là un argument déjà employé par le P. André Martin, auteur de la *Philosophia christiana*, et par le P. Poisson de l'Oratoire, qui pensaient « que la souffrance est une preuve nécessaire du péché ; d'où

(102) *Sixièmes objections* (troisième scrupule ; *in fine*).

il suit que les bêtes n'ayant pas péché, les bêtes ne peuvent souffrir, et en conséquence sont de pures machines » (103). « Les animaux, disait-il, étant innocents, comme tout le monde en convient, s'ils étaient capables de sentiments, il arriverait que, sous un Dieu infiniment juste et tout puissant, une créature innocente souffrirait de la douleur, qui est une peine et la punition de quelque péché. Les hommes sont d'ordinaire incapables de voir l'évidence de cet axiome : *Sub justo Deo quisquis, nisi mereatur, miser esse non potest*, dont saint Augustin se sert avec beaucoup de raison contre Julien, pour prouver le péché originel et la corruption de notre nature » (104). Arnauld, Pascal, étaient partisans de l'automatisme. Mais, même parmi les cartésiens, ou chez ceux dont la pensée était plus ou moins teintée de Cartésianisme, on hésitait parfois devant le paradoxe. Norris, Lelevel avaient des scrupules d'âmes tendres. Régis ne présentait l'automatisme que comme une hypothèse commode ; Fénelon évitait de se prononcer ; Bossuet, en dépit de ses sympathies pour la métaphysique et la physique des idées claires, restait sur ce point d'accord avec l'École en admettant avec elle : *animam sentientem in belluis substantiam materialem esse quae tamen non sit materia* (105).

Parmi les gens du monde, Mme de Sévigné, pourtant fort entêtée de sa fille, elle-même fort entêtée de Descartes, protestait contre l'automatisme au nom du

(103) Fr. Bouillier, *op. cit.*, *loc. cit.* :

— allusion aux Stoïciens, p. 148.

— descriptions des vivisections de Port-Royal, empruntée aux *Mémoires de Fontaine*, pp. 155, 156.

— opinion de Malebranche, selon Bernardin de Saint-Pierre, p. 155, note 4.

— opinion des PP. André Martin et Poisson, p. 154, le texte entre guillemets est celui de Bouillier.

(104) Malebranche, *Recherche de la Vérité*, liv. III, chap. II, ap., Fr. Bouillier, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 155.

(105) Fr. Bouillier, *op. cit.*, *loc. cit.*, pp. 156 à 160, opinion de Bossuet, p. 58 et note 2.

bon sens ; La Fontaine, qui par ses amitiés, et par ses goûts, touchait aux Gassendistes, mais était grand admirateur de Descartes, ne protestait pas moins, pour la même raison et au nom des certitudes morales que paraît imposer l'observation, peut-être un peu romancée, des animaux. Le P. Daniel, d'une société de tendances empiristes, n'avait eu garde dans son *Voyage du Monde de Descartes* d'oublier de railler les cruautés Cartésiennes permises par la chimère de l'automatisme, soucieux qu'il était de ruiner le philosophe dans l'opinion des honnêtes gens (106).

Fontenelle a opiné contre l'automatisme. On trouve déjà chez lui une boutade en ce sens dès l'époque des *Dialogues des Morts*. Elle est digne de Montaigne, et aussi de son auteur, pour ce qui s'y mêle d'ironie négligente, et peut-être meurtrière ; elle ne mentionne pas l'automatisme, elle n'y fait même pas directement allusion, mais elle prépare à comprendre l'état d'esprit de l'homme qui s'est prononcé contre lui : Homère et Ésope discutent sur les prétendus mystères enfermés, selon certains, dans les œuvres d'Homère, et ce dernier avoue qu'il n'y a pas entendu tant de finesse et a donné ses récits tout bonnement pour ce qu'ils étaient ; Ésope se demandant s'il ne va pas, lui aussi, dans ses fables, être pris à la lettre, et si les hommes ne vont pas croire que ses bêtes aient parlé comme il les fit parler, Homère, résumant l'entretien, conclut : « Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux, mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages ». Laissant de côté pour l'instant la question de savoir s'il ne s'agit bien que des dieux d'Homère, ne regardons que l'autre tranchant de la lame ; il s'agit bien de faire rentrer l'homme, et, si

(106) Fr. Bouillier, *op. cit.*, *loc. cit.*

— pour Mme de Sévigné et La Fontaine, p. 160.

— pour P. Daniel, p. 156.

l'on veut, l'homme Cartésien, car il n'en est pas de plus homme, dans la presse des créatures (107).

Les *Lettres Galantes* sont beaucoup plus explicites et parlent expressément de la théorie de l'animal machine pour la rejeter, mais ce texte ne paraît pas avoir l'importance que semble lui attacher Bouillier, en le citant seul et sans l'accompagner d'aucun commentaire (108). Dans la onzième des *Lettres Galantes*, adressée « A Monsieur C... », l'auteur (109) s'exprime ainsi : «... Nous fîmes encore un raisonnement. Mme de B... et moi, qui assurément vous embarrassera. Vous dites que les bêtes sont des machines, aussi bien que des montres ? Mais mettez une machine de chien et une machine de chienne l'une auprès de l'autre, il en pourra résulter une troisième petite machine ; au lieu que deux montres seront l'une auprès de l'autre toute leur vie sans faire jamais une troisième montre. Or, nous

(107) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts anciens. Dialogue V^e Homère, Ésope (*Œuvres...*, Bastien, t. I, pp. 218-219).

(108) Cf. Fr. Bouillier, *op. cit.*, loc. cit., p. 159 et note 1 ; dans le texte Bouillier indique que Fontenelle est un adversaire de l'automate dans « son *Traité sur la nature de l'Instinct*, où il démontre que les bêtes pensent et ne sont pas de pures machines » ;

Dans la note 1 il cite le texte des *Lettres galantes* que nous commentons présentement.

(109) Fontenelle n'a jamais expressément avoué être l'auteur des *Lettres galantes* ; il ne les a jamais non plus désavouées. Les *Lettres Galantes du chevalier d'Her...* ont paru en 1685 (Trublet, *Moreri*) sans nom d'auteur ; elles ont ultérieurement accompagné les œuvres avouées dans les diverses éditions des œuvres de Fontenelle. Voici, à titre d'exemple, comment il les avoue sans les avouer dans une préface de l'édition d'Amsterdam de 1742 (*Œuvres diverses de M. de Fontenelle*, de l'Académie française. Nouvelle édition, corrigée et augmentée. A Amsterdam. Aux dépens de la Compagnie, 1742, 4 vol. in-12) : « ... Cette édition n'est que pour l'intérêt du libraire... Il n'a donc pas été possible d'y faire des retranchements. Elle aurait passé pour défectueuse... Par ces raisons je n'ai pas supprimé les *Lettres du chevalier d'Her...* qui, dès qu'elles parurent, se glissèrent à la suite des *Dialogues des Morts* et de la *Pluralité des Mondes*, et que je n'ai jamais avouées. L'histoire en serait peu agréable et fort indifférente au public ; puisqu'il les a crues de moi, et qu'il les a eues même sous mon nom, qu'il les ait encore. Je voudrais bien que sa sévérité ne tombât que sur elles. Cette édition n'est donc peut-être que trop complète... » (T. I, préface non paginée.)

trouvons par notre philosophie, Mme de B... et moi, que toutes les choses qui, étant deux, ont la vertu de se faire trois, sont d'une noblesse bien élevée au-dessus de la machine. Nous vous donnons du temps pour nous répondre ; nous savons bien qu'il faudra que vous consultiez vos livres. Mme de B... vous avertit par moi que, quand vous viendrez ici, elle ne vous recevra point chez elle, si vous ne faites réparation à son teint : et moi je vous assure que je suis une machine montée à vous estimer et à vous aimer toujours » (110). Ce qui rend ce texte moins décisif qu'il ne peut paraître d'abord ce n'est point son ton de badinage, car on doit commencer à s'apercevoir que, sous le badinage, la pensée de Fontenelle ne perd rien de sa fermeté, mais c'est le contexte de ces plaisanteries, qui facilement deviendraient légères. L'allusion au teint de Mme de B... se réfère au début de la lettre. M. de C..., qui devra faire réparation, ne soutient pas seulement que les « Bêtes sont des machines, comme des horloges » ; il est aussi en passe de ne croire plus « qu'il y ait de couleurs » ; sa philosophie, celle de Descartes, enlaidit les dames, effaçant les roses et les lis de leur teint. Les couleurs sont dans l'âme et ne sont pas hors d'elle ; mais cela Fontenelle, qui tint pour le mécanisme jusqu'à la mort, le croit, et pourtant il en plaisante ; pourquoi, en plaisantant de l'animal machine, ne croirait-il pas à l'automatisme ? Il donne, il est vrai, une raison, qui est très sérieuse, mais qui n'a pas exactement le genre de portée que le texte suggère, quand il est tout seul. L'interprétation immédiate est celle d'une coupure entre le vivant et le non vivant, marquée par le fait de la reproduction.

Or Fontenelle est mécaniste sans restrictions, et n'est nullement vitaliste évidemment ; nous le verrons

(110) *Lettres galantes*. Lettre XI, *in fine*.

de reste quand nous étudierons sa conception de la nature, et des diverses catégories de faits naturels ; il croit aussi que tous les systèmes sont fragiles ; mais le système de la préformation et de l'emboîtement des germes, malgré des hésitations et des réserves, paraît bien avoir, à titre d'hypothèse, ses préférences. Si donc les vivants ne sont pas assimilables à une montre en ce qu'ils se reproduisent, c'est que, quand deux êtres vivants de même espèce sont en présence, l'un d'entre eux est porteur dans ses tissus de l'animal à l'échelle réduite qui, développé, se montrera comme son descendant. La préordination du mécanisme de Malebranche, la constitution initiale de tous les germes qui se développent par la suite, voilà le fonds d'idées qui paraîtra à Fontenelle, en ce qui concerne la théorie des vivants, le moins inacceptable. Mais alors, en dépit de la reproduction, le mécanisme subsiste ; mais alors ce ne peut pas être là son argument le plus sérieux contre l'automatisme, qui n'est que le mécanisme des animaux déjà formés (111). Il faut plutôt entendre, et le ton général des *Lettres Galantes* y autorise : Mme de B... et moi nous savons que l'amour, dont nous parlons toujours, est une des jolies choses de la vie, mais nous ne pouvons ignorer, puisqu'elle est femme et que je suis sensible à la beauté, que l'amour n'est jamais purement immatériel ; l'accession à l'amour physique marque dans l'échelle des êtres que celui qui le connaît s'élève et se rapproche de l'homme ; n'est-ce rien que de pratiquer l'un des préceptes de la religion libertine ? Mais il est vrai, de plus, qu'il faut avoir l'esprit bien encombré de savoir livresque pour pouvoir à ce point être aveugle aux faits que d'ignorer les vrais rapports qui séparent la montre de l'animal et unissent à l'homme l'animal.

(111) Pour les opinions de Fontenelle sur la nature vivante cf. plus bas, pp. 320 sq.

Il faudra « que vous consultiez vos livres » pour nous répondre ; pour nous, et sur un point d'importance, nous avons de meilleurs yeux.

Il y a donc là un fait, qui force à rétablir les perspectives faussées par le Cartésianisme, mais non le fait privilégié, un fait parmi beaucoup d'autres, et Fontenelle a essayé précisément de rendre aux faits leur importance en cette matière.

Nous savons par l'infatigable Trublet combien il voyait dans l'automatisme une créature involontaire de l'esprit de système, et combien il estimait que l'on déraisonne, quand on raisonne imperturbablement à l'écart des faits. Trublet s'exprime ainsi, parlant de Fontenelle et du système des animaux machines : « Et voilà encore un article qu'il retranchait du Symbole Cartésien. Je dirai à cette occasion qu'il trouvait aussi juste qu'ingénieux le mot de M. de la Motte, que cette opinion sur les animaux était une débauche du raisonnement. En effet, ce mot exprime très bien que Descartes, et après lui le P. Malebranche, n'y avaient été amenés que par une suite des principes de leur métaphysique et par un enchaînement de conséquences. Je ne sais même si Descartes admettait celle-ci bien sincèrement. Quand au P. Malebranche, il en était intimement persuadé ; et, plus intrépide encore que son maître, il n'en était point effrayé. C'est que, si le mécanisme des bêtes choque presque également les sens et la raison, il s'accorde très bien avec la foi, et même la favorise et l'appuie à l'égard du dogme si essentiel de la spiritualité de l'âme. Au sujet de cette forte persuasion du P. Malebranche, M. de Fontenelle contait qu'un jour, étant allé le voir aux Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, une grosse chienne de la maison, et qui était pleine, entra dans la salle où ils se promenaient, vint caresser le P. Malebranche et se rouler à ses pieds. Après quelques mouvements inutiles pour la chasser, le phi-

losophe lui donna un grand coup de pied, qui fit jeter à la chienne un cri de douleur et à M. de Fontenelle un cri de compassion. « Eh quoi, lui dit froidement le P. Malebranche, ne savez-vous pas bien que cela ne sent point ? » (112). La Motte a dit en effet dans son *Discours sur la Fable* : « A l'égard des acteurs de la Fable les animaux se présentent d'abord... C'est une espèce si voisine de la nôtre qu'on n'a presque eu besoin que de leur prêter la parole pour en faire nos semblables. Tout ce qu'ils font a un si grand air d'intelligence qu'on a jugé de tout temps qu'ils agissaient avec connaissance. Il n'y a que l'intrépide Cartésianisme qui a pu le leur disputer ; mais c'est peut-être une débauche du raisonnement d'en avoir osé faire des machines » (113). Fontenelle et la Motte étaient, sur beaucoup de points, en communion d'idées et ils étaient en relations personnelles excellentes ; très fins tous les deux, ils se comprenaient à demi mot. On remarquera que La Motte, lui aussi, insiste sur le voisinage de l'animal et de l'homme, ce qui est la tendance de la lignée spirituelle issue de Montaigne, mais qu'en même temps ce « moderne », qui a utilisé tous les arguments Cartésiens contre « les anciens », note en passant la différence spécifique de l'homme selon Descartes, la parole, quitte, pour n'être pas métaphysicien, à lui attribuer une

(112) Trublet, *Mercure*, juillet 1757 dans *Mémoires pour servir...*, 1761, pp. 114, 115.

(113) *Discours sur la Fable*, en tête de : « *Fables nouvelles, dédiées au Roy, par M. de La Motte*, de l'Académie française, avec un discours sur la Fable, à Paris, chez Grégoire Dupuis, rue Saint-Jacques, à la Fontaine d'or, MDCCXIX avec approbation et privilège du Roy », 1 vol in-4°, p. xxii.

Cette édition, qui contient de jolies gravures de Coypel, Gillot et B. Picart, renferme aussi à la page XLII une « *Approbation de M. Fontenelle de l'Académie française...* et censeur royal des livres ».

« J'ai lu par ordre de Mgr le Garde des Sceaux les « *Fables nouvelles de M. de La Motte dédiées au Roy, avec un Discours sur la Fable* » et j'ai cru qu'il y avait peu d'ouvrages où l'on trouvât tant d'instruction avec tant d'agrément. Fait à Paris le 1^{er} mars 1719.

« FONTENELLE. »

L'approbation est d'un ami.

importance moins grande que celle de l'unique expression non ambiguë de l'âme rationnelle.

Fontenelle ne pensait pas autrement ; les faits réclamaient que l'on estimât que les animaux agissaient avec connaissance. De savoir quels sont d'ailleurs dans tous les cas le degré et la nature de cette connaissance est une question plus délicate, et il ne dirait pas tout d'un trait, comme La Motte, que cette connaissance a un grand air d'intelligence ; mais, à tout le moins, comme le mécanisme va de la montre à l'animal et de l'animal à l'homme (et sur ce point, nous le verrons, Fontenelle est peut-être, à sa manière, plus catégorique encore que Descartes, car la liberté ne l'inquiète guère, ni les commencements absolus) inversement l'existence de la pensée redescend, à titre d'hypothèse normalement établie sur des faits, au delà de l'homme jusqu'au sein du monde animal, jusqu'où l'on peut la conjecturer ; et ceci sans qu'on se doive arrêter sur la foi d'aucun système : « J'ai trouvé, dit Trublet, parmi les papiers de M. de Fontenelle un petit écrit *Sur l'instinct*, dont la conclusion est que les bêtes pensent et ne sont pas des machines. On l'a imprimé dans le t. IX de ses œuvres » (114). C'est lui que Fr. Bouillier appelle *Traité sur la nature de l'instinct* (115), ce qui tendrait à le faire croire beaucoup plus considérable qu'il ne l'est sous le rapport du volume ; il tient en une dizaine de pages à peine, de format in-8°. Fontenelle y aboutit à cette conclusion en effet que les bêtes pensent et ne sont pas des machines, mais il vaut la peine de rechercher, et le sens exact qu'a pour lui cette conclusion, et le chemin qui l'y conduit.

Les dernières lignes de l'opuscule sont les suivantes : « Donc les bêtes pensent et ne sont pas des machines.

(114) Trublet, *Mercure*, juillet 1757, dans *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 115, note 2.

(115) Cf. notre note (108).

Les Cartésiens prouvent ordinairement qu'elles en sont, en rapportant tout ce que les hommes font machinalement, et en concluent que les bêtes le peuvent faire machinalement aussi. La conclusion est juste en ce point particulier, mais non pas pour ce qui est de conclure que tout soit machinal dans les bêtes. Je fais un raisonnement plus juste en renversant celui des Cartésiens, et, prenant la chose par la face opposée, à quoi ils ne songent pas, je dis : Ce que les hommes et les bêtes font également, et ce que les hommes ne font pas machinalement, les bêtes ne le font pas machinalement non plus. »

Pour bien comprendre la position de Fontenelle, et elle apparaîtra plus claire encore quand nous aurons, dans un chapitre ultérieur, étudié sa conception de la nature, il faut distinguer agir machinalement et agir mécaniquement. Tout se fait dans le corps vivant, celui de l'homme comme celui de l'animal, mécaniquement ; mais certaines actions se font machinalement, c'est-à-dire sans pensée, et d'autres se font non machinalement, c'est-à-dire avec pensée. Faute d'y songer, on pourrait croire que Fontenelle se permet de savoir que l'âme agit sur le corps, ou même comment elle agit sur le corps, et certaines formules du fragment *Sur l'instinct* le disent littéralement, semble-t-il, si on n'y regarde pas d'un peu plus près ; elles ne le disent pas, croyons-nous, si on embrasse tout le contexte d'un coup d'œil.

Mais, avant de le faire, songeons à quelques textes de Fontenelle qui doivent nous mettre en garde contre cette interprétation simpliste. Fontenelle a toujours fait profession d'ignorer ce que peut bien être l'action de l'esprit sur le corps, si l'on entend par là non un ensemble de faits empiriques mais l'action d'une substance sur une autre. Dès l'époque des *Dialogues des Morts* il fait proclamer par Molière, qui plaisante Paracelse sur ses recherches conjecturales, qu'on ne

sait rien du tout en cette matière ; vous vous occupiez, lui dit-il, des génies élémentaires, des secrets de la nature ; étiez-vous donc suffisamment informé de ce qui nous touche de plus près ? : « Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarrassât sur la nature de l'âme humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps ? ». — PARACELSE : « Franchement il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matières ; mais enfin on en sait autant que la philosophie en peut apprendre. » — MOLIERE : « Et vous n'en saviez pas davantage ? ». — PARACELSE : « Non, n'est-ce pas bien assez ? ». — MOLIERE : « Assez ? Ce n'est rien du tout » (116).

En 1712, à l'occasion d'un compte rendu sur la structure du nerf optique, Fontenelle écrit : « Quelque système que l'on prenne, quand on veut suivre les sensations jusqu'au bout, et jusqu'à ce qu'elles arrivent à l'âme, on se perd ; on tombe dans le chaos immense qui est entre le corps et l'âme » (117). En 1720, il résume un mémoire de Winslow sur l'action des muscles en général et l'usage de plusieurs en particulier : « Si l'on considère le corps humain, et il en ira de même du corps de tout autre animal, comme une machine hydraulique, quel prodigieux assemblage d'artères, de veines, de filtres, de récipients... mais si l'on considère le corps humain comme une machine solide, destinée à une infinité de mouvements différents qui dépendissent de la volonté, quel autre assemblage prodigieux d'os différemment emboîtés ou articulés, de muscles qui y sont attachés et qui les tirent en différents sens... et combien ces deux assemblages compliqués et combinés ensemble augmentent-ils la merveille ! » Avec Winslow il s'attache

(116) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts Modernes. Dialogue II. Paracelse, Molière (*Œuvres...*, Bastien, t. I, p. 369).

(117) *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1712 (édition 1731), p. 33 « Sur le principal organe de la vision et sur la structure du nerf optique ».

seulement pour le moment au second aspect de la machine. Winslow a montré qu'on a une idée trop simpliste du travail des muscles antagonistes : « On croit que, de deux mouvements comme la flexion et l'extension, l'un se fait toujours par un muscle fléchisseur, l'autre par un extenseur ; et, en général, que, dès qu'il y a deux mouvements contraires, il y a deux muscles antagonistes, dont l'un agit dans l'un des deux, l'autre dans l'autre ; et de plus que, quand l'un des antagonistes agit ou est dans le gonflement et dans la contraction, l'autre est dans le relâchement et n'agit point » ; la réalité est beaucoup plus compliquée : « par exemple, dans la flexion du bras, que l'on n'attribuerait qu'aux seuls fléchisseurs, les extenseurs, les adducteurs, et les abducteurs contribuent aussi à l'action... chaque mouvement a son moteur principal et de plus ses modérateurs ou ses directeurs... ». Fontenelle ajoute, en réfléchissant à tout le détail masqué de cette mécanique, et que les savants seraient bien en peine de décrire autrement que schématiquement : « il suffit d'apercevoir nettement ce qu'il y a de plus simple dans cette matière » ; puis il marque d'un trait net ce qui est vraiment difficulté irréductible et ce qui n'est que complexité grande : « Encore ce que nous appelons ici le plus simple sont-ce des mouvements qu'on suppose exécutés précisément à l'ordre de la volonté ; mais ni le rapport de la volonté à ces mouvements n'est concevable, ni l'exécution mécanique n'a pu être jusqu'à présent expliquée avec assez de vraisemblance. Rien n'y ressemble, ni dans les autres effets de la nature connus, ni dans ceux de l'art » (118).

La nuance est d'importance ; l'action d'une volonté psychique sur des muscles matériels, par quelque inter-

(118) *Ibid.*, année 1720 (édition 1722), pp. 18 à 22 « Sur l'action des muscles ».

médiaire que ce soit, est inconcevable. La mécanique du corps humain, elle, n'a pas été encore mise au point, ce qui est bien différent ; les corps inorganiques ne présentent pas d'effets de cette complexité, et nos machines, ou réalisées ou imaginées, à la façon de celles qu'a conçues Descartes, avec nerfs conduisant des esprits gonfleurs de muscles, nos machines et nos images ne serrent pas d'assez près le réel empirique. Quand donc Fontenelle parle de mouvements volontaires, ou d'action de la volonté sur les muscles, il en parle, « *mutatis mutandis* », à peu près au sens où l'on parlerait de réactions motrices volontaires dans un manuel de psychologie physiologique, pour les distinguer d'autres catégories de mouvements, et en esquivant le problème, insoluble de ce point de vue, de la présence et de l'utilité du fait psychique comme tel. Un psychophysiologiste moderne pourrait dire : la conscience est un fait d'organisation, mais ne change rien à l'affaire ; cela ne l'empêcherait nullement de parler de la volonté et de dire que l'âme, dans certains cas, veut faire quelque chose, et que, dans d'autres cas, elle n'intervient pas ; il s'entendrait lui-même ce faisant. Ces anachronismes étaient un peu nécessaires, car on ne peut pas s'attendre à ce que Fontenelle ait sur ce point un vocabulaire très précis. L'interaction est pour lui inintelligible ; l'occasionalisme est rejeté par lui, nous le verrons plus loin, en ce qui concerne les rapports des corps matériels entre eux, et il refuse de le considérer en ce qui regarde l'union de l'âme et du corps ; le trouvant complication inutile pour les rapports des corps entre eux, il le trouve, probablement, purement verbal pour les rapports de l'âme et du corps, dont nous ne savons rien, comme il a été dit plus haut ; reste un parallélisme qui ne peut aller, étant donnée la portée limitée de la raison selon lui, jusqu'à la substance qui fonde dans son unité ce parallélisme ; reste donc une ébauche de parallélisme, correspondance de surface,

à tendance matérialiste peut-être, correspondance fragmentaire et lacunaire du côté de l'esprit.

Il semble que ce soit elle, diminuée de la terminologie anachronique et pédante, qui soit au-dessous de certains développements déjà des *Dialogues des Morts*. Érasme explique à Charles-Quint de quelles petites circonstances est faite la grandeur d'un monarque tout puissant : il exalte le mérite personnel des savants, qui ne doivent rien qu'à eux-mêmes, et l'oppose aux hasards historiques qui constituent un empire, au fil du temps. Charles objecte que, si les grands naissent héritiers de la grandeur de leurs pères, on hérite aussi du savoir acquis, lorsqu'on est savant ; que, s'il faut un effort pour l'acquérir, il en faut un aussi pour conserver les territoires dont on hérite ; mais son argument décisif est qu'autant que la science, l'esprit dépend lui-même du hasard : « Quoi, l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, et le hasard est-il moindre de naître avec un cerveau bien disposé, que de naître d'un père qui soit roi ? Vous étiez un grand génie, mais demandez à tous les philosophes à quoi il tenait que vous ne fussiez stupide et hébété ; presque à rien, à une petite disposition de fibres ; enfin à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne saurait jamais apercevoir » (119).

Une pensée, tantôt présente, et tantôt non, dans un corps fonctionnant toujours mécaniquement, mais non pas toujours en pure machine, tantôt machinalement et sans pensée, tantôt en pensant et non machinalement, voilà ce que nous pouvons peut-être trouver dans l'opuscule *Sur l'instinct*, si nous revenons à lui pour l'analyser en partie.

Fontenelle raisonne ainsi : il se place dans l'hypothèse des nerfs conduits creux et des esprits animaux coulant

(119) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts modernes. Dialogue II. Charles V, Érasme (*Œuvres...*, Bastien, t. I, p. 270).

dans ces conduits et gonflant les muscles ; il admet d'autre part qu'une force, si petite qu'on voudra, mais non nulle, peut modifier la détermination d'un mouvement, et que, si la modification de direction peut être supposée aussi petite qu'on voudra, la force en question est, en grandeur, physiquement incomparable avec celle qui devrait être employée pour produire le mouvement même, dont elle modifie seulement la direction.

Il constate que l'homme a deux façons de se comporter quand il rencontre sur sa route un obstacle ; l'une qui consiste à le heurter, l'autre qui consiste à s'en détourner. Dira-t-on que, quand il s'en détourne, il le fait machinalement, c'est-à-dire sans que la pensée intervienne et soit parmi les causes qui commandent le mouvement ? On ne le peut pas ; en effet, lorsque sa pensée est préoccupée d'idées, qui constituent, relativement à la situation présente, l'état de distraction, il ne se détourne pas et heurte l'obstacle ; pourtant l'action mécanique exercée par l'objet et par la lumière sur l'œil est très comparable alors à celle qui s'exerce encore sur lui dans les cas où l'homme se détourne ; dans ce dernier cas, il y a ceci de changé, que l'homme pense autrement.

Il est dans l'état et le système de pensées qui constituent le fait d'être attentif à la situation ; mais à sa rêverie de tout à l'heure correspondaient et une certaine tension des fibres cérébrales et un cours des esprits dans le cerveau, que nous appellerons premier mouvement ; à son attention actuelle correspondent une nouvelle tension et agitation des fibres et un nouveau cours des esprits, qu'en bloc nous dénommerons second mouvement. Pour produire ou pour annuler un mouvement tels que ceux-là, il faut une force notable ; quand ils existent, ils constituent eux-mêmes des forces notables. Au contraire, quand les esprits coulent dans les nerfs

qui commandent les muscles qui remuent les pieds, il faut une force aussi petite qu'on voudra pour que les muscles se contractent de façon légèrement différente, et que les pieds se détournent, et que l'obstacle soit évité : il suffit en effet d'une très petite modification cérébrale, qui aboutit, non à la production d'un ensemble de mouvements tout neuf, ce qui demanderait une force notable, mais à une nouvelle détermination du cours des esprits utilisés à remuer les pieds.

S'il ne s'agissait que de cela, ou bien l'action mécanique de la vue de l'objet nous conduirait invariablement à heurter l'obstacle, ce qui n'est pas, ou elle aurait assez de force pour produire le changement de détermination du cours des esprits qui nous amènerait à éviter l'obstacle, que nous soyons attentifs ou non à la situation, que nous pensions ou non à l'obstacle ; il suffit en effet d'une très petite force pour modifier seulement la détermination du cours des esprits occupés à remuer les pieds, et elle ne manquera jamais dans certaines occasions qui se rencontreront fatalement, que nous pensions ou non aux obstacles ; il faudrait au contraire une beaucoup plus grande force pour produire le second mouvement des fibres et des esprits qui constitue l'état de pensée à l'obstacle, différent du premier mouvement, qui constitue l'état de rêverie inattentive ; et la force capable de produire le second mouvement, pensée de l'obstacle, peut manquer, et elle manque si bien que parfois la vue de l'obstacle ne fait pas penser à l'obstacle et que nous le heurtons ; que si au contraire nous pensions à l'obstacle, ce second mouvement interviendrait comme condition prépondérante qui nous amène à éviter l'obstacle.

On ne peut pas non plus dire, en effet, que, lorsqu'on rêve fortement, on heurte l'obstacle, mais qu'il suffit de ne pas rêver fortement pour se détourner de lui, sans d'ailleurs y penser ; car, si l'on se pouvait détourner

de l'obstacle sans y penser, c'est que le fait purement négatif de n'y pas penser, qui se confondrait avec le fait de ne pas rêver fortement, correspondrait à un état de la machine qui conduirait à éviter l'obstacle ; mais il n'en est rien, car quand on rêve fortement cela n'empêche point de marcher ; ce ne sont donc pas les mêmes esprits qui sont occupés à rêver et à marcher ; et s'il faut une très petite force pour modifier seulement la détermination du mouvement des esprits occupés à remuer les pieds, elle peut aussi bien se rencontrer et agir, quand on rêve fortement, et on ne heurtera point l'obstacle ; mais pourtant on le heurte ; la très petite force modificatrice de la détermination du mouvement des esprits occupés à remuer les pieds, susceptible d'être produite par la seule vue de l'objet, n'est donc pas seule en jeu quand on évite l'obstacle ; il y faut encore une autre force ; dans l'absence de pensée, cette autre force n'existe pas plus que dans la présence de la rêverie. et donc il y faut penser en quelque manière pour éviter l'obstacle, et donc, le corps agissant toujours mécaniquement, il agit dans certains cas machinalement, dans d'autres non machinalement ; et il agit non machinalement quand on évite un obstacle, c'est-à-dire qu'on y pense en quelque manière quand on l'évite ; mais les animaux évitent des obstacles ; ils ne le font donc pas plus machinalement que l'homme, et donc ils pensent en quelque manière et ne sont pas de purs automates.

Il y a des mouvements non machinaux, des mouvements où la pensée est condition déterminante, et ils sont plus nombreux qu'on ne croit, et les animaux en sont susceptibles, leur pensée, comme la nôtre, étant accolée à des situations organiques qui ne sont pas les mêmes que celles auxquelles la pensée n'est pas attachée. « Je suppose un homme qui rêve en marchant et rencontre sur son chemin un pieu, dont l'image se peint dans son œil, mais dont il ne se détourne point, parce

qu'il n'y fait point d'attention. Cet homme ne se détourne point du pieu, quoique ce pieu frappe son nerf optique, ébranle le cerveau, etc. Donc se détourner du pieu n'est point une action qui soit une suite machinale de l'ébranlement que le pieu cause dans l'œil, etc. D'ailleurs il est certain que si cet homme pensait à ce pieu, il pourrait s'en détourner. Donc il ne peut s'en détourner, à moins qu'il n'y pense. Donc, s'il s'en détournait, ce mouvement serait commandé par l'âme et non machinal » (120).

Telle est la thèse, et qui n'a son sens exact que si l'on entend bien la signification d'expressions comme celle-ci : un mouvement « commandé par l'âme ». Qu'elles aient la signification que nous avons laissé prévoir, cela ressort et du reste de l'œuvre de Fontenelle, comme nous l'avons montré, et de passages de l'opuscule *Sur l'Instinct*, où il apparaît bien qu'il ne prétend pas ici résoudre le problème de l'action de l'esprit sur le corps. Pour l'homme qui rêve « les fibres de son cerveau sont tendues ou agitées d'une certaine façon ; de même de ses esprits animaux » ; quant à celui qui pense à l'obstacle, sa pensée est, tout aussi bien, pourvue de sa doublure corporelle, « car pour faire penser à une chose nouvelle, lorsqu'on est occupé d'une autre, il faut un ébranlement du cerveau d'une égale force à peu près que celui qui cause la première pensée » (121). Quand le pieu qui est devant moi ébranle mon œil, « je conviens que l'ébranlement causé par le pieu est faible par rapport à l'état présent du cerveau, et en effet il est si faible qu'il ne fait point penser au pieu. Et, en conséquence de ce qu'on ne pense point au pieu, on ne s'en détourne point » (122) ; et donc n'existe pas le mouvement du cerveau qui est celui de l'homme qui

(120) *Sur l'instinct* (*ibid.*, t. V, p. 416).

(121) *Ibid.*, pour l'homme qui rêve, p. 417 ; pour celui qui pense à l'obstacle, p. 419.

(122) *Ibid.*, p. 417.

pense au pieu, mouvement qui est la cause qu'il faut pour qu'on se détourne, en vertu des raisonnements que nous avons indiqués.

On remarquera que l'on peut faire toutes ces réflexions, qui aboutissent à rejeter la théorie des animaux machines, sans prononcer le mot instinct et sans faire usage de cette notion trouble ; et on le peut d'autant mieux que Fontenelle a consacré le début de son opuscule *Sur l'Instinct* à dissoudre ce pouvoir merveilleux, qui serait aux confins de la pensée et de l'étendue, et qu'on chargerait d'expliquer tout ce que nos conduites présentent de plus difficilement explicable. L'instinct supprimé, au sens où nous l'allons voir, et uniquement en ce sens, la démonstration de l'erreur de l'automatisme animal se déroule en pleine clarté de la façon antérieurement indiquée ; mais il va sans dire que cette suppression de l'instinct, qui laisse à l'homme, en tout, raison et étendue, et de même à l'animal, ne supprime nullement la question de savoir quels sont les exacts rapports de la raison humaine et de la pensée animale. « On entend par le mot d'instinct quelque chose de surajouté à ma raison, et qui produit un effet avantageux pour la conservation de mon être ; quelque chose que je fais sans savoir pourquoi, et qui m'est cependant très utile, et c'est en quoi est le merveilleux de l'instinct » (123).

Se plaçant toujours au point de vue de la description empirique des faits, et employant le langage de l'interaction de l'esprit et du corps, qui permet de les décrire, Fontenelle examine le cas de mouvements, qui sont des mouvements de compensation, et qui rétablissent notre équilibre lorsqu'un autre mouvement tend à le compromettre. Il ne traite pas de la fonction cérébelleuse comme le pourrait faire un physiologiste contemporain, mais il

(123) *Ibid.*, p. 411.

esquisse en quelques mots une théorie d'allure singulièrement moderne, et qui fait songer à la méthode d'essai et d'erreur, chère à certains psychologues américains d'aujourd'hui (124) : « Quand je n'ai qu'une volonté générale et que j'essaie au hasard de plusieurs moyens particuliers, il faut que quelque chose détermine l'un à se présenter plutôt que l'autre : or, ce ne peut-être que la disposition machinale, la plus grande facilité qu'ont les esprits à couler plus d'un côté que de l'autre. Ainsi ce qui fait les mouvements qu'on appelle d'instinct, est que l'âme, ayant une volonté générale de faire quelque chose, prend au hasard le premier moyen qui se présente de l'exécuter ; et que ce moyen, qui, en vertu de la disposition machinale, se présente le premier, est justement le plus propre à exécuter le dessein de l'âme. Après quoi il est aisé de concevoir qu'elle le reprend toujours, dans l'occasion, et si subitement qu'elle pourrait avoir eu une volonté particulière de le prendre, et ne s'en pas souvenir ». Il arrive d'ailleurs que le premier moyen qui se présente ne soit pas le meilleur ; qui franchit une rivière sur une planche étroite fait les mouvements de compensation qui l'y font choir : le premier qui se présente est de porter les mains de côté et d'autre pour chercher un appui, et cela même fait qu'on tombe » (125). Or, si nous expliquons ainsi des mouvements tels que celui que je fais quand, « sur le point de tomber, j'étends le bras, sans savoir que ce bras étant plus éloigné du point fixe, centre de gravité, aura plus de poids, et me remettra en équilibre » (126), nous pouvons faire l'économie de la notion d'instinct.

De telles actions, en effet, ni ne se font purement machinalement et sans pensée aucune, ni ne se font de la manière dont s'exécutent les mouvements volon-

(124) Pillsbury par exemple.

(125) *Sur l'instinct*, *ibid.*, p. 416.

(126) *Id.*, *ibid.*, p. 412.

taires ordinaires. Elles ne se font pas purement machinalement, car elles ne se font pas quand je dors et quand je ne pense pas, et « le mouvement qui me fait pencher d'un côté n'étend point mon bras de l'autre ». Elles ne sont pas non plus identiques à des mouvements volontaires, car, « en tout mouvement volontaire, l'âme sait ce qu'elle veut faire, et ici elle ne le sait point ». Reste que, dans ces cas, nous avons affaire à une habitude ; ainsi en jouant du luth « je ne songe pas à tout moment à remuer les doigts » ; mais l'assimilation aux habitudes ordinaires n'est pas admissible non plus, car, si en jouant aujourd'hui du luth je n'ai qu'une volonté générale de jouer, « il a pourtant fallu que j'aie eu une volonté particulière », lorsque j'ai appris à jouer ; au contraire « je n'ai jamais eu la volonté particulière d'étendre le bras » dans le mouvement de compensation. Puisqu'il y faut de la pensée, et puisqu'il n'y faut pas une pensée volontaire particulière, il y faut une volonté générale et les essais et échecs dont nous avons parlé, les échecs pouvant dans certains cas être réduits à zéro.

Si l'on ne voulait pas faire cette hypothèse, on serait forcé d'en faire d'autres, dont on sentira la faiblesse ; elles se ramènent à trois, bien que quatre paraissent possibles : « Dieu, dans le moment, allonge mon bras, sans l'opération de mon âme » ; mais, dans ce cas, « j'allongerais mon bras en dormant, car il est indifférent à cette opération de Dieu et au dessein qu'il a de me conserver que je dorme ou non ». Deuxième hypothèse : mon âme a la volonté générale d'empêcher le corps de tomber et Dieu « en exécute le moyen particulier et allonge mon bras » ; mais il y aurait alors « mille autres rencontres aussi pressantes où Dieu aurait les mêmes raisons d'exécuter par des moyens particuliers mes volontés générales ». Troisième hypothèse : Dieu « inspire à mon âme la volonté particulière

d'allonger le bras sans qu'elle sache précisément pourquoi », et cette troisième hypothèse n'en fait au fond qu'une avec une quatrième, où Dieu aurait donné à l'âme « en général la disposition de vouloir en certaines occasions par des volontés particulières ce qui sera propre à la conservation de son corps, sans qu'elle sache précisément pourquoi cela y est propre, ni pourquoi elle doit vouloir cela ». Mais, dans cette troisième hypothèse, je devrais me souvenir d'une ancienne volonté particulière ; dira-t-on que l'acte a été rapide et suivi d'oubli, ou que l'habitude émousse le souvenir ? Mais, à ce compte, partout où vous parlez d'instinct je pourrais rétorquer l'argument et invoquer une ancienne volonté particulière ; donc supprimer l'instinct. « L'inconvénient général de tout cela, et le plus grand, est que Dieu fera des exceptions aux lois générales, et agira par des lois particulières. Or pour quelle fin ? pour ma conservation, qui aurait demandé une infinité d'autres exceptions, aussi bien fondées, que Dieu constamment n'a pas faites ». Ne nous arrêtons pas pour l'instant, car nous aurons à reparler du Dieu de Fontenelle, à cette défense, qui n'est peut-être pas complètement innocente, des voies générales de l'action de Dieu. La conclusion qui, pour l'instant, nous importe est celle-ci : « Il n'y a donc point d'instinct, rien de surajouté à ma raison, etc. Je n'ai qu'une sorte de raison qui veille à me conserver » (127). L'instinct est supprimé et avec lui « le merveilleux de l'instinct », qui risquait de ressusciter un de ces pouvoirs occultes, attachés à des êtres hybrides intermédiaires entre la pensée et l'étendue, que le Cartésianisme avait balayés. Mais Fontenelle n'ignorait pas pour cela qu'il y a des pensées plus claires que d'autres, et que le problème de la distance de l'animal à l'homme restait à résoudre ; il était seulement à

(127) *Id., ibid.*, pp. 412 à 414.

résoudre en ne parlant d'instinct ni chez l'homme ni chez l'animal.

Sur ce point délicat de la distance qui sépare l'animal de l'homme la plupart des textes de Fontenelle sont beaucoup moins nets qu'on ne l'aimerait, et cela s'explique assez facilement. D'une part il a dit ce qu'il avait à dire, en indiquant que la théorie des bêtes machines est à rejeter, et que, par suite, la distance n'est pas infinie de la bête à l'homme; en affirmant aussi que supprimer cette distance infinie ne revient pas à restaurer, sous le nom d'instinct, les capacités mystérieuses d'âmes indéfinissables qui, réanimant la nature, interdiraient au mécanisme de développer toutes ses conséquences positives. D'un autre côté, quand il voit les animaux, en homme qui les décrit du dehors et de sang froid, sans système préconçu, il reste un peu perplexe. Enfin ces descriptions sont en général des compte-rendus de travaux de savants, et, sauf intervention directe de l'écrivain qui rend compte, il est parfois un peu malaisé de distinguer jusqu'à quel point il expose seulement, à partir de quel moment il approuve, et dans quelle mesure il prend à son compte l'opinion exposée. Deux textes très brefs seuls, empruntés à deux fragments posthumes, nous paraîtront décisifs (128).

Dans son *Histoire de l'Académie des Sciences*, Fontenelle a eu souvent l'occasion de résumer des ouvrages relatifs à la façon de se comporter des animaux. Il a oscillé entre deux conceptions, l'une dérivée d'une opinion chère aux Cartésiens, l'autre prolongeant la tradition issue de Montaigne; il paraît aussi avoir entrevu un juste milieu. Il parle là le langage de la bonne

(128) Le premier figure dans le premier des *Fragments d'un traité de la Raison humaine*, *Œuvres*, Bastien, t. V, p. 375; le second figure dans le dernier des fragments de *De la connaissance de l'Esprit humain*, *ibid.*, *ibid.*, pp. 407 et 408.

compagnie, non le langage technique du philosophe qui prend des notes pour lui-même, comme dans le petit traité *Sur l'Instinct* : aussi peut-il, bien qu'ayant supprimé l'instinct au sens où nous l'avons dit, parler en public des instincts des animaux ; il ne parle pas alors d'autre chose que de leurs comportements plus ou moins remarquables.

Descartes (129) avait naturellement prévu qu'on opposerait à son automatisme des bêtes les admirables industries de quelques animaux : « C'est aussi une chose fort remarquable que, bien qu'il y ait plusieurs animaux qui témoignent plus d'industrie que nous en quelques-unes de leurs actions, on voit toutefois que les mêmes n'en témoignent point du tout en beaucoup d'autres : de façon que ce qu'ils font mieux que nous ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit ; car, à ce compte, ils en auraient plus qu'aucun de nous, et feraient mieux en toute chose ; mais plutôt qu'ils n'en ont point, et que c'est la nature qui agit en eux, selon la disposition de leurs organes : ainsi qu'on voit qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec toute notre prudence » (130). Tout ce qu'on refusait ici à l'intelligence des animaux on en faisait un hommage admiratif à la raison créatrice qui confond notre faiblesse par les merveilles mécaniques qu'elle a construites avec les seules lois du mouvement, par les conduites machinales de ces automates incomparablement plus parfaits que les nôtres et que nos imaginations mêmes.

Fontenelle a connu non point cette tentation de glisser par là à l'automatisme, mais cette pondération

(129) Pour tous les arguments de Descartes, cf. Gilson, *René Descartes Discours de la Méthode, texte et commentaire...*, pp. 420 et sq.

(130) Descartes, *Méthode* cinquième partie, édition Gilson, pp. 58, 59 (1.24).

qui empêche de conclure trop vite de la perfection des actes à celle des pensées qui les inspirent ; en ces matières, une analogie ne comporte pas que l'on procède avec la roideur de qui calcule une quatrième proportionnelle ; ou du moins il faut discuter la solution : « M. Samuel Koenig, de Berne, a apporté la solution d'un problème que M. de Réaumur avait proposé à d'autres géomètres... Il y a longtemps que l'on admire les cellules exagones des abeilles... il faut autant qu'il est possible employer utilement le terrain et ménager la matière... Elles satisfont à ces deux vues par la figure exagone... S'il n'y eût eu que la capacité à considérer, les abeilles n'auraient pas manqué de donner la préférence au cercle ; mais plusieurs cercles ne sauraient se toucher sans interstices... Ce qu'on appelle « cellules exagones » sont des tuyaux creux de cire à six pans... ouverts à la face antérieure... et fermés à la face opposée. Ils ne sont pas fermés, comme ils pourraient l'être, par un fond plat, mais par une espèce de petite pyramide creuse. C'est là la pièce que nous avons ici à examiner... Un gâteau a deux grandes et larges faces opposées, toutes deux formées de tuyaux exagones égaux et semblables, et les petites pyramides, qui terminent tous ceux d'une face, non seulement remplissent les vides que laisseraient entre elles celles de la face opposée, mais, par cet engrènement mutuel, elles se soutiennent les unes les autres... Les abeilles ont donc dû faire les fonds de leurs cellules pyramidaux, car, après le choix qu'elles ont fait de l'exagone pour la plus grande partie du tuyau, on ne doit pas croire que *leur intelligence* et *leur fine géométrie* les ait abandonnées dans le reste... Concevons un plan exagone horizontal, sur lequel on élève trois plans quadrilatères égaux et semblables, de façon que, posant tous trois sur l'exagone, ils aillent se réunir dans un même point, et faire un angle solide au-dessus du plan horizontal. La perpendiculaire tirée

de cet angle sur ce plan passera par le centre de l'exagone. C'est là précisément la pyramide creuse des alvéoles dont il s'agit ici... Mais comment trois quadrilatères forment-ils une pyramide ? Car il eût été plus naturel que ce fussent des triangles ; et six triangles, dont chacun aurait eu pour base un côté de l'exagone, auraient fort convenu. Nos insectes *n'en ont pas jugé ainsi* ; ils se sont épargné la peine de faire six plans différents, et ont découvert le moyen de se contenter de trois. Sur un angle de l'exagone ils posent l'extrémité d'une des deux diagonales de chaque quadrilatère, en inclinant le plan vers le dedans du tuyau, de sorte que les trois diagonales correspondantes ayant la même inclinaison vont se rencontrer dans un même point... Il est évident qu'il n'y a que trois de ces angles d'où il parte des diagonales, et que chaque quadrilatère est le « sous-tendant » de deux côtés de l'exagone... ces quadrilatères pour répondre à toutes les conditions requises... ne doivent pas être des carrés mais des rhombes quelconques, qui, par conséquent, auront un angle obtus et un aigu. Ce sera par l'obtus qu'ils partiront de l'angle de l'exagone. Tout angle plus grand que 90 peut être le grand angle... Dans cette indétermination du rhombe que les abeilles avaient à prendre pour le fond pyramidal de leurs alvéoles, M. de Réaumur... a soupçonné qu'elles pouvaient être déterminées à un choix par quelque raison géométrique, et a proposé à M. Koenig d'en faire la recherche. Les trois rhombes employés par les abeilles sont supposés contenir un espace entr'eux, et il s'agit de savoir s'il y a trois rhombes tels qu'ils en contiennent un plus grand que ne feraient trois autres rhombes quelconques, n'étant tous formés que de la même quantité de matière ; ou s'il y a trois rhombes qui, contenant un espace égal à trois autres quelconques, puissent être formés d'une moindre quantité de matière. Car il est plus que vrai-

semblable que les abeilles, du caractère dont on les connaît, *auront toujours en vue*, ou de gagner de l'espace, ou de ménager de la cire. M. Koenig a démontré, par un théorème nouveau et curieux, qu'elles ne pouvaient rien gagner sur l'espace, quels que fussent les angles des rhombes ; l'espace qu'ils renfermeront sera toujours égal... Les abeilles ont donc été obligées à *se tourner du côté du ménage* de la cire, et là elles ont *trouvé bien finement* ce qui y était, et ce que M. Koenig lui-même a dû se savoir bon gré d'y trouver. Plus le grand angle d'un rhombe est grand par rapport au petit, plus l'aire est petite... Entre tous les rhombes, différents par leurs angles, qui pourront former le fond pyramidal de l'alvéole, il y en aura trois tels que l'aire de chacun sera plus petite que l'aire d'aucun autre. Or cette aire coûtera moins de cire... La géométrie seule peut déterminer à quel rhombe appartiendra cette moindre aire ; c'est à celui dont le grand angle est $109^{\circ} 26'$, et par conséquent le petit de $70^{\circ} 34'$. Feu M. Maraldi... avait fait de curieuses observations sur les abeilles... avait reconnu ces rhombes et mesuré exactement leurs angles... Il trouva ces angles de la même quantité, à deux minutes près, dont M. Koenig a trouvé qu'ils devaient être par le calcul géométrique. Les abeilles ne se sont écartées de la plus rigoureuse précision qu'autant qu'un habile ouvrier s'en serait écarté, en les traçant même sur une matière plus favorable que de la cire.

La grande merveille est que la détermination de ces angles passe de beaucoup les forces de la géométrie commune, et n'appartient qu'aux nouvelles méthodes fondées sur la théorie de l'infini. Mais, à la fin, les abeilles en sauraient trop, et l'excès de leur gloire en est la ruine. Il faut remonter jusqu'à une intelligence infinie, qui les fait agir aveuglément sous ses ordres, sans leur rien accorder de ces lumières, capables de s'accroître

et de se fortifier par elles-mêmes, qui font tout l'honneur de notre raison » (131).

Fontenelle, sans revenir à l'automatisme, revient donc, dans des passages comme celui qui termine cet exposé, à des vues qui ont pu servir d'arguments aux défenseurs de l'automatisme : mettre au compte de la raison divine ce que l'on retirait aux animaux était, pour eux, prouver les animaux machines ; ce n'est, pour lui, que savoir être prudent, lorsqu'on raisonne par analogie avec l'intelligence humaine. Il n'en reste pas moins que, dans ce même exposé, les formules sont fréquentes qui ne suggèrent pas toutes une prudence égale à celle qui s'exprime dans les dernières lignes citées. Si même on fait la part des nécessités de l'exposé élégant et frappant, on trouvera peut-être qu'on y parle un peu rapidement d'abeilles qui donnent la « préférence » à une figure géométrique, qui « auront toujours en vue » de gagner de l'espace et de ménager de la cire. Fontenelle hésite en effet entre deux tendances, celle à sous-estimer l'intelligence animale, que nous rattachions à son Cartésianisme, celle à la surestimer, qui est déjà ici visible, et qui l'est plus encore dans plusieurs autres textes. Il résume des observations sur les abeilles de Maraldi, celles qui ont conduit aux mesures d'angles, dont nous parlions tout à l'heure, et il dit : « *l'intention* de la récolte de la cire est d'en faire ce merveilleux édifice que l'on appelle un « rayon »... voilà une ville bâtie avec assez d'*intelligence* »... « Le plus souvent le Roy fait ses petits dans des endroits de la ruche où l'on ne peut observer »... « les abeilles tirent un rideau au devant de lui ; ce rideau ce sont elles-mêmes, suspendues du haut en bas »... « Le Roy se fait cacher ainsi, ou par *précaution*, ou peut-être même par *pudeur*,

(131) *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1739 (édition 1741), pp. 30 à 35 (sans titre).

car il n'y a rien qu'on ne puisse penser des abeilles » (132). Il suit pas à pas la publication des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes* de Réaumur, qui paraissent à partir de 1734. Les industries dévoilées par un remarquable observateur chez les petits animaux l'ont beaucoup frappé. Les bœufs, les chevaux, les moutons, sont privés d'industries particulières ; les oiseaux ont bien celle de la construction des nids ; mais, en général, il n'y a chez les grands animaux rien de comparable aux industries « d'une infinité d'insectes, aux ruches des abeilles, aux coques des chenilles, etc. Si l'on veut bien honorer du nom d'*esprit* les instincts naturels des animaux, les insectes sont certainement ceux qui ont le plus d'*esprit*, et, si cet *esprit* dépend, comme en nous, des dispositions organiques du cerveau, les insectes sont ceux de tous les animaux dont le cerveau est le plus et le mieux travaillé » (133). Le second tome de l'*Histoire des Insectes*, qui paraît en 1736, est un supplément à l'histoire des chenilles ; on continue d'y étudier les métamorphoses des insectes, les moyens de retarder le développement de la chrysalide, pour en mieux suivre les phases ; on y étudie les équilibres qui s'établissent entre différentes espèces vivantes ; on y parle des adaptations entre animaux et végétaux ; et voilà qui (la clause de style même étant admise) montre la tendance à surestimer l'intelligence animale, contre laquelle, tout au moins, Fontenelle ne réagit pas à ce moment : « Les papillons, mères des chenilles qui vivent dans l'intérieur d'un arbre, ou d'un fruit, y avaient déposé leurs œufs en dehors, et les petits insectes, dès qu'ils ont été nés, ont pénétré au dedans. Les mères ont voulu qu'ils trouvassent dès leur naissance des aliments de leur goût, et, sans doute, elles choisissent les bois ou les

(132) *Id.*, année 1712 (éd. 1731), pp. 6 et 8.

(133) *Id.*, année 1734 (éd. 1736), p. 19 (sans titre).

fruits ; elles n'ont qu'à *se souvenir* de ce qu'elles ont aimé étant chenilles » (134). On trouverait des textes de tendance analogue dans tous les compte-rendus relatifs à cette même *Histoire des Insectes* (135).

Mais il convient, tout au moins, de noter que, sur cette pente, le grand ennemi du merveilleux qu'a toujours été Fontenelle a su s'arrêter aux interprétations, peut-être excessives, et n'a jamais glissé jusqu'à la déformation des faits, ou à leur invention pure et simple. On n'en saurait dire autant de tous ceux qui ont voulu parler de l'intelligence des bêtes (136). Il est même amusant de voir de quelles précautions, à peine indiquées, par déférence, mais très nettes, s'entoure Fontenelle, lorsqu'un observateur de marque lui transmet un renseignement, qu'il n'eût pas, de lui même, versé aux débats : « Sans un garant tel que M. Leibniz, témoin oculaire, nous n'aurions pas la hardiesse de rapporter qu'auprès de Zeitz, dans la Misnie, il y a un chien qui parle. C'est un chien de paysan, d'une figure des plus communes, et de grandeur médiocre. Un jeune enfant lui entendit pousser quelques sons, qu'il crut ressembler à des mots allemands, et, sur cela, se mit en tête de lui apprendre à parler... au bout de quelques années le chien sut prononcer environ une trentaine de mots. De ce nombre sont « thé », « café », « chocolat », « assemblée », mots français qui ont passé dans l'allemand... Il ne parle que par écho, c'est-à-dire après que son maître a prononcé un mot, et il semble qu'il ne répète que par force et malgré lui... Encore une fois, M. Leibniz l'a vu et entendu » (137).

(134) *Id.*, année 1736 (éd. 1739), p. 32 (sans titre).

Les mots soulignés dans le texte correspondant aux notes (131) (132) (133) (134) le sont par nous.

(135) En particulier année 1737 (éd. 1740), pp. 9 sq.

(136) Montaigne et même le sage Locke, pour ne citer que ceux-là.

(137) *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1715 (éd. 1717), p. 3 « Observation de physique générale », I.

Le cartésien bien informé sait que Descartes ne fait du langage la caractéristique attachée à l'intellect que dans le cas d'un langage non susceptible d'être confondu avec « les mouvements naturels qui témoignent les passions et peuvent être imités par des machines aussi bien que par les animaux » (138); et il n'oublie pas de noter que ce chien, qui a subi un dressage fondé sur l'utilisation de quelqu'une de ses passions, comme de manger une friandise, ne parle pas spontanément, et en dominant par sa conscience son langage et sa signification, mais ne parle « que par écho »; il ne conclut pas par là à l'automatisme, mais il précise les faits constatés; on n'a point constaté le langage intellectuel, pas même la parole chez le chien, seulement (et encore quel garant ne faut-il pas pour le croire ?) la parole en écho.

Mais Fontenelle paraît avoir au moins entrevu mieux que cette incertitude et cette oscillation entre le trop et le trop peu qu'on est tenté d'attribuer aux animaux. Il a tenté d'indiquer un juste milieu qui pût paraître plausible. On a vu qu'il voyait dans le progrès des lumières la caractéristique même des acquisitions tâtonnantes de l'intelligence humaine et « tout l'honneur de notre raison ». Si l'animal était lui-même capable de modifier ses conduites, en les adaptant à des circonstances nouvelles; s'il faisait preuve de liberté empirique, de plasticité spontanée dans ses comportements, mais ceci

(138) Descartes, *Méthode*. Cinquième partie. Edition Gilson, p. 58, 1. 17, cf. commentaire, *ibid.*, p. 428.

Fontenelle a dit lui-même, à propos des singes et des organes de la voix chez eux : « Ils les ont tels que les nègres ont raison, sans le savoir, de dire que les singes parleraient s'ils voulaient, et que la plupart des philosophes ont tort de supposer trop généralement que les animaux exercent leurs actions parce qu'ils ont des organes qui y sont propres. Il ne tient pas aux organes que les singes n'articulent des sons et n'établissent entre eux une langue, il tient à ce qu'ils n'ont pas assez d'esprit, car une des choses les plus admirables que fasse l'homme c'est de parler. » *Histoire de l'Académie des Sciences avant son renouvellement*, t. I, p. 179.

à l'intérieur de certains cadres, dans de certaines bornes, on pourrait lui prêter beaucoup; on ne risquerait pas de confondre son intelligence avec l'intelligence humaine qui, dans ses acquisitions et dans les modifications de ses comportements, est susceptible de perfectionnements illimités.

La continuité en nature serait rétablie entre l'homme et l'animal; la discontinuité en valeur serait maintenue au profit de l'homme, sous bénéfice d'inventaire cependant, sous la condition qu'on distinguât le progrès des lumières et le progrès de l'intelligence, qui ne sont peut-être pas tout à fait la même chose; de quoi nous discuterons quand nous traiterons des idées de Fontenelle sur le progrès (139). Une doctrine de juste milieu de cet ordre serait suggérée par un texte comme celui-ci, où la nature semble fixer un cadre où la liberté joue : Réaumur étudie les « teignes » qui se nourrissent de nos étoffes de laine, de nos pelleteries, dans le 3^e volume de son *Histoire des Insectes* : « Il y a une certaine quantité d'intelligence répandue entre tous les animaux de notre globe terrestre; les hommes en ont eu en partage la portion sans comparaison la plus considérable »; pour les autres animaux, « on verra, et peut-être avec surprise, que les insectes, que nous méprisons tant, ont eu le plus gros lot ». Ainsi la teigne de nos lainages « se nourrit de la même laine dont elle se fait un vêtement, et, quoiqu'elle le fasse d'abord trop ample, par une espèce de prévoyance, il arrive pourtant qu'il est trop court et trop étroit, quand elle a crû jusqu'à un certain point... Elle va allonger et surtout élargir son habit, et cela avec tant d'art qu'elle ne demeurera nue que le moins qu'il soit possible. Que l'on imagine deux lignes tirées selon la longueur de l'habit cylindrique, et dans un plan qui comprenne l'axe du cylindre. La teigne part

(139) Cf. plus bas part. V, chap. II : « Le croyant pessimiste au progrès. »

du milieu d'une de ces lignes, et la suit jusqu'à un bout, en fendant toujours et ouvrant le cylindre avec ses serres ou ses dents, et ensuite elle remplit de laine et de soie le vide qu'elle a fait. Voilà le premier commencement de l'« élargissure ». Il reste à en faire autant sur les trois autres parties égales du cylindre ; et, ce qui est de plus étonnant, c'est qu'elle le fait indifféremment sur ces trois parties, commençant tantôt par l'une, tantôt par l'autre, et poursuivant arbitrairement par l'une ou l'autre des deux restantes. Dans ce qu'on appelle l'instinct des animaux il y a plus de détermination, plus de nécessité ; plus de ce qui peut, avec quelque apparence, les faire passer pour de pures machines. Ici il paraît qu'il y a quelque chose d'abandonné à un choix libre. Tout ce qui est déterminé par la nature, tout ce qui peut être machinal, est que l'opération de l'insecte soit coupée en quatre parties, afin qu'il ne demeure jamais nu dans toute son étendue ; il est le maître du reste, qui fera toujours le même effet » (140). Il y aurait donc dans l'animal du machinal, et aussi des activités accompagnées de pensée intelligente, mais d'une pensée qui ne se déploie qu'à l'intérieur de certaines limites.

Tel serait le juste milieu le plus sage qu'aurait entrevu Fontenelle, et qui lui permettrait de refuser les paradoxes Cartésiens sans glisser à nouveau aux fantaisies, toujours suggestives, mais parfois gratuites, de Montaigne et de ses amis, de ses prédécesseurs aussi, sans omettre ceux du fond des âges qui faisaient parler les bêtes, et mieux encore l'arbre et le rocher, la source et la foudre. Il reste que ce juste milieu demeure fort imprécis, et le demeurerait, si l'on se bornait à consulter les textes de l'opuscule *Sur l'Instinct*, et tous ceux de l'*Histoire de l'Académie des Sciences* qui traitent des

(140) *Histoire de l'Académie des Sciences* (année 1737). éd. 1740, pp. 9 à 14 (sans titre).

conduites animales. Mais quelques lignes, particulièrement nettes, de deux fragments posthumes (141) nous fixent sur ce point précis de la différence qui existe entre la pensée humaine et la pensée animale.

Fontenelle a écrit dans le premier fragment : « Les bêtes n'ont que des idées particulières qui représentent, et n'en ont point qui assurent. C'est que leur esprit ne peut embrasser que ce qu'il voit. Les hommes ont des idées qui représentent, et d'autres qui assurent. C'est qu'ils peuvent embrasser beaucoup : mais ils ne peuvent l'embrasser distinctement. Le plus ou moins distinctement peut former une infinité d'espèces entre Dieu et les bêtes, selon ses différentes proportions. L'homme est une de ces espèces mitoyennes. Les deux extrémités se rejoignent. Dieu et les bêtes n'ont que des idées qui représentent, mais bien différemment » (142). Fontenelle a dit dans le second fragment : « Je crois que les esprits s'élèvent les uns au-dessus des autres selon toutes les combinaisons possibles. Nous ne voyons aucun degré entre les bêtes et nous, et cependant quelle prodigieuse différence de nous à elles ! Elles n'ont d'idée ni de l'avenir, ni de l'infini, ni enfin de tout ce qui est au-dessus de leurs sens ; et nous, etc. C'est que les différences des esprits doivent se prendre sur les idées expresses, qui, seules, sont capables d'augmentation ; or, selon ces idées-là, nous ne sommes pas de plus de quelques degrés au-dessus des bêtes. Mais ce qui met la grande différence entre nous et elles, ce sont les idées de supposition, qui sont faites de l'augmentation ou combinaison des idées expresses. Or, comme on ne saurait avoir si peu le pouvoir d'augmenter ces idées expresses qu'on ne l'ait autant qu'il est possible, cela nous met, tout d'un coup, infiniment au-dessus des bêtes » (143).

(141) Cf. notre note (128).

(142) *Œuvres de Fontenelle*, Bastien, t. V, p. 375.

(143) *Ibid.*, *ibid.*, pp. 407 et 408.

Les deux textes paraissent très concordants en dépit des différences de terminologie. Le premier indique que l'esprit des bêtes ne peut « embrasser que ce qu'il voit », le second affirme qu'elles n'ont point d'idée « de tout ce qui est au-dessus de leurs sens » ; voilà le point fixe où appuyer leur interprétation. Le premier texte, en outre, complique la question d'une distinction entre idées qui « représentent » et idées qui « assurent », et le second distingue idées « expresses » et idées « de supposition ». Les deux distinctions sont analogues, mais non complètement identiques ; la première a une valeur plus psychologique, et l'autre plus logique. La nuance est la suivante ; la première veut insister sur ce qu'il subsiste de vague, au point de vue de l'intuition sensible et imaginative, dans l'idée générale humaine, bien qu'elle marque cependant l'importance, si on le compare à la sensation ou à l'image, de la portée supérieure en extension du concept ; la seconde, négligeant davantage l'imperfection sensible et imaginative du support du concept, veut insister surtout sur ce que le concept, posé par l'esprit à titre d'hypothèse, n'engage pas la réalité empirique, mais, permet, à partir de cette supposition, de penser avec une entière précision. Nous reviendrons sur l'importance qu'ont ces différentes définitions de nos idées, à l'occasion du fonctionnement de la raison humaine, et prouverons en détail ce que nous ne faisons ici qu'indiquer (144). Il nous suffira, pour le moment, de retenir ce qui intéresse notre problème actuel : une idée qui « assure », tout comme une idée « de supposition », déborde l'expérience actuelle ou passée ; là est l'abîme entre l'esprit humain et l'esprit animal ; hiatus qui nous conduirait facilement à dire des sottises, dirait volontiers le premier fragment ; hiatus qui fait notre grandeur, affirme le second ; et

(144) Cf. pp. 195. sq.

les deux choses vont fort bien ensemble, car la grandeur de l'esprit humain le peut souvent condamner à l'erreur. La différence est infinie, et pourtant il n'y a pas coupure radicale, car, si nos idées de supposition suppriment toute comparaison possible, nos idées expresses, celles que nous recevons par les sens, rétablissent la continuité entre nous et l'animal, favorisés ou non que nous sommes sur ce point par rapport à lui. Les deux tractions, celle qui tire l'homme en haut avec Descartes, celle qui le tire en bas vers l'animal, avec Montaigne, sont ici comparées, et la résultante est, à l'automatisme près, favorable à Descartes ; aux idées innées près aussi, nous le verrons.

Fontenelle, outre ce qu'il avait écrit, avait dû parler de ces choses, et il y a comme un écho de ses opinions en la matière dans le livre que lui a dédié, en sa seconde édition, Dav. Renaud Boullier, grand admirateur du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Paris (145). On trouve même tant de choses dans les deux volumes de Boullier que Fontenelle a dû, plus d'une fois, sourire de l'intrépidité de son admirateur. Son *Traité de la certitude morale* a pu lui plaire, non pas tant par ses invocations répétées à la véracité divine et au principe de la raison suffisante, que par l'indication, tout à la fin, qu'il serait souhaitable

(145). « *Essai philosophique sur l'âme des Bêtes, où l'on trouve diverses réflexions sur la nature de la liberté, sur celle de nos sensations, sur l'union de l'âme et du corps, sur l'immortalité de l'âme*. Seconde édition revue et augmentée, à laquelle on a joint un *Traité des Vrais principes qui servent de fondement à la certitude morale*. » A Amsterdam chez François Changuion, M.D CC XXXVII, 2 vol. in-12 sans nom d'auteur (sur notre exemplaire : Dav. Renaud Boullier ajouté à la plume).

Ce Boullier fut pasteur à Amsterdam et à Londres, il a correspondu avec Fontenelle, cf. *Œuvres* de Fontenelle, Bastien, t. VIII, pp. 293 à 305.

Trublet dit de lui : « En 1728 parut l'ouvrage intitulé : *Essai philosophique sur l'âme des Bêtes*, 1 vol. in-12°. Il fut réimprimé en 1737 et cette seconde édition, en deux volumes et ainsi considérablement augmentée, fut dédiée à M. de Fontenelle. ... M. de Fontenelle me communiqua une lettre assez étendue qu'il écrivait à l'auteur pour le remercier de l'honneur qu'il lui avait fait... » *Mercur*, juillet 1757, dans *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 118.

de travailler à constituer une logique du probable, qui serait d'un grand usage dans toutes les matières de fait (145 bis). Il a trouvé dans son *Essai sur l'âme des Bêtes* certainement la preuve que Boullier connaissait bien la littérature du sujet ; il a pu goûter son plan clair : dans une première partie, proposer d'abord le système des automates Cartésiens, puis montrer qu'il faut reconnaître dans les brutes un principe immatériel, uni à la machine ; dans une deuxième partie, examiner quelle est la nature de cette âme. Quatre chapitres pour exposer le système de l'animal machine ont pu lui paraître un peu longs. Au cinquième il a dû approuver en lisant : « Dès que l'on sort du pays des démonstrations et de la sphère des idées abstraites, où la certitude est toujours accompagnée d'évidence, on n'a pour guide que ces deux règles, qui sont le fondement de ce qu'on appelle certitude morale. La première règle c'est que Dieu ne saurait tromper. Voici la seconde : la liaison d'un grand nombre d'apparences ou d'effets, réunis avec une cause qui les explique, prouve l'existence de cette cause. Si, dans une suite d'apparences ou d'effets, on n'en peut réduire que quelques-unes à une certaine cause particulière... alors cette cause est simplement probable, et sa probabilité croît en même proportion que le nombre des effets expliqués » (146). Il a dû approuver, en se disant : je connais bien cela ; mais il a alors espéré un exposé nuancé, et il a pu sursauter, très peu, en lisant, un peu plus loin, la roide conclusion en forme : « Si nous nous trompons malgré cela, c'est Dieu qui

(145 bis) Fontenelle écrit (Paris 13 novembre 1736) : « ... Tout ce que vous dites sur la véracité de Dieu est bien vrai... Mais je croirais qu'après avoir établi ce principe il n'est pas nécessaire de le rappeler souvent, parce que la plupart des gens ne sont pas métaphysiciens, et qu'ils croiront Jules César bien démontré sans faire aucune attention à la véracité de Dieu. » *Œuvres de F.* (Bastien, t. VIII, pp. 294, 295).

(146) Boullier, *Essai philosophique sur l'âme des Bêtes...*, t. I, part. I, chap., V, p. 82.

nous trompe... Si les bêtes sont de pures machines, Dieu nous trompe. Cet argument est le coup de mort pour l'hypothèse des machines » (147). Une charge à fond contre les Pyrrhoniens, au chapitre VI, a pu lui paraître édifiante. Une preuve de l'âme des bêtes par les causes finales, au chapitre VII, car « l'admirable structure de leurs organes ne peut avoir d'autre but que de loger une âme immatérielle », l'a presque certainement amené à penser qu'il est bon de faire usage des finales, mais avec prudence (148). Le chapitre VIII, où l'on rapporte les plantes à un but qui est hors d'elles, a pu lui inspirer des réflexions analogues. Mais la seconde partie, où l'on recherche la nature de l'âme animale pendant dix-neuf chapitres, aurait eu le droit de lui paraître un peu longue. Il a pu être d'accord avec son thuriféraire sur ce point qu'il y a plus de différence entre les esprits qu'entre les différents corps ; mais, en prenant la chose du point de vue des phénomènes, et en entendant par exemple que l'intervalle est grand, pour des corps analogues, entre les effets constatés de l'intelligence d'un nègre et ceux de celle d'un bel esprit européen ; mais sans être tout à fait sûr que Bayle, avec lequel il était en bons rapports, tiendrait le Pyrrhonisme et lui-même pour réfutés, et toutes les insinuations de l'article Rorarius pour définitivement rejetées, après qu'on l'eût pris à partie, au chapitre III (part. II), pour avoir dit que : « Les philosophes de l'École sont hors d'état de prouver que l'âme de l'homme et l'âme des bêtes soient de différente nature », ceci en lui opposant « qu'il

(147) *Ibid.*, p. 83.

Fontenelle a écrit (Paris, 13 novembre 1736) : « Les bêtes ont toutes les marques possibles d'avoir une âme, et elles n'en ont point ; quel mal me fait cette erreur ?

... quand la vérité de mes jugements n'intéressera point la bonté de Dieu, sa véracité ne s'opposera point à mes erreurs, parce qu'on pourra toujours supposer que ces erreurs entrent dans quelque ordre inconnu. » *Œuvres de F. (Bastien, t. VIII, p. 295).*

(148) Boullier, *op. cit.*, t. I, part. I, chap. VII, p. 109.

est faux que la pensée en général soit à tous les esprits ce que l'étendue en général est à tous les corps » et que, par suite, il n'y ait pas plus de « différence essentielle entre les esprits » qu'il n'y en a entre les corps (149). Quand Boullier décrivait l'âme animale, par voie de conjecture, comme « une substance immatérielle et intelligente », comme « un principe actif, qui ait des sensations, et qui n'ait que cela » (150), ils étaient d'accord sur l'interprétation des phénomènes ; mais cette substance et ce principe actif, qui faisaient songer le philosophe à Leibniz, commençaient de le rendre perplexe ; n'allait-on pas, sous couleur de perfectionnements, rétrograder vers de vieilles idées ? Au chapitre VIII (part. II) plus de doute ; il s'agissait des natures plastiques rajeunies (151).

Or on sait, par ailleurs, ce que Fontenelle pensait de la prétention d'expliquer quelque chose par des principes de cette nature, qui sont purement verbaux. Parlant de Hartsoeker qui, en présence de la régénération des pattes perdues des écrevisses, « imagina qu'il y avait dans les écrevisses une âme plastique ou formatrice qui savait leur refaire de nouvelles jambes », puis étendit le système aux autres animaux et à l'homme, où, « parce que la fonction de ces âmes plastiques n'est pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits animaux qui perpétuent les espèces », Fontenelle ajoute : « Ce seraient-là les natures plastiques de M. Cudworth... si ce n'était que celles-ci agissent sans connaissance et que celles de M. Hartsoeker sont intelligentes ; » puis, un peu plus loin : « Quant aux terribles objections, qui se présentent bien vite,

(149) Boullier, *op. cit.*, t. II, part. II, chap. III, p. 28 et note 3 (qui donne un passage étendu de Bayle. *Dict. crit. Art. Rorarius*, rem. E. p. 2604, 2^e édition) et pp. 32 à 35.

(150) *Ibid.*, part. II, chap. VII, p. 134.

(151) *Ibid.*, part. II, chap. VIII, p. 156 : « c'est l'idée des natures plastiques rectifiée ».

contre les âmes plastiques, il ne se les dissimule pas, et, poussé par lui-même aux dernières extrémités, il avoue de bonne foi qu'il ne sait pas de réponse... Il vaudrait autant n'avoir point fait de système... Il ne s'agit que d'avouer son ignorance un peu plus tôt » (152).

Boullier ajoutait beaucoup de métaphysique indigeste à une connaissance non douteuse du sujet, et faisait d'ailleurs un louable effort pour passer au crible les histoires d'animaux trop merveilleuses, qui pourtant lui auraient été d'assez bon secours, s'il l'avait voulu. Il était à coup sûr en retard sur Fontenelle, en affirmant, pour lui donner un sens substantialiste, une distinction essentielle entre l'homme et l'animal. Condillac en 1755, dans son *Traité des animaux*, était, lui, en avance sur notre philosophe. Fontenelle, tout en marquant la continuité de la bête à l'homme, insistait sur la discontinuité de valeur ; cette discontinuité devient chez Condillac une très grande différence, une immense différence ; il n'est plus question de discontinuité : « Rien n'est plus admirable que la génération des facultés des animaux. Les lois en sont simples, générales ; elles sont les mêmes pour toutes les espèces, et elles produisent autant de systèmes différents qu'il y a de variété dans l'organisation. » L'homme a des plaisirs et des peines plus variés, « il se fait des besoins, des passions de toute espèce, et il est supérieur aux bêtes par ses habitudes, comme par sa raison ». Les hommes mettent aussi en commun leurs expériences dans la société, par le langage, plus que ne le font les bêtes par le « langage d'action ». De là la grande avance prise par l'homme ; « mais, quoique le système de ses facultés et de ses connaissances soit, sans comparaison, le plus étendu de tous, il fait cependant partie de ce système

(152) *Eloges. Eloge de Hartsöcker*, ap. *Œuvres de F.* (Bastien, t. VII, p. 225).

général qui enveloppe tous les êtres animés ; de ce système, où toutes les facultés naissent d'une même origine, la sensation ; où elles s'engendrent par un même principe, le besoin ; où elles s'exercent par un même moyen, la liaison des idées » (153).

Fontenelle, sans aller si loin, et tout en préparant la route, s'était borné à rejeter l'automatisme, à rétablir le droit des faits méconnus ; et à préciser, autant qu'il l'avait pu, la distance qui existe entre l'animal et l'homme ; on peut compter aussi que les soucis d'établir, un peu plus ou un peu moins solidement, la possibilité de l'immortalité de l'âme humaine, au prix du paradoxe des animaux machines, ne l'avaient pas beaucoup retenu.

(153) Condillac, *Traité des animaux* (Conclusion de la seconde partie) ap. *Œuvres complètes de Condillac*, Paris, Lecomte et Durey, 1821, t. III, pp. 469 à 471.

CHAPITRE IV

L'histoire de la raison

La raison humaine prolonge l'intelligence animale, bien qu'elle en diffère, et très nettement, en valeur et en portée. On peut donc imaginer une raison humaine encore enténébrée, au point de se confondre, presque, avec la pensée sourde, et soudée étroitement aux sensations et aux images, dont on peut conjecturer l'existence chez l'animal. Il ne semble pas que ce soit là une pure hypothèse ; les faits témoignent, et des faits de toutes sortes, qu'il y a eu, chez tous les peuples, un développement, une histoire de la raison. A montrer ce qu'a été cette histoire, comment il la faut entendre, concourent des textes très variés de Fontenelle, et très concordants, que l'on trouve dans les *Dialogues des Morts*, dans les *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, dans l'*Histoire des Oracles*, dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes*, çà et là dans tous les volumes de l'*Histoire de l'Académie des Sciences* ; mais le texte central est ici, croyons-nous, l'essai sur l'*Origine des Fables*, beaucoup plus original, selon nous, que l'*Histoire des Oracles*, si allègrement perfide cependant. L'essai sur l'*Origine des Fables* peut servir de préface, si l'on veut (154), à l'*Histoire des Oracles*, en ce sens qu'on y apprend combien Fontenelle est libéré vis-à-vis des croyances

(154) C'est le point de vue de Maigron *Fontenelle, l'Homme, l'Œuvre...* ; il écrit en effet p. 252 : « Il faut bien le savoir en effet : pour l'époque, et dans tout ce qu'a écrit Fontenelle, il n'y a rien de plus important que cette *Histoire des Oracles*, à laquelle il faut joindre le petit traité *De l'Origine des fables*, qui en est comme l'introduction ou la préface. »

de toutes les religions positives; ce qui prépare assez bien à le voir s'attaquer, sous le couvert des *Oracles*, à toutes les sortes de miracles. Mais, si Fontenelle n'avait dit que cela, il n'aurait été qu'un précurseur, plus discret, des plaisanteries, souvent les plus spirituelles, mais que certains trouveront odieuses, de Voltaire. Il a, croyons-nous, fait beaucoup plus, en fondant le comparatisme en matière d'histoire des religions, et en dégagant de la confrontation des fables de tous les temps une libre théorie du développement de la raison. L'importance de l'essai sur l'*Origine des Fables*, à ce point de vue, a été dégagée par Lang (155), et nous y reviendrons, dans un instant, en exposant les idées de Fontenelle; mais il convient de régler tout d'abord une question de priorité. Si Fontenelle a parlé vers 1680, ou un peu avant, il est le premier à avoir parlé, sur ce point, avec cette netteté; s'il n'a parlé qu'en 1724, date de la publication, l'œuvre de Bayle a déjà familiarisé les esprits avec l'idée du parti que l'on peut tirer des renseignements ethnographiques, de l'histoire de toutes les civilisations, des coutumes des populations les plus primitives, pour se représenter ce qu'il y a de relativement constant et ce qu'il y a de variable dans l'homme avec le temps et les lieux (156). Il y aurait aussi un certain La Créquinière, dont on a pu dire (157) qu'il est encore un « comparatiste

(155) Andrew Lang, *Myth, Ritual, and Religion*, Longmans, Green et Cie, Londres, 1887, 2 vol, in-8°.

Il est parlé deux fois en détail de Fontenelle dans l'ouvrage de Lang : 1^o t. I, chap. II, pp. 28 sq. et 34; 2^o t. II (Appendix... Appendix A), pp. 321 sq.

(156) Cf. J. Delvolvé, *Essai sur Pierre Bayle, religion, critique...*, en particulier pp. 235 et 245, pp. 381, 389, 395. Nous verrons d'ailleurs plus loin que Fontenelle n'a pas dû avoir tout à fait la même conception du « sauvage » que Bayle.

(157) Alphandéry, *Revue de l'Histoire des Religions*, t. LXXXVII, n^o 3, mai-juin 1923. (Alphandéry présente une communication sur la Créquinière précurseur du comparatisme à la séance du 17 février 1923 de la Société Ernest Renan), p. 294.

d'intuition », mais enfin qui partagerait la gloire avec Fontenelle d'avoir frayé la voie (158). Il y aurait de plus le P. Tournemine, jésuite, ami de Fontenelle, et de vieille date, qui a publié avant lui, et qui, croyons-nous, pourtant l'a suivi (159). Il faudrait une date pour trancher le débat. A la suite de Lang (160) Salomon Reinach avait montré (161) l'originalité et la justesse des idées de Fontenelle ; il était revenu sur cette indication pour y insister (162) et rappeler les droits de Fontenelle au titre de précurseur ou « premier théoricien du comparatisme en Histoire des Religions ». Exposant les idées de La Créquinière en 1704 et celles de Tournemine en 1702, et en réponse à la dernière

(158) Ouvrage de La Créquinière (anonyme). *Conformité des coutumes des Indiens orientaux avec celles des Juifs et des autres peuples de l'antiquité*, petit in-12°, Bruxelles, de Bacher, 1704, ap. Alphandéry, *op. cit.*, p. 295.

(159) *Projet d'un ouvrage sur l'Origine des Fables* dans *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts. A Trévoux*, 1702. On lit dans la seconde partie du dit projet (Mémoires... Trévoux addition pour les mois de novembre et décembre) p. 5 : « La véritable règle à laquelle on doit comparer les Fables ce sont les mœurs des sauvages de l'Amérique et les aventures des marchands qui ont découvert des pays inconnus. La lecture de l'*Histoire des Indes* de Maffée et des autres bonnes relations est une lecture fort utile pour entendre l'histoire fabuleuse. »

C'est l'expression même, comme on verra, du programme tracé par Fontenelle dans *De l'origine des fables*. On remarquera aussi que les titres de l'opuscule de Fontenelle et du *Projet* de Tournemine coïncident. On se souviendra qu'ils se connaissaient depuis Rouen et qu'en ce temps-là élève et professeur rivalisaient d'ingéniosité pour prouver l'existence de Dieu, le père restant parfois bouche bée de voir son élève lui fournir à la fois les objections et les réponses aux objections qu'il proposait (Trublet, *Mercur*, juin 1757 ; vol. I, p. 41 sq. dans *Mémoires pour servir...*, 1761, pp. 79-81).

Le père était d'ailleurs bien placé, au centre des renseignements fournis par toutes les relations des missionnaires Jésuites, pour tenter d'exécuter la tâche tracée par Fontenelle ; on peut même admettre qu'il a pourvu oralement ou autrement ce dernier de quantité de matériaux pour exercer sa capacité d'universelle et pénétrante réflexion ; mais enfin le plus ingénieux des deux a pu voir le plus clairement le premier, et l'a dû faire, si les dates s'y prêtent. Elles s'y prêtent, croyons-nous.

(160) Cf. notre note (155).

(161) Salomon Reinach, *Orpheus. Histoire générale des religions*, Paris, Picard, 1918, in-12, introduction, § 25, pp. 17 à 20.

(162) Signalé par Alphandéry, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 294 (cf. notre note (157)).

indication de Salomon Reinach, Alphandéry a dit : « J'ai réclamé pour le P. Tournemine un hommage au moins égal, puisque nous ignorons, et ignorerons probablement assez longtemps encore, si l'*Origine des Fables* de Fontenelle est, sans contestation possible, antérieure au projet d'un ouvrage sur l'*Origine des Fables* que publiait le P. Tournemine... » (163). C'est cette ignorance que nous croyons pouvoir quelque peu dissiper, sinon « sans contestation possible », du moins mieux peut-être qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à notre connaissance.

Trublet (164), dans l'article « Fontenelle » du *Moréri* de 1759, signale à la date de 1724 une nouvelle édition des œuvres du philosophe, avec des augmentations, dont les plus considérables sont : *Sur l'Existence de Dieu*, *Sur le Bonheur*, *Sur l'Origine des Fables* ; il ajoute : « le troisième n'est qu'une partie d'un ouvrage plus considérable qu'il avait commencé sur l'histoire. La date précise de la composition de ces trois écrits est incertaine, mais il faut les placer entre 1691 et 1699 » ; il ne donne d'ailleurs aucune preuve à l'appui de son dire ; mais il est en général bien informé et, si l'on peut trouver une meilleure vérité que la sienne, en général aussi, quand il ne s'agit pas d'appréciations, sa vérité mérite d'être ménagée. Nous allons essayer de montrer que Trublet peut avoir raison, et nous aussi, avec et contre lui, en reportant la date de cristallisation des idées de l'*Origine des Fables* à 1680 au moins, et leur mise au point, si l'on veut, ce qui n'a plus guère d'importance, à la date indiquée par Trublet. Fontenelle serait, dans ce cas, le précurseur authentique non seulement de Tournemine et de La Créquinière, mais aussi de Bayle lui-même. Trublet indique, dans le texte cité ici-même, que l'*Origine des Fables* est le résultat

(163) Alphandéry, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 294.

(164) Trublet dans *Dictionnaire de Moréri*, édition de Paris, 1759.

d'un démembrement d'un ouvrage plus considérable, et d'une mise au point d'un de ses fragments. Il disait ailleurs (165) en effet : « J'ai indiqué, dans le *Mercur* du mois dernier, plusieurs petits écrits imprimés de M. de Fontenelle... Je viens maintenant au peu de manuscrits qu'il a laissés... Un discours assez étendu sur l'histoire. J'y ai trouvé quelques morceaux de celui sur l'*Origine des Fables*. Mais il paraît que ce second discours n'est qu'un détachement du premier, et ne devait faire que la moindre partie d'un ouvrage plus considérable sur l'histoire... » Trublet signale donc des ressemblances, qui doivent être littérales, entre *Sur l'Histoire* et *De l'Origine des Fables*, et elles le sont en effet. Ceci n'est pas difficile à prouver, et nous n'en ferons pas la preuve en détail, pour éviter les répétitions auxquelles nous serions conduits par là, car nous analyserons tout au long le discours sur l'*Origine des Fables*. Disons simplement, pour donner une idée de l'importance des coïncidences littérales, que, si on lit *Sur l'Histoire* dans l'édition Bastien (1790, 8. vol. 8^e) ce discours, comme l'appelle Trublet, y occupe, au tome V, les pages 420 à 443. Neuf lignes d'introduction indiquent qu'on va parler de l'utilité de l'histoire, et que, pour faire comprendre quelle est son utilité véritable, le plus souvent méconnue, il va être utile de faire « l'histoire de l'histoire même » (p. 420 bas et 421 haut). Là-dessus, Fontenelle expose sa théorie de la formation de l'histoire non critique, et elle n'est que la théorie de l'*Origine des Fables*, qui constituent l'histoire primitive de l'humanité. La coïncidence est littérale avec les développements de *De l'Origine des Fables*, de la page 421 à la page 426, (et les pages ont 28 lignes). Au bas de la page 426, et pendant une partie de la page 427, on développe un

(165) Trublet, *Mercur* d'octobre 1757, vol. 1, dans *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 171.

peu l'exemple de Tacite, à propos des historiens qui ajoutent aux faits des peintures de caractères et l'indication conjecturale des motifs des actions. A la page 427 (ligne 20) reprennent les coïncidences littérales, et elles continuent (6 lignes exceptées au bas de la page 429) jusqu'à la page 430. De la page 430 à la page 436, sont développées des idées qui ne se retrouvent pas telles quelles dans *De l'Origine des Fables* ; c'est qu'il s'agit de l'histoire devenue consciente d'elle-même et de ses procédés, des diverses façons dont on l'a conçue, ou dont on la pourrait concevoir, du genre d'intérêt et d'utilité qu'elle aurait selon la conception que l'on s'en ferait. Il s'agit de l'histoire véritable. Croira-t-on pour cela que l'histoire fabuleuse est inutile à étudier ? Nous rentrons dans le domaine étudié par *De l'Origine des Fables*, et les coïncidences littérales reprennent, de la page 436 à la page 439. Enfin, à la ligne 19 de la page 439, on retourne à l'histoire véritable et à des considérations qui, très naturellement, n'ont pas d'analogues dans *De l'Origine des Fables* ; et ces considérations se prolongent jusqu'à la fin de l'opuscule (p. 443). On peut donc admettre que Fontenelle est en possession de toutes les idées importantes qui figurent dans *De l'Origine des Fables* quand il écrit *Sur l'Histoire* ; et le détail de ces idées viendra en son temps, sous très peu. Il suffit donc de dater *Sur l'Histoire* pour dater *De l'Origine des Fables*. Or, ceci ne nous paraît pas avoir été fait, et nous paraît pouvoir se faire.

Trublet, qui place la composition de *De l'Origine des Fables* entre 1691 et 1699, ne dit rien de la date de *Sur l'Histoire* ; mais le texte se date peut-être de lui-même. Fontenelle y dit (166) que le goût est aujourd'hui très différent de ce qu'il était « il y a vingt ou trente ans » ; à cette époque, en effet, l'esprit donnait

entrée partout, et la « figure que Voiture a faite dans le monde en est une belle preuve » ; Fontenelle ajoute qu'on aimait les vers, les romans : « un roman ne fatiguait point par ses douze tomes » ; on aimait surtout la conversation, et maintenant c'est tout le contraire, le jeu ayant pris entièrement la place de la conversation. L'allusion à Voiture et aux romans permet de dater, approximativement, le texte. On se souviendra que Voiture est mort en 1648, et que sa fortune est antérieure : le sonnet d'Uranie est de 1638 ; veut-on descendre davantage dans le temps ? on ne pourra guère aller au delà de 1645, car Fontenelle évoque là les beaux jours de l'Hôtel de Rambouillet, et 1645 inaugure, avec le mariage de Julie d'Angennes, la période, sinon de la décadence, du moins de l'obscurité de cette société de beaux esprits : mais allât-on jusqu'à 1648, 1648 et trente nous mènent en 1678 et, à moins que Fontenelle ne sût pas ce qu'il dit, *Sur l'Histoire*, et par contrecoup *De l'Origine des Fables*, pour ses idées essentielles, sont antérieurs à 1680. L'allusion aux romans, en douze tomes, permet de conclure dans le même sens, bien qu'avec moins de précision, puisqu'aucun roman n'est nommé, aucune édition désignée avec netteté. Cependant il s'agit évidemment ou des romans de d'Urfé, ou de ceux de Mlle de Scudéry, ou de ceux de La Calprenède, ou de tous à la fois ; peut-être, mieux encore, de la plus grande vogue du genre. Les cinq parties de l'*Astrée* ont paru à Paris en 1633 (167) ; le roman a été réimprimé à Rouen et publié à Paris en 1647 ; il est en cinq volumes, qui se décomposent chacun en deux tomes, et se relie donc communément en dix tomes (168) ; cela ne fait

(167) Cf. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, 7^e éd., Paris, Hachette, 1902, p. 369, note 1.

(168) « *Astrée de Messire Honoré d'Urfé, marquis de Verrome, comte de Chasteauneuf, baron de Chateau-Morand, chevalier de l'Ordre de Savoye, etc., où par plusieurs histoires et sous personnes de bergers et d'autres sont déduits les divers effets de l'honneste amitié...*, imprimé à Rouen et se vend.

pas notre compte de tomes, mais douze est peut-être synonyme de : très long, dans l'expression : en douze tomes ; et cela fait assez bien notre compte d'année : pour : il y a « trente ans », dans la phrase : « il y a vingt ou trente ans ». Fontenelle était de Rouen ; on lui avait dit, peut-être, qu'on avait imprimé à Rouen, et la réimpression accusait le succès ; et 1647 et 30 font 1677. *Cassandre* de La Calprenède paraît, en dix volumes, de 1644 à 1650 ; le point moyen, 1647, permet le même calcul que précédemment. La *Cléopâtre*, du même La Calprenède, paraît en douze volumes (23 tomes), de 1647 à 1659 ; vingt-trois tomes sont beaucoup ; mais douze peuvent vouloir dire beaucoup, et 1647 va très bien pour il y a trente ans, et 1659 pour il y a vingt ans ; et le tout pour « il y a vingt ou trente ans ». Mais *Arlamène ou le Grand Cyrus* et *Clélie*, de Mlle de Scudéry et de Georges de Scudéry, sont, plus probablement encore ; les romans du même genre auxquels songe Fontenelle ; quand il écrit sa phrase : « il y a vingt ou trente ans ». Le *Grand Cyrus* a paru en dix parties ou volumes de 1649 à 1653 (169), *Clélie* en dix volumes aussi de 1656 à 1660 (170). Or, quand Fontenelle pense à un roman en « douze tomes », il lui arrive de penser à *Cyrus* et à *Clélie*, car on peut lire dans ses *Lettres galantes* : « Voyez où en sont *Cyrus* et *Aronce* au commencement du premier tome ; cependant ces héros-là, avec leurs pas de tortue, ne laissent pas d'arriver au douzième » (171). Si nous demandons aux historiens

à Paris chez Augustin Courbe, dans la petite salle du Palais, à la Palme MDCXXXVII. Avec privilège du Roy. » 10 tomes in-8° (les t. IX et X sont la continuation du s^r Baro).

(169) Pour La Calprenède et pour *Cyrus* cf. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, éd. cit., p. 383, note 1.

(170) Cf. Lanson, *op. cit.*, loc. cit.

(171) Fontenelle, *Lettres galantes* (lettre VIII), ap. *Œuvres* de F., éd. Bastien, t. VIII, p. 93.

de Mlle de Scudéry et de Georges de Scudéry (172) quel fut le temps le plus florissant de leurs affaires, en ce qui concerne ces deux romans, ils nous répondent : « S'il fallait assigner une date précise au triomphe de cette littérature dont le *Cyrus* et la *Clélie* passaient pour l'expression la plus heureuse, nous indiquerions l'année 1658. Il y avait là pour l'auteur, à la fois succès d'estime et succès d'argent... ». Mais ceci s'accorde à merveille avec notre texte ; Fontenelle, résumant des impressions relatives aux romans et à Voiture, dit : il y a vingt à trente ans. Pour vingt ans, 1658 et 20 font 1678, et voilà le compte des romans ; pour trente ans, 1648 et 30 font 1678 encore, et voilà le compte de Voiture.

Un autre texte de *Sur l'Histoire*, tout voisin de celui que nous venons d'interpréter, donne des indications tout à fait concordantes ; encore qu'assez imprécises. Fontenelle a constaté le changement dans les goûts, dont il vient d'être question ; il continue ainsi : « Un si grand changement, et qui n'a passé par aucuns degrés, n'a-t-il point de causes ? Il en a, sans doute, mais qu'on ne se donne pas la peine de démêler. Il s'est fait, il y a vingt ou trente ans, un grand nombre de choses excellentes, et qu'on ne peut guère surpasser. Le public s'y est accoutumé, et ce qui n'est qu'égal à ces choses-là les lasse... » (173). On voit que Fontenelle tient à ses « il y a vingt ou trente ans », puisqu'il reproduit la même formule. Or, si l'on se demande quelles peuvent bien être ces choses excellentes d'il y a vingt ou trente ans, et qu'on ne peut guère surpasser, il est difficile de ne pas croire que le neveu des Corneille veuille faire allusion aux œuvres les plus fameuses du Grand Corneille, celles dont il n'a jamais admis quelles aient été dépassées en mérite par celles de Racine, ne fût-ce que parce que

(172) Rathery et Boutron, *Mademoiselle de Scudéry, sa vie et sa correspondance, avec un choix de ses poésies*, Paris, Técheuer, 1873, in-8°, p. 81.

(173) Fontenelle, *Sur l'Histoire*, ap. *Œuvres*, éd. Bastien, t. V, p. 442.

celui-ci est venu le second. Or, si le *Cid* est de 1636, *Horace* et *Cinna* de 1640, *Polyeucte* de 1643, *Nicomède* de 1651, et si, dans l'intervalle, P. Corneille est entré à l'Académie en 1647, si l'on songe que *Polyeucte* était lu à l'Hôtel de Rambouillet vers 1643, et que la belle période de l'Hôtel s'achève en 1645, on voit à nouveau que toutes ces indications convergent vers un même résultat ; trente ans après la consécration du succès de Corneille nous sommes un peu avant 1680, vers 1677 ; et, depuis dix ans précisément, Racine triomphe au théâtre (174), et sa réception à l'Académie est de 1673 ; si donc le beau temps dont parle Fontenelle fut celui de Voiture, de l'Hôtel de Rambouillet et du Grand Corneille, l'opuscule *Sur l'Histoire* et les idées essentielles de *De l'Origine des Fables* sont antérieurs à 1680. Il y aura là d'ailleurs, comme nous l'indiquions plus haut (175), une preuve de plus de la continuité des vues de Fontenelle car, si l'essentiel de l'histoire de la raison est dans le discours *De l'Origine des Fables*, beaucoup d'autres textes, de dates différentes, témoignent de préoccupations analogues. Que maintenant Fontenelle ait mis au point *De l'Origine des Fables* entre 1691 et 1699, puisque ce sont les dates qu'indique Trublet, cela est fort possible, et même probable, car il était homme à nourrir de tous les faits qui se présentaient les appétits de sa pensée ; qu'il ait même retouché *Sur l'Histoire* jusqu'à sa mort, pour certains détails, nous n'en savons rien, et la chose est possible, puisque le fragment est posthume. Les conclusions ici établies n'en paraissent pas moins devoir subsister, tant qu'un manuscrit, daté de la main de Fontenelle, ne viendra pas de probables les rendre certaines ou inexactes ; ce manuscrit, d'ailleurs, il est assez peu probable qu'il

(174) *Britannicus* 1669, *Bérénice* 1670, *Bajazet* 1672, *Mithridate* 1673, *Iphigénie* 1674, *Phèdre* (et son échec momentané) 1677.

(175) Cf. Part. I, chap. unique.

ait existé et que l'infatigable Trublet ne l'ait pas connu.

Fontenelle expose donc, et, semble-t-il, le premier, la théorie suivante dans l'essai *De l'Origine des Fables* (176) : Il y a d'une part des principes ou particuliers ou généraux, d'autre part des hasards historiques, qui rendent compte de la formation, de la transmission, de la consolidation et, le cas échéant, de la disparition des Fables. Les principes particuliers comme les principes plus généraux sont pris du fonds de la nature humaine, les plus particuliers valant seulement pour les époques anciennes, les plus généraux valant à la fois pour les époques anciennes et pour les temps modernes. Les hasards historiques sont surajoutés à ce qui naît du fond de la nature humaine (177).

Nous allons analyser cette théorie en détail et nous essaierons ensuite de montrer son importance : Les fables des Grecs sont très étonnantes ; notre culture gréco-latine seule nous masque leur étrangeté, car, à ressasser les choses, on les rend familières. Ces fables ont constitué l'histoire des Grecs, celle qu'ils ont fabriquée pour eux-mêmes et à notre usage, pour les périodes les plus reculées de leur passé. Il paraît impossible aux hommes d'aujourd'hui qu'on ait pu vouloir faire passer pour vraies de pareilles choses, ce i étant donné leur absurdité pour la raison actuelle. Il paraît également impossible qu'on ait voulu les présenter comme fausses, car il aurait fallu pour cela que les hommes aimassent la fausseté manifeste et palpable, et ce goût se serait donc perdu, depuis ce temps-là, ce qui est peu vraisemblable. La production des fables pose donc un problème ; et sa solution aura une portée générale, car

(176) *De l'Origine des Fables*, ap. *Œuvres*, éd. Bastien, t. V, pp. 351 à 372..

(177) Ce plan général de l'opuscule n'est pas présenté ainsi d'un bloc par Fontenelle, c'est nous qui le dégageons : Principes particuliers, pp. 351 à 363 ; principes généraux, pp. 363 à 369 ; hasards historiques, pp. 369 à 370..

elle nous fera connaître la nature de l'esprit humain (178).

Mettons à part les nations qui ont recueilli les « traditions de la famille de Seth ». Pour celles qui ne les recueillirent pas, ou qui les perdirent, et qui seules nous occupent, elles durent être, aux origines, dans un état d'« ignorance » et de « barbarie » que nous ne pouvons même plus nous représenter. Mais les « Cafres », les « Lapons », les « Iroquois », nous donneraient assez bien une idée de cette mentalité primitive. Encore ces peuples sont-ils « déjà anciens » et évolués (179). Dans cet état primitif le nombre des « prodiges » qu'on voit est fonction de l'ignorance et du manque d'expérience. Les prodiges vus sont racontés. Une génération conte ce qu'elle a vu à la suivante ; les récits sont donc remplis de prodiges. Or le conteur de prodiges est dans une disposition d'esprit spéciale : il conte quelque chose de frappant, et il le conte à quelqu'un ; son imagination s'échauffe, et il jouit de son ascendant sur celui auquel il conte. Les effets de ces conditions dans lesquelles s'opère le récit sont : l'adjonction déformante de détails frappants, qui s'harmonisent avec ce qui a été vu par le conteur, ceci sans que sa sincérité doive être mise en question ; l'adjonction, en outre, de détails qui accroissent la surprise et l'admiration de ceux auxquels on jouit d'en imposer, ceci dans un état de demi-sincérité ou de demi-insincérité, comme on voudra, qui est propre au conteur de choses frappantes. Même actuellement d'ailleurs nous avons besoin d'exercer sur nous-mêmes un contrôle pour éviter ces effets. Quand l'idée d'un tel contrôle n'existe pas encore, les effets sont tout naturels (180). Les récits, une fois faits, passent de bouche en bouche, et, à chaque transmission du récit, les mêmes causes déformantes agissent. Après un siècle ou deux, le

(178) Fontenelle, p. 351.

(179) Fontenelle, p. 353.

(180) Pp. 352-353.

peu de vrai que contenaient les récits primitifs aura disparu, et le faux qu'ils contenaient se sera transformé à peu près complètement en un autre faux (181).

Dans la formation des fables intervient également la philosophie de ces époques grossières ; elle consiste dans la recherche des causes par les contemplatifs de ce temps-là. On imagine naturellement les causes à l'image des choses les plus connues de ce temps ; puis la facilité qu'on a à les imaginer porte à les croire. On n'agit d'ailleurs, ce faisant, que comme nous procédons aujourd'hui, quand nous transportons dans la physique les idées qu'une expérience plus nuancée nous fournit, quand nous nous représentons les faits inconnus et masqués sous la figure de ce qui nous est connu. Mais l'expérience des premiers siècles n'était pas encore la nôtre, faute d'usage ; elle ne contenait de la nôtre que les aspects les plus grossiers, les plus palpables, ceux qui sont pris des objets très familiers ; on savait, par exemple, comment on verse de l'eau d'une cruche, comment on lance des flèches. Quelle était la cause d'une rivière ? Quelqu'un qui verse son eau d'une cruche. Quelle était la cause des tonnerres et des foudres ? Un dieu, de figure humaine, qui lance des flèches de feu. Cette philosophie grossière a produit les dieux et les déesses capables de produire ces grands effets, et les a engendrés sous figure humaine, car on ne voit pas quelle autre figure ils auraient pu avoir.

Comme ils étaient hommes, l'imagination leur a attribué ce qui était humain, à la puissance près. Aussi voit-on dominer, dans l'image qu'on s'est faite d'eux aux époques anciennes, non la sagesse ou la justice, mais la puissance. Cela est on ne peut plus naturel, en un âge où la force du corps est estimée la plus belle qualité, et où on s'attache surtout aux effets extraordi-

naires, parce qu'on ignore l'ordre réglé de l'univers ; cela est aussi prouvé par l'étude des vocabulaires, la sagesse et la justice n'ayant pas de nom dans les langues anciennes, et n'en ayant pas davantage aujourd'hui chez les « barbares d'Amérique » ; et encore par la comparaison des dieux d'Homère et des dieux de Cicéron, qui montre la variation de leurs caractères au cours du temps (182).

Arrivé en ce point de son exposé, Fontenelle se résume : ignorance et grossièreté primitives, conditions du récit, philosophie qui recherche les causes, ont conduit fatalement les hommes aux inventions extravagantes dont leurs fables témoignent ; mais ils vont prendre, en outre, comme « plaisir à se tromper eux-mêmes » (183). Ceci ne se comprend que s'ils bâtissent sur les fondements que l'on vient d'indiquer. Ils disposent pour ainsi dire de ces deux outils : une philosophie grossière et naturelle qui recherche les causes, et une capacité, également naturelle, de constituer ou d'accepter une histoire chimérique et merveilleuse quelconque. Combinée avec des faits, d'ailleurs véritables, la philosophie grossière va engendrer des fables, mi volontaires parfois dans leur constitution ; combinée avec des faits constants, qui seraient la matière appropriée d'une philosophie véritable, l'habitude des histoires chimériques va aussi engendrer des fables, mi-forgées à plaisir.

La philosophie primitive s'allie aux faits véritables dans des cas comme ceux-ci : un jeune homme tombera véritablement dans une rivière et son corps ne sera pas retrouvé. Dans le système de philosophie du temps ce sont des jeunes filles qui gouvernent la rivière. L'explication par les causes formera l'histoire : ce sont les jeunes filles qui gouvernent la rivière qui ont enlevé

(182) Pp. 353 à 358.

(183) P. 358.

le jeune homme. De même un homme dont on ignore la naissance a-t-il des talents extraordinaires, il sera fils d'un dieu pourvu de qualités analogues. Mais ces mélanges de faits véritables et d'explications erronées vont séduire et se répandre, et devenir le type normal du récit que l'on doit faire des faits un peu remarquables, si l'on veut plaire à son public.

Il a pu arriver très souvent que celui qui racontait n'était qu'à demi dupe de son récit, et pourtant l'était à demi. Il faisait le récit vraisemblable du fait et de ses causes, vraisemblable eu égard à la mentalité du temps. Les habiles admettaient tacitement la même demi-convention, et le peuple était dupe. On comprendra cela en songeant aux historiens du siècle d'Auguste ; ils racontent des faits et les embellissent de l'adjonction des motifs et des portraits des personnages ; ces adjonctions ne sont que vraisemblables ; ce vraisemblable suffit pour que les gens un peu éclairés, tout en sachant à quoi s'en tenir, n'appellent pas ces récits des fables mais des histoires, et pour que le peuple tienne le tout pour histoire vraie. On comprendra cela encore en pensant aux Arabes, dont les histoires sont remplies de prodiges et de miracles ; c'est une espèce de convention, aujourd'hui encore, entre eux d'écrire ainsi. Imaginez maintenant que le récit, ainsi formé, passe dans un milieu où la demi-convention tacite n'est pas connue ; il est infailliblement ou tenu pour vrai ou tenu pour entièrement admis par ses auteurs. Tels sont les résultats de la combinaison des faits véritables et d'une philosophie grossière, et de l'exploitation des produits de cette combinaison (184).

De même combinez, non plus avec des faits remarquables, mais avec des faits constants de la nature l'habitude des histoires chimériques, la propension aux

histoires merveilleuses, et vous verrez naître des « histoires de faits imaginés à plaisir ». Au ciel les deux Ourses ne se couchent pas, et on racontera l'histoire de Junon qui a transformé une maîtresse et un fils de Jupiter en constellations et a prié Océan de ne pas les recevoir ; les mûres sont rouges, elles ont été teintes du sang d'un amant et d'une amante ; la perdrix vole au ras de terre, Dédale a été changé en perdrix et, se souvenant du sort de son fils, il se garde de voler trop haut ; de telles histoires ont leurs analogues dans celles que l'on conte de nos jours ; le sureau n'a pas de bons fruits ; c'est que Judas s'est pendu à cet arbre-là, m'a-t-on raconté dans mon enfance. Les histoires d'Ovide et les contes populaires modernes sont comparables ; les métamorphoses ne sont que la physique des premiers temps, et toutes ces histoires ont le double agrément de frapper l'esprit par un trait merveilleux et de donner la raison apparente d'un fait fort connu (185).

Nous venons de dégager les principes de la production des fables, qui sont particuliers aux époques anciennes ; il leur faut joindre des principes plus généraux, qui valent pour les époques anciennes, mais qui jouent aussi, le cas échéant, aux temps modernes. Il y a deux principes plus généraux qui ont favorisé la production et l'extension des fables ; ce sont l'invention analogique et le respect aveugle de l'antiquité. Le premier se peut ainsi définir : on a le droit d'inventer des choses analogues à celles qui sont acceptées, ou d'accroître ce qui est admis en en tirant les conséquences. Ainsi, si un dieu a été, dans une histoire, amoureux d'une femme, « toutes les histoires ne seront pleines que de dieux amoureux » ; ainsi encore, si des dieux ont des enfants, on ne pourra traiter d'absurdes les conséquences : ils les aimeront, ils les aideront de leur puissance, « et voilà une source

(185) Pp. 361 à 363.

inépuisable de prodiges ». Le second principe est celui-ci : « Nos pères l'ont cru, prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? » Joignez ensemble ces deux principes, ils feront « des merveilles » ; l'un « étend une sottise à l'infini », l'autre « la conserve à jamais ». A eux deux ils expliquent le « haut degré d'absurdité » des fables et « ce qui les y a maintenues », car, malgré leur folie, les hommes n'auraient jamais pu inventer d'un seul coup une telle quantité de choses folles, ni si folles, ni surtout, en même temps qu'ils les enfantaient, y ajouter foi à ce point, ni encore mettre un si long temps à s'en désabuser.

Ces deux principes généraux, dont l'action concertée produit ces merveilles, sont bien généraux en effet, puisqu'ils ne valent pas seulement pour les époques anciennes, mais aussi pour « les erreurs de ces siècles-ci ». Nous savons, comme les Grecs, étendre et conserver nos erreurs ; nos seuls avantages sur eux sont que, le temps ayant marché, nous ne sommes pas partis de bases aussi absurdes, et que nous sommes « éclairés des lumières de la vraie religion », et aussi de « quelques rayons de la vraie philosophie » (186).

Les principes d'explication dont nous avons parlé, principes de la production des fables particuliers aux époques anciennes, et principes généraux de cette production communs aux époques anciennes et modernes, sont, les uns et les autres, tirés du fonds commun de la nature humaine ; ils sont indépendants du climat, et on se trompe en attribuant, comme on le fait d'ordinaire, l'origine des fables à « l'imagination vive des orientaux » ; sous tous les climats, elles sont un produit naturel de l'ignorance des premiers hommes, et un peuple nouveau, même « sous le pôle », aura des fables pour premières histoires ; un soleil vif et ardent peut accentuer la dis-

position à se repaître de fables, mais il ne la crée pas, et les anciennes histoires du Nord sont, comme il se doit, remplies de « géants » et de « magiciens » (187).

Cette commune ignorance des populations primitives explique la conformité, étonnante dans les grandes lignes, des fables des différents peuples, comme cette conformité signale des origines analogues. Elle apparaîtrait en pleine lumière, si l'on comparait les fables des Américains et celles des Grecs : les Américains envoient les âmes de ceux qui ont mal vécu dans « des lacs bourbeux et désagréables » ; les Grecs les conduisaient sur le bord des rivières de Styx et d'Achéron ; les Américains croient que la pluie vient de ce qu'une jeune fille jouant dans les nues avec son petit frère, celui-ci lui casse sa cruche remplie d'eau ; cela ressemble fort aux « nymphes des fontaines qui renversent l'eau de dedans les urnes ». Au Pérou, l'Ynca Manco Guyna Capac, fils du Soleil, grâce à son éloquence, retire du fond des forêts les habitants du pays, qui y vivaient à la manière des bêtes, et il les fait vivre sous des lois raisonnables. Orphée fait de même chez les Grecs et il est aussi fils du Soleil. En dépit de l'éloignement dans l'espace et le temps, il y a donc eu accord des imaginations pour « croire fils du Soleil ceux qui avaient des talents extraordinaires » ; on voit aussi que les Grecs, dont la civilisation fut un jour si brillante, ne pensaient pas plus raisonnablement, aux origines, que les barbares d'Amérique, assez neufs quand les Espagnols les découvrirent ; la conséquence est qu'avec du loisir les barbares d'Amérique seraient venus, à la fin, à penser aussi raisonnablement que les Grecs.

Si nous passons de l'Occident à l'Orient, comme les anciens Grecs, les anciens Chinois inventaient des histoires pour rendre compte des choses naturelles ; ils

(187) Pp. 364 et 365.

n'expliquaient pas le flux et le reflux de la mer, en Cartésiens, par la « pression de la lune sur notre tourbillon » ; mais ils racontaient qu'une princesse eut cent enfants ; cinquante habitaient les rivages de la mer, cinquante les montagnes ; de là naquirent deux peuples qui luttèrent souvent ensemble ; que ceux des rivages eussent l'avantage, et c'était le flux ; qu'ils cédassent et c'était le reflux. Ovide ne philosophait pas autrement dans ses *Métamorphoses* (188).

Il n'y a donc aucun peuple dont l'histoire ne commence par des fables, « hormis le peuple élu ». Les hommes arrivent, après cela, avec une « prodigieuse lenteur » à penser quelque chose de raisonnable, même sur les points les plus simples, comme de « conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été », et, aujourd'hui même, les progrès de la philosophie et de la manière de raisonner sont très lents. Ce n'est pas seulement qu'une expérience rationnelle se constitue très lentement, mais c'est aussi que « les choses dont la raison est pleinement détrompée ne perdent rien de leurs agréments à l'égard de l'imagination ». On voit bien cela par l'exemple des Grecs : chez la plupart des peuples les fables se tournèrent en religion ; il en fut de même chez eux ; mais chez eux elles se tournèrent aussi en agrément ; la poésie, la peinture s'en emparèrent, et, s'adressant à l'imagination, elles la séduisirent avec ses propres produits ; nous que la vraie religion, et le bon sens, ont désabusés des erreurs des Grecs, nous continuons d'être charmés de leurs fables et de leur religion pour l'usage que les arts en peuvent faire (189).

Jusqu'ici les principes d'explication, particuliers et généraux, ont été « pris du fond de la nature humaine ». Ce sont là les conditions universelles et dominantes

(188) Pp. 365 à 367.

(189) Pp. 367 à 369.

de la formation des fables. Mais il y faut joindre, pour bien comprendre leur histoire, « des choses étrangères », des hasards historiques : passages de fables constituées d'un peuple à l'autre, interprétations erronées du vocabulaire, intervention de l'écriture. Des fables des Phéniciens et des Égyptiens passeront chez les Grecs et grossiront dans ce passage ; des histoires vraies feront de même et, dans ce passage, deviendront fables. Les mots d'une langue étrangère, équivoques ou mal compris, amèneront des « quiproquo ». Les Grecs n'entendaient guère la langue Phénicienne ni l'Égyptienne ; deux Égyptiennes seront venues dans la forêt de Dodone « pour y dire la bonne aventure » ; leur nom propre signifie colombe. Les Grecs entendront qu'il s'agit de « deux vraies colombes perchées sur des arbres », et qui prophétisent, puis, bientôt après, ce seront les arbres qui prophétiseront eux-mêmes. Un gouvernail aura un nom phénicien qui signifiera aussi : parlant ; les Grecs, dans l'histoire du navire Argo, concevront « qu'il avait un gouvernail qui parlait » ; et bien d'autres exemples analogues seraient fournis par « les savants de ces derniers temps ».

L'écriture, une fois inventée, a encore contribué à répandre les fables de peuple à peuple et a combiné ses effets avec ceux des causes précédentes, en les amplifiant ; mais, en même temps, elle a peu à peu fixé l'incertitude de la tradition, et l'amas des fables s'est mis à ne grossir plus tant ; il est demeuré « à peu près dans l'état où l'invention de l'écriture le trouva » (190).

Enfin il est venu un temps du déclin de la formation des fables : l'ignorance a diminué peu à peu ; on a vu moins de prodiges ; on a fait moins de faux systèmes de philosophie ; les histoires sont devenues moins fabuleuses, « car tout cela s'enchaîne ». Le passé com-

mençant d'apparaître dans sa vérité, on a vu qu'il pouvait être utile de garder le souvenir des choses passées, pour perpétuer des faits qui faisaient honneur, pour avoir les matériaux comme d'une jurisprudence permettant de décider des différends, pour constituer un trésor d'exemples de vertu, usage très dérivé, bien qu'on en ait beaucoup parlé. On a donc commencé, dans quelques nations, à écrire l'histoire « d'une manière plus raisonnable », ayant au moins de la vraisemblance. Il n'est plus né de nouvelles fables, on s'est borné à conserver les anciennes. Mais, leur sens littéral apparaissant absurde à des esprits plus éclairés, on a troqué l'ancienne folie pour une nouvelle, et, toujours « follement amoureux de l'antiquité », on a cherché un sens caché, profond et raisonnable, aux fables absurdes, en y voulant trouver « les secrets de la physique et de la morale » ; secrets ignorés de leurs auteurs qui auraient été assez embarrassés de les y cacher. Il faut avouer que les fables sont bien des extravagances, et ce n'est pas une science d'avoir la tête pleine des « extravagances des Phéniciens et des Grecs », mais « c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances ». C'est la science de l'esprit humain, car c'est la science de ses erreurs et de sa libération de l'erreur. Et Fontenelle conclut : « Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne doivent nous faire trembler 191) ».

L'importance de ce texte excusera, espérons-nous, cette longue analyse. Mais cette importance même peut être comprise de façons différentes : on peut songer à l'intérêt pour ainsi dire absolu du texte ; on y lit alors surtout comment Fontenelle fut fondateur du comparatisme en matière d'histoire des fables et des religions ; on peut aussi chercher surtout l'intérêt

(191) Pp. 371 et 372.

de l'opuscule en pensant à ce qu'il révèle des idées de Fontenelle sur la nature du devenir et de l'épanouissement de la raison ; les deux choses se tiennent, ne sont point identiques, et la seconde nous préoccupe davantage ; mais la première prépare à mieux comprendre la seconde ; et, en même temps, à l'étudier, on redresse une perspective erronée, celle qui fait voir dans le discours *De l'Origine des Fables* une simple introduction à *l'Histoire des Oracles*.

L'importance absolue du texte a été mise en évidence par Lang (192) ; il a frayé la voie ; suivons-le, sans nous interdire, le cas échéant, de le commenter, après avertissement. Lang expose quels ont été les différents systèmes de mythologie antérieurs au sien. Dans un premier chapitre, il signale toutes les façons d'étudier et d'expliquer les mythes, toutes les théories tacites ou expresses qui les concernent, dans l'antiquité et dans les temps modernes, à l'exception de celles qui préparent directement, selon lui, les idées de l'école anthropologique de Tylor, Mac Lennan et Mannhardt, à laquelle lui-même il se rattache (193). Dans un second chapitre, il récapitule le chapitre I et propose une nouvelle méthode, la sienne, en montrant quels ont été les précurseurs de cette méthode ; et c'est à cette occasion qu'il citera Fontenelle : On a éprouvé le besoin de concilier la religion et la morale avec les histoires des

(192) Cf. notre note (155).

(193) A. Lang, *op. cit.*, chap. I. Titre du chapitre I : « Systems of mythology » ; sommaire du chapitre I : « Origin of attempts to explain myths. (1) Among the old heathen races a practical and moral need of apology for mythical acts of gods ; (2) Modern historical curiosity. — Ancient apologetics, poetic, priestly, philosophic. — The two elements in myth rational and irrational. — Examples : Method of Homer, omission and selection. Method of Pindar. — Ancient physical, etymological, political historical, mystic and symbolical explanation of greek myths. — The assaults of the Christian Fathers on myths. Plutarch, Porphury, and their refutation by Eusebius. Short sketch of lather theories of myth, Bryant, Creuzer, Ottfried Muller, Lobeck. — The philologists Kuhn, Schwartz, Max Muller. — Objections of Mannhardt. — Limitations of philology. »

dieux ; de là sont nées les hypothèses de Théagène et de Métrodore, de Socrate et d'Évhémère, d'Aristote et de Plutarque. Celui qui a opéré la conciliation l'a fait en partant de ses propres idées et de la philosophie du temps ; le physicien a cherché dans le mythe une physique cachée, l'étymologiste des confusions de mots, les politiques des inventions de législateurs, le lettré une histoire, puis, quand sont venues les attaques des chrétiens, les philosophes païens, plus ou moins imprégnés de panthéisme oriental, ont trouvé dans les mythes des symboles panthéistiques, une révélation cachée de leur propre néoplatonisme. Après la chute du paganisme, les mythes devinrent un objet de curiosité. Les chrétiens les expliquèrent par une déformation de la tradition conservée dans les livres sacrés, qu'ils retrouvaient partout. Le *xix^e* siècle, aux habitudes critiques, y regarda de plus près avec Ottfried Muller et Lobeck. Puis les succès de la philologie comparée parurent régler la question, et il s'en fallut de peu que la philologie ne s'annexât purement et simplement la mythologie. Les philologues Kuhn, Schwartz, Max Muller, n'ont ni plus ni moins tort que les autres : tout le monde a raison, mais très peu seulement ; toutes ces vues contiennent une parcelle de vérité, mais toutes sont incapables de poser et de résoudre l'ensemble du problème.

Seule, et ceci va faire l'importance des vues de Fontenelle, seule l'anthropologie comparée permet d'aborder la question utilement : elle étudie l'homme dans la totalité de ses œuvres et de ses façons de penser, et dans la totalité de ses évolutions ; elle seule permet d'éviter les vues unilatérales, qui ont condamné les autres tentatives à l'échec. Pour appliquer la méthode anthropologique à l'étude des mythes il faut étudier en tous lieux, sur ce point, l'évolution des idées, de l'état sauvage à l'état barbare et à l'état civilisé. Les précur-

seurs de la méthode ont été, dans l'antiquité, Eusèbe dans sa polémique avec les apologistes payens ; aux temps modernes, Spencer de Cambridge (1630-93) quand il a montré que les rites Hébreux étaient des coutumes payennes expurgées et adaptées. Fontenelle avec *De l'Origine des Fables*, et de Brosses avec ses *Dieux félicies* (1760). Le sentier indiqué par Eusèbe, suivi par Spencer et Fontenelle, est maintenant la grande route de Tylor, Mac Lennan et Mannhardt (194).

Parlant de son propre ouvrage, Lang dit : « Fontenelle, au siècle dernier, a établi, avec toute la clarté de l'intelligence française, le système qui est partiellement mis en œuvre dans cet essai, le système qui explique l'élément irrationnel du mythe en y voyant un héritage de l'état de sauvagerie. L'écrit de Fontenelle *De l'Origine des Fables* est court, sensé, spirituel, et ne manque tout juste que d'abondantes preuves pour être adéquat à la question. Mais Fontenelle s'est borné à émettre l'idée, et l'a abandonnée à la négligence de ses successeurs » (195).

Lang insiste sur cette négligence dans les quelques

(194) — Pr Eusèbe : Lang, dans son premier chapitre, après avoir montré comment Eusèbe mettait en contradiction les unes avec les autres les diverses interprétations des mythes présentés par les apologistes payens, ajoute : « As for his own explanation of the myths, Eusebius holds that they descend from a period when men in their lawless barbarism knew no better than to tell such tales. » Lang, *op. cit.*, t. I, chap. I, p. 18.

Lang renvoie à Eusèbe. *Praep. E.* ii, 5 et *Praep. E.* ii 6, 19 (Lang, *ibid.*, notes 1 et 2).

— Pr Spencer : *De Legibus Hebraeorum Ritualibus*, Tubingae, 1732, ap. Lang, *op. cit.*, t. I, chap. II, p. 28, note 1 (1^{re} édition, Cambridge, 1685).

(195) Lang, *op. cit.*, t. I, chap. II, p. 28 : « Fontenelle, in the last century, stated, with all the clearness of the French intellect, the system, which is partially worked out in this essay — the system which explains the irrational element in myth as inherited from savagery. Fontenelle's paper (*De l'Origine des Fables*) is brief, sensible, and witty, and requires little but copious evidence to make it adequate. But he merely threw out the idea, and left it to be neglected. »

En ce même endroit Lang renvoie à l'Appendice A, t. II, pp. 321 sq., consacré à Fontenelle.

pages qu'il a spécialement consacrées à Fontenelle (196), et qu'il a intitulées de façon significative : « Le bon sens de Fontenelle oublié. » Il y a plus de cent ans (Lang écrit en 1887), dit-il, qu'on a trouvé la vraie cause explicative des absurdités de la mythologie. Pourquoi les peuples anciens, les Grecs par-dessus tous les autres, ont-ils raconté des histoires aussi folles et aussi grossières sur leurs dieux et leurs héros ? Fontenelle a répondu comme il fallait et résolu l'énigme ; une bonne demi-douzaine de théories, aussi érudites qu'impossibles, y ont échoué depuis, et sont passées de mode. Dans ces dix dernières années sa découverte a été faite à nouveau. « Les disciples de Tylor (E. B.), Mannhardt, Gaidoz, et les autres, n'ont pas l'air de se douter qu'ils ne font que rééditer les opinions du neveu de Corneille » (197).

Là-dessus Lang résume, plus sommairement que nous ne l'avons fait, les idées exposées dans *De l'Origine des Fables*, et nous n'avons pas à y revenir ; mais, au passage, il signale des choses intéressantes. Fontenelle indique que le nombre des prodiges vus et racontés est fonction de l'ignorance, et Lang commente : l'état primitif, décrit ici, correspond, dans le système de Tylor, à la confusion que fait le sauvage entre le rêve et les faits de la veille, aux hallucinations qui s'emparent de lui, quand son alimentation n'est pas normale. Plus loin, décrivant l'intervention de la philosophie grossière des époques primitives selon Fontenelle, la recherche des causes, l'invention de causes illusoire, de dieux conçus par analogie avec l'humanité ignorante, superstitieuse, brutale de ces temps, il note très justement, que tout cela est bien vu, mais qu'il a manqué à

(196) Lang, *op. cit.*, t. II, Appendix. Appendix A, pp. 321 à 324, titre : « Fontenelle's forgotten Common-Sense. »

(197) *Ibid.*, p. 321 : « ... do not seem to be aware that they are only repeating the notions of the nephew of Corneille. »

Fontenelle de signaler que ces causes personnelles imaginaires, qui devenaient des dieux, ont été aussi fabriquées à la ressemblance des animaux, que l'homme primitif considérerait comme ses égaux ou comme supérieurs à lui. Fontenelle a négligé ce point. De même, quand il a montré que, plus les divinités sont primitives, plus le pouvoir prédomine dans leurs attributs, la sagesse et la justice, telles que nous les concevons, étant très postérieures, il a dit ce qu'il fallait dire, à cette nuance près qu'en parlant de la puissance il eût dû insister sur le pouvoir magique. Mais, ces faibles retouches indiquées, et réserves faites sur l'insuffisance des preuves apportées à l'appui de son système, Lang conclut ainsi sur les idées de Fontenelle : « On ne pouvait trouver un système de mythologie ni meilleur, ni plus court ; mais les MM. Casaubon de ce monde l'ont négligé, et, même aujourd'hui, il passe leur compréhension » (198).

On n'ignore pas que la conception que s'est faite de l'humanité primitive l'école anthropologique anglaise peut être discutée, et que l'on a enseigné, avec autorité, que la mentalité primitive a ses lois propres, bien loin qu'on puisse parler d'une constance de l'esprit humain qui permettrait au civilisé, en faisant fonds sur elle, d'expliquer les mythes, les représentations collectives, par les lois ordinaires de l'association des idées, par l'usage naturel et irrésistible du principe de causalité, l'emploi d'une philosophie grossière mais conséquente avec elle-même, engendrant un universel animisme, absurde dans ses résultats, mais fort normal eu égard au peu de données dont disposent les primitifs (199).

(198) *Ibid.*, p. 324 : « A better and briefer system of mythology could not be devised ; but the Mr Casaubons of this world have neglected it, and even now it is beyond their comprehension. »

(199) Discussion de la question par l'école sociologique française ; en particulier : Durkheim, *Revue Philosophique*, janv. et févr. 1909. *Examen critique des systèmes classiques sur l'origine de la pensée religieuse* ; Lévy-Brühl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, 2^e éd., Paris, Alcan, 1912, in-8°, pp. 7 à 19.

Il n'en reste pas moins que Lang est, au point de vue où nous sommes placés, un garant suffisant que Fontenelle a été un précurseur, et un précurseur de valeur, car c'est sur la base indiquée par lui qu'on a travaillé, qu'on sût ou non qu'il l'eût indiquée. S'il s'agissait de son influence elle serait diminuée du fait que, hormis Lang, il a été ignoré des disciples de Tylor; mais, s'il s'agit de juger de sa qualité d'esprit, elle demeure entière, et il est remarquable que ses vues, ou redécouvertes, ou reprises consciemment, aient permis à des savants comme Tylor, Frazer, Hartland, Lang et à tous les travailleurs du Bureau d'Ethnologie de l'Institut Smithsonian des États-Unis, et à tous les ethnographes allemands ou français, de même tendances, d'accumuler, non plus en philosophes, mais en observateurs et en savants, la masse des faits dont ne disposait pas Fontenelle, et auxquels, après cela, l'école sociologique française a pu appliquer sa critique.

En tout état de cause, il reste hors de doute que l'importance du petit traité *De l'Origine des Fables* n'est pas où l'on serait tenté de la voir, quand on veut faire de lui une simple introduction à *l'Histoire des Oracles*. Son importance est d'avoir compris que les mythes, qui nous paraissent absurdes, ne le sont que pour une mentalité évoluée comme la nôtre, et racontaient des histoires qui paraissaient fort normales à des hommes qui avaient une autre mentalité; son importance, et qui est considérable, est d'avoir affirmé que toutes les races et tous les peuples, car on songe bien que l'exception faite pour le « peuple élu » ne manque ni de sang-froid ni de drôlerie, que tous les peuples ont passé par un état de sauvagerie dont les populations arriérées conservent le portrait à notre usage, que quantité de traits de nos façons de penser et de nos croyances sont des survivances d'un passé si lointain et de modes de pensée si distants des nôtres qu'à

peine pouvons-nous les imaginer ; son importance est donc bien d'avoir vu que l'on pouvait, très raisonnablement, étudier ces produits déraisonnables de la folie humaine, en faire l'objet d'une science, et, qui plus est, montrer que cette ancienne folie, par voie de retouches, devenait notre raison.

Sans doute, on pourra toujours dire, et même on devra toujours dire, mais en un sens alors très limité, que *De l'Origine des Fables* peut servir d'introduction à *l'Histoire des Oracles*, l'esprit libéré de Fontenelle apparaissant également dans les deux ouvrages ; mais il subsistera une différence capitale : *l'Histoire des Oracles* est mère de toute la polémique du XVIII^e siècle contre les prêtres, dont les fourberies ont dupé l'humanité ; elle dit de très bonne heure, et avec des détours savants, ce que Voltaire répètera plus vivement et plus brutalement, et elle prépare l'erreur de tous ceux qui n'ont voulu voir dans les religions que des impostures, dont on comprend mal qu'elles se soient maintenues si longtemps, si elles n'ont jamais été que cela. Mais cette erreur, si Fontenelle a préparé d'autres à la commettre, il ne l'a pas commise pour son compte ; la théorie exposée dans *De l'Origine des Fables* en fait foi. Les mythes et les religions sont des produits naturels, et non des tissus d'impostures ; ce qui n'empêche nullement qu'après cela les habiles aient tiré parti de ces produits naturels pour duper le peuple. Et, que les prêtres s'en soient chargés, et que les castes sacerdotales, en tout pays, par leurs traditions jalousement conservées, aient été un des plus puissants facteurs de consolidation des sottises établies, on peut compter que Fontenelle, à mots couverts, ne sera pas le dernier à le signaler. Aussi réservons-nous *l'Histoire des Oracles* pour un prochain chapitre, où nous parlerons du Dieu de Fontenelle et de l'anticléricalisme du philosophe, et séparons-nous, volontairement, dans notre exposé, *l'Histoire des Oracles*

de *De l'Origine des Fables*, qui s'accorde avec elle, mais nous a paru bien plus original et de portée bien plus lointaine.

Il convient donc de revenir sur l'opuscule, dont on sait maintenant l'importance absolue, pour lui demander ce que Fontenelle a pensé du développement de la raison. On est déjà préparé, peut-être un peu trop, par les critiques de l'école sociologique française adressées à l'école anthropologique anglaise, à ne voir dans les idées de Fontenelle que celles de tous les Cartésiens touchant l'essence de la raison. En toute autre chose, il peut y avoir du plus ou du moins : on peut être mieux ou plus mal doué sous le rapport de la finesse sensorielle ; on peut avoir une imagination plus ou moins vive, une mémoire plus ou moins tenace, plus ou moins ample, précise, disponible ; mais la capacité de discerner le vrai du faux, la raison même, et non les moyens annexes mis à sa disposition, voilà qui ne varie pas ; où cela existe, là est l'homme, et partout où est l'homme, en tout temps, en tous lieux, est le bon sens, la chose du monde la mieux partagée, le nerf du jugement dans l'esprit qui juge. Quand on l'admet, on croit, quelques précautions qu'on prenne, que cette expression « l'esprit humain » a un sens, et un sens fort, et Lang pouvait savoir bon gré à Fontenelle d'avoir été un initiateur en matière de comparatisme, car, en faisant son éloge, il défendait le postulat le plus utile, et selon certains le plus contestable, de l'école anthropologique anglaise, celui d'une homogénéité de l'esprit humain sous les diversités de surface, locales et temporelles. Qui fait ce postulat, consciemment ou non, peut parler des variations des idées, du contenu des esprits, il ne peut à aucun degré décrire ou songer à décrire une évolution et une véritable histoire de leurs formes structurales, organisatrices de ce contenu changeant.

Où la raison est fixe, où elle évolue ; si chez Fonte-

nelle elle est fixe, il n'a rien dit de nouveau, ni même d'intéressant ; il a répété Descartes, en l'affaiblissant. Cela n'est pas si simple : sans doute il y a la préformation et il y a l'épigénèse, et il faut bien choisir ; et l'on veut encore que, tout bien pesé, Fontenelle soit plus près de la préformation que de l'épigénèse ; mais, entendons-le bien, à condition de juger les choses de notre point de vue actuel, celui d'après Lamarck, Darwin et Spencer, d'après James, d'après encore la définition d'une mentalité prélogique, en pesant les choses à de bien fines balances. On consent que Fontenelle soit plus près de la préformation, et on n'oublie pas que les hypothèses de ce genre n'avaient pour lui rien de choquant, à titre provisoire, quand il s'agissait de décrire les développements des formes vivantes (200) ; mais il y a beaucoup de restrictions à faire avant d'en arriver là.

On pourrait dire d'abord qu'entre la préformation et l'épigénèse il y a place pour la virtualité, et qu'on peut donc s'abstenir de choisir, et prendre un troisième parti ; mais il faudrait bien en venir à s'expliquer sur cette virtualité. D'en faire une possibilité toute nue, c'est ne rien dire, ou plutôt c'est dire un mot, et ne dire qu'un mot, dont tout le sens lui vient de ce qui sera effectivement ensuite ; nous projetons dans le passé ce que nous constatons dans le présent, puis, glissant de ce passé construit et dénommé au présent constaté, nous nous émerveillons de leur conformité, et tenons le second pour expliqué par le premier ; mais, pour donner à la virtualité un contenu moins verbal, il faut, d'une manière ou d'une autre, loger sous son enveloppe la préformation, avec toutes les précautions qu'on voudra, et donc il faut encore choisir. Mais cela est peut-être plus vrai qu'on ne croit, et tout le monde choisit peut-

(200) Cf. plus haut, p. 76 et, plus loin, pp. 231 et 323 sq.

être sans le vouloir, et infailliblement, la préformation, quitte à être ensuite partisan de l'épigénèse. On ne voit pas bien en effet ce qu'on pourrait comprendre, à quoi que ce soit, si on ne le pensait pas à quelque titre selon les lois de sa pensée, et comment il pourrait jamais y avoir une histoire, non pas idéale, mais écrite par des historiens, s'ils n'admettaient pas d'abord quelque homogénéité entre les esprits des hommes dont ils parlent et le leur ; leur grand art n'est-il pas précisément de savoir qu'ils font là un nécessaire contresens, et qu'à la lumière de cette erreur ils peuvent prendre une idée d'une époque, idée fausse qui, nourrie de faits, devient moins fausse, sert de moins mauvaise hypothèse pour reconstituer une mentalité différente de la leur, et, de contresens contrôlés en contresens épurés, les conduit vers une erreur, qui est probablement toute proche d'une vérité ? Que les retouches s'accroissent, que l'histoire s'adjoigne l'ethnographie, et une façon de penser, pour nous presque impensable, finit par être à peu près intelligiblement définie, ou du moins suggérée. Mais c'est ainsi aussi qu'on établit l'épigénèse de la raison, que l'on voit le temps et l'espace devenir les milieux homogènes qui servent de cadres objectifs aux phénomènes, la causalité se dépouiller de sa vertu mystique, pour se réduire à la correspondance positive des causes secondes et des effets, simples sequents de ces antécédents constants, tous les concepts et leur organisation hiérarchique se définissent et apprennent à se mouler sur l'expérience ; et le chemin est long de la première assimilation incorrecte au redressement de l'erreur de perspective primitive et inévitable. Il n'en reste pas moins qu'on est parti de là, et faut-il dire, parce qu'on en est parti, qu'on n'a rien fait ? On a fait tout le chemin. Fontenelle n'a pas fait tout le chemin, on s'en doute bien ; il a fait, tout en restant un peu plus prisonnier de l'inévitable préformation, un peu

du chemin ; et donc il n'a ni répété, ni affaibli Descartes, et a fait quelque chose.

Fontenelle a essayé de rendre à la raison son histoire, et il y a eu d'autant plus de mérite qu'il était Cartésien. Descartes, racontant sa jeunesse et son éducation à La Flèche, parlait avec une condescendance ironique des récits du passé, des « actions mémorables des histoires » qui « relèvent » l'esprit et qui, « étant lues avec discrétion », peuvent aider « à former le jugement » (201). Cè rôle, si dérivé, dont on a tant parlé, et qui a si peu d'importance, comme aurait à peu près dit, ou pensé Fontenelle, était le seul que le maître à penser du siècle voulait bien reconnaître à l'histoire. Sa « discrétion » méprisante était trop encore, au goût du P. Malebranche. On sait que celui-ci pensa se brouiller, avec un homme qu'il estimait fort, pour avoir aperçu sur sa table un Thucydide (202), et Fontenelle ne pouvait pas ignorer, pour avoir lu Malebranche, et pour avoir conversé avec lui à la cabane du Faubourg Saint-Jacques, que, comme il le devait dire dans son *Éloge* : « Depuis que la lecture de Descartes l'avait mis sur les bonnes voies, il n'avait étudié que pour s'éclairer l'esprit et non pour se charger la mémoire... Il retranchait de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition ; un insecte le touchait plus que toute l'histoire grecque ou romaine... (203). » Nous verrons que, comme lui, Fontenelle voyait tout l'intérêt de l'anatomie, et pensait même qu'elle nous conduit assez droit jusqu'à Dieu (204) ; mais, tout en ayant une conception de l'histoire que l'on peut discuter, et sur laquelle nous aurons à revenir (205), il n'est pas douteux qu'il lui ait accordé, et en particulier dans

(201) Descartes, *Méthode*, 1^{re} partie.

(202) Il s'agit de Daguesseau. Cf. Fr. Bouillier, *op. cit.*, t. II, p. 30.

(203) Fontenelle. *Eloges. Éloge du P. Malebranche*. (*Œuvres*, éd. Bastien, t. VI, pp. 425 et 426.)

(204) Cf. plus bas, pp. 397 sq.

(205) Cf. plus bas, part. III, chap. VI : « l'Histoire et l'accident. »

le texte central qui nous occupe, une importance que les Cartésiens ne lui accordaient pas communément.

Il est vrai que l'on prétendra qu'à peine est-ce une histoire que celle où rien ne change radicalement, et où l'on démasque seulement, progressivement, ce qui déjà était tout fait, et ne s'est pas fait au cours du temps. Si la raison était masquée, pourquoi parler de son histoire, et non pas simplement de celle des idées ? Mais, si Fontenelle estimait que la raison est un mot creux si on ne parle pas d'une pensée ayant un contenu d'idées, et cela nous paraîtra bien être son avis (206) ; si ce contenu d'idées est devenu au cours du temps, pourquoi ne voudrait-on pas que, pour lui, relativement tout au moins, il y ait eu un devenir et une histoire de la raison ? Il dit, c'est entendu, que les principes particuliers et généraux de l'explication des fables sont tirés du fonds de l'esprit humain, « pris du fonds de la nature humaine », et même il les distingue des hasards historiques, des « choses étrangères », dont l'action accidentelle se combine avec la leur ; mais, déjà, de ces principes il y en a qui sont particuliers aux époques anciennes, il y en a qui valent encore aujourd'hui, qui sont plus généraux ; et cette distinction semble bien signaler une préoccupation d'historien, si persuadé qu'on puisse être que cette histoire est bien ou mal racontée, ce qui est une autre question.

Parmi les principes particuliers aux époques anciennes, deux principes d'explication sont capitaux : la philosophie de ces époques grossières, les conditions dans lesquelles s'opèrent les récits de prodiges. La philosophie primitive procède de la recherche des causes. Un Cartésien orthodoxe, non soucieux d'histoire de la raison, nous dirait que l'idée de cause est une de ces semences de vérité que Dieu sait mettre en nous, une

(206) Cf. plus bas, part. II, chap. V : « Le fonctionnement de la raison. »

de ces idées innées, dont tous les hommes bénéficient également. s'ils ne savent pas tous les utiliser, grâce à une bonne méthode. Fontenelle, qui ne croit pas aux idées innées (207), présente les choses autrement. Il compare à Descartes les « contemplatifs » de ces temps lointains, soucieux de rechercher les causes, et voilà une occasion de marquer un point pour la thèse de la raison préformée ; mais nous en marquerons deux au compte de l'histoire de la raison, en songeant que, pour Fontenelle, le mécanisme cartésien a son histoire, et une histoire qui prolonge une longue histoire primitive, sans laquelle il serait lui-même inintelligible ; le mécanisme cartésien n'est pas le résultat d'une révélation rationnelle d'un philosophe voyant à nu les lois que Dieu a imposées à la nature ; il est cela, en fin de compte ; il n'est pas cela dans sa genèse ; il est le résultat d'une œuvre de bon sens qui s'est progressivement dégagée des erreurs du sens commun ; il prolonge et perfectionne des procédés embryonnaires ; il transforme en méthode sûre des tâtonnements erronés, qui, d'échec en échec, ont conduit à notre manière de constater et de raisonner. Et cela encore ressemble bien à une histoire.

L'expérience des primitifs est très incomplète, très peu nuancée, très instable, car elle est à la merci de leur imagination déformante ; elle se satisfait des plus grossières analogies pour admettre de quasi identités : l'eau coule d'une cruche, quand on la verse ; la rivière coule ; on la verse d'une ou de plusieurs cruches ; cela est stupide ; mais ces stupidités, perfectionnées peu à peu, sont devenues la raison cartésienne ; une expérience plus complète, plus nuancée, plus calme, nous a amenés à classer les changements ; les changements que sont les mouvements locaux sont apparus ceux que nous pou-

(207) Cf. plus bas, *ibid.*

vons exprimer avec le plus de précision ; nous leur avons rattaché tous les autres changements, et le mécanisme est né, qui est la bonne philosophie ; si du moins il veut bien rester au contact des faits. En disant cela, sans doute, nous commentons, mais nous nous demandons sincèrement comment on pourrait autrement commenter des formules comme les suivantes, et, si, sans les commenter, on pourrait les comprendre : « Cette philosophie des premiers siècles roulait sur un principe si naturel qu'encore aujourd'hui notre philosophie n'en a point d'autre : c'est-à-dire que nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux, et que nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage, et non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers ; nous ne faisons agir la nature que par des leviers, des poids et des ressorts. Ces pauvres sauvages, qui ont les premiers habité le monde, ou ne connaissaient point ces choses-là, ou n'y avaient fait aucune attention. Ils n'expliquaient donc les effets de la nature que par des choses plus grossières et plus palpables qu'ils connaissaient... » (208).

L'autre principe particulier aux époques anciennes que fait intervenir Fontenelle dans son explication des fables est le récit de choses frappantes, compte tenu des conditions dans lesquelles s'opère ce récit. L'imagination du conteur est échauffée et il jouit de l'ascendant qu'il exerce en contant. Nous admettons parfaitement qu'en lisant ici Fontenelle il est à peu près impossible de ne pas songer au livre deuxième de la *Recherche de la Vérité*, et aux effets de l'imagination qu'a décrits Malebranche, particulièrement aux remarquables descriptions et analyses qu'il a données d'exemples « de la communication des imaginations fortes »

(208) Fontenelle, *De l'Origine des Fables*, éd. Bastien, t. V, pp. 354-355.

(209) ; et cela nous ramènerait à l'idée de la préformation ; l'esprit humain, dont Malebranche démonte le mécanisme, serait l'esprit humain que Fontenelle loge sous les divagations du sauvage ; il y a du vrai, mais un peu seulement, dans cette façon de présenter les choses ; et il semble y avoir plus de vrai encore dans celle qui insiste sur l'histoire qui a fait cet esprit ; car Fontenelle ne dit pas seulement qu'il est naturel que, quand on a l'imagination échauffée, on parle d'une manière vive, qui déforme les faits, et qui aussi en impose ; il a soin d'indiquer que les traces de ce penchant à la déformation, que nous constatons en nous, faute de quoi nous ne saurions même pas ce qu'imaginer veut dire, sont les survivances d'un état de la pensée très différent du nôtre, très différent de celui de la pensée du petit nombre de gens éclairés qui comptent, en particulier ; il veut dire que l'humanité a connu un temps, où l'équilibre actuel de ses fonctions mentales n'existait pas, où la sensation qui se développe en image, où l'image qui se développe en hallucination, n'étaient contenues et réduites à peu près par rien ; il ne dit pas cela en notre langage, il le dit moins fortement que ne le diraient ceux qui ont derrière eux le succès des théories de l'évolution en tout domaine : mais, à sa manière, et comme toujours, sans développement, il le dit d'un mot : « A mesure que l'on est plus ignorant, et que l'on a moins d'expérience on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup ; et comme naturellement les pères content à leurs enfants ce qu'ils ont vu.... » ; et encore : « Les récits que les premiers hommes firent à leurs enfants, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils étaient faits par des gens sujets

(209) Malebranche, *Recherche*, liv. II et particulièrement liv. II, partie III : « De la communication contagieuse des imaginations fortes. »

à voir bien des choses qui n'étaient pas, et par-dessus cela... (210). »

Il y a donc bien, pour Fontenelle, une histoire de la raison, et il est tout à fait remarquable qu'il ait choisi pour la raconter les procédés qu'il a employés. Ils se ramènent tous au fond à celui-ci : laisser parler les faits ; et cela paraîtra peut-être un peu bizarre, lorsqu'on sait que ce qui manque à *De l'Origine des Fables* est précisément d'avoir fait la preuve, au moyen des faits, des idées lestement énoncées par l'auteur. Mais, si le *xvii^e* siècle accumulait les citations et les autorités, Descartes, tout en lisant plus qu'il ne le disait communément, avait donné le signal du mépris de l'érudition bien visible. Il avait été suivi, dans un enthousiasme de raison raisonnante, par tous ceux qui se piquaient d'être un peu modernes, et la mode n'était plus, chez eux, aux longues références ; on le vit bien quand Fontenelle traduisit, adapta, allégea Van Dale dans *l'Histoire des Oracles* (211). Mais, qu'on ne citât pas ses textes ne prouvait pas qu'on ne sût pas beaucoup de choses ; on pouvait être très informé de tout ce qui se disait, ou écrivait, et ne pas éprouver le besoin d'en assassiner pédantesquement le lecteur ; et tel paraît bien avoir été le cas de Fontenelle. Si Fontenelle n'a pas fait la preuve détaillée qu'un Lang eût pu réclamer quelque deux cents ans plus tard, il y a du moins derrière les indications de *De l'Origine des Fables*, très probablement, beaucoup plus d'informations qu'on ne croirait à première vue. La façon dont procède Fontenelle suppose cette information, puisqu'elle consiste en un essai de méthode comparative, ce qui suppose des matériaux ; et on n'a pas à chercher beaucoup pour imaginer quels ils ont pu être, si même on ne peut pas identifier à coup sûr tel ou

(210) Fontenelle, *De l'Origine des Fables*, éd. Bastien, t. V, p. 352 et p. 353.

(211) Cf. plus bas, part. IV, chap. IV.

tel on dit, ou tel ou tel livre : d'abord toute son éducation gréco-latine, et elle avait été solide, puisqu'il avait été élève des Jésuites de Rouen et premier dans toutes ses classes, tant qu'il n'avait pas fallu se mettre, en philosophie, à la logique scolastique (212) ; puis tous les récits de marchands et de voyageurs, colportés de bouche en bouche, ou publiés ; enfin et surtout les lettres, les relations des missionnaires, celles des Jésuites étant probablement les plus nombreuses et les plus aisément mises à sa disposition, mais non les seules, car Fontenelle devait aimer à comparer ses sources. Tout ceci est conjecture, mais conjecture qu'on est bien obligé de faire, et que nous ferons dans les conditions les plus désavantageuses, car, après ce qui précède, nous nous condamnons à n'employer que des sources hypothétiques antérieures à 1680 environ.

Fontenelle, voulant retracer l'histoire de la raison, se rend très bien compte qu'il faudrait pouvoir remonter jusqu'à des époques très antérieures à celles dont nous possédons la chronologie ou même le souvenir. Il voit d'une vue très nette qu'en l'absence de véritables documents historiques cette lacune de notre passé ne peut être comblée que par l'emploi de la méthode ethnographique, dont naturellement il ne prononce pas le nom. Avec son instinct sûr de l'intérêt et des incertitudes que comportent toutes les hypothèses de travail, il dit très nettement quelles sont les limites de la méthode et la prudence dont doit s'entourer l'affirmation qu'un état de civilisation arriéré, actuellement constaté, est le témoin d'une étape antérieurement traversée par une civilisation plus avancée. Voulons-

(212) Cf. plus haut, p. 12 et le : *Fontenelliana* éd. cit., p. 70 et p. 71 : « L'esprit de Fontenelle brilla beaucoup dès ses basses classes, qu'il finit de très bonne heure. Il ne réussit pas si bien en philosophie ; et par cela même qu'il était déjà philosophe ; les épines et les obscurités de la logique scolastique le rebutèrent. »

nous nous représenter ce qu'a pu être un état de l'humanité très primitif, nous ne le pouvons presque plus ; le seul moyen convenable est celui-ci : « Figurons-nous les Cafres, les Lapons ou les Iroquois » ; voilà pour la méthode ; et voici maintenant pour les limites de la méthode : « et même prenons garde que ces peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connaissance et de politesse que les premiers hommes n'avaient pas » (213). On peut se demander pourquoi Fontenelle a choisi les Cafres, les Lapons et les Iroquois, comme témoins du plus lointain passé. Ce ne peut être qu'à cause de leur extrême « ignorance » et de leur extrême « barbarie » selon lui. Fontenelle a eu, tout au long de sa vie, de très bons rapports avec de nombreux membres de la Société de Jésus ; nous aurons même à voir (214) ce qu'il a pu penser des tendances de l'Ordre. Il a été très lié par exemple, avec le P. Tournemine, en correspondance suivie avec le P. André (215). Ce n'est qu'en 1702 que le P. Tournemine a assumé la direction du *Journal de Trévoux* ; mais il connaissait Fontenelle depuis son enfance, et Fontenelle ne s'est brouillé avec personne, et moins avec ses anciens maîtres qu'avec personne ; et ses maîtres et Tournemine connaissaient bien les missions des Jésuites. Fontenelle n'eût-il pas lu de lui-

(213) Fontenelle, *De l'Origine des Fables*, éd. Bastien, t. V, p. 352.

(214) — Au chapitre III de la VI^e Partie (« l'utilisation de l'existant »).

— Au chapitre de « la sagesse de Fontenelle », où nous serons amenés à parler de l'homme qu'il fut et de ses relations, nous verrons que ce singulier grand vicaire d'occasion participa à la rédaction des mandements du non moins singulier archevêque et Père de l'Eglise d'un nouveau genre que fut Mgr de Tencin, frère remarquablement digne de sa sœur Mme de Tencin, femme de grands et de petits moyens, et amie de Fontenelle. Cf. part. V, chap. I (« L'homme et ses relations »).

(215) Cf. Charma et Mancel, *Le P. André, Jésuite*. Documents inédits pour servir à l'histoire philosophique, religieuse et littéraire du XVIII^e siècle. Contenant la correspondance de ce Père avec Malebranche, Fontenelle et quelques personnages importants, de la Société de Jésus, publiés pour la première fois et annotés par MM. Charma et Mancel, le premier professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Caen, le second conservateur de la bibliothèque de Caen. Paris, Hachette, 1857, 2 vol. in-8°.

même toutes leurs relations, il devait être au fait de ce qu'elles contenaient, et peut-être même assez longtemps avant qu'elles parussent en collections, plus ou moins incomplètes, chez le libraire. Les Jésuites, et nous y reviendrons dans un instant pour situer la conception du « sauvage » selon Fontenelle, avaient peut-être une tendance à présenter le sauvage comme le bon sauvage, mais, même chez eux, le Cafre faisait figure d'une brute. On peut lire des choses curieuses et édifiantes à ce sujet dans « *l'Histoire de ce qui s'est passé en Éthiopie, Malabar, Brasil et es-Indes Orientales*, tiré des lettres écrites es années 1620 jusques à 1624, adressées au R. P. Mutio Vitelleschi, général de la Compagnie de Jésus. Traduit de l'italien en français par un père de la même Compagnie (216). A Paris, chez Sébastien Cramoisy, rue Saint-Jacques, aux Cigoignes. MDCXXVIII. Avec privilège du Roy ». A partir de la page 415, il s'agit des peuples du Zambèze inférieur, et des efforts que font les Portugais pour étendre leur domination sur l'intérieur du pays ; les missionnaires jésuites accompagnent les capitaines portugais et font, lorsqu'ils le peuvent, œuvre pie, au travers de pas mal d'incidents et de batailles. En 1624 il y a 9 jésuites en la résidence de Sena qui est une ville importante de la capitainerie de Mozambique, sur le Zambèze inférieur ; les pères jésuites ont pour supérieur le P. Antoine Coresma ; ils ont été très bien reçus, sont fort heureux de travailler à la propagation de la foi : « Il y a quarante enfants Cafres à cette heure qui chantent la doctrine chrétienne en leur langage » ; mais leur pieux enthousiasme ne parvient pas à leur masquer l'extrême brutalité des populations. Le P. Louys Mariano a le soin de deux paroisses. « Il a baptisé plusieurs Cafres, qui est une nation des plus stupides et maussades du

(216) P. Darde.

monde, non toutefois méprisable de ceux qui ne font profession que de gagner les âmes et les envoyer au ciel » (217). Et Fontenelle pouvait s'abstenir de l'indulgente restriction des bons pères, car il ne fit jamais telle profession. Suit, à partir de la page 420, un « Brief narré des guerres arrivées es terres de Tetes, et du fruit que les nôtres en ont recueilli », qui désarmerait l'indulgence la plus obstinée : « Les guerres de Moucaranga, autrement des Terres de l'or, ont pris leur source et origine de la mort de leur feu roi... Un esclave Cafre en fut... le boute feu... Le bonheur des armes lui a donné vingt mille Cafres et huit mille femmes... il met ses femmes à l'avant-garde et les fait soutenir par les épaules de plusieurs milliers de braves soldats qui sont couverts de grands boucliers... les flèches de ses ennemis se perdent d'ordinaire dans ses femmes et contre ce mur. En l'arrière-garde il y a un grand nombre de Cafres armés qui ne servent qu'à tuer ceux à qui la peur fait tourner le dos... Ce Cafre est tellement redouté que tout le monde ploie devant lui... Il passa donc la rivière du Zambèze pour s'emparer des Terres de l'or... s'allia et joignit avec un autre Cafre... Notre armée qui était composée de cinq mille Cafres de nos amis... lui donna une si furieuse escarmouche qu'il fut contraint de s'enfuir... Après cela arriva le renfort qu'amenaient les capitaines de Sena et de Tetes, qui était de vingt mille Cafres et de quelques bandes d'autres soldats... On chassa les rebelles... Les armées passèrent en la province de Zoboaa... puis en la province de Demgueira... Le père (Mendoza) dressa là un autel et y dit la messe tous les jours... Sitôt que la victoire fut assurée... les Cafres se ruèrent sur les corps morts et, les faisant rôtir les mangeaient de bon appétit. Le père, les voyant, frappait dessus à tour de

(217) *Histoire de ce qui s'est passé en Ethiopie...*, p. 415.

bras, à grands coups de bâton pour les empêcher... mais il n'y gagnait rien. Au contraire, quand ils l'apercevaient, ils s'encourageaient à lui, sautant et gambadant, portant sur leurs épaules qui un bras, qui une jambe, qui une cuisse, et, les lui montrant, faisaient mille singeries autour de lui. Quand ils eurent dévoré tous les morts, ils coururent sur les vivants. Ils se ruaient plus volontiers sur les plus jeunes, car, pour les vieillards, ils vous les jetaient là, disant qu'ils avaient la chair trop dure. Ils conservaient la graisse des petits enfants pour s'oindre et se graisser. Ils exerçaient contre cet âge si tendre d'extravagantes cruautés ; ils les faisaient rôtir tout vifs, ils en mettaient neuf ou dix ensemble dans une broche ; ils en pendaient quelques uns à des arbres ou leur faisaient endurer mille morts et mille martyrs... Le père en baptisa toutefois beaucoup... Nos gens portèrent leurs armes de ces contrées-là aux Mongazans... Notre infanterie attaqua les Mongazans et les battit, elle gagna sur eux sept mille vaches, autant de moutons et de chèvres... La quantité des esclaves fut telle qu'on n'en a pu savoir le nombre, non plus que des morts. A chaque pas vous trouviez des montagnes de têtes coupées. Les Cafres exercèrent ici pareille cruauté envers les petits enfants... Notre armée s'en retourna à Sena... » (218). Le P. Michel Rodriguez, toujours en 1624, racontait les mêmes horribles histoires de faits dont il avait été témoin oculaire, toujours dans la même région, proche de la rive du Zambèze : « Hemosura fit piller tout ce qu'il y avait de plus riche à Tambura... il fit passer par le fil de l'épée presque tout... jusques aux petits enfants que les soldats faisaient rôtir pour manger... Ce m'a été un grand bonheur de m'être trouvé ici.. parce que j'ai eu ma part de butin, que j'ai, par le moyen du baptême, envoyé au ciel. Car

(218) *Ibid.*, pp. 420 à 433."

les Cafres arrachant les petits enfants du sein de leurs propres mères, et les tuant devant leurs yeux. j'en sauvai le plus que je pus... j'en baptisai plusieurs que je trouvais demi-morts. De quoi se fachant les Cafres, ils les jetaient par dépit, principalement de nuit, dans le Zambèze (219). » Les Cafres étaient à bon droit définis « nation cruelle et bestiale » (220), et l'on savait tout cela dans la Société de Jésus, et les maîtres de Fontenelle, et Fontenelle, ne pouvaient l'ignorer (221).

(219) *Ibid.*, pp. 434 à 438.

(220) *Ibid.*, p. 438.

On réfléchira que les Portugais avaient, en les Cafres, d'assez compromettants alliés, quand ils accueillaienl l'hommage de roitelets du pays pour les tourner contre d'autres et étendre leur domination ; que ceux qui lisaient ces relations, avec un autre esprit que les pères, y voyaient une étrange alliance du négoce, de la guerre sanglante, et des conquêtes, voulues pacifiques, de l'église militante. Ici les missionnaires ont le beau rôle de maintenir le peu de douceur qui soit compatible avec les circonstances au milieu même de la tuerie ; mais ailleurs leurs intrigues, pour le meilleur motif selon eux, pouvaient aussi conduire à des guerres et des tueries. Les Cafres étaient des alliés compromettants pour les Portugais ; et les Portugais peut-être aussi pour de vrais chrétiens, et Fontenelle a dû réfléchir à tout cela.

(221) Une idée un peu différente des Cafres, mais aussi beaucoup moins précise, était donnée, en passant, par Tavernier, qui parlait par oui dire et non plus en témoin oculaire. Dans « *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier*, écuyer, baron d'Aubonne, qu'il a faits en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir ; accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le commerce de chaque pays ; avec les figures, le poids et la valeur des monnaies qui y ont cours. Première partie où il n'est parlé que de la Turquie et de la Perse. A Paris, chez Gervais Clouzier, sur les degrés en montant pour aller à la Sainte-Chapelle, à l'Enseigne du Voyageur. Au Palais et chez Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte-Chapelle — Au Palais, MDCLXXVI. Avec privilège du Roi », 2 vol. in-4° (avec la 2^e partie qui a le même titre avec la modification : « Seconde partie, où il est parlé des Indes et des Isles voisines. ») t. II, pp. 116 et sq. Tavernier décrit les anciennes magnificences de Goa et l'extraordinaire richesse des Portugais avant que les Hollandais vinssent leur disputer et leur ravir le commerce des Indes : « Si les Hollandais n'y fussent jamais venus, on n'aurait pas trouvé un morceau de fer dans la plus grande partie des logis des Portugais, tout aurait été d'or ou d'argent... Les simples soldats, aussi bien que les gouverneurs et les capitaines, amassaient de grands biens par la guerre. Il n'y a que le vice-roi qui ne négocie point... Le premier des gouvernements est celui de Mozambique, et est triennal. Dans ces trois années le gouverneur emporte de profit 4 ou 500.000 écus et quelquefois davantage, si pendant ce temps-là ils ne font point de pertes avec les Cafres. Les Cafres sont des peuples noirs, qui

Les « Lapons » devraient, selon Fontenelle, nous fournir, avec les Cafres, des exemplaires d'humanité extraordinairement arriérée ; tout à l'heure Fontenelle dira que le climat ne fait pas, à lui seul, la propension aux folles histoires, et qu'on a été fou « sous le pôle » comme ailleurs. Or les Lapons sont les peuples du cercle polaire, les peuples du Nord, et le Nord avait mauvaise réputation depuis longtemps. Les Lapons, si l'on n'est pas trop exigeant sur leur définition, et on ne peut guère l'être avant 1680, s'étalaient quelque part sur la Norvège et la Suède du nord, sur la Finlande, vers la Mer Blanche, ils donnaient la main aux Samoyèdes ; la Russie nord, d'Europe et d'Asie, pouvait bien passer encore pour se relier à leur domaine ; et les brumes et les steppes du nord ont été, de tout temps, le pays des hallucinations, des légendes fantastiques et de la magie. En 1759 encore, on lit dans le *Moréri* : « Cluvier dit que les Lapons sont divisés en occidentaux, qui obéissent au roi de Suède, et en orientaux, qui sont sujets du grand duc de Moscovie ; et ceux-là sont appelés en langage russe Dickiloppi, c'est-à-dire « Les Lapons cruels et barbares » ; et en effet ces peuples le sont extraordinairement... » On a bâti des églises dans ce pays au xviii^e siècle, ouvert deux écoles, à Pitha et à Liksala, dans la province d'Uma ; « mais tous ces soins n'empêchent pas que les Lapons ne demeurent la plupart engagés dans leur ancienne idolâtrie et dans

viennent de plusieurs endroits de l'Afrique prendre des toiles et de la quincaillerie du commandant qui est le facteur du gouvernement de Mozambique. Ces Cafres apportent de l'or pour les marchandises qu'ils enlèvent, mais, si l'un d'entre eux vient à mourir en allant ou en venant, ce qu'on lui a confié est perdu... » Ces Cafres de Tavernier, vaguement définis, font donc la liaison entre la côte et l'Afrique intérieure, ils sont du moins assez civilisés pour faire correctement des trocs avec des civilisés et remplir une mission pénible sans être soumis directement, semble-t-il, à une surveillance et à la corvée. Ils ne seraient pas au dernier degré de l'échelle humaine. Ceux de l'intérieur, dont parlaient les relations jésuites, pouvaient être à un niveau encore beaucoup inférieur. D'ailleurs Tavernier a vu Goa, il n'a pas vu longtemps et de près les Cafres.

leurs superstitions magiques... Goës et Peucer assurent qu'ils adorent des troncs de bois, des statues de pierre et le feu... Ils ont encore de la vénération pour certains démons, qu'ils croient rôder autour des montagnes et des lacs, et pour d'autres génies appelés « Juhles » qui courent dans l'air... Les auteurs font des discours ennuyeux sur la magie et les enchantements des Lapons. Voici ce que nous en avons remarqué de plus considérable. Les anciens peuples de ce pays, principalement ceux de Biarmie, vers la Mer Blanche, faisaient des choses prodigieuses par leurs sortilèges, mais, depuis que le christianisme a été reçu en plusieurs endroits, la magie n'y a pas été si commune. Il ne laisse pas néanmoins d'y avoir des maîtres qui enseignent cet art diabolique... Non seulement chaque famille mais encore chaque Lapon idolâtre a en son particulier un ou plusieurs démons, soit pour exécuter ses desseins, soit pour empêcher les effets de ceux qui voudraient lui nuire... » (222). Les auteurs dont la documentation a servi de matière à l'article du *Moreri* sont de ceux que Fontenelle a pu connaître, avant 1680, et dont les publications, connues directement ou indirectement, ont pu lui suggérer que les Lapons étaient un bon exemplaire d'humanité ignorante, barbare, superstitieuse : Cluvier, Goës, Peucer, dont on vient de lire les noms, et encore Scheffer, Petrus Claudi, Olaus Magnus, Paul Jove, « etc. » comme disent les dernières lignes de l'article (223).

(222) *Moreri* (1759). Article Lapons, p. 154, col. 2. et p. 156, col. 2.

(223) *Ibid.*, p. 158, col. 1.

Cluvier (ou Cluver) (1580-1623), *Introductio in universam geographiam*, 1629, trad. en français par le P. Labbé, Amst., 1697 ; Goës (Damian de) (1501-1560), *Deploratio Lappianae Gentis*, Genève, 1520, in-12° ; Peucer (1525-1602), *Commentarius de praecipuis divinationum generibus*, 1552, trad. franç. par Goulart, *Les Devins*, Lyon, 1584 ; Scheffer (1621-1679), *Laponia seu gentis regionisque Laponum descriptio accurata cum figuris*, Francfort, 1673, in-4°. Lubin, religieux Augustin, a traduit Scheffer en français, 1678 ; Olaus Magnus (m. 1568), *Historia de gentibus septentriona-*

De plus le Nord doit réunir bien des peuples dans l'esprit de Fontenelle ; ce ne sont pas seulement les Lapons, plus ou moins vaguement définis, ni seulement les Samoyèdes des bords de la mer glaciale, qui, selon Blaeuw, « mangent la chair crue après avoir été quelque temps desséchée à l'air », ni même les Samoyèdes de Sibérie, « les plus stupides et les plus pauvres des peuples de Sibérie » (224), mais encore les peuples de toutes les terres du Nord, qui sont plus voisins qu'on ne pense, quand on oublie que tous les méridiens se joignent au pôle et que « les Français et les Chinois, par exemple, se trouveraient voisins du côté du Septentrion, si leurs royaumes s'étendaient beaucoup davantage de ce côté là » (225). Et les terres du Nord, les mers et les îles du Nord, avaient hanté de leurs fantômes depuis bien longtemps les imaginations des voyageurs. Si même on ne les croyait pas sur parole, et il y aurait fallu plus de naïveté que Fontenelle n'en avait, on pouvait voir dans leurs récits ce qu'ils ajoutaient de leur crû et ce qui venait des populations qu'ils avaient visitées, et qui décelait une effroyable ignorance, une barbarie, une grossièreté incroyables, sous le pôle ; mais, puisqu'on va au pôle par tous les méridiens, nous irons par celui des Iroquois.

Il est curieux en effet que comme troisième exemple de peuples grossiers et primitifs, avec les Cafres et

libus earumque diversis statibus, conditionibus, mortibus, itidem superstitionibus, disciplinis, Rome, 1555, in-f°. *Tabula terrarum septentrionalium et rerum mirabilium in eis ac in Oceano vicino*, Venise, 1639 ; Paul Jove (1483-1552), *Descriptiones quotquot exstant regionum atque locorum*, Bâle, 1571.

— Scheffer pourrait être la source principale. Le *Mercure* de mars 1678 (p. 173) signale une trad. franc. de sa « Laponia » venant, enfin, après des trad. allemandes et anglaises.

(224) *Moreti* (1759). Article : Samoyèdes, p. 120, col 1. L'article dit : « Blaeuw, *geograph.* » sans plus. Il y a eu deux Blaeuw géographes, le père et le fils : Blaeuw (Guillaume) (1571-1638). *Novus Atlas* 6 vol. 1634 ; Blaeuw (Jean) (mt 1680), *Atlas Major*, 11 vol. 1662.

(225) Fontenelle. *Eloges. Eloge du Czar Pierre I^{er}*, ap. *Œuvres*, éd. Bastien, t. VII. p. 185.

les Lapons, Fontenelle ait choisi les Iroquois. Ils étaient bien connus des Français, depuis le début du xvii^e siècle. Antérieurement déjà, et surtout depuis 1632, les relations des missions de la Nouvelle France, en particulier, renseignaient sur les sauvages américains de façon régulière ; de 1632 à 1672, elles paraissaient sans interruption, puis, après un arrêt dans la publication, dû sans doute à des démêlés survenus entre les missionnaires Jésuites et le gouverneur Frontenac, la publication reprenait ; ce qui ne veut nullement dire d'ailleurs que, de 1672 à 1679, on n'ait pas lu en France plus ou moins subrepticement les relations qui ne paraissaient pas en librairie (226). Les Iroquois, en dépit de leur sauvagerie, ne pouvaient pas ne pas passer pour très intelligents, au moins en de certaines matières, car les Français savaient par expérience qu'ils avaient failli les contraindre à évacuer le Canada. En 1644 le P. Lalemant écrivait : « Nous sommes comme investis et assiégés de toutes parts (227). » Une relation des Jésuites de 1660 montrait leurs armées peu nombreuses, 800 guerriers au plus dans la plus formidable ; mais ils étaient assez intelligents pour connaître leur faiblesse numérique, craindre la science Européenne, et appliquer la tactique qui s'adaptait le mieux à leurs moyens et faisait de la forêt leur plus puissante alliée : « La façon que tiennent les Iroquois dans leurs guerres est si cachée dans leurs appro-

(226) Cf. en particulier : G. Goyau, *Les fleurs de lis au delà des mers. Missions et Colonisation*, dans *Correspondant*, n° 10, juin 1924, pp. 794 sq ; P. H. Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762)*, t. III, *Epoque de progrès (1604-1623)* par le P. Henry Fouqueray, S. J., Paris, 1922, grand in-8° ; E. Salone, *La colonisation de la Nouvelle France. — Etude sur les origines de la nation canadienne française*, thèse, Paris, 1905 ; et l'introduction de la publication : *Mission du Canada. — Relations inédites de la Nouvelle France (1672-1679). — Pour faire suite aux anciennes relations (1615-1672)*. Avec des cartes géographiques. Paris, Douniol, 1861, 2 vol. in-12°.

(227) Ap. Salone, *op. cit.*, p. 107.

« ches, si subite dans leur exécution, et si prompte dans leur retraite, que d'ordinaire l'on apprend plus tôt leur départ que l'on n'a pu voir leur venue. Ils viennent en renards dans les bois qui les cachent... ils attaquent en lions... ils fuient en oiseaux » (228).

Fontenelle n'a pu ignorer ce qu'on disait d'eux ; et pourtant il les prend comme bons échantillons de sauvages. Nul doute d'abord que leurs cruautés, qui valaient celles des Hurons ou des Algonquins, n'aient été en Europe plus abondamment commentées, parce que les relations des Jésuites, qui n'étaient pas les seules, mais les plus nombreuses et les plus lues, leur ont fait une renommée hors de pair. On jugera de l'effet que devaient produire dans les milieux qui étaient en rapports avec les Jésuites en Europe, et en France où ils tenaient l'enseignement, des récits comme ceux d'une relation de 1649, qui raconte en quel état furent retrouvés les corps du P. Jean de Brébeuf et du P. Gabriel Lalemant torturés par les Iroquois, et comment les maîtres Jésuites devaient ultérieurement raconter la chose à leurs élèves : « Le P. Jean de Brébeuf avait eu la peau arrachée qui couvre le crâne de la tête ; ils lui avaient coupé les pieds et décharné les cuisses jusqu'aux os, et lui avaient fendu d'un coup de hache une mâchoire en deux. Le P. Gabriel Lalemant avait reçu un coup de hache sur l'oreille gauche qu'ils lui avaient enfoncée jusque dans la cervelle, qui paraissait à découvert ; nous ne vîmes aucune partie de son corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, qui n'ait été grillée et dans laquelle il n'eut été brûlé tout vif, même les yeux où ces impies avaient fourré des charbons ardents (229). »

Mais ce qui devait surtout frapper Fontenelle chez les Iroquois c'étaient les extravagantes superstitions qui

(228) *Ibid.*, p. 87.

(229) *Ibid.*, p. 91.

encombraient l'esprit de gens, par ailleurs intelligents, et que décrivaient forcément, en prétendant les vaincre, ceux qui cherchaient à propager la foi chrétienne. Les Pères de Brébeuf et Lalemant, qui sont avec les Hurons, sont massacrés par les Iroquois ; mais d'autres Jésuites pénètrent les tribus Iroquoises, s'installent, enseignent dans leurs bourgades, et voici comment ils définissent leur mentalité : « L'Iroquois ne peut souffrir la moindre chose qui le gêne ; c'est le génie sauvage de vivre à sa guise... Il faut savoir d'abord que les Iroquois sont incapables de raisonner comme font les Chinois... L'Iroquois ne se conduit pas par raison : la première appréhension des choses est le seul flambeau qui l'éclaire (230). » Rien de plus conforme à la définition par Fontenelle d'un sauvage, témoin de l'état de l'humanité le plus distant de la société polie actuelle et de ses contraintes, d'une époque où l'expérience grossière n'est pas encore devenue raison.

On connaissait bien les Iroquois, leur cinq nations, leur huit bourgades, les missions d'Agnié, d'Onneiout, d'Onnontagué, d'Oïogouin, des Sonnontaouans, et on ne pouvait s'empêcher de les traiter de barbares stupidement superstitieux : « Les médecins du pays sont des espèces de jongleurs qui font semblant de tirer des corps des malades des poils et des dents de bête, ou de petits morceaux de bois ou d'étoffe » ; ils évoquent le génie Agreskoué, lui sacrifient des chiens, dont on fait manger au malade, ou du petun sauvage. Pour guérir un mal de dents, ils prétendent faire sortir de la malade « de petits démons que les malicieux lui ont jetés » pour « faire déplaisir à sa famille » (231). Et ce sont des

(230) Lettre du P. Jean de Lamberville au R. P. Dablon dans « Relations de ce qui s'est passé aux missions Iroquoises pendant les années 1672-1673 », ap. *Mission du Canada. Relations inédites...*, t. I, p. 31.

(231) J. de Lamberville au R. P. Dablon dans « Relation... 1672-1673 », ap. *Mission du Canada...*, t. I, p. 42.

pratiques plus vieilles que l'histoire ; et cela ressemble aussi assez à des histoires de sorciers du temps de Fontenelle et d'aujourd'hui. Le Père de Lamberville passe près d'un lieu où l'on met en pièces le corps des suppliciés ; il voit un homme demander un couteau pour enlever un bras à un supplicié ; il veut l'arrêter ; mais celui-ci lui dit qu'il est invité à un « festin-songe, » où l'on ne doit manger que de la chair humaine apportée par les invités ; ces festins tirent leur nom de ce qu'ils sont commandés en songe, et ils doivent être consommés pour que des « oki », des esprits, soient chassés, des sorts soient levés. (232). Il s'agit bien de pauvres barbares, par moitié contemporains d'un très vieux passé, mais par ailleurs aussi qui ne sont plus tout neufs, puisqu'ils savent faire aux Européens la guerre la plus appropriée à leurs moyens, puisque leurs jongleurs médecins, les medecinemen du lieu, savent déjà exploiter le peuple, en prescrivant des festins, qui profiteront, paraît-il, au malade mais certainement aux habiles.

Les Cafres, les Lapons, et les Iroquois, ont aussi le mérite, pour Fontenelle, de vivre en des régions très éloignées les unes des autres, et de témoigner des analogies profondes des primitifs en tous pays. Fontenelle qui, par ailleurs, a été l'un des précurseurs de la théorie des climats, en a très nettement limité la portée dans *De l'Origine des Fables* (233). Si l'on pouvait attribuer la tendance à créer des fables à l'imagination vive des Orientaux, et rattacher les créations imaginatives à l'action d'un soleil vif et brûlant, il n'y aurait point de

(232) *Ibid.* (1672-73), t. I, p. 53.

(233) Cf. Marcel Braunschvig, *L'abbé Dubos, rénovateur de la critique au XVIII^e siècle*, Toulouse, 1904, in-8° : « Le génie d'après Dubos est sous la dépendance directe de la constitution corporelle et sous la dépendance indirecte du sol et du climat (p. 44) ». Parmi les précurseurs, Fontenelle est cité en bonne place pour sa *Digression sur les Anciens et les Modernes* (p. 53). Nous y reviendrons quand nous traiterons du progrès selon Fontenelle au chapitre de la « Sagesse de Fontenelle ». Cf. plus bas. Part. V, chap. II : « Le croyant pessimiste au progrès. »

fables sous le pôle : « Je ne dis pas qu'un soleil vif et ardent ne puisse encore donner aux esprits une dernière érection, qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talents indépendants du soleil (234). » Les faits parlent, qu'on le veuille ou non ; il y a des fables du Nord « les anciennes histoires du Septentrion n'en sont-elles pas toutes pleines ? Ce ne sont que géants et magiciens » (235).

Ce Septentrion contient certainement les Lapons, mais à coup sûr aussi tous les peuples du Nord. La documentation, qui se cache derrière l'affirmation tranquille, qui résume bon nombre d'impressions, peut provenir de sources assez différentes. On songera aux ouvrages cités à propos des Lapons (236) ; on pourrait y ajouter l'œuvre considérable de Rüdbeck, plus tard utilisée et pillée par Bailly (237) : *Atlantica, sive manheim vera Japheli posterorum sedes* (238), dont le tome 1 a paru en 1675, en suédois et en latin. L'auteur avait évidemment pour la Suède des préférences qui pouvaient sembler excessives, puisqu'il voulait y trouver l'origine de toutes les autres nations, la véritable Atlantide de Platon, et le prouver en retrouvant dans la langue

(234) Fontenelle, *De l'Origine des Fables*. (Œuvres, éd. Bastien, t. V, p. 365.)

(235) *Ibid.*, p. 365.

(236) Cf. notre note (223).

(237) « *Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie*. Pour servir de suite aux lettres sur l'origine des sciences adressées à M. de Voltaire. Par M. Bailly. A Londres et à Paris, MDCCLXXIX. » La 22^e lettre surtout.

(238) Titre complet : « *Olf Rudbeks Atland... Olavi Rudbeckii Atlantica sive Manheim vera Japheli posterorum sedes ac patria, ex qua non tantum monarchæ et reges ad totum fere orbem reliquum regendum ac domandum, stirpesque suas in eo condendas, sed etiam Scythæ, Barbari, Asæ, Gigantes, Gothi, Phryges, Trojani, Amazones, Thraces, Libyes, Mauri, Turci, Galli, Cimbri, Cimmerici, Saxones, Germani, Suevi, Longobardi, Vandali, Heruli, Gepidae, Teutones, Angli, Pictones, Dani, Sicambri, Aliique, virtute clari et celebres populi olim exierunt. Editio secunda... Upsalæ... Curio...* 1679 » in-fol.

suédoise les noms de tous les anciens dieux de la Grèce et des Romains, en soutenant que toute la mythologie, toute la théologie classiques, venaient des bords de la Baltique. Il y avait de quoi montrer tout le parti qu'on peut tirer du jeu des étymologies, et de quoi faire sentir aussi tous les dangers de la méthode. On sait déjà que Fontenelle fait une part dans l'origine des fables aux hasards historiques, à l'introduction, à l'interprétation erronée de mots d'un vocabulaire étranger, aux équivoques, aux quiproquos, qui naissent de cet apport, signalant une transmission, mais aussi la masquant sous une floraison d'interprétations fantaisistes. Les étymologies ont leur importance, sont une chose, mais une parmi beaucoup d'autres pour Fontenelle, et parmi beaucoup d'autres plus importantes. Avec cela c'était prouver trop, et il n'aurait servi de rien de rejeter la théorie orientaliste des fables pour tomber dans la théorie nordique.

Mais, par Rüdbeck, on avait accès aux vieilles légendes du Nord, qui prouvent la fausseté de la théorie orientaliste, l'homogénéité, dans les grandes lignes, des croyances primitives sous toutes les latitudes. Par lui on touchait à l'Edda, qui, comme dira Bailly, est « le recueil des traditions du Nord » (239). Rüdbeck mettait l'Atlantide aux environs d'Upsal ; et le manuscrit de l'Edda de Snorre Sturlason venait précisément d'être donné par le grand chancelier de Suède et chancelier de l'Université d'Upsal, La Gardie, à la bibliothèque de cette ville (240). Sans doute, à l'époque de Rüdbeck, on pouvait se tromper sur l'attribution de l'Edda Soemundi, sur l'ancienneté des deux Eddas, sur les rapports de la littérature mythologique de l'Edda

(239) Bailly, *op. cit.*, p. 357.

(240) Renseignement dû à l'obligeance de M. A. Grape, bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale de l'Université d'Upsal. Donation La Gardie en 1669.

et de la mythologie Gréco-Romaine (241) ; mais l'important, de notre point de vue, est que presque tous les textes de l'Edda versifiée et de l'Edda en prose contiennent des allusions à des histoires de nains et de géants, et décrivent des transformations dignes de piquer d'émulation des magiciens Iroquois. Des gouttes d'eau s'y animent et donnent naissance au géant Ymir. Buri y naît de pierres. Ymir y est dépecé par les fils de Bôr. Sa chair forme la terre. ses os les montagnes, son crâne la voûte du ciel. De sa chair corrompue naissent les vers. Les fils de Bôr, Odin, Vili et Veï, de ces vers font des hommes intelligents et très petits, les nains ; et, quant aux hommes ordinaires, leur premier couple est formé par Odin et ses frères à partir du bois de deux troncs d'arbres (242).

Rüdbeck, ou ses collègues en érudition, ne doivent d'ailleurs sans doute pas être mis seuls en cause. lorsqu'on pense aux géants et aux magiciens, dont sont remplies les histoires du Septentrion. Il courait certainement sur le Nord d'étranges histoires depuis longtemps, histoires de pêcheurs, de voyageurs, dont des récits littéraires avaient pu faire la lecture ordinaire du public ; et le Nord là n'avait d'autres limites que celles des brumes et des bourrasques de neige, des glaces et du froid (243). Des expéditions de pêche de marins

(241) Cf. Salomon Reinach, *Orpheus. Histoire générale des religions*, Paris, Picard (s. d.), 6^e mille, pp. 202 sq.

(242) D'après S. Reinach, *op. cit.*, *loc. cit.*, pour la forme des noms ; et, pour le fond, d'après les textes de l'Edda cités et commentés par Rüdbeck, *op. cit.*, *ed. cit.*, en particulier cap. I, § 2 ; cap. IX, § 2 ; cap. XXII, § 2.

(243) Les ouvrages qui mettent ici sur le plus grand nombre de pistes sont, entre autres :

Gilbert Chinard, *L'exotisme Américain dans la littérature française au XVI^e siècle, d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc.*, Paris, Hachette, 1911 ; Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1913, in-8° ; Abel Lefranc, *Les navigations de Pantagruel. Etude sur la géographie rabelaisienne*, Paris, Leclerc, 1905, in-4° ; Pierre Villey, *Bibliothèque française, XVI^e siècle. Les sources d'idées. Textes choisis et commentés*, Paris, Plon (s.d), in-16.

basques, rochelais, normands, poussaient vers l'extrême nord au ^{xv}^e siècle ; on en revenait avec des contes mystérieux et effrayants, des histoires de démons et d'ours blancs, qu'on ne devait pas toujours distinguer très bien les uns des autres, des récits de cris qui volaient dans la tempête ; et tout cela se répétait dans les ports, et devait former une sorte de tradition orale sur les enchantements du Nord. Montaigne prétendait bien avoir appris beaucoup sur les sauvages, à causer avec des marchands, des matelots, un domestique qui est allé en Amérique, et des sauvages, trois sauvages qu'il a interrogés au port de Rouen (244). Fontenelle était de Rouen et devait connaître les traditions orales qui circulent dans les ports ; elles avaient pu l'amener à s'intéresser aux histoires du Septentrion. On en trouvait dans Rabelais, qui conduisait Pantagruel dans l'Atlantique nord à l'île des démons, dont il devait très probablement la description au cosmographe Thévet, un de ses intimes amis qu'il connut dès 1536, auquel il emprunta, bien que Thévet n'ait publié qu'après la mort de Rabelais (245). On n'était pas obligé d'accepter purement et simplement les dires de Thévet quand, entre autres îles, quelque part du côté de Terre-Neuve, il décrivait « celle qu'on appelle des Démons, qui est la plus grande et la plus belle, mais à présent déshabitée, à cause des grandes illusions et fantômes qui s'y voient par la ruse et cautelle des diables » (246). Mais Jacques Cartier, qui avait aussi parlé du Nord, puisqu'il cherchait un passage au nord-ouest pour aller

(244) D'après Chinard, *L'exotisme... XVI^e siècle, pass.* et Montaigne *Essais*, liv. I, chap. XXX, « Des Cannibales ».

(245) Cf. A. Lefranc, *op. cit.*, pp. 119, 120, 126, 127.

(246) Thévet, ap. Lefranc, *op. cit.*, p. 123. La description de l'Isle des Démons est au t. II, p. 1018, verso de « *La Cosmographie universelle d'André Thévet, cosmographe du Roy*. Illustrée de diverses figures des choses plus remarquables vues par l'auteur et incognues de nos anciens et modernes. A Paris, chez Pierre L'Huillier, 1575 », 2 vol. in-f^o.

en Chine, puisque ses hommes mouraient dans un hiver terrible du scorbut, maladie inconnue (247) des pays du soleil, racontait du Canada, pays à été très court, que les sauvages y « croient en un qu'ils appellent Cudouagny ; et disent qu'il parle souvent à eux, et leur dit le temps qu'il doit faire. Ils disent aussi que, quand il se courrouce à eux, qu'il leur jette de la terre aux yeux » (248). Cela ne donnait pas une meilleure opinion du sens rassis des naturels que de l'exactitude des cosmographes.

Il en était, décidément, de même en tout pays, et ceux qui rattachaient les débauches imaginatives à l'ardeur du soleil, comme on le fait « ordinairement », avaient certainement tort (249). Ainsi faisait Huet, futur évêque d'Avranches, dans sa *Lettre sur l'origine des romans*, parue en 1670, et c'est aussi l'idée qui devait s'implanter dans les esprits au commencement du XVIII^e siècle avec le grand succès des *Mille et une Nuits*. L'Orient « vague et indéterminé » de Huet comprenait les Égyptiens, les Arabes, les Perses, les Indous, les Syriens ; le succès de Galland devait le limiter au profit des Arabes (250).

Tout foyer d'origine unique étant écarté, la route est libre ; on comparera du nord au sud et de l'ouest à l'est, et du présent au passé. Comme les Cafres, les Lapons et les Iroquois, les Arabes, les Péruviens, les Chinois seront mis à contribution ; Ovide et le folklore seront confrontés.

Les Chinois sont, comme les Américains, bien connus

(247) Cf. Chinard, *L'exotisme... XVI^e siècle*, pp. 38 et 39.

(248) Cartier dans « *The voyages of Jaques Cartier published from the originals with translations, notes and appendices*, by H. P. Biggar, Ottawa, 1924 », p. 179.

(249) Fontenelle dit : « On attribue ordinairement l'*Origine des Fables* à l'imagination vive des Orientaux ; pour moi, je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes. » (*Œuvres*, ed. Bastien, t. V, p. 364.)

(250) Cf. Bédier, *Les Fabliaux. Études de littérature populaire et d'histoire littéraire du Moyen Âge*, Paris, Bouillon, 1893, in-8°, p. 45.

par les relations des missionnaires (251). Dès 1307 la prédication du christianisme a été entreprise dans une partie de la Tartarie et de la Chine septentrionale, et le pape Clément V a créé le siège archiépiscopal de Kham-balou ou Pékin. En 1567 Melchior Carneiro, Jésuite, a été désigné par Pie V comme évêque pour la Chine et le Japon. Les Jésuites ont pris pied en Chine et sont devenus bientôt dominants, avant d'être, et pour cela même, très attaqués. En 1584 le P. Mathieu Ricci compose une mappemonde et les mandarins la gravent à leurs frais (252). A partir de 1600, présenté à la Cour de Pékin, bien vu de l'empereur, il donne une vigoureuse impulsion à l'œuvre de christianisation ; et, vers 1660, elle est assez avancée. La Société des Missions étrangères commence son œuvre en Chine. En outre, Franciscains et Dominicains rivalisent de zèle, entre eux et avec les Jésuites, peu à peu très jaloués. Les *Lettres édifiantes et curieuses*, si célèbres et si combattues, ne commencent, sous ce nom, qu'en 1702 ; mais, sous d'autres titres, elles remontent à une centaine d'années au moins, et tiennent l'Europe au courant des progrès de la foi, décrivent les lieux, les habitants, leurs mœurs ; ceci depuis 1550 ; la plus ancienne, de 1545, étant une lettre de François Xavier, l'apôtre des Indes. On ne pouvait pas ignorer les choses de Chine, et d'une Chine qui allait jusqu'au Japon, quand tous les savants qui figuraient parmi les missionnaires entretenaient une correspondance assidue avec tous les amis qu'ils avaient en Europe, avec l'Académie des Sciences de Paris surtout, depuis 1666. Eût-on voulu oublier la Chine, que les discussions sur les cérémonies chinoises

(251) Cf. en particulier : A. Launay, « *Société des Missions étrangères—Histoire des missions de la Chine*, par Adrien Launay, de la Société des Missions étrangères », 1907, 3 vol. in-8° ; Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII^e et XVIII^e siècles* (thèse), Paris, Hachette, 1096, in-8°.

(252) D'après A. Launay, *op. cit.*, t. I, *passim*.

auraient suffi à appeler l'attention sur elle ; or, la querelle des Jésuites et de leurs ennemis s'envenime fort à partir de 1670. Et Fontenelle était forcément au courant des choses de Chine vers 1680 (253).

Les Arabes de Fontenelle qui aiment, encore aujourd'hui, les histoires, et qui les remplissent « de prodiges, et de miracles, le plus souvent ridicules et grotesques » (254), sont probablement des Arabes dont ont parlé des voyageurs, des publicistes, des orientalistes du proche Orient. Le texte de Fontenelle n'est peut-être qu'un écho de conversations entendues à Paris, quand il y venait pour plus ou moins longtemps, avant de s'y fixer définitivement. Si on en croyait un historien de l'ancienne

(253) D'après P. Martino, *op. cit.*, pp. 105 sq. 110, 111, 123, 125. La querelle datait de loin, si elle a fait surtout du bruit à la fin du siècle et au début du siècle suivant, pour ensuite égayer Voltaire. On lit dans l'« *Apolo-gie des Dominicains, Missionnaires de Chine ou Réponse au livre du P. Le Tellier, jésuite, intitulé défense des nouveaux chrétiens ; et à l'Eclair-cissement du P. Le Gobien de la même Compagnie sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*. Par un religieux docteur et professeur en théologie de l'ordre de Saint-Dominique. Seconde édition. A Cologne, chez les héritiers de Corneille d'Egmond, M.DCC. » in-12°.

P. 44 : « Le P. Longobardi, jésuite, et plusieurs anciens missionnaires de cette sainte Compagnie ont désapprouvé et condamné dans leur assemblée tenue à Kian-Ting, de la province de Nanquin, en 1628... les honneurs rendus à Confucius... »

P. 46 : « Les religieux de Saint-François et de Saint-Dominique ont toujours regardé les honneurs que les Chinois rendent à leurs morts comme des cérémonies d'un culte superstitieux et idolâtre. Les évêques et les vicaires apostoliques ont approuvé et embrassé ce sentiment après avoir longtemps examiné ces cérémonies aussi bien que les rituels qui les prescrivent. La Sainte Congrégation de la Foy les a condamnées solennellement par un décret confirmé par le pape Innocent X, l'an 1645... »

P. 138 : « Le P. Le Tellier prétend que dans la suite des temps les Dominicains ont changé de sentiment (ce qui est très faux) ; au moins il ne peut nier qu'en 1637 ces religieux et ceux de Saint-François ne fussent persuadés que les Jésuites permettaient à la Chine des cérémonies superstitieuses et idolâtres, puisqu'il dit qu'ils jetèrent les pères de la Compagnie dans un grand embarras à cette occasion sur la fin de cette année et au commencement de la suivante 1638. »

(Plainte au pape Urbain VIII (pape 1623-1644) des PP. Jean-Baptiste de Morales, dominicain, et Antoine de Sainte-Marie, franciscain.)

(254) Fontenelle, *De l'Origine des Fables*. (Œuvres, éd. Bastien, t. V, p. 361.)

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (255), il n'y aurait pas eu grand chose de solide à apprendre à Paris vers ce temps-là pour les arabisants sérieux : « Pour l'arabe, quoiqu'il en existât une chaire au Collège Royal, on le savait encore moins à Paris que l'hébreu... Pierre Vattier... d'Herbelot... Galland et Renaudot exceptés, le très petit nombre de ceux qui étudiaient l'arabe s'en tenaient à l'idiome vulgaire, n'ayant d'autre intention que de se faire interprètes ou voyageurs dans le Levant. Ils avaient commencé comme on disait alors par être « enfants de langues » ... ». Mais il n'en reste pas moins que Colbert s'intéressait vivement à la recherche des manuscrits orientaux, aux relations commerciales à nouer dans tout le proche Orient, donnait des ordres en ce sens à nos consuls de Chypre et d'Alep, à l'ambassadeur de France à Constantinople, marquis de Nointel, créait l'École des Jeunes de langues, et que, en ce temps où les impulsions qui venaient de haut étaient respectées, on devait parler beaucoup du proche Orient à Paris (256).

Et surtout les on dit, ici, nous suffisent, car Fontenelle, en ce point, avait moins besoin de mémoires originaux et solides que de récits suggestifs, ceux qui conduisent à inventer une hypothèse. Le succès de Galland est postérieur ; mais le retentissement des *Mille et une nuits*, *Contes arabes*, traduits par Galland et publiés de 1701 à 1708 et 1717, et la préparation de cette traduction, sont deux choses (257). En 1679, Antoine

(255) L. F. Alfred Maury, *Les Académies d'autrefois. L'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2^e éd., Paris, Didier, 1864, in-12, p. 252.

(256) Cf. Martino, *op. cit.*, p. 150., et Ernest Lavisse, « *Histoire de France des Origines à la Révolution*, t. VII, 2^e partie, Louis XIV de 1643 à 1685, 2^e partie), par E. Lavisse », Hachette, pp. 161 sq.

(257) Dans « *Les Mille et une nuits, Contes arabes*, traduits par Galland. Nouvelle édition revue... » Paris, Garnier (s. d.), 3 vol. in-8°, une notice consacrée à Galland (p. I à VIII), et signée Charles Nodier, donne sur Galland des renseignements intéressants. La 1^{re} éd. complète Paris, Barbin, puis Ricœur, puis Delaulne. 11 vol. in-12, 1704-1717.

Galland en est à son troisième voyage dans le proche Orient ; il le fait pour enrichir le Cabinet du Roi et la bibliothèque de Colbert ; il est, depuis assez longtemps déjà, un des exécutants de la politique de pénétration orientale de Colbert ; il a suivi à Constantinople l'ambassadeur Nointel ; il est passé à Jérusalem ; il a parcouru la Terre Sainte ; il écoute, il dessine ; il revient en France, repart, revient ; il a dû aussi beaucoup raconter ; et on était avide de nouvelles concernant l'Orient entre 1670 et 1680.

Des Arabes (258) on avait, depuis assez longtemps, un portrait un peu bien haut en couleurs, dû à Michel Baudier, historiographe de France (259). Un titre de chapitre comme celui-ci donnait déjà le ton de l'ouvrage : « La naissance, la vie et la mort de Mahomet, imposteur abominable et faux prophète des Turcs, Mores, Arabes, Égyptiens, Perses, Tartares et quelques

(258) Les Arabes de Fontenelle, puisqu'il s'agit de leurs récits, s'étalent sur tous les pays où ont déferlé la conquête et la culture arabes. Sur l'extension de cette culture, cf. entre autres choses Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, Paris, Geuthner, 1912, 2 vol. in-8°. On y parle des *Mille et une nuits*, t. II, p. 360 ; Chantepie de La Saussaye « *Manuel de l'histoire des religions* », trad. de l'allemand sous la direction de H. Hubert et d'I. Lévy », Paris, Colin, gd in-8°. L'Islam est traité par le Pr. Dr Th. de Houtsma, pp. 251 sq. et son Mahomet ne ressemble que de loin à celui de Baudier dont nous parlons ; J. Zeller, *Entretiens sur l'Histoire du Moyen Age*, Paris, 1865, in-12. A été écrit pour la princesse Mathilde. Les premiers chapitres sont : Mahomet. — Le Califat ; les conquêtes Arabes. — Civilisation chrétienne et civilisation musulmane, au VIII^e siècle, Charlemagne et Haroun-al-Reschid, (donne une impression assez vivante de l'amour de la poésie et de la fable chez les Arabes) ; E. Renan, *Averroès et l'Averroïsme. Essai historique*, Paris, Durand, 1852, in-8° ; Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1875, gd in-8°, en particulier pp. 237 sq.

(259) « *Histoire générale de la Religion des Turcs, avec la naissance, la vie et la mort de leur prophète Mahomet, et les actions des quatre premiers califes qui l'ont suivi ; celles du prince Mahunirs ; et les ravages des Sarrazins en Europe, aux trois premiers siècles de leur loi. Ensemble le tableau de toute la chrétienté à la venue de Mahomet*. Par le sieur Michel Baudier de Languedoc. A. Rouen, chez Jean-Berthelin, dans la cour du Palais MDCXLI ». La 1^{re} édition est de 1626. Baudier fut historiographe de France sous Louis XIII. Son livre a été réédité à Rouen. Dates de Baudier 1589-1645.

Indiens » (260). On en lisait d'ailleurs de plus fortes dans le cours de l'ouvrage, où l'on n'est pas sûr qu'un esprit de la trempe de Fontenelle trouvât occasion d'édification. L'esprit de Mahomet était ainsi défini : « voluptueux et brutal, ne se repaissant que des sales délices de la sensualité, et aveugle à ceux de l'âme... Ainsi ne s'étant pas contenté d'avoir tenu b... en terre, comme nous avons montré, en sa vie, il en dresse un dans le ciel, afin qu'en ce monde et en l'autre, il pût jouir des brutaux contentements de ses impudicités » (261). Cela témoignait en tout cas singulièrement du pouvoir poétique de l'imagination, et tout le livre de Baudier est rempli de fables, ou racontées par les Arabes sur Mahomet, ou acceptées de Mahomet par les Arabes. Voici une assez bonne cuisine de magiciens : « Ils disent aussi que ce prophète étant déjà grandet, comme il paissait les troupeaux avec quelques autres jeunes bergers, trois hommes inconnus l'enlevèrent sur une haute montagne, dont le premier lui fendit le ventre, et lava ses entrailles avec de la neige ; le second lui ouvrit le cœur, en tira un grain noir et le jeta disant : c'est là la portion du diable ; le troisième le remit en son premier être » (262).

Les anges ont des façons qui rappellent fâcheusement les jongleurs américains, leveurs de sorts. Tout l'Alcoran

260) *Ibid.*, p. 13.

261) *Ibid.*, p. 662.

262) *Ibid.*, p. 20.

Très caractéristiques aussi de l'imagination effrénée, de l'ignorance, de la crédulité du public, de l'ascendant des imaginations fortes, sont les descriptions du voyage au ciel raconté par Mahomet.

P. 44 : « L'ange Gabriel l'avertit de la part de Dieu qu'il se levât en diligence. Mahomet se leva et trouva à sa porte une belle bête d'amble qui n'était ni cheval, ni mulet, ni âne... il avait la face humaine, le crin de perles, la poitrine d'émeraude, la queue de rubis et les yeux clairs comme des soleils. » Alborac était son nom—et les gens qui sont sujets à voir ce qui n'est point pouvaient bien après cela suivre Mahomet de ciel en ciel jusqu'au 8^e, où Dieu réside, et le regarder en cours de route s'asseoir, au 5^e, dans une chaise de lumière (pp. 44 à 59).

est naturellement traité de rêverie, quand ce n'est pas pis ; mais ces rêveries pouvaient fort intéresser Fontenelle. Du Ryer, plus paisiblement, avait donné une traduction du Coran en français en 1647 (263). Mahomet, avec Baudier et du Ryer, commençait ainsi dans les esprits l'étonnante carrière qui, après qu'il eût été l'occasion de pieuses capucinades au XVII^e siècle, le devait transformer, au XVIII^e, en allié de Confucius, de Zoroastre et des « philosophes » pour combattre « l'Infâme » (264).

Mais, s'il y avait là de quoi irriter les curiosités, il n'y avait pas assez pour les satisfaire, et les conversations devaient aller leur train. Les voyageurs les ont sans doute souvent alimentées. Les récits de voyages les plus célèbres, ceux de Bernier mis à part, sont un peu tardifs : le *Journal de voyage en Perse et aux Indes*, de Chardin, n'a paru qu'en 1686, son *Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient* seulement en 1711 (265). Tavernier ne publie qu'en 1676 *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier*. (266). Mais Tavernier a voyagé quarante ans avant de publier ; Chardin a quitté la France dès 1665 pour se rendre en Perse, est revenu en France en 1670. Bernier a publié dès 1670 (267). Les uns et les autres n'ont point parlé particulièrement des Arabes, mais de

(263) « *L'Alcoran de Mahomet en français*, p. P. Du Ryer de Mallezais » (s. l.) 1647, in-12.

(264) Cf. Martino, *op. cit.*, pp. 160 sq.

(265) *Journal de Voyage*, 1^{er} partie, Londres, 1686, 1 vol. in-fol. ; *Voyage de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. Amsterdam, chez Jean-Louis de Lorme, MDCCXI », 10 vol. in-12.

(266) Cf. notre note (221).

(267) *Voyages de François Bernier, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Cachemir etc., où il est traité des richesses, des forces, de la justice, et des causes principales de la décadence des États de l'Asie, et de plusieurs événements considérables, et où l'on voit comment l'or et l'argent, après avoir circulé dans le monde, passent dans l'Indoustan d'où ils ne reviennent plus*. Paris, 1830, 2 vol. in-8°. Bernier a visité la Syrie, l'Égypte et l'Inde. Il est parti pour l'Orient en 1654. La 1^{re} édition de l'ouvrage a été publiée en 1670 : *Histoire de la Dernière révolution des États du Grand Mogol*, t. I et II, Paris, 1670, in-12.

Bernier est du groupe libertin et des amis de Gassendi.

toutes les catégories possibles de musulmans, et des superstitions dont s'alimente l'imagination orientale ; ils devaient être prêts à répondre, même sur les Arabes, à qui les interrogeait.

Les Péruviens enfin, dont Fontenelle compare les légendes avec celles qui se rattachent au nom d'Orphée, ont été décrits de façon particulièrement compétente par un descendant des Incas que Fontenelle a pu lire, Garcillasso de La Vega (268). Garcillasso utilise Lopez de Gomara, le

(268) Garcillasso de La Vega (1530-1568). L'ouvrage de Garcillasso de La Vega, né au Pérou et issu de la famille des Incas, parut : 1^{er} vol., Lisbonne, 1609 ; 2^e vol., Cordoue, 1616, in-fol^o, en espagnol (en dépit de l'affirmation du traducteur Baudoin (Michaud).

Fontenelle, qui savait l'espagnol, a pu lire la version espagnole. Il a pu, plus facilement encore, avoir entre les mains : « *Le Commentaire Royal ou l'Histoire des Yncas roys du Peru, contenant leur origine, depuis le premier Ynca Manco Capac, leur établissement ; leur idolâtrie, leurs sacrifices, leurs vies, leurs lois, leur gouvernement en paix et en guerre, leurs conquêtes ; les merveilles du temple du Soleil, ses incroyables richesses, et tout l'état de ce grand empire avant que les Espagnols s'en fissent maîtres, au temps de Huascar et d'Atahualpa. Ensemble une description particulière des animaux, des fruits, des minéraux, des plantes et des singularités du pays. Œuvre curieuse et tout à fait nécessaire à l'intelligence de l'Histoire des Indes. Écrite en langue Péruvienne par l'Ynca Garcillasso de La Vega, natif de Cozco, et fidèlement traduite sur la version espagnole par I. Baudoin.* A Paris chez Augustin Courbé, libraire et imprimeur de Monseigneur frère du Roy, au Palais, dans la petite salle, à la Palme, M. DC. XXXIII, avec privilège du Roy. » 2 vol. in-4^o carré.

Le succès de la traduction Baudoin est attesté par 8 éditions successives, comme le constate dans sa préface un nouveau traducteur, de 1744, qui préfère à la version littérale de Baudouin un arrangement de sa façon : « *Histoire des Incas, rois du Pérou, nouvellement traduite de l'espagnol de Garcillasso de La Vega.* Et mise dans un meilleur ordre : avec des notes et des additions sur l'histoire naturelle de ce pays. » Paris, Prault fils, 1744, 2 vol. in-12. Ce nouveau traducteur est peut-être Dalibard.

Une chose laisse perplexes : Fontenelle appelle le premier Inca (*Origine des Fables. Œuvres*, éd. Bastien, t. V, p. 365) « l'Ynca Manco Guyna Capac » et ce nom de « Guyna » ne figure ni dans Baudouin, ni dans Dalibard (?) (Ni dans *Primera parte de los Comantarios reales...* Lisboa 1609. Nationale O¹ 773) et pourtant Baudoin, avec son auteur, commente de façon détaillée tous les noms et surnoms des premiers Incas.

Cf. Garcillasso, trad. Baudoin, t. I.

— Liv. I, chap. XVII, « Des conquêtes du premier Ynca Manco Capac » p. 82 : « Le nom de notre premier Ynca était Manco Capac, et celui de notre Roynie Coya Mama Oello Huaco, qui étaient frères... » ;

— Liv. I, chap. XXIV, « Des noms et surnoms que les Indiens donnèrent à leur Roy ».

P. 113 : « Le premier celui de Capac qui signifie riche non pas en biens

P. Joseph Acosta, Diego d'Alcobaca, Pedro de Cieça de Léon, Augustin Carate, le P. Blas Valera, et bien d'autres ; mais il a l'avantage de connaître le Pérou depuis toujours, et d'avoir directement recueilli de la bouche des derniers Incas les traditions, pieusement transmises, sur les origines de la civilisation Péruvienne. Son oncle l'Inca lui a raconté dans son enfance que jadis, dans toute l'étendue du pays, il n'y avait que des montagnes, des précipices, encombrés de broussailles et d'épines. Les hommes vivaient comme des bêtes, sans religion, sans gouvernement ; ils ne cultivaient pas le sol ; ils n'étaient pas vêtus ; ils mangeaient des fruits, des racines, souvent la chair humaine. Le Soleil, père des Incas, touché de la misère des hommes, leur envoya deux de ses enfants, un fils et une fille, pour leur apprendre à l'adorer et à vivre en hommes raisonnables, et non en brutes, leur enseigner à bâtir des maisons, à se grouper dans des villes, à cultiver la terre. Les deux enfants divins, fils du Soleil et de la Lune, devaient s'arrêter sur la Terre dans le lieu où une verge d'or, que leur donna le Soleil, s'enfoncerait dans le sol, si profondément qu'ils ne la verraient plus. Ce fut dans le vallon Houanacaouti que cela arriva, et c'est de là qu'ils partirent pour accomplir leur mission et assembler les habitants sauvages du pays. Les deux enfants du Soleil furent la souche de la dynastie des Incas ; ils se nommaient : le premier Inca, Manco Capac, et la première reine, Coya Mama Oello

de fortune... mais bien en trésors d'esprit... le second nom fut Huac Cha-cuiae c'est-à-dire amateur des pauvres... »

P. 114 : «... Ce prince fut donc dès lors appelé Manco Capac, ayant toujours été nommé auparavant Manco Ynca. Que si nous venons à considérer ce mot Manco nous ne douterons point que ce soit un nom propre ; mais nous ne savons pas ce qu'il signifie en la langue générale du Pérou... Quant à ce nom Ynca il faut remarquer qu'a le considérer en un prince c'est le même que Seigneur, ou Roy... »

S'il s'agit d'une simple coquille, elle viendrait peut-être de l'expression Manco Ynca. Manco Ynca Capac, Manco Cyna Capac, Manco Guyna Capac, L'Ynca Manco Guyna Capac.

Huaco (269). Ces héros civilisateurs ont amené en fait Fontenelle à songer à Orphée ; leur baguette d'or magique aurait pu aussi appeler sous sa plume une comparaison avec la baguette des sourciers, découvreurs de trésors, et magiciens de son temps ; le sujet devait l'intéresser ; et nous verrons, à propos de *l'Histoire des Oracles*, que, s'il ne parle jamais de la magie, il doit avoir ses raisons, dont la principale n'est pas l'ignorance (270).

Il était, en tout cas, suffisamment pourvu de faits, même s'il ne citait pas, pour saisir les analogies qui se cachent sous les fables les plus diverses. Son expérience personnelle lui livrait le folklore ; Ovide et son éducation gréco-latine l'aboutissement et les survivances d'une longue tradition barbare chez des peuples très cultivés ; ses lectures et ses conversations tous les échantillons de sauvagerie qu'il lui fallait, empruntés à toutes les régions du globe.

Laisser parler les faits, telle fut donc sa méthode, même s'il ne fit pas la preuve de ce qu'il avançait avec le luxe de références qui, chez les non Cartésiens, était d'usage, et qui serait aujourd'hui de rigueur. Elle était même toute naturelle chez un esprit aussi libre que le sien, et paraît toute simple, après qu'il a montré lui-même le chemin, il est vrai. Lang a cherché des précurseurs à ce précurseur authentique du comparatisme contemporain, en Eusèbe ou Spencer ; oserons-nous dire, après une autorité si marquante, qu'on pourrait chercher moins loin ? Tous les gens de l'époque de Fontenelle, lorsqu'ils sont bien pensants, appliquent, avec une tranquillité qui désarme, la méthode inévitable que nous décrivons plus haut, et qui consiste à concevoir autrui à son image ; mais tout l'intérêt du

(269) D'après les premiers chapitres de la trad. Baudoin et le résumé d'arrangement de Dalibard (?) t. I, chap. I.

(270) Cf. plus bas, Part. IV, chap. IV, « Les impostures des prêtres fabricants de miracles ».

procédé est dans les retouches que l'on apporte à l'hypothèse qui sert de base de départ ; et les contemporains de Fontenelle négligent précisément ces retouches, quand ils font s'arrêter l'arche de Noë sur toutes les montagnes du monde, quand ils retrouvent partout des analogies avec la tradition Biblique dans les religions et les légendes de tous les peuples, quand leurs croyances leur semblent devoir être la source originaire des croyances de toutes les nations, la raison d'autrui une corruption de la leur ; ils font, eux aussi, du comparatisme, mais du comparatisme intempérant, dogmatique ; que les matériaux s'accumulent, qu'un vide se produise, un vide dans la croyance, que tous les peuples soient regardés avec la même impartialité, tous les livres avec le même sang-froid ; que tous les points de vue s'équivalent, qu'on les adopte tour à tour, qu'il n'y ait plus d'exception pour le peuple élu dépositaire d'une prétendue vraie tradition, et justement au moment où l'on proclame, par prudence, qu'on fait pour lui une exception ; que tout soit pesé aux mêmes balances, et le comparatisme de Fontenelle apparaît.

Comment ne pas être tenté de sourire lorsqu'on voit, en 1681, un homme aussi intelligent et lettré que le Père Thomassin (271) établir ainsi le bilan du comparatisme intempérant, soutenu d'une érudition considérable : « MM. Selden, Bochart, Vossius, Marsham, M. Huet, m'ont ouvert les yeux, quand ils ont commencé à paraître, et m'ont excité à rechercher ceux qui les avaient précédés dans ce noble travail, et encore davantage à relire les anciens poètes, les orateurs, les historiens et

(271) « *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les lettres humaines par rapport aux lettres divines et aux Écritures*, divisée en six parties dont les trois premières regardent l'étude des poètes, et les trois suivantes celle des historiens, des philosophes et des grammairiens, par le P. L. Thomassin, prêtre de l'Oratoire. A Paris, chez François Muguet, Imprimeur du Roy et de Mg^r. l'Archevêque, rue de la Harpe, aux Trois Roys, MDCLXXXI. » 3 vol. in-8°, t. I, préface, § XVIII.

les philosophes, pour y découvrir moi-même ce qui pourrait avoir plus de rapport à l'Écriture, à la religion et à la morale chrétienne... » Sans doute, en même temps que très croyant, on est très libéral dans l'Oratoire et, quand on trouve des analogies entre les pensées des païens et celles des chrétiens, on peut les mettre, partiellement, au compte de la lumière naturelle, ou de « cette loi écrite dans le cœur » de tous les hommes, qui « ne peut pas n'avoir point une extrême correspondance avec l'Écriture, l'une et l'autre étant écrites comme du doigt de Dieu, qui est le Saint-Esprit » (272); il n'en demeure pas moins que la méthode aboutit à faire voir « que les poètes ont emprunté ce qu'ils ont de bon ou des Écritures, dont les démons ont tâché de contre-faire les mystères dans les superstitions de la gentilité et dans les fables des poètes; ou des bruits qui s'étaient répandus au loin des vérités annoncées par les prophètes; ou enfin des restes de la lumière et de la loi naturelle écrite dans le cœur de tous les hommes » (273). Sans doute encore on songe ici à l'enseignement, et tous les rapprochements sont bons qui font s'intéresser à quelque chose, qui conduisent à comprendre et à goûter un texte, qui sont occasion non seulement d'instruction mais d'éducation et d'édification; mais, en dépit de la part laissée aux lumières naturelles et des nécessités de la pédagogie, on peut trouver moins simple que le père cette interprétation des faits : « On ne comprendra jamais combien il est véritable que toute la doctrine des païens, et la Fable même, a pris ce qu'elle peut avoir de vrai et de bon de nos divines Écritures, si l'on n'a été une fois bien convaincu que toutes les sciences sont venues de la Grèce dans l'Italie, dans la Grèce de l'Égypte, et de l'Assyrie dans l'Égypte, c'est-à-dire

(272) Thomassin, *op. cit.*, t. I, part. I, liv. I, chap. XVII, p. 220.

(273) *Ibid.*, p. 218.

du pays, où les patriarches et les prophètes du vieux Testament ont vécu, dans le reste du Monde » (274).

Il a précisément manqué à Fontenelle d'être une fois « bien convaincu ». Il n'a pas méconnu l'importance des travaux des « savants » de ces derniers temps (275), qui sont, très probablement, ceux auxquels se réfère le père Thomassin, Bochart entre autres, féru d'étymologies égyptiennes et phéniciennes ; mais, par ce qu'il n'était pas « bien convaincu », il n'a pas vu avec Thomassin une Phénicie confondue « en une nation » avec les Babyloniens, les Assyriens, les Arméniens, recueillir la tradition de « Noë qui habita, lui ou ses descendants, dans l'Arménie, dans la Chaldée, dans la Mésopotamie, dans la Syrie et enfin dans la Phénicie et dans l'Égypte » (276), pour transmettre par mer ce trésor à tous les peuples du bassin méditerranéen. Il a fait leur part aux étymologies, mais une part limitée, comme il en faisait une, également limitée, aux emprunts de fables, déjà constituées, de peuple à peuple. Ainsi, prolongeant le comparatisme à idée préconçue, et lui retirant l'idée d'un peuple élu, il l'a transformé en comparatisme moderne, et peut passer à bon droit pour le fondateur de la méthode.

Mais, s'il n'existe plus de peuple élu, et si toutes les nations sont parties à peu près du même point ; pour décrire ces origines, il faut craindre de tomber dans une autre erreur. Pas plus qu'il ne faut avoir la superstition d'un peuple, il ne faut avoir la superstition des origines. L'élève des Jésuites n'a pas admis sans critique les récits de ses maîtres, et sa conception du sauvage en fait foi. Aux environs de 1680, on pouvait penser du sauvage des choses assez différentes. Les sources principales de renseignements étaient les relations des missionnaires et les récits des voyageurs, et

(274) Thomassin, *op. cit.*, t. I, part. I, liv. II, chap. XVII, 1, p. 529.

(275) Fontenelle, *Origine des Fables*. (*Œuvres*, éd. Bastien, t. V, p. 370.)

(276) Thomassin, *op. cit.*, t. I, part. I, liv. II, chap. XVIII, § 10, p. 150.

les affirmations des uns et des autres ne concordaient pas toujours ; ils ne voyaient pas les mêmes choses, occupés qu'ils étaient, les uns à commercer, les autres à enseigner la foi chrétienne ; ils n'interprétaient pas non plus de la même façon ce qu'ils voyaient. Même parmi les missionnaires, selon les différences d'ordre, ou de tempérament, il y avait des divergences d'opinion.

Les missionnaires ont, d'une façon générale, l'avantage de voir le pays de très près, et d'y rester très longtemps, de vivre de la vie des naturels ; ils ont chance de noter beaucoup plus correctement et minutieusement les mœurs, de décrire beaucoup mieux les croyances, qui les intéressent particulièrement, puisqu'ils veulent, ou les détruire purement et simplement, ou les utiliser pour les modifier, puis les remplacer par d'autres. Mais ce sont des croyants, de foi très vive, et ce sont des professeurs. Ils ont en général souffert en Europe de voir combien la conduite des chrétiens s'écartait de l'esprit de l'Évangile ; et ils ont rêvé des vertus de l'Église primitive. Parmi les primitifs, malgré les brutalités des êtres grossiers au milieu desquels ils vivent, ils croient retrouver quelque chose d'un état antérieur aux vices de la civilisation. Avec cela, et malgré les difficultés de leur tâche, à cause de ces difficultés mêmes, ils s'attachent à leurs élèves, épient les moindres lueurs de compréhension de ces esprits encombrés d'images, à peine détachés des choses, incapables d'abstraction supérieure ; et ils les voient plus beaux et meilleurs que les civilisés. Enfin, ces missionnaires, si élevé que soit leur idéal, et bien qu'ils travaillent dans le ciel, fondent des établissements sur la terre ; ils ont une situation plus importante que celle qu'ils avaient en Europe, perdus au sein de leur ordre ; ils dirigent ; ils commandent ; ils ont une politique ; ils se passionnent pour leur œuvre ; et il faut bien qu'il vaille la peine d'avoir pris tant

de soins, que pays et sauvages soient de ceux qui méritent d'être polis par des mains expertes (277).

Les voyageurs et les marchands, gens plus rudes, et qui ne mâchent pas les mots, voient les choses sans indignation, mais les rendent plus brutalement. Champlain, qui s'intéresse aux denrées, aux fourrures, et qui n'aime pas être volé, avait dit des populations qui sont sous le 42^e degré 3/4 de latitude : « Je ne sais quelle loi ils tiennent, et crois qu'en cela ils ressemblent à leurs voisins, qui n'en ont point du tout, et ne savent adorer ni prier. Il semble, à les voir, qu'ils soient de bon naturel et meilleurs que ceux du Nord, mais, à dire vrai, ils sont méchants... Ils sont grand larrons, et, s'ils ne peuvent attraper avec les mains, ils tâchent de le faire avec les pieds, comme nous l'avons éprouvé souventes fois » (278). Cela ne rendait pas tout à fait le même son que la description de populations, qui ignorent le tien et le mien, et toutes les folies des civilisés, qui naissent de la possession des richesses. Champlain avait encore montré les Montaignets et les Souriquois dévorant les plus effroyables nourritures, en temps de famine, « une charogne qu'il y avait plus de deux mois que j'avais fait jeter pour attirer les renards » (279), et les sauvages mangeant de façon peu ragoûtante, même en temps d'abondance : « Et pour mon regard, d'autant que je ne voulais point de leur bouillie, à cause qu'ils cuisinent fort salement, je leur demandai du poisson et de la chair,

(277) Pour tout cela voir surtout :

Martino, *op cit.*, en particulier. p. 105 ; Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique...*, XVII^e..., XVIII^e siècle ; Salone, *op. cit.* ; André Lichtenberger, *Le Socialisme au XVIII^e siècle. Étude sur les Idées socialistes dans les écrivains français du XVIII^e siècle avant la révolution* (thèse), Paris, Alcan, 1895, in-8°. Les 2 premiers chapitres concernent les missionnaires Jésuites, le Paraguay, etc. ; R. Hubert, *Les Sciences sociales dans l'Encyclopédie* (thèse), Paris, Alcan, 1923, in-8° ; surtout pp. 80 sq.

(278) *Voyage du sieur de Champlain ou Journal ès découvertes de la Nouvelle France*. Paris. Imprimé aux frais du gouvernement, pour procurer du travail aux ouvriers typographes. Août, 1830, 2. vol. in-8°, t. I, p. 110.

(279) *Ibid.*, t. I. p. 171.

pour l'accommoder à ma mode » (280). Voilà qui pouvait toucher Fontenelle auquel les choses de la bouche n'étaient point indifférentes (281). Dans les récits de l'explorateur défilaient les supplices horribles infligés aux prisonniers de guerre (282), les pratiques des devins et magiciens, dénommés Ostemouy ou Pilotois, « garniments » qui simulent des conversations avec le diable dans une cabane, où ils s'enferment, pendant que « tout le peuple est autour de la cabane assis sur leur cul comme des singes » (283). Et l'humanité primitive faisait moins bonne figure que chez les Jésuites.

Fontenelle a dû soupeser tout cela, lui qui n'était ni propagateur de la foi, ni professeur, ni détaché des biens de ce monde ; et des renseignements qui venaient

(280) *Ibid.*, t. I, pp. 262-263.

(281) *Fontenelliana*. P. 55 : « On a prêté à Fontenelle ce principe affreux : « Qu'il faut, pour être heureux, avoir l'estomac bon et le cœur mauvais. » On peut répondre... » P. 127 : « Fontenelle avait une passion décidée pour les asperges ; et, dans la saison, il s'en faisait servir tous les jours. Un ami vint lui demander à dîner. Celui-ci aimait aussi les asperges, mais à l'huile. Le doyen de l'Académie ne les mangeait qu'au beurre. Fontenelle ordonna au cuisinier d'en accommoder la moitié de cette façon, et l'autre moitié au goût de son convive. On se mit à table ; au commencement du repas, l'ami se trouva mal ; on le transporta dans la chambre voisine. Fontenelle dit alors avec la plus grande tranquillité : « Puisque la chose est ainsi, mettez tout au beurre. »

Nous reviendrons sur l'anecdote, qui n'est pas prouvée, et dont les interprétations ont été très souvent abusives, au chapitre de la sagesse de Fontenelle. Cf., p. 590, où nous nous demanderons si l'on peut si aisément définir l'égoïsme de Fontenelle. Mais Fontenelle s'intéressait aux choses comestibles, cela est prouvé, et il a longuement correspondu avec Cideville, en entremêlant les considérations relatives aux confitures de pommes et à l'organisation de l'Académie de Rouen. Cf. « *Fontenelle et Cideville, Correspondance et documents inédits (1742-1757)* par M. Decorde, Secrétaire de la classe des Lettres et des Arts. (Séances des 14 et 21 février 1868), ap. *Précis analytique des Travaux de l'Académie impériale des Sciences, Belles-lettres et Arts de Rouen. Année 1867-1868* ». Paris, Derache, 1868, in-8°. Un autre ami de Cideville, Voltaire, n'avait pas laissé périmer la tradition de Saint-Evremont sur le chapitre de la chère et des vins, comme on le voit par son *Mondain*. Ce point a été entièrement et agréablement élucidé par A. Morize, *L'Apologie du luxe au XVIII^e siècle. Le mondain de Voltaire et ses sources*, 1909.

(282) Champlain, *op. cit.*, t. I, pp. 203 sq.

(283) *Ibid.*, t. I, p. 167.

de partout rendaient difficile de croire au bon sauvage. Garcillasso de La Vega, décrivant la période antérieure au régime Inca, disait que, dans le premier âge, il y avait, parmi les anciens Gentils, des Indiens un peu meilleurs que des bêtes apprivoisées, et d'autres qui étaient pires que les animaux les plus sauvages; qu'ils adoraient indifféremment des herbes, des plantes, des montagnes, de grosses pierres, des animaux, pour leur cruauté, leur ruse, leur grandeur, toutes choses proportionnées à leur brutalité; qu'ils faisaient des sacrifices diaboliques, sacrifiant au besoin leurs propres enfants devant leurs idoles, arrachant le cœur et les poumons, puis du sang encore chaud ensanglantant l'idole; qu'il y avait des boucheries de chair humaine (284). Jovet (285) confirmait que les « habitants du pays d'Antis mangent de la chair humaine »; il décrivait des sacrifices humains, avec un luxe de détails à faire dresser les cheveux sur la tête, montrait que ni les Incas, ni les Espagnols, n'ont pu étendre leur action jusqu'à ces brutes « engeance d'hommes cruels et dénaturés » ... « sortie, à ce que l'on tient, de la Mexique », et qui a « peuplé, depuis, toutes les contrées de Darien et de Panama, d'où elle a passé outre en ces grandes montagnes, qui, d'un côté, aboutissent à Sainte-Marthe, et, de l'autre, au Nouveau Royaume de Grenade » (286). Il ne se faisait pas une opinion beaucoup plus relevée des Caraïbes : « Ceux qui ont conversé avec les Caraïbes insulaires disent qu'ils ont étouffé par la violence de leurs brutales passions toute la connaissance que la nature leur donnait de la divinité » (287);

(284) *Le Commentaire royal...*, trad. Baudoin, t. I, pp. 44 sq.

(285) « *L'Histoire des Religions de tous les royaumes du Monde, par le sieur Jovet, chanoine de Laon, prieur de Plainchastel*. A Paris chez Théodore Girard, dans la Grand Salle, du côté de la cour des Aydes, à l'Envie, et chez Charles Osmont, au cinquième pilier de la Grand Salle, à l'Écu de France. MDCLXXVI, avec privilège du Roy. » 3. vol. in-12°.

(286) Jovet, *op. cit.*, t. III, pp. 245 sq. et 247 sq.

(287) *Ibid.*, pp. 196 sq.

c'est peine perdue de leur parler des mystères de la foi ; ils écoutent patiemment, puis répondent : « Compère tu es fort éloquent et fort adroit, je voudrais parler aussi bien que toi » (288).

Fontenelle devait donc relire ses maîtres, les Jésuites, d'un œil très averti, et faire dans leurs inestimables relations la part du fait et celle de la déformation professionnelle ; il arrivait ainsi à une conception du sauvage, qui était, somme toute, la plus juste qu'on pût se faire de son temps. Il n'est pas même certain que Bayle, pourtant si perspicace, ait vu mieux que lui. Si nous en croyons son interprète (289), il a été très intéressé par tous les documents concernant les primitifs, mais il s'est surtout servi d'eux pour montrer que la conduite morale est indépendante des dogmes d'une religion positive, et il a été amené à insister sur la douceur de populations que n'a point touchées la religion chrétienne. Fontenelle, qui n'avait pas ces préoccupations, le sérieux moral de Bayle n'étant pas le sien, et qui laissait parler les faits, voyait la raison humaine émerger, et combien lentement, avec quelles chances de naufrage ou de recul, des ténèbres les plus difficiles à concevoir pour un esprit éclairé. Les faits, aujourd'hui les plus avérés, n'avaient été établis qu'avec une prodigieuse lenteur ; les méthodes qui constituent la raison avaient mis à se constituer des siècles et des siècles ; un retour offensif des vieilles idées était toujours possible : « Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! » (290).

Ce souci d'insister sur l'histoire de la raison, ce goût de l'exotisme aussi et de tous les documents qui

(288) *Ibid.*, pp. 200 sq.

(289) Delvolvé, *op. cit.*, parle de l'intérêt que Bayle attache aux renseignements ethnographiques, en particulier aux pp. 381, 389.

(290) Fontenelle, *De l'Origine des Fables*, éd. Bast., t. V, p. 367.

permettent de confronter des façons de vivre, de sentir et de penser différentes, est chez Fontenelle de toutes les époques de sa vie. Dans les *Dialogues des morts*, tout le dialogue de Fernand Cortez et de Montezuma est une comparaison en règle des Américains et des Européens, représentés par les Espagnols. Les sottises des uns et des autres sont bien comparables, dit Montezuma ; les Grecs, si intelligents, dont vous me dites qu'avec les Romains ils vous ont donné votre civilisation, « a-ce été par surprise » qu'ils « ont cru dans tous les temps que la science de l'avenir était contenue dans un trou souterrain, d'où elle sortait en exhalaisons ? et par quel artifice leur avait-on persuadé que, quand la lune était éclipsée, ils pouvaient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable ? » Ce trou souterrain évoque de vieilles croyances, comme ce bruit effroyable de vieilles pratiques, qui montrent que tous les peuples ont été dans une barbarie très comparable aux origines ; et il ne suffit pas, pour les expliquer, de parler des artifices de quelques-uns. Dans l'*Histoire des Oracles*, où il suivra Van Dale, Fontenelle s'intéressera surtout aux artifices de Delphes, et ils étaient nombreux ; mais il souligne ici que l'artifice ne vient qu'après ; la production des fables est naturelle, l'exploitation des croyances par quelques-uns est un phénomène accessoire et dérivé (291).

L'interprétation allégorique des fables aussi est très postérieure à leur formation ; elle intervient quand une mentalité nouvelle a remplacé une mentalité ancienne, devenue inintelligible, et dont on interprète, coûte que coûte, les produits à contre sens. La mentalité de l'époque Homérique n'était déjà plus compréhensible à l'époque d'Ésope ; « Quoi, n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages ? » —

(291) *Dialogues des Morts*. Dialogues des morts modernes. Dialogue VI. Fernand Cortez, Montezuma, ap. *Œuvres*, éd. Bastien, t. I, p. 393.

Homère : « Hélas ! point du tout. » — Ésope : « Cependant tous les savants de mon temps le disaient ; il n'y avait rien dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*, à quoi ils ne donnassent des allégories les plus belles du monde. Ils soutenaient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale et des mathématiques même, étaient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avait quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvait un sens moral, l'autre en trouvait un physique ; mais, à cela près, ils convenaient que vous aviez tout su... » (292). Combien, si nous faisons de pareils contre-sens sur la Grèce Homérique, des états de l'humanité encore plus lointains nous doivent être difficilement imaginables. Nous ne pouvons avoir quelque espoir de nous les représenter correctement qu'en faisant un tour d'horizon, et en cherchant des exemplaires d'humanité très arriérée.

Les *Lettres Galantes du chevalier d'Her...*, qui ne sont pas un manuel d'histoire comparée des religions, trouvent cependant le moyen de parler des sauvages, assez peu sérieusement, puisqu'il faut suggérer un déshabillé galant : « Je ne suis point d'avis qu'on vous peigne en amazone, vous avez l'air trop doux ; je ne suis point d'avis non plus qu'on vous peigne en bergère, vous avez l'air trop fier ; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun des inconvénients qu'on pourrait trouver aux autres ; il faut qu'on vous peigne en Iroquoise... Il m'est venu une petite imagination qui pourra servir à orner le tableau, c'est que, comme ces Iroquoises, aussi bien que messieurs leurs maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne sera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs... » (293.)

(292) *Dialogues des Morts*. Dialogues des morts anciens. Dialogue V. Homère, Ésope, ap. *Œuvres*, éd. Bastien, t. I, p. 216.

(293) *Lettres Galantes*. Lettre XL. A Mlle de V..., ap. *Œuvres*, éd. Bastien, t. VIII, p. 247.

Lapone elle eût été trop vêtue, et Cafre trop peu jolie, et les Jésuites avaient déclaré belles les populations Iroquoises.

Un charmant passage de la *Pluralité des Mondes* nous fait, en un instant, accomplir sans fatigue tout le tour de la Terre, et les races et leurs mœurs passent devant nous en un tableau bariolé. Il faut expliquer à la Marquise qu'en dépit des apparences immédiates la Terre tourne sur elle-même ; et surtout lui rendre cette idée familière, et comme agréable : « Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, et que j'y demeure sans mouvement, pendant que la Terre tourne sous moi en 24 heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différents, les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des chapeaux, et puis des turbans, et puis des têtes chevelues, et puis des têtes rases, tantôt des villes à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles, qui ont des croissants, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays, qui n'ont que des cabanes ; ici de vastes mers, là des déserts épouvantables ; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la terre. » La Marquise, prenant courage sur cette pirouette légère qu'est notre Terre, emportée par la matière céleste, et osant même se détacher d'elle pour la regarder tourner, le maître peut, sans risques de l'étourdir, lui faire remarquer quelques détails : « D'abord il passera par ici des Anglais, qui raisonneront peut-être de quelque dessein de politique... Après cela paraîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera semblant de ne s'en pas soucier ; les femmes de la terre de Jesso, qui n'emploieront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris, et à se peindre de bleu les lèvres et les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares, qui iront fort dévotement en pèlerinage vers ce grand

prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des lampes, à la lumière desquelles on l'adore ; de belles Circassiennes, qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croient qui appartient essentiellement à leurs maris ; de petits Tartares, qui iront voler des femmes pour les Turcs et pour les Persans ; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries... » (294).

Exotisme d'estampes, de paravents et de bibelots, si l'on veut, mais qui conduit toujours aux mêmes réflexions : « Dans toutes les Indes orientales on croit que, quand le Soleil et la Lune s'éclipsent, c'est qu'un certain démon, qui a les griffes fort noires, les étend sur ces astres, dont il veut se saisir... En Amérique on était persuadé que le Soleil et la Lune étaient fâchés, quand ils s'éclipsaient, et Dieu sait ce qu'on ne faisait pas pour se raccommode avec eux. Mais les Grecs, qui étaient si raffinés, n'ont-ils pas cru longtemps que la Lune était ensorcelée, et que des magiciennes la faisaient descendre du ciel, pour jeter sur les herbes une certaine écume malfaisante ? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur, il n'y a que trente-deux ans (1654), à une certaine éclipse de soleil, qui, à la vérité, fut totale ? ... » (295).

« Nous portons donc en nous les survivances d'un passé, dont on peut essayer de reconstituer les étapes, si l'on veut bien utiliser toutes les sources possibles d'information, qui sont ici schématiquement indiquées : populations éloignées, antiquité gréco-latine, croyances populaires actuelles (296). Identifier ces survivances,

(294) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. Premier soir, éd. Bastien, t. II, pp. 35 et 36.

(295) *Ibid.* Second soir, *ibid.*, p. 49.

(296) Beaucoup d'autres passages témoignent des mêmes préoccupations dans les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, cf. entre autres, éd. Bastien, t. II :

P. 56 : « Voyez combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine... » (Second soir).

les comprendre, et, sachant leurs sources, doucement les détruire, avec une prudence calculée, cela a été le travail de toute la vie de Fontenelle. L'*Histoire des Oracles* le fait avec une perfidie qui émerveille, et nous y insisterons au chapitre du Dieu de Fontenelle ; elle n'est pas plus dangereuse que *De l'Origine des Fables*, qui, à cause de cela, ne pouvait être publié qu'après 1715 ; mais son orientation est un peu différente. *De l'Origine des Fables* cherche le vrai, indépendamment de l'usage qu'on en peut faire, et ce vrai d'ailleurs peut, parce qu'il est le vrai, être terriblement dangereux pour des croyances qui se prétendent la Vérité. L'*Histoire des Oracles* exploite à fond la situation. Elle utilise le comparatisme, elle ne le fonde pas. De la *Digression sur les Anciens et les Modernes* il ne convient pas non plus de parler longuement maintenant, car nous la retrouverons au chapitre de la sagesse de Fontenelle, quand nous traiterons de ses idées sur le progrès ; mais nous savons déjà que le cœur ne change guère, et que le cœur est tout l'homme ; il faudra donc que le progrès se fasse

P. 59 : « Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb... », (Second soir).

P. 89 : « J'eus lieu de reprocher à la marquise ce que nous reprochons à la vue de nos tableaux, de certains peuples... » (Quatrième soir).

P. 91 : « Nos Maures Grenadins... » (Quatrième soir).

P. 93 : « Il y a des pays dans la Chine... » (Quatrième soir).

P. 101 : « ... les nouvelles conquêtes leur sont défendues comme elles l'étaient autrefois aux rois de la Chine » (Quatrième soir).

P. 110 : « Vous savez encore qu'il y a en Amérique des oiseaux qui sont si lumineux dans les ténèbres... » (Quatrième soir).

P. 123 : « Ils ressemblent en quelque sorte aux îles Maldives... » (Cinquième soir).

P. 128 : « ... comme le Grand seigneur reçoit les ambassadeurs qu'on lui envoie... » (Cinquième soir).

P. 156 : « ... quelques observations que je lisais l'autre jour dans un *Abrégé des annales de la Chine...* » (Sixième soir). — Outre les ouvrages précédemment cités (cf. nos notes (243) (251) (277) en particulier), pour le goût des Chinoïseries et autres nouveautés exotiques au *xvii^e* siècle, cf. Belevitch-Stankevitch, *Le Gout Chinois en France au temps de Louis XIV*, Paris, Jouve, 1910, in-8° (thèse d'Université).

par la raison, et donc qu'il y ait une histoire de la raison (297).

Ceci nous conduit jusqu'en 1688 ; c'est l'époque où Fontenelle, sans être peut-être encore définitivement installé à Paris (298), y est souvent, converse avec ses amis de la petite maison du Faubourg Saint-Jacques, est en relations avec le monde des savants, qui gravite autour de l'Académie des Sciences ; et bientôt, tout uniment, ses travaux de secrétaire perpétuel signaleront, au jour le jour, les mêmes préoccupations, les fondant, jusqu'à les en rendre indiscernables, dans l'exposé des résultats acquis par la science. Tout l'intéressera de ce qui fait comprendre d'autres façons de penser et de vivre que celles qui nous sont familières, et dont les substructures nous sont communément inconnues : les légendes, les traits de mœurs, les instruments, les ustensiles, qui révèlent l'esprit au travers de la main, et la main au travers de l'outil. Il dira, en 1708, dans l'*Éloge de Tournefort* : « Il ramassait aussi des habillements, des armes, des instruments de nations éloignées, autres sortes de curiosités, qui, quoiqu'elles ne soient pas sorties immédiatement des mains de la nature, ne laissent pas de devenir philosophiques, pour qui sait philosopher » (299). Et Fontenelle a toujours philosophé de la sorte. On se demandera même pourquoi il a fallu tant de batailles, à l'époque de Boucher de Perthes, pour établir l'origine humaine des silex taillés, quand on aura lu ce passage de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, où Fontenelle résume et commente un mémoire de Jussieu sur l'origine des pierres appelées yeux de serpents et crapaudines, et en vient à parler des « pierres de foudre » : « Les pierres de foudre n'ont rien d'animal. Ce sont de

(297) Cf. plus bas, Part. V, chap. II, « Le croyant pessimite au progrès ».

(298) Cf. nos notes (24) et (24 bis) et notre texte pp. 12, 15 sq.

(299) Fontenelle, Éloges. *Éloge de Tournefort*, ap. *Œuvres*, éd. Bastien, t. VI, p. 240.

véritables cailloux, qui ont une figure de coin ou de fer de flèche. Cette figure a fait juger aux anciens Grecs qu'elles étaient les armes de Jupiter tonnant, et qu'il les lançait de ses mains avec la foudre. Cette opinion a passé, ou est née d'elle-même, chez les peuples du Nord, qui, pour trouver ces pierres en grande quantité dans leur pays, ne les ont pas moins révérees. Ils croient même, quoiqu'elles viennent de la foudre, qu'elles les en garantiraient, et on a bien de la peine, encore aujourd'hui, à les en désabuser. Les Chinois, qui ne sont guère à portée de la contagion de ces idées, en ont pourtant d'assez semblables, et il n'est pas trop aisé de voir pourquoi cette superstition est si naturelle. L'origine de ces pierres est très évidente et très sûre, dès qu'on en voit de toutes pareilles, taillées par les sauvages de l'Amérique, pour fendre du bois, ou armer leurs flèches... Notre continent a été habité anciennement par des sauvages, et les mêmes besoins, la même disette de fer, leur ont inspiré la même industrie. Dans la suite, leurs outils, devenus inutiles, ont été ensevelis en grande quantité dans la terre; ils s'y sont mieux conservés que s'ils eussent été de métal... Si les autres pierres figurées sont des monuments de grandes révolutions physiques, celles-ci sont le monument d'une grande révolution, qu'on peut appeler morale, et la comparaison du Nouveau monde avec l'Ancien sert également à prouver l'une et l'autre espèce de révolution » (300). L'idée de révolution mise à part, et si on lui substituait celle de causes actuelles et de transformations lentes, que Fontenelle, d'ailleurs, n'exclut pas toujours, les lignes que l'on vient de lire ont une allure étonnamment moderne, et rien n'y manque du système de l'*Origine des Fables*, et des moyens d'y parvenir : traces physiques et traces psy-

(300) *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1723 (éd. 1725), « Sur les pierres de foudre, les yeux de serpents et les crapaudines », pp. 16 et 17.

chologiques, qui permettent d'entrevoir le fond du passé. Un autre jour, Fontenelle parlera du cabinet de curiosités de « M. le Chevalier Sloane », rendra compte de son *Mémoire sur les dents et autres ossements de l'éléphant trouvés dans la terre* : « On a découvert des ossements d'éléphant en Angleterre, en Flandre, en Allemagne, et jusqu'en Islande et en Sibérie... Ils appartiennent si bien à des éléphants que c'est assez souvent de l'ivoire, dont on trafique. Cependant, les Sibériens, et surtout ceux qui sont idolâtres et encore fort sauvages, ont imaginé un animal fabuleux, auquel ils donnent ces os. Ils l'appellent « Mammout ». Il est d'une grandeur prodigieuse ; il vit dans de grandes cavernes, d'où il ne sort jamais, et, s'il en sort par quelque accident, il perd la vie dès qu'il voit le jour. Lorsqu'il marche dans des lieux trop bas, il soulève la terre, qui retombe ensuite. On ne l'a jamais vu, et on en sait l'histoire » (301). Il est en effet la cause explicative qui satisfait les contemplatifs Sibériens, les Descartes de ce pays et de ces idées d'un autre âge.

Animaux, plantes, médicaments, descriptions géographiques, mises à jour de cartes, sont autant d'occasions, pour le secrétaire de l'Académie des Sciences, de raconter l'histoire de la raison, son lent développement, ses tâtonnements et le peu de vérité qui, avec une prodigieuse lenteur, se dégage de l'amas des erreurs et des folies des hommes de tous les temps et de tous les lieux. Au centre de l'Académie, il est au centre de renseignements qui viennent du monde entier ; par l'intermédiaire du Père Gouye, plus que tous les autres, ses maîtres les Jésuites lui en fournissent, sans le vouloir, des quatre coins du monde, et lui, avec tout cela,

(301) *Ibid.*, année 1727 (éd. 1729), « Sur des os d'éléphant trouvés sous terre », pp. 1, 2, 3.

fait à la fois un résumé impartial de la question, et distille le poison dangereux, qui lui servira pour sa propagande. La raison se développe, et elle a une histoire ; il faut voir maintenant quel est son fonctionnement, et quelle est sa portée.

CHAPITRE V

Le fonctionnement de la raison

Fontenelle n'a analysé le fonctionnement de la raison que dans quelques fragments d'écrits inachevés : un *Traité de la Raison humaine*, un ouvrage intitulé *De la Connaissance de l'Esprit humain*. Ces fragments sont posthumes (302). Ce ne sont que quelques pages, mais qui en disent assez pour que l'on puisse être fixé sur l'idée qu'il avait des moyens dont dispose l'esprit, fût-il complètement dégagé des ténèbres de l'ignorance et de la grossièreté primitives. Les indications qu'il donne là s'éclaireront, par la suite, de toutes celles que nous réunirons sur la portée, selon lui, de la raison. On peut se demander pourquoi les écrits, dont nous n'avons que les fragments, sont demeurés inachevés. Trublet a une réponse toute prête : « Je soupçonne que M. de Fontenelle s'en est dégoûté et ne les a point achevés par le peu de succès qu'il en espérait. Peu de français... aiment la métaphysique... » (303). L'affirmation de

(302) On les trouvera au t. V, de l'édition. Bastien, pp. 327 à 411 ; liste de ces fragments :

1^o *Fragments d'un Traité de la Raison humaine* : 1^{er} fragment (sans titre) ; 2^e fragment (sans titre) ; 3^e fragment (*Loi de la Pensée*) ; 4^e fragment (*Réveries diverses. Du Raisonnement*).

2^o *Fragments de De la Connaissance de l'Esprit humain* : 1^{er} fragment (sans titre).

2^e fragment (« *De l'Origine des idées. Que toutes les idées sont prises dans l'expérience* »).

3^e fragment (« *Analogie de la Matière et de l'Esprit* ») ; 4^e fragment (sans titre). Ce fragment important concerne l'idée de l'infini.

(303) Trublet, *Mercur* d'octobre 1757. Vol. I, dans *Mémoires pour servir...*, 1761, pp. 171-172.

Trublet serait d'ailleurs corroborée par ces lignes de l'un des fragments en question : « Je n'entreprends point sur la nature de l'esprit une spéculation métaphysique, où je me perdrais peut-être, et où il est certain que peu de gens me suivraient, quand je ne m'y égarerais pas... J'éviterai avec soin les idées trop philosophiques, mais je ne les contredirai pas. Je les laisserai à l'écart, mais sans les perdre de vue... Peut-être même emploierai-je quelquefois la métaphysique, pourvu qu'elle se rende traitable, et qu'en conservant son exactitude et sa justesse, elle se laisse dépouiller de son âpreté et de son austérité ordinaires » 304. Quelqu'opinion que l'on ait sur cette théorie des agréments et de l'absence d'austérité philosophiques, on ne peut méconnaître qu'elle s'alliait admirablement avec des fins de propagande ; mais croira-t-on que Fontenelle eût été incapable de remplir le programme qu'il se traçait : sauver tout à la fois l'exactitude et l'agrément, incapable tout au moins d'essayer de le remplir ? Il l'a tenté, en des sujets autrement glissants, en tenant la gageure jusqu'au bout, avec un demi-insuccès inévitable, quand il a voulu exprimer en langage ordinaire les équations de l'algèbre, çà et là dans son *Histoire de l'Académie des Sciences* ; et cet insuccès, aux yeux d'un mathématicien actuel, a été un complet succès pour le grand public éclairé de son temps. Il n'est donc pas sûr que la crainte de l'insuccès l'ait seule arrêté. Il a peut-être eu tout simplement en train d'autres travaux ; il a remis à achever. Il avait d'ailleurs consigné par devers lui l'essentiel ; puis, tous ses autres écrits supposaient les principes qui étaient là énoncés ; les habiles sauraient bien les découvrir ; les autres comptaient peu.

« L'ancienne philosophie n'a pas toujours eu tort.

(304) *De la Connaissance de l'Esprit humain*, 1^{er} fragment, éd. Bastien, t. V, pp. 395-396.

Elle a soutenu que tout ce qui était dans l'esprit avait passé par les sens, et nous n'aurions pas mal fait de conserver cela d'elle » (305). Quelles que soient donc les ambitions de la raison, ses idées, toutes ses idées (et que serait-elle sans ses idées ?) ne seraient rien, si elles ne commençaient par dessiner les contours d'une expérience plus ou moins riche. « L'esprit reçoit et agit. Il reçoit par les sens des idées expresses d'une infinité de choses... mais il agit sur ces idées, augmente, diminue, combine en mille façons » (306). Les idées qui sont étroitement soudées aux sensations et aux images sont des idées qui « représentent » ; ainsi « quand je vois un animal se mouvoir de soi-même, j'ai une idée qui me le représente se mouvant de soi-même » (307). De même, en voyant une maison, j'ai une idée qui « représente » ; et aussi quand j'imagine une maison que j'ai vue ; ceci indépendamment du langage. Mais, si le langage intervient, au mot peuvent être attachées, selon les cas, une, ou deux idées, qui représentent : « Qu'on me dise le mot « beth », que je n'entends point, je m'en fais pourtant une idée, que je retrouve dans mon esprit quand je veux. Cette idée ne me représente rien de réel que le son... Si on me dit que « beth » veut dire une maison, alors, en entendant « beth », je vois dans mon esprit une maison. Cette idée représente et est l'idée d'une chose. Deux idées peuvent donc répondre à « beth », celle du mot et celle de la chose » (308). Idées « expresses » ou idées qui « représentent » sont tout le contenu original et solide de l'esprit ; mais l'esprit humain ne s'en tient pas à cette pensée concrète, ni non plus n'astreint son langage à se

(305) *De la Connaissance...*, 2^e fragment : *De l'Origine des idées...* ; éd. Bastien, t. V, p. 396.

(306) *Ibid.*, 4^e fragment, éd. Bastien, t. V, p. 405.

(307) *Traité de la Raison humaine*, 1^{er} fragment, éd. Bastien, t. V p. 373.

(308) *Ibid.*, *ibid.*, p. 377.

mouler toujours sur les idées « expresses », qui seules lui donnent un sens plein.

Outre les idées qui « représentent » l'homme en possède qui « assurent » : « Toute idée ne représente pas » (309). « Toute idée représente ou assure » (310). « Assurer » consiste à dépasser le donné, les idées qui représentent, en tant qu'elles représentent. Si, par exemple, j'ai vu « plusieurs » animaux se mouvoir, il se peut que je pense : « tout animal » se meut de lui-même. « Cette idée ne me représente point que tout animal se meut de soi-même ; elle m'en assure seulement » ; en effet, « tout animal » n'est pas quelque chose qui existe réellement ; aucune idée ne peut me « représenter », ni « tout animal », ni rien qui lui appartienne. Pourtant, « ayant vu plusieurs animaux se mouvoir d'eux-mêmes, je crois que tous les autres animaux, que je n'ai pas vus, et par conséquent tous les animaux généralement, se meuvent ainsi ». Dans ce cas, l'idée assure et ne représente rien ; si l'on veut qu'elle représente, on voit aussitôt « quelque animal », ou « quelques animaux », et « cette idée, d'universelle qu'elle était, devient particulière » (311). Il sera nécessaire, dans un instant, de demander sur quoi se fonde, en droit, la pensée de l'universel ; mais Fontenelle se borne en ce moment à décrire. Et, dans le même temps qu'il paraît asservir la pensée aux sensations et aux images, il indique en passant nombre d'idées que retrouvera la plus moderne psychologie, comme la loi d'économie de pensée, les bienfaits d'un relatif psittacisme, l'existence des différents plans mentaux, qui vont de l'image à la pensée sans images. Les propositions universelles ne sont donc point appuyées à des idées qui « représentent » ; l'esprit ne peut voir toutes les choses particulières ; les eût-il toutes vues, qu'il ne pourrait « les

(309) *Ibid.*, *ibid.*, p. 373.

(310) *Ibid.*, 2^e fragment, p. 380.

(311) *Ibid.*, 1^{er} fragment, pp. 373 et 374.

embrasser toutes » ; il y faudrait l'entendement infini de Dieu ; son impuissance condamne l'homme à l'économie des forces ; il « conclut que celles qu'il n'a pas vues, et qui sont de même nature, sont semblables aussi, et là-dessus forme une proposition universelle ». Les idées universelles sont un pis aller, mais fort commode : « une voie abrégée de l'esprit » ; l'entendement, infini, embrasserait « distinctement tous les particuliers ensemble » ; fini, sous le nom de vue universelle, il n'a qu'une idée « confuse », et qui « ne représente rien » (312). Les mots sont, dans cette économie de pensée, d'un grand secours, et de quelque danger. L'idée d'un mot peut être l'idée d'une sonorité, ou l'idée d'une sonorité et d'une chose ; quand on sait bien une langue, on a vu « par plusieurs expériences intérieures que l'idée du mot (comme sonorité) répond toujours à celle de la chose » ; on prend alors l'habitude de s'arrêter à l'idée du mot, sans passer jusqu'à celle de la chose » ; 'et cela s'explique par la loi d'économie de pensée, car « l'idée de la chose coûte à prendre », et « celle du mot ne coûte rien » ; on en vient donc à opérer sur les idées des mots, au lieu d'opérer sur les idées des choses, les tenant pour égales, sauf à faire, de loin en loin, la substitution des secondes aux premières, aux fins de vérification ; « car cette égalité n'est pas si juste qu'elle ne nous trompe quelquefois » (313). L'avantage, l'économie, et le danger, sont surtout grands lorsqu'il s'agit d'idées qui « assurent » ; car une idée qui « représente » se soutient bien dans l'esprit ; mais une idée qui « assure » n'est idée « ni de mot, ni de chose », par elle-même ; elle est « trop confuse » ; aussi « nous mettons en sa place une idée qui représente un mot » ; nous la réduisons « à une idée de mots », faute de quoi elle devrait être « pré-

(312) *Ibid.*, *ibid.*, p. 374.

(313) *Ibid.*, *ibid.*, p. 378.

cédée actuellement et soutenue par des idées particulières qui représentent ». Supportée par la sonorité du mot, « réduite à une idée de mots, qui représente, elle se soutient bien dans l'esprit sans les idées particulières des choses ». Et Fontenelle remarque alors très finement, évitant l'écueil du nominalisme psychologique, où sa description le devait, semble-t-il, fatalement conduire : « Je sens que je dis bien intérieurement dans mon esprit en français : « tout animal est automate », et je sais bien qu'il y a un sens à cela, et je vois ce sens, et je ne me représente pourtant nul animal. Mais, si je veux ôter à cette idée l'expression... je retourne à des idées particulières... » (314). Fatale économie de pensée, heureux et dangereux psittacisme, qui soutient une bienfaisante pensée confuse, perception d'un « sens » en l'absence d'images, possibilité de monter et redescendre l'échelle des niveaux mentaux, montrent que, si Fontenelle est empiriste, il l'est à sa manière, et sans méconnaître l'activité de la pensée, sans lui interdire de dépasser le donné, à ses risques et périls il est vrai.

Si les faits sont tels, de quel droit dépassons-nous le donné ? sur quoi nous fondons-nous, lorsque nous nous abandonnons à des idées qui « assurent » ? Sur un axiome fondamental, qui pourrait s'énoncer : constance est nécessité. « Quand je dis sur un certain nombre d'expériences : « tout homme agit ainsi, a telle figure, etc. » ; qui apprend cela à mon esprit touchant les hommes qu'il n'a pas vus ? Il semble que cette idée qui assure soit fondée sur l'axiome que « ce qui est toujours tel en toutes circonstances, est nécessairement tel (315). » Mais cet axiome lui-même, mais tous les axiomes, y compris celui-ci : le tout est plus grand que la partie, d'où tirent-ils leur vertu ?

(314) *Ibid.*, 2^e fragment, pp. 380 et 381.

(315) *Ibid.*, *ibid.*, pp. 381-382.

La réponse est tentante : de leur évidence. Mais Fontenelle, que son empirisme condamne, en logique, à réduire la logique à la psychologie, au moins à quelque degré, est bien placé pour savoir que l'évidence, que l'on est tenté de présenter comme un critère logique de valeur absolue, n'a peut-être que la signification d'un mouvement spontané de l'esprit, d'un entraînement, d'une séduction psychologique. A parler de l'évidence comme d'un critère il faut quelque méfiance ; en effet « toute chose m'est axiome, la première fois que je la vois, si je n'ai encore vu qu'elle ; car je la conçois évidemment telle, et ne la puis concevoir autrement » (316). Méfions-nous donc de l'évidence, puisqu'il n'est pas toujours sûr que l'on sache séparer l'évidence rationnelle de l'évidence trompeuse, et considérons plutôt l'impossibilité de penser quelque chose autrement qu'on ne le pense. Ce sera là pour Fontenelle l'équivalent de l'évidence rationnelle, et le discernement des diverses impossibilités de penser autrement nous fera assister à une véritable lutte pour l'existence entre les idées, à une sélection naturelle entre les affirmations candidates à la qualité d'axiomes.

Si je n'avais vu qu'un cheval, et qui fût noir, si l'on m'avait dit par ailleurs qu'il y eût d'autres chevaux, et si je ne savais rien de plus, je me figurerais tous ces chevaux noirs. En effet, « mon esprit naturellement copie ». « Jusque-là je prendrai pour une chose sûre que tous les chevaux sont noirs. » Donnez-moi par quelque expérience l'idée de la blancheur, je pourrai combiner cette idée avec celle du cheval ; à cela ni impossibilité, ni difficulté ; « je commencerai à douter s'il n'y a point réellement quelque cheval blanc ». Je vois, maintenant, beaucoup d'autres chevaux, qui sont tous noirs ; l'idée que je viens de composer, celle du cheval blanc, entrant

(316) *Ibid.*, *ibid.*, p. 384.

en lutte avec celle du cheval noir, qui est très fortifiée par mes nouvelles expériences, vous verrez que je commencerais « à croire qu'ils devraient tous être noirs, puisqu'ils le seraient tous ; et je ne concevrais pourtant pas qu'il fut impossible qu'il y en eût de blancs », puisque j'ai pu composer l'idée d'un cheval blanc. Mais, faisons l'hypothèse que je n'ai jamais vu que du noir ; je n'aurais plus moyen de tenir compte de la contre-poussée de l'idée composée de cheval blanc ; « je verrais évidemment et poserais pour axiome que tout cheval serait noir, et il me serait impossible de le concevoir autrement ». Il n'y a pourtant point de vérité, nulle évidence réelle dans ce prétendu axiome que tout cheval est noir ; je le sais grâce à une expérience plus riche que celle que j'ai imaginée ; mais mes hypothèses mêmes me sont utiles pour comprendre que, dans la situation décrite, « je verrais cet axiome (tout cheval est noir) comme je vois que le tout, etc. ». Ne parlons donc pas d'« évidence réelle de la chose », ni de « vérité qui produise ou non l'évidence », mais de l'« impossibilité que j'ai de concevoir la chose autrement » (317). Cette impossibilité repose sur l'expérience, l'ampleur, la richesse, les fluctuations de l'expérience.

Tout axiome repose donc sur l'expérience ; mais, pour un homme adulte, qui a eu des expériences normales, Fontenelle n'ignore pas qu'il subsiste une différence entre l'affirmation : tous les hommes sont mortels, et l'affirmation : le tout est plus grand que la partie ; le mathématicien qu'il est, et le vulgarisateur des travaux des physiciens qu'il est aussi, est même nécessairement très sensible à cette différence ; car, si la mathématique est faite de certitude, la physique, nous le verrons, est pour lui, pour une bonne part, faite d'incertitudes. Bien que tous les axiomes soient fondés

(317) *Ibid.*, *ibid.*, p. 383.

sur l'expérience, nous appellerons les uns (comme le tout est plus grand etc.) axiomes « de la nature » ; Fontenelle dit encore « véritables axiomes » ; les autres « axiomes d'expériences » (318). Les uns et les autres sont les survivants de la lutte entre les idées, au sein de l'expérience, et leur survivance marque leur vérité, les sépare de ceux qui ne furent que candidats à la qualité d'axiomes : « Je ne doute point que, dans mon enfance, je n'aie eu beaucoup d'axiomes vrais et faux, que je croyais tous avec une égale évidence, mais les uns ont tenu bon, les autres non » (319). Mais, si l'expérience montre qu'ils ont également « tenu bon », d'où vient que l'on puisse les distinguer les uns des autres ? de l'expérience encore ; car il y a des expériences en pensée comme il y a des expériences réelles, un jeu des idées qui fait apparaître leurs convenances et disconvenances ; et tels axiomes, qui résistent à l'épreuve des expériences réelles, ne résisteraient pas au jeu des expériences en pensée ; ceux qui résistent aux deux sont les véritables axiomes et les axiomes de la nature, les autres ne sont qu'axiomes d'expérience : « Ce que, par aucun mélange d'idées, je ne puis jamais concevoir autrement que je ne l'ai vu d'abord, demeure axiome. De là vient que, quoique les axiomes (les vrais axiomes) soient pris dans l'expérience, ils n'ont point besoin d'induction... Une chose que j'ai toujours vue ainsi, et que je puis concevoir autrement, n'est point un véritable axiome, quelque induction que j'aie faite. Ce n'est qu'un axiome d'expérience... » (320).

(318) Cf. *ibid.*, *ibid.*, p. 385 : « une chose que j'ai toujours vue ainsi... n'est point un véritable axiome... Ce n'est qu'un axiome d'expérience » ;

— et *ibid.*, 3^e fragment (*Loi de la pensée*), p. 389 : « De la dernière espèce sont les axiomes d'expérience, et de la première les axiomes de la nature. »

(319) *Ibid.*, 2^e fragment, p. 384.

(320) *Ibid.*, *ibid.*, pp. 384-385.

Cf. (avec une modification dans la terminologie qui ne peut faire confusion) : *De la Connaissance de l'Esprit humain*, 2^e fragment (*De l'Origine des*

Le tout est plus grand que la partie, de deux grandeurs égales, si on ôte choses égales, les restes sont égaux, sont propositions qui n'ont de sens pour un esprit, que s'il a vu, au moins une fois, un tout et sa partie, que s'il a retranché, au moins une fois, une grandeur d'une grandeur ; mais ces propositions, de vérité incontestable, n'ont point besoin de preuves : il n'est pas besoin pour les établir de parcourir tous les cas particuliers. A quoi tient-il ? De parler d'expériences en pensée ne suffit pas, car pourquoi n'en faudrait-il pas, là aussi, une multitude ? On comprend que les véritables axiomes apparaissent plus nécessaires que les axiomes d'expérience, puisqu'en fait ils sont vérifiés par l'expérience, et, en outre, impossibles à rejeter par des expériences en pensée ; mais sur quoi se fonde cette impossibilité de les rejeter, et la certitude qu'une nouvelle expérience en pensée ne permettra pas de les rejeter, ce qui les libère du besoin d'être vérifiés par des expériences répétées ? Fontenelle répond à ces questions, en quelques textes brefs, qui n'ont pas seulement ici l'importance d'être son hypothèse dernière en la matière, mais auxquels il faudra songer encore, quand il sera question de la portée de la raison, et aussi de ses idées sur le déterminisme et la liberté (321). Pourquoi constance est-

idées...), p. 398 : « On prétend que les axiomes, c'est-à-dire des propositions d'une vérité incontestable, et qui n'a pas besoin de preuves, sont des connaissances nées avec nous ; par exemple, que le tout est plus grand que sa partie ; que de grandeurs égales, si on ôte choses égales, les restes sont égaux, etc. Si c'était là, dit-on, des vérités connues par l'expérience, il les faudrait prouver comme on prouve des vérités d'expérience, en parcourant tous les cas particuliers. Il faudrait voir chaque tout, et voir s'il est toujours plus grand que sa partie ; comme pour établir cet axiome d'expérience que tous les hommes sont mortels, il a fallu en voir mourir une grande quantité. »

Je réponds que ces deux axiomes : « Le tout est plus grand que sa partie » et « tous les hommes sont mortels » sont également des axiomes d'expérience (scil. non innés) mais qu'ils n'ont pas également besoin d'être vérifiés par des expériences répétées. »

(321) Pr. la « portée de la raison », cf. Part. II, chap. VI.

Pr. déterminisme et liberté », cf. Part. III, chap. V.

elle signe pour nous de nécessité ? Parce que nécessité entraînerait constance ; ce qui arrive toujours, nous le croyons devoir arriver toujours ; mais, dans le cas des axiomes d'expérience, nous concevons qu'il pourrait n'arriver pas ; et pourtant, après expérience répétée, nous le croyons devoir arriver toujours ; il suffirait, pour supprimer l'hypothèse qu'il pût n'arriver pas, que nous eussions une vision intégrale de la réalité. Qui voit une partie du mécanisme d'une montre, et, de plus, constate qu'elle sonne toujours les heures, croit que cela doit arriver toujours, mais peut encore faire l'hypothèse que cela pourrait n'arriver pas ; qui verrait le mécanisme, dans sa totalité et dans tous ses détails, verrait qu'elle doit nécessairement sonner les heures, et les sonnera toujours. Mais alors, dans le cas des véritables axiomes, il faut que nous voyions l'intégralité de la chose qui est en question, et là est la raison dernière de leur nécessité, et ce qui dispense leur établissement de l'appui d'expériences répétées : « La différence de ces deux sortes d'axiomes vient de ce que, dans un certain ordre de choses, la nature se montre tout entière à nous ; dans un autre ordre seulement en partie. Quand elle se montre tout entière à nous, la même nécessité réelle, qui rend la chose telle, devient, en nous, une nécessité absolue de la concevoir telle. Quand la nature des choses ne se montre qu'en partie, la nécessité qui les rend telles ne se montre point du tout, car cette nécessité est indivisible : ainsi je les puis concevoir autrement » (322). Et encore, textes, à notre avis, capitaux, dont nous ne retenons, pour l'instant, que leur concordance avec les textes précédents : « Mais d'où vient que de deux choses vraies on peut concevoir l'une autrement, l'autre non ? C'est que la nature des choses se montre quelquefois tout entière, quelquefois non. L'être

(322) *Traité de la Raison humaine*, 2^e fragment, p. 385.

mathématique des choses, leur être nombrable et mesurable, se montre à nous entier ; j'entends, sur de certaines matières. Leur être physique, qui consiste en figures et mouvements, ne se montre pas entier » (323). « Ainsi je ne puis concevoir les choses autrement qu'elles ne sont que lorsqu'une partie de leur être m'est inconnue. Si je connaissais le tout, j'y verrais nécessité absolue d'être ainsi » (324).

L'impossibilité de penser quelque chose autrement qu'on ne le pense entraîne la croyance en la vérité de ce qu'on pense. Cela a pu être vrai de tout temps, et pourtant les résultats de cette loi générale ont pu être, avec les époques, fort différents ; et en ce sens, nous l'avons vu, il y a une histoire de la raison. Cette *Loi de la pensée*, dont Fontenelle étudie ici le jeu *in abstracto*, engage-t-elle la véracité divine, lors qu'elle nous conduit à quelque erreur ? En même temps qu'il prétend ruiner les idées innées, chères aux Cartésiens, comme le montre tout ce qui précède, Fontenelle adopte une attitude analogue à la leur, en ce qui touche le critérium du vrai et l'absence de responsabilité positive de Dieu dans l'erreur humaine ; mais il tire une tout autre conséquence qu'eux, et assez inattendue, de leur indication qu'il faut rejeter les jugements « précipités ». « L'esprit juge vrai tout ce qu'il ne peut penser autrement » ; voilà la loi de la pensée. Une règle pour discerner les idées vraies des idées fausses ne servirait de rien, car, cette règle, pourquoi l'esprit humain la croirait-il vraie ? il y faudrait un mouvement naturel imprimé par Dieu à l'esprit ; « il vaut autant que ce mouvement lui soit imprimé sur les choses mêmes que sur la règle ». Comme les Cartésiens, Fontenelle refuse donc d'être mis, si peu que ce soit, au rouet de Montaigne, et, comme eux, supprime le

(323) *Ibid.*, 3^e fragment (*Loi de la pensée*), p. 389.

(324) *Ibid.*, *ibid.*, p. 390.

critérium du vrai, en faisant de la vérité son propre critérium. Comme eux aussi, il pense que Dieu sera suffisamment déchargé de la responsabilité de nos erreurs, si celles-ci, toujours possibles, ne sont, en fin de compte, jamais fatales. « Il a fallu que Dieu, en imprimant la loi générale de créance, évitât les cas de l'erreur. » Comment cela ? Fontenelle se garde bien, et pour cause, de raisonner sur notre libre arbitre, condition et de l'erreur de fait et de la possibilité de toujours suspendre notre jugement, lorsque notre entendement est insuffisamment informé. Il lui suffit que « la loi générale de la pensée porte quelquefois au faux, mais rarement ». Et tel est bien le cas. Quand la nature des choses se montre tout entière, point d'erreur fatale ; fatalement au contraire la vérité se dégage des inadvertances. Quand il s'agit d'idées composées de l'entendement, point d'erreur fatale non plus ; car, là, l'esprit, après avoir reçu des idées des sens, opère diversement sur elles, mais il ne tombe jamais, dans ses combinaisons, sur « rien de faux, et qui soit tel que je ne le puisse concevoir autrement ». Restent les idées simples des sens, « le bâton rompu dans l'eau, les grandeurs des corps célestes, les couleurs, les sons » ; sur tout cela je me trompe, en vertu de la loi générale ; mais trois choses sont alors à noter : le petit nombre de ces cas, comparativement à ceux où je juge vrai : (« existence de tous les corps », « presque tous leurs mouvements, figures, et actions ») ; le redressement ultérieur de ces jugements faux par « d'autres que la même loi générale fait faire » ; la vérité de ces jugements faux « par rapport à nos besoins, pour lesquels ils suffisent ».

On sent bien qu'en dépit des analogies, l'empirisme de Fontenelle l'éloigne déjà fortement de Descartes et des Cartésiens, bien qu'il soit encore d'accord avec eux sur le caractère pratique de la perception sensible. Jamais Descartes, et à plus forte raison Male-

branche, n'auraient introduit avec cette légèreté l'existence des corps, et voici en effet la conséquence imprévue : si l'erreur n'est jamais fatale ; à condition d'éviter le préjugé et la précipitation, nous parviendrons au vrai, pense le Cartésien ; donc évitons tous les jugements précipités ; mais Fontenelle : « Les Cartésiens prétendent que les jugements qu'on fait en attachant aux objets les couleurs, les sons, etc. sont des jugements précipités, que nous avons grand tort de faire, et que nous devrions seulement dire : « il y a quelque chose dans les objets qui fait que, à l'occasion de quoi je pense, etc. » J'avoue que ces jugements sont précipités, c'est-à-dire qu'on les fait promptement ; j'avoue aussi qu'ils sont faux ; mais je soutiens qu'on a raison de les faire. » En premier lieu, en effet, les jugements, par lesquels on les voudrait remplacer, sont « impossibles » ; si à partir des idées des choses sensibles nous ne devons rien affirmer des objets, « il ne faut seulement pas affirmer leur existence », et nous ne pourrions donc pas dire : « il y a quelque chose dans l'objet qui fait que », nous devons nous en tenir à : « J'ai une idée du blanc ». Pour aller au delà il faudrait l'existence de Dieu et la véracité divine des Cartésiens ; mais pas de preuve possible de l'existence de Dieu, selon Fontenelle, si l'on nous ôte toute les idées des sens, car, nous le verrons, pour lui les idées de l'infini et du parfait sont hors de nos prises, et de pseudo-idées ; « il faut donc revenir à croire positivement quelque chose de ce qui est rapporté par les sens ». En second lieu, posons ces jugements possibles ; si nous commençons à dire : « il y a quelque chose dans les objets qui fait que », nous ne serons plus libres de nous arrêter ; il le faudra dire, non seulement pour les couleurs et les sons, mais pour les mouvements, figures, situations ; et, qui dira cela, « sera le Pyrrhonien le plus parfait, et par conséquent le plus impertinent qui ait jamais

été » ; on vous met au défi de lui prouver la distinction réelle de l'âme et du corps (325).

Ce dernier point pouvait ne pas inquiéter Fontenelle outre mesure, car il était quelque peu Pyrrhonnien en cette matière, puisque, pour ne pas l'être, il eût fallu admettre une connaissance absolue de la réalité physique, qui ne pouvait être réalisée selon lui. Mais l'ensemble de ces réflexions sur la *loi de la pensée* a l'intérêt de préciser la position de Fontenelle dans le problème de la connaissance. Gilson a montré (326) que la critique des formes substantielles par Descartes est l'un des meilleurs centres, d'où l'on puisse embrasser d'un regard l'ensemble des textes Cartésiens ; il a également, si nous l'avons bien compris, indiqué que cette critique n'avait pu être faite qu'au prix d'un contresens sur la véritable pensée des scolastiques ; Descartes a critiqué une thèse inexistante, celle de formes ayant une réalité séparée, et devenant ainsi des substances hybrides, de nature intermédiaire entre la réalité physique et la réalité spirituelle, puisque conservant les propriétés ambiguës de la physis. Lui, qui admettait des idées représentatives, ayant de l'être, il n'a pas pu concevoir qu'on pût se passer de cet intermédiaire réel entre la pensée et les choses qu'est la réalité « objective » des idées.

La situation de Fontenelle est curieuse à cet égard ; quand on l'entend parler sans cesse d'idées qui « représentent », on songe malgré soi que le courant Cartésien l'emporte ; mais, puisqu'il ne peut s'agir de Descartes en l'occasion, car nous sommes occupés à ruiner les idées innées, il ne peut donc être question que de Locke, qui,

(325) *Traité de la Raison humaine*, 3^e fragment (*Loi de la pensée*), pp. 386-393.

(326) Gilson, *Recherche sur la formation du Système Cartésien*. I : *La Critique des formes substantielles*, ap. *Revue d'Histoire de la Philosophie*, avril-juin 1929.

lui aussi, admet des idées représentatives ; mais nous ne pouvons pas non plus suivre Locke, si consonnants que soient ses développements et certains de ceux de Fontenelle que nous avons analysés, car, si nous le suivions, nous irions au delà de Berkeley : si nous adoptions sa position vis-à-vis des qualités secondes, nous devrions mettre au même rang, au point de vue de la réalité, les qualités premières ; nous devrions en rester à « j'ai une idée de blanc ». Descartes a mis bien du temps, et encore en disposant de moyens, d'idées innées, dont celle du parfait, que nous n'avons pas, pour arriver à l'existence réelle du monde ; il lui a fallu six *Méditations*, la distinction réelle de l'âme et du corps n'étant qu'en la dernière. Le P. Malebranche n'a même pas été convaincu que ce long chemin fût suffisant, et a pris le détour de la révélation ; il lui faut, pour établir l'existence réelle du monde, le mystère de l'Incarnation ; Fontenelle, qui n'a pas tous ces appuis, et qui veut bien être Pyrrhonien, mais à sa façon, où est-il ? C'est ici le moment de se souvenir que l'élève des Jésuites a pu les comprendre mieux que Descartes, parce qu'il n'avait pas dans la tête une philosophie affirmant la réalité, au fond substantielle, des idées. On a vu qu'il notait que l'ancienne philosophie (la scolastique) avait, en certains points, du bon ; en ce qu'elle soutenait, en particulier, que tout ce qui était dans l'esprit avait passé par les sens. On a remarqué également qu'au lieu d'idées qui « représentent », il lui arrivait de parler d'idées « expresses » ; et la terminologie scolastique venait alors naturellement sous sa plume (327). Il estompait donc le réalisme des

(327) Cf. Malebranche, *Recherche*, liv. III, 2^e partie, chap. II, ap. Lalande *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, s. v^o Espèces : « ces espèces impresses étant matérielles et sensibles sont rendues intelligibles par l'intellect agent et sont propres pour être reçues dans l'intellect patient. Ces espèces ainsi spiritualisées sont appelées espèces expresses, parce qu'elles sont exprimées des impresses ; et c'est par elles que l'intellect patient connaît toutes les choses matérielles. »

idées de Descartes ; il renversait aussi le mouvement de la philosophie du maître, allant de la pensée à l'être ; les idées redevenaient des abstraits ; mais, comme la physique Cartésienne valait beaucoup mieux que la physique scolastique, le monde des scolastiques n'était pas le monde vrai, mais une conception enfantine de la réalité ; le monde vrai avait d'autres profondeurs ; on ne mordait sur lui que plus ou moins, et par la physique Cartésienne, sans lui conférer d'ailleurs l'absolue vérité qu'elle se vantait de posséder. Mais, pour faire cette physique, il fallait des existences, et la perception n'était pas si mauvaise pour en assurer. D'un mot, pour revenir à la scolastique, après avoir traversé Descartes, Fontenelle annonçait Reid (328).

(328) Le rapprochement a été fait par de Gérando (« *Histoire comparée des Systèmes de Philosophie...* Deuxième partie. Histoire de la philosophie moderne... » Paris, 1847, 4 vol. in-8°, au t. III (chap. XIX), p. 251.

CHAPITRE VI

La portée de la raison

S'il n'y a point d'idées innées, et si les axiomes mêmes sont sortis de l'expérience; si les vérités ne sont que l'aboutissement, toujours provisoire, du long tâtonnement de l'esprit, la raison ne saisit pas d'emblée les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. Il ne lui suffit pas de penser clairement ce qui peut être, pour être assurée qu'à moins de tromperie divine cela est; comme la raison n'est jamais achevée, sa conception du monde ne l'est jamais non plus; elle entame plus ou moins le réel empirique; elle tend sous lui le réseau de ses idées, de ses idées les plus claires, de ses idées Cartésiennes, si elle le peut; mais elle les sait gagnées par l'expérience, imparfaites, modifiables, et que leur faisceau, qui n'est qu'elle-même, est comme une sorte d'organe d'orientation, qui ne permet de résoudre convenablement que les plus faciles des problèmes. On peut assez bien se faire une idée du genre de portée que Fontenelle accorde à la raison humaine en lisant les volumes de son *Histoire de l'Académie des Sciences*, où il expose, au jour le jour, l'état d'avancement de nos connaissances dans les diverses branches du savoir, et, avec cette *Histoire*, les *Éloges* et les *Préfaces* (328 bis), qui, sous une forme plus

(328 bis) *Préface de l'Histoire de l'Académie des Sciences depuis 1666 jusqu'en 1699; Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique et sur les travaux de l'Académie des Sciences; Préface des Éléments de la géométrie de l'infini; Préface de l'Analyse des infiniment petits du marquis de l'Hopital.*

Tous ces textes ds éd. Bastien, t. VI.

apprêtée, ou plus systématique, traitent de questions analogues ; si l'on y joint les *Fragments* posthumes, que nous avons utilisés pour définir le fonctionnement de la raison, on a les textes principaux en la matière. Tous ces textes sont de la seconde partie de la vie de Fontenelle, et s'échelonnent de 1699 à sa mort ; mais, dans ses œuvres antérieures, les mêmes idées principales sont présentes, moins nuancées, moins nourries de faits, jetées en manière de plaisanteries ou de paradoxes, mais attestant la continuité de sa pensée.

La raison humaine est d'abord d'amplitude limitée ; elle n'est pas capable de l'idée de l'infini. Descartes interdisait à l'entendement humain de comprendre, d'embrasser l'idée de l'infini, mais lui permettait de l'entendre ; l'idée incompréhensible était intelligible, et formait comme la substance même de l'esprit humain, toutes ses autres idées en étant des limitations, et comme la menue monnaie. L'idée de l'infini, du parfait, était l'idée innée par excellence et, pour cette raison, chez les Cartésiens, c'est par elle que tout naturellement on s'élevait à l'existence de Dieu. Fontenelle nie que cette idée soit innée et, qui plus est, qu'elle soit une véritable idée ; elle est une absence d'idée ; il ne nie pas l'être infini ; il nie que nous ayons aucune espèce d'idée de l'infini. La terminologie est parfois ici gênante, car on n'ignore pas qu'en tant que géomètre il a défendu, comme il dit, l'infini, c'est-à-dire le calcul de l'infini ; mais on peut, grâce à quelques textes nets, mettre de l'ordre dans tout cela. Il ne s'agit, pour le moment, que de l'idée de l'infini entendu au sens du parfait. On se souvient que toute idée « représente » ou « assure », et que, selon Fontenelle, « assurer » au-delà de ce que l'idée « représente » est marque d'imperfection dans l'entendement humain, voie abrégée et confuse. « Un sourd a une idée qui l'assure qu'il y a un Dieu, et cette idée ne lui représente ni le mot, ni la chose. Mais, pour nous qui parlons, comme une

idée qui assure simplement est trop confuse, nous mettons en sa place une idée qui représente un mot. Ainsi nous mettons l'idée du mot de Dieu en la place de cette idée qui assure l'être infini » (329). Voilà qui est déjà grave, car toute idée qui assure n'a de sens que par l'intermédiaire d'idées particulières qui représentent, et, dans le cas présent, de telles idées d'objets finis ne doivent fournir qu'un bien mauvais support à l'idée qui assure l'infini. Mais voyons, et, puisque toutes les idées sont prises dans l'expérience, venons à l'expérience. Mes sens m'apportent en foule des images des objets extérieurs ; l'esprit, qui a le pouvoir d'agir sur ces images, les compare, les combine, les augmente, les diminue, et, à force « d'opérer sur les premières idées fournies par les sens », il les transforme au point qu'on ne les reconnaît plus. Mais, « cependant, qui voudra prendre le fil, et le suivre exactement, retournera toujours de l'idée la plus sublime et la plus élevée à quelque idée sensible et grossière ». On ne peut plus franchement tourner le dos aux Cartésiens, qui admettent, à la suite du maître, que c'est folie de chercher les idées de l'âme et de Dieu dans le sens, où elles n'ont jamais été ; on peut aussi prévoir qu'y cherchant l'idée de l'infini on ne l'y trouvera guère. Et, en effet, voici à quoi elle se réduit pour qui la cherche là : « l'idée même de l'infini n'est prise que sur le fini, dont j'ôte les bornes, et alors je ne l'embrasse ni ne la conçois plus ; seulement je raisonne sur la supposition que j'ai faite qu'il n'a point de bornes, et je ne vais pas bien loin sans tomber dans des embarras qui naissent de l'imperfection de mon idée » (330). Fontenelle affirme donc, non seulement qu'on n'embrasse pas l'idée de l'infini, mais qu'on ne la conçoit pas : « On dit d'ordinaire qu'on ne com-

(329) *Traité de la Raison humaine*, 2^e fragment, éd. Bastien, t. V, p. 380.

(330) *De la Connaissance de l'Esprit humain*, 2^e fragment (*De l'Origine des idées*), *ibid.*, pp. 397-398.

prend pas l'infini, mais qu'on l'aperçoit. On ne le comprend, ni on ne l'aperçoit » (331). Comment peut-on, alors, en parler ?

Prenons un cas plus simple que celui de l'être infiniment infini, et considérons seulement l'infinitude d'un certain genre, celle que l'on croit penser, lorsqu'on parle d'un temps infini, d'un espace infini, l'infini sous l'aspect de la grandeur. Pense-t-on vraiment cette idée de l'infini ? a-t-on une vraie idée de l'infini ? Si l'on me disait qu'il y a trois gouttes d'eau dans un vase, et qu'il en sort une goutte par heure, je tirerais la conséquence que le vase sera vide au bout de trois heures ; si de la mer il sortait, en cent ans, une goutte d'eau de plus qu'elle n'en reçoit, je tirerais une conséquence analogue et conclurais que la mer s'épuisera au bout d'un temps très long, mais déterminé, fini. Il n'est pas nécessaire pour cela « que je sois capable de porter ma vue dans l'infini ». Supposons maintenant « que je demeure dans les bornes d'esprit qui ont été précisément nécessaires pour tirer cette conclusion ». Sans avoir d'autres capacités, je vais avoir l'air de penser l'infini, et donc ne le penserai pas. Si l'on me dit qu'il entre dans la mer autant d'eau exactement qu'il en sort, je conclurai que la mer ne s'épuisera jamais ; cela ne demande que la capacité de voir que « remettre autant qu'on ôte ce n'est point diminuer », qui n'est en rien plus grande que celle de voir qu'« ôter plus qu'on ne remet c'est diminuer ». « Donc, sans être aucunement capable de porter ma vue dans l'infini, je puis juger que la mer ne s'épuisera jamais. Cependant dans ce jugement est enfermée l'idée d'un temps infini, pendant lequel la mer ne s'épuisera point. Donc cette idée d'un temps infini n'est nullement une vraie idée de l'infini » (332).

(331) *Ibid.*, 4^e fragment, *ibid.*, p. 411.

(332) *Ibid.*, *ibid.*, pp. 492-493.

Il y a plus ; l'esprit humain n'est pas seulement au-dessous de l'infini ; « il est aussi au-dessous de beaucoup de choses finies » (333). Non seulement je ne me représente pas l'infini, mais je ne puis me représenter le fini d'une certaine grandeur. On sent ici très nettement, chez Fontenelle, l'exigence qu'une pensée pleine ait quelque support imaginaire ; mais il ne faut se hâter d'en conclure, ni qu'il sacrifie l'intellect et l'intérêt de l'aperception des rapports, ni qu'il discute avec une quasi totale incompréhension les opinions des Cartésiens ; il pense seulement qu'il ne faut pas faire un mérite à l'entendement humain d'avoir des idées universelles qui ne représentent pas. car enfin « je ne crois pas qu'il soit de la nature du pur entendement que ses idées ne représentent rien. Que dira-t-on de celles de Dieu ? ». « Je crois que Dieu n'a point d'idée universelle ; son entendement infini embrasse distinctement tous les particuliers ensemble » (334). Il pense aussi que, même en étant placé à son point de vue, on peut répondre aux Cartésiens qui parleraient d'incompréhension totale de la question. En fait, si je pense que la mer s'épuisera au bout d'un temps très long, « je sens que mon esprit m'en offre trop tôt les bornes », et si je pense que la mer, n'augmentant ni ne diminuant, ne s'épuisera point, à ce temps, dit infini, « mon esprit m'y fait voir malgré moi des bornes » ; je les refuse ; je dis qu'il n'en faut pas, « quoique je les voie toujours ». En un mot « Si je suis incapable de reculer les bornes d'un objet autant qu'il faudrait, à plus forte raison je suis incapable de les ôter tout à fait » (335).

Les Cartésiens parleront d'un emploi abusif de l'imagination en une question qui ne le comporte pas ; ils diront que, lorsque l'esprit essaie de concevoir l'infini.

(333) *Ibid.*, *ibid.*, p. 405.

(334) *Traité de la Raison humaine*, 1^{er} fragment, éd. Bastien, t. V, p. 376 et 371.

(335) *De la Connaissance de l'Esprit humain*, 4^e fragment, *ibid.*, p. 404..

y met des bornes malgré lui, mais sent aussi qu'il faut supprimer ces bornes, « c'est une idée purement intellectuelle de l'infini qu'il a, sur laquelle il corrige l'idée infidèle que l'imagination lui présente ». « Je réponds : Je ne sais point que l'infini n'ait point de bornes, par aucune vue que j'en aie, mais seulement par la supposition que j'en fais » (336). On sait en effet que nous avons des idées qui « représentent » et des idées qui « assurent », que Fontenelle appelle aussi des idées « expresses » et des idées de « supposition », la seconde distinction, psychologiquement équivalente à la première, ayant de plus l'intérêt logique qu'on va voir. On reçoit par les sens l'idée expresse de l'étendue d'un pied, par exemple ; l'esprit, qui ne reçoit pas seulement, mais agit, se fait celle de 100.000 pieds. « Il n'en aura jamais une idée expresse ; mais il en a une idée de supposition... et raisonnera s'il veut là-dessus » (337). Dès que l'on a d'ailleurs le pouvoir d'augmenter une idée expresse, on l'a tout entier, et on ne voit pas que rien vous puisse arrêter dans vos suppositions qui n'engagent, cela va sans dire, ni la réalité, ni même leur propre intelligibilité ; dès qu'on peut supposer, on peut supposer ce qu'on veut. « L'idée que j'ai de l'infini ne suppose donc ni la possibilité de l'infini dans la nature, ni une grande étendue dans mon esprit » (338). Et qu'on ne dise pas qu'il y a bien de la différence à parler de 100.000 pieds et à parler d'une chose sans bornes, et que, pour faire une supposition d'une chose sans bornes, il faut « que vous sachiez qu'une chose sans bornes est possible », ce que nous permet de savoir « l'idée purement intellectuelle de l'infini ». Non, répondrait Fontenelle : « Je suppose une chose sans bornes, sans savoir si elle est possible ou non, et sans la concevoir en aucun

(336) *Ibid.*, *ibid.*, pp. 408-409.

(337) *Ibid.*, *ibid.*, p. 405.

(338) *Ibid.*, *ibid.*, p. 408.

manière » (339). Et, se souvenant qu'il a fréquenté des algébristes, posons, dit-il : $z \cdot z = 3 (z - 15)$; ce nombre z est possible ou impossible ; « je n'en sais encore rien ; et j'ai pourtant fait la supposition ». L'ignorance où je suis de la nature de z ne m'empêchera point de le comparer à d'autres nombres que je connais ; « je ne démontrerai que ceux de ses rapports qui sont enfermés dans la supposition ; car, pour avoir les autres, il faudrait voir le nombre en lui-même ». Ce z représente notre idée de l'infini, et nous pouvons raisonner sur elle, ce qui n'empêche point qu'il soit vrai de dire que, non seulement nous ne la comprenons point, mais encore ne l'apercevons pas en elle-même (340).

On trouvera peut-être, après cela, malgré tout, un peu étonnant que dans tous les volumes de *l'Histoire de l'Académie des Sciences*, dans sa *Préface de l'Analyse des infiniment petits du marquis de l'Hopital*, dans ses *Éléments de la Géométrie de l'Infini*, Fontenelle se soit complu, sans arrêt, à parler de l'infini, dont l'idée nous est inconcevable. La terminologie fait seule, ici, illusion ; mais Fontenelle, qui connaissait son public, de gens du monde, et de savants, n'a pas tenu à la dissiper autrement qu'il ne l'a fait ; les premiers subissaient le prestige invincible des idées vagues, et qui paraissent démesurées ; les seconds n'avaient qu'à le lire d'un peu près pour l'entendre. Il eût beaucoup simplifié les choses en disant à chaque fois : infini mathématique, c'est-à-dire non infini actuel ; il ne l'a pas fait ; il a même paru faire très souvent tout le contraire, en employant des expressions imagées, qui semblent impliquer un achèvement de l'infini ; nul ne parle avec plus de désinvolture de droits infinies, de carré construit sur deux dimensions infinies, de courbes qui sont

(339) *Ibid.*, *ibid.*, p. 409.

(340) *Ibid.*, *ibid.*, pp. 409 et 410.

des polygones infinis ; mais, n'est trompé que qui veut l'être. Nous aurons à revenir tout à l'heure sur la nature et la portée de la raison mathématique ; qu'il nous suffise présentement de noter qu'avec une extrême décision Fontenelle a séparé deux idées de l'infini : celle dont il parle en tant que mathématicien, et celle dont nous avons parlé dans les paragraphes précédents. S'il n'est question que de cette dernière, elle n'est aucune vraie idée ; on en peut raisonner, l'ayant posée à titre de supposition, et en la combinant avec d'autres idées ; mais il est fort possible, et il est même probable, qu'on tombera, un jour ou l'autre, dans des embarras touchant les conséquences que l'on tirera d'hypothèses où figurent des notions impensables. Cette idée est l'idée du parfait, du parfait en tous les genres, ou du parfait en un genre ; cela ne change au fond rien à la difficulté, l'amplitude de la raison humaine étant inadéquate à une telle idée. Si on la restreint à n'être que l'infinitude de grandeur, elle est l'idée de quelque chose de plus grand que tout. Or c'est précisément cette idée à laquelle Fontenelle ne veut pas avoir affaire, en tant que mathématicien ; et il le dit en des textes, selon nous, décisifs : « Nous avons naturellement une certaine idée de l'infini, comme d'une grandeur sans bornes en tout sens, qui comprend tout, hors de laquelle il n'y a rien. On peut appeler cet infini « métaphysique », mais l'infini « géométrique », c'est-à-dire celui que la géométrie considère, et dont elle a besoin dans ses recherches, est fort différent ; c'est seulement une grandeur plus grande que toute grandeur finie, mais non pas plus grande que toute grandeur. Il est visible que cette définition permet qu'il y ait des infinis plus petits ou plus grands que d'autres infinis, et que celle de l'infini métaphysique ne le permettrait pas. On n'est donc pas en droit de tirer de l'infini métaphysique des objections contre le géométrique, qui n'est comptable

que de ce qu'il renferme dans son idée, et nullement de ce qui n'appartient qu'à l'autre. Je puis dire encore plus : l'infini métaphysique ne peut s'appliquer ni aux nombres, ni à l'étendue; il y devient un pur être de raison, dont la fausse idée ne sert qu'à nous troubler et à nous égarer » (341). Et nous n'avons précisément parlé dans les pages précédentes que de l'infini « métaphysique ».

La raison humaine n'est pas seulement d'amplitude limitée; sa pénétration est également restreinte, et certains problèmes sont pour elle à jamais insolubles. Nous avons vu déjà (342) ce que pense Fontenelle de notre ignorance touchant l'union de l'âme et du corps, le passage de l'ébranlement du sens à la sensation, de la volition au mouvement; toutes ignorances qui sont pour lui définitives. Il lui arrive assez communément d'englober dans une universelle réprobation toutes les recherches métaphysiques, si l'on entend par la métaphysique l'ensemble des questions concernant les principes derniers de l'être et du connaître. Il dira par exemple du métaphysicien et du théologien que fut Malebranche : « Jusqu'ici nous n'avons guère représenté le P. Malebranche que comme métaphysicien ou théologien; et, en ces deux qualités, il serait étranger à l'Académie des Sciences... qui s'abstient totalement de la métaphysique, parce qu'elle paraît trop incertaine et trop contentieuse... » (343); ou encore, à propos de la discussion qui mit aux prises Leibniz et Clarke : « On trouvera un assez grand détail de la métaphysique de Leibniz dans un livre imprimé à Londres en 1717. C'est une dispute, commencée en 1715, entre lui et le fameux Clarke, et qui n'a été terminée que par la mort de

(341) *Préface des Éléments de la Géométrie de l'Infini*, éd. Bastien, t. VI, pp. 48-49.

(342) Cf. p. 80.

(343) *Éloges. Éloge du P. Malebranche*, éd. Bastien, t. VI, pp. 420-421.

Leibniz. Il s'agit entre eux de l'espace et du temps, du vide et des atomes, du naturel et du surnaturel, de la liberté, etc. Car, heureusement pour le public, la contestation, en s'échauffant, venait toujours à embrasser plus de terrain... on eût vu le bout des matières, ou qu'elles n'ont point de bout » (344). Et le second membre de l'alternative représente, évidemment, sous forme discrète, l'opinion de l'auteur. Ce n'est pas qu'il n'ait touché, dans des écrits avoués ou inavoués, à ces problèmes; mais il s'est alors efforcé de le faire, ou pour montrer qu'ils sont insolubles, ou pour les traiter d'un point de vue qu'il a estimé plus positif et moins dogmatique (345). Il prend d'ailleurs assez paisiblement son parti de l'insolubilité de certaines questions, convaincu qu'il est que, si nous ne saisissons pas les premiers principes des choses, l'essentiel est, comme nous verrons, qu'à partir de constructions mentales, qui nous paraissent plus simples, nous rejoignons le réel empirique, et coordonnons la connaissance de façon satisfaisante : « Les premières notions de la physique, l'essence de la matière, par exemple, et la nature du mouvement, quoique plus simples en elles-mêmes, ne sont pas les plus claires; et ces principes qu'il semblerait qu'on devrait connaître parfaitement, avant que d'aller plus loin, demeurent cependant assez peu connus, et on ne laisse pas d'avancer » (346).

Mais on n'avance pas, malheureusement, autant qu'on le voudrait. Si même il ne s'agit que d'approfondir notre connaissance des phénomènes, sans prétendre à la résolution des problèmes suprêmes, la raison se révèle

(344) *Ibid.*, *Éloge de Leibniz*, *ibid.*, p. 485.

(345) — dans les écrits inavoués, en particulier, en ce qui concerne l'immortalité de l'âme et la liberté, cf. plus bas pp. 000 sq et 000 sq.

— dans les écrits avoués, en ce qui concerne l'existence de Dieu, cf. Part.VI : « Dieu ».

(346) *Histoire de l'Académie des Sciences*, année 1701 (éd. 1743) p. 14.
« Sur la continuation du mouvement. »

de portée très inégale, suivant que les objets auxquels elle s'attaque sont d'inégale complexité. Dans certains cas nous saisissons à plein la nature de l'objet que nous étudions ; ainsi, quand nous faisons des mathématiques, nous prélevons certaines caractéristiques peu nombreuses des objets empiriques, leurs propriétés d'objets discontinus, nombrables, et leurs propriétés d'objets continus, étendus, mesurables ; après quoi, nous raisonnons autant que nous le voulons sur le nombre et l'espace. Les propriétés que nous avons considérées constituent l'être mathématique des choses, leur nature tout entière, sous le point de vue où elles sont envisagées. Ceci explique que Fontenelle parle tantôt des mathématiques comme d'une science d'observation, tantôt comme d'un système, qui tire essentiellement sa valeur de sa cohérence interne, et tel que, si on admet l'une de ses propositions, il faut admettre toutes les autres, ou, si l'on rejette l'une, rejeter toutes les autres. L'esprit reçoit et agit ; s'il a reçu, en une matière, tout ce qu'il lui a plu de recevoir, il lui est loisible de former avec ces matériaux des hypothèses, et de se mouvoir après cela dans le monde formé par les conséquences de ces hypothèses, quelque bizarres que puissent paraître ces conséquences. Aussi Fontenelle dit-il également bien : « La nature des choses se montre quelquefois tout entière... l'être mathématique des choses, leur être nombrable et mesurable, se montre à nous entier... » (347) ; et : « La géométrie est tout intellectuelle, indépendante de la description actuelle et de l'existence des figures, dont elle découvre les propriétés. Tout ce qu'elle conçoit nécessaire est réel, de la réalité qu'elle suppose dans son objet » (348) ; ou encore : « Ne pas recevoir l'infini (l'infini mathématique) tel qu'on vient de le représenter, et avec toutes ses

(347) Cf. texte à notre note (323) et la note.

(348) *Préface des Éléments de la Géométrie de l'Infini*, éd. Bastien, t. VI, pp. 45-46.

suites nécessaires, c'est rejeter les démonstrations géométriques ; et, qui en rejette une, les doit rejeter toutes » (349). Les propriétés physiques des choses, beaucoup plus complexes, sont aussi beaucoup moins perméables à la raison. Or, si l'on songe que la physique de Fontenelle contient toutes les sciences de la nature autres que les mathématiques pures, on voit que c'est à propos de la plupart des questions que la raison humaine manifeste son insuffisante pénétration. Nul doute qu'il ne faille essayer de comprendre l'obscur par le clair ; mais il n'est pas certain qu'on y puisse réussir. « La physique n'a de solidité qu'autant qu'elle est fondée sur la géométrie » (350) ; ce n'est pas seulement que la géométrie parle un langage idéalement clair, qui est un admirable instrument de notation des faits ; c'est que vraiment la nature doit consister en d'innombrables combinaisons de figures et de mouvements ; mais si les révolutions des corps célestes, les lois du mouvement, la chute accélérée des corps pesants, les réflexions et les réfractions, l'équilibre des liqueurs, la mécanique des organes des animaux, se laissent amener à un suffisant état de précision, et traduire mathématiquement, à condition de ne pas demander d'explications radicales, il n'en va pas de même des fermentations des liqueurs, des maladies des animaux : « Ce n'est pas que la même géométrie n'y domine, mais c'est qu'elle y devient obscure, et presque impénétrable par la trop grande complication des mouvements et des figures » (351). Fontenelle ne dit pas : « De dire quels et composer la machine, cela est ridicule » ; mais, dans certains domaines, la raison mathématique lui paraît ne pouvoir qu'ébaucher des schémas qui ne correspondent pas aux

(349) *Ibid.*, *ibid.*, p. 47.

(350) *Préface de l'Histoire... depuis 1666 jusqu'en 1699*, éd. Bastien t. VI, p. 18.

(351) *Ibid.*, *ibid.*, p. 19.

vraies figures et aux vrais mouvements, mais qui peuvent être leurs substituts pour nous permettre, à partir de ces hypothèses, de rejoindre le réel empirique. Ils ont le double avantage de nous aider à penser clairement, provisoirement, et d'empêcher le retour de vieilles idées, la réapparition de qualités occultes, que le besoin d'explication, naturel à l'esprit, souderait bien vite à nouveau aux phénomènes. Ceci apparaîtra tout à fait quand nous traiterons de la conception de la nature chez Fontenelle.

Toujours est-il que l'être physique des choses ne se montre pas à nous tout entier, au rebours de leur être mathématique. Il y a pis ; de la physique l'obscurité remonte jusque dans les mathématiques, ou, pour qu'elle n'y remontât pas, il faudrait que fussent résolus des problèmes logiques, qui sont peut-être à jamais insolubles. Ce qui fait en effet les mathématiques claires c'est qu'elles peuvent être tour à tour envisagées, ou comme une science portant sur des objets abstraits et très simples, ou comme un système hypothéticodéductif, qui satisfait l'esprit par sa cohérence interne rigoureuse ; mais peut-on toujours s'en tenir là ? Il est curieux, et explicable, que ce soit à propos de l'« infini géométrique » que Fontenelle ait hésité en cette matière. On peut et on doit, nous l'avons vu, distinguer l'infini « géométrique » de l'infini « métaphysique » ; si l'on se tient fermement à la définition du premier, une grandeur plus grande que toute grandeur « finie », on voit facilement que la définition est compatible avec l'idée d'infinis plus grands ou plus petits les uns que les autres ; on ne trouve pas plus de difficulté à penser que ces infinis puissent entre eux avoir des rapports, qui soient eux-mêmes ou finis ou plus grands que toute grandeur finie, et donc infinis ; les différents ordres d'infinis s'introduisent naturellement et, l'inverse d'un rapport n'étant pas plus difficile à concevoir que ce

rapport même, tous les ordres d'infinis dans le sens de la grandeur ont leurs symétriques dans le sens de la petitesse ; et ces différents ordres sont eux-mêmes en nombre infini. Ce sont là des hypothèses, dont aucune n'est impossible à penser par elle-même ; ce qui ne serait peut-être pas le cas pour l'infini métaphysique, car l'idée d'une grandeur plus grande que toute grandeur, la grandeur étant ce qui est susceptible de plus et de moins, est peut-être une idée impensable en elle-même ; ce sont aussi des hypothèses parfaitement compatibles entre elles, tandis que l'idée de la grandeur plus grande que toute grandeur exclurait l'idée d'autres infinis en grandeur plus grands ou plus petits qu'elle. Enfin, ces hypothèses parfaitement intelligibles se rattachent étroitement, soit comme conditions, soit comme conséquences, aux vérités qu'admettent tous les géomètres ; elle sont donc vraies avec elles, de la vérité que la mathématique conçoit dans ses objets ; « l'infini qu'elle démontre est donc aussi réel que le fini, et l'idée qu'elle en a n'est point plus que toutes les autres une idée de supposition, qui ne soit que commode, et qui doive disparaître dès qu'on en a fait usage » (352) ; elle ne doit pas épouvanter, si elle est bien conçue, et point n'est besoin d'adoucir les termes pour faire passer la chose. Cavallerius, effrayé pour son compte de l'infini, « ou craignant d'effrayer ses lecteurs », emploie souvent le mot d'« indéfini », « terme plus doux en apparence, mais qui, bien entendu, ou ne signifie que la même chose, ou ne signifie rien » (353). Leibniz, lui-même, dont nous ne faisons qu'exprimer en langage ordinaire les postulats dans son calcul de l'infini, semble avoir « chancelé » ; il a peut-être été jusqu'à réduire les infinis de différents ordres à n'être

(352) *Préface des Éléments de la Géométrie de l'Infini*, éd. Bastien, t. VI, p. 46.

(353) *Ibid.*, *ibid.*, p. 38.

que des « incomparables », dans le sens qu'un grain de sable serait incomparable au globe de la terre ; mais cela « ruinerait l'exactitude géométrique des calculs » (354) : et, s'il n'explique malheureusement pas en détail comment il le peut être, Fontenelle tient certainement pour rigoureusement exact le calcul qui conduit aux mêmes résultats que les méthodes de la géométrie ordinaire, et qui est basé sur des hypothèses intelligibles et qu'on ne peut refuser. Il semble qu'après cela nous puissions être tout à fait tranquilles.

Cependant Fontenelle ne l'est pas ; l'être mathématique des choses, disait-il, se montre à nous tout entier. et, à sa manière, d'un mot, il ajoutait la restriction grosse de conséquences : « J'entends sur de certaines matières » (355) ; et, que ces matières soient celles où l'idée de l'infini, et de l'infini géométrique, est engagée, c'est ce que le texte suivant rend très certain : « Le calcul n'est guère, en géométrie, que ce qu'est l'expérience en physique ; et toutes les vérités produites seulement par le calcul on les pourrait traiter de vérités d'expérience. Les sciences doivent aller jusqu'aux premières causes, surtout la géométrie, où l'on ne peut soupçonner, comme dans la physique, des principes qui nous soient inconnus. Car il n'y a dans la géométrie, pour ainsi dire, que ce que nous y avons mis ; ce ne sont que les idées les plus claires que l'esprit humain puisse former sur la grandeur, comparées ensemble, et combinées d'une infinité de façons différentes ; au lieu que la nature pourrait bien avoir employé dans la structure de l'univers quelque mécanique qui nous échappe absolument. Que si cependant la géométrie a toujours quelque obscurité essentielle, qu'on ne puisse dissiper, et ce sera uniquement, à ce que je crois, du côté de l'infini, c'est

(354) *Ibid.*, *ibid.*, p. 43.

(355) Cf. texte à notre note (323) et la note.

que, de ce côté-là, la géométrie tient à la physique, à la nature intime des corps, que nous connaissons peu, et, peut-être aussi, à une métaphysique trop élevée, dont il ne nous est permis que d'apercevoir quelques rayons » (356). L'obscurité physique reflue donc jusque dans la géométrie, en de certaines matières.

Nous ne nous chargeons pas d'expliquer intégralement ce texte de Fontenelle, et nous n'avons trouvé, ni dans ses volumes de *l'Histoire de l'Académie des Sciences*, ni dans ses gros *Éléments de la Géométrie de l'Infini*, rien qui l'éclaircisse vraiment. Voici ce qui nous paraît le plus probable, étant donnée l'attitude générale de Fontenelle : Fontenelle sait assez correctement raisonner, quand il le veut, pour ne pas être gêné, ici, par l'intervention inaperçue de l'idée de l'infini métaphysique ; idée de derrière la tête, qui l'empêcherait d'être complètement satisfait de ses propres affirmations touchant l'infini géométrique, la vérité des propositions qui découlent des hypothèses qui le concernent, la vérité des hypothèses d'où découlent de telles propositions en nombre illimité. Il s'agit donc de l'intervention d'une idée aperçue. Or, pour lui, la mathématique est un système hypothéticodéductif rigoureux, qui s'édifie à partir d'un prélèvement sur l'expérience. Ce prélèvement nous laisse entre les mains des idées très simples, quand, tout en retenant l'aspect nombrable et mesurable des choses, leur aspect discontinu et leur aspect continu, nous pouvons cependant oublier le continu réel physique, l'étendue réelle. Nous le pouvons, ou quand nous nous occupons de pures questions d'arithmétique, ou quand nous nous occupons de géométrie synthétique ordinaire, dans toutes les questions qui ne nous entraînent pas directement à parler de limites

(356) *Préface des Éléments de la Géométrie de l'Infini*, éd. Bastien t. VI, pp. 54-55.

ou d'incommensurables, ou quand, en faisant de l'algèbre, et sachant d'ailleurs que les lettres peuvent représenter des grandeurs quelconques, nous nous attachons seulement aux transformations des expressions, ou même quand nous abordons directement la question de l'infini géométrique, mais en y voyant un système d'hypothèses liées nécessairement aux vérités géométriques reconnues, et en affirmant alors que l'infini dont il est question n'est au fond jamais l'infini actuel, en dépit de nos expressions plus ou moins imagées ou incorrectes, mais seulement l'indication que nous posons une grandeur plus grande ou plus petite que toute grandeur finie donnée. Pour un esprit de tendance empiriste et réaliste, comme celui de Fontenelle, et qui n'a pourtant pas, comme d'autres, la facilité de nier la divisibilité à l'infini, pour s'en tenir à des *minima* sensibles, car il est géomètre, ni non plus celle d'ignorer les succès du calcul de l'infini, l'impasse doit être la suivante : Si je suis fidèle à mes hypothèses touchant l'infini géométrique, je ne parle jamais de l'infini actuel : si je ne parle pas de l'infini actuel, le continu géométrique est une simple possibilité d'assigner tous les points que je veux ou toutes les longueurs que je veux ; ces points sont rattachables à des longueurs, ces longueurs sont représentables par des séries infinies dont j'ai la loi de génération, autant de termes que je veux, mais jamais tous les termes à la fois ; ces séries sont pourtant bien définies, elles et leurs sommes, et je raisonne sur elles comme sur les longueurs qui leur correspondent ; quand j'en raisonne je m'entends, car je raisonne sur des nombres discontinus ; pour entendre le continu géométrique il suffit donc de lui substituer des nombres ; mais alors faut-il dire qu'il n'existe plus ou qu'il existe encore ? En tant que géomètre je dirais : il a toute l'existence de tous les objets des géomètres ; il est un système d'hypothèses qui se rattache aux vérités géométriques admises ; mais ces

hypothèses me ramèneraient à des nombres et à des lois de séries numériques ; l'espace comme tel disparaîtrait ; peut-on l'admettre ? Un rationaliste dirait peut-être que l'espace du géomètre n'est que la projection imaginative de l'intuition rationnelle de la continuité spirituelle, antérieure aux opérations discursives de l'intelligence, qui seules pénètrent effectivement dans le tissu logique des déductions mathématiques ; que, dans la mathématique, l'infini actuel ne figure pas, mais que la certitude que tous les infinis virtuels sont possibles n'existerait même pas, si la pensée ne s'affirmait pas, avant toute autre chose, elle-même une et inépuisable. Mais on ne voit pas bien Fontenelle s'exprimant de la sorte ; il le fait, pourtant, à sa manière, en portant au compte de la matière, de l'étendue réelle, ce que le rationaliste donnerait à une intuition rationnelle primitive. L'intelligence ordonne, la raison pénètre, mais n'épuise pas l'inépuisable ; c'est que, de ce côté-là, « la géométrie tient à la physique » ; non à la raison raisonnante, qui numérote ses postulats et tire ses conséquences, mais « à la nature intime des corps que nous connaissons peu ». La nature physique emplit la raison de plus de données qu'elle n'en peut résorber en intelligence. Il y faudrait une « métaphysique trop élevée » ; et l'on n'est pas sûr que, s'il était resté empiriste, Fontenelle l'eût trouvée, même de nos jours, dans l'élucidation de la notion de limite et dans la théorie générale des ensembles ayant la puissance du continu ; mais les spécialistes de la philosophie des sciences en pourront discuter.

Nous avons besoin de clarté, de simplicité ; mais la réalité ne s'accorde pas forcément avec les exigences de notre esprit, avec notre penchant à l'économie de pensée. Là même où nous ne sommes pas brutalement arrêtés par la complexité de la nature, comme en chimie, comme dans l'étude des êtres vivants, là où nos calculs triomphent, une trop grande simplicité est une médio-

cre garantie d'objectivité pour nos lois. Nous calculons les positions des astres ; nous le devons peut-être surtout à ce qu'ils sont très loin ; s'ils étaient tout proches, l'inexactitude de nos prévisions pourrait nous étonner. Nous nous émerveillons, et à bon droit, que l'on calcule le mouvement d'une comète apparue dans le ciel, et que le mouvement calculé réponde aussi bien aux observations que les meilleures tables de la Lune ; mais on devrait aussi se demander comment le cours de la Lune, toute proche de nous, toujours exposée à nos yeux, ne nous est pas mieux connu ; c'est « que la proximité même de la Lune et sa présence continuelle font la difficulté de connaître son cours » (357). La régularité, la simplicité, sont des apparences ; nous ne pouvons nous en passer ; nous devons nous en méfier. Il est vraisemblable que le véritable mouvement des comètes, comme celui des planètes, est inégal en soi ; nous ne pouvons cependant identifier et tenir pour une même comète deux comètes vues en différents temps, si nous ne nous attachons pas au fait que leurs orbites coupent l'Écliptique sous le même angle, que les nœuds de leurs orbites avec l'Écliptique sont aux mêmes points de l'Écliptique, que leurs vitesses apparentes au périhélie sont les mêmes : « ce n'est pas que cette exacte conformité, dans les trois points que nous avons marqués, soit nécessaire afin que deux comètes n'en soient qu'une ; elle n'est nécessaire que pour nous le faire juger » (358).

Mais, du moins, avertis que notre succès signale en même temps notre impuissance, et que nos lois simples ne sont que des simplifications, servons-nous de notre faiblesse et de sa connaissance pour discerner, relativement seulement, le plus réel du moins réel, le plus probable de l'apparent. On connaissait la position et l'incli-

(357) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1706 (éd. 1731) p. 106 « Sur l'apparition d'une comète ».

(358) *Ibid.*, ann. 1699 (éd. 1732) p. 74 « Sur le retour des comètes ».

raison des orbites des planètes par rapport à l'Écliptique et les lieux de tous leurs nœuds; on a appris, en examinant les taches du Soleil, que l'équateur solaire était incliné de $7^{\circ} 17' 2''$ sur l'Écliptique, et que leurs nœuds étaient au 10° des Gémeaux et à l'opposite; on a rapporté les orbites des planètes à l'équateur solaire et déterminé leurs nœuds; on demande « si ces nœuds ont un mouvement sur cet équateur, et quel est ce mouvement ». Ils pourraient « être sans mouvement réel, et en avoir un apparent; ils pourraient en avoir un réel, et n'en avoir point d'apparent ». On a vu tout au long, dans l'*Histoire* de 1708, comment l'axe de la Terre tournant autour de l'axe de l'Écliptique causait l'apparence d'un mouvement des fixes sur les pôles de l'Écliptique, chaque point du firmament décrivant l'Écliptique, ou un parallèle à l'Écliptique, mouvement d'Occident en Orient et de $52''$ par an. Les nœuds d'une planète et de l'Écliptique étant des points du firmament, tout nœud, sans avoir aucun mouvement réel, en aurait un apparent de $52''$. La question de fait est difficile à régler. Supposons qu'on trouve les nœuds immobiles, on pourra concevoir un mouvement des nœuds égal à l'apparent, dont nous venons de parler, et de sens contraire. « Mais, dans le premier cas, tous les nœuds n'auraient que le même mouvement, ce qui le rendrait bien légitimement suspect de n'être qu'une apparence; et, dans le second cas, où tous les nœuds seraient immobiles, on n'imaginerait guère qu'ils pussent avoir un mouvement réel, et il ne serait nullement vraisemblable qu'ils eussent tous le même, et que, de plus, ils l'eussent tous directement en sens contraire du mouvement apparent des fixes. Que les nœuds aient un mouvement réel, mais inégal à l'apparent des fixes..., alors le mouvement réel se découvrirait sûrement par son inégalité à l'apparent des fixes ». Il faudra, après cela, rapporter les orbites des planètes, non plus à l'Écliptique, mais à l'équateur solaire, passer du

mouvement des nœuds des orbites des planètes avec l'Écliptique à celui des nœuds des orbites avec l'équateur solaire ; « comment découvrira-t-on assez sûrement si ces nœuds se meuvent ou non ? Ce ne sera du moins qu'à la faveur d'une longue suite de siècles » (359).

Dans ces cas privilégiés, nous pouvons du moins nous dire que notre pensée se moule exactement sur nos mesures et que, si elle ne nous livre pas le vrai réel, elle creuse sans cesse le phénomène. Mais, bien plus souvent encore, Fontenelle parle quasi en pragmatiste de la portée de la raison ; ce n'est d'ailleurs là, chez lui, qu'un aspect des choses, car il aime bien trop l'intelligence et l'inutile vérité pour que le terme lui puisse être correctement appliqué, sans restrictions. Il n'est pas ennemi des systèmes, même précipités, pourvu qu'on les tienne pour ce qu'ils peuvent être : une mise en ordre des idées, qui laisse l'esprit disponible pour de nouvelles constatations ; le seul danger serait de se donner le ridicule de nier les faits. Les anciens savaient que l'aimant attire le fer. Un poète français parle, au XIII^e siècle, de sa direction vers le pôle. La déclinaison vient 300 ans après. Caboto publie la chose en 1549 ; un Dieppois en faisait mention dès 1534 : « Cette nouveauté révolta les philosophes, dont elle dérangeait trop les idées ; ils la nièrent fièrement ; mais enfin elle devint incontestable ; il fallut s'y rendre. » On sut ensuite que, sous le méridien des Açores, il n'y avait point de déclinaison ; on ne l'eût pas deviné. L'aimant avait des pôles ; ils n'étaient pas ceux de la Terre ; il fallait bien les placer ; « on les plaça où l'on voulut avec une assez grande liberté, qui était un fruit du manque d'observations » ; puis on connut deux nouveaux méridiens exempts de déclinaison ; « on détermina les angles d'intersection de

(359) *Ibid.*, ann. 1734 (éd. 1736) pp. 63 sq. la dernière citation p. 66. « Sur l'inclinaison des orbites des planètes par rapport à l'équateur de la révolution du soleil ».

ces méridiens, que l'on croyait fixes, parce que la présomption est toujours pour l'immobilité : on remplit leurs intervalles d'autres méridiens, arrangés proportionnellement, parce que la présomption est toujours aussi pour l'ordre, et même pour celui qu'il nous est le plus aisé de connaître ». Tout cela est très naturel ; il fallait que cela fût ; « mais enfin tout cela était précipité » ; Gassendi découvrit la variation de la déclinaison de l'aimant ; « ce phénomène essentiel renversa tout » (360).

Croit-on que la préformation et l'emboîtement des germes soient choses prouvées ? Il n'empêche que l'idée est utile : « C'est toujours un degré de lumière que de voir sûrement à quel principe, fût-il peu connu, tiennent certains effets » ; et à quoi rattacher sans cela la génération perpétuelle des plantes et des animaux et leur organisation si constante ? (361). On enquête dans les ports de l'océan par ordre de M. le comte de Pontchartrain sur le flux et le reflux ; nous avons plutôt le système que les faits avec exactitude : « tout s'accommode assez bien avec la pression de la Lune sur l'océan, imaginée par M. Descartes » ; mais cette pression elle-même a de grandes difficultés ; « comment concevoir seulement qu'elle se fasse ? » ; la Lune est en équilibre dans le tourbillon de la Terre ; « en vertu de quoi presse-t-elle ? ». On pourrait donner à la Lune un tourbillon particulier, tournant dans le même sens que le tourbillon général de la Terre ; sa moitié inférieure aurait un mouvement opposé au mouvement de la matière du tourbillon général de la Terre ; la portion de cette dernière matière qui devrait passer sous la Lune, empêchée dans son mouvement, enfoncerait les eaux de l'océan : « Que cette

(359) *Ibid.*, ann. 1712 (éd. 1731) pp. 16 et 17 « Sur la déclinaison de l'aimant ».

(361) *Préface des Éléments de la Géométrie de l'Infini*, éd. Bastien, t. VI, p. 51.

hypothèse soit recevable ou non, il n'importe. Seulement il est bon de se faire cette image, ou quelque autre semblable, pour entrer plus facilement dans les phénomènes du flux et du reflux, qui paraissent fort liés avec le mouvement de la Lune... » (362).

Il serait d'ailleurs très abusif de ne voir que scepticisme théorique dans cette attitude désinvolte du philosophe vis-à-vis de ses propres hypothèses. Fontenelle veut assouplir l'idée que l'on se fait de la vérité ; il ne veut point en opérer la liquidation. Il est très soucieux des résultats pratiques, quand il parle de l'utilité des travaux de l'Académie des Sciences ; mais déjà il distingue l'utilité vulgaire de l'utilité à longue échéance, de celle qui est proprement imprévisible, et qui fait une partie de l'intérêt des travaux les plus désintéressés ; mais encore il insiste sur une utilité purement spirituelle, celle des recherches qui rendent l'esprit entièrement sympathique à lui-même. Ce n'est pas seulement qu'« il est toujours utile de penser juste, même sur des sujets inutiles », et qu'à réfléchir, par exemple, sur des nombres et des lignes, quand ces objets « ne conduiraient absolument à rien », on gagnerait, en se repaissant de vérités, de prendre « la première habitude et le premier pli du vrai ». Nul plus que Fontenelle, certes, ne sentait l'importance de cette méthode Cartésienne, et la beauté de cet art, qui en dérive, de « prendre le fil, souvent très délié et presque imperceptible », et de « le suivre aussi loin qu'il peut s'étendre » ; nul ne goûtait davantage cet entraînement, qui devait nous rendre « le vrai si familier que nous pourrions en d'autres rencontres le reconnaître au premier coup d'œil et presque par instinct » (363). Mais lui, qui pensait que l'esprit géo-

(362) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1710 (éd. 1732) pp. 4 et 6 « Sur le flux et le reflux ».

(363) *Préface sur l'Utilité des mathématiques et de la physique...*, éd. Bastien, t. IV, p. 67.

métrique est utile en toutes matières, il en oubliait encore toutes les utilités pour songer à une, qu'en dépit des concessions de surface il aimait par-dessus tout : « Enfin tout ce qui élève à des réflexions qui, quoique purement spéculatives, sont grandes et nobles, est d'une utilité qu'on peut appeler spirituelle et philosophique. L'esprit a ses besoins, et peut-être aussi étendus que ceux du corps » (364).

Il ne pouvait donc pas mépriser la métaphysique, si dédaigneux qu'il fût de ses efforts traditionnels et stériles ; mais le terme et la chose prenaient un nouveau sens entre ses mains ; et il était compatible avec l'idée qu'il se faisait de la portée de la raison. On trouve en effet chez Fontenelle nombre de textes, comme ceux que nous avons plus haut commentés, où le terme « métaphysique » désigne l'ensemble des problèmes suprêmes, qui, pour être résolus, réclameraient, et que la raison eût une portée absolue, et que fût possible une connaissance totale de la réalité. Fontenelle n'admet, ni la pénétration radicale de la réalité en soi, ni la totalisation achevée du savoir. Mais on sent se préparer chez lui un glissement de sens du terme « métaphysique », qui sera achevé chez Condillac, chez D'Alembert et les Encyclopédistes, puis chez les idéologues ; dans de nombreux passages il parle avec éloges de la métaphysique, mais il entend alors par là l'ensemble de réflexions qui montrent la généalogie des idées. Dans un sens analogue, Locke sera, pour D'Alembert, le fondateur de la métaphysique (365) ; ce qui ne laisserait pas de surprendre un peu, si l'on ne songeait pas que Locke écrit l'histoire de l'esprit humain pour que l'homme connaisse les moyens dont

(364) *Ibid.*, *ibid.*, p. 68.

(365) « Ce que Newton n'avait osé, ou n'aurait peut-être pu faire, Locke l'entreprit et l'exécuta avec succès. On peut dire qu'il créa la métaphysique à peu près comme Newton avait créé la physique. » *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, éd. Picavet, Paris, Colin, 1919, in-12°, p. 103.

il dispose, et, voyant se former ses idées, n'aïlle, ni leur conférer une portée absolue et substituer à la nature l'« a priori » d'un roman, ni tomber dans un scepticisme, qui lui interdirait de faire un bon usage de ses facultés naturelles, d'établir empiriquement les lois positives des faits. L'histoire qu'il écrit permet de bien penser et de bien vivre, dans la nature, dans la société, dans la religion : voilà la vraie métaphysique. Mais, comme cette histoire n'est aucunement, dans son ensemble, l'histoire pragmatique, des faits datés, elle est une histoire conjecturale ; comme, en même temps, elle vise à être explicative, elle est à moitié une genèse psychologique, à moitié une justification logique. Et Condillac l'entend bien ainsi, quand il distingue une bonne et une mauvaise métaphysique. La sienne, qui est la « bonne métaphysique », est précisément l'analyse logique des idées, avec la projection, dans un passé hypothétique, de l'histoire qui rend compte de la structure des idées et des principes de la connaissance (366).

Fontenelle, plus discret vis-à-vis de ses adversaires, respecte certainement, et très sincèrement, les métaphysiciens à l'ancienne mode ; il les admire pour l'essor

(366) Pour Condillac (*Essai sur l'Origine des Connaissances humaines*. Introd.) la science qui doit préparer à l'étude de toutes les autres c'est la métaphysique. Il pense qu'on peut raisonner en métaphysique et en morale avec autant d'exactitude qu'en géométrie. Mais il y a deux sortes de métaphysique : l'une veut percer les mystères de la nature, de l'essence des êtres, des causes les plus cachées ; l'autre proportionne ses recherches à la faiblesse de l'esprit humain. Avec elle l'esprit devient juste, se forme des idées nettes. La connaissance de la genèse des idées les éclaire, et Descartes n'a connu ni l'origine, ni la génération de nos idées.

Cf. encore : *Logique*. Part. II, chap. IV : « ... les premières langues vulgaires ont été les plus propres au raisonnement... La génération des idées et des facultés de l'âme devait être sensible dans ces langues... on n'imaginait pas de faire les questions que font aujourd'hui les métaphysiciens... on n'avait point encore de mauvaise métaphysique. La bonne métaphysique a commencé avant les langues, et c'est à elle qu'elles doivent tout ce qu'elles ont de mieux. Mais cette métaphysique était alors moins une science qu'un instinct... »

Ap. Œuvres complètes de Condillac. Paris, Lecointe et Durey, 1822, t. XV, pp. 414-415.

naïf de leur pensée ; mais enfin il ne les suit guère, sauf par manière de jeu ; mais il n'a pas renoncé pour cela à chercher la raison des choses ; il demande simplement qu'on la cherche à la façon qui demeure possible. Souvent il se borne à employer le terme « métaphysique » pour opposer la langue courante et la pensée, indépendante de tout style, au style mathématique, et signaler que les mathématiques apportent la précision indispensable là où le bon sens isole les éléments constitutifs d'une question, est nécessaire à la mise en équation du problème, n'y suffit pas, et encore moins au développement des hypothèses, mais reste chose capitale : « D'habiles géomètres ont eu bien de la peine à prouver que les projections obliques formeraient des paraboles, aussi bien que les horizontales... En voici la raison essentielle et métaphysique. La courbe n'est que le mélange qui résulte de deux forces, qui ont entre elles un certain rapport de grandeur ou de quantité ; la parabole, par exemple, est le mélange qui résulte d'une vitesse uniforme et d'une vitesse variée, qui suit les racines des hauteurs... si ces vitesses simples, sans changer de nature, devenaient plus grandes ou plus petites, il est clair que le mélange qui en résulte ne changerait pas de nature, mais seulement de grandeur... » (367) ; ou encore : « la multiplication des forces par les machines a quelque chose de trompeur... cela donna occasion à M. Amon-ton de rappeler... les premiers principes de la mécanique... Nous en donnerons ici la métaphysique ; qui n'est pas moins démonstrative que la géométrie, et qui peut être plus intelligible... » (368). En un mot, en beaucoup de matières, « il est bon qu'une métaphysique générale précède le calcul, qui le dirige et l'éclaire ; mais,

(367) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1704 (éd. 1722) p. 113 « Sur les vitesses des corps mus suivant les courbes ».

(368) *Ibid.*, ann. 1703 (éd. 1720) p. 101 « Sur la force des machines en général ».

ensuite, c'est le calcul qui donne la précision et les détails » (369).

Mais ce ne sont là que les indices de la transformation des idées, que recouvre la modification de la terminologie. Beaucoup plus caractéristiques, pour ce qui est du fond des choses, sont les passages où Fontenelle semble donner pour objet principal à la raison, en termes qui feraient presque songer à Cournot, le discernement entre ce qui est logiquement soutenable, et ce qui est véritablement rationnel. Il y a des enchaînements d'idées qui sont corrects ; il y en a qui donnent le sentiment que l'on tient la vraie raison de la chose : « Les démonstrations qui ne sont pas tirées des premiers principes ne vont guère au but que par de longs et fatigants circuits... mais, si on a pu remonter à la vraie nature des choses, les démonstrations en naissent presque immédiatement et en foule... Le vrai est simple et clair et, quand notre manière d'y arriver est embarrassée et obscure, on peut dire qu'elle mène au vrai et n'est pas vraie » (370). Aussi Fontenelle dit-il de ses *Éléments de la Géométrie de l'Infini*, qui débutent par une théorie des progressions : « Une des grandes difficultés que j'ai éprouvées dans la composition de cet ouvrage a été de saisir le tronc, et plusieurs grosses branches m'ont paru l'être, qui ne l'étaient pas... mais enfin, quand j'ai eu pris l'infini pour le tronc, il ne m'a plus été possible d'en trouver d'autre et je l'ai vu distribuer de toutes parts et répandre ses rameaux avec une régularité et une symétrie, qui n'a pas peu servi à ma persuasion particulière » (371). Jamais encore cet empiriste n'est plus manifestement satisfait que lorsqu'il peut montrer

(369) *Ibid.*, ann. 1706 (éd. 1731) p. 59 « Sur le rapport des forces centrales à la pesanteur des corps ».

(370) *Préface des Éléments de la Géométrie de l'Infini*, éd. Bastien, t. VI, p. 54.

(371) *Ibid.*, *ibid.*, p. 53.

qu'une vérité, considérée jusqu'ici comme simple vérité d'expérience, peut être démontrée avec les seules ressources de la raison. On a conjecturé, par un grand nombre d'expériences, que, s'il sort de l'eau de deux tuyaux verticaux, inégalement hauts, toujours entretenus pleins au même niveau, ayant des ouvertures horizontales égales, « les différentes vitesses de l'eau sont comme les racines carrées des hauteurs des tuyaux d'où elle sort ». Torricelli et Mariotte ont employé ce principe, mais « ne l'ont employé que comme un principe d'expérience ». Varignon a trouvé la raison de la chose. Les forces sont proportionnelles aux effets qu'elles produisent. Les forces sont deux colonnes d'eau inégalement hautes, qui, à bases égales, sont entre elles comme leurs hauteurs ; les effets sont « deux masses d'eau mues chacune avec une certaine vitesse ». Les forces sont donc entre elles comme « les produits faits des masses d'eau qui sortent en un certain temps et de leurs vitesses » ; mais, « plus la vitesse est grande, plus la masse d'eau qui sort en un certain temps est grande aussi... donc les hauteurs des tuyaux sont comme les carrés, ou des masses, ou des vitesses de l'eau. Donc les vitesses sont comme les racines carrées des hauteurs ». Et Fontenelle de conclure, pour son plaisir personnel : « Ce rapport des vitesses ne sera donc plus un principe d'expérience ; et la raison, qui n'a plus à craindre aucune incertitude, ni à se défier de rien, est pleinement satisfaite » (372). De même, après un long exposé, où il compare l'action des forces « simplement motrices » et des forces « accélératrices », et tire les conséquences de l'application hypothétique d'une force accélératrice constante à un point matériel, il dira, avec un contentement visible : « C'est là tout le système de Galilée sur la pesanteur, qu'il a supposée

(372) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1703 (éd. 1720) p. 125 et 126 « Du mouvement des eaux ».

constante ; et le voilà démontré « a priori » et indépendamment de toute expérience » (373).

Il ne faudrait donc parler qu'avec beaucoup de prudence du pyrrhonisme de Fontenelle. Il est sceptique sur bon nombre de vérités révélées ; il l'est touchant les prétentions des métaphysiciens, qui croient se rendre compte des principes derniers des choses, et égalier la pauvreté de leurs systèmes à la complexité de la nature : il l'est aussi sur la plupart des faits positifs, que l'on peut croire établis, et qui ne le sont à aucun degré : scepticisme préparatoire à la croyance bien fondée, simple précaution critique, mais où il lui arrive de se complaire, avec une coquetterie, qui ne peut faire illusion qu'un instant, sur la sincérité de son amour du vrai. Quelle est la figure que prend le cœur dans la systole ? A Montpellier, « deux prétendants à une chaire de professeur » ont soutenu, l'un que, dans la systole, le cœur « s'accourcit », l'autre qu'il s'allonge ; le procès est venu devant l'Académie des Sciences. M. Hunaud a été chargé d'examiner la question. Il a noté l'avis des autorités les plus célèbres : « Harvey, Lower, Stenon, M. Vieussens, sont pour le raccourcissement ; Schlegelius, Borelli, et quelques autres, sont pour l'allongement, ou simplement nient le raccourcissement. » Après cela on a cru pouvoir décider la chose par l'expérience ; on a ouvert, tout vivants, chiens, chats, pigeons, lapins, carpes, grenouilles, vipères : mais « cette voie, qui est, en général, la plus sûre, ne l'est pas tant ici » ; « il est très difficile de savoir bien précisément ce qu'on voit ». M. Hunaud a vu le cœur se raccourcir ; M. Winslow ne l'a pas vu s'allonger, mais ne l'a pas vu se raccourcir ; il l'a vu se rétrécir. Puis est venu M. Basuel, chirurgien de Paris, qui tenait pour le raccourcis-

(373) *Ibid.*, ann. 1711 (éd. 1730) p. 89 « De la résistance des milieux au mouvement ».

sement, en se fondant sur le jeu des valvules ; mais, tout bien pesé, « il faut avouer que tout ceci n'aboutit qu'à des incertitudes ; mais les incertitudes sont des espèces de lumières, qui peuvent mener à la connaissance du vrai, au lieu que des décisions hardies et précipitées nous en éloigneraient » (374). De même, en 1734, on n'est pas complètement fixé sur l'existence, ou la non existence, de l'atmosphère de la Lune, après avoir rapporté quantité de discussions à ce sujet en 1715, et étudié, en 1723, « la manière dont l'ombre se jette derrière les corps éclairés ». « On y verra des accidents si imprévus, quoique réglés et constants, et tout le géométrique tellement dérangé par le physique, qu'on ne se pressera pas de prétendre rien déterminer de fixe sur l'existence, ou la non existence, d'une atmosphère de la Lune, et sur les changements qu'elle apporterait aux phénomènes » (375). Fontenelle est sceptique encore sur la vérité absolue de nos lois simples ; sceptique aussi sur la possibilité de rendre l'esprit entièrement transparent à lui-même, pénétré qu'il est, par l'expérience, d'idées dont la résolution logique dernière réclamerait une trop haute métaphysique ; mais ce scepticisme le conduit à réserver toute l'énergie de la pensée pour réaliser, sans illusions sur leur caractère définitif, des synthèses successives du savoir, où la raison se joue, se défaisant de la manie de la certitude, s'exerçant à soupeser les probabilités, à sentir l'arrangement le plus convenable, à goûter aussi la raison de la chose.

Nous ne savons le dernier mot de rien, et il le faudrait savoir pour être sûr que l'univers est intelligible en son fond. Mais, si même la raison ne fait que mordre sur les choses sans jamais les pleinement posséder, il est au moins

(374) *Ibid.*, ann. 1731 (éd. 1733) pp. 24 à 29 « Sur le changement de figure du cœur dans la systole ».

(375) *Ibid.*, ann. 1734 (éd. 1736) pp. 68 et 69 « Sur l'atmosphère de la Lune ».

remarquable que la vraie logique de l'esprit humain soit la mathématique, et que cette logique ait prise, si superficielle qu'elle soit, sur la nature. A seize ans, Viviani eut le bonheur d'apprendre « qu'il n'y avait point de meilleure logique que la géométrie » (376). Lagny apprit au contraire, à ses dépens, que la philosophie de l'École est « d'autant plus insupportable à un esprit géomètre qu'elle prétend raisonner » (377). Mais il est sûr que « l'alliance de la géométrie et de la physique fait la plus grande utilité de la géométrie, et toute la solidité de la physique » (378). A quoi tient-il ? Fontenelle n'a point posé le problème critique ; mais il l'a résolu, à sa façon ; en admettant d'abord une sorte d'endosmose partielle de l'esprit et des choses, puisqu'il est de tendance à la fois empiriste et réaliste, et que l'espace, sans qu'il le dise expressément, est sans doute pour lui à peu près le sensible commun traditionnel, avant qu'il ait été soumis aux abstractions et définitions précises des géomètres ; en admettant aussi, et, malgré son libertinage, nous le verrons, sur ce point ses croyances peuvent être sérieuses, que Dieu a ordonné le monde, et y a mis un fond de géométrie inépuisable. Fontenelle, avec assez de prudence il est vrai, a réintégré dans la physique la considération des causes finales (379) ; et tout cela s'enchaîne, et concourt à expliquer à la fois sa négligence et sa confiance ; l'ordre peut se faire et se défaire au sein de la pensée humaine, mais il continuera de gagner du terrain, si du moins nous savons ne pas être dupes de convictions grossières et inébranlables ; la seule chose vraiment dangereuse, et condamnable, est la sottise.

Une raison qui voit plus loin que les sens, et qui pourtant n'a point de contenu propre ; qui prélève dans

(376) *Éloges. Éloge de Viviani*, éd. Bastien, t. VI, p. 102.

(377) *Ibid.*, *Éloge de Lagny*, *ibid.*, t. VII, p. 446.

(378) *Ibid.*, *Éloge de Bernouilli*, *ibid.*, t. VI, p. 138.

(379) Cf. plus bas pp. 391 sq.

le donné ses aspects les plus clairs pour, en les additionnant à eux-mêmes, en faire des idées de supposition, qui vont, ou semblent aller, à l'infini; un mépris des systèmes qui se croient définitifs; un sentiment de la fragilité des évidences et de la naïveté qu'il y a à croire que les faits soient tout faits; un accueil bienveillant réservé à toutes les hypothèses, si elles consentent à se laisser peser aux deux balances de la vérification empirique et de l'élégance rationnelle; un sens de l'insondable, et une joie de la lumière; le mépris des abîmes en trompe l'œil, mais la croyance en ceux où l'on descend avec un regard clair, et sans en entrevoir le fond; tout cela, avec moins d'appareil scientifique, parce qu'il avait d'autres occupations, et une documentation moins complète, Fontenelle l'avait laissé entendre dans les œuvres de la première partie de sa carrière. La vérité nous échappe, disaient, de diverses manières, les *Dialogues des Morts*; l'histoire humaine porte le témoignage de nos erreurs et de nos folies; mais il s'agissait de la vérité des philosophes, de la vérité absolue; et cela n'empêchait pas que, de loin en loin, on trouvât non pas la vérité, mais « quelques petites vérités » : « Il se découvre de temps en temps quelques petites vérités, peu importantes, mais qui amusent » (380). Nous nous trompons souvent, quand nous raisonnons à partir des données des sens; mais le moyen d'arriver à quoi que ce soit, si l'on ne cherche pas à voir plus loin que ce que voient les yeux; et le moyen de raisonner bien, si on ne le fait en géomètre et en mécaniste? « Toute la philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais; car, si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils, qui éclai-

(380) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts Modernes. Dialogue IV. Le troisième faux Démétrius. Descartes, éd. Bastien, t. I, p. 383.

rent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas ; et, si, d'un autre côté, vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir ; ce qui reviendrait au même ; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est là la difficulté » (381). Et, dès qu'on le veut, on est aux prises avec des problèmes si vastes que seule une sage économie de pensée permet d'en triompher : « Il semblerait, interrompit la marquise, que votre philosophie est une espèce d'enchère, où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, et ce n'est que par là qu'on peut attraper le plan, sur lequel la nature a fait son ouvrage » (382). Quand on compare les systèmes de Ptolémée, de Copernic, et de Tycho Brahé, celui de Copernic séduit par sa simplicité : « enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme, et plus riant, et n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuadé, et sa hardiesse fait plaisir » (383). Comme on le voit, de tels textes montrent une extrême confiance dans la recherche du vrai par des voies simples, mais c'est qu'aussi il ne s'agit que d'une coordination de faits d'ensemble, non des positions exactes des astres. Que la nature procède d'ailleurs simplement, Fontenelle l'a toujours cru ; mais cette simplicité en soi, quand il s'agit de dépasser les faits moyens, qui ne sont pas les faits vrais, est, pour nous, si complexe que la simplicité de nos lois symbolise avec elle, mais ne s'identifie point avec elle. « Je suis si ennemi de l'égalité parfaite que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour sur elle-même soient précisément de vingt-quatre heures, et toujours égaux les uns les autres ; j'aurais assez d'inclination à croire qu'il

(381) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. 1^{er} Soir, éd. Bastien, t. II, p. 17.

(382) *Ibid.*, *ibid.*, p. 25.

(383) *Ibid.*, *ibid.*, p. 39.

y a des différences », disaient déjà les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* (384) ; et aussi, en prenant le mot de « philosophie » au sens de philosophie naturelle : « Si vous vous mêliez de philosophie plus que vous ne faites, il faudrait bien que vous vous accoutumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs systèmes. Il y a toujours quelque chose, qui y convient le plus juste du monde ; et puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir, comme on peut, ou qu'on laisse là, si on désespère d'en pouvoir venir à bout » (385). Fontenelle a dit cela de bonne heure ; il l'a vérifié plus tard en tous domaines ; et il n'a pas pour cela désespéré de la raison.

(384) *Ibid.*, Sixième soir, *ibid.*, pp. 146-147.

(385) *Ibid.*, Quatrième soir, *ibid.*, p. 111.

CHAPITRE VII

Sources possibles ou probables de la conception de l'homme

Nous avons, en cours de route, indiqué les sources de la pensée de Fontenelle, qui nous paraissaient indispensables à l'intelligence immédiate de notre exposé ; il y en a d'autres évidemment. Par ailleurs nous croyons que, bien que Fontenelle ait certainement beaucoup lu, il a causé et écouté encore davantage, et que les sources les plus profondes de ses idées sont à chercher dans son caractère et dans ses relations. La preuve, en ces matières, est, par surcroît, difficile à faire, dans le détail ; mais nous essayerons de la faire d'ensemble, quand nous tenterons de définir la sagesse de Fontenelle, en disant son contenu et ses attaches. Nous commettrons alors, sciemment, un cercle vicieux ; après avoir défini les conceptions de l'homme, de la nature et de Dieu, nous les verrons s'épanouir en une sagesse, et cette sagesse, à son tour, puisée à toutes les sources des livres et de la vie, éclairera les vues de l'homme, de la nature et de Dieu ; mais cela ne montrera que davantage l'unité de la personnalité de Fontenelle, et que la réalité rassemble ce que l'analyse dissocie. Il reste donc, pour le moment, simplement à compléter brièvement, sur certains points, l'indication de sources écrites possibles ou probables de la conception que Fontenelle s'est faite de l'homme.

L'homme est tout entier sottise et folie, et les passions sont bien fortes en lui, et bien faible la raison. C'est, après tout, pourrait-on dire, la conception chrétienne

de l'homme ; et si, au lieu de sourire, on la poussait au noir, cela deviendrait celle de Pascal. Mais il y faut mettre le christianisme en moins ; et cela devient donc celle de Montaigne. Avec cela, Fontenelle a lu tous les anciens ; et la folie humaine est un thème bien général des moralistes ; cependant, celui qui l'avait peinte avec le plus de force et de mélancolie, tout en la rattachant à une vue du monde, du corps et de l'âme, chère aux libertins, aux Gassendistes, aux beaux esprits, doit bien entrer dans le mélange. Montaigne et Lucrèce sont probablement ici les sources principales. On le pensera davantage encore, si l'on songe que, parmi les folies humaines, il n'en est pas pour Fontenelle de plus enracinée que celle du merveilleux, qui naît, toujours renouvelée, de la grande inquiétude des vivants ; et Lucrèce, à la suite d'Épicure, avait voulu chasser les vaines terreurs ; il éliminait de ce monde l'intervention des dieux ; il disait qu'après la mort ils ne sont pas non plus nos maîtres, puisque notre agrégat se dénoue et que nous ne sommes plus ; il sauvait les hommes de la crainte en assignant aux faits naturels des explications incertaines, mais possibles et mécaniques ; et, le vide et les atomes mis à part, Fontenelle n'était pas loin de lui en tout cela ; si proche même, que toute son *Histoire de l'Académie des Sciences* sera, sous le masque, comme un long *De Natura Rerum*, qui tue les préjugés à petit bruit, et ne laisse devant l'homme que la nature. Une vue pessimiste des choses, mais qui se soude à un art du bonheur, ou de la moindre peine, une technique du plaisir, une utilisation raisonnable de la vie présente ; tout cela Fontenelle le devait goûter dans Lucrèce. Mais il aimait aussi l'ironie, les longs raisonnements, les incertitudes du pour et du contre, la raison et l'esprit qui se moque de la raison, la vraie philosophie qui se moque de la philosophie, et là, le maître, fût-ce au travers de Pascal, était Montaigne ; car il n'y fallait point de pathétique,

le sublime étant si peu naturel, et si peu cavalier ; on le pouvait trouver à la rencontre, on n'en pouvait pas vivre, en ce monde-ci, le plus solide. Que le plus grand philosophe essayât d'oublier son corps et les passions, on verrait bien ; le mieux était de les connaître et les apprivoiser. En saisissant, en soi et dans l'histoire, toute la réalité vraie et multiforme de l'humaine condition, on devenait capable non plus de se faire une morale, qu'on ne suit point, mais d'éclairer d'intelligence des forces obscures et d'affiner les sursauts de la sottise en calme supérieur.

Les passions font la folie et la sottise humaine ; mais elles sont aussi les ressorts de la machine ; et cela continuera d'être, quoiqu'il arrive, car les passions sont le cœur, et les mœurs changent, mais le cœur ne change point. Or, si le cœur est pour toujours mauvais en son fond, s'il est intéressé, La Rochefoucauld doit bien être celui qui a fait le mieux voir comme l'intérêt met tout en mouvement, sait jouer tous les personnages, et même celui du désintéressement. Il y a grand plaisir pour un habile à suivre un tel guide. On y apprend à ne faire grâce à qui que ce soit, et même à soi-même ; on y savoure les amères voluptés du petit nombre de ceux qui savent, et qui ont le courage de savoir, malgré les amitiés qui demandent merci, et les exceptions nécessaires. Et c'est de Fontenelle que Fontenelle a fait dire : « On ne gagnait rien avec lui pour en être aimée : il n'en voyait pas moins les défauts des personnes qu'il aimait » (386). Il savait aussi rester aimable et charmeur, mais toujours avec « une espèce de raison droite et inflexible, mais non pas incommode » (387). Il le devait sans doute à sa nature, peut-être un peu aussi à l'auteur des *Maximes* ; du moins, comme lui, il aiguisait

(386) Fontenelle, *Histoire de mes conquêtes* (publ. dans *Mercur*, février 1681) ap. *Œuvres...* Bastien, t. I, p. 90.

(387) *Ibid.*, *ibid.*

le trait, dont on n'oublie pas la blessure, et qu'on ne peut secouer : « On est ignorant dans un siècle ; mais la mode d'être savant peut venir ; on est intéressé ; mais la mode d'être désintéressé ne viendra point » (388).

Les passions, dans leurs conflits, créent l'ordre et le progrès social, comme, par leur vigueur, en même temps que les plus basses, elles font les plus belles actions. On ne sait ce que Fontenelle savait et pensait de Spinoza, car il était prudent, et le misérable athée Spinoza était fort décrié ; mais il devait connaître un Spinozisme plus ou moins simplifié et altéré, celui des libertins, la doctrine de la nécessité, la tendance de l'être à persévérer dans l'être, seul fondement de la vertu ; et, peu soucieux qu'il devait être de vivre l'éternité, en passant des idées inadéquates aux idées adéquates, il devait plutôt se satisfaire à voir comment des hommes, qui sont menés par leurs passions et l'amour confus de leur être, peuvent former une société durable. Qu'il eût, ou non, une connaissance approfondie de l'*Éthique*, on ne le voit guère essayant d'atteindre à la béatitude par la pensée de l'infini métaphysique, qui lui semblait inconcevable, mais on conçoit assez qu'il pût être séduit par ce qu'il y a de réalisme dans le *Tractatus Theologicopoliticus* et dans le *Tractatus Politicus*. Un homme qui prétendait ne pas être confondu avec les constructeurs d'Utopies, qui, sans être de son avis, estimait fort Machiavel, qui savait se tenir à égale distance de l'empirisme inintelligent et de l'abstraction pure, le pouvait fort intéresser. Prendre les choses telles qu'elles sont, mais essayer de les expliquer, tel était son travail ; et cela suffisait pour montrer comme on passe de l'état naturel à l'état civil, sans discontinuité. Les hommes ont des passions, amour, haine, colère, envie, pitié ; sont-ce des vices ou des vertus ? Il

(388) *Dialogues des Morts*, Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dialogue III. Socrate, Montaigne, éd. Bastien. t. 1, p. 240.

importe assez peu ; ce sont des propriétés de la nature humaine. Toutes ces propriétés la nature les a ramassées en une seule, la tendance à persévérer dans son être. Ici, à condition d'oublier un peu de la profondeur du métaphysicien, et tout l'arrière-plan de sa théorie de la substance, à condition aussi de donner plus de profondeur qu'elle n'en avait peut-être à la doctrine de l'intérêt de La Rochefoucauld, on pouvait avoir l'impression de n'avoir guère changé de paysage. Tout naturellement donc on passait à la conséquence : la tendance à persévérer dans l'être est naturelle, légitime, et, dans chaque être, sa puissance est la mesure de sa légitimité. En ce point, on pouvait songer au bon usage que les libertins pouvaient faire de la théorie pour traiter de conventionnelles toutes les prescriptions de la morale, particulièrement de la morale chrétienne. N'est défendu que ce que personne ne désire. Tous ont droit à tout. Mais de là naissent des conflits ; de ces conflits des diminutions de l'être, la limitation effective des satisfactions, et la crainte d'être privé de satisfactions, qui est aussi un anéantissement partiel. Qu'allait-il arriver ? Au moment où l'on côtoyait Hobbes, se produisait, comme aurait pu dire Fontenelle, un coup de la Providence, dont le grand art était de ne pas intervenir, ce que les chrétiens ne comprennent pas toujours. L'état civil prolongeait naturellement l'état naturel et empruntait de là toute sa signification, le pouvoir de l'Etat trouvant dans la nature, à la fois, sa justification et ses limites. Ici, on pouvait, sous cape, songer à Bossuet et à Louis XIV. Du conflit des intérêts naissait comme un contrat tacite ; on sacrifiait la satisfaction de certaines passions secondaires à celles qui réclamaient l'union et la force de tous pour être satisfaites ; on constituait, quelle que fût d'ailleurs la forme de gouvernement, le souverain, qui faisait régner la sécurité, et assurait aux hommes la satisfaction des passions, dans

les limites compatibles avec l'existence de la communauté. Ce souverain avait tous les droits, s'il avait la force ; mais la restriction était d'importance ; car il n'avait plus derrière lui la force invincible du Dieu de la Bible. Il avait tous les droits, s'il pouvait tout ; mais il ne pouvait pas tout, et, là où s'arrêtait sa force, s'arrêtait aussi son droit. Les consciences lui échappaient naturellement. Fontenelle, à ce moment, pouvait faire des comparaisons. Cet athée eût été un bon conseiller pour un roi absolu ; il aurait été dans son sens en lui insinuant d'affirmer la suprématie du pouvoir civil sur le pouvoir ecclésiastique ; mais il lui eût recommandé de n'en avoir point de remords sur le dos de qui que ce fût, et de persévérer dans l'être en faisant taire les sectes, la dominante comme les autres ; il lui aurait révélé la liberté de la pensée, la lui aurait montrée impossible à supprimer ; lui aurait dit que l'Etat peut beaucoup, mais ne peut vouloir que son intérêt ; qu'être le plus puissant possible ; et que le plus grand danger est qu'il soit haï de tous ceux qui le composent. Le souverain ne peut être oppressif, parce que cela est contraire à sa véritable utilité. Ainsi, à condition d'oublier un peu qu'elles sont pensées confuses, et l'aspect de la doctrine qui les fait passivité, les passions sont ce dont naît, et toute l'agitation des hommes, et tout le développement des institutions sociales, et toute la régulation de ces passions mêmes, et toute la joie d'en user avec quelque sécurité. Après cela les habiles les tiennent pour ce qu'elles sont, s'ils ne sont pas d'humeur de les penser *sub specie aeternitatis*, ce qui est peut-être un peu ambitieux pour notre pensée finie. Cette source est d'ailleurs hypothétique ; mais, quand Delvolvé parle du « providentialisme naturel » de la doctrine des passions chez Bayle, chez qui elle vient de Fontenelle (389), il signale

(389) Cf. notre texte à notes (91) et (29), et les dites notes.

que, chez Bayle, la doctrine est une transposition, grâce aux indications de Fontenelle, d'une doctrine de théologiens ; la chose est fort possible pour Bayle ; elle paraît moins probable pour Fontenelle, très détaché de la théologie. Une source telle que celle que nous venons d'indiquer, avec toutes les réserves possibles, paraît être plus dans le sens de son tempérament intellectuel.

Les passions font nos folies, les passions font de grandes choses ; la raison n'est pas inoffensive, il ne faut pas sans prudence la substituer aux passions. Elle ne sera jamais éclairée que chez un petit nombre d'hommes et, même chez eux, le risque est grand que la pensée claire soit payée du naturel et du bonheur. Toutes les sources ici sont possibles, et l'accent vient évidemment du tempérament individuel. Mais cette idée de l'irréductibilité des passions à la raison et, qu'après tout, en un sens, il vaut sans doute mieux qu'il en soit ainsi, n'est peut-être qu'un développement, après une relecture de Montaigne, d'indications qui sont dans Descartes. Descartes est le père spirituel de ceux qui méprisent les sens et l'imagination ; mais il conserve une valeur pratique importante à la perception sensible ; elle correspond aux besoins de l'organisme, si elle renseigne mal sur la nature vraie des choses. Que l'on suppose maintenant quelqu'un de moins sûr que Descartes de la distinction réelle de l'âme et du corps, faute de croire en la portée absolue de la raison, et, quand il lira par exemple le *Traité des Passions*, il se dira quelque chose comme ceci : l'union de l'âme et du corps est fort intime ; se libérer des passions, c'est connaître leur mécanisme mental et physique, et, connaissant le détail de la machine et son jeu, la mettre au service de l'esprit ; mais nous serons toujours loin de compte ; le détail en est infini ; mais, si même nous savions le détail, aurions-nous, dans la plupart des cas, le loisir de nous servir de nos connaissances et le sang-froid nécessaire ? Cela se peut,

chez quelques-uns ; mais cela reste problématique. Enfin, si l'esprit n'est que le reflet du corps ; si la liberté n'est qu'un mot, qu'avons-nous à faire de mieux dans la plupart des cas qu'à rester gens d'instinct, si même nous trouvons un plaisir de délicats à interioriser ces démarches instinctives en conscience ?

Cette raison, dont nous sommes si fiers, n'est rien d'autre, après tout, qu'un produit naturel des sensations et des images, avec, il est vrai, une capacité de les combiner, diminuer, agrandir, qui nous met fort au-dessus de l'animal et de son instinct, mais ne nous sépare pas radicalement de lui. Ici notre exposé a nécessité l'indication des sources en cours de route. Et il en a été de même en ce qui concerne « l'histoire de la raison » et le « fonctionnement de la raison. »

Quant à la portée de la raison, pour ce qui est de l'incapacité à penser l'infini métaphysique, la source la plus évidente est Locke ; mais il y a peut-être là une fausse évidence. Elle semble s'imposer parce que le raisonnement que voici paraît satisfaisant : Locke a polémique contre les idées innées ; l'idée du parfait est pour, les Cartésiens, l'idée innée par excellence ; donc celui qui la rejette, en tant qu'innée, suit Locke. Mais, en étudiant le fonctionnement de la raison, selon Fontenelle, nous avons indiqué que, plutôt qu'à Locke, c'est à l'ancienne philosophie, c'est-à-dire à la philosophie scolastique, qu'il se réfère. Sa critique des idées innées n'ayant pas forcément Locke pour point de départ, sa critique de l'idée de l'infini métaphysique paraît plutôt la réaction de ses idées personnelles, d'élève des Jésuites et de géomètre, devant les idées de Descartes. Il a certainement d'ailleurs connu l'*Essai* de Locke, bien qu'il ne le cite pas. Il ne lisait pas l'anglais, et il l'a regretté (390) ; mais l'*Essai* était traduit par Coste

(390) Trublet : « Outre le latin qu'il possédait si bien dès l'âge de 13 à 14 ans... il savait le Grec, l'Italien et l'Espagnol. Le dernier était encore

depuis 1700 et, même entre 1690 et 1700, Fontenelle, qui était à Paris, avait mille occasions de converser avec un voyageur revenant d'Angleterre, ou d'entendre lire une lettre parlant de l'*Essai*. A partir de 1734 et de l'entrée en France des *Lettres Anglaises*, il eût fallu être sourd, et Fontenelle ne l'était pas encore, pour ne pas apprendre de Voltaire que le sage Locke détruisait les idées innées, et que son disciple et thuriféraire s'en moquait. Tout cela est possible, et l'action de Locke admissible, puisque les fragments d'un *Traité de la Raison humaine* et ceux *De la Connaissance de l'Esprit humain* sont posthumes et tardifs, au moins sous cette forme ; mais rien de tout cela n'est décisif. D'ailleurs, Fontenelle, lorsqu'il songe à l'infini métaphysique, s'en prend spécifiquement aux Cartésiens, tandis que Locke, en combattant les idées innées, ne les nomme pas ; Fontenelle, plus précisément, en veut à leur distinction entre comprendre et entendre, comprendre et apercevoir, et cet infini là, selon lui « on ne le comprend, ni on ne l'aperçoit » (391). L'allusion aux Cartésiens étant certaine ; Fontenelle par ailleurs pouvant être, sans Locke, l'empiriste que l'on sait ; Fontenelle enfin étant plus géomètre que Locke, il est beaucoup plus normal d'admettre une autre solution que l'influence de Locke : Descartes distingue compréhensible et intelligible. Il admet que Dieu, ou l'infini métaphysique, n'est pas compréhensible. Cela me suffit ; car, étant l'empiriste que je suis, je ne trouve pleinement compréhensible que ce dont j'ai une idée qui « représente » ; de tout le reste je ne parle que par « supposition » ; je le pose par hypothèse, sans même « apercevoir »

à la mode sur la fin du siècle précédent. L'Anglais n'y est venu que dans la vieillesse de M. de Fontenelle, et il regrettait de n'avoir pas prévu qu'il y viendrait... » *Mercure*, avril 1758 dans *Mémoires pour servir...* 1761, p. 207.

(391) Cf. plus haut p. 213 et note (331).

ce que c'est. Mais, comme je suis en outre géomètre, et ai lu Leibniz et ses commentateurs, je suis amené à faire une distinction entre l'infini métaphysique, fût-il simplement l'infini métaphysique sous l'aspect de la grandeur, et l'infini géométrique, et je m'aperçois là que cette idée de supposition, qu'on peut toujours poser, car on pose ce qu'on veut, et qui est celle de l'infini métaphysique, brouille tout quand on s'occupe de nombres ou d'espace ; tandis que l'autre supposition, qui est celle de l'infini géométrique, et des différents ordres d'infinis, éclaire tout en ces matières. Je dois donc conclure que l'idée de l'infini métaphysique est en nous une pseudo-idée. Rien de tout cela n'est, avec cette netteté, dans le chapitre de Locke sur l'Infini (392).

La raison n'est pas seulement d'amplitude limitée, elle ne pénètre aussi que partiellement le réel. Les mathématiques ont une certitude hypothéticodéductive, et procèdent à partir d'idées, qui résultent du prélèvement de l'être mathématique tout entier des choses ; la physique a les incertitudes qui tiennent à ce que l'être physique des choses ne nous est jamais connu tout entier, et à ce que nous opérons sur des faits moyens, et sur des schémas substitués aux faits moyens conjecturés, non sur les faits vrais. On est, ici aussi, assez près de Locke ; mais il est peut-être plus simple de songer à tous les passages où Descartes indique que les problèmes de physique sont beaucoup plus complexes que ceux de mathématique pure (393), et qu'en ces matières on va non des causes aux effets mais des effets à des hypothèses qui servent de raisons explicatives ; en combinant cela avec l'empirisme et avec un souci croissant des faits, dûs, si l'on veut, d'abord à Pascal physicien, puis aux relations et conversations qui conduisent à l'Aca-

(392) Locke, *Essai*, trad. Coste, liv. II, chap. XVII, *De l'Infini*.

(393) Cf. Gilson, *René Descartes. Discours de la Méthode, texte et commentaire*. Table analytique du commentaire, sub. V^o Physique.

démie des Sciences, puis au travail journalier de description et de commentaire des expériences des académiciens, on est plus près, semble-t-il, de la vérité qu'en cherchant une source étrangère.

Enfin le jeu de la raison, qui fait une science humaine au travers d'erreurs renouvelées, et ne saisit jamais l'absolu ; qui pèse des probabilités, et se règle sur un sentiment du convenable et de la raison de la chose, doit devoir beaucoup à tous les doutes de Montaigne, et particulièrement à l'Apologie de Raymond Sebond : mais on y sent un lest de Cartésianisme, qui interdit de désespérer de la raison ; on garde du doute méthodique son orientation vers le vrai, mais un vrai qui n'est plus à tout prix accompagné de la certitude.

Il y a certainement, pour ne parler que des livres, bien d'autres sources de la pensée de Fontenelle en ce qui concerne l'homme, mais elles ont pu être si nombreuses qu'elles ont dû un peu se neutraliser les unes les autres, et qu'on ne s'étonnera pas de trouver une saveur personnelle à ce portrait de l'homme, même après avoir relu les lignes brûlantes et heurtées de Pascal : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos... ». Lucrèce, Montaigne, La Rochefoucauld, Descartes, Pascal, et bien d'autres, et même, et surtout Fontenelle, ont mis ici leur sagesse : « S'il se pouvait faire que nous eussions de la raison, et que nous ne fussions pourtant pas hommes ; et si d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette espèce bizarre de créatures qu'on appelle le genre humain ? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui eût des passions si folles, et des réflexions si sages ; une durée si courte et des vues si longues ; tant de science sur des choses presque inutiles et tant d'ignorance sur les plus importantes ; tant d'ardeur pour la liberté et tant d'incli-

nation pour la servitude ; une si forte envie d'être heureux et une si grande incapacité de l'être ? Il faudrait que les gens de la Lune eussent bien de l'esprit, s'ils devinaient tout cela » (394).^a

(394) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. Second soir, éd. Bastien, t. II, p. 57.

TROISIÈME PARTIE

La Nature

La raison, selon Fontenelle, ne pénètre pas tout le réel ; mais elle mord sur le réel ; la nature est pensable en son fond, sans doute, si même nous ne la pensons pas tout entière, et si notre mécanisme demeure superficiel et symbolique, dans la plupart des cas. Notre raison, plus éclairée, nourrie de plus de faits exacts, y découvrirait plus de lois ; elles deviendraient plus complexes que nos lois de surface ; mais, raison et nature se pénétrant toujours plus intimement, le réseau des symboles mécanistes gagnerait sans cesse du terrain, et gagnerait aussi sans cesse en vérité. Tout doucement, de la nature se retireraient toutes les possibilités de miracles, tandis que la nature elle-même deviendrait si vaste et si complexe qu'elle emplirait toute la capacité de l'esprit, et ferait s'évanouir jusqu'à l'idée d'une surnature. Tous les faits, mieux connus, s'enchaîneraient en un déterminisme sans lacune ; tout l'homme, corps et esprit, s'intégrerait à cette raison en action, et sa liberté, déterminée, deviendrait une partie de la trame rationnelle. Il subsisterait pourtant toujours dans le cours des choses quelque chose d'inconcevable, d'historique, d'accidentel, et le philosophe aurait toujours à soupeser, dans l'événement, ce qui se laisse prévoir et ce qui ne peut point être assigné ; mais il ne croirait pas pour cela que rien pût arriver sans cause, et se devrait de donner un contenu intelligible à la notion confuse de hasard.

Fontenelle, nous l'allons voir, a donc réfléchi en philosophe sur la nature et le surnaturel, le détermi-

nisme et la liberté, le rationnel et l'accidentel ; mais il ne l'a pu faire qu'en homme qui croit en la puissance de la raison, malgré toutes les réserves indiquées dans les chapitres précédents. Il peut donc être partiellement empiriste et sceptique, parce qu'il recueille beaucoup de faits, parce qu'il parle sans cesse des rapports provisoires que sont nos lois ; mais il reste foncièrement convaincu que la vraie connaissance est la connaissance par les causes, et que c'est dans cette connaissance que communient l'esprit et la nature. Cette communion n'est d'ailleurs, le plus souvent, que fragmentaire, ou approchée, ou espérée ; mais, comme son idée donne tout son mouvement à l'esprit, la réalité de l'enchaînement causal fait toute la réalité rationnelle de la nature.

CHAPITRE PREMIER

Fontenelle critique des causes occasionnelles

La nature, pour Fontenelle, est quelque chose ; pour Malebranche elle risque fort de perdre toute consistance, et de n'être plus qu'un reflet de Dieu ; du moins Fontenelle n'est pas loin de le lui faire dire, et Malebranche l'a d'abord très mal pris. Les pièces du débat sont anonymes. En 1686 paraît, sans nom d'auteur, un très petit in-12, intitulé : *Doutes sur le système physique des Causes occasionnelles* (395). En mars 1686, Bayle en donne l'extrait dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, et l'auteur, Fontenelle, est nommé dans une note de l'extrait (396). Un « zélé Malebranchiste » répond par des *Réflexions sur un livre imprimé à Rotterdam*, 1686, intitulé : *Doutes sur le système des Causes occasionnelles*. Fontenelle riposte par une *Lettre de l'auteur des Doutes à M... pour répondre à une difficulté qui lui avait été objectée*. Et le zélé Malebranchiste répond à nouveau par des *Réflexions sur la lettre de l'auteur des Doutes*. Trublet n'a d'abord eu connaissance des trois dernières pièces que par un extrait de Bayle, de décembre 1686, concernant le recueil intitulé : *Le retour des Pièces choisies ou Bigarrures curieuses*. A Emmerick chez Renouard Varius, 1686, in-12. Quand il a eu le dit recueil en main, il n'a pas cru que les répliques à Fontenelle fussent de Malebranche, et

(395) *Doutes...* à Rotterdam, chez Abraham Acher, in-12.

(396) *N. R. L.*, mars 1686, art. 3.

les a attribuées à un Malebranchiste ; il est revenu par la suite sur cette opinion, et dit très formellement, à la date de 1760 : « Je me trompais, et j'ai su depuis le contraire. Les deux petits écrits intitulés *Réflexions...* sont certainement du P. Malebranche, quoiqu'il parle de lui en tierce personne. Je l'ignorais encore, lorsqu'en 1758 je les fis mettre dans le tome IX des œuvres de M. de Fontenelle » (397). Enfin, contre Fontenelle, les causes occasionnelles ont été défendues, en 1703, par Dom François Lamy dans ses *Lettres philosophiques sur divers sujets importants*, et Fontenelle, qui avait dit ce qu'il avait à dire, n'a pas répondu (398).

Descartes, expose Fontenelle, a été amené à mettre une « extrême disproportion entre ce qui est étendu et ce qui pense » ; mais, comment, après cela, mettre en relations deux êtres si éloignés ? « Voilà la difficulté qui fit inventer à Descartes les causes occasionnelles » (399). Puis Descartes vit que « l'on ne peut concevoir comment le mouvement d'un corps passe dans un autre : » il avait déjà en main les causes occasionnelles, il appliqua l'idée aux corps. Sous Descartes les causes occasionnelles occupèrent donc « la physique » tout entière. Avec le P. Malebranche elles se sont étendues à la théologie ; les anges sont chez lui causes occasionnelles des « Œuvres surprenantes » de Dieu relatées dans l'Ancien Testament, et Jésus-Christ, en tant qu'homme, est sous le Nouveau, cause occasionnelle

(397) Tout ceci d'après Trublet. *Mercur*e avril 1757, t. I, p. 54 sq. ds. « *Mémoires pour servir...* 1761 » p. 28.

*Mercur*e juillet 1757 *ibid.*, p. 107-113. *id.* septembre 1757 *ibid.*, p. 169. Article du *Moreri* 1759 *ibid.*, p. 283 et la dernière citation : *Mercur*e avril 1760 *ibid.*, p. 417.

(398) « *Lettres philosophiques sur divers sujets importants*. De l'imprimerie de S. A. S. A Trévoux... 1703 » pt. in-12. Particulièrement « Lettre VI au même abbé ; où on lui envoie les éclaircissements des difficultés qu'on propose contre le système des causes occasionnelles ». Lamy n'ajoute guère à Malebranche que l'idée de la « force du repos », que Fontenelle a dû trouver ici inopérante.

(399) Fontenelle, *Doutes...* *Œuvres*, éd. Bastien, t. VIII, p. 22 et 23.

de la distribution de la grâce. Fontenelle déclare très nettement qu'il laissera de côté la théologie, et aussi la question de l'union de l'âme et du corps ; « je me borne à la physique » (400). On verra que Malebranche, dans sa réponse, a quelque peine à s'y tenir. « Je ne parlerai, reprend Fontenelle, que de deux corps que l'on prétend être l'un à l'autre cause occasionnelle de mouvement. Je ferai voir d'abord pourquoi il me paraît qu'ils en sont causes véritables ; ensuite je prouverai que Dieu, dans ce système, n'agit ni simplement, ni par des lois générales, ni plus en souverain que dans le système commun » (401).

Ce plan suppose évidemment une définition de la cause véritable : « Une cause véritable est celle entre laquelle et son effet on voit une liaison nécessaire, ou, si vous voulez, qui, précisément parce qu'elle est, ou est telle, fait qu'une chose est, ou est telle. Une cause occasionnelle est celle qui ne fait rien précisément parce qu'elle est, ou est telle, mais parce que, quand elle est, ou est telle, une cause véritable agit, en sorte qu'entre la cause occasionnelle et son effet vous ne voyez point de liaison nécessaire » (402). Le raisonnement de Fontenelle va alors essentiellement consister à montrer que, si l'on se donne une définition du corps logiquement indépendante de la notion de cause occasionnelle, on est amené, au moment où l'on veut faire des corps des causes occasionnelles de transmission du mouvement, à les reconnaître causes véritables. Avant le décret de Dieu, qui règlera la transmission du mouvement à l'occasion du choc, les corps seront « capables de se choquer », capables « d'être inégaux en grandeur », capables d'être « inégalement mus », car le décret « suppose en eux ces trois choses, qui ne dépendent que de leur nature seule ».

(400) *Ibid.*, p. 23 et 25.

(401) *Ibid.*, p. 25.

(402) *Ibid.*, p. 26.

Le décret s'applique maintenant à ces corps doués d'im-pénétrabilité ; que va-t-il arriver ? A et B sont deux corps, qui se meuvent, par hypothèse, vers le même but : A est plus grand que B, et mù plus vite que B ; A est concave, et rencontre B par sa partie concave. Tout cela est « tiré de la seule nature des corps » et précède le décret. Si A conserve tout son mouvement, c'est donc qu'il pousse B devant lui, et « le mouvement de B augmente beaucoup » ; si le mouvement de B n'augmente pas, A suit B, et « son mouvement diminue beaucoup » ; il est impossible que A et B conservent, tous deux en même temps, la même quantité de mouvement qu'ils avaient. « Donc, avant le décret, par lequel Dieu établit le choc cause occasionnelle de l'augmentation ou de la diminution des mouvements, il faut nécessairement que les mouvements augmentent ou diminuent par le choc » ; et « donc, de cela seul précisément que les corps sont tels de leur nature, il suit qu'ils doivent, par le choc, changer le mouvement les uns des autres. Donc ils le changent comme causes véritables et non comme causes occasionnelles » (403).

Fontenelle prévoit ensuite les cas de l'arrêt du mouvement d'un corps par le choc, de changement de détermination du mouvement sans modification de la quantité de mouvement, et conclut toujours dans le même sens que précédemment. Il écarte des objections, qu'il imagine devoir lui être faites par Malebranche, ou par des Cartésiens ; mais surtout il précise ce qu'il entend par causalité véritable, ou plutôt ce qu'il lui suffit de constater pour parler de causalité véritable. Là sans doute Malebranche a dû sentir un venin caché ; ce qui expliquerait peut-être partiellement le ton de mauvaise humeur de sa première réponse. Malebranche et les Cartésiens trouvent qu'il n'y a pas de liaison entre

le mouvement d'un corps et celui d'un autre, parce qu'on ne conçoit pas comment de l'un à l'autre se fait le passage du mouvement ; au contraire, Dieu étant tout puissant, ils conçoivent « quelle liaison il y a entre la volonté de Dieu sur le mouvement d'un corps et le mouvement de ce corps ». Fontenelle convient que, pour établir une cause véritable, « il faut voir une liaison nécessaire entre elle et son effet », « que l'on ne conçoit point comment le mouvement d'un corps passe dans un autre », que l'on voit clairement « la liaison qui est entre la volonté de Dieu et le mouvement d'un corps » ; mais il estime que, si pour établir une cause véritable il faut voir une liaison nécessaire entre elle et son effet, « il n'est pas besoin de voir comment elle produit son effet ». Ainsi Dieu étant cause véritable de tous les êtres, je conçois que, s'il veut une chose, il faut qu'elle soit ; mais je ne conçois nullement « comment cette chose est, sitôt que Dieu veut qu'elle soit ». Je vois « la nécessité du fait » ; « la manière » m'échappe. De même, « je vois clairement que, puisque les corps sont impénétrables, ils doivent, en se rencontrant, se communiquer un mouvement... ; comment ? ... je n'en sais rien ». Et, « s'il fallait entendre ces sortes de comment là, je ne trouverais pas que Dieu même fût une cause véritable d'aucun effet » (404).

Il faut maintenant prouver que Dieu, dans le système des causes occasionnelles, n'agit ni simplement, ni par des lois générales, ni plus en souverain que dans le système commun. Pour discuter utilement sur la simplicité des actions de Dieu, il faut envisager et ses desseins et leur exécution. De ses desseins nous pouvons dire, sans risque d'erreur, qu'ils sont sages, car il est la sagesse infinie ; mais nous ne pouvons songer à « pénétrer » cette sagesse infinie, car « les vues de Dieu

(404) *Ibid.*, p. 28 à 32.

ne sont pas de nature à tomber dans l'esprit humain ». Quant à la simplicité de son dessein, nous sommes forcés de voir qu'elle « n'est pas la plus grande qui soit possible », les mouvements les plus variés s'effectuant sous nos yeux ; une matière divisée en parties égales, toutes perpétuellement mues d'un mouvement égal, eût été quelque chose de plus simple. « Ainsi nous croyons, sans le voir, que ce dessein de Dieu a été très sage, et nous voyons qu'il n'est pas très simple ». Considérons maintenant l'exécution. Considéré sous le rapport de l'exécution, un dessein est sage, lorsqu'il peut être pleinement exécuté ; et la sagesse de l'exécution passe avant la simplicité : « il faut d'abord exécuter son dessein pleinement ; ensuite avec le moins d'action et le moins de diversité dans l'action qu'il se puisse », c'est-à-dire avec simplicité. A supposer que les occasionnelles fussent la voie la plus simple, elles ne seraient pas sauvées pour cela : « selon l'idée que je combats ici, on a fait le monde imparfait, pour le faire simple. Il fallait le faire parfait, et puis le plus simple qu'il eût été possible ». Les monstres ne sont pas du dessein de Dieu, et la simplicité des lois établies par Dieu les fait naître. Cela met de la « bizarrerie », de la « contrariété » dans la nature de Dieu. « Il est sage et doit exécuter son dessein pleinement ; il est très simple et il doit l'exécuter simplement... Sa sagesse et sa simplicité se combattent » (405). Mais il y a pis ; supposons le dessein aussi pleinement exécuté, par la voie des occasionnelles, que si Dieu mouvait inégalement les corps à chaque instant selon son dessein : « De manière ou d'autre, Dieu ne distribuera pas moins de mouvements inégaux, ni à moins de corps différents ; mais établir une cause occasionnelle c'est assurément prendre un circuit. » Qu'on ne dise pas qu'il rend par là sa conduite

(405) *Ibid.*, p. 35 à 39.

uniforme ; l'uniformité ne se confond pas avec la simplicité, et il n'est question que de la simplicité. Elle ne se confond pas d'ailleurs davantage avec la généralité, comme on va voir (406).

Dans le système des occasionnelles, Dieu n'agit pas non plus par des lois générales. Quand les Cartésiens parlent de lois générales, ils entendent exalter la perfection de la conduite de Dieu. A ce compte il ne faut pas tenir pour équivalentes uniformité et généralité, car certaines uniformités n'ajoutent à une conduite aucune perfection : « On se trompe, dans le système des causes occasionnelles, en nous donnant une action pour générale dès qu'elle est uniforme. L'uniformité enferme seulement la continuation constante du même rapport, quel qu'il soit, entre l'action et le sujet. La généralité, s'il est permis de parler ainsi, détermine ce rapport à être le plus parfait qu'il puisse être. Cette équivoque règne dans les ouvrages des Cartésiens d'un bout à l'autre » (407). Remonter une pendule, et faire ainsi qu'elle sonne ; faire sonner toutes les heures à la main ; sonner les heures sans avoir fait de machine, sont trois actions d'une égale uniformité ; mais « il n'y a que la première qui soit parfaite, parce qu'elle suppose que, parmi toutes les dispositions possibles, où la nature de ces pièces de métal souffrait que je les misse, j'ai justement choisi celle où elles sonneront d'elles-mêmes les heures, pourvu qu'on leur donne ce que toute machine demande, c'est-à-dire du mouvement ». Demander à un sujet ce que sa nature lui permet d'exécuter est sagesse ; le mettre dans les dispositions où, de par sa nature seule, il exécute le dessein de qui l'a disposé est intelligence. La seconde solution : faire sonner toutes les heures à la main, ou bien manque d'intelligence, si une solution complète du

(406) *Ibid.*, p. 42 et 43.

(407) *Ibid.*, p. 55.

problème de la pendule à sonnerie était possible, ou manque de sagesse, si j'ai demandé l'impossible. La troisième solution, sonner les heures sans machine, n'est imparfaite que si une disposition existait qui permit la solution complète ; dans ce cas, elle ne manque pas de sagesse, mais d'intelligence. L'uniformité ne rend donc pas, à elle seule, une action parfaite : « il faut que ce soit une uniformité qui suppose de la sagesse et de l'intelligence » (408). Posons, à titre d'hypothèse, l'impossibilité d'une machine qui sonne les heures, et admettons que je les fasse sonner à la main. « Cette action a son uniformité, en ce que j'agis toujours par rapport à mon dessein et au delà de la nature de mon sujet. » Si je demande à un homme de me faire signe, quand il faudra aller faire sonner la pendule, bien que je le sache sans son secours, j'ajoute une nouvelle uniformité à mon action ; elle « ne suppose pas en moi plus de sagesse » ; « elle ne suppose pas plus d'intelligence », et, qui plus est, « la connaissance de ce rapport arbitraire » de l'homme aux heures, « que j'ai établi sans nécessité, ne me rend pas plus intelligent ; mais, de l'avoir établi sans nécessité, cela me rend moins sage » (409). Nous appellerons donc « générales » les actions ou lois « qui exécutent un dessein selon la nature du sujet », « particulières » les actions ou lois qui exécutent un dessein « au delà ou contre la nature du sujet », « moyennes » celles qui exécutent un dessein « d'une manière indifférente à la nature du sujet ».

L'application à Dieu et à son action est immédiate. Dans le choc, il y a une communication, selon certaines proportions, des mouvements. Il est donc du dessein de Dieu qu'il y en ait une ; mais, si les corps n'ont nulle force pour se mouvoir les uns les autres, « voilà donc

(408) *Ibid.*, p. 44 à 48.

(409) *Ibid.*, p. 48 et 49.

déjà Dieu qui demande aux corps quelque chose qui est au delà de leur nature. » Dans le même système, Dieu eût agi par une loi générale, selon la nature des corps, en formant un dessein « dont l'exécution permit que les corps retinssent toujours, nonobstant leurs rencontres, la même quantité de mouvement ». Il est bien de la nature des corps d'être mus, tantôt plus, tantôt moins, en tant que corps ; mais ils forment une machine qui est le monde matériel ; il est maintenant de leur nature de n'être inégalement mus « que selon que la disposition de la machine le demande ». « Or il est impossible qu'en vertu de cette disposition et par la nature des corps il arrive que les mouvements des uns augmentent et que ceux des autres diminuent, car on suppose que les corps n'ont d'eux-mêmes nulle force mouvante, et assurément aucun arrangement ne leur en peut donner. Donc l'augmentation ou la diminution du mouvement des corps est contre leur nature, en tant qu'ils sont partie d'une machine. Donc elle se fait par une loi particulière. » Si l'on ne pense pas seulement à l'absence de force mouvante dans les corps, mais à la propriété de leur rencontre d'être cause occasionnelle de la distribution des mouvements, cela ne remédiera à rien ; le choc cause occasionnelle c'est l'homme qui fait signe d'aller faire sonner l'heure à la pendule ; on n'en agit pas moins, en lui faisant sonner les heures, sans qu'elle les sonne d'elle-même, contre la nature de la machine. Si les corps n'avaient point de force mouvante, Dieu n'établirait donc pas le choc cause occasionnelle de la communication des mouvements. Pour avoir une uniformité de plus, son action n'en demeurerait pas moins particulière. Il n'eût pas fait de machine, si la machine faite ne devait pas pouvoir sonner l'heure ; il eût mû lui-même directement deux pièces de métal l'une contre l'autre pour sonner l'heure, et sans instituer d'homme qui lui fût cause occasionnelle, par ses signes, de sonner

l'heure. Il eût agi par des lois « moyennes », qui, du moins, eussent mieux valu que des lois « particulières. » Mais il y a une machine, et afin que l'action de Dieu soit « générale », « il faut que les corps aient de leur nature une force mouvante, qui agisse selon les différentes proportions de leur grosseur et de leur vitesse, et que Dieu les ait d'abord mus et arrangés de telle sorte que la seule communication naturelle de leurs mouvements amène à chaque instant ce que Dieu veut qui arrive » (410).

Le système des causes occasionnelles, n'aurait pas même l'avantage de faire Dieu plus souverain que ne le fait le système commun. On dira que Dieu, étant seul moteur, cela le grandit ; mais on est bien obligé d'accorder aux créatures une existence qui soit « une vraie existence, réellement distinguée de celle de Dieu » ; cela ne blesse ni sa grandeur ni sa souveraineté ; les blesserait-on davantage en reconnaissant dans les créatures « une vraie force mouvante, réellement distinguée de la sienne » ? Leur force mouvante doit seulement être autant au-dessous de la sienne, qu'est au-dessous de la sienne leur existence ; et cela sera, si Dieu « produit un mouvement qui n'était point », et si les créatures « font passer » un mouvement, qui était déjà ; elles le font en vertu de leur impénétrabilité, et c'est en ce sens qu'à l'égard de leur impénétrabilité il faut considérer les corps comme « causes véritables » (411).

Le zélé Malebranchiste, Malebranche selon Trublet, fut ulcéré. Ses premières « *Réflexions* » sur l'opuscule de Fontenelle ne gardent pas jusqu'au bout le ton de la discussion, calme et méthodique. Les dernières lignes sont presque injurieuses et menaçantes : « Quand on a un désir sincère de s'instruire, on ne doit jamais prendre le ton de maître, et moins encore imiter la conduite

(410) *Ibid.*, p. 49 à 57 la dernière citation p.57.

(411) *Ibid.*, p. 58, 59 61.

de certains philosophes, qui ne peuvent souffrir que la philosophie les approche de Dieu, voulant, sous les apparences d'un faux respect, cacher le peu de goût qu'ils ont pour ce qui doit être l'unique objet de notre application » (412). L'action de Dieu, taxée d'inintelligibilité sous le rapport du comment, ce qui servirait peut-être à cacher un désir de rendre suspect, non plus le comment, mais le fait de la création *ex nihilo*; l'indication que la sagesse et la simplicité de Dieu se pourraient bien combattre dans le système d'un homme qui paraissait avoir pourtant été présent à tous les conseils de Dieu, puisqu'il parlait sans cesse de ses desseins; l'affirmation que les grands amis des idées claires ne savaient qu'équivoquer sur le simple, l'uniforme et le général, en brouillant peut-être aussi la philosophie et leur théodicée personnelle en un indescriptible mélange; tout cela pouvait exaspérer un homme moins nerveux et moins passionné pour sa vérité que Malebranche.

Sur le fond de la question, il faut bien reconnaître que Malebranche ne fait que répéter ce que Fontenelle a pu lire dans la *Recherche* ou ses *Éclaircissements*, les *Méditations chrétiennes* ou le *Traité de Morale* (413); et ceci nous prépare à constater, que la discussion tient, pour une part, à un malentendu. Malebranche rappelle que les corps n'existent qu'en vertu de la volonté de Dieu; que leur subsistance n'est que création continuée; que cela est aussi vrai des corps en repos que des corps en

(412) Malebranche *Réflexions sur un livre imprimé à Rotterdam 1686 intitulé : Doutes sur le Système des Causes occasionnelles* » ap. Œuvres de Fontenelle, éd. Bastien, t. VIII, p. 69.

(413) Les textes principaux de Malebranche sur la question sont rassemblés, et son point de vue défini, dans Brunschvicg. *L'expérience humaine et la causalité physique*. Paris. Alcan. 1922, 8^e 1^{re} partie, liv. 1^{er} chap. 1^{er} p. 6 à 13.

Cf. aussi entre autres : Delbos. *Étude de la philosophie de Malebranche*. Paris. Bloud 1924, chap. XII.

Gouhier. *La philosophie de Malebranche et son expérience religieuse*. Paris, Vrin, 1926 - pp. 50 à 55.

mouvement : « le repos d'un corps n'est que sa création continuée dans un même lieu », et « son mouvement n'est que sa création continuée successivement en différents lieux ». Un corps est en repos ; un corps en mouvement vient le choquer ; qu'arrivera-t-il ? « Il est certain que, comme rien ne peut résister à la volonté de Dieu, ce corps ne remuera point l'autre et rejaillira, à moins que Dieu ne veuille bien, à l'occasion du choc, les mouvoirs de compagnie » (414). On conviendra qu'en tant que réponse à une objection, arguant de l'impénétrabilité des corps pour les faire causes véritables, cela n'est pas d'une limpidité extrême. Fontenelle, étant donné son point de vue, a dû comprendre, à peu près ceci : Dieu créant de façon continue le corps en repos, s'il le veut toujours en repos, il y restera ; et l'autre, rejaillissant, rejaillira parce que, voulant le premier en repos, Dieu voudra le rejaillissant créé en divers lieux, ce qui constituera précisément son rejaillissement. Mais ce repos du premier corps et de ses parties, quelle qu'en soit la cause, équivaut à l'impénétrabilité dont j'ai parlé, et elle oblige Dieu à faire rejaillir le second corps, ou, dans l'autre hypothèse, à mouvoir les deux corps de compagnie, ce qui modifie le repos du premier et le mouvement du second, et fait le corps, par sa nature, cause véritable d'une modification des mouvements existants ; le Malebranchiste n'a donc pas répondu. Or, par malheur, Malebranche accusait l'auteur des *Doutes* de supposer ce qui était en question, en parlant d'un mouvement des corps antérieur au décret de Dieu qui les institue causes occasionnelles de la communication des mouvements : « Hé ! comment se mouveraient-ils avant le décret ? » (415) Fontenelle voulut en avoir le cœur net, et il ne reviendra

(414) Malebranche, *Réflexion sur un livre...* ap. *Œuvres de Fontenelle...*, p. 62-63.

(415) *Id.*, *ibid.*, p. 62.

que sur ce seul point dans sa réplique, comme nous l'allons voir. Pour le reste, il devait lui paraître que le Malebranchiste se bornait à réassembler ce que son analyse avait dissocié. Laissons de côté toute théologie, avait dit Fontenelle. « L'auteur, répondait Malebranche, s'est trompé de même sur la simplicité des voies de Dieu, faute d'avoir pris garde que le grand dessein de Dieu c'est le Temple éternel, l'Église future, qui doit être éternellement l'objet de sa complaisance. Le monde présent n'est pas proprement son dessein... » (416). Il n'y avait pas de discussion utile possible, si simplicité, uniformité, généralité, fusionnaient à nouveau en une sagesse, inscrutable pour l'un des discuteurs, et réservant à l'autre sa définition et ses confidences.

Pourtant le Malebranchiste avait vigoureusement insisté sur ce que dans l'idée claire et distincte du corps on ne trouve nullement celle d'efficace, sur l'inintelligibilité de l'action transitive, qui conduirait à multiplier les êtres sans nécessité, et qu'il montrait étroitement soudée à l'hypothèse de la force mouvante accordée aux corps : « Car cette force mouvante serait, ou un mode, ou une substance. Si c'était une substance, il faudrait, ou qu'une même substance se partageât en une infinité de corps, ou qu'à chaque moment un nombre infini de substances de cette sorte fût créé ; ce qui est également absurde. Si c'est un mode, il y a contradiction qu'il passe d'un corps dans un autre, puisque le mode n'est que la substance, d'une telle ou telle manière » (417). On pouvait peut-être reprendre utilement la discussion, en la limitant. Fontenelle a donc répliqué. Si, selon Malebranche et son défenseur, les corps n'ont nulle force pour transmettre les mouvements par le choc, le choc n'a, pour eux, aucune valeur spéciale, et

(416) *Id.*, *ibid.*, p. 64.

(417) *Id.*, *ibid.*, p. 67.

Dieu « a pu établir pour cause occasionnelle quelque autre chose que le choc » ; supposons qu'il ait établi, comme cause occasionnelle de la communication des mouvements, « le passage de deux corps à une certaine distance l'un de l'autre ; par exemple à une ligne, qui serait moyenne proportionnelle entre leurs diamètres ». Comment saurai-je que j'ai affaire à une cause occasionnelle ? Imaginez qu'avant le décret qui institue cette cause occasionnelle Dieu « voulût simplement mouvoir les deux corps A et B, tant que rien pris hors de lui ne s'y opposerait » ; en raisonnant selon cette hypothèse, vous trouverez que les deux corps seront mus éternellement sans changement ; vous aurez beau les concevoir passant à une certaine distance l'un de l'autre, vous ne concevrez jamais que ce passage ait « aucune liaison naturelle et nécessaire avec le changement de leurs mouvements » ; vous conclurez donc que ce passage, si Dieu lui donne ultérieurement la qualité de cause occasionnelle, est « une vraie cause occasionnelle » ; mais « appliquez ce raisonnement au choc, vous trouverez tout le contraire ». Et ce raisonnement est faisable sans pétition de principe, car « on peut supposer que Dieu ait fait un décret sur le mouvement de deux corps sans en avoir fait un sur la communication de leurs mouvements ». A et B sont mus par le premier décret, ils viennent à se choquer : « ici, au point du choc, je vois qu'il faut, de nécessité absolue, qu'il arrive un changement... et la nécessité... est prise non de la volonté de Dieu... mais... de la nature des corps et de leur impénétrabilité. » Donc la nature des corps sera cause véritable, et le choc n'est pas cause occasionnelle. Et Fontenelle conclut, en ami de la seule vérité (418) : « Est-il possible que jamais, à force de dispute, on ne convien-

(418) Fontenelle, *Lettre de l'Auteur des Doutes à M... pour répondre à une difficulté qui lui avait été objectée*, ap. *Œuvres de Fontenelle*, éd. Bastien t. VIII, pp. 70 à 73.

«dra de rien ? Je voudrais avoir vu cela arriver une fois en ma vie, fût-ce à mes dépens ».

L'appel du philosophe a été entendu. Les secondes *Réflexions* de Malebranche sont d'un tout autre ton que les premières. Il tient l'adversaire pour sincère ; il doit croire aussi la réfutation plus facile. L'auteur des *Doutes*, dit Malebranche, suppose que Dieu veut mouvoir les corps A et B, tant que rien pris hors de lui ne s'y opposera ; ceci avant de faire le décret qui établirait cause occasionnelle de mouvement « le passage du corps A par la ligne moyenne proportionnelle » entre son diamètre et le diamètre du corps B. Il peut faire cette supposition. L'auteur des *Doutes* fait d'autre part la supposition que Dieu veut mouvoir les deux corps A et B tant que rien pris hors de lui ne s'y opposera ; ceci avant d'avoir établi « le choc » cause occasionnelle de mouvement. Il peut également faire cette supposition. Raisonnant selon la première supposition, il conclut que le « passage » à une certaine distance « ne peut être cause du mouvement que par institution » ; « il a raison en tout cela ». Raisonnant dans la seconde supposition, il trouve « que les corps A et B peuvent venir à se choquer, et qu'ils ne sauraient le faire sans qu'au point du choc il n'arrive un changement quel qu'il soit. Il a raison encore ». La nécessité de ce changement « est prise de la nature des corps et de leur impénétrabilité. Cela est encore vrai ». Il conclut que la nature du corps ou le choc est cause véritable, et non pas occasionnelle, du changement. « C'est ici qu'est l'erreur » (419). Elle est due sans doute à un malentendu, « une équivoque ». « Il semble que l'auteur ait prétendu qu'une cause ne peut être occasionnelle, par opposition à une cause efficiente, que lorsqu'il est absolument

(419) Malebranche. *Réflexions sur la lettre de l'Auteur des Doutes* ap. *Œuvres de Fontenelle*, éd. Bastien, t. VIII, pp. 74 à 77.

au pouvoir de l'instituteur de se servir d'une occasion, ou de ne s'en servir pas, en toutes manières. Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons ». La cause est occasionnelle, dès qu'elle ne produit pas elle-même l'effet, mais détermine un autre agent à le produire : cet agent peut d'ailleurs être obligé de s'accommoder à la nature de l'occasionnelle et « de modifier sa puissance selon ce pied-là » ; le choc peut donc n'être que cause occasionnelle, quoique Dieu « soit obligé par une telle occasion de mouvoir les corps d'une certaine manière ». Dans l'hypothèse d'une rencontre de deux corps impénétrables, le corps impénétrable « détermine Dieu à continuer le mouvement plutôt par une ligne que par une autre » ; cela ne donne pas au corps la causalité véritable. Qui l'admettrait devrait aussi admettre « que la rencontre d'une rivière produit du mouvement dans un voyageur, qui quitte la ligne droite dans ce point pour chercher un pont ou un bateau » ; elle n'est pas cause efficiente ; « elle le détermine seulement à appliquer ses forces mouvantes (Je suppose ici la doctrine commune) sur une autre ligne » (420). La vraie cause est efficiente, productrice, et, pour être productrice, elle doit être connaisseuse : « Faire des lois, et les donner à exécuter à une puissance aveugle, qui ne les connaît pas, c'est le moyen de ne les voir jamais exécutées. Il faut donc que, puisqu'il y a des lois du mouvement, qui s'exécutent avec la dernière régularité, ce soit un être connaissant qui les exécute, c'est-à-dire qui meuve lui-même les corps selon les lois qu'il a établies. » (421).

Il n'y aurait donc eu à l'origine du débat qu'un malentendu, prolongé par la vivacité de Malebranche ; éclairci, dès qu'on consentit à discuter posément. L'explication ne paraît pas suffisante. On peut essayer de la

(420) *Id.*, *ibid.*, p. 77 à 79.

(421) *Id.*, *ibid.*, p. 81.

compléter par quelques conjectures. Fontenelle et Malebranche sont d'accord pour trouver inintelligible la causalité transitive dans le monde des corps ; d'accord aussi pour croire que la vraie physique est la science mathématique de la nature. Mais cet accord est de surface. Malebranche ne retire l'efficace aux créatures que pour la mettre tout entière en Dieu. Fontenelle, qui ne comprend pas la « manière » de l'action transitive dans les créatures, ne la comprendrait pas davantage en Dieu, fût-elle baptisée efficace ; il comprendrait même moins comment l'efficace suprême fit sortir de rien quelque chose qu'il ne comprend comment une certaine quantité de mouvement se peut distribuer par le choc entre plusieurs corps ; car, enfin, de tels mouvements à tels autres il y a un abîme, si l'on veut, mais moins profond que de rien à quelque chose. Pour Malebranche, de la toute-puissance de Dieu à l'efficacité de sa volonté la liaison est nécessaire, non seulement parce que qui est tout puissant peut tout, mais parce qu'en Dieu, qui est infiniment simple, toute puissance et omniscience s'identifient, et le font seule vraie cause ; la vraie cause ayant la connaissance des moyens de produire. Fontenelle définit comme Malebranche la vraie causalité par la liaison nécessaire, mais il ne fait pas figurer la connaissance dans la notion de la vraie cause. Aussi, tandis que Malebranche, dans toute son œuvre, dénie à l'âme la production des mouvements de son corps, à l'âme la production de ses idées, au corps la production des mouvements d'un autre corps, et toujours avec une égale tranquillité, et sous le prétexte, entre autres, que dans tous les cas la prétendue cause ignore les moyens de produire l'effet, Fontenelle n'est pas convaincu que le corps ignorant ne puisse être cause. Il est bien d'accord avec Malebranche pour admettre que dans la notion d'étendue figurée et mobile ne se rencontre rien qui ressemble à

la notion de puissance productrice d'un changement ; mais, tandis que Malebranche conclut que donc le corps ne peut être cause vraie, Fontenelle se demande peut-être si la liaison nécessaire doit être tout à fait entendue, ou son idée appliquée, comme l'entend Malebranche. Malebranche est géomètre ; les transformations d'une expression algébrique doivent bien lui sembler liées par le lien d'une nécessité intelligible, étant équivalentes. Pourquoi ne veut-il reconnaître cette équivalence qu'entre la volonté de Dieu et son effet ? Si une même quantité de mouvement se conserve sous ses transformations, pourquoi ne pas parler ici aussi de liaison nécessaire, et, puisque ceci se fait par les corps, pourquoi ne pas dire les corps causes véritables ? Le changement demeure intelligible ; mais il l'est peut-être aussi en Dieu : « Mon esprit est si faux qu'il me représente l'action de Dieu comme quelque chose qui, étant terminé et renfermé en lui-même, ne devrait rien produire au dehors » (422). Malebranche est tout près de Hume, parce qu'il démontre dans le détail que dans la nature nous ne saisissons pas l'action causale ; mais il en est très loin, parce qu'il se fait de la cause vraie une notion qui n'est ni plus ni moins positive que celle du fiat créateur, bien que son idéal d'intelligibilité soit tout mathématique. Fontenelle ne prélude pas aussi hardiment à la critique de la causalité physique ; mais, n'ayant pas autant de préoccupations théologiques de derrière la tête, il annonce tous ceux qui, en dépit de la critique que subira la liaison causale aux mains de Hume, de Kant ou de Comte, penseront qu'il y a du plus et du moins dans l'intelligible et dans l'inné-intelligible, et qu'une équivalence quantitative, lorsqu'on sait la faire surgir au sein des phénomènes, donne plus de satisfaction à l'esprit qu'une association d'idées, ou

(422) Fontenelle *Doutes sur le système...* ap. *Œuvres* t. VIII, p. 31.

qu'une liaison synthétique a priori, ou qu'une simple correspondance. Malebranche ne pouvait s'empêcher de se tourner à chaque instant vers la vision de la Jérusalem céleste ; les corps étaient suspendus à la volonté du Créateur, vidés de toute activité vraie ; Fontenelle les maintient actifs, et, par là, plus sûrement existants ; la nature est pour lui rationnelle et solide ; et c'est la surnature qui s'évapore.

CHAPITRE II

La nature sans miracles

La défense des tourbillons et les beautés du plein

Fontenelle, critique des causes occasionnelles à la date de 1686, ne comprend point l'action transitive, mais ne renonce pas pour cela à croire qu'il y a des degrés dans l'inintelligible, et que le moins vaut le mieux en cette matière. La nature du corps, lorsqu'elle est définie au moyen d'idées claires, lui paraît imposer que les corps soient considérés comme causes véritables ; leur impénétrabilité nécessite le changement, quel qu'il soit, qui se produit dans le choc. Nulle raison, au contraire, disait-il à Malebranche, ne me conduirait à penser que le passage de deux corps à une certaine distance l'un de l'autre dût modifier leurs mouvements, si cette distance était seule en question, c'est-à-dire si ce passage ne conditionnait pas des contacts et des impulsions masquées, si nous raisonnions en un mot dans l'hypothèse du vide, réceptacle des corps considérés. Dans la nature du corps rien qui conduise intelligiblement à l'idée d'attraction ou de répulsion à distance. La nature du corps au contraire, qui, par ailleurs, se lie à l'idée du plein, conduit intelligiblement à celle d'impulsion. Le tableau des merveilleux effets du plein, et des impulsions, a rempli de délices spirituelles, durant le cours d'une longue vie, l'imagination et la pensée de Fontenelle. L'année même où il critique les causes occasionnelles, paraissent les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, et, à plus d'un demi-siècle de distance, en 1752,

la *Théorie des Tourbillons Cartésiens, avec des Réflexions sur l'Attraction* vient prudemment, mais très fermement, justifier le rêve lucide d'une nature intelligible, qui fut celui de sa jeunesse : « Ses plus zélés partisans ne disconviennent pas que l'attraction ne soit inintelligible ; mais ils disent que l'impulsion l'est aussi, parce que nous n'avons pas une idée nette de ce que le choc fait passer du corps mû dans le corps en repos. Il est vrai que nous n'avons pas cette idée bien claire ; mais nous voyons très clairement que, si le corps A mû choque le corps B en repos, il arrivera quelque chose de nouveau... Donc l'impulsion ou le choc aura nécessairement un effet quelconque ; mais de ce que A et B sont tous deux en repos, à quelque distance que ce soit l'un de l'autre, il ne s'ensuit nullement qu'ils doivent aller l'un vers l'autre, ou s'attirer. On ne voit là la nécessité d'aucun effet ; au contraire on en voit l'impossibilité. Cela met une différence infinie entre ce qui reste d'obscurité, dans l'idée de l'impulsion, et l'obscurité totale, qui enveloppe celle de l'attraction » (423).

Entre les *Entretiens* et la *Théorie des Tourbillons*, il est vrai, se placent et l'œuvre de Newton et les objections et l'offensive des Newtoniens, moins réservés que le maître ; mais l'*Histoire de l'Académie des Sciences* permet de suivre, au jour le jour, les fluctuations du débat, et de voir comment s'enrichit de faits et de difficultés proposées la conscience scientifique de Fontenelle, sans que se modifie profondément sa philosophie de la nature. Il appartient à l'historien des sciences, et non pas à nous, de soupeser ce qu'il peut entrer d'opiniâtreté, scientifiquement injustifiable, ou de ténacité et d'ingéniosité supportables ou intéressantes, dans le fait d'essayer de

(423) *Théorie des Tourbillons Cartésiens avec des Réflexions sur l'Attraction* (§ 1 des *Réflexions*) ap. *Œuvres de F.* éd., Bastien, t. II, pp. 273 et 274. L'ouvrage a été publié en 1752, par Falconet, qui y a joint une préface.

justifier le mécanisme et les actions au contact aux environs de 1750. Jusqu'à quel moment est-il permis de compliquer les hypothèses pour rendre compte de tous les faits ? A quel moment convient-il de les abandonner, ou de les laisser dormir, si, même d'un point de vue purement scientifique, l'hypothèse d'une action instantanée à distance n'est guère admissible ? Autant de questions qui ne sont pas la nôtre. Le fait qui intéresse la philosophie de Fontenelle est le suivant : Fontenelle a connu les variations d'intensité de la pesanteur et la difficulté de les mettre d'accord avec les tourbillons cartésiens (424) ; il a connu les interminables discussions sur la figure de la Terre, et a vusé préparer le triomphe de Maupertuis et des attractionnistes 425 : il a pu mesurer le caractère conjectural et pénible des explications cartésiennes des marées (426) ; il n'a pas ignoré quelles objections permettait d'élever contre le plein et les tourbillons la marche des comètes (427) ; et pourtant il s'est tenu ferme au mécanisme cartésien.

On aura vite fait de parler d'entêtement pour ses propres idées, pour les idées de sa jeunesse, chose toute naturelle chez un vieillard ; on pourra dire aussi que le

(424) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1703 (éd. 1720), pp. 131-133 (« sur l'inégalité des pendules ») ; ann. 1714 (éd. 1717), pp. 102-106 (« sur le mouvement des solides dans un tourbillon fluide »).

(425) *Id.*, ann. 1701 (éd. 1743), p. 96 (« sur la méridienne ») ; ann. 1713 (éd. 1739), pp. 62 sq. (« sur la figure de la Terre ») ; ann. 1718 (éd. 1741), pp. 64 sq. (« sur la grandeur et la figure de la Terre ») ; ann. 1720 (éd. 1722), pp. 65 sq. (« sur l'inégalité des degrés de latitude terrestres ») ; ann. 1732 (éd. 1735), pp. 85 sq. (sans titre), compte rendu et discussion du livre de Maupertuis intitulé *Discours sur les différentes figures des astres... avec une exposition abrégée des systèmes de M. Descartes et de M. Newton* ; ann. 1734 (éd. 1736), pp. 83 sq. (« sur les figures que les planètes prennent par la pesanteur »).

(426) *Id.*, ann. 1710 (éd. 1723), pp. 4 sq. (« sur le flux et le reflux ») ; ann. 1713 (éd. 1739), p. 5 (« sur le flux et le reflux de la mer ») ; ann. 1720 (éd. 1722), p. 1 (« sur le flux et le reflux de la mer ») ; ann. 1738 (éd. 1740), pp. 13 sq. (sans titre), compte rendu du t. IV, des *leçons physiques* de l'abbé de Molières.

(427) *Id.*, ann. 1725 (éd. 1727), pp. 63 sq. (« sur une théorie des comètes appliquée à celles de 1707 et de 1723 »).

secrétaire de l'Académie des Sciences, mal renseigné et par des hommes dénués d'impartialité en la matière, était prisonnier de son propre parti au sein de l'Académie ; tout cela ne convaincra guère, quand on songera à l'avidité d'information qui fut toujours caractéristique chez Fontenelle, à son indépendance complète d'esprit aussi ; tout cela a agi, sans aucun doute ; mais la cause la plus intéressante n'est pas là. Il avait une espèce de raison inflexible et une passion froide de comprendre ; et avec cela le respect le plus complet des faits, s'ils étaient bien établis. Il devait arriver à cette conclusion : Newton est un calculateur merveilleux ; à partir de certaines hypothèses, auxquelles il se défend de donner d'autre signification que celle d'être les points de départ de son calcul il parvient à assigner d'avance les faits, avec une précision qui n'a pas été égalée ; les faits ne sont pas niables ; leur prévision ne l'est pas non plus. Cela suffit-il pour prouver que les hypothèses d'où il est parti ont un sens ? Nullement, puisque, dès que les attractionnistes leur en donnent un, ce sens est un non-sens, « obscurité totale ». Il faut donc admettre l'attraction au sens de Newton, et la rejeter au sens des Newtoniens. Mais ce ne serait encore que renoncer à comprendre, et Fontenelle ne peut renoncer à comprendre. Il n'y a alors qu'une solution possible à la difficulté, et qui est d'expliquer l'attraction, au sens de Newton, puisque l'autre n'est rien.

Aussi, l'*Éloge de M. Newton*, en 1727, après avoir exposé les travaux du mathématicien sur les séries et la découverte du calcul infinitésimal, avant d'en venir aux expériences du physicien de l'*Optique*, justifie-t-il, en toute impartialité, le « cri d'admiration qui accueillit, après un temps, les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, « ce livre où la plus profonde géométrie sert de base à une physique toute nouvelle ». Fontenelle met en pleine lumière les deux théories qui

devaient le gêner le plus, celle des forces centrales, et celle de la résistance des milieux au mouvement, « théories principales », qui « dominant » dans les *Principes*. « Chacun des cinq satellites de Saturne pèse sur les quatre autres, et Saturne sur lui ; tous les cinq pèsent sur Saturne, et les quatre autres sur eux ; le tout ensemble pèse sur le Soleil, et le Soleil sur le tout. Quelle géométrie a été nécessaire pour débrouiller ce chaos de rapports ! » La théorie d'ailleurs produit des conséquences qui s'accordent avec les observations et résolvent d'importantes difficultés ; elle rend compte des anomalies des mouvements de Jupiter et de Saturne dans leur plus grande proximité, de celles des mouvements de la Lune, des phénomènes des marées par l'action combinée de la Lune et du Soleil. De même Newton calcule ce qui doit résulter de la résistance des milieux selon la densité du milieu, la vitesse du corps mû, la grandeur de sa surface, « et il arrive enfin à des conclusions qui détruisent les tourbillons de Descartes... Les corps célestes se meuvent donc dans un grand vide, si ce n'est que leurs exhalaisons et les rayons de lumière mêlent un peu de matière à des espaces immatériels presque infinis » (428).

Même au moment où Fontenelle, au cours de comptes rendus, polémique contre les attractionnistes, avec ceux qui défendent les tourbillons et le plein, il ne s'exprime pas autrement : M. Newton « a prouvé géométriquement et par les lois du mouvement reçues de tout le monde que, si un corps que l'on peut supposer sphérique se meut dans un fluide d'une densité égale à la sienne, il ne peut y parcourir trois fois la longueur de son diamètre sans avoir perdu près de la moitié de sa vitesse initiale... M. Newton n'avait garde de se tromper au calcul et sa démonstration n'a pas été attaquée » (429). Mais

(428) *Éloge de Newton*, ap. *Œuvres de F.* ed. Bastien, t. VII, pp. 266, 272, 274, 275.

(429) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1731 (éd. 1733), p. 67 (« sur la résistance de l'éther au mouvement des corps »).

l'*Éloge de Newton* disait aussi : « M. Newton pose toujours l'action de la pesanteur réciproque dans tous les corps et proportionnelle seulement à leurs masses, et par là il semble déterminer la pesanteur à être réellement une attraction. Il n'emploie à chaque moment que ce mot pour exprimer la force active des corps, force à la vérité inconnue, et qu'il ne prétend pas définir » ; et encore : « les principes évidents de l'un (Descartes) ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont ; les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre (Newton) à des principes assez évidents » (430). L'attraction, au sens de Newton, ne saurait être, pour Fontenelle, qu'une pierre d'attente.

Pourtant l'accord des conséquences avec les faits devrait, semble-t-il, suffire pour justifier les hypothèses. Tel n'est pas l'avis de Fontenelle. Cela serait vrai si les hypothèses réalisaient, pour ainsi dire, un accord inédit de la pensée et des faits, entièrement inédit, et qu'on ne pût mettre que sur le compte de la nature originale des hypothèses ; cela est moins certain si, déjà, les faits étaient coordonnés par des lois, et si les hypothèses en question ne sont que des formules, elles-mêmes formellement coordonnables avec celles des lois déjà obtenues ; l'algébriste passe d'un groupe de formules à un autre groupe de formules ; en aucun moment du parcours il ne comprend davantage ; à l'arrivée pas plus qu'au départ, et il n'est aussi ni plus ni moins en accord avec les faits à l'arrivée qu'au départ : « Le fameux livre de Newton est entièrement fondé sur le principe des attractions en raison inverse des carrés des distances, principe qui s'accordait avec la règle de Képler, et par conséquent ne pouvait être combattu par les faits ou les observations astronomiques » (431). Quant à la règle de Képler,

(430) *Éloge de Newton*, ap. *Œuvres...*, t. VII, p. 276.

(431) *Théorie des Tourbillons Cartésiens...*, ap. *Œuvres...*, t. II, p. 281 (§ XII des *Réflexions*).

« ce n'est qu'un simple fait, qui n'a pu résulter que d'un nombre affreux de calculs très embarrassés » ; « par là même il pouvait légitimement être suspect : mais, toutes les observations de tous les astronomes se sont toujours accordées à le confirmer ». Les astronomes n'avaient pas de règle générale pour déterminer les distances des planètes au soleil : Képler a conçu que, tout étant lié dans la nature, « ces distances inconnues pourraient bien avoir quelque rapport aux révolutions », dont les temps étaient connus : il a trouvé « cette belle règle qui immortalisera son nom » de la proportionnalité des carrés des durées des révolutions aux cubes des grands axes ; mais « ce rapport ne fut tiré d'aucun principe connu d'ailleurs, ni même adapté à rien d'établi » ; il n'est donc qu'un fait, et n'est pas compris (432). Il en va de même des règles de Galilée, si on les considère comme des faits physiques, et non pas dans leur seule expression mathématique, auquel cas elles se déduiraient formellement de l'hypothèse du mouvement uniformément accéléré. Le fait, là aussi, est, et n'est pas compris. Mais, si, par hypothèse, Newton ne cherche pas à comprendre, et s'il s'en remet d'ailleurs à Galilée et à Képler pour être d'accord avec les faits, le chemin est tout tracé pour essayer de comprendre Newton ; il suffit de comprendre Képler et Galilée, et, au lieu de subir leurs lois comme des faits, de les faire dériver à la fois mathématiquement et physiquement d'un principe connu ; Newton sera toujours d'accord avec eux ; il n'a garde de se tromper au calcul.

Tel est bien en effet le plan que suit Fontenelle dans la *Théorie des Tourbillons Cartésiens*. Il part du plein absolu et de ce principe, physiquement connu et mathématiquement défini, qu'est la force centrifuge ; puis il essaye de rejoindre, au travers d'une théorie des

(432) *Id.*, *ibid.*

équilibres, les règles de Képler et de Galilée. L'idée de la force centrifuge correspond à des faits bien connus : traction opérée sur la corde de la fronde, départ du corps libéré selon la tangente ; de plus, de cette idée, avant de l'habiller mathématiquement, on peut faire « la métaphysique ». Le corps, s'il n'était retenu, au lieu de rester sur le cercle, continuerait à se mouvoir selon la droite qui prolonge le côté infiniment petit du cercle qu'il décrit ; la force de circulation, qui peut se transformer en elle, n'est donc que la force centrifuge « altérée seulement quant aux directions », et « une plus grande force de circulation produira toujours une plus grande force centrifuge proportionnée à elle ». Quant à la force de circulation, elle est proportionnelle à la vitesse du corps circulant et aux changements de direction qu'elle fait subir au corps de manière à le maintenir sur le cercle ; ceux-ci réclament pour être obtenus une force d'autant plus grande que la vitesse du corps mù est plus grande et qu'ils sont plus nombreux ; et « plus une circonférence circulaire est grande, moins les détours y sont fréquents, dans une certaine étendue donnée, et au contraire ». La vitesse intervenant deux fois, et le rayon du cercle une fois ; si l'on tient compte encore de la masse du corps circulant, on aura tout ce qui entre dans la force de circulation, et dans la force centrifuge, en l'écrivant $\frac{mv^2}{r}$ (433).

Fontenelle décrit ensuite deux types d'équilibre, celui de la circulation solide, et celui de la circulation fluide. En circulation solide, celle d'une sphère solide qui tourne autour d'un axe qui est un de ses diamètres, l'équateur et ses parallèles font leur révolution dans le même temps ; un point de l'équateur, de rayon R , et un point d'un parallèle, de rayon r , ont des vitesses

(433) *Id.*, *ibid.*, pp. 198 et 199 (§ 12, 13, 14).

proportionnelles à R et à r ; leurs forces centrifuges sont respectivement $\frac{V^2}{R}$ et $\frac{v^2}{r}$, ou, vu la proportionnalité des vitesses aux rayons, $\frac{R^2}{R}$ et $\frac{r^2}{r}$, et donc comme R est à r (434). Il n'y a là nul principe d'équilibre, car R et r sont toujours inégaux. Le mouvement d'ensemble et sa continuation régulière ne viennent que de ce que les parties de la sphère sont liées les unes aux autres. Si nous envisageons les plans circulaires parallèles, leurs masses seraient proportionnelles aux carrés des rayons ; les forces centrifuges seraient comme $\frac{M \times R^2}{R}$ et $\frac{m \times r^2}{r}$, ou comme $\frac{R^2 \times R^2}{R}$ et $\frac{r^2 \times r^2}{r}$, et donc comme R^3 est à r^3 . Or la suite des nombres cubiques est très rapidement croissante, et si notre tourbillon, qui est plein, et qui n'est pas solide, qui est fluide, devait suivre les règles de la circulation solide, il faut avouer qu'« il est impossible qu'il y ait jamais d'équilibre entre R^3 et r^3 : et par conséquent les forces centrifuges agiraient perpétuellement sans se détruire les unes les autres, et sans pouvoir s'accorder, et le tourbillon deviendrait un chaos » (435). Et il n'en est pas un. Mais des conditions d'équilibre seraient réalisables en circulation fluide, celle de « couches » concentriques glissant les unes sur les autres. Ici les masses seront comme les surfaces élémentaires, c'est-à-dire comme les carrés des rayons ; les forces centrifuges, si nous connaissions les vitesses, seraient donc comme $\frac{R^2 V^2}{R}$ et $\frac{r^2 v^2}{r}$ ou RV^2 et rv^2 ; la condition d'équilibre est donc : $RV^2 = rv^2$ ou $\frac{R}{r} = \frac{v^2}{V^2}$. « Donc il

(434) *Id.*, pp. 200 et 201 (§ 19 sq.)(435) *Id.*, pp. 205 et 206 (§ 28.)

y aura équilibre entre ces deux forces quelconques, et par conséquent entre celles de toutes les couches du tourbillon, pourvu que cette proportion soit possible actuellement, or il est bien clair qu'elle l'est ». Quelles que soient les difficultés annexes, « il est très constant que la circulation solide n'admet aucun équilibre, et que la fluide en produit un, ce qui lui donne déjà un avantage infini sur l'autre » (436).

Que deux planètes aient maintenant leurs centres dans ces couches de rayons R et r , et elles auront précisément les vitesses et les durées de révolution que réclame la règle de Képler, si nous envisageons seulement leur mouvement moyen, et le considérons, pour simplifier, comme s'effectuant sur un cercle. La condition d'équilibre des couches est en effet : $R V^2 = r v^2$. Il vient

$$\frac{V}{v} = \frac{\frac{1}{r^2}}{\frac{1}{R^2}}. \text{ Mais, dans tout mouvement uniforme, l'espace,}$$

divisé par la vitesse, donne le temps. Les durées des révolutions sont donc respectivement, les espaces parcourus étant proportionnels aux rayons, comme $\frac{R}{r^2}$ et

$\frac{r}{R^2}$. Soient T et t ces durées ; il vient :

$$\frac{T}{t} = \frac{R}{\frac{1}{r^2}} \times \frac{R^{\frac{1}{2}}}{r} = \frac{R^{\frac{3}{2}}}{r^{\frac{3}{2}}}$$

« C'est là la fameuse règle de Képler, adoptée par tous les astronomes, et devenue loi fondamentale pour le ciel » (437).

Après quoi nous expliquerons la rotation des planètes par l'inégalité des « forces impulsives » avec les-

(436) *Id.*, pp. 206 et 207 (§ 29, 30).

(437) *Id.*, p. 207 (§ 32).

quelles deux couches du tourbillon, de rayon différent, frappent, l'une l'extrémité du diamètre de la planète qui est la plus proche du centre du tourbillon, l'autre l'extrémité la plus éloignée de ce même diamètre. Mais, surtout, nous déduirons les règles de Galilée, comme nous avons déduit celle de Képler, et du même principe bien connu de la force centrifuge. « Concevons un corps parfaitement solide et sans aucun mouvement, posé dans le tourbillon, partout ailleurs qu'au centre ». Puisqu'il est sans mouvement, ne circule pas, la couche qui le porte est affaiblie d'autant : un volume égal de matière fluide qui eût occupé sa place eût contribué à l'effort centrifuge de toute la couche ; lui non. La couche qui le porte, affaiblie, n'est plus en équilibre avec les autres. « Les couches supérieures... n'y gagnent rien. » Mais les inférieures en ont plus de facilité pour monter, puisque la couche chargée leur résiste moins qu'elle ne faisait » ; elles ne peuvent d'ailleurs monter « si le globe solide ne descend, puisque tout est plein : et il descendra, puisqu'il n'a aucune résistance à opposer ». Il en ira de même dans la couche suivante, et dans les suivantes. Le globe, sans recevoir aucun choc, ne descendra qu'à cause du plein ; « mais, en descendant, il a acquis de la vitesse, et une vitesse qui lui est propre » ; elle ne vient que de la force « centrifuge ou expansive » des couches du tourbillon ; en vertu de la condition d'équilibre elles sont « toutes égales à cet égard » ; chacune communiquera donc au corps un « degré égal de vitesse » ; la vitesse du globe tombant sera donc uniformément accélérée. Si le globe tombe de plus haut sa vitesse initiale n'en sera pas plus grande pour cela ; si le globe est plus grand ou plus petit, cela n'y changera rien, car « il ne reçoit aucun choc qui eût fait varier la vitesse selon la masse choquée. » Et Fontenelle, là encore, conclut sur ce point : « On voit assez que tout ce qui vient d'être dit n'est que le système de Galilée sur la pesanteur, qui

se déduit très simplement de nos principes. Rien n'est plus ordinaire aux hommes que de concevoir les corps naturellement pesants, mais, dès qu'on pensera un peu, on verra que rien n'est plus inconcevable » (438).

Il conclut donc pour Newton, quant à la prévision des phénomènes; contre Newton, quant au refus de penser que sa prudence implique; contre les Newtoniens, s'ils veulent penser l'impensable; et c'est pourquoi il peut écrire : « Il est de fait (dira-t-on) que le système Newtonien répond juste à tous les phénomènes. Comment est-il si heureux, s'il est faux ? Je conviens qu'il répond juste aux phénomènes célestes; et il ne laisse pourtant pas d'être faux » (439). Pour qu'il fût vrai, au sens où l'aimerait Fontenelle, il faudrait que, partout où Newton dit attraction, on pût mettre, sans changer les calculs et les prévisions, effet des forces centrifuges. Que la chose fût ou non scientifiquement soutenable, cela n'est pas notre affaire; mais il est du moins certain que ce ne sont pas de simples raisons extérieures qui peuvent rendre compte, à elles seules, de l'obstination mécaniste de Fontenelle, si obstination il y a; il y allait de ce qu'il aimait par-dessus tout : comprendre. Il est facile de dire qu'on peut et doit se résigner à enchaîner des faits à des faits, et des formules à des formules; on ne le peut peut-être pas, quand on est philosophe; et Fontenelle l'était. Autant eût valu lui demander de renoncer à penser, et ce n'est pas par caprice, mais parce que pour lui c'était la grande affaire, qu'il avait autrefois appris à une marquise à penser.

Le mécanisme agrandit l'âme; tel était en effet le thème central, autour duquel s'ordonnaient les développements et les variations des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*. Les hésitations, le demi-vertige, et l'enthousiasme, d'une belle mécaniste devant l'infinité

(438) *Id.*, pp. 219, 220, 221 (§ 57 à 63).

(439) *Id.*, p. 280 (§ XII des *Réflexions*).

de la nature dévoilée à ses yeux, en faisant sourire, faisaient penser. Combien de têtes plus solides, ou se croyant telles, avaient oublié de voir ce que l'esprit fait voir par delà les yeux, et même les yeux armés des meilleures lunettes. On avait entendu parler de Descartes, et de ses *Principes*, et des calculs effroyables des astronomes, mais cela n'était pas encore descendu d'un coin de la tête dans tout l'esprit ; on continuait de voir le soir les étoiles fixes, à bonne distance, mais à distance finie, et les planètes tournant autour de la Terre, comme le jour le Soleil, en dépit de Copernic. Le plein et le mouvement changeaient tout cela ; ce n'était pas seulement le géocentrisme, mais l'héliocentrisme, et tous les héliocentrismes imaginables, qui s'évanouissaient ; car le mécanisme soudait bien la pensée à l'image, mais, renversant la pente habituelle de l'esprit, d'une entrave qui limite l'essor intellectuel, faisait de l'image un instrument qui l'illustre ; les yeux ne rétrécissaient plus l'esprit, mais l'esprit gagnait le cœur : on avait des yeux pour ce qu'on ne voyait plus. Le vide n'est rien et le plein est de l'être ; le plein appuie l'être à l'être, et les tourbillons, qui se pressent et s'équilibrent dans leurs poussées centrifuges, animent d'une vie palpitante l'immensité de l'univers. Tout respire, et tout est vivant, parce que tout se meut ; mais la Terre, et notre Soleil, et tous les soleils que nous voyons, sont peu de chose, parce que le plein s'appuie au plein, et qu'il y a toujours à contempler des étoiles et des étoiles au delà de celles qu'on voit, et que les étoiles sont autant de soleils qui éclairent des mondes : « Enfin que voudriez-vous ? En voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son tourbillon. Ce n'est guère, répondit-elle, pour la quantité des mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six, et j'en vois d'ici des milliers » (440).

(440) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, ap. *Œuvres...*, t. II, p. 122 (« cinquième soir »).

Tandis que l'imagination s'assouplit, et se soumet aux lois de la pensée qui la déborde, les centres de perspective se multiplient. La Terre est un observatoire, notre Soleil en est un autre, et il y en a autant qu'il plaira d'en imaginer, et au delà. L'universelle relativité des points de vue s'installe dans l'esprit ; mais aussi elle le remplit. Où qu'on aille par la pensée, le raisonnement vaut, qui fait proliférer les mondes, par le plein et le mouvement ; et le mécanisme y gagne de devenir la certitude, impossible à secouer, d'une nature où se déploie un déterminisme total et comme inexorable. Sans doute, quand nous traitons des trajectoires des planètes ou de leurs rotations, nous simplifions beaucoup la réalité en parlant de courbes régulières ou de mouvements uniformes, et ceci n'a de rapport qu'aux commodités de notre esprit ; mais le détail des irrégularités effectives est commandé par le même mécanisme, qui nous permet de comprendre des mouvements moyens suffisamment réguliers, et de les représenter symboliquement par le calcul : « Je suis si ennemi de l'égalité parfaite que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour sur elle-même soient précisément de vingt-quatre heures » (441). Mais aussi il est dans l'ordre que, dans le plein, où tout presse sur tout, les équilibres ne soient jamais parfaits, et que, là où momentanément la matière est un peu autrement ou un peu plus agitée, une direction soit modifiée, ou une vitesse accrue ou diminuée. Cela peut même aller jusqu'à détruire certains équilibres, et en établir d'autres. La Terre « ne pourrait-elle pas, peu à peu, s'approcher du Soleil ? Et alors, se trouvant dans un endroit où la matière serait plus agitée et le mouvement plus rapide, elle ferait en moins de temps sa double révolution et autour du Soleil et autour d'elle-même... Ainsi, sans vivre plus que nous ne vivons pré-

(441) *Ibid.*, p. 147 (« sixième soir »).

seulement, on vivrait plus d'années... » (442). La face du monde peut changer, et les mondes naître, vivre, décliner et mourir : « Toute cette masse immense de matière, qui compose l'univers, est dans un mouvement perpétuel, dont aucune de ses parties n'est entièrement exempte ; et, dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changements, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet » (443). Des soleils s'allument, des soleils s'obscurcissent et s'éteignent ; cela peut demander des siècles ; mais cela suit de l'enchaînement limpide et inéluctable des causes : « Vous me faites trembler, dit la Marquise... Madame, répondez-je, rassurez-vous : il faut du temps pour ruiner un monde. — Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps » (444).

Le mécanisme fait l'uniformité et la variété de la nature, et il y a plus de sérieux que l'on ne serait tenté de croire dans les badinages de Fontenelle sur les hypothétiques habitants des planètes. On se doute bien qu'il doit se mettre en règles avec les pouvoirs établis, au moment où il s'éloigne aussi délibérément de la conception traditionnelle du monde et de la place de l'homme dans l'univers : « Il ne me reste plus, dans cette préface, qu'à parler à une sorte de personnes ; mais ce seront peut-être les plus difficiles à contenter... Ce sont les gens scrupuleux qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la religion à mettre des habitants ailleurs que sur la Terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la religion. Quand on vous dit que la Lune est habitée, vous vous y représentez aussitôt des hommes faits comme nous ; et puis, si vous êtes un peu théologien, vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas pu s'étendre

(442) *Ibid.*, pp. 147-148 (« sixième soir »).

(443) *Ibid.*, p. 134 (« cinquième soir »).

(444) *Ibid.*, pp. 133-134 (« cinquième soir »).

jusque dans la Lune... ». L'objection roule donc sur les « hommes » de la Lune ; mais « moi je n'y en mets point ; j'y mets des habitants, qui ne sont point du tout des hommes » (445). L'excuse ne trompera personne ? Elle ne prouvera certes pas que Fontenelle accepte sincèrement les récits bibliques relatifs à l'origine de l'homme et à la descendance d'Adam, et elle a son grain d'ironie ; mais elle n'est amusante que parce qu'elle est mi-amusée, mi-sérieuse. Tout le long des *Entretiens*, de planète en planète, et de tourbillon en tourbillon, la croyance à l'existence de ces hypothétiques habitants va changeant, comme aussi leur portrait, et rien n'est plus sincère, sous la plaisanterie, que le souci de Fontenelle de marquer comment varie la probabilité d'une opinion, fondée sur des analogies, qui diffèrent avec les lieux comparés, avec nos connaissances aussi, aujourd'hui moins approfondies, et demain davantage : « Voyez combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine ; d'autres visages, d'autres figures, d'autres mœurs, et presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus considérable » (446). Et encore : « Apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne, et qui verrait un habitant de la Lune et un habitant de la Terre, remarquerait bien qu'ils seraient de deux mondes plus voisins qu'un habitant de la Terre et un habitant de Saturne » (447). Après cela les habitants de Vénus, plus proches que nous du Soleil, peuvent bien, selon la Marquise, ressembler « aux Maures Grenadins ; un petit peuple noir, brûlé du soleil, plein d'esprit et de feu, toujours amoureux, faisant des vers, aimant la musique... » ; mais que sera-ce des habitants de Mercure ?

(445) *Ibid.*, pp. VII, VIII, IX (préface).

(446) *Ibid.*, p. 56 (« second soir »).

(447) *Ibid.*, p. 83 (« troisième soir »).

Il faut, selon son maître à penser, « qu'ils soient fous, à force de vivacité » (448).

Il faut surtout ne pas trop croire, ni trop vite, ni trop obstinément. Si la Lune a des eaux, des vapeurs, une atmosphère, y voici des habitants, au deuxième *Entretien*. Mais, si ce qui se montrait comme une rivière, des mers, n'est plus cela pour de meilleurs observateurs, dans ce pays de rochers plus d'évaporation, plus d'habitants, peut-être, au troisième « soir ». Mais, s'il y a des atmosphères chargées de vapeurs moins grossières que celles qui flottent en gros nuages dans notre air, elles peuvent être malaisément décelables ; elles peuvent renaître dans la Lune, et avec elles des habitants, seulement très différents des précédents : « Voilà ses habitants qui renaissent, et nous avons le fonds nécessaire pour leur subsistance » (449). Toutes les planètes des tourbillons se peuplent ainsi d'être probables ou improbables, car les fins savent qu'il y a des moments pour croire : « Je m'en vais renoncer aux habitants des planètes, interrompit-elle, car je ne sais plus en quel rang les mettre dans mon esprit ; ils ne sont pas tout à fait certains ; ils sont plus que vraisemblables ; cela m'embarasse trop. Ah ! Madame, répliquai-je, ne vous découragez pas. Les horloges les plus communes et les plus grossières marquent les heures ; il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vraisemblance à une certitude entière, mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vraisemblance, et qui en marquent, pour ainsi dire, les minutes par leur sentiment » (450). La raison savamment tâtonnante suit les effets du mécanisme, sûre de ne point errer,

(448) *Ibid.*, p. 91 (« quatrième soir »).

(449) *Ibid.*, p. 68 (« troisième soir »).

(450) *Ibid.*, p. 143 (« sixième soir »).

même dans ses doutes, si seulement elle ne laisse pas échapper le fil d'Ariane des conditions d'existence ; la variété est aussi déterminée que l'uniformité. Dans le plein et le mouvement, « ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature ne saurait faire vivre les gens qu'où ils peuvent vivre » (451).

Fontenelle n'a pas cessé d'expliquer cela dans tout l'intervalle de temps qui sépare les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* de la *Théorie des Tourbillons Cartésiens* ; et il l'a fait dans le double esprit qui anime ces deux ouvrages, complémentaires l'un de l'autre. Déployer aux yeux les merveilles du monde, et, en même temps, en rendre compte rationnellement, voilà sa tâche. Il la poursuit, sans hâte et sans défaillance, de 1699 à 1740, résumant les travaux de l'Académie des Sciences, et les commentant, en mécaniste qui ne nie aucun fait, admire tout beau calcul, mais toujours aime essayer de tout comprendre. Il arrive alors que, chemin faisant, au pas même dont marche la science, il se convainc chaque jour davantage et convainc aussi ses lecteurs, à petit bruit, que les plus grandes merveilles ne sont pas dans l'imagination, mais dans la nature ; il y a donc un faux merveilleux et un merveilleux vrai, et le vrai est inépuisable. Le premier en devient mesquin ; le second le déplace dans l'esprit ; dès qu'on y a goûté, c'est au merveilleux vrai qu'on étanche sa soif de merveilleux ; mais le merveilleux vrai s'explique, et il est sans miracles.

(451) *Ibid.*, p. 93 (« quatrième soir »).

CHAPITRE III

La nature sans miracles. — Le faux merveilleux et le merveilleux vrai de la nature (astronomie, physique, chimie)

Les aspects les plus voyants des merveilles de la nature ont souvent été la source de contes merveilleux, de croyances superstitieuses à des interventions surnaturelles ; les merveilles vraies sont bien plus grandes : mais, dans le mécanisme sans fissure, elles ne sont plus caprice et miracle, mais des lois et de la raison. Nul doute cependant que les faits ne soient fort complexes, et qu'un fait bien établi n'ait par lui-même un grand prix ; nul doute encore qu'on ne puisse souvent rejoindre les faits connus, dans le détail, à partir de plusieurs hypothèses mécanistes, surtout quand, dans une certaine catégorie, ces faits ne sont pas très nombreux et très variés ; tantôt donc nos images mécanistes ne sont qu'une explication approximative des faits, parce que nous ne savons pas encore bien définir nos hypothèses pour rendre compte de faits très complexes ; tantôt nos explications mécanistes comportent une part d'indétermination ; plusieurs hypothèses sont possibles, parce que nous ne savons pas encore assez de faits ; et cette marge d'indétermination ira se resserrant avec de nouvelles observations. Mais le mécanisme est le vrai, parce que, pour Fontenelle, il n'est pas seulement l'équivalent d'un de nos modernes postulats de travail, mais de deux au moins ; le second étant tirable à autant d'exemplaires qu'il y a de grandes catégories de faits. Pour

pouvoir travailler dans les sciences, on admet généralement qu'il y a le déterminisme ; on est ainsi en règles d'un seul coup avec sa conscience scientifique ; puis on admet aussi qu'il y a des déterminismes, de façon à se tenir aussi près que possible des faits ; et il y en a autant que l'on croit devoir maintenir de catégories de faits, provisoirement irréductibles les unes aux autres. Il sera toujours temps de voir si les diverses catégories de faits peuvent être unifiées, soit en dégageant des similitudes de forme des lois qui les régissent, soit en concevant des faits masqués et plus profonds que les faits apparents, et qui rendent compte par leurs agencements des faits apparents et des lois des faits apparents. A la réserve près que Fontenelle ne peut se satisfaire, en mécaniste qui veut comprendre, de simples similitudes de forme algébrique, son mécanisme couvre toute l'aire intelligible que nous venons de définir. Cela lui permet de respecter tous les faits ; il y a le mécanisme, et il y a des mécanismes ; notons les faits, concevons les mécanismes ; ce qui revient à coordonner une, puis une catégorie de faits ; de loin en loin, essayons une unification des mécanismes ; si elle s'effondre, ce sera par des faits ; rien ne sera perdu ; nous recommencerons, et nous ne pourrons pas ne pas recommencer, car, ou les forces occultes reviendraient, ou nous renoncerions à comprendre ; et nous ne voulons ni l'un ni l'autre. Tout le réel sera respecté ; mais le réel sera sans miracles.

Les comètes, comme les éclipses, ont longtemps épouventé l'humanité. Le ciel est-il moins merveilleux depuis qu'on les connaît davantage ? On y voyait des présages funestes ; on y voit maintenant des témoins de l'immensité de l'univers. M. Cassini « suppose que les comètes décrivent des cercles prodigieusement excentriques à la Terre, et qui le sont à tel point, que nous ne pouvons voir ces astres que dans une très petite

partie de leur révolution. Hors de là, ils vont se perdre dans des espaces immenses, où ils se dérobent à nos yeux et à nos lunettes » (452). Les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* les montraient voyageant de tourbillon en tourbillon, et voici qu'elles se multiplient, depuis qu'on observe plus soigneusement le ciel : « Il a paru une comète en 1698, deux en 1702, une en cette année 1705, c'est-à-dire quatre comètes en huit ans ; mais il est vrai qu'elles n'ont paru qu'aux yeux des astronomes, qui voudraient encore en voir plus souvent, et qu'elles n'ont pas servi à épouvanter les peuples. » (453). La bonne parole astronomique se répandant, le préjugé recule : « Les comètes n'avaient été rares, jusqu'à présent, que faute d'observateurs et, comme leur rareté était une des principales causes qui les rendaient si terribles, on aurait cette raison de moins pour les craindre, s'il était encore question de se rassurer sur un sujet si frivole » (454).

Mais les difficultés aussi s'accumulent avec les faits plus nombreux et mieux connus ; comment déterminer avec assez d'exactitude les éléments des trajectoires pour juger, avec quelque probabilité de vérité, si on est en présence d'une nouvelle comète ? Comment concilier la marche des comètes avec l'hypothèse du mouvement général du tourbillon dans lequel elles pénètrent ? leur direction avec celle des révolutions des planètes, qui signalent approximativement le sens des révolutions des couches du tourbillon ? leur vitesse et la continuation de leur mouvement avec le plein ? La théorie des comètes de Cassini, le fils, qui les dit toutes directes, en dépit des rétrogrades, est séduisante, mais n'est évidemment possible qu'à cause de la relative indétermination de leurs mouvements pour nous, en dépit du

(452) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1699 (éd. 1732), p. 72 (« sur le retour des comètes »)

(453) *Id.*, ann. 1706 (éd. 1731), p. 104 (« sur l'apparition d'une comète »).

(454) *Id.*, ann. 1707 (éd. 1730), p. 103 (« sur l'apparition d'une comète »).

progrès de nos observations et de nos calculs. Nous n'avons en tout cas pas mieux en 1731 (455). Aux arguments de Newton touchant la résistance des milieux au mouvement des corps, qui sont si saisissants, les idées de l'abbé de Molières sur un éther qui ne pèse pas, et qui ne mettrait pas d'obstacle à la marche des astres, constituent une réponse au moins provisoire, à la même date, cela n'est pas douteux (456). Mais, enfin, la question des comètes n'est point réglée ; il faut attendre. En 1752, la *Théorie des tourbillons cartésiens* dit : « Je doute que l'on sache encore assez l'histoire des comètes ; du moins, pour moi ; je suis dans le cas de ne l'avoir pas assez étudiée » (457) ; et encore : « ne précipitons rien, s'il se peut » (458). Du moins, en suivant ces voyageurs d'au-dessus de Saturne, nous avons appris à connaître tout le ciel et l'ordre merveilleux qui règne dans l'établissement de ses équilibres, et dans leur destruction. Les amis du vrai merveilleux sont les privilégiés véritables du monde : « Il y a dans certaines mines très profondes des malheureux qui y sont nés, et qui y mourront, sans avoir jamais vu le Soleil. Telle est à peu près la condition de ceux qui ignorent la nature, l'ordre, le cours de ces grands globes qui roulent sur leurs têtes, à qui les plus grandes beautés du ciel sont inconnues, et qui n'ont point assez de lumières pour jouir de l'univers » (459).

Comme les astronomes, les physiciens sont gens à dissiper beaucoup de fausses merveilles, et à en découvrir bien davantage de nouvelles. La rubrique *Physi-*

(455). *Id.*, ann. 1731 (éd. 1733), p. 59 (« sur le mouvement réel des comètes »).

(456) *Id.*, ann. 1731 (éd. 1733), pp. 66-72 (« sur la résistance de l'éther au mouvement des corps »).

(457) *Théorie des Tourbillons...*, ap. *Œuvres de F.*, éd. Bastien t. II, p. 255 (§ 136).

(458) *Ibid.*, p. 256 (§ 136).

(459) *Éloges de Cassini*, ap. *Œuvres...*, t. VI, p. 317.

que générale de l'*Histoire de l'Académie* est tout un arsenal d'armes propres à ruiner la crédulité, aisément superstitieuse ; et Fontenelle y groupe tous les comptes rendus qui n'ont pas trait aux travaux spéciaux d'anatomie, chimie, botanique, algèbre, géométrie, astronomie, géographie, mécanique : « Tous les pays ont leurs merveilles, ou se vantent d'en avoir ; car ces merveilles, approfondies, disparaissent le plus souvent ». A quatre heures de Grenoble est une fontaine brûlante très fameuse : « Saint Augustin en a parlé, et paraît l'avoir traitée de merveille surnaturelle (*Cité de Dieu* L. II ch. 7) ; mais, comme il est bon de s'assurer exactement des faits, et de ne pas chercher la raison de ce qui n'est point », M. de la Hire a demandé des renseignements à un observateur compétent ; « la fontaine brûlante n'est point une fontaine, c'est un petit terrain... où l'on voit une flamme légère... L'explication physique n'en sera pas fort difficile à trouver, quand on aura quelque idée des volcans... » (460). Quelle que soit la valeur de l'explication, le procédé est très net. La grotte de Notre Dame de la Balme, près de Grenoble, encore, explorée par le même observateur compétent, M. Dieulamant, « ne conserve plus aucun vestige de ses anciennes merveilles » (461). L'Académie, par les soins de Fontenelle, exerce un véritable sacerdoce en dissipant les ténèbres : « Il a été dit dans l'histoire de 1700 (p. 5) que si la montagne inaccessible du Dauphiné, qui a sa pointe en embas et sa base en enhaut, était bien observée, elle pourrait bien se redresser » ; c'est chose faite : « on ne sait point encore jusqu'où peut aller le génie fabuleux des hommes ». Une lettre de Cadix signale une mer extraordinairement phosphorescente ; informations prises, rien là d'extraordinaire : « L'Académie

(460) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1699 (éd. 1732), pp. 23 et 24 (« sur les singularités de l'histoire naturelle de la France »).

(461) *Ibid.*, ann. 1700 (éd. 1761), p. 4 (« sur quelques singularités de la France »).

croit faire autant, en désabusan^t le public des fausses merveilles, qu'en lui annonçant les véritables » (462). Le 11 avril 1716, à dix heures et demie du soir, on a vu à Paris, une grande lumière blanchâtre se répandant le long de l'horizon, côté nord et nord ouest, sur 80 degrés de longueur et sept de hauteur ; le fait n'appartient pas aux astronomes, car le phénomène ne participait pas au mouvement des astres ; il n'avait rien de commun avec la lumière zodiacale, découverte par Cassini en 1683 ; il « était entièrement renfermé dans l'atmosphère » terrestre : « les combats, que quelques histoires rapportent, qui ont été vus en l'air ; ces soldats, ces chariots, ces lances de feu, pourraient bien n'être que ces sortes de phénomènes, racontés sur la foi du peuple, ou embellis par les historiens » (463). Le météore peut être divisé en deux parties, qu'on pourrait appeler la base et les colonnes ; « ce sont les colonnes qui sont la grande agitation du phénomène ; ce sont elles, apparemment, que les historiens ont changées en combattants de feu, en armées vues dans les airs... ». M. Maraldi a fait l'histoire du météore : Grégoire de Tours le décrit, car il le vit lui-même, et « l'observa, à sa façon », en 584, et les trois années suivantes. Les observations circonstanciées se font rares ensuite ; on en a en 1554, 1556, 1560. « Encore quelques-unes parlent-elles d'armées de feu, mais cela doit s'entendre sainement. » D'autres observations postérieures permettent à M. Maraldi de rattacher le fait aux groupes d'années sèches consécutives : « tout se tient, tout est lié et toute connaissance en doit amener d'autres » (464). M. de Réaumur se souvient d'un trait de la vie du célèbre M. de Peiresc : « on vit un matin.

(462) *Ibid.*, ann. 1703 (éd. 1720), pp. 21, 22, 23 (« Diverses observations de physique générale », § IX et X).

(463) *Ibid.*, ann. 1716 (éd. 1718), pp. 6 et 7 (« sur une lumière septentrionale »).

(464) *Ibid.*, ann. 1721.(éd. 1723), pp. 10 et 11 (« sur la lumière septentrionale »).

dans la campagne des environs d'Aix, un grand nombre de taches rouges, semées en différents endroits; on s' imagine aussitôt que c'est une pluie de sang, tombée du ciel, et on s'alarme de cet horrible présage. M. de Peiresc dissipe l'effroi par différentes remarques, dignes d'un physicien, et principalement en montrant de ces taches dans de petits creux, où une pluie n'aurait jamais pu tomber... L'ignorance de la physique est souvent un grand mal pour le genre humain » (465).

On ne voit jamais en physique le bout des faits; mais que de belles choses on apprend en cours de route: l'étonnante complexité d'une nature, dont le moindre fait recouvre des myriades de faits masqués, comme si « les faits primitifs et élémentaires » nous avaient « été cachés par la nature avec autant de soin que les causes », « un spectacle tout nouveau et entièrement imprévu », dévoilé par le génie expérimental de Newton, faisant « l'anatomie de la lumière » (466); les merveilles de l'aimant, qui ne sont pas près de finir, et qui sont même si variées qu'elles ne sont pas aisées à mettre en théorie, à moins de bien sentir que la théorie n'est point définitive.

Les expériences ont amené M. du Fay à admettre que le tourbillon, qui se forme autour de tout aimant, n'est pas double, comme le concevait Descartes, mais simple. « Descartes a supposé pour son système de l'aimant, dont le fond, très ingénieux et digne de lui, subsiste toujours, que le fer est un aimant encore imparfait »; ses pores sont hérissés de poils métalliques, orientés en tous sens; un courant de matière magnétique assez fort est susceptible de les « coucher tous en même temps selon sa direction »; par là le fer est devenu aimant. Mais M. du Fay connaît en outre le fait de l'aimantation

(465) *Ibid.*, ann. 1734 (éd. 1736), p. 32 (sans titre).

(466) *Eloge de Newton*, ap. *Œuvres...*, t. VII, p. 277.

des barres par le choc. Il ajoute à l'idée de Descartes « que les petits poils soient assez solides pour tomber par leur propre poids, autant qu'ils le peuvent », étant mobiles sur leur extrémité immobile. Les poils, couchés d'un même sens par certaines secousses, donnent des pôles à la barre ; mais, quand la barre de fer est, par ces secousses, devenue aimant, « c'est toujours son bout inférieur... qui attire le sud de l'aiguille aimantée. De là il suit que la matière magnétique qui passe de l'aiguille dans la barre, parce qu'elle y trouve une route bien disposée, est celle qui sort par le sud de l'aiguille, car, selon les lois du tourbillon magnétique, un aimant n'attire un autre corps que parce que la matière qui circule dans l'aimant trouve assez de facilité à passer dans ce corps pour tendre à les enfermer tous les deux dans le même tourbillon, et par là pousser l'un vers l'autre ». Mais ce tourbillon total a une moitié orientée nord-sud, dans l'aiguille, et une autre orientée sud-nord, dans la barre, et, « selon cette idée, le tourbillon magnétique n'est point double, à la manière de Descartes, qui a conçu qu'un courant de matière entraînait par un pôle tandis qu'un autre sortait par le même pôle ». La Terre n'est, elle aussi, qu'un grand aimant simple (467). Sommes-nous au bout ? Voici maintenant que non seulement les pôles d'un même aimant sont inégaux en force, mais que, « en approchant par degrés... un même aimant de deux aiguilles aimantées, toutes pareilles à la longueur près ». M. du Fay trouve toujours « que le pôle d'entrée de l'aimant placé successivement à la même distance de l'une et de l'autre aiguille en attirait plus fortement le bout... que ne faisait le pôle de sortie, quand c'était à la plus longue aiguille qu'on présentait l'aimant, et qu'au contraire, quand c'était à la plus courte, le pôle de sortie était le plus

(467) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1728 (éd. 1733) pp. 4 et 5 (« sur quelques expériences de l'aimant »).

fort » ; à cette date, et sur ce point, il faut convenir qu'en matière de théorie il n'est pas possible « de rien établir de général, ni de certain sur ce sujet ». Avec cela une plus grande vertu attractive doit emporter avec elle la vertu de soutenir un plus grand poids. « Cependant, les expériences de M. du Fay lui ont appris que le pôle, qui attirait de plus loin, n'était pas toujours celui qui levait le plus grand poids ». Il s'est rabattu sur une distinction entre la quantité des filets du tourbillon magnétique et leur plus ou moins grande densité dans un espace donné. La quantité règle la capacité de soutenir ; l'union celle d'attirer de plus loin : « On voit assez ce qui résulte de cette distinction. La nature en sait bien faire une infinité d'autres, et de plus fines, dont notre raison ne s'avise point, si elle n'est avertie par les faits, et dont elle ne s'avise pas toujours, quoi qu'avertie » (468). Du moins, le mécanisme suivra les faits pas à pas, et, là encore, les merveilleuses attractions seront expliquées.

Sans le mécanisme la chimie risque fort, elle aussi, d'être le domaine des rêveries. Elles l'était avant Lémery, le plus souvent, de l'avis de Fontenelle. Résumant les expériences et l'enseignement, qui devaient aboutir à la publication du *Cours de chimie* de 1675, Fontenelle disait, en 1715, dans l'*Éloge de Lémery* : « La chimie avait été jusque là une science où, pour emprunter ses propres termes, un peu de vrai était tellement dissous dans une grande quantité de faux qu'il en était devenu invisible, et tous deux presque inséparables. A peu de propriétés naturelles, que l'on connaissait dans ses mixtes, on en avait ajouté, tant qu'on en avait voulu, d'imaginaires, qui brillaient beaucoup davantage ; les métaux sympathisaient avec les planètes et avec les principales

(468) *Id.*, ann. 1731 (éd. 1733), pp. 15-19 (« sur quelques expériences de l'aimant »).

parties du corps humain ; un Alkaëst, que l'on n'avait jamais vu, dissolvait tout ; les plus grandes absurdités étaient révérees, à la faveur d'une obscurité mystérieuse dont elles s'enveloppaient, et où elles se retranchaient contre la raison » (469).

Il appartient à l'historien des sciences, et non pas à nous, de dire si l'amour exclusif de Fontenelle pour les idées claires ne l'a pas conduit à surestimer la valeur de l'œuvre de Lémery. Les connaissances positives qu'il apporte sont-elles si neuves ? La théorie qu'il accole aux faits est-elle si assurée ? On a montré (470) ce qu'il se pouvait cacher, le cas échéant, ou de positivité expérimentale, ou d'intuitions confuses et peut-être profondes, sous les prétentions, au moins surprenantes à première vue, des paracelsistes, de J. B. Van Helmont, et des chimistes hermétistes de toutes sortes. Il n'en est pas moins vrai que le livre de Lémery fit époque, « se vendit comme un ouvrage de galanterie ou de satire », fut traduit en latin, en allemand, en anglais, en espagnol (471) ; et que cela, pour Fontenelle, est dû à la philosophie des idées claires, qui balaya à la fois des idées confuses et un vocabulaire inintelligible. On le comprendra d'ailleurs un peu, si l'on songe qu'il devait trouver étrangement désuète et bizarre l'idée qu'on ne peut guère connaître l'art de guérir, si l'on ignore la science des astres et leurs rapports avec les différentes parties de l'organisme, leurs liaisons avec les métaux, qui peuvent guider dans la découverte d'une nouvelle pharmacopée, l'universelle analogie qui enveloppe toutes choses et fait correspondre toute région ou fraction

(469) *Éloge de Lémery*, ap. *Œuvres de F...*, t. VI, p. 372. En ce qui concerne l'état de la Chimie avant Lémery et à son époque cf. H. Metzger, *Les Doctrines Chimiques en France du début du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle*. Première partie, Paris, Presses Universitaires, 1923, in-8°.

(470) En particulier : Metzger, *op. cit.* Section 1^{re}. « La doctrine chimique avant Lémery » : Section 2^e : « La théorie chimique à l'époque de Lémery ».

(471) *Éloge de Lémery*, ap. *Œuvres de F...*, t. VI, p. 374.

de l'organisme à un objet ou céleste ou terrestre. On ne lui en voudra guère d'avoir cru que Lémery avait fait œuvre utile en donnant à tous le droit de déclarer voisins du galimatias l'affirmation que le vrai médecin voit dans le corps humain « le mouvement des astres, la nature de la mer, de l'eau, de l'air, les végétaux, les minéraux, les constellations et les quatre vents, » et se doit mettre en état de prononcer sur le corps de l'homme : « voilà un saphir, voilà du mercure, voilà un cyprès, voilà des fleurs de violette jaune » (472). Si Paracelse, mort en 1541, avait emporté avec lui la liste des correspondances, qu'il n'avait pas inventées, qui font le cœur analogue au Soleil, la tête à la Lune, le foie à Mercure, le poumon à Jupiter, la rate à Saturne, les reins à Vénus, et le fiel à Mars, comme l'or au Soleil, l'argent à la Lune, le vil argent à Mercure, l'étain à Jupiter, le plomb à Saturne, le cuivre à Vénus, le fer à Mars (473), cela n'eût pas eu d'autre gravité ; mais, d'une part, on prétendait soigner les gens sur ce modèle, et, de plus, la gent paracelsiste avait foisonné. Le traité d'Oswald Crollius, en 1624, avait eu le plus grand succès ; et son seul titre, *Traité de la signature des choses*, évoquait l'idée de liens mystiques entre les êtres (474) ; il maintenait ce que le mécanisme exorcisera, les sympathies des animaux, des végétaux, des minéraux pour les organes auxquels ils ressemblent et auxquels ils peuvent porter secours (475). Un chimiste comme Davidson voyait rééditer en français, en 1651, ses *Éléments de la philosophie de l'art du feu ou chimie* (476) ; et, quelque intérêt

(472) Paracelse cité ds. James. *Dictionnaire de Médecine*. Discours historiques, trad. Diderot, p. CXIII, ap. Metzger, *op. cit.*, p. 152 et 153.

(473) D'après Metzger, *op. cit.*, pp. 153 et 154.

(474) Id., *ibid.*, p. 156 (Crollius *Traité de la signature des choses*, Lyon-1624, in-12.)

(475) Id., *ibid.*, p. 156.

(476) *Les éléments de la philosophie de l'art du feu ou chimie contenant les plus belles observations qui se rencontrent dans la résolution, préparation et exhibition des végétaux, animaux et minéraux, et les remèdes contre les*

que pût avoir, pour l'historien actuel, sa théorie des dissolutions, annonciatrice de celle des affinités (477), elle ne s'en présentait pas moins sous une forme qui pouvait faire hésiter de bons esprits cartésiens : « L'eau forte est ainsi nommée pour deux raisons. Premièrement à cause de sa puissance externe, qui consiste dans la force de dissoudre... La deuxième est à cause de la puissance interne qui est dans le dissolvant, n'étant pas indifférente dans la dissolution de tous les mixtes, mais ayant une science certaine et connaissance du corps sur lequel elle doit faire son action » (478). Avec cela il adossait toute sa pratique expérimentale à une philosophie des analogies et des sympathies, qui pouvait passer pour ne pas contredire les rêveries paracelsistes (479). Nicolas de Locques, un médecin, qui exposait les doctrines des médecins de son temps, encore en 1665, pouvait écrire : « L'homme... nature mitoyenne entre les supérieures et les inférieures... porte non seulement l'image de Dieu, mais de la nature angélique, et renferme toutes les vertus des propriétés du ciel, des astres et des éléments, et tout ce qui est compris dans la nature végétale, animale ou minérale » (480) ; et, passant à l'application, il déclarait : « l'esprit de nitre est plein des causes de pétrification dans le grand monde, es mines, et dans le petit monde, aux reins » (481). Toutes ces correspondances et vertus, et toutes les fausses merveilles qu'on pouvait leur rattacher avaient grand besoin qu'on les dissipât.

maladies du corps humain, comme aussi la métallique appliquée à la théorie par une vérité fondée sur une nécessité géométrique et démontrée à la manière d'Euclide. 1^{re} éd. latine 1635, éd. française d'Hellot 1651, ap. Metzger, *op. cit.*, p. 44.

(477) Selon Metzger, *op. cit.*, p. 50.

(478) Davidson, *op. cit.*, p. 365, ap. Metzger, *op. cit.*, pp. 47 et 48.

(479) Metzger, *op. cit.*, p. 159.

(480) Nicolas de Locques, *Les Vertus magnétiques du sang*, Paris, 1665, in-12, p. 19, ap. Metzger, *op. cit.*, p. 160.

(481) Nicolas de Locques, *Propositions touchant la physique résolutive*, Paris, 1665, in-12, p. 23, ap. Metzger, *op. cit.*, 160.

Mais y eut-il jamais fausse merveille plus séduisante, surtout si on la confondait avec d'autres, aussi intelligibles, et aussi peu établies, que l'universel dissolvant de J. B. Van Helmont ? L'homme et sa méthode étaient déjà bizarres. S'il dédaignait l'astrologie, il mélangeait dans ses travaux les explications de la Genèse, les expériences de laboratoire, voire les extases religieuses ; la Bible faisait une grande place à l'eau dans la création ; il se convainquait par des expériences que les chimistes, qui admettent les trois principes de Paracelse, le sel, le soufre, et le mercure, ne sont pas allés jusqu'à la dernière résolution possible des mixtes, ni jusqu'à une résolution qui vaille pour tous les corps donnés ; qu'à plus forte raison les quatres éléments d'Aristote et de Galien ne sont aucunement des êtres corporels simples au même titre les uns que les autres, l'air intransmuable étant le lieu des réactions, le feu un phénomène de destruction, la terre transmuable en eau, et l'eau l'unique principe matériel de toutes choses. Il affirmait avec tranquillité : « L'eau est la seule cause matérielle des choses créées, comme il appert en leur dissociation par l'alcahest, qui réduit tous les corps, quelque solides qu'ils soient, en eau » (482).

Il « appert » assez peu, pouvait penser Fontenelle ; et cette histoire n'était pas vieille. J. B. Van Helmont était mort en 1644 ; il avait agi sur des médecins, des pharmaciens, des chimistes. Une traduction française de ses œuvres paraissait en 1670, cinq ans avant la publication du *Cours de chimie* de Lémery. Personne n'avait vu l'alcahest ; Van Helmont, dans ses rêves ; où l'eût-on mis d'ailleurs, dans quelle fiole à réactifs, puisqu'il dissolvait tout ? Si l'inexistant existait, que ne pourrait-on faire croire aux gens ? Quelles mer-

(482) Van Helmont, *Œuvres*, trad. franç. par Le Comte, 1670, Lyon, in-4^o, p. 62, ap. Metzger, *op. cit.*, p. 172.

veilles et quelles fausses merveilles ? Ils n'avaient plus besoin d'en croire leurs yeux. Et, comme l'eau était l'unique principe matériel, il fallait, pour rendre compte de la riche diversité des substances, faire intervenir des principes de spécification ; et c'étaient des principes créés de Dieu, dont la nature paraissait fort ambiguë, des ferments : « Le ferment est un être formel et neutre, qui n'est ni substance ni accident, créé dès le commencement du monde en forme de lumière » (483). Leur mode d'action n'était guère plus limpide que leur définition : « On demandera peut-être : si l'eau doit être la matière de tous les corps sublunaires, et qu'elle ne souffre point d'être comprimée, d'où vient le poids à l'or et au plomb ? On répondra que l'esprit séminal de l'or a la puissance de transmuier l'eau en quelque autre chose, fort différente de la dite eau ; et, en cette transmutation, l'eau se pénètre elle-même tant de fois, et est pour autant comprimée et condensée, que la semence le requiert pour faire l'excès de poids, qui surpasse celui qu'elle avait avant sa transmutation ; parce que non seulement la matière est transmuée, mais toute son essence aussi passe sous les lois de la semence, et est contrainte d'obéir... » (484).

Quand Paracelse et Van Helmont réunissaient leurs influences pour former la philosophie d'un iatrochimiste, le résultat était saisissant. Nicolas Lefèvre savait faire très positivement beaucoup d'opérations ; il admettait les trois principes paracelsistes, sel, soufre, mercure, et leur en adjoignait deux, le phlegme et la terre, pour rendre compte des phases de la décomposition d'un mixte organique, telles qu'elles se présentent effectivement, quand on le soumet à l'action du feu. Mais, dans son *Cours de Chimie* de 1660, il n'en parlait pas moins un

(483) Van Helmont, *Œuvres.*, p. 60, ap. Metzger, *op. cit.*, p. 174.

(484) Id., *ibid.*, p. 87, ap. Metzger, *op. cit.*, p. 176.

étrange langage, quand il voulait bien expliquer les choses : « Après avoir fouillé et pénétré jusque dans son centre, la chimie a trouvé que la source et la racine de toutes choses était une substance spirituelle, homogène, et semblable à soi-même, que les philosophes anciens et modernes ont appelée de plusieurs noms différents. substance vitale, esprit de vie, baume de vie, lumière, âme du monde, entéléchie, nature, mercure de vie, etc... » (485). Cet esprit universel est le premier principe dont les corps sont principiés ; ses modifications produisent les corps simples ; mais, en lui-même, il est indéterminé et inaccessible aux sens, et les principes séminaux qui le spécifient en soufre, sel et mercure, ne sont pas essentiellement différents les uns des autres, car ils sont susceptibles de se nourrir les uns des autres, comme le feu soufre fait de l'humide mercure. Fontenelle, qui ne comprenait sans doute guère le mystère de la Sainte Trinité, pouvait trouver une obscurité, moins respectable, mais, en apparence, aussi profonde à une affirmation comme celle-ci : « Cette substance spirituelle, qui est la première et l'unique semence de toutes choses, a trois substances distinctes et non pas différentes en soi-même, car elle est homogène comme nous avons dit ; mais, parce qu'il se trouve en elle un chaud, un humide et un sec, et que tous trois sont distincts, et non pas différents, nous dirons que les trois ne sont qu'une essence et même substance radicale » (486). Après cela venaient des ferments particuliers spécificateurs, qui imprimaient dans l'esprit universel le caractère et l'idée des divers mixtes, et on ne savait pas très bien s'ils étaient corporels ou incorporels (487). L'historien des sciences peut, peut-être, sous de telles expressions, retrouver les opérations que faisaient ces chimistes, et estimer que les faits continuent de

(485) Lefèvre, *Cours de Chimie*, 1660, p. 18, ap. Metzger, *op. cit.*, p. 69.

(486) *Id.*, p. 20 ; *ibid.*, p. 70.

(487) D'après Metzger, *op. cit.*, p. 71.

s'accumuler en dépit des philosophies, de toutes les philosophies, et du mécanisme parmi elles ; mais Fontenelle ne pouvait voir les choses du même œil.

Les idées des uns et des autres, de tous les chimistes non mécanistes, devaient lui sembler assez confuses pour autoriser toutes les méprises, et toutes les crédulités ; tous les espoirs plus ou moins superstitieux aussi. Quand une idée n'est pas distincte, comment la séparer d'une autre, aussi peu distincte ? Dans le néant de clarté communient l'alcahest, la panacée universelle, et la pierre philosophale ; le moyen que le peuple, et il y a peu de gens qui pensent, ne confonde pas toutes les prétentions des chimistes en une seule, ne prenne pas leurs prétentions pour des gages de vérité, et ses espoirs pour des réalités ? Fontenelle, qui peuplait les planètes de tous les mondes, en vertu de ce « pourquoi non ? », qui est un des résultats de l'esprit critique, va s'efforcer de le distinguer d'un « pourquoi pas ? », qui n'est qu'une impuissance à ne pas croire. Le premier se tenait en bride, en mesurant avec discernement la probabilité de vérité de l'hypothèse ; le second serait un abandon aux promesses des charlatans : « M. Geoffroy découvre les principaux tours de passe-passe que pratiquent les prétendus Adeptes, Enfants de l'Art, Philosophes Hermétiques, Cosmopolites, Rosecroix, etc., gens qu'un langage mystérieux, une conduite fanatique, des promesses exorbitantes, devraient rendre fort suspects, et ne font que rendre plus importants » (488). On n'aura raison de cette crédulité que si on l'attaque dans ses origines. Si l'opinion était purement spéculative, elle ne serait ni très enracinée, ni même déraisonnable, car rien n'est impossible ; mais aussi rien n'est établi, avant d'avoir été prouvé. Ce qui fait ici la crédulité, ce qui crée les chimistes magiciens

(488) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1722 (éd. 1724) p. 37 (« sur les supercheries de la pierre philosophale »).

et faiseurs de miracles, c'est la valeur qu'on attache à ce qu'ils promettent. Pour détruire le préjugé, il faut frapper là ; on comprend bien d'ailleurs que le raisonnement et le procédé peuvent valoir en d'autres domaines, et pour d'autres prétendus magiciens : « Il est presque insensé de les écouter, du moins dans l'espérance de quelque profit... L'art n'a jamais fait un grain d'aucun des métaux imparfaits qui, selon les alchimistes, sont de l'or, que la nature a manqué... Cependant on ne démontre pas qu'il soit impossible de faire de l'or... Les impossibilités, hormis les géométriques, ne se démontrent guère... Quand même on aurait un soufre d'or bien séparé, et qu'on l'appliquât à de l'argent par exemple, il ne ferait que changer en or une masse d'argent égale à celle de l'or d'où il aurait été tiré... On n'a rien gagné, si ce n'est une expérience très curieuse, et certainement on a fait des frais » (489). On dira que, de l'avis des alchimistes, ce soufre d'or agit à la façon d'une « semence », qui végète, devient plante ; ou « d'un feu qui se multiplie », en même temps qu'il consume le combustible ; « c'est à cela que reviennent les contes de la poudre de projection, dont quelques atomes ont produit de grosses masses d'or ; mais quelle physique pourrait s'accommoder de ces sortes d'idées ? » Si d'une matière « qui ne fût point or » on pouvait tirer « quelque portion de l'Esprit Universel », et, par son moyen, faire de l'or avec du cuivre ou de l'argent, « il pourrait y avoir du profit ; mais quelles propositions ! quelles espérances ! ». Le synerétisme superstitieux tire sa force de la convergence des intérêts ; richesse, santé, voilà ce qu'on souhaite, et le tout à la fois : « Une chose qui donne encore beaucoup de crédit à la pierre philosophale, c'est qu'elle est un remède universel. Ceux qui la cherchent, comment le savent-ils ? Ceux qui la possèdent, que ne guérissent-

(489) *Id.*, *ibid.*, pp. 37, 38, 39.

ils tout, et, s'ils veulent, sans découvrir leur secret ? Ils auront plus d'or que tous les fourneaux n'en pourraient faire. » (490).

Fontenelle ne nie aucunement qu'on puisse jamais dissoudre radicalement un métal en des composants, où manifestement on ne le retrouve pas, ni que jamais on puisse obtenir synthétiquement du fer ou cuivre, à partir de matières qui manifestement n'en contiendraient pas ; il admet certainement, en bon Cartésien sur ce point, qu'il s'est formé, ou se forme, des métaux comme l'or dans l'intérieur de la terre, puisqu'on y en trouve, et que l'étendue figurée, indéfiniment divisible et mobile, peut former des arrangements de particules, qui constituent en fait la texture de l'or par exemple ; il n'admet pas non plus, en physicien expérimental, qu'on puisse prétendre prouver par des expériences une impossibilité absolue et logique ; mais il cherche à familiariser ses contemporains avec l'idée d'une impossibilité physique, et d'une impossibilité pratique ; la première signalant les lois qui sont celles de notre monde, et qui pourraient ne pas être celles de tous les mondes possibles, la seconde étant relative au degré d'avancement des expériences bien faites dans le domaine considéré. Aussi accepte-t-il les expériences de toutes mains expertes, mais ne se presse-t-il pas de les interpréter.

Pourvu que les expressions quantitatives des phénomènes deviennent plus nombreuses et plus précises, et que l'on conçoive, au moins en général, qu'on leur puisse soutenir un mécanisme sans lacunes, rien ne sera perdu, et les expériences en apparence les plus difficiles à concilier seront, quelque jour, par leur cause mécanique, simplement rattachées les unes aux autres. En 1702, M. Homberg fait des expériences au Palais Royal, au moyen d'un grand verre ardent que Mgr. le duc

(490) *Id.*, *ibid.*, p. 39.

d'Orléans a eu de M. Tschirnhaüs ; en plaçant de l'or au foyer du miroir il obtient, semble-t-il, une décomposition ; une partie de la substance est pulvérisée et ne change pas de nature ; l'autre, ou s'échappe en fumée, ou est vitrifiée ; si l'on admet que le verre est formé d'une terre, dont les particules sont séparées par les particules du fondant qui a servi à l'obtenir, les faits s'interpréteront en supposant que l'or a pour principes du mercure, un soufre métallique et une terre ; le mercure s'en va en fumée, le soufre sert de fondant à la terre et la vitrifie (491). En 1704, M. Geoffroy « croit avoir reconnu que le fer n'est, aussi bien que le soufre commun, qu'un composé » ; il le serait du soufre principe, d'un sel vitriolique, d'une terre : « Si la composition de ce métal était une fois bien sûrement développée, apparemment ce serait un degré pour passer à celle des autres métaux... peut-être, après cela, ce fameux objet de tant de recherches inutiles cesserait-il d'être chimérique » (492). En 1709, se servant du verre ardent du Palais Royal, M. Geoffroy croit avoir établi que les quatre métaux imparfaits, fer, cuivre, étain, plomb, sont composés, décomposables et reconstituables (493). Les métaux paraissent donc être altérables ; il n'est par suite pas inconcevable qu'on puisse transformer l'un d'eux en un autre, en particulier en l'or ; mais enfin, sur ce dernier point, tout fait précis, bien contrôlé, manque.

A ce compte, le mercure devrait être transformable, et en effet tous les chercheurs de pierre philosophale le prétendent transformer, « parce qu'on le croit la base de tous les métaux » ; mais des expériences bien conduites montrent l'impossibilité physique et pratique de la

(491) *Id.*, ann. 1702 (éd. 1743), pp. 34 sq. (« sur des expériences faites à un miroir ardent convexe »).

(492) *Id.*, ann. 1704 (éd. 1722), p. 38 (« sur la recomposition du soufre »).

(493) *Id.*, ann. 1709 (éd. 1733), pp. 36 et 37 (« sur les métaux imparfaits exposés au verre ardent »).

transformation. M. Boërhave a travaillé sur le mercure comme s'il avait été convaincu qu'il fût transformable : « il faut en faire autant que les alchimistes pour être pleinement en droit de les condamner ». Il l'a soumis à des températures de plus de cent degrés, et l'a tenu en digestion ainsi pendant quinze ans, sans le pouvoir transformer ; il y faudrait mille ans, disent les alchimistes ; « mais comment le savent-ils ? » L'opération eût dû commencer sous Charlemagne et finir aujourd'hui ; M. Boërhave, voyant que son mercure était « toujours aussi fluide et aussi volatil », « qu'il ne s'y était fait aucune séparation », hormis « un peu de poussière noire flottante », facile à revivifier, qu'il ne s'était pas produit « la moindre génération d'un atome de métal », ni « le moindre commencement de fixation métallique », M. Boërhave « a conclu hardiment, et avec beaucoup de raison, que le mercure est immuable, inaltérable, et ne peut jamais être que du mercure, quoiqu'il puisse prendre des formes capables de le faire méconnaître ». Mais le mercure, non transformable en métal, pourrait entrer dans la composition des métaux « uni à quelque principe inconnu », comme un soufre. Les expériences de M. Boërhave interdisent de l'admettre : « Le plomb serait, selon eux, le métal qui rendrait le plus aisément son mercure » ; l'étain serait, après lui, le plus facile à travailler ; vingt mois d'opérations sur le plomb n'ont rien donné ; « pas une goutte de mercure n'a paru » ; mêmes résultats pour l'étain. Mais le mercure, pour quelques-uns, est aussi le dissolvant des métaux, « une Eau où les métaux naissent, meurent, renaissent ». Le plomb et l'étain, mis en digestion avec le mercure, n'ont nullement augmenté de poids ; aucune portion du mercure n'a fusionné intimement avec eux ; et l'opération a duré trois ans. L'agitation continuelle d'une « bouteille pleine de mercure et d'étain, attachée à un moulin à foulon, qui travaillait sans relâche

jour et nuit, » n'a pas donné davantage de transformation véritable : « Les vrais chimistes ne laisseront aux alchimistes que le refuge d'une opiniâtreté invincible, refuge toujours ouvert à qui veut en profiter. » (494).

Le mécanisme ne permet donc en aucun cas de méconnaître les faits, mais il fait barrage ; il empêche la réapparition de vieilles idées qui, si elles redevenaient jamais dominantes, pourraient refaire aux hommes une mentalité bizarre, celle pour laquelle l'incompréhensible est chose normale. Avant la publication du *Cours de Chimie* de Lémery, un homme comme Boyle a fait de la vraie chimie ; mais aussi, outre qu'il était excellent observateur, il avait de saines idées sur l'explication des faits par les figures et les mouvements des particules insensibles. Fontenelle, relatant les travaux de l'Académie des Sciences pour l'année 1669 (495), raconte l'opposition que fit Duclos aux idées qu'exposaient les « *Essais de Chimie* de M. Boyle » : ils étaient l'un et l'autre grands chimistes, mais M. Duclos « avait un tour d'esprit plus chimiste » ; il « ne trouvait pas qu'il fût nécessaire, ni même possible, de réduire cette science à des principes aussi clairs que les figures et les mouvements » ; il « s'accommodait sans peine d'une certaine obscurité spacieuse qui s'y est établie ». Pour rendre compte de la « haute couleur pourprée » d'une lessive du bois du Brésil, il parlait de l'« exaltation » des sels sulfurés, et M. Boyle du « tissu des particules qui formaient la surface de la liqueur ». « L'esprit de chimie est plus confus et plus enveloppé... l'esprit de physique est plus net, plus simple, plus dégagé ;

(494) *Id. ann.*, 1734 (éd., 1756), pp. 55 à 57 (« sur le mercure »).

(495) Outre les 42 volumes de l'*Histoire de l'Académie* de 1699 à 1740, Fontenelle a fait paraître en 1733 l'histoire et les mémoires de l'Académie des Sciences depuis 1666 jusqu'en 1699. Trublet (Moreri) dit : « Le premier volume est encore de M. de Fontenelle depuis 1666 jusque vers la fin de 1679 ; mais les extraits sont assez courts, et il n'y a point d'éloges. » L'histoire de l'Académie antérieure à 1699 avait été écrite en latin par Du Hamel.

enfin il remonte jusqu'aux premières origines, et l'autre ne va pas jusqu'au bout » (496).

Qui préfère les idées claires n'est nullement condamné à oublier ce qu'apportent de positif les tenants d'autres façons de penser, ni non plus obligé d'accepter leur philosophie. Aussi Fontenelle a-t-il compris tout l'intérêt des tables d'affinités, en même temps qu'il a continué de se refuser à voir dans un mot une explication, et persévéré à en appeler du point de vue de la chimie pure à une future chimie physique, d'où les attractions seraient absentes. Un corps, uni à un autre, l'abandonne pour s'unir à un troisième ; « c'est une chose dont la possibilité n'eût pas été devinée par les plus subtils philosophes ». « Un corps, qui en abandonne un second pour un troisième, abandonne ce troisième pour un quatrième... » Ces dispositions inégales à s'unir, que manifestent les corps, M. Geoffroy les appelle « rapports », et en dresse une table « en quelque sorte prophétique » ; et « plus la chimie se perfectionnera, plus la table de M. Geoffroy se perfectionnera aussi ». Mais aussi « c'est ici que les sympathies et les attractions viendraient bien à propos, si elles étaient quelque chose » (497). Et il est prudent de maintenir qu'elles ne sont rien ; ce que fait encore, en 1752, la *Théorie des Tourbillons*.

(496) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1669 (éd. 1733), pp. 7 à 10.

(497) *Id.*, ann. 1718 (éd. 1741), pp. 35 et 36 (« sur les rapports des différentes substances en chimie »).

CHAPITRE IV

La nature sans miracles. - Le faux merveilleux et le merveilleux vrai de la nature vivante

Le vrai merveilleux est dans la nature, et dans la nature vivante plus que partout ailleurs. Aucune imagination n'eût soupçonné la variété des formes vivantes que l'observation découvre. Les classificateurs botanistes en savent quelque chose, qui s'efforcent à grouper en espèces et en genres « ce nombre prodigieux de plantes, semées si confusément sur la terre, et même sous les eaux de la mer » ; leurs « systèmes » sont nécessaires à l'infirmité de nos esprits, pour les aider à penser la profusion de la nature ; mais elle « a préféré une confusion magnifique à la commodité des physiciens » (498), et tous les systèmes sont des béquilles artificielles. Les seuls insectes, parmi les animaux, sont de formes si variées, « si différents de tous les autres, et si différents entre eux, qu'ils font comprendre en général la diversité infinie des modèles sur lesquels la nature peut avoir fait des animaux pour une infinité d'autres habitations » (499).

Fontenelle ne parlait pas autrement, quand il essayait de faire se transformer de planète en planète les formes vivantes, pour l'instruction de la Marquise des *Mondes* ; mais l'imagination s'arrêtait vite ; et la nature merveilleuse est inépuisable. Les êtres que nous décrivons ne

(498) *Éloge de Tournefort* (1708), ap. *Œuvres de F...*, éd. Bastien t. VI, p. 235.

(499) *Éloge de Poupard* (1709), *ibid.* p. 262.

sont d'ailleurs, si multiples leurs formes soient-elles, qu'une infime partie de ceux qui existent. Ceux qui ont vu, les premiers, des animaux « aussi petits qu'un ciron, ou qu'une mite de fromage », ont sans doute été bien étonnés, surtout s'ils ont pensé « de quel prodigieux nombre de machines, toujours plus petites presque à l'infini, une si petite machine était composée. Il n'y a pas beaucoup d'apparence que l'imagination la plus philosophique eût pu aller jusqu'à soupçonner dans la nature de semblables animaux. » Mais, maintenant, « ces sortes de merveilles » nous sont devenues familières ; nous ne nous étonnons plus d'animaux « 27 millions de fois plus petits », tels que ceux que M. de Malézieu a observés au microscope. Et pourquoi s'arrêterait-on là ; les perfectionnements du microscope ne sont pas épuisés ; quand ils le seront, « les animaux seront-ils épuisés ? » La probabilité la plus grande est pour l'opinion contraire : « les bornes de la nature ne doivent pas se rencontrer si juste avec celles de nos yeux aidés du microscope » (500). Même si l'hypothèse d'Hartsoeker n'est pas vraie, d'une nature toute remplie de germes vivants invisibles, qu'absorberaient les êtres visibles ; qui, en eux, se rendraient « dans les parties des mâles propres à les renfermer, ou à les nourrir », puis passeraient dans les femelles où ils se développeraient dans des œufs, il reste que le spectacle qu'il a vu le premier des petits animaux « qui nagent, en une quantité prodigieuse, » dans la semence des mâles, a été « le spectacle du monde le plus imprévu pour les physiiciens même les plus hardis en conjectures ». (501).

La multitude des formes étonne, mais la variété et surtout la délicatesse des structures confond. M. du Verney nous a appris combien l'art des coupes et des injections multiplie les détails de l'organisation. M. Ruysch, per-

(500) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1718 (éd. 1741), pp. 9 et 10 (« sur des animaux vus au microscope »).

(501) *Éloge de Hartsoeker* (1725), ap. *Œuvres de F...*, t. VII, p. 122.

fectionnant les procédés de Reynier Graff et de Swammerdam, a porté si loin la technique des injections colorées « que les dernières ramifications des vaisseaux, plus fines que des fils d'araignée, devenaient visibles et, ce qui est encore plus étonnant, ne l'étaient pas quelquefois sans le microscope » (502). Chaque partie est un monde, et il n'y a que l'expérience qui l'apprend.

Le canal de la trachée est terminé par la glotte ; il ressemble à une flûte ; les anciens croyaient qu'il « produisait la voix, comme le corps de la flûte produit le son ». Galien a commencé à se détromper de cette erreur, en attribuant à la glotte la part principale dans la production du son, mais n'a pas ôté tout rôle à la trachée. M. Dodart l'a fait ; mais « nul instrument à vent, qui soit sorti des mains de l'art, n'est construit comme celui qui forme la voix de l'homme ». La merveille de la nature est ici la production des tons « par le changement d'une même ouverture ». Il y faut des parties étonnamment flexibles, mais surtout une modification merveilleusement graduée dans l'allongement ou le raccourcissement des fibres de la glotte, et dans leurs tensions successives : « On verra par un calcul exact de M. Dodart que pour tous les tons et demi-tons d'une voix ordinaire, ... pour le plus ou moins de force qu'on peut donner au son sans changer le ton, il faut nécessairement supposer que le petit diamètre de la glotte, qui est de moins d'une ligne, et qui change de longueur à tous ces changements, peut-être et est actuellement divisé en 9.632 parties » ; toutes ces parties ne sont pas égales ; il y en a de beaucoup plus petites ; de plus, pour prendre « l'octave en en haut » d'un ton plus bas, il n'y a pas raccourcissement de moitié, car la tension intervient en même temps que la longueur des fibres, « et la merveille de la formation des tons augmente, parce qu'une méca-

(502) *Éloge de du Verney*, *passim* (1730), *ibid.*, pp. 360 sq ; *Éloge de Ruysch* (1731), *ibid.*, p. 405.

nique, qui dépend de la juste complication des longueurs et des tensions », est plus inaccessible encore à notre art ; « mais que sera-ce si l'on fait réflexion que l'homme est un assemblage de merveilles, ou semblables à celles-là, ou équivalentes, dont le nombre est beaucoup plus grand que celui des divisions du diamètre de la glotte ? » (503).

L'homme est un prodigieux assemblage d'artères, de veines, de filtres, de récipients, et encore « un autre assemblage prodigieux d'os différemment emboîtés et articulés, de muscles... » ; et « combien ces deux assemblages, compliqués et combinés ensemble, augmentent-ils la merveille ! » (504). Mais tous les grands animaux, et l'homme, et toutes leurs merveilles, sont peu de chose, si on les compare à celles des insectes ; ils sont comme des « ouvrages négligés ». « N'y eût-il que les métamorphoses ou transformations communes à la plus grande partie des insectes, elles demandent une plus fine mécanique, plus de ressources d'invention que les machines des grands animaux, toujours constantes et invariables pendant leur durée » (505). Qui eût rêvé l'œil à facettes des papillons, des mouches, des scarabées, « merveille des plus singulières » ? « En les comptant, il n'y a pas, selon M. Puget, moins de 17.325 cristallins sur chaque cornée d'un papillon » (506).

L'imagination n'eût jamais inventé ce que voient les yeux, mais, même guidée par les yeux, elle s'arrête encore en deça de ce que réclame la raison, qui va d'émerveillements en émerveillements. Personne ne croira que des structures, extraordinairement complexes et constantes, puissent être le produit du hasard ; plantes et

(503) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1700 (éd. 1761), pp. 19 à 24 (« sur la formation de la voix »).

(504) *Id.*, ann. 1720 (éd. 1722), p. 18 (« sur l'action des muscles »).

(505) *Id.*, ann. 1734 (éd. 1736), p. 19 (sans titre) (*Compte-rendu du livre de Réaumur, Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, t. I, « Sur les chenilles et sur les papillons »).

(506) *Id.*, *ibid.*, p. 34.

animaux se maintiennent, d'une génération à l'autre, sinon identiques, du moins très semblables ; les physiiciens sont donc conduits à admettre la préformation de l'animal et de la plante ; l'animal visible et la plante visible ne sont que des développements ; ils étaient en petit dans l'œuf. Fontenelle entend en général uniformément par l'œuf ce que nous dénommerions aujourd'hui fœtus chez les vivipares, œuf chez les ovipares, graine chez la plante, et, sans appeler ovule le produit de l'ovaire avant la fécondation par les spermatozoïdes ou le pollen, il conçoit parfaitement nettement la généralité du phénomène chez tous les vivants ; cela s'établit davantage tous les jours, pourrait-il dire à peu près, même si on n'en connaît pas encore tout le détail (507). On voit déjà la conséquence chez les animaux, et que l'imagination est incapable d'embrasser, perdue qu'elle est dans des infinis de petitesse qui s'enveloppent les uns les autres à l'infini ; l'entendement seul y peut aller ; mais le pis, et le plus merveilleux, arrive chez les plantes : si tous les animaux qui seront jamais, sont déjà préformés, ils le sont à des échelles indéfiniment décroissantes, mais du moins c'est dans tout l'animal qu'est tout l'animal, à l'infini ; ce n'est pas dans une partie quelconque de l'animal qu'est tout l'animal, et à nouveau dans une partie de ce nouvel animal tout l'animal,

(507) Principaux textes sur la question :

— *Préface des Éléments de la géométrie de l'Infini*, ap. *Œuvres de F...*, éd. Bastien, t. VI, p. 51.

— *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1707 (éd. 1730), pp. 46, 47, 49, 50 (« sur les champignons »).

— *Id.*, ann. 1709 (éd. 1733), p. 17 (« sur la formation des coquilles ») p. 32 (« diverses observations anatomiques », § IX) ; pp. 42, 43, 44 (« sur une végétation singulière »).

— *Id.*, ann. 1724 (éd. 1726), pp. 20 sq. (« sur un fœtus monstrueux »).

— *Id.*, ann. 1731 (éd. 1733), p. 14 (« sur l'anatomie de la poire »).

— *Id.*, ann. 1734 (éd. 1736), p. 31 (sans titre) (compte rendu du t. I, des *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes* de Réaumur).

— *Id.*, ann. 1739 (éd. 1741), pp. 7 à 8, (« sur la circulation du sang dans le fœtus »).

— *Id.*, ann. 1740 (éd. 1742), pp. 37 sq. (« sur les monstres »).

et ainsi à l'infini ; mais c'est ce qu'il faut concevoir dans les plantes, car elles ne se reproduisent pas seulement par graine, mais aussi par bouture. « Les œufs des animaux et les graines des plantes c'est la même chose ; un animal et une plante contenus en petit, l'un dans son œuf, l'autre dans sa graine, viennent à se développer, et alors on dit qu'ils naissent. Jusque là tout est égal de part et d'autre. » Mais il naît des plantes « de boutures », et « où la branche de figuier a-t-elle pris des racines qui n'appartenaient qu'au figuier entier et qu'elle n'a jamais dû contenir en petit ? » Imagine-t-on la jambe d'un animal formant son cœur ou son poumon ? « Puisqu'on ne peut concevoir qu'une partie organisée se forme de nouveau, et que les physiciens sont obligés d'en supposer toujours la préexistence en petit, il faut nécessairement admettre dans la branche de figuier de petites racines, qui ne se seraient jamais développées, si elle n'avait été séparée de l'arbre et mise en terre... Ainsi une plante contient des graines dans toutes ses parties ou, ce qui revient au même, c'est un amas et un composé d'un nombre infini de petites plantes pareilles, qui ne paraissent que comme parties du tout, et ne montrent point ce qui pourrait les rendre elles-mêmes des tous parfaits. » (508).

Les pauvres merveilles à côté de celles-là que les prétendues générations fortuites, et que les monstres qui font courir le peuple. Croirons-nous que les champignons naissent du crottin de cheval ? « Quel rapport de ce crottin avec les champignons ? Quelle vertu a-t-il de les produire ? On pourrait croire aussi avec les anciens qu'un bœuf pourri produit des abeilles, que la moelle épinière d'un homme mort, exposé longtemps à un soleil bien chaud, se change en un ser-

(508) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1709 (éd. 1733), pp. 42, 43, 44 (« sur une végétation singulière »).

pent ? » (509). Quelles métamorphoses, quelles transformations magiques n'admettrait-on pas après cela ? Il est si aisé de se laisser glisser aux vieilles idées, quand on ne se tient pas ferme aux principes ; certains préjugés ont des dehors spécieux ; on ne les réduit qu'en les expliquant : « On croit communément, sur les côtes de France et d'Angleterre, que les soles sont produites par une espèce d'écrevisse de mer, qu'on appelle chevrettes ou crevettes. Rien n'a plus l'air d'un conte populaire et absurde... M. Deslandes a fait pêcher des chevrettes et les a mises dans une grande baille remplie d'eau de mer. Au bout de 12 à 13 jours, il y a vu « 8 ou 10 petites soles qui croissaient insensiblement ». Il a répété plusieurs fois cette expérience, toujours avec le même résultat. Il a ensuite, en avril, à l'époque de la fraye des soles, mis dans une baille des soles avec des chevrettes, dans une autre des soles seulement. « Il ne parut de petites soles que dans celle où il y avait des chevrettes. » Faut-il crier au miracle ? point du tout. Les chevrettes servent à quelque chose : mais à quoi ? Quand elles viennent d'être pêchées, « on leur trouve entre les pieds plusieurs petites vessies inégales en grosseur... Si l'on détache ces vessies, et qu'on les ouvre tout doucement, on y voit une espèce d'embryon qui a tout l'air d'une sole... Voilà le mystère, ce sont des œufs de soles, qui ont besoin pour éclore de s'attacher à des chevrettes » (510).

Les monstres n'en sont pas, si on entend par là les traiter de prodiges. Ils sont dans la nature, et d'eux, pas plus que de quoi que ce soit, que le mécanisme puisse expliquer, on n'a le droit de dire : cela est au-dessus des forces de la nature. Il en est, dont l'hypothèse des esprits animaux rend assez aisément compte. Ce n'est pas qu'elle

(509) *Id.*, ann. 1707 (éd. 1730), p. 47 (« sur les champignons »).

(510) *Id.*, ann. 1722 (éd. 1724), pp. 18 à 20 (« diverses observations anatomiques »), § 11.

n'ait elle-même ses incertitudes ou ses difficultés (511), lorsqu'on veut préciser, par exemple, comment ces esprits se constituent et se reconstituent, ou quand on veut expliquer par eux l'action des muscles, avec plus d'exactitude que ne le faisait Descartes ; mais ces difficultés pourrout, sans doute, être aplanies, et l'intérêt est que l'hypothèse est purement mécanique. Les anciens voyaient dans la folie l'action des Dieux : nous disons simplement que les esprits animaux sortent de leurs chemins habituels (512). Malebranche a, dans la *Recherche*, dit tout ce qu'on peut dire sur les méfaits de l'imagination. En particulier, il a montré (512 *bis*) quelles étroites relations, pendant la vie intra-utérine, unissent le cerveau de la mère et celui de son enfant, et comment les modifications du cours des esprits animaux dans la mère ont leur correspondantes chez le petit être ; il n'a pas hésité à croire, par exemple, qu'une femme, qui a vu rouer un homme, et a compati

(511) Un texte de 1703 montre de façon curieuse comment l'hypothèse des esprits animaux peut être tournée en instrument de recherches positives : si le cerveau normalement filtre les esprits et est la source des mouvements, quelles fonctions subsisteront dans tous les cas de destruction partielle du cerveau ou de lésion de la moelle « qui est une continuation du cerveau » ? Toutes les monstruositées sont intéressantes à cet égard. Elles créent en même temps des difficultés. *Histoire de l'Académie*, ann. 1703 (éd. 1720), pp. 27 et 28 (« sur un cerveau pétrifié »).

Autres textes sur les esprits animaux dans l'*Histoire de l'Académie*, ann. 1701 (éd. 1743), p. 21 (« sur un embryon ») ; *Id.*, p. 25 (« sur un foetus extraordinaire »), ann. 1705 (éd. 1730) ; pp. 56 et 57 (« diverses observations anatomiques », § XIII) ; ann. 1706 (éd. 1731), p. 22 (« diverses observations anatomiques », § XI) ; ann. 1707 (éd. 1730), p. 8 (« diverses observations de physique générale », § I) ; *id.*, pp. 16 sq. « sur la glande pituitaire » ; ann. 1711 (éd. 1730), p. 26 (« diverses observations anatomiques », § III) ; ann. 1724 (éd. 1726), pp. 30 sq. (« sur l'action des muscles ») ; ann. 1734 (éd. 1736), pp. 41 sq. (« diverses observations anatomiques », § I).

(512) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1734 (éd. 1736), p. 42 (« diverses observations anatomiques », § I).

(512 *bis*) Malebranche, *Recherche*, liv. II (de l'imagination, 1^{re} partie, chap. VII (I) De la communication qui est entre le cerveau d'une mère et celui de son enfant ; (II) De la communication qui est entre notre cerveau et les autres parties de notre corps, laquelle nous porte à l'imitation et à la compassion ; (III) Explication de la génération des enfants monstrueux et de la propagation des espèces, etc.). L'exemple de l'enfant rompu est au début du § III.

avec lui au point se de sentir rompue, peut donner naissance à un enfant, qui est actuellement rompu aux endroits mêmes où l'a été l'organisme du condamné. Beaucoup de monstres peuvent être justiciables de ce mode d'explication : « Une femme, grosse de trois mois et demi, ayant eu une forte envie d'acheter à la boucherie un rognon de bœuf, et ne le pouvant avoir, porta dans le moment sa main droite sur son front » ; elle accoucha normalement, rapporte M. Rouaut ; mais l'enfant était, en un point, mal conformé : « Sur le haut de cette tête mal construite était un creux, rempli par une tumeur qui ressemblait parfaitement, et par sa figure et par sa couleur, à un rognon de bœuf » (513). M. Frésier est ingénieur du Roi dans l'île de Saint-Domingue ; il « a écrit à M. de Jussieu qu'il y était né un veau qui avait des écailles ». Il y a beaucoup de « caymans » à Saint-Domingue ; ils sont friands de bœufs et de vaches ; ils les saisissent « par la lèvre supérieure », lorsqu'ils viennent boire, les entraînent dans l'eau, où, « après les avoir noyés, ils les laissent mortifier, pendant quelques jours, pour se les assaisonner ». L'explication est toute prête : « Une vache pleine, manquée par le cayman, et qui aura eu grand peur, ou qui seulement aura été témoin du malheur de quelqu'autre, aura pu faire le veau écaillé » (514).

Mais, dans bien des cas, on ne peut pas établir, ou que les mères aient été fortement émues, ou qu'elles aient vu des monstres, dont leurs enfants reproduiraient la configuration. On n'en admettra pas pour cela, fût-ce un instant, on ne sait quel caprice de la nature : « On regarde ordinairement les monstres comme des jeux de la nature, mais les philosophes sont très persuadés que la nature ne se joue point, qu'elle suit toujours inviola-

(513) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1713 (éd. 1739), pp. 20 et 21 (« diverses observations anatomiques », § I).

(514) *Id.*, ann. 1722 (éd. 1724), p. 21 (« diverses observations anatomiques, § IV).

blement les mêmes règles, et que tous ses ouvrages sont pour ainsi dire également sérieux. Il peut y en avoir d'extraordinaires, mais non pas d'irréguliers ». (515). « Les monstres ne sont qu'extraordinaires, et ce qui est extraordinaire n'en est pas moins naturel » (516). Reste à expliquer l'extraordinaire. Puisqu'on est placé au point de vue de la préformation et de l'emboîtement des germes, deux hypothèses sont possibles, et Fontenelle les présente souvent toutes les deux, à titre de commentaire explicatif des faits. L'une cependant paraît bien avoir, finalement, sa préférence. On pourra dire ou qu'il y a des germes originairement monstrueux et, dans ce cas, les monstres ne seront, à y bien penser, ni plus ni moins extraordinaires que les autres animaux ; ils seront comme eux des développements. Ou, et c'est l'hypothèse que paraît préférer Fontenelle, on n'admettra pas de préformation monstrueuse ; mais il faudra alors envisager les accidents survenus au cours du développement de l'œuf. La première hypothèse est, un peu, une hypothèse paresseuse. La seconde est irrésistiblement suggérée par l'étude des monstres doubles, formés de deux organismes accolés, et par celle des monstres partiellement doubles. Deux œufs en cours de développement se sont accolés, et ces petites masses glutineuses, très sensibles aux pressions, ont été, ou tout juste tangentes, ou plus ou moins écrasées, partiellement, l'une contre l'autre ; les parties écrasées ont disparu, les autres subsistent.

Du Verney a tenu pour les œufs naturellement monstrueux, parce qu'on ne voit pas très clairement comment, en écrasant deux pendules l'une contre l'autre, on peut en faire une qui marche ; et il y a des monstres qui vivent assez longtemps. Lémery a tenu pour le monstre accidentel.

(515) *Id.*, ann. 1703 (éd. 1720), p. 28 (« sur un agneau foetus monstrueux »).

(516) *Id.*, *ibid.*, p. 36 (« sur la circulation du sang dans le foetus »).

Pour les monstres à parties doubles, possédant deux cœurs, deux foies, cela allait tout seul. Pour les parties simples on pouvait les envisager, ou comme celles d'un des deux œufs, la correspondante chez l'autre ayant été détruite accidentellement, ou comme résultant de la compénétration partielle des deux parties correspondantes des deux œufs ; le cœur unique résultant, par exemple, étant composé de deux demi-cœurs, venant l'un d'un œuf, l'autre de l'autre. Cela devenait plus compliqué, il est vrai, pour le cas des intestins, car il y fallait une telle union de tant de bouts d'intestin que la vérité de l'hypothèse en devenait improbable. Mais il y a surtout, en faveur de l'hypothèse des monstres accidentels, qu'ils ne sont pas capables de toutes les fonctions animales ; ils ne font pas souche d'êtres semblables à eux. Il est vrai qu'un monstre s'est démasqué, si normal dans ses fonctions, que la thèse de Lémery a paru détruite sans remède. Un soldat est mort aux Invalides et, à l'ouverture du cadavre on a trouvé toutes les parties intérieures transposées, le cœur à droite, le foie à gauche, etc. Mais aussi pourquoi l'appeler un monstre ? Il a vécu soixante-douze ans, et les fonctions animales étaient normales chez lui ; et « ce sont les fonctions animales considérablement blessées qui font principalement l'essence des monstres » (517).

On guérit un musicien illustre, qui avait fièvre et délire, en lui chantant les cantates de M. Bernier ; point de miracle ; dans un homme, dont la musique était l'âme, « des concerts avaient rendu peu à peu aux esprits leur cours naturel » (518). Il y a une plante en Chine qui est

(517) *Id.*, ann. 1740 (éd. 1742), p. 49 (« sur les monstres »). Ce texte (pp. 37 à 50) résume pour Fontenelle l'ensemble de la question. Il y renvoie pour les opinions de du Verney à l'*Histoire de l'Académie*, 1706 (Mémoires, p. 418), pour celles de Lémery à *Hre. Acad.* 1724 (p. 20) ; 1738 (p. 260 et p. 305), pour celles de Winslow à *Hre Acad.* ; 1733 (p. 366) ; (1734 p. 453), pour le cas du soldat des Invalides à *Hre Acad.*, 1733 (Mémoires pp. 374 sq.)

(518) *Id.*, ann. 1707 (éd. 1730), p. 8 (« diverses observations de physique générale », § I).

plante en été et ver en hiver. « Son nom Chinois Hia-tsao-tom-tchom signifie cette merveilleuse propriété ». M. de Réaumur a établi qu'il s'agissait de la dépouille d'une chenille accrochée à la plante (519). Le nostoch de Paracelse apparaissait dans les lieux humides, de figure irrégulière, d'un vert brun; il tremblait au toucher comme une gelée; être difficile à classer, « il venait subitement par une espèce de miracle »; « il a tiré de l'obscurité de son origine cet avantage qu'on a cru qu'il contenait l'Esprit universel, destiné à la transmutation des métaux en or »; mais, après M. Magnol et M. de Tournefort, qui ont « osé » le tenir pour une plante, voilà M. de Réaumur qui le situe aux confins des êtres inorganiques, plante inférieure et bien inoffensive (520).

Tout témoigne dans la nature vivante, comme dans le reste du monde, qu'il n'y a point d'autres miracles que des miracles de physique. Fontenelle a expliqué cela, sans grand bruit, tout au long de sa vie, et il a fait servir à cette incessante démonstration ses travaux les moins polémiques, toute son *Histoire de l'Académie des Sciences* en particulier. Mais, si les faits et les insinuations qui appuyaient la thèse se sont accumulés au cours de sa longue vie, l'idée était ancienne, et, à l'époque même où il publiait les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, qui déployaient aux yeux la nature merveilleuse sans miracles, il publiait aussi son *Histoire des Oracles*, dont Lévy Brühl a dit fort justement que, pour la bien comprendre, il faut lire non point oracle mais miracle (521). Là l'argumentation, avec une perfidie savante, porte directement contre les religions révélées et leurs prêtres, et, pour cette raison, nous ne traiterons de l'*Histoire des Oracles* que quand nous en viendrons à parler du

(519) *Id.*, ann. 1726 (éd. 1728), pp. 19, 20 (sans titre).

(520) *Id.*, ann. 1722 (éd. 1724), pp. 56 et 57 (« sur le nostoch »).

(521) L. Lévy-Bruhl, *Les tendances générales de Bayle et de Fontenelle*; ap. *Rev. d'Hist. de la Philosophie*, fasc. I, janvier-mars 1927, p. 63.

Dieu de Fontenelle, dont l'un des attributs fut d'être anticlérical. A ce moment aussi nous traiterons de la finalité selon Fontenelle, car c'est surtout par sa considération qu'il s'élève de la nature à Dieu, et nous pouvions jusqu'ici l'ignorer, puisque par elle aucune lacune ne se produit dans la trame du mécanisme.

Si, cependant, le mécanisme est à la fois pour Fontenelle et le et les déterminismes, et si le déterminisme est intégral dans la nature physique, on ne voit pas comment pourraient surgir des pensées des commencements absolus, qui s'intercaleraient dans la suite des événements physiques, pour la modifier. Comment faudrait-il alors entendre la liberté humaine et son efficacité ? Il reste à le montrer.

CHAPITRE V

Déterminisme et liberté

En 1743 parut à Paris, sous l'indication trompeuse d'Amsterdam, et sans nom d'auteur, un très petit in-12^o de 204 pages, intitulé *Nouvelles libertés de penser*. La police le supprima, mais quelques exemplaires échappèrent. Il contenait cinq dissertations, qui n'étaient pas toutes de la même main ; la troisième était un *Trailé de la liberté par M... divisé en quatre parties* (522). L'auteur en paraît bien être Fontenelle, comme nous l'avons antérieurement indiqué, en discutant les affirmations de Trublet sur ce point (523). Aux prudentes, mais assez transparentes réticences de Trublet, dans ses écrits publics, Naigeon opposait brutalement : « Le bon abbé Trublet, qui avait fort à cœur le salut de l'âme de Fontenelle, aurait fort désiré qu'il ne fût pas l'auteur de ce petit traité... Mais il faut rendre justice au bon abbé ; malgré tant de raisons qu'il avait pour ne pas attribuer à Fontenelle un ouvrage, qui suffirait seul pour donner la mesure de sa foi... il n'a pas osé le nier ; il laisse même entrevoir assez distinctement qu'il croit ce traité de Fontenelle ; et il aurait pu facilement s'en assurer, en consultant sur ce fait Duclos et d'Alembert, à qui Fontenelle ne l'avait pas caché, et qui me l'ont confirmé de la manière la plus

(522) D'après Astruc, *Dissertation sur la liberté*. A Paris chez la veuve Cavelier et fils, rue Saint-Jacques, au Lys d'or, M. DCCLV. avec approbation et privilège du Roi, in-12, chap. XVII, p. 380. Les chapitres XVII et XVIII sont une réfutation en règles de l'opuscule de Fontenelle.

(523) Cf. plus haut, p. 32.

expresse » (524). Et Trublet en effet s'en était assuré, dans son journal intime (525).

On se donne communément (526), le problème suivant à résoudre : comment concilier l'existence de la prescience divine et l'existence d'actes imprévisibles, accomplis par les hommes en vertu de leur libre arbitre. Mais de ces deux hypothèses, prescience et actions libres, « l'une n'est pas mieux prouvée que l'autre » : en cas que le problème soit inexistant, « je prends la chose de plus loin ». Dieu peut-il prévoir les actions libres, s'il y en a ? Y en a-t-il ?

« La nature de la prescience de Dieu m'est inconnue ; mais, d'après ce que je sais de la prescience humaine, je puis juger de celle de Dieu, dans la mesure où les deux presciences « conviennent ». Or Dieu et les astronomes prévoient les éclipses en ayant la connaissance de l'« ordre nécessaire et invariable » des mouvements des corps célestes. En cela, les deux presciences conviennent. Elles diffèrent en ce que Dieu connaît là un ordre « qu'il y a mis lui-même », les astronomes non ; et encore en ce que la prescience de Dieu est « tout à fait exacte », celle des astronomes non ; ce qui tient à ce que leurs hypothèses sont plus simples que la réalité, et aussi à l'inexactitude obligée de leurs observations. « On ne peut trouver entre la prescience de Dieu et celle des astronomes d'autres convenances ni d'autres différences. » Mais la première différence ne fait rien à l'affaire ; « si la prescience ne se trouvait qu'où se trouve la puissance, il n'y aurait aucune prescience dans les astronomes ». La seconde différence

(524) « *Encyclopédie méthodique...*, Philosophie ancienne et moderne par M. Naigeon. A Paris, chez Panckoucke, MDCCXCI », 3 tomes en 5 vol., in-4° avec supplém., au 5^e vol., art. Fontenelle, t. II, 2^e vol, p. 474, 1^{re} col.

(525) Cf. plus haut, p. 32 et note (60).

(526) Nous résumons et citons d'après l'édition Depping. *Œuvres de Fontenelle*, Paris, Belin, 1818, 3 vol. in-8°. A la fin du t. II, p. 603 commencent les écrits « attribués » à Fontenelle. Le *Traité de la liberté de l'âme* occupe les pages 605 à 616.

peut être supprimée par hypothèse, car il n'est pas absurde de supposer des astronomes « parfaitement instruits de l'irrégularité des mouvements célestes », et faisant des observations « de la dernière justesse ». Ces différences étant remplies, la prescience des astronomes serait, touchant les éclipses, égale à celle de Dieu. Mais, en dépit de toute leur habileté, ils ne pourraient prévoir les éclipses, « si le Soleil ou la Lune pouvaient quelquefois se détourner de leurs cours, indépendamment de quelque cause que ce soit et de toute règle » ; ce ne serait pas en eux défaut de puissance ou de connaissance, mais manque d'un ordre « nécessaire et invariable » dans les mouvements des corps célestes. « Donc Dieu, quoiqu'infiniment puissant et infiniment intelligent, ne peut jamais prévoir ce qui ne dépend pas d'un ordre nécessaire et invariable » (527).

Il ne saurait donc prévoir les actions libres, s'il y en a, car « sur quel principe pourrait-il prévoir les actions d'une cause que rien ne pourrait déterminer nécessairement ? » S'il y a des actions libres, et de nature à ne pouvoir être prévues, il ne peut être de sa grandeur « de prévoir des choses qu'il aurait faites lui-même de nature à ne pouvoir être prévues » ; mais y en a-t-il ? La question peut être discutée en elle-même, « sans même avoir égard au préjugé du sentiment que nous avons de notre liberté » ; sans tenir compte aussi, pour le moment, des « conséquences ». Ce qui dépend de quelque chose varie en concordance avec ce dont il dépend. Posons « avec tous les métaphysiciens » 1^o qu'à certaines dispositions du cerveau « répondent » certaines pensées de l'âme ; 2^o que les « objets, même spirituels, auxquels on pense », laissent des traces dans le cerveau. Posons, pour notre compte, que dans un cerveau se rencontrent « en même temps deux sortes de dispositions matérielles, contraires et d'égale

(527) *Traité de la liberté de l'âme*, ap. Depping, t. II, pp. 605 et 606.

force », l'une correspondant à des pensées vicieuses, l'autre à des pensées vertueuses ; voilà le cas où l'âme « délibère et ne sait quel parti prendre ». Ceci posé, « ou l'âme peut absolument se déterminer dans cet équilibre... ou elle ne le peut pas. » Disons qu'elle le peut ; ce pouvoir est « indépendant des dispositions du cerveau », sans « proportion » avec elles. Il subsistera, même si l'indétermination et l'équilibre cérébral cessent. « Donc l'âme a en elle-même le pouvoir de se déterminer malgré les dispositions contraires du cerveau. » Disons maintenant que l'âme ne peut pas se déterminer absolument dans cet état d'équilibre cérébral ; « cela ne vient que de l'équilibre supposé dans le cerveau » ; elle ne se déterminera donc jamais, dans cette hypothèse, « si l'une des dispositions ne vient à l'emporter sur l'autre » ; le pouvoir qu'elle a de se déterminer est par suite « absolument dépendant des dispositions du cerveau » et, dans cette hypothèse, « les pensées de l'âme ne sont jamais libres ». En résumé : ou les pensées de l'âme sont « toujours » libres, ou elles ne le sont « jamais » (528).

Mais elles ne le sont pas toujours ; et il vous appartient de conclure. Quant au fait qu'elles ne le sont pas toujours, il est reconnu de tous : « les pensées des enfants, de ceux qui rêvent, de ceux qui ont la fièvre chaude, et des fous, ne sont jamais libres ». Le nerf du raisonnement est celui-ci : on « établit un principe uniforme dans l'âme », en la supposant toujours indépendante, ou toujours dépendante, tandis que « l'opinion commune » la suppose « quelquefois » dépendante, et « quelquefois » indépendante des dispositions du cerveau. Toutes choses égales d'ailleurs, un principe uniforme devrait être préféré, s'il peut rendre compte de tout. Les fous, dit-on, et les gens atteints de fièvre chaude, ne seraient pas libres, parce qu'ils ne seraient pas dans l'état des gens sains ; chez

ceux-ci, l'âme n'est pas nécessairement entraînée par les dispositions « modérées » du cerveau ; mais, répond Fontenelle, si l'âme peut résister à une disposition modérée, mais plus forte qu'une autre disposition modérée, qui la conduirait à un choix différent de celui que suggère la première, elle pourra résister à une disposition matérielle, « quand elle serait infiniment au-dessus de l'autre » qu'elle suivra. On n'est pas libre de s'arrêter en chemin. Si l'on voit très clairement, « malgré une disposition de l'œil, qui devrait affaiblir la vue », on devrait voir, même quand la vision, « en tant qu'elle est matérielle », est totalement empêchée. « Il devrait être, aussi, qu'on pût avoir beaucoup d'esprit, malgré une disposition médiocre à la stupidité », si les dispositions extrêmes seules interdisent d'être libre ; et on ne l'admettra point, car « on convient que l'âme dépend absolument des dispositions du cerveau pour ce qui regarde le plus ou le moins d'esprit ».

Dans le sommeil les dispositions du cerveau ne sont point extrêmes ; dans le cerveau il y a alors moins d'esprits animaux ; les nerfs sont moins tendus ; les mouvements ne se communiquent pas d'un nerf à l'autre comme à l'état de veille ; les esprits, « qui rouvrent une trace, n'en rouvrent pas une autre, qui lui est liée ». A ce compte on ne devrait jamais être si libre que lorsqu'on dort, « selon les principes de l'opinion commune » ; et elle admet le contraire. On se réveille, le cerveau se remplit d'esprits, les nerfs se tendent ; « il faut voir comment cela produit la liberté ». Je rêvais de tuer mon ami, je me réveille, je ne veux plus le tuer. La disposition matérielle à tuer était la plus forte en songe. Quand le cerveau se remplit d'esprits et que les nerfs se tendent, si la disposition matérielle à tuer et celle à ne pas tuer restent les mêmes, je ne vois pas comment on devient libre ; si elles changent, mais gardent leurs forces relatives, je ne le comprends pas davantage ; si elles changent de force relative, soit

en changeant toutes les deux, soit l'une des deux changeant seule, il faut, pour établir la liberté, que le changement se fasse en faveur de la disposition matérielle à tuer, et que je choisisse de ne pas tuer ; mais je ne vois pas comment le dit changement produirait la dite liberté. On dira bien que l'explication est dans la différence de clarté des pensées dans la veille et dans le sommeil : « je réponds que le défaut de netteté et de distinction dans les pensées peut seulement empêcher l'âme de se déterminer avec assez de connaissance, mais qu'il ne la peut empêcher de se déterminer librement ». La conclusion est donc « que le principe commun, que l'on suppose inégal, et tantôt dépendant, tantôt indépendant, des dispositions du cerveau, est sujet à des difficultés insurmontables, et qu'il vaut mieux établir le principe, par lequel l'âme se détermine, toujours dépendant des dispositions du cerveau » (529).

Le principe uniforme de la constante dépendance de l'âme vis-à-vis des dispositions matérielles du cerveau a, il est vrai, lui aussi ses difficultés ; mais elles ne sont peut-être pas insurmontables ; et il va dans le sens de « la physique », pour laquelle les états de veille, de sommeil, de passion, de fièvre chaude, « sont des choses qui ne diffèrent réellement que du plus ou du moins », sans emporter une « différence essentielle » comme la présence ou l'absence de liberté. Les difficultés les plus graves concernent « le pouvoir qu'on a sur les pensées et sur les mouvements volontaires du corps ». On ne nie pas que les premières pensées qui viennent à l'esprit s'y présentent en vertu de modifications du cerveau ; mais l'opinion commune est que l'âme peut les « étouffer » ou les « fortifier ». « Ce pouvoir n'est pas encore tout à fait indépendant du cerveau » ; sans quoi, pourquoi n'existerait-il pas aussi bien en songe qu'à l'état de veille ? Il est vrai

que « l'opinion commune » soutiendra que, dans l'état de veille, l'âme dispose d'esprits auxquels elle peut imprimer « à son gré » les mouvements qui conviennent, pour fortifier, ou étouffer, des pensées. Considérons l'action des esprits ; elle dépend de trois choses : la nature du cerveau, la nature des esprits, et la « quantité » et la « détermination » de leur mouvement. De la dernière seule on peut supposer que l'âme soit maîtresse. Si elle suffisait pour faire que l'âme fût libre par rapport au vice et à la vertu, « pourquoi ne suffira-t-elle pas pour rendre l'âme libre sur le plus ou le moins de connaissances et de lumières naturelles ? » Avec un cerveau disposé à la stupidité on deviendrait donc aisément intelligent.

S'il ne s'agissait que de la « détermination » des esprits, l'âme pourrait bien avoir le pouvoir de diriger les esprits dans les enfants ; mais on ne les dit point libres ; à quoi tient-il ? sinon à la nature de leur cerveau et à la nature de leurs esprits peut-être, choses qui ne dépendent point de l'âme. Les fous ont le cerveau dérangé ; mais, si le pouvoir de diriger les esprits entraînait seul en ligne de compte, pourquoi ne seraient-ils pas libres ? Dira-t-on que le cours de leurs esprits est trop violent, que l'âme ne peut agir que lorsque sa force « commence à avoir de la proportion avec celle des esprits » ? Il faudra en venir à dire que « l'âme n'est entièrement libre que quand elle imprime un mouvement aux esprits, qui d'eux-mêmes n'en avaient aucun ; ce qui apparemment n'arrive jamais ». Encore une fois elle serait plus libre que jamais en songe, la facilité à diriger les esprits y devant être plus grande qu'en la veille ; elle devrait l'être quand elle ne l'est pas ; « elle ne devrait jamais être libre ». Les pensées ne sont-elles que la matière des délibérations, les premières comme les secondes, et toutes dépendantes du cerveau, et le choix de l'âme entre les pensées seul absolument libre ? « Je demande ce qui met cette différence de nature entre les pensées et le choix qu'on en fait, et pourquoi les

fous et ceux qui rêvent ne font pas des choix libres et indépendants » (530).

Quant aux mouvements volontaires, ils existent certainement, mais il n'en résulte nullement nécessairement qu'ils soient libres ; si j'écris, j'accomplis des mouvements volontaires ; « cela est volontaire et n'a nulle contrainte » ; mais dans mon cerveau une disposition matérielle « me porte à vouloir écrire », et « cela est nécessaire et n'a nulle liberté » (531). Mais alors le sentiment que nous avons de notre liberté, et que nous avons tout d'abord écarté, pour discuter en dehors de tout préjugé, s'explique fort aisément, car il se rattache à la conscience que nous avons de notre activité volontaire : « Les deux sources de l'erreur où l'on est sur la liberté sont que l'on ne fait que ce que l'on veut faire, et que l'on délibère très souvent si l'on fera, ou si on ne fera pas, telle ou telle chose ». Il suffit que la volition soit déterminée par le cerveau, sans qu'on le sache, pour que l'on croie ne point être contraint à vouloir ainsi ; il suffit que l'ordre ignoré qu'on reçoit de son cerveau soit conforme à l'inclination dont on a conscience, pour qu'on croie se déterminer soi-même ; et comment ne le serait-il pas, puisqu'il cause l'inclination même ? On délibère aussi, et, après l'exécution, on sait qu'on a délibéré ; on croit « après avoir pris un parti qu'on eût pu prendre l'autre » ; conséquence mal tirée, « car il pouvait se faire aussi bien qu'il fût survenu quelque chose qui eût rompu l'égalité... : mais on n'avait garde de penser à cela, puisqu'on ne sentait pas ce qui était survenu ». Deux dispositions matérielles égales faisaient l'équilibre ; une petite modification de leurs forces respectives le détruisait ; délibération plus ou moins longue et choix plus ou moins lent en résultaient.

Avec cela on se croit libre, quand on veille, et on ne

(530) *Id.*, *ibid.*, pp. 611, 612.

(531) *Id.*, *ibid.*, p. 613.

se croit pas libre quand on dort, parce qu'on sait que, quand on dort, on n'a pas toutes ses pensées de la veille, qui constituent l'état où l'on se croit libre. On ne croit point un fou libre parce qu'il agit en impulsif, qui ne délibère point. Mais le dormeur et l'homme éveillé, le fou et l'homme sain agissent sans que soit brisée la trame de la nécessité. Que soient réalisés ou non les équilibres, auxquels répond la délibération, que soient réalisées ou non les lentes ruptures d'équilibre, qui font croire au choix libre, le sentiment ne doit pas confondre impétuosité et nécessité, douceur et liberté : « On a bien pu, par le sentiment, juger de l'impétuosité ou de la douceur du mouvement, mais on ne peut que par la raison juger de la nécessité ou de la liberté » (532).

Le souci des conséquences, provisoirement écarté au début, comme le préjugé du sentiment intérieur, peut maintenant sans danger être pris en considération. Rien ne sera changé quant à la morale, que nous acceptons l'hypothèse de la nécessité ou celle de la liberté. Châtiments et récompenses, exhortations et exemples garderont toute leur valeur ; ce seront, ou des mesures de défense sociale, ou des moyens de dressage, qui donneront au cerveau le pli nécessaire. Les habiles seuls sauront que la vertu est « un pur bonheur », le vice « un pur malheur » ; cela retirera peut-être un peu de vanité aux honnêtes gens ; cela retiendra peut-être un peu moins sur leur pente ceux qui ont de mauvaises inclinations ; mais le commun des hommes n'en saura rien (533).

On se doute bien que, sur un sujet aussi vieux, Fontenelle n'a pas tout inventé, et nous indiquerons plus loin les sources les plus probables de son opuscule, du moins les sources écrites (534). Mais on voit assez clairement, dès maintenant, que cette façon de traiter le problème

(532) *Id.*, *ibid.*, pp. 614, 615, 616.

(533) *Id.*, *ibid.*, p. 616.

(534) *cf.*, plus bas, pp. 378 sq.

s'accorde fort aisément avec la conception générale qu'il a de la nature et de l'homme. Il aime comprendre, et, vouloir comprendre la liberté c'est être tout naturellement conduit à en faire une maille du déterminisme. Tout s'enchaîne dans la nature, et l'homme est tout entier dans la nature, dès que son corps est mécanisme et son esprit un ensemble d'idées qui dérivent de l'expérience. En un moment donné, quel qu'il soit, il est, corps et esprit, en une situation explicable, pour qui saurait bien voir ; et, dès lors, une liberté qui serait une création absolue et arbitraire n'a plus de sens. Fontenelle ne nie d'ailleurs nullement la liberté, au sens empirique du terme ; il est parfaitement admissible de distinguer le dormeur et l'homme éveillé, le fou et l'homme sain, le criminel et l'honnête homme ; on désigne ainsi des comportements divers et, si l'on veut désigner par le mot liberté certains comportements, l'usage des termes est libre ; on pourra, en ce sens, refuser la liberté à l'enfant, au fou et au dormeur et l'accorder à d'autres ; tous les faits, toutes les distinctions empiriques entre les catégories de faits, seront sauvegardées ; l'opinion que tout s'enchaîne est purement spéculative, même si elle peut avoir des conséquences qu'une habile propagande ne saurait négliger. Elle affirme seulement l'homogénéité du monde eù égard au besoin de comprendre du philosophe.

Une difficulté subsiste dans cette interprétation, et nous l'avons déjà rencontrée, au chapitre des rapports de l'instinct et de la raison (535). Nous notons que Fontenelle, très soucieux de respecter les faits, rejette la théorie des animaux machines comme une débauche de raisonnement, et est amené à décrire différents types de mouvements, souvent très comparables chez l'animal et chez l'homme. Tous se font mécaniquement ; tous ne se font pas machinalement et sans pensée, et, même chez

(535) Cf. plus haut, Part. II, chap. III et particulièrement pp. 80 sq.

les animaux, il y a de la pensée, dans certains cas. Par ailleurs, Fontenelle prétendait maintenir très nette la distinction de la pensée et de l'étendue, pour interdire un fusionnement des notions qui, sous le nom d'instinct, reconstituerait un pouvoir occulte indéfinissable. Mais, son empirisme relativiste lui interdisant de saisir l'absolu des substances, il ne pouvait mettre debout une théorie de l'interaction des substances pensante et étendue. Il n'admettait pas non plus l'occasionalisme, ou était muet à son sujet en ce qui concerne l'union de l'âme et du corps. Un parallélisme entendu à la façon de Spinoza dépassait pour lui les bornes du connaissable. Il lui restait à parler, mais dans un sens purement empirique, le langage de l'interaction pour signaler les situations de fait où la pensée paraît en fait intervenir, et celles où elle n'intervient pas ; quitte probablement à penser, à part lui, que, quand elle intervient, cela signale seulement un état cérébral différent de celui qui existe dans les cas où elle n'intervient pas. Dans l'opuscule sur la liberté, destiné à circuler sous le manteau, les longueurs sur ce point n'auraient pas été de mise, et Fontenelle parle, sans restrictions, le langage de l'interaction ; il dit très nettement que l'hypothèse d'un système nerveux qui accomplirait, sans pensée, tout ce qui est accompli par les machines pensantes, est en contradiction avec les faits ; les mouvements volontaires sont irréductibles en fait aux autres mouvements, et on ne peut méconnaître les faits. Quelques formules sont ici particulièrement saisissantes : « Concevez donc que, comme le cerveau meut l'âme, en sorte qu'à son mouvement répond une pensée de l'âme, l'âme meut le cerveau, en sorte qu'à sa pensée répond un mouvement du cerveau » ; ou encore : « si je n'avais point d'âme je ne ferais point ce que je fais, et si je n'avais point de cerveau, je ne le voudrais point faire » ; on ne saurait admettre que, « l'âme ôtée, les

hommes feraient encore tout ce qu'il font » (536).

Descartes distinguait nettement l'âme et le corps, ce qui permettait de faire une physique entièrement mécaniste, mais réservait aussi une autonomie de l'esprit. Fontenelle n'hésiterait pas à parler de l'absurdité d'une âme matérielle, d'une matière qui pense, de l'abîme qui est entre la matière et l'esprit, pour sauver la physique mécaniste d'une contre-offensive des qualités occultes ; mais il n'a cure d'une liberté absolue de l'esprit. et il peut river l'âme au corps, s'il interdit, pour des raisons de saine méthodologie, de les confondre. L'état de l'âme répond à l'état du cerveau, voilà le fait ; ma volonté est autre chose que l'état de mon cerveau, mais lui est rigoureusement correspondante ; les mouvements volontaires sont ce qu'ils sont, mais par eux rien ne se produit qui vienne rompre la trame nécessaire de la nature sans miracles.

(536) *Traité de la liberté de l'âme*, ap. Depping, t. II, pp 613 et 614.

CHAPITRE VI

L'histoire et l'accident

« Les anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vu changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience ? Les anciens étaient jeunes auprès de nous » (537). Il meurt et il naît des soleils, et rien n'est absolument fixe dans le ciel. Fontenelle, dès 1686, l'enseigne à la marquise des *Mondes* ; il n'omet aucune occasion de le noter, de 1699 à 1740, en commentant les travaux des astronomes. Il le tenait pour naturel et inévitable dans l'hypothèse des tourbillons et du plein ; il le vérifie, tandis que les observations croissent en nombre et en précision, et, comme il reste fidèle à l'hypothèse des tourbillons, il signale que cette histoire de la nature, ce mobilisme universel, sont la contre-partie, complémentaire et nécessaire, de l'ordre stable du mécanisme.

En 1699, à propos de réflexions de M. Cassini, le fils, sur une lettre de M. Flamsteed à M. Wallis touchant la parallaxe annuelle de l'Étoile polaire, voici les fixes qui perdent de leur immobilité : « Il n'y a guère d'apparence que les étoiles fixes soient parfaitement fixes ; le moyen qu'elles ne fussent pas un peu flottantes dans ce grand liquide qui les contient, et qui est toujours en mouve-

(537) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. II, p. 134 (« cinquième soir »).

ment ? » (538). A une quarantaine d'années de distance, en 1738, Fontenelle résume toutes les discussions auxquelles ont donné lieu les questions de la précession des équinoxes, de la modification de l'angle de l'écliptique et de l'équateur céleste, de l'aberration apparente des fixes, du changement de configuration des constellations ; et ses conclusions sont les suivantes : le mouvement qui produit la précession des équinoxes ne peut donner aux fixes de variation en latitude ; mouvement d'ensemble, il peut seulement faire que leur longitude croisse toujours, mais « uniformément dans toutes » ; par lui elles gardent « la même configuration ». Si l'écliptique se rapproche sans cesse de l'équateur (ce serait comme de 1 minute en cent ans), il y aurait de quoi faire varier les fixes et en latitude et en longitude, « mais toutes encore également et uniformément » ; la configuration ne changerait point. Pourtant M. Cassini, le fils, en comparant les positions déterminées par les astronomes anciens les plus sûrs, Ptolémée, Tycho, et par les plus habiles modernes, comme M. Flamsteed, trouve des variations, qui lui semblent indubitables : « Les configurations, qui devraient être immuables, changent. Il y a une étoile dans l'Aigle qui, si toutes choses continuent leur cours, aura à son occident, après un grand nombre de siècles, une autre étoile, qu'elle a présentement à son orient ». L'aberration apparente des fixes, dont la découverte est due « au célèbre M. Bradley », ne peut pas non plus être mise en cause ; par elle les fixes ont bien des variations en longitude et en latitude ; elle suffirait si elle répondait à tout, mais « elle est assujettie à des circonstances qui ne ne cadrent point avec les variations observées par M. Cassini ». Il faut donc qu'il s'agisse de « mouvements réels et particuliers, qui rendront les fixes encore moins fixes

(538) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1699 (éd. 1732), p. 81 (« sur la parallaxe annuelle de l'Étoile polaire »).

que l'on ne croyait ». Et cela s'accorde fort bien avec le système des tourbillons. Toutes les fixes y sont autant de soleils, centres de leur tourbillon, mais « centres seulement à peu près », susceptibles d'être plus ou moins jetés hors de leur place par l'action réciproque des tourbillons les uns contre les autres (539).

Les rotations des planètes, leurs révolutions, changent toujours quelque peu ; l'histoire de la nature dans ses objets les plus immortels ne manque de nous apparaître que parce que notre vie est très courte, parce que nos observations sont très imparfaites, leur transmission à la postérité très incomplète. Nous vivons à une autre échelle que les astres ; cela suffit pour que nous ignorions leur histoire : « Si les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires, et se laissaient des mémoires les unes aux autres, les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon ; et, de plus de quinze mille âges de roses, les autres, qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela elles diraient : Nous avons toujours vu le même jardinier... il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas. Le raisonnement des roses serait-il bon ? » (540).

Depuis que nous avons pris l'habitude de circuler autour de lui, notre soleil était devenu notre point fixe ; son excentricité varie peut-être un peu (541). Les satel-

(539). *Id.*, ann. 1738 (éd. 1740), pp. 70 à 75 (« sur le mouvement des fixes »).

Cf. en particulier — pour précession des équinoxes, ann. 1708 (éd. 1730), pp. 93 sq. (« Sur un globe céleste construit par rapport au mouvement des étoiles fixes ») ; ann. 1733 éd. (1735), pp. 63. sq. (« Sur le mouvement de l'étoile polaire par rapport au Pôle du Monde ») ; — pour l'obliquité de l'écliptique, ann., 1734 (éd. 1736), pp. 77. sq. (« sur l'obliquité de l'écliptique ») ; — pour l'aberration, ann. 1737 (éd. 1740), pp. 76 sq (« Sur une aberration apparente des fixes »).

(540) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. II, p. 134 (« cinquième soir »).

(541) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1720 (éd. 1722), p. 85 (« sur de nouvelles tables du Soleil »).

lites de Jupiter, qui ont rendu tant de services aux hommes, en leur permettant de déterminer les longitudes terrestres, vont-ils être plus changeants qu'il ne faudrait pour notre commodité ? Feu M. Cassini avait dressé des tables admirables des mouvements du premier satellite ; il s'aperçut lui-même qu'il faudrait apporter des corrections pour l'extrême précision, après les avoir publiées. En 1727, M. Maraldi soupçonne « que les siècles amèneront encore des corrections nouvelles » aux satellites de Jupiter, à leurs cercles, à leurs nœuds, aux inclinaisons de leurs orbes sur celui de Jupiter. « qui peut-être varient » (542). En 1732, les soupçons commencent d'être confirmés ; les hypothèses de la concentricité des orbes des satellites, de l'immobilité de leurs nœuds, de la constance de leur inclinaison, « n'étaient pas assez physiques » ; cette géométrie nous était commode ; mais « ce n'est pas la sorte de régularité que la nature affecte ». « Voilà déjà la constance des inclinaisons ébranlée dans les trois premiers satellites, la concentricité dans le quatrième. L'immobilité des nœuds tient bon jusqu'à présent, mais il y a bien de l'apparence qu'à la fin tout aura le même sort » (543).

Il y a certainement, dans les astres, bien d'autres changements encore que des changements de position ; les taches du Soleil, celles de Mars, en témoignent ; Jupiter change aussi parfois d'aspect. Les changements de Mars font réfléchir. Ils sont plus irréguliers que ceux de Jupiter, plus variés aussi ; et Mars nous ressemble, à cela près que nous, la Terre, nous devons, actuellement, changer beaucoup moins que cette planète. « Il y a quatre mille ans que nos terres, nos mers, nos grandes chaînes de montagnes, gardent la même disposition, seulement avec quelques petits changements, qui ne seraient pas aperçus

(542) *Id.*, ann. 1727 (éd. 1729), p. 116 (« Sur le premier satellite de Jupiter et sur les tables que feu M. Cassini en a données »).

(543) *Id.*, ann. 1732 (éd. 1735), p. 85 (« Sur les satellites de Jupiter »).

avec les meilleures lunettes par des observateurs de Mars ou de Jupiter ». Ces précautions prises avec la chronologie courte des interprètes de la Bible, Fontenelle continue : il serait bien étonnant que des planètes, qui se ressemblent en tant que planètes, ne se ressemblent pas aussi en cela qu'elles ont, et qu'elles ont eu, une histoire, une longue histoire à l'échelle humaine. « Pourquoi cette grande différence entre des corps d'une même nature ? » Les physiciens répondraient qu'il n'y en a point, et que notre Terre a connu, elle aussi, des révolutions étonnantes, dont nous possédons les traces dans des archives qui portent témoignage : « Ainsi ces révolutions surprenantes, que le commun des hommes, qui n'en voit plus de pareilles, regarde volontiers comme des songes philosophiques, sont cependant nécessaires, ne fût-ce que pour établir entre les autres planètes et celle que nous habitons la conformité qui doit s'y trouver » (544).

Fontenelle s'est en effet vivement intéressé à l'histoire de la Terre, et ce ne sont pas simplement de vagues analogies qui le guident, ou le satisfont, en ces matières. Les fossiles sont inexplicables, si la Terre n'a pas une très longue histoire. Les faits s'accumulent ; le système qui les coordonnera n'est pas encore au point ; il faudrait plus de faits que nous n'en avons. Tout au moins, une chose est certaine : nous ne sommes pas en présence de jeux de la nature ; tout au moins, pour répondre au problème, une méthode est sûre : dresser une carte des gisements, et discuter les conditions de mise en place des objets fossilisés.

Il faut voir de quel ton Fontenelle célèbre la hardiesse des vues de Palissy : « Un potier de terre, qui ne savait ni Latin, ni Grec, fut le premier, vers la fin du xvi^e siècle, qui osa dire dans Paris, et à la face de tous les docteurs, que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles,

(544) *Id.*, ann. 1720 (éd. 1722), p. 95 (« Sur les taches de Mars »).

déposées autrefois par la mer dans les lieux où elles se trouvaient alors ; que des animaux, et surtout des poissons, avaient donné aux pierres figurées toutes leurs différentes figures... C'est Bernard Palissy Saintongeais, aussi grand physicien que la nature seule puisse en former un. Cependant son système a dormi près de cent ans... » (545). Il s'est réveillé, grâce aux travaux des savants. M. Maraldi, en Italie, a vu des pierres dures blanchâtres se fendant par feuillets ; on y trouve « des poissons desséchés, des pailles, des feuilles d'olivier » ; il a rapporté des échantillons ; les fouilles avaient été faites dans le Véronois par M. le chevalier Bianchi. M. Maraldi a vu des échantillons comparables venant de Phénicie ; ils avaient été recueillis près de « Biblis, appelée présentement Gibéal, sur des montagnes presque inaccessibles, et éloignées de la mer de 15 milles » (546). M. Delisle, maître apothicaire à Angers, a trouvé, dans une carrière « fort éloignée des rivières », de « ces prétendues langues de serpents pétrifiées, que l'on trouve à Malte, et qui sont en effet des dents du poisson *Carcharias* pétrifiées » (547). En 1706 M. Leibniz confirme tout cela, apporte de nouveaux faits, présente des hypothèses. Il signale qu'en beaucoup d'endroits d'Allemagne, notamment près d'Osteroda en Brunswick, près d'Eislebe dans la comté de Mansfeld, on trouva, dans des veines d'ardoise horizontales, « des représentations, mais très exactes et très finies, de diverses sortes de poissons ou de plantes » ; ces représentations n'ont aucune épaisseur ; certaines de ces plantes sont actuellement inconnues en Allemagne, « mais on les retrouve dans les figures des plantes des Indes ». Ces objets ont été, selon lui, ensevelis dans une terre ou dans

(545) *Id.*, ann. 1720 (éd. 1722), p. 5 (« Sur des coquilles fossiles de Touraine »).

(546) *Id.*, ann. 1703 (éd. 1720), pp. 22 et 23 (« Diverses observations de physique générale », § XI).

(547) *Id.*, ann. 1705 (éd. 1730), p. 35 (« Diverses observations de physique générale » § IV).

une eau bourbeuse, qui s'est depuis « durcie en ardoise » ; la substance des objets a disparu, le dessein de leurs formes est resté ; des fourmis, prises dans l'ambre jaune, sont de la même façon réduites à de « simples délinéations ». On peut même reproduire la chose expérimentalement, en emprisonnant une araignée dans de l'argile, et en mettant la terre au feu pour la durcir. « Plusieurs auteurs ont appelé ces sortes de représentations... jeux de la nature ; mais c'est là une pure idée poétique... Si la nature se jouait, elle se jouerait avec plus de liberté ; elle ne s'assujettirait pas à exprimer si exactement les plus petits traits des originaux ». Il est vrai que toutes ces représentations ne sont pas celles d'êtres actuellement vivants en Allemagne, mais on retrouve ces êtres ailleurs. Quand la plante représentée se retrouve aux Indes, « c'est déjà un grand préjugé qu'il n'y a pas là de jeu ». Comment est-elle venue en Europe ? On peut « imaginer plusieurs accidents », mais cela demanderait plus longue discussion (548).

La discussion des faits, on s'en aperçoit vite, peut conduire à plusieurs systèmes. On ne parle pas d'abord toujours des mêmes faits, et, surtout, les faits ne sont pas encore assez nombreux pour restreindre l'indétermination des hypothèses ; mais une impression d'ensemble se dégage néanmoins, irrésistible, celle d'un très long passé, au cours irréversible, précédant nos périodes quasi actuelles de relative stabilité. M. Saulmon a voyagé en Normandie et en Picardie ; il a noté que les montagnes de Bonneuil, de Braye et du Quesnoy, « qui sont environ à dix-huit lieues de la mer, sont toutes couvertes de galets ». Il croit que ces terres ont été autrefois couvertes par la mer ; cela s'accorde bien avec les vues de M. Leibniz ; mais, s'il fallait montrer par la disposition des lieux

(548) *Id.*, ann. 1706 (éd. 1731), p. 10 (« Diverses observations de physique générale » § 10).

comment se sont faits les amas de galets, en la combinant avec les tournoiemens des courants marins, le détail en serait infini ; M. Saulmon s'y essaie (549). Puis les frères Scheuchzer, puis Jussieu, puis Réaumur versent leur contribution au débat.

Fontenelle expose impartialement ; mais, quand il parle du déluge avec Jean et Jean-Jacques Scheuchzer, il le fait avec une politesse à l'égard des traditions qui ne voile qu'à peine une complète liberté d'esprit. Faut-il supposer une immersion générale, ou plusieurs immersions successives, ou des immersions partielles, et quelles ? Voilà ce qui seul est digne d'intérêt, et ne peut être, actuellement, établi bien sûrement. Descartes expliquait mécaniquement la formation de la terre : « Stenon, Burnet, Woodward, et enfin M. Scheuchzer (Jean) ont pris, ou étendu, ou rectifié ses idées ... ». On connaît en beaucoup d'endroits des lits de sable, d'argile, de pierre, « assez parallèles entre eux et concentriques » ; cela mène tout naturellement à l'hypothèse d'une terre originairement fluide et d'une séparation mécanique des parties inégalement pesantes. Mais on ne peut pas s'en tenir à l'idée d'une seule formation des couches concentriques du globe, car on trouve des parties d'animaux et de plantes « dans des lits de pierre même assez profonds » ; il faut au moins supposer « une seconde formation des lits ou couches, beaucoup moins ancienne que la première, du temps de laquelle la Terre n'avait encore ni plantes, ni animaux ». Stenon tient pour plusieurs formations successives, rattachables à des inondations, à des tremblemens de terre, aux matières vomies par les volcans. Burnet, Woodward et M. Scheuchzer « aiment mieux attribuer au déluge universel une seconde formation

(549) *Id.*, ann. 1707 (éd. 1730), pp. 5 et 6 (« Sur les pierres et particulièrement sur celles de la mer »).

générale, qui n'exclut pourtant pas les particulières de Stenon ».

On comprend mal l'existence des montagnes dans l'hypothèse d'une terre originellement fluide. M. Jean Scheuchzer, dans sa dissertation latine sur *l'Origine des Montagnes* ou sur *la Formation de la Terre* dédiée à l'Académie, « adopte la pensée de ceux qui ont cru qu'après le Déluge universel Dieu, voulant faire rentrer les eaux dans des réservoirs souterrains, avait brisé et déplacé de sa main toute puissante un grand nombre de lits auparavant horizontaux. » Les lits déplacés n'ont pu conserver de leur horizontalité primitive que leur parallélisme entre eux, et c'est bien ce que montre « une carte fort curieuse », qui reproduit les directions des couches dans « toute une chaîne de montagnes de trois lieues sur les bords du lac d'Uri » ; les contours des lits sont ou « en arc », ou « en voûte », ou « ondoyants », ou « triangulaires » en quelque sorte, mais « toujours exactement parallèles à ceux de plusieurs autres lits voisins » (550). La main toute puissante de Dieu n'a d'ailleurs point dû faire là de miracle, au sens le plus commun du terme, car Fontenelle a doucement pris toutes ses précautions, et nous savons de reste que tout se passe mécaniquement dans la nature : pour tout ce qui regarde la formation de la Terre, que Dieu l'ait créée tout d'un coup, ou que les lois du mouvement l'aient amenée en l'état où elle est, « c'est la même chose, selon l'ingénieuse réflexion de Descartes » (551). Mais il y a des faits plus gênants que ces scrupules ; dans la carrière de Glaris, les lits « n'ont qu'un pouce d'épais » et sont alternativement durs et mous ; des couches alternativement plus légères et plus pesantes s'accordent mal avec l'hypothèse de la fluidité primitive, à moins que... ; mais « il vaut mieux, poursatis-

(550) *Id.*, ann. 1708 (éd. 1730), pp. 30 à 32 (sans titre).

(551) *Id.*, *ibid.*, p. 31.

faire solidement à cette difficulté, attendre de nouvelles observations » (552).

Qu'il discute du « grand brochet », signalé par Jean-Jacques Scheuchzer dans sa dissertation *Piscium quærelæ et vindiciæ*, et que l'on découvrit dans un lit de pierre de la carrière d'Oningen dans le diocèse de Constance (553), ou de son *Herbarium Diluvianum* (554), ou des trouvailles de M. de Jussieu aux environs de Saint-Chaumont, dans le Lyonnais (555), ou de son identification des « cornes d'Ammon » de France, d'Angleterre, de Suisse, d'Allemagne, avec différentes espèces de nautilus (556), toujours Fontenelle voit s'étendre, derrière la plus lointaine préhistoire, l'histoire sans date, indéfiniment prolongée, des révolutions du globe.

Il la verrait plus longue encore, si les grandes transformations qui témoignent de sa réalité pouvaient, pour lui, être conçues, non comme l'effet de cataclysmes, mais comme celui d'actions lentes, analogues ou identiques à celles des causes actuelles. Une fois au moins, l'idée semble l'avoir effleuré. Il résumait et commentait Réaumur, qui avait observé le « falun » de Touraine : à trente-six lieues de la mer on trouve 130 millions 680.000 toises cubiques de coquilles enfouies sous terre ; le lieu où elles sont déposées a dû être le fond d'un golfe ; ce n'est point un déluge « qui a produit l'amas de coquilles de Touraine » ; son impétuosité n'eût pas « permis à toutes ces coquilles d'avoir une même position » ; il faut qu'elles aient été apportées « doucement et lentement ». « Les changements qui nous sont connus, depuis le temps des histoires, ou des fables qui ont quelque

(552) *Id.*, *ibid.*, pp. 32, 33.

(553) *Id.*, *ibid.*, p. 34 (sans titre).

(554) *Id.*, ann. 1710 (éd. 1732), pp. 21 et 22 (sans titre).

(555) *Id.*, ann. 1718 (éd. 1741), pp. 3 sq. (« Sur des empreintes de plantes dans des pierres ») ann. 1721 (éd. 1733), pp. 2 et 3 (« sur les pétrifications trouvées en France »).

(556) *Id.*, ann. 1722 (éd. 1724), pp. 1 à 4 (« Sur les cornes d'Ammon »)

chose d'historique, sont à la vérité peu considérables ; mais ils nous donnent lieu d'imaginer aisément ceux que des temps plus longs pourraient amener » (557). Fontenelle n'a pas été, dans cette voie, au delà de cette indication ; mais, même à s'en tenir à l'idée de révolutions du globe, l'histoire est déjà longue. La seule couche superficielle de notre terre nous livre avec ses décombres autant de médailles d'une antiquité qui fait pâlir la Grecque et la Romaine ; elle témoigne de tant de remaniements qu'on est forcé pour en rendre compte d'accumuler les siècles sur les siècles : « la Terre n'est assez souvent jusqu'à une certaine profondeur qu'un tas de différentes matières, de ruines, de débris, de décombres, qui ont été assemblés pêle-mêle par des tremblements de terre, par des volcans, par des déluges, par des inondations... Une longue suite de siècles a produit dans cet amas confus différents changements... » (558).

Après des siècles on aborde aux rives de la préhistoire humaine ; et elle a dû, elle aussi, être très longue. Fontenelle l'a décrite, par voie de conjecture, en faisant ce que nous avons appelé l'histoire de la raison (559) ; et ceci nous dispensera d'y insister à nouveau. Les fables, témoignages de ces temps reculés, peu à peu se transforment en histoires, et l'histoire datée, l'histoire véritable, sinon véridique, commence. Fontenelle a réfléchi sur la nature du devenir historique, sur les conditions et les exigences du travail de l'historien, qui essaie de le reconstituer ; il a enfin été historien lui-même, en particulier dans ses *Éloges* et son *Histoire de l'Académie des Sciences*. Ses idées en la matière sont naturellement à rechercher dans ses pages posthumes *Sur l'histoire* (dont nous avons cru

(557) *Id.*, ann. 1720 (éd. 1722), pp. 5 à 8 (« Sur des coquilles fossiles de Touraine »)

(558) *Id.*, ann. 1715 (éd. 1717), pp. 1, 2, 3, (« Sur les turquoises »).

(559) Cf. plus haut, Part. II, chap. IV.

pouvoir soutenir (560) que les idées principales remontaient peut-être aux environs de 1680) mais aussi, çà et là, dans toute son œuvre.

En ce qui concerne le devenir historique, l'idée centrale est celle-ci : la matière de l'histoire, pour qui aurait de bons yeux, serait à la fois entièrement susceptible d'explication et un tissu quasi continu de hasards ; cela suppose évidemment une conception du hasard qui n'a rien à voir avec l'indéterminisme, et qui peut d'ailleurs valoir aussi bien pour les faits non humains, l'histoire de la Terre par exemple, que pour l'histoire humaine ; elle ne saurait étonner, après que l'on a pris contact avec le déterminisme intégral de Fontenelle, aux chapitres de la nature sans miracles et de la liberté (561). Il n'a donc pas eu à insister sur ce que, lorsqu'il prononce le mot hasard, il n'entend nullement parler d'une dérogation à l'enchaînement universel et nécessaire des causes et des effets ; pour lui cela va de soi, et il a pensé ainsi à toutes les époques de sa vie. Dès le temps des *Dialogues des Morts*, il faisait discuter Érasme et Charles-Quint ; le premier soutenait au second que toute sa grandeur et celle de la monarchie espagnole n'étaient qu'un assemblage de hasards ; l'empereur rétorquait que les dons de l'esprit ne sont pas moins dépendants du hasard ; puis, sur une question d'Érasme : « tout est donc hasard ? » il ajoutait : « Oui, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connaît point ». (562) Trente-six ans plus tard, discutant des observations du botaniste Marchant sur une plante qu'il rapportait au genre de la mercuriale, Fontenelle, en passant, disait : « l'art, la culture, et encore plus le hasard, c'est-à-dire certaines circonstances inconnues, font naître tous les jours des nouveautés

(560) Cf. plus haut, Part. II; chap. IV (début).

(561) Cf. plus haut, Part. II, chap. II, III, IV, et chap V.

(562) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts modernes. Dial. 2. Charles V, Érasme, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. I, p. 271.

dans les fleurs curieuses... » (563). Hasard et déterminisme coïncident.

Le hasard est donc un cas du déterminisme, mais lequel ? Celui où des séries de causes et d'effets, pour nous indépendantes les unes des autres, interfèrent ; le fait de hasard est le point où les fils convergent, au delà duquel ils divergent ; en ce sens on peut dire que toute la trame est faite de hasards ; mais les points d'intersection n'auraient pas de sens sans les fils et leur orientation, et, si les chaînes de faits sont nécessaires, leurs recouvrements le sont aussi ; et ainsi tout peut être hasard, et tout demeurer intégralement déterminé. L'histoire est ainsi un devenir réel, une suite de hasards, si l'on considère globalement chacun des faits dont la succession la constitue ; mais chacun des faits se laisserait dissocier en conditions élémentaires, pour qui aurait de bons yeux. On pourrait dire aussi bien, en ce sens, qu'il n'y a pas et qu'il y a des causes en histoire. Si les causes sont des faits susceptibles de réapparaître et d'amener après eux les mêmes faits que ceux qui les ont originairement suivis, un hasard, auquel succède un hasard, ne peut point être dit cause de ce dernier ; ni l'un ni l'autre ne réapparaîtront, et il n'y a pas de causes et d'effets en histoire ; mais les composants des hasards peuvent être des causes et des effets ; si même ils ne se regroupent jamais dans des hasards qui se reproduiraient, ils peuvent individuellement se reproduire, et il y a des causes en histoire. L'histoire en tant qu'histoire serait donc, en un sens, entièrement imprévisible en fait et, en un autre, entièrement déductible en droit à partir de certaines hypothèses. Qui saurait les poser la verrait comme un théorème en marche vers sa solution ; mais, les constructions qui achemineraient vers cette solution dure-

(563) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1719 (éd. 1721), p. 58 (« Sur la production de nouvelles espèces de plantes »).

raient jusqu'à la fin des temps. A partir des hypothèses que l'on poserait on entreverrait les myriades de combinaisons et d'arrangements que l'on pourrait former avec elles ; on formerait ainsi une multitude d'histoires hypothétiques ; puis on demanderait aux documents de dire ce qui a été, de choisir, pour en faire une réalité, une de ces histoires possibles ; ce ne serait toujours qu'une histoire, mais une histoire qu'on comprendrait, au lieu de la subir ou de la raconter ; et Fontenelle avait la passion de comprendre. Il n'est donc peut-être pas insensé de parler d'une histoire intelligible, et il n'est peut-être pas non plus nécessaire, pour qu'elle le devienne, qu'elle soit une sociologie.

Quelques textes préciseront sur tous ces points les vues de Fontenelle. D'abord l'histoire n'est, en un sens, qu'un tissu de hasards : Charles-Quint « s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe ». Érasme lui dit : « Joignons-y l'Amérique... Toute cette grandeur n'était pour ainsi dire qu'un composé de plusieurs hasards... Si Ferdinand votre grand-père eût été homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie ; si d'autres princes que lui eussent eû l'esprit de croire qu'il y avait des antipodes, Christophe Colomb ne se fut point adressé à lui, et l'Amérique n'était point au nombre de vos états ; si, après la mort du dernier duc de Bourgogne, Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisait, l'héritière de Bourgogne n'était point pour Maximilien, ni les Pays-Bas pour vous ; si Henri de Castille, frère de votre grand-mère Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes, ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la fille de Henri eût passé pour être sa fille, et le royaume de Castille vous échappait » (564).

Ces hasards ne sont eux-mêmes que des recoupements

.. (564) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts modernes. Dial. 2. Charles V, Érasme, ap. *Œuvres...* éd. Bastien, t. I, pp. 266 et 267.

de séries causales. Que l'on se souvienne de l'histoire de l'*Origine des fables* ; l'existence d'une fable, en une certaine forme, à une certaine époque, est un fait historique, un hasard. De quoi est-il fait ? De la confluence de trois séries de faits ; d'un côté de ceux qui dérivent de la structure spéciale de la mentalité primitive, des principes particuliers aux époques très anciennes, comme disait Fontenelle ; de l'autre de ceux qui dérivent de traits de la mentalité humaine communs aux époques anciennes et modernes, propension à l'extension analogique, vénération du passé ; de l'autre enfin de ceux qui proviennent de transmissions d'histoires, de population à population, avec déformation en cours de transmission, d'interprétations erronées de mots étrangers mal compris ; et c'est ainsi qu'un beau jour les arbres de Dodone prophétisent, et que se met à parler le gouvernail du navire Argo (565).

Il y a dans l'histoire de l'irréductible, de l'inexplicable, de l'inconcevable, parce qu'il faudrait pouvoir dénouer ou séparer tous les fils pour comprendre, et souvent cela irait à l'infini, et il en est de si ténus qu'on a mille chances de les laisser échapper : comment les Athéniens, si intelligents, si éclairés, ont-ils pu être dupés par Pisistrate, qui, pour rentrer dans la citadelle d'Athènes, d'où on l'avait chassé, habilla une femme en Minerve, la fit monter avec lui sur un chariot, et traversa avec elle toute la ville, tandis qu'elle criait, en le tenant par la main : « Voici Pisistrate que je vous amène, et que je vous ordonne de recevoir » ? A cette question de Montezuma, Cortez répond, aux *Dialogues des Morts* : « Il n'y a point de peuple qui ne puisse donner, une fois, dans un panneau grossier. On est surpris ; la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai-je ? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner, et

(565) Cf. plus haut, Part. II, chap. IV, p. 131.

qu'on ne remarquerait peut-être pas, quand on les verrait » (566). Comment Socrate a-t-il été condamné, et Aristophane applaudi ? « Il n'est pas trop aisé de dire comment les peuples païens regardaient leur religion ». Socrate ne refusait pas « d'offrir de l'encens aux dieux, ni de faire son personnage comme les autres dans les fêtes publiques ; cependant le peuple lui fit son procès sur les sentiments particuliers qu'on lui imputait en matière de religion... ». Aristophane bafouait publiquement les dieux de la cité : « Mercure, dans le *Plutus*, vient se plaindre de ce qu'on a rendu la vue au dieu des richesses, qui auparavant était aveugle, et de ce que Plutus commençant à favoriser également tout le monde, les autres dieux, à qui on ne fait plus de sacrifices... meurent tous de faim. Il pousse la chose jusqu'à demander un emploi dans une maison bourgeoise, pour avoir du moins de quoi manger ». Dans les *Oiseaux*, la construction de la cité des oiseaux ferait les oiseaux maîtres de tout, « réduirait les dieux à la dernière misère ». « Je vous laisse à juger si tout cela est bien dévot. Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le peuple contre la prétendue impiété de Socrate. Il y a là je ne sais quoi d'inconcevable, qui se trouve souvent dans les affaires du monde » (567).

Et cependant l'histoire serait intégralement déductible, constructible, si l'on savait poser les hypothèses ; entièrement compréhensible, si, sous les faits concrets, on savait, à l'analyse, retrouver les résultats de la synthèse hypothétique : « Quelqu'un qui aurait bien de l'esprit, en considérant simplement la nature humaine, devinerait toute l'histoire passée et toute l'histoire à venir, sans avoir jamais entendu parler d'aucun événement. Il

(566) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts modernes. Dial. 6. Fernand Cortez, Montezuma, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. I, pp. 392-393.

(567) *Histoire des Oracles*. Première dissertation. Chap. VIII, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. II, pp. 350 et 351.

dirait : la nature humaine est composée d'ignorance, de crédulité, de vanité, d'ambition, de méchanceté, d'un peu de bon sens et de probité par dessus tout cela, mais dont la dose est fort petite en comparaison des autres ingrédients. Donc ces gens-là feront une infinité d'établissements ridicules, et un très petit nombre de sensés ; ils se battront souvent les uns avec les autres, et puis feront des traités de paix, presque toujours de mauvaise foi... Après quoi, si cet homme voulait examiner toutes les variétés que peuvent produire ces principes généraux, et les faire jouer pour ainsi dire de toutes les manières possibles, il imaginerait en détail une infinité de faits, ou arrivés effectivement, ou tout pareils à ceux qui sont arrivés » (568).

Le moment historique est donc irréductible en fait et déductible en droit, et ce qui y mêle de l'inconcevable, c'est la ténuité de ses composants, de certains au moins de ses composants ; c'est aussi qu'il est une combinaison, élue parmi une infinité d'autres, et qu'on ne saurait marcher vers elle, pour la construire, sans être antérieurement averti qu'elle est ; déduire sa nature est concevable, mais non pas son existence. Fontenelle peut ainsi également bien passer pour avoir conçu une histoire qui ne serait qu'une histoire, une histoire de tendances psychologiques, une histoire de tendances sociologiques (569). Il est historien historisant, toutes les fois qu'il note les faits et les décrit dans leur complexité originale, sans

(568) *Sur l'Histoire*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, pp. 431 et 432.

(569) Lévy Bruhl, qui signale très justement l'intérêt apporté par Fontenelle aux choses historiques, et ceci pour le distinguer des « purs Cartésiens », verrait plutôt en lui l'ébauche d'un sociologue : « ... seulement ainsi, l'histoire peut se rapprocher de la forme de la science, telle que Descartes l'a conçue, et devenir ce qu'on appellera plus tard la sociologie. » *Bayle et Fontenelle*, ap. *Revue d'Histoire de la Philosophie*, janvier-mars 1927, p. 65.

C'est « un » aspect des choses. De plus, ce que nous essayons d'expliquer dans ce chapitre ne permettrait peut-être plus d'écrire aussi nettement : « Fontenelle n'a pas l'esprit historique, tant s'en faut. » *Ibid.*, p. 64.

prétendre à en donner une analyse exhaustive et explicative; toutes les fois qu'il signale quelque chose d'inconcevable dans le train des affaires du monde. Ce sentiment, très vif, que le moindre événement enferme un nombre considérable de composants, et qu'en manquer un condamne à ne le jamais comprendre, ne le détourne point de chercher à comprendre, mais l'attache à la considération des causes très ténues. Il devient ainsi un défenseur des petites causes en histoire, en même temps qu'il penche aux explications psychologiques. Agnès Sorel disait déjà à Roxelane : « Moi qui vous parle, si je n'avais été maîtresse d'un roi de France, et si je n'avais eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sais où en serait la France à l'heure qu'il est » (570). Et Fulvie, dialoguant avec Hélène, concluait sur la guerre de Troie : « Ainsi vont les choses parmi les hommes. On y voit de grands mouvements, mais les ressorts en sont d'ordinaire assez ridicules » (571). Tout à l'heure aussi, on s'en souvient, toute la monarchie de Charles-Quint s'édifiait par des hasards, qui eussent été autres pour de très légères modifications dans de très petites causes ; et le discoureur lui-même, Érasme, à quoi tenait-il qu'il eût l'esprit qu'on lui connut ? à une très petite modification des fibres de son cerveau (572). Avec plus de gravité, beaucoup plus tard, en 1716, mais tout à fait dans le même sens, Fontenelle dira : M. Leibniz a composé un *Codex Juris gentium Diplomaticus*, dont le premier volume in-folio est de 1693 ; il contient « des actes faits par des nations en leur nom, des déclarations de guerre, des manifestes... » ; la préface qu'il y a mise est fort remarquable ; « il y fait voir que les actes, de la nature de ceux qu'il

(570) *Dialogue des Morts*. Dialogues des Morts modernes. Dial. 5, Agnès Sorel, Roxelane, ap *Œuvres...*, éd. Bastien, t. I, p. 281.

(571) *Id.*, Dialogues des Morts anciens. Dial. 4. Hélène, Fulvie, *ibid.*, p. 313.

(572) *Id.* Dialogues des Morts modernes. Dial. 2. Charles V, Erasme, *ibid.*, pp. 266-271.

donne. sont les véritables sources de l'histoire, autant qu'elle peut être connue, car il sait bien que tout le fin nous en échappe ; que ce qui a produit ces actes publics, et mis les hommes en mouvement, ce sont une infinité de petits ressorts cachés, mais très puissants, quelquefois inconnus à ceux mêmes qu'ils font agir... » (573).

Si tout le fin de l'histoire nous échappe, si une multitude de petites causes tissent ses hasards et sont ses ressorts secrets, tous ces ressorts tenus ne sont ni de même nature ni de même ancienneté ; il en est qui doivent être aussi anciens que l'homme, il en est qui ont été formés au cours de l'histoire et par l'histoire. C'est quand il parle de ces derniers, et seulement alors, que Fontenelle est sociologue, avant la lettre, à quelques égards. Il y a le « cœur » et il y a les « mœurs », les inclinations fondamentales de l'homme qui ne changent point, et les coutumes et les institutions de toutes sortes, sous lesquelles se déguisent, au travers desquelles jouent, avec lesquelles s'allient les passions indestructibles pour faire le déroulement de l'histoire. Les « mœurs » changent, et souvent insensiblement, et qui connaîtrait en tout point la tangente de leur courbe évolutive, et aussi le degré de tension des passions immortelles, en un point du temps et de la société humaine, ne laisserait pas échapper tout le fin de l'histoire. Les « mœurs » ne sont-elles mêmes pas simples ; elles sont un composé du « cœur » et de l'esprit, et, si elles varient, c'est qu'en présence du « cœur », invariable, le contenu de l'esprit se modifie, avec les fluctuations de l'expérience. Fontenelle dit, tantôt le « cœur », et tantôt les « passions », tantôt l'« esprit », et tantôt « la raison », ou les « connaissances » ; mais sa pensée ne fait point de doute : « Les habits changent ; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance, le plus ou moins d'une certaine

(573) *Éloge de Leibniz*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. IV, pp. 456 et 457.

naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change, mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur » (574). L'esprit, lui, d'erreurs en erreurs, et d'expériences en expériences, arrive et à se former et à se déprendre de lui-même. « Il y a une troisième chose qui résulte et des opinions de l'esprit et des passions du cœur ; ce sont les mœurs des hommes, leurs coutumes, leurs différents usages ; et c'est ordinairement ce que l'histoire nous montre le moins... » (575). « Je serais bien aise de voir, au lieu de ce mouvement qui ne se fait que sur la surface de la terre, celui qui se fait continuellement dans les esprits des peuples, ces goûts qui se succèdent insensiblement les uns les autres, cette espèce de guerre qu'ils se font, en se chassant et en se détruisant, cette révolution éternelle d'opinions et de coutumes ; et je sens que les détails de tout cela plairaient à ma curiosité, surtout si on me montrait comment ces goûts, ces opinions, ces coutumes se produisent ou s'abolissent les uns les autres » (576).

Sur ce point Fontenelle est assez près de la sociologie, mais d'une sociologie, tout au moins, qui ne renierait pas les liens qui la rattachent à la psychologie. De s'intéresser aux institutions, à ce qui se répète dans le temps et dans l'espace, de s'intéresser aussi à leurs liaisons naturelles, fait songer à une sociologie en puissance : « Car le plus souvent ce n'est point par hasard qu'un goût succède à un autre ; il y a ordinairement une liaison nécessaire, mais cachée » ; ou encore : « il faut que naturellement un goût s'absorbe par un autre... ce sont ces liaisons naturelles que nous devons principalement tacher

(574) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts anciens avec des modernes. Dial. 3. Socrate, Montaigne, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. I, pp. 239 et 240.

(575) *Sur l'Histoire*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, p. 439.

(576) *Id.*, *ibid.*, p. 440 et 441.

d'attraper ». Mais on ne saurait appuyer sur cette indication, car tout cela, remis dans son contexte, suppose une explication des faits historiques, en partie psychologique, en partie sociologique, si l'on veut, en partie inexistante enfin, car on n'explique le tout de rien en histoire. Les mœurs elles mêmes sont explicables par la psychologie du cœur et de l'esprit et, si l'on tient qu'elles ont des liaisons nécessaires entre elles, « ce sont ces liaisons naturelles que nous devons principalement tâcher d'attraper, mais sans négliger en même temps d'observer ce que la fortune y a mis du sien » (577).

On voit donc, à peu près, ce qu'eût aimé faire Fontenelle sous le nom d'histoire : reconstituer les faits tels qu'ils ont été, même s'il y a eû en eux, à certains égards, quelque chose d'unique ou d'inconcevable ; il a même réclamé que fût respectée l'originalité des époques, la couleur locale, dont on a tant parlé depuis : « Qu'on lise l'histoire d'Alexandre et celle de Charlemagne, on ne s'apercevra presque que par les noms que l'on est dans des siècles et dans des pays fort différents ; ce sont des guerres, des conquêtes... mais la différence des mœurs n'est point assez marquée ; les Grecs ne sont point assez Grecs, ni les Français assez Français... » (578). Peindre le dehors, les événements notables, c'est entendu ; mais plutôt et surtout ce qu'il leur donne un sens, le milieu vivant où ils naissent, les énergies qui les produisent : « Il vaudrait mieux que l'on me fit entrer dans les vrais caractères des peuples que de m'apprendre quelles provinces ils ont usurpées les uns sur les autres » (579). Faire non pas tant l'histoire des batailles et des négociations diplomatiques que celles des mœurs, de leurs transformations lentes, des époques de l'esprit humain ; suivre des variations insensibles, noter l'heure où une nouvelle façon de

(577) *Id.*, *ibid.*, p. 441 et p. 443.

(578) *Id.*, *ibid.*, p. 440.

(579) *Id.*, *ibid.*, p. 440.

penser ou de vivre, une erreur ou une vérité, a fini de mourir ou de naître, et toujours sans renoncer à comprendre comment se somment les causes, et les plus petites causes, dans le devenir historique : « Entasser dans sa tête faits sur faits, retenir bien exactement des dates, se remplir l'esprit de guerres, de traités de paix, de mariages, de généalogies, voilà ce qu'on appelle savoir l'histoire. Mais, ceux qui sont chargés de cette science-là, savent-ils quels sont les ressorts du cœur humain, qui ont causé tous ces événements... ? » (580) « J'aimerais autant qu'un homme apprit exactement l'histoire de toutes les pendules de Paris... », sans se soucier des ressorts de la machine (581). Comprendre, en combinant avec le récit des faits originaux l'indication des causes psychologiques et sociales ; rendre l'histoire intelligible par une géométrie du cœur et de l'esprit, et vérifier les hypothèses, qui servent à définir le cœur et l'esprit, par le contact avec les faits véritables et l'immense expérience de l'histoire ; tous ces soucis de Fontenelle sont sans doute comme le programme d'un *Essai sur les Mœurs*, qu'il n'a pas écrit, mais dont plusieurs parties de son œuvre témoignent qu'il eût aimé l'écrire.

Fontenelle a été historien de diverses manières, car aussi l'histoire est beaucoup de choses, assez différentes. Si elle est une méthode critique, orientée vers la reconstitution d'un état de l'univers que nous n' reverrons plus, au moyen de documents plus ou moins incomplets, il l'a pratiquée, toutes les fois qu'avec son sens de l'incertitude des hypothèses il a essayé de se représenter le passé de la Terre dans son *Histoire de l'Académie*, ou le passé de l'esprit humain dans l'essai sur l'*Origine des Fables*, l'*Histoire des Oracles*, l'*Histoire de l'Académie* encore, bien souvent, comme on va voir. Si l'histoire

(580) *Id.*, *ibid.*, p. 433.

(581) *Id.*, *ibid.*, p. 433.

est un art de présenter les faits en succession, tous les faits, et en particulier les faits humains, et d'inventer ainsi un mode d'explication qui ne peut être suppléé par aucun autre, Fontenelle en a aussi très largement usé. Il veut comprendre par les causes et en cela il résorbe, autant que faire se peut, ce qu'il y a de proprement historique dans l'histoire ; mais, par ailleurs, il sait très bien que les explications, par analyses et synthèses réciproques l'une de l'autre, laissent en présence de l'existence du donné analysé ; il sait aussi qu'on gagne beaucoup à intercaler entre ce donné et un donné antérieur toute une série de coupes temporelles ; les transitions ne font pas tout comprendre, mais elles rendent les choses moins inintelligibles.

De cette explication par le récit il a fait un très grand usage, et dans tous ses *Éloges*, qui ne sont point des éloges mais des « Vies », et plus encore dans toute son *Histoire de l'Académie des Sciences*, où abondent ce que l'on pourrait appeler les « petites histoires ». S'agit-il de la « théorie des projections, ou du jet des bombes selon l'hypothèse de Galilée » par M. Guisnée, le compte rendu de ce mémoire s'ouvre par une petite histoire de la théorie des mouvements des projectiles, de Tartaglia à Galilée, de Galilée à Toricelli, de Toricelli à M. M. Blondel, Buot, Roemer, de la Hire (582). M. de la Hire a remarqué dans l'Académie que les verres ardents n'étaient pas inconnus des anciens ; Fontenelle n'a garde de laisser tomber la remarque, et fait une petite histoire de ces verres : « M. de la Hire les a trouvés dans la première scène du second acte des Nuées d'Aristophane ... le voici en français... ». Fontenelle les suit dans Plinie, dans Lactance ; « mais si l'on savait qu'ils brûlaient, comment ignorait-on qu'ils grossissaient les objets ? » ; passe aux « lunettes

(582) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1707 (éd. 1730), pp. 120 sq. (« Sur le jet des bombes ou en général sur la projection des corps »).

que l'on met sur le nez », vers la fin du XIII^e siècle, discute si Plaute et Sénèque les avaient prévues, montre que les théories de la vision, chez les anciens, les détournaient de trouver un rapport « entre un verre qui brûle et la manière dont se fait la vision », que la forme probable de leurs verres brûlants, « des boules de verre, ou solides, ou pleines d'eau », les écartait aussi de croire à l'augmentation par les verres des objets éloignés : « l'augmentation nette des objets éloignés demande ou de très grandes sphères, ce qui est impraticable, ... ou de très petites portions de très grandes sphères, ce qui se pratique aujourd'hui avec grand succès et ne se peut presque jamais trouver par le hasard... » ; et il conclut enfin : « Il n'est donc pas étonnant que la connaissance des verres brûlants ne les ait pas menés plus loin ; il l'est beaucoup davantage que, depuis les lunettes à mettre sur le nez jusqu'aux télescopes, il se soit passé trois cents ans ». Conclusion opérée *vi historiae* (583). M. Delisle a apporté à l'Académie des observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée ; petite histoire de l'aimant et de l'aiguille (584). M. Reneaume s'intéresse à la greffe animale ; petite histoire de la greffe animale, des anciens à nos jours (585). Petite histoire des fossiles, et justice rendue à Bernard Palissy (586) ; de la lumière septentrionale en suivant M. Maraldi (587) ; de la mesure de la Terre, d'Ératosthène à l'Académie, à propos d'un livre de M. Cassini (Jacques) (588), des céraunies ou prétendues pierres de

(583) *Id.*, ann. 1708 (éd. 1730), pp. 112 sq. (« Sur les verres ardents des anciens »).

(584) *Id.*, ann. 1712 (éd. 1731), pp. 17 sq. (« Sur la déclinaison de l'aimant »).

(585) *Id.*, ann. 1719 (éd. 1721), pp. 29 sq. (« Sur la réparation de quelques parties du corps humain mutilées »).

(586) *Id.*, ann. 1720 (éd. 1722), pp. 5 sq. (« Sur des coquilles fossiles de Touraine »).

(587) *Id.*, ann. 1721 (éd. 1730), pp. 9 sq. (« Sur la lumière septentrionale »).

(588) *Id.*, ann. 1721 (éd. 1730), pp. 66 sq., (sans titre, à l'occasion de *De la grandeur et de la figure de la Terre*, par Cassini (Jacques) daté 1720, paru 1722).

foudre, en suivant M. de Jussieu (589) ; de la cataracte et de l'opération correspondante, d'après M. Petit (590) ; de l'opération de la taille dans la maladie de la pierre (591) ; de l'électricité à l'occasion des travaux de M. du Fay (592) ; le procédé est constant de la digression historique, préliminaire à l'exposé et à la discussion théorique.

On ne l'a sans doute pas remarqué, parce qu'on a lu davantage les *Éloges*, et les *Éloges* séparés de l'*Histoire*, où ils s'intercalent à leur date. Si l'on voit le tout, d'un coup d'œil, on se rend compte que Fontenelle aimait l'histoire, et en voyait toute l'importance explicative ; il avait seulement moins de place dans les *Éloges* pour se permettre les digressions historiques, qui auraient manifesté ce penchant. Il faisait l'histoire du calcul de l'infini, quand il prononçait les *Éloges* de Leibniz ou de Newton, mais par bribes ; quand il avait plus de temps, il écrivait en tête de ses *Éléments de la géométrie de l'infini* toute une petite histoire de l'infini, en 21 pages grand in-4°. Et Voltaire, l'adroît, s'en était bien avisé avant de ramener d'Angleterre Newton et de l'expliquer aux Français, comme le montrent irrésistiblement et sa dix-septième *Lettre philosophique* et le commentaire qu'en donne l'édition critique procurée par Lanson (593).

La nature est pensable, la nature est nécessaire dans ses enchaînements ; elle a une histoire, et Fontenelle a rêvé lucidement d'une histoire intelligible.

(589) *Id.*, ann. 1723 (éd. 1725), pp. 15 sq (« Sur les pierres de foudre, les yeux de serpents et les crapaudines »).

(590) *Id.*, ann. 1725 (éd. 1727), pp. 7 sq. (« Sur les cataractes »).

(591) *Id.*, ann. 1728 (éd. 1730), pp. 27 sq. (sans titre).

(592) *Id.*, ann. 1733. (éd. 1735), pp. 4 sq, (« Sur l'électricité »).

(593) Fontenelle, *Éléments de la Géométrie de l'Infini*, Préface, 1727 ; Voltaire, *Lettres philosophiques*, 1734.

G. Lanson, *Voltaire. Lettres philosophiques, édition critique avec une introduction et un commentaire*, Paris, Hachette, 1924 (3^e éd.), 2 vol. pet^t. in-8°, t. II, pp. 53-73.

CHAPITRE VII

Sources possibles ou probables de la conception de la nature

La nature est un enchaînement de causes réelles et non occasionnelles. Puisque Fontenelle a combattu Malebranche, le plus simple serait, semble-t-il, d'admettre que, continuant Descartes, il a refusé de découvrir dans son œuvre l'occasionalisme que Malebranche a été amené à y déceler et à professer. On ne peut raisonner ainsi, cependant, car, à tort ou à raison, Fontenelle dit expressément que, pour lui, Descartes déjà était, à certains égards, partisan des occasionnelles : il opposa radicalement l'âme au corps, mais alors la difficulté apparut de comprendre « quel lien approche deux êtres si éloignés. Voilà la difficulté qui fit inventer à Descartes les causes occasionnelles » ; Dieu demeura la seule cause véritable, « le seul médiateur de tout le commerce qui est entre le corps et l'âme » ; puis Descartes, ayant en main les causes occasionnelles, appliqua l'idée aux corps : « il fit donc les corps simples causes occasionnelles de la communication des mouvements... puisqu'on ne concevait point quelle était la liaison entre le mouvement d'un corps et celui d'un second corps choqué par le premier, ni comment le mouvement du premier passait dans le second... ». Les causes occasionnelles occupaient donc toute la physique « sous Descartes », et le P. Malebranche les a transportées dans la théologie (594).

(594) *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*. Chap II, (« Histoire des Causes occasionnelles »), ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VIII, pp. 23 et 24.

Fontenelle, dans ses *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, laissant de côté la théologie, laissant aussi de côté la question de l'union de l'âme et du corps, ne s'occupant que des corps, a donc combattu, non pas seulement Malebranche, mais, au travers de lui, le Descartes qu'il se représentait comme le père spirituel des occasionnelles en physique. Au nom de quoi l'a-t-il fait ? Au nom d'une conception de la causalité qui paraît être la même que celle de Descartes, selon lui, une légère retouche exceptée. Le rapport de causalité est une liaison nécessaire entre événements réels ; la cause est à la fois de l'être et raison explicative. Descartes l'entendait bien ainsi, selon Fontenelle, car « il trouva que, puisqu'un mouvement et une pensée n'avaient nulle liaison naturelle, ils ne pouvaient être à l'égard l'un de l'autre causes véritables, car il faut voir une liaison nécessaire entre la cause véritable et son effet » (595). Et Fontenelle aussi l'entend bien ainsi : « Une cause véritable est celle entre laquelle et son effet on voit une liaison nécessaire, ou, si vous voulez, qui, précisément parce qu'elle est, ou est telle, fait qu'une chose est, ou est telle » (596). Partant de là, Fontenelle établit, de la manière que nous avons dite (597), que les corps doivent être considérés comme causes véritables ; il ne le peut faire qu'en admettant que l'on peut, à la fois, maintenir cette définition de la cause, et soutenir que l'on ignore le comment de l'action. Le lien rationnel n'est pas alors lu dans les choses, il est postulé ; et il n'a plus à être nié, sous prétexte qu'il n'est pas lu à livre ouvert. De cela l'empirisme particulier de Fontenelle paraît bien être responsable.

La constance est pour lui le signe de la nécessité, car la nécessité entraînerait la constance ; expérimentale-

(595) *Id.*, *ibid.*, p. 23.

(596) *Id.*, *ibid.*, p. 26.

(597) Cf. plus haut, Part. III, chap. I (« Fontenelle critique des causes occasionnelles »).

ment on ne prend contact qu'avec la constance des enchaînements des faits ; mais, dès qu'on est physicien Cartésien, on opère sur un monde de corps, que l'on définit soi-même géométriquement, et que l'on substitue au monde saisi dans les sensations. En quoi ce qui se passe dans ce monde de symboles, tendus sous le réel empirique, est-il nécessaire ? En tant que l'événement qui s'y produit n'est qu'une conséquence des hypothèses posées pour le définir. Posons des corps impénétrables, et posons leur rencontre ; que se passera-t-il du fait de leur rencontre ? L'empiriste en Fontenelle répond : je n'en sais rien avant expérience, si je suppose ce monde géométrique physiquement réalisé. Le géomètre en lui répond : mais je suis sûr qu'il se passera quelque chose, de cela seul que l'impénétrabilité est posée par hypothèse. Si donc je veux comprendre la réalité physique, et que je substitue à ce qui est à comprendre un système d'hypothèses, je n'ai plus affaire qu'à ces hypothèses. Une affirmation est ou non en contradiction avec elles ; plusieurs affirmations peuvent, à la fois, être non en contradiction avec elles ; quelle est celle que réalisera l'expérience ? Je n'en sais rien ; mais si l'expérience est pensable, l'ensemble des affirmations aura ceci de nécessaire qu'il sera exclusif de tout autre ensemble d'affirmations qui serait en contradiction avec une ou plusieurs des hypothèses. Mais, de plus, il n'y a dans mes hypothèses que ce que j'y ai mis, et il n'est pas étonnant que je n'y trouve pas autre chose. Si j'analyse la notion d'étendue je n'y vois pas figurer celle d'efficace, je n'y puis rien ; je ne renonce pas pour cela à essayer de comprendre le monde physique par l'étendue et le mouvement et, ce faisant, je l'ordonne selon des enchaînements nécessaires, tout en ignorant le comment de la distribution des quantités de mouvement. Quelle elle est, l'expérience le dira ; comment elle s'opère, je l'ignorerai tant que je ne logerai pas l'efficace dans l'étendue ; qu'il en

faillie une, cela est nécessaire tant que l'étendue du corps est posée impénétrable. Quant à mettre l'efficace en Dieu serait-ce éclaircir quelque chose ? Ou bien troquer difficulté pour difficulté, au cas où Dieu ne serait qu'un recueil de nos principales difficultés ?

La nature merveilleuse ne contient point de miracles. Si l'on fait, pour l'instant (598), abstraction de l'aspect antireligieux de la doctrine, il n'y a là que les idées d'un ami du savoir scientifique et des idées claires. La science, en progressant de conditions déterminées en conditions déterminées, remplit toute la capacité de l'esprit, elle l'agrandit aussi à l'infini. Les sources ici évidemment sont Descartes et les Cartésiens et tous les savants qu'à pu lire Fontenelle, ou par goût, avant 1699, ou par goût et par obligation professionnelle de secrétaire de l'Académie, par la suite. En ce qui concerne plus particulièrement la défense des tourbillons et du plein, il a lui-même indiqué Huyghens comme la source où les Cartésiens ont puisé pour combattre les attractions : « Huyghens a très ingénieusement découvert l'expression de la loi de la force centrifuge... prouvée bien géométriquement »... « ... Comme les cartésiens avaient les attractions en horreur... ils attaquèrent le système Newtonien et firent voir qu'en appliquant aux corps célestes les forces centrifuges de Huyghens, et en les supposant en équilibre entre eux, il en naissait nécessairement la règle de Képler, et même le principe fondamental du livre de Newton... » (599). La *Théorie des Tourbillons Cartésiens* n'a été pour Fontenelle qu'une mise au point, et une mise en ordre, d'idées qu'on voit apparaître au cours de ses comptes rendus des travaux de l'Académie des Sciences. En 1707 il rappelle qu'il a indiqué en 1705 (pp. 118 sq.) que la loi de Képler : les distances des planètes au Soleil

(598) Cf. plus bas, Part. IV, chap. III, IV, V.

(599) *Théorie des Tourbillons Cartésiens avec des Réflexions sur l'attraction* (§ XII des *Réflexions*), ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. II, p. 281.

sont comme les racines cubiques des carrés des révolutions, n'est fondée que sur une « induction » et « non pas démontrée a priori par les lois du mouvement » ; il signale M. Villemot, docteur en théologie, qui a formé le dessein de la démontrer « dans un livre très ingénieux », intitulé *Nouveau système, ou nouvelle explication du mouvement des planètes*, paru cette année même (600). En 1728 à propos du mémoire sur les *Lois générales du mouvement dans le tourbillon sphérique* par M. l'abbé de Molières, on voit apparaître la circulation fluide opposée à la solide, les conditions de l'équilibre en circulation fluide, et la déduction de la règle de Képler à partir de l'équation d'équilibre $V^2R = v^2r$, V et v vitesses de couches sphériques concentriques, R et r leurs rayons (601). En 1729 c'est Mairan qui apporte sa contribution à l'explication de la rotation des planètes (602). Ailleurs ce sont des difficultés proposées, des réponses aux difficultés proposées, et de nouvelles difficultés ; leur liste complète serait très longue et réclamerait, pour être clairement établie, tout une histoire de cette période du développement de la science, qui n'est pas de notre sujet (603).

Dans le plein et les tourbillons, tous les soleils et tous les mondes sont égaux, et il n'y a point de centre privilégié de perspective. L'idée doit venir naturellement à l'esprit quand on lit les *Principes* de Descartes ; et ceci d'autant plus aisément qu'on songe davantage, en les lisant, au renversement de point de vue opéré par

(600) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1707 (éd. 1730), pp. 97, 100 et sq. (« Sur les forces centrales des planètes »).

(601) *Id.*, ann. 1728 (éd. 1730), pp. 97 sq. particulièrement pp. 101 à 103 (« Sur les mouvements en tourbillon »).

(602) *Id.*, ann. 1729 (éd. 1731), pp. 51 sq. (« Sur le mouvement diurne de la terre ou sa rotation sur son axe »).

(603) A partir de 1734 les comptes rendus les plus enthousiastes de Fontenelle concernent les *Leçons de Physique* de l'abbé de Molières qui commencent à paraître et défendent les Tourbillons en remplaçant les éléments cartésiens par de petits tourbillons de différents ordres de grandeur (idée empruntée à Malebranche), t. I, 1734 ; t. II, 1736 ; t. III, 1737 ; t. IV, 1738.

l'hypothèse de Copernic, et au bruit que fit la condamnation de Galilée qui l'adoptait, et aux prudences de Descartes après cette condamnation. Elle n'est pas non plus pour gêner un lecteur de Lucrèce, familiarisé avec l'idée de la pluralité des mondes, mais qui, de plus, est géomètre et sait qu'il n'y a dans l'espace-matière ni centre absolu, ni direction privilégiée. Pourtant la réciprocité des points de vue, l'universelle relativité des apparences au point de vue choisi, est un thème si constant des discours badins ou sérieux de Fontenelle qu'on y sent un peu autre chose.

Montaigne doit probablement entrer dans le mélange, un Montaigne réfuté par Descartes, mais qui reprend vigueur dans l'empirisme Cartésien de Fontenelle. Qu'est-ce qu'une vérité qui n'est que la vérité des hommes et de la Terre ? Qu'en penseraient les habitants de la Lune, s'il y en a ? Ou ceux du monde de Sirius s'ils y songeaient ? Et que vaut la leur, s'ils en ont une ? Mais Montaigne ne peut être qu'une excitation à penser, car le perspectivisme de Fontenelle n'est pas un scepticisme et un abandon ; il est le seul moyen, au travers des erreurs, de déceler la loi de passage de l'une à l'autre, et donc une vérité ; comme les hypothèses mécanistes, sur les petites particules et les mouvements masqués, permettent d'approfondir indéfiniment le phénomène, de tendre vers la vérité absolue sans jamais l'atteindre, les changements successifs d'observatoire permettent de rapprocher le phénomène absolu, indépendant de tous les points de vue, sans jamais l'atteindre. On est encore tout près de Montaigne, lorsqu'on se borne à dire « qu'il pourrait bien nous manquer un sixième sens naturel », et qu'il « est apparemment dans quelque autre monde » (604) ; mais, déjà on y ajoute le goût sérieux de la vérité scientifique, quand,

(604) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. 11, p. 84 (« Troisième soir »).

même en plaisantant, on pense avec prédilection à « cette curiosité mutuelle avec laquelle les planètes s'entre-considèrent, et demandent l'une de l'autre : Quel monde est-ce là ? Quels gens l'habitent ? » (605). On frôle Pascal avec un : « Si la Terre est si petite, à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il ? Je crains que nous ne lui soyions inconnus » (606). Et l'on est enfin, avec tout cela, le meilleur Fontenelle, si l'on demande à Jupiter de nous faire connaître la Terre : « De toutes les planètes, c'est jusqu'à présent Jupiter qui nous intéresse le plus. C'est lui qui peut décider la question du mouvement ou de l'immobilité de la Terre ; il nous fait voir à l'œil, et même plus en grand que chez nous, tout ce que Copernic n'avait fait que deviner pour la Terre, avec une espèce de témérité. Si l'on est étonné qu'une aussi grosse masse que la Terre tourne sur elle-même, Jupiter, mille fois plus gros, tourne près de deux fois et demi plus vite. Si l'on trouve étrange que la Lune seule ait la Terre pour centre de son mouvement, quatre lunes ou satellites ont Jupiter pour centre du leur » (607). Les habitants de Jupiter et de Saturne, eux aussi, ont dû longtemps croire leur planète immobile et le centre du monde, s'ils n'ont eu des astronomes qui leur aient fait une âme capable de comprendre la nature.

La réciprocité des points de vue ne requiert pas des habitants des mondes ; ils la rendent seulement plus sensible. Fontenelle en a imaginé, et il n'a certainement pas été le premier à le faire. L'astronome L. de Lalande, dans sa préface à une édition des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, a énuméré les précurseurs de Fontenelle en cette matière (608). Maignon a signalé en outre, à la

(605) *Id.*, *ibid.*, p. 107 (« Quatrième soir »).

(606) *Id.*, *ibid.*, p. 106 (« Quatrième soir »).

(607) Éloges, *Éloge de Cassini*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, pp. 331 et 332.

(608) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. Édition de Lalande, 1801, préface, ap. « *Entretiens...*, par Fontenelle précédés de l'Astronomie des

suite de Trublet, que l'ouvrage de Wilkins, le *Monde dans la Lune* venait d'être traduit et publié à Rouen, quand parurent les *Mondes* de Fontenelle, et qu'il n'y a d'ailleurs pas de rapports entre les deux ouvrages (609). Descartes avait dit lui-même, faisant l'hypothèse, et prévoyant, comme le fit Fontenelle dans sa préface, les scrupules des délicats en matière de religion : « Les prédicateurs ... disent que chaque homme en particulier est redevable à Jésus Christ de tout le sang qu'il a répandu en la Croix... : mais, comme cela n'empêche pas qu'il n'ait racheté de ce même sang un très grand nombre d'autres hommes, ainsi je ne vois point que le mystère de l'Incarnation et tous les autres avantages que Dieu a faits à l'homme empêchent qu'il n'en puisse avoir fait une infinité d'autres très grands à une infinité d'autres créatures. Et bien que je n'infère point pour cela qu'il y ait des créatures intelligentes dans les étoiles, ou ailleurs, je ne vois pas aussi qu'il y ait aucune raison par laquelle on puisse prouver qu'il n'y en a point... » (610). Que Fontenelle ait connu ou non cette lettre à Chanut, il a pu, en tout cas, par conversation, être informé de son contenu, et, s'il faut une source, celle-ci serait assez naturelle pour l'ouvrage d'un Cartésien traitant des Mondes de Descartes, et usant de la liberté de les peupler, toutes précautions prises avec l'orthodoxie (611).

En ce qui concerne les divers aspects de la nature

Dames, par J. de Lalande. » Paris, Janet et Cotelle, 1820, in-8°, pp. 182 sq. De Lalande indique les Orphiques (Plut. *De placitis philosoph.*, lib. II, chap. 13) ; les Pythagoriciens, Philolaus, Nicetas, Heraclides ; Epicure, Lucrèce, tous les Épicuriens ; Zénon d'Élée, Anaximènes, Anaximandre, Leucippe, Démocrite, etc., et renvoie à Fabricius (*Biblio. graeca*, t. I, chap. 20) et au Mémoire de Bonamy (Acad. des Inscriptions, t. IX). — *L'Histoire Comique* (de l'Empire de la Lune) de Cyrano de Bergerac, 1659. Le *Cosmotheoros* de Huyghens est postérieur, 1698.

(609) Maignon ; Fontenelle, *l'homme. l'œuvre...*, p. 310, note 2.

(610) Descartes, *Lettre à Chanut*, 6 juin 1647 (V. 54²² sq.) cité ds. Hamelin, *Le Système de Descartes*, Paris, Alcan 1911, in-8°, p. 301.

(611) Pour les précautions prises par Fontenelle, cf. plus haut, Part III, chap. II, pp. 294 sq.

merveilleuse et sans miracles et l'explication des merveilles véritables, les sources ont été fournies en cours d'exposé ; elles consistent dans l'information scientifique de Fontenelle.

Pour l'opuscule sur la liberté la question est plus délicate. Fontenelle avait une forte culture gréco-latine. Il n'est guère possible qu'avant d'écrire sur un pareil sujet il n'ait vu flotter dans sa mémoire quelques passages de Cicéron ou de Sénèque. La définition du « fatum » par exemple du *De divinatione* : « fatum autem id appello, quod Graeci εἰμαρμένην, id est ordinem seriemque causarum, cum causa causae nexa rem ex se gignat » (612) ; et il a pu penser que cela s'accordait assez bien avec son propre mécanisme. L'argument de Carnéade pour sauver la liberté dans le *De fato* : « Si omnia antecedentibus causis fiunt, omnia naturali colligatione conserte contextaque fiunt. Quod si ita est, omnia necessitas efficit. Id si verum est, nihil est in nostra potestate. Est autem aliquid in nostra potestate. At si omnia fato fiunt, omnia causis antecedentibus fiunt. Non igitur fato fiunt, quaecumque fiunt » (613) ; et il a pu songer : il faut en effet garder la liberté, « nostra potestas », mais la garder en l'expliquant, en voyant dans sa force un concours de petites causes, en voyant dans son sentiment une illusion ; Leibniz et Spinoza connaissaient bien Cicéron, cela les a-t-il arrêtés ? De voir réfuter l'argument paresseux pouvait lui donner des idées ; Chrysippe avait bien raison d'appeler choses confatales l'emploi d'un moyen et le résultat de cet emploi : « Sive tu adhibueris medicum sive non adhibueris, convalesces : captiosum. Tam enim est fatale, medicum adhibere, quam convalescere » (614). Sénèque ne raisonnait pas autrement lorsqu'il justifiait les vœux et les sacrifices : « Existimamus vota proficere,

(612) Cicéron, *De Divinatione*, I, 55.

(613) Cicéron, *De Fato*, cap. XIV.

(614) Id., *ibid.*, cap. XIII.

salva vi ac potestate fatorum » (615). Et rien donc ne changera dans le train de la vie, si la thèse de la nécessité est la vraie, et par suite, pas plus que le sentiment intérieur, incompétent en la matière il ne faut invoquer ici, pour régler la question, la peur des conséquences.

On ne sera cependant pas entièrement convaincu que là soient les sources principales, si l'on remarque d'abord que l'opuscule débute par des réflexions sur la prescience divine qui ont un air beaucoup plus moderne que des considérations portant seulement sur les possibles ou les futurs contingents, même si le fond de la question est de tous les temps. Fontenelle a certainement jadis discuté là-dessus chez ses maîtres les Jésuites, particulièrement avec son bon ami le P. Tournemine, et sans doute à grand renfort d'arguments empruntés à l'antiquité ; mais il fait sans cesse allusion à l'opinion commune, à l'état actuel de la question ; l'excitation à mettre sa pensée au net doit venir de moins loin. Il y a eu à cet égard, très probablement, des influences négatives et vagues, non susceptibles d'être établies par des textes, et d'autres au contraire positives, qu'il est possible d'essayer de préciser. Les influences négatives seraient relatives à l'ensemble du problème de la liberté humaine, et pourraient à peu près se résumer ainsi : on n'a rien dit de sensé sur la liberté en général, tant qu'on est parti, pour traiter la question, de préjugés qu'on est d'avance décidé à sauver, et qu'il ne s'agit plus que de concilier entre eux par des artifices plus ou moins satisfaisants. Par exemple, touchant la puissance et la bonté divines et notre liberté, il vaudrait autant, si on était croyant comme lui, raisonner comme Bossuet, et dire qu'on tient avec Dieu et la liberté les deux bouts de la chaîne, sans voir tout l'intervalle, qui seul fait une chaîne, s'il y en a une ; le meilleur métaphysicien du siècle, le P. Malebranche.

(615) Sénèque, Nat. quaest, II, 3.

nous a donné une théorie de la liberté, qui ressemble beaucoup à une théorie de la nécessité. Qu'il discute avec le P. Boursier, s'ils peuvent entre eux éclaircir la chose ; mais la question demeurera trouble pour les philosophes sans préjugés : « Le P. Malebranche prouve aisément que dans ce système (celui du P. Boursier, Dieu ne serait pas assez bon ni assez juste ; il entreprend de prouver d'ailleurs que, dans le sien, il l'est assez, et autant qu'il le doit être, quoiqu'il ne le soit pas comme Bayle et quelques philosophes auraient désiré » (616). L'allusion à Bayle suffit à indiquer le degré de confiance qu'attache Fontenelle à l'essai de conciliation tenté par Malebranche entre la toute-puissance du Dieu auteur de la création continuée, seule cause efficace, et la liberté humaine.

Il en irait de même pour la prescience du Dieu omniscient. On peut toujours arranger les choses, quand on le veut. Fontenelle ne devait pas ignorer que Dieu, conçu comme éternel, peut être supposé contemporain de tous les instants du temps, et qu'on peut toujours dire qu'il prévoit en voyant. L'argument de Boèce est alors toujours bon : « Sicut scientia praesentium rerum nihil his quae fiunt, ita praescientia futurarum nihil his, quae ventura sunt, necessitatis importat » (617). Cela n'a pas empêché Fontenelle de déclarer la prescience des actes libres inconcevable. C'est que, si on ne part pas d'affirmations posées d'avance pour les concilier, mais s'il s'agit de les établir, ou il y a vision, ou il y a prévision ; s'il y a vision cela ne change rien aux choses vues, et elles sont ou libres ou nécessaires, le point reste à examiner ; s'il y a prévision, elle ne saurait avoir lieu qu'en vertu d'un ordre nécessaire. En bref il faut reprendre la question,

(616) Fontenelle, *Éloge du P. Malebranche*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 420.

(617) Boethius, *Consol. Philosop.* lib. V. Prosa IV, ap. Astruc, *op. cit.*, p. 310 qui se sert de l'argument contre les ennemis de la liberté et le tient pour courant.

sans tenir ferme par avance ni l'un ni l'autre bout de la chaîne ; on verra.

Les influences directes et positives sont certainement multiples. Celle de Spinoza est évidente pour ce qui regarde l'explication du sentiment que nous avons de notre liberté, et l'absence de valeur logique de l'argument tiré de ce sentiment : « *Ex his enim sequitur quod... homines se liberos esse opinentur quandoquidem suarum volitionum, sui que appetitus sunt conscii et de causis a quibus disponuntur ad appetendum et volendum, quia earum sunt ignari, nec per somnium cogitant* » (618). Fontenelle, qui ne nomme jamais Spinoza, et qui ne cite que rarement et prudemment Bayle, avait aussi dû lire dans ce dernier : « Ne comprenez-vous pas clairement qu'une girouette, à qui l'on imprimerait toujours tout à la fois le mouvement vers un certain point de l'horizon et l'envie de se tourner vers ce côté-là, serait persuadée qu'elle se mouvrait d'elle-même pour exécuter les désirs qu'elle formerait ? » (619). L'harmonie préétablie Leibnizienne ne laissait guère de place non plus aux initiatives absolues de l'âme dans le commerce de l'âme et du corps, et Fontenelle la connaissait, si elle lui paraissait donner du Créateur une idée si merveilleuse que peut-être elle est « trop sublime pour nous » (620). Et encore quand Fontenelle parle des esprits, des traces du cerveau, on le sent Cartésien, Malebranchiste, et, quand il jette dans le débat les enfants, les dormeurs, les fous, on le sent soucieux de faits, à la manière de Locke. Mais toutes ces influences positives ne sont que partielles, partant non décisives,

(618) Spinoza, *Eth. app.* Part. I, ap. *Eth.*, texte et trad. par Ch. Appuhn 2 vol. in-8°, Paris, Garnier, t. I, p. 104. Cf. *Eth.*, Part. II, Propos XXXV., in Schol. Fontenelle a dû avoir entre les mains le texte des *Opera posthuma* de 1677.

(619) Bayle, *Réponse aux questions d'un provincial*, chap. CXL. ap. Astruc, *op. cit.*, p. 194 qui (p. 405) estime pouvoir par les mêmes raisonnements réfuter à la fois Bayle et l'auteur anonyme (Fontenelle).

(620) Fontenelle, *Éloge de Leibniz*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 484.

car Fontenelle ne suit de ces gens-là personne pas à pas : Leibniz n'eût pu concevoir l'état d'indifférence (621), et Fontenelle le conçoit ; Spinoza le conçoit, mais ne conçoit pas qu'on en sorte (622) ; Fontenelle le conçoit et conçoit qu'on en sorte, mais non par liberté ; Bayle donne deux manières de se tirer des pièges de l'équilibre et Fontenelle ne les adopte pas (623) ; Malebranche maintient la liberté, et Fontenelle non, et Locke ne dit rien de bien clair sur la liberté, et Fontenelle est très décisif.

La vraie source d'ensemble, indépendamment des vues personnelles de Fontenelle et de l'accord de ces vues avec toute sa philosophie, paraît être Collins, qui a le mérite de grouper toutes les sources possibles sur la question, et de les rendre actuelles en leur donnant un tour polémique et hardi. Fontenelle ne lisait pas l'anglais ; mais la dissertation de Collins (624) a été traduite dès 1720 (625). Avec cela les libertins ne pouvaient s'ignorer des deux côtés de l'eau, pas plus que les moyens de liaison ne pouvaient manquer entre eux, tout comme entre ceux de France et de Hollande. Or la dissertation de Collins, outre les sources antiques, outre Bayle, Spinoza, Leibniz, ramassait toute la tradition de pensée libre dont Hobbes avait été le représentant le plus suspect (626) ; enfin, ce que Collins prétendait faire ressembler beau-

(621) *Théodicée*, § 35, 46, 232, 303, 320, 365.

(622) *Éthique*, Part. II, prop. XLIX, in schol., ap. Appuhn, *op. cit.* t. I, p. 244 : « Me omnino concedere quod homo in tali aequilibrio positus... fame et siti peribit. »

(623) *Dict.*, art. Buridan, rem. C. *Réponse aux questions d'un provincial*, chap. CXXXVIII.

(624) *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme*, 1717.

(625) Traduit par de Pons dans le *Recueil de diverses pièces sur la philosophie*, p. par Desmaiseaux, 1720, autre trad. 1754. Reproduit par Naigeon dans *Encyclop. méth.*, art. Collins.

(626) Cf. Tabaraud, *Histoire critique du philosophisme anglais...*, Paris, Duprat-Duverger, 1806, 2 vol. in-8°, t. I, p. 389 : « Collins au contraire outre les principes de Locke pour se rapprocher du philosophe de Malmesbury. »

coup à ce qu'a fait Fontenelle : nier la liberté, et cependant « la maintenir, au sens où elle signifie le pouvoir qu'a l'homme de faire ce qu'il veut ou ce qui lui plaît » (627) ; en soutenant la nécessité, prouver que, « l'homme étant en même temps un être intelligent et sensible, est déterminé dans ses actions par ses sens et par sa raison », est soumis à une nécessité morale, qui n'est pas la même que « celle qui fait agir une pendule » (628) ; en troisième lieu détruire l'objection tirée des conséquences, en montrant que ces idées sur la liberté, « loin d'être incompatibles avec la moralité des actions et avec l'esprit des lois dans l'institution des peines et des récompenses, sont au contraire les plus fermes et même les seuls fondements du système de la société civile » (629). D'ailleurs, en dehors d'un même fonds d'idées (qui suppose connue la même littérature du sujet) et d'une façon assez comparable de réagir aux essais de défense inopérants des préjugés, ni le plan d'ensemble, ni les détails et les formules ne sont directement assimilables chez Collins et chez Fontenelle. On imagine très bien Fontenelle lisant avec plaisir Collins, et y trouvant un bon état de la question, puis méditant pour son compte, et démontrant, à sa manière rapide, sans souci de confronter et de bafouer les autorités en la matière ; sûr que les lecteurs avertis sauront juger si l'arme est bien trempée.

La nature nécessaire a pourtant une histoire, et l'histoire est un tissu de hasards, intelligible en droit, sinon en fait. La conception du hasard ayant la réalité objective d'un recoupement de séries causales, imprévisible pour nous, pourrait venir d'Aristote ; il suffirait d'oublier que les actions sont accomplies en vue d'une

(627) Collins, *Recherches philosoph. s. la liberté...*, ap. Naigeon *Encycl. méth., Philos. anc. et mod.*, t. I, II^e Partie., art. Collins, p. 751, col. 2.

(628) Id., *ibid.*, p. 751, col. 2.

(629) Id., *ibid.*, p. 752, col. 1.

fin dans la nature et de penser que le mécanisme remplace la φύσις (630). Mais, peut-être, est-ce là chercher bien loin, et tout esprit ayant le sens de l'histoire, et voulant pourtant comprendre, est-il à peu près forcé d'en venir à cette notion, dénommée d'une manière ou d'une autre. On en dirait autant des petites causes, sur lesquelles Fontenelle souvent insiste avec complaisance ; elles sont dans Pascal avec le nez de Cléopâtre et le grain de sable de Cromwell ; les a-t-il empruntées à Pascal, ou à tout autre ? L'affirmer serait s'avancer beaucoup. Il a pu songer tout seul aussi à l'importance d'une histoire des mœurs. Tout au plus doit-on pouvoir croire que les historiens de son temps l'ont ennuyé (parce qu'il le dit lui-même) (631), avec leurs récits de conjurations et de batailles, et que quelques historiens non professionnels l'ont séduit par leur vue profonde des changements insensibles, et des transformations des mœurs des peuples : « Un homme de la trempe de Leibniz, qui est dans l'étude de l'histoire, en sait tirer de certaines réflexions générales, élevées au-dessus de l'histoire même ; et, dans cet amas confus et immense de faits, il démêle un ordre et des liaisons délicates, qui n'y sont que pour lui. Ce qui l'intéresse le plus ce sont les origines des nations, de leurs langues, de leurs mœurs, de leurs opinions, surtout l'histoire de l'esprit humain, et une succession de pensées qui naissent dans les peuples les unes après les autres, ou plutôt les unes des autres, et dont l'enchaînement, bien observé, pourrait donner lieu à des espèces de prophéties » (632). Leibniz, qui s'est intéressé autant à l'histoire de la Terre qu'à l'histoire humaine, a dû être un des modèles vivants qui ont aidé Fonte-

(630) Cf. définition du hasard selon Aristote dans : *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, p. A. Lalande, à « Hasard » (t. I, p. 291).

(631) Cf. Fontenelle, *Sur l'histoire* ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, p. 440 : « Ce sont des guerres, des conquêtes, des conjurations... »

(632) *Éloge de Leibniz*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 460.

nelle à réfléchir sa propre conception de l'histoire.

A l'intérieur de la nature, qui a une histoire, tout est nécessaire, et le déterminisme n'est point rompu par la liberté. Pourtant dans la nature une finalité se découvre, qui nous conduit à Dieu.

QUATRIÈME PARTIE

Dieu

Fontenelle a prouvé l'existence de Dieu ; il l'a fait en partant de l'existence du monde et de la considération des causes finales. On peut essayer de déterminer de quel ordre d'importance et de sincérité sont les divers groupes de textes où sa conviction s'exprime ; cela ne va pas sans difficulté. Il est plus délicat encore de se prononcer sur la nature et les attributs de ce Dieu. Enfin, il est manifeste que ses attributs, ou son absence d'attributs, permettent de s'en prendre aux dieux et aux prêtres des religions révélées, et même de s'attaquer au très petit nombre de vérités qui paraissent constituer les éléments obligés d'une religion naturelle.

CHAPITRE PREMIER

La finalité et l'existence de Dieu

Fontenelle n'admet point les idées innées ; il refuse tout caractère positif à l'idée de l'infini (633) ; il s'interdit donc de partir de cette idée très véritable pour découvrir l'existence du parfait ; il l'ignore. Il est sensualiste ; il partira du monde ; mais il est mécaniste et, dans le mécanisme de la nature, n'admet point de lacunes ; il partira des insuffisances du mécanisme et de son impuissance à rendre compte de certains aspects de l'ordre naturel. Les explications finalistes commencent là où s'arrêtent les explications mécanistes ; mais encore convient-il de ne pas commencer trop tôt. Fontenelle parle en général avec beaucoup de prudence, et même de méfiance, des considérations finalistes. S'agit-il d'un homme comme Leibniz, dont il sait pourtant qu'il veut concilier les efficientes et les finales, qu'il tient ferme pour le mécanisme et le plein, Fontenelle craint les dangers des hypothèses finalistes : « Il avait encore sur la physique générale une pensée particulière et contraire à celle de Descartes. Il croyait que les causes finales pouvaient quelquefois être employées... La puissance de Dieu a fait tout ce qui peut être de plus grand, et sa sagesse tout ce qui peut être de mieux... L'univers n'est que le résultat total... On ne peut le connaître qu'en connaissant les deux ensemble. Cette idée... demanderait dans l'application une extrême dextérité et des ménagements infinis. Ce qui appar-

(633) Cf. plus haut, Part. II, chap. VI.

tient à la sagesse du créateur semble être encore plus au-dessus de notre faible portée que ce qui appartient à sa puissance » (634). Ailleurs il dira que la nature ne se soucie point de nos commodités, et que la chimère d'un ordre simple n'est peut-être que le reflet de notre impuissance intellectuelle ; les systèmes des botanistes nous sont indispensables, mais « cet ordre si nécessaire n'a point été établi par la nature » (635). S'il y a une finalité divine, elle est donc impénétrable à nos esprits. Si nous la posons à titre d'hypothèse a priori, ce qui est toujours possible, nous risquons d'errer.

Cela n'empêche d'ailleurs nullement Fontenelle de s'exprimer fréquemment en termes finalistes ; mais, si l'on met à part les textes qui prétendent établir l'existence de Dieu, les différents passages où Fontenelle parle le langage de la finalité sont de deux sortes : les uns résument une vision d'ensemble, ils décrivent, a posteriori, l'impression qui se dégage du spectacle de la nature connue scientifiquement, et c'est celle d'une variété infinie dans l'uniformité ; les autres ne font qu'exprimer, et non expliquer, des faits d'adaptation, et indiquer que l'hypothèse de détail d'une fin peut servir d'hypothèse heuristique, lorsqu'il s'agit par exemple de découvrir l'usage d'un organe.

Ainsi Fontenelle parlera de « l'esprit de la nature », de son « génie », de ses habitudes, et ceci aussi bien à l'époque des *Entretiens sur la pluralité des Mondes* que lorsqu'il rend compte, beaucoup plus tard, des travaux des académiciens. Au « sixième soir », discourant des dernières découvertes qui ont été faites dans le ciel, et des durées inégales des mouvements de rotation sur leur centre des planètes, le maître à penser concluait : « Et en général tel est l'ordre de la nature que tout ce qui est

(634) *Éloge de Leibniz*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, pp. 470-471.

(635) *Éloge de Tournefort*, *ibid.*, p. 235.

commun à plusieurs choses se trouve en même temps varié par des différences particulières » (636).

L'*Histoire de l'Académie des Sciences* déclarera, dans le même sens, qu'il y a un esprit général de la nature et qu'il est accessible à la méthode comparative. M. Tavvry, à propos de la question du trou ovale, a embrassé toute l'histoire du fœtus ; il montre que les objections que l'on peut faire « contre la génération de l'homme par des œufs... sont encore beaucoup plus fortes, si on les applique à la tortue, qui cependant n'engendre certainement que par des œufs » ; « voilà à quoi sert l'anatomie comparée » ; « plus on compare ensemble les productions particulières de la nature, plus on peut espérer d'en découvrir, à la fin, le plan et l'esprit général » (637). A la fin seulement ; encore y faut-il beaucoup de prudence. L'analogie générale de la nature va dans le sens de la génération de l'homme par des œufs, formés dans l'ovaire féminin ; mais il faut douter jusqu'à l'évidence incontestable, car les uniformités générales s'accommodent de beaucoup de variété : « Le système de la génération de l'homme par des œufs est aujourd'hui assez communément reçu. Outre plusieurs raisons particulières qui l'établissent, l'analogie générale le favorise, et c'est une preuve assez forte pour ceux qui connaissent la manière d'agir de la nature ». Les plantes viennent de graines, qui, « pour la physique », sont des œufs ; les animaux ovipares témoignent dans le même sens ; la plus petite partie des vivants « aura-t-elle un principe à part ? » « Cependant, comme il ne faut pas légèrement donner des règles à la nature », voyons de plus près le pour et le contre (638). Ailleurs, à propos de la circulation du sang dans les poissons, l'on-

(636) *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. Sixième soir, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. II, p. 145.

(637) *Histoire de l'Académie royale des Sciences*, ann. 1699 (éd. 1732), pp. 31 et 32 (« Sur le cœur de la tortue »).

(638) *Ibid.*, ann., 1701 (éd. 1743), p. 38 (« sur la génération de l'homme par les œufs »).

tenelle écrira : « jamais peut-être on ne prouvera mieux que par le sujet de cet article, que la nature ayant pris un certain plan général, sait ensuite le diversifier de toutes les façons que demandent les applications particulières » (639).

Sans doute, toutes ces formules prouvent que, pour Fontenelle, la nature est pensable, et que la science ira sans cesse gagnant du terrain, progressant d'analogies contrôlées en analogies contrôlées ; ici l'homogénéité rationnelle du monde est au fond admise, si convaincu que l'on soit que des lois simples ne sont pas le fait de la nature, mais de notre besoin de simplification ; et, dès qu'elle est admise, cela peut bien équivaloir, à peu près, à l'admission que le monde a été fait pour être pensé par un esprit comme le nôtre ; la confiance du savant se substitue à un postulat finaliste ; il reste néanmoins qu'il croit ne le poser qu'à la demande des faits, et qu'il ne veut en user qu'avec beaucoup de précautions.

Fontenelle, très souvent aussi, parle le langage des biologistes de son temps. Chercher à quoi sert un organe conduit à le mieux connaître ; inventer une fin aide à trouver l'usage ; mais, en ce sens, la connaissance de la fin, ni n'explique rien, ni ne dispense surtout de connaître exactement les moyens, qui sont des mécanismes, souvent eux-mêmes hypothétiques. Les mouvements de l'iris ne dépendent point de la volonté ; ils sont pourtant proportionnés au degré de lumière que l'œil « doit » recevoir. « Quelle sagesse a dû présider à cette mécanique ! Mais ce n'est pas assez de connaître la fin qu'elle s'est apparemment proposée ; il faut tâcher de découvrir les moyens dont elle s'est servie », et c'est ce qu'a fait M. Méry (640). Les causes finales, ainsi entendues, sont d'ailleurs plus faciles à trouver, en général, que les

(639) *Ibid.*, *ibid.* p. 46 (« sur la circulation du sang dans les poissons »).

(640) *Ibid.*, ann., 1704 (éd. 1722), p. 13 (« sur l'iris de l'œil »).

causes mécaniques ; elles n'en sont pas toujours plus vraies pour cela ; on peut même fort bien imaginer de faux besoins pour s'essayer à comprendre la structure des animaux et le jeu de leurs organes ; la chose ne deviendrait grave que si on en oubliait de décrire leur mécanique merveilleuse. M. du Verney prouve que l'air est indispensable aux poissons ; « toute la mécanique des ouies n'a pour but que de tirer cet air en fermé dans l'eau ». Chez les animaux qui sont continuellement en action, le cœur a deux ventricules ; l'un reçoit le sang dépouillé d'air par la circulation, l'autre le sang imprégné d'air au niveau du poumon et il le renvoie dans tout le corps ; chez les animaux qui passent des temps considérables sans action vive, tortues, grenouilles, serpents, un seul ventricule ou plusieurs ventricules communicants ; le sang revenu du poumon et chargé d'air se mélange au sang dépouillé d'air. Chez les poissons le sang, sans retourner au cœur, se répand dans le corps « immédiatement au sortir du réservoir de l'air ». « Peut-être cette dernière mécanique a-t-elle été nécessaire pour les poissons, parce que leur sang a pris peu d'air, et que l'impulsion qu'il en reçoit s'affaiblirait trop, s'il était obligé à reprendre le circuit du cœur. Si nos idées sont vraies, quelle merveilleuse variété de mécanique par rapport aux différents besoins. Et, si d'autres sujets ont demandé cette même variété de mécanique, elle sera sans doute encore plus merveilleuse par rapport aux véritables besoins que par rapport à ceux que nous aurons faussement imaginés. » L'important est que M. du Verney ait étudié et démêlé la mécanique « presque infinie » des ouies de la carpe (641).

L'air propulseur mis à part, l'usage du langage finaliste est, dans tous les textes de ce genre, purement positif, et aboutit à décrire la fonction. A mesure que les recher-

(641) *Ibid.*, ann. 1701 (éd. 1743), pp. 47 à 50 (« sur la circulation du sang dans les poissons »).

ches des savants progressent, Fontenelle s'en rend mieux compte et, en même temps que finalité et mécanisme se recouvrent plus étroitement, la finalité, en ce sens, devient moins explicative et purement descriptive : « On pourrait dire qu'il a deux anatomies, l'une matérielle, qui découvre la structure et les mouvements des parties, l'autre spirituelle, qui découvre les usages de cette structure et le dessein de ces mouvements... Plus on approfondit l'anatomie matérielle, plus on trouve que la spirituelle mérite ce nom, et de nouveaux détails de l'une éclairent toujours davantage sur l'autre » (642).

L'anatomie spirituelle mérite d'ailleurs doublement son nom : en tant qu'elle s'oppose, en la complétant, à la matérielle, comme l'analyse des fonctions à la dissection des organes et à l'isolement des appareils ; en tant aussi qu'elle nous conduit au Dieu de Fontenelle. Deux chemins en effet mènent à Dieu à partir de la contemplation du monde, l'astronomie et l'anatomie, et l'anatomie plus encore que l'astronomie : « Ce n'est pas une chose que l'on doive compter parmi les simples curiosités de la physique que les sublimes réflexions où elle nous conduit sur l'auteur de l'univers... Surtout l'astronomie et l'anatomie sont les deux sciences qui nous offrent le plus sensiblement deux grands caractères du Créateur ; l'une son immensité, par les distances, la grandeur et le nombre des corps célestes ; l'autre, son intelligence infinie, par la mécanique des animaux. La véritable physique s'élève jusqu'à devenir une espèce de théologie » (643).

Quoi qu'il faille penser, en dernière analyse, du sérieux de cette théologie, et bien qu'il soit douteux que les textes

(642) *Ibid.*, ann. 1724 (éd. 1724), p. 24 (« sur les organes de la respiration »).

(643) *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique et sur les travaux de l'Académie des Sciences*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 70.

les plus apprêtés soient ici les plus sincères, nombreux sont les passages destinés au grand public, dans les *Préfaces* et les *Éloges*, et dans l'*Histoire de l'Académie*, où Fontenelle reprend la même idée. L'anatomie tend d'ailleurs à prendre le pas sur l'astronomie. L'*Eloge d'Amontons* ne parle que de « la sublime mécanique qui a disposé l'univers » (644) ; mais, celui de Méry précise, en se référant à l'éloge de Cassini : « Nous avons dit de feu M. Cassini que les cieux lui racontaient sans cesse la gloire de leur créateur ; les animaux la racontaient aussi à M. Méry. L'astronomie et l'anatomie sont en effet les deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les caractères du souverain être ; l'une annonce son immensité par celle des espace célestes, l'autre son intelligence infinie par la mécanique des animaux. On peut même croire que l'anatomie a quelque avantage ; l'intelligence prouve encore plus que l'immensité » (645). Et ceci nous conduit à mieux comprendre le sens qu'a pour Fontenelle une preuve de l'existence de Dieu fondée sur l'ordre du monde. Il enfle visiblement le ton quand il parle de la main toute puissante du Créateur (646) ; il écrit dans le style consacré des discours d'apparat, lorsqu'il parle des cieux racontant la gloire du Créateur ; mais il est très sérieux, lorsque, se référant à des considérations de probabilité, il considère comme improbables certains équilibres, ou certaines structures, qui sont pourtant des réalités. Il est remarquable en effet que, lorsqu'il parle de Dieu ailleurs que dans des écrits de circonstance, c'est uniquement sur des ordonnances inexplicables par des concours fortuits de conditions qu'il insiste. Là même il ne dit pas tout ce qu'il pense ; mais il dit certainement quelque chose de ce qu'il pense ; il restera d'ailleurs à l'interpréter, au moyen

(644) *Éloges d'Amontons*, *ibid.*, t. VI, p. 155.

(645) *Eloge de Méry*, *ibid.*, t. VII, p. 145.

(646) Cf. plus haut à note (550).

d'écrits anonymes, qui paraissent bien émaner de lui, et qui ne manquent pas de hardiesse.

Les textes principaux qui établissent l'existence de Dieu à partir des structures animales et de l'ordre des mouvements des corps célestes sont dans un opuscule publié en 1724 *Sur l'existence de Dieu* et dans la *Théorie des tourbillons Cartésiens* de 1752; on en trouve d'autres très analogues, à côté de formules de pur style. çà et là au tournant de tel ou tel compte rendu de l'*Histoire de l'Académie des Sciences* (647).

Dans l'opuscule de 1724, le raisonnement de Fontenelle est le suivant : il y a des preuves métaphysiques de l'existence de Dieu ; elles poussent les gens à bout ; elles ne les persuadent pas. On peut espérer mieux d'« un raisonnement de physique », qui n'aura pas comme elles le défaut d'être trop subtil. Les animaux se perpétuent par la voie de la génération : « Il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espèce aient été produits, ou par la rencontre fortuite des parties de la matière, ou par la volonté d'un Être intelligent, qui dispose la matière selon ses desseins. » Admet-on, pour cause productrice des animaux, la rencontre fortuite ? « Je demande pourquoi elle n'en produit plus. » On dira que la Terre, quand elle produisit les animaux, était autre qu'à présent, jeune, « remplie d'atomes vifs et agissants » ; « mais je prétends que, quand la Terre, selon ce qu'on suppose, a produit les animaux, elle a dû être dans le même état où elle est présentement ». Il a fallu qu'ils pussent vivre, des herbes, de l'eau, un certain air ; cela revient à me donner la Terre « dans l'état où nous la voyons ». Les animaux n'ont pu naître qu'« un temps considérable après la formation de la Terre » ; qu'on n'essaie pas de les tirer du

(647) En particulier : ann. 1703 (éd. 1720), p. 15 (« sur le sens dont plusieurs corps se tournent ») ; ann. 1705 (éd. 1730), p. 48 (« sur une matrice double ») ; ann. 1734 (éd. 1736), p. 19 (sans titre) ; *Ibid.*, id., p. 100 (sans titre).

chaos. La Terre a toujours autant de corpuscules propres à former des animaux ; ce ne sont pas des atomes d'une nature particulière qui les constituent ; « ce n'est qu'une matière indifférente, dont toutes choses se forment successivement » ; les machines désassemblées des animaux morts « en forment encore tous les jours par la voie de la nourriture » ; tout est dans le même état que quand les corpuscules produisirent, selon l'hypothèse, tant de machines surprenantes par rencontre fortuite ; « à quoi tient-il que, par de pareilles rencontres, ils n'en forment encore quelquefois ? »

Reste à alléguer « qu'il y a des animaux qui naissent hors de la voie de la génération ». On l'a dit pour les macreuses, les vers de la viande et des fruits. Les expériences modernes « conspirent à nous désabuser de cette ancienne erreur ». Mais, admettons que la preuve de l'inexistence des productions fortuites ne soit pas faite ; mon raisonnement « n'en deviendrait que plus fort ». S'il est des animaux produits par rencontre fortuite, ou ils ne naissent que de cette façon, ou et de cette façon et par voie de génération. Dans le premier cas « pourquoi se trouve-t-il toujours dans la matière une disposition qui ne les fait naître que de la même manière ? », tandis que les animaux, qui auraient commencé par naître ainsi, ont changé de manière. Dans le second cas, s'ils naissent de deux façons, pourquoi n'en va-t-il pas de même dans les autres espèces ? Et Fontenelle conclura : « La rencontre fortuite des atomes n'a donc pu produire les animaux ; il a fallu que ces ouvrages soient partis de la main d'un Être intelligent, c'est-à-dire de Dieu même. » Les cieux et les astres sont de plus grands objets ; mais ce sont les animaux « qui portent pour ainsi dire l'inscription la plus nette, et qui nous apprennent le mieux qu'il y a un Dieu auteur de l'univers » (648).

(648) *De l'existence de Dieu*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien t. V, pp. 321 à 330.

La formation d'une machine très complexe par rencontre fortuite de particules est infiniment peu probable ; si elle était très probable, elle se produirait assez fréquemment, et il ne semble pas qu'elle se produise. Des raisonnements très comparables se rencontrent dans la *Théorie des tourbillons Cartésiens*, et l'astronomie y témoigne du souverain architecte, d'une façon qui est beaucoup plus dans la manière de Fontenelle que ne le sont les belles phrases sur l'immensité des espaces qui figurent l'immensité divine.

Sans doute le Dieu de la *Théorie des tourbillons Cartésiens* est, pour une bonne part, destiné à faire pièce aux Newtoniens ; cela apparaît surtout dans les *Réflexions* sur l'attraction, qui servent d'appendice à la *Théorie* des tourbillons. Si l'on admet le vide, l'univers est un vide immense, « à une petite partie près, qui ne mériterait pas d'être comptée. Le Tout-Puissant n'aurait rien versé dans ce vase » (649). Si l'espace est distinct de la matière, en est le lieu, « on ne peut concevoir cet espace qu'infini, et, de plus, incréé ; et ce second point doit faire de la peine » (650). L'ironie est ici possible ; ailleurs elle est certaine, car nous verrons d'autre part Fontenelle rejeter l'immortalité de l'âme : Si les Newtoniens prétendent que le Dieu, qui donne le mouvement à la matière, lui peut aussi bien conférer la faculté d'attraction, « cet arbitraire admis, ruinerait toute la preuve philosophique de la spiritualité de l'âme. Dieu aurait aussi bien pu donner la pensée à la matière quel'attraction » (651). Et de la preuve de la spiritualité de l'âme. Fontenelle se soucie aussi peu que possible, en dépit de cette indignation (652). Qu'il réclame la plénitude de l'être, à la

(649) *Théorie des Tourbillons Cartésiens. Réflexions...*, § XV ap. *Œuvres* éd. Bastien, t. II, p. 284.

(650) *Ibid.*, § XIII, *ibid.*, p. 283.

(651) *Ibid.*, § III, *ibid.*, p. 275.

(652) Cf. plus bas, Part. IV, chap. V.

façon de Leibniz, l'identité de la matière et de l'étendue, à la façon de Descartes, ou qu'il fasse grief au Newtonianisme d'une hypothèse de Locke sur la matière douée de pensée par le Tout-Puissant, Fontenelle polémique, et tous les arguments sont bons.

Mais voici qui est plus sérieux : dans l'hypothèse des attractionnistes, « les vides, semés originairement, si l'on veut, entre tous les corps, disparaîtraient... en plus ou moins de temps » (653). La théorie de la circulation fluide dans le plein définit au contraire des équilibres, qui ont la prétention d'être durables, et de ne nécessiter aucune intervention surnaturelle extérieure pour les restituer, au cas où ils seraient compromis. Tout résulte des lois du mouvement, une fois réalisées les vitesses qui produisent les équilibres ; ce qui n'est pas du tout le même que de dire, purement et simplement, que tout résulte des seules lois du mouvement. L'équation d'équilibre était $V^2 R = v^2 r$, et « ce n'est point du tout un rapport nécessaire et naturel que celui des vitesses aux racines carrées des rayons... ; mais enfin ce rapport était possible », parmi une infinité d'infinités d'autres, et, « plus un certain rapport déterminé paraîtra recherché dans cette infinité d'infinités, plus on aura lieu de le croire choisi par une intelligence qui aura eu quelque dessein ; et on en sera absolument sûr, quand on verra absolument le dessein. Ici, c'était de causer un équilibre, état unique entre une infinité d'autres états possibles d'une matière fluide en mouvement » (654).

Même si ses intentions, on le verra, ne sont pas entièrement pures, Fontenelle paraît, dans de tels passages, parler très sérieusement. Machines vivantes et machines fluides des tourbillons réclament un architecte intelligent, en ce sens qu'elles sont inexplicables par les seules

(653) *Théorie..., Réflexions...*, § XVI, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. II, p. 285.

(654) *Théorie...*, § 35, *ibid.*, pp. 208 et 209.

lois du mouvement, si l'on ne précise pas les conditions initiales, à partir desquelles ces lois jouent. Fontenelle s'est en effet fait à lui-même l'objection, qui se présente naturellement à l'esprit, lorsqu'on dispose de l'infinité du temps : pourquoi ne pas attribuer aux rencontres fortuites des équilibres, qui sont, individuellement, des cas tout aussi possibles que les cas de déséquilibre. La matière une fois créée, il ne croit pas qu'ayant reçu du Créateur « une première impression de mouvement dans toutes ses parties » elle puisse, si cette impression est supposée quelconque, se mettre, « en vertu des seules lois du mouvement, dans l'état où nous voyons aujourd'hui l'univers », et ceci « en un temps quelconque » ; pour lui « cela n'est non plus concevable qu'il le serait que toutes les parties d'une pendule détachées les unes des autres et les parties de ces parties, à force d'être agitées toutes ensemble, vinssent enfin à s'arranger de manière qu'elles formassent une pendule régulière ». On dira que l'arrangement que peut prendre la matière avec le concours de l'intelligence est un arrangement : qu'il figure par conséquent parmi les arrangements que peut prendre « la matière simplement agitée pendant un temps infini », sans le concours d'une intelligence ; « mais je réponds que ces deux espèces d'arrangements, l'un sans le concours d'une intelligence, l'autre avec ce concours, sont deux infinis différents, comme la suite infinie des nombres pairs et celle des impairs : aucun des termes de l'une ne se trouve dans l'autre » (655.)

Fontenelle prouve donc l'existence de Dieu grâce à la nécessité, établie selon lui, d'une préordination du mécanisme. Il ne faut pas se hâter d'en conclure qu'il conçoit Dieu comme un architecte, ou un horloger, même si la lettre de son texte y invite. Il était homme à se méfier des illusions de l'anthropomorphisme, et la concep-

tion trop simple des rapports de Dieu et du monde, que ces images impliquent, n'a peut-être pas été son fait. Il conviendra de voir d'abord quelle a été pour lui la nature de ce Dieu. Nous savons en tout cas déjà que, s'il fut préordonateur, il n'a point à intervenir par la suite : mondes équilibrés, qui s'empruntent et se restituent, dans le plein, du mouvement les uns aux autres ; animaux préformés, qui se développent au cours des siècles ; tout ce qui sert à prouver Dieu sert à nier sa providence particulière et ses miracles historiques ; cela pourrait bien déjà le rendre un peu suspect à beaucoup de croyants ; on n'est même pas tout à fait sûr que ce Dieu ait gardé assez de substance pour être le Dieu des déistes ; mais ceci ne se peut partiellement éclaircir qu'en essayant de définir les attributs du Dieu de Fontenelle d'après ses écrits avoués ; puis en lisant les écrits qu'il n'a pas signés, et où il rejette quelques croyances importantes.

CHAPITRE II

Les attributs de Dieu

On se souvient que, dans le texte, capital selon nous, qu'est l'essai sur l'*Origine des Fables*, Fontenelle a décrit les transformations des opinions humaines touchant les divinités (656). Il a montré que les Dieux étaient, selon les époques, pourvus des qualités qui étaient le plus en honneur parmi les hommes : la force, la puissance, prédominant aux âges très anciens, la sagesse, la justice, ne venant que beaucoup plus tard. On peut donc lui accorder qu'il n'ignorait pas les jeux de l'anthropomorphisme, et était très capable d'en déjouer, pour son propre compte, les illusions. Or, le grand ouvrier, le souverain architecte, que proclame la finalité du monde créé, est forcément conçu en partant des rapports qu'il soutient avec son œuvre, et le rapport de l'ouvrier à l'œuvre, à quelque échelle qu'on conçoive l'un et l'autre, a tous les mérites et tous les défauts d'une conception claire et un peu enfantine. Il y a bien la création *ex nihilo* qui y met un peu de mystère, et le prodige du calcul des êtres et des mondes qui confond l'esprit humain. Mais, si l'on sait qu'un homme aime les idées claires, et que la confusion grandiose et le sublime ne lui en imposent pas, si on ne le croit point naïf par ailleurs, et peu averti des prestiges de l'imagination, tout cela doit rendre perplexe.

On le sera davantage, si l'on recueille çà et là les très rares et brèves et prudentes indications, où Fontenelle

(656) Cf. plus haut, part. II, chap. IV, p. 124.

laisse entrevoir sa conception des rapports de la foi et de la raison. Il ne les unit point, il les sépare. La foi est obscure et la raison est claire. On sentira, semble-t-il, ce que Fontenelle accorde aux conceptions usuelles et ce qu'il pense à part lui, en appuyant, très légèrement, sur le trait fugitif qui termine un développement tel que celui-ci : « Dodart était laborieux. Ses plaisirs et ses amusements étaient des travaux moins pénibles, tels que de simples lectures, mais toujours instructives et solides. Il lisait beaucoup sur les matières de religion, car sa piété était éclairée, et il accompagnait de toutes les lumières de la raison la respectable obscurité de la foi » (657). La raison prépare, la raison éclaire, la raison coordonne, la raison applique ce que la foi révèle, mais la foi est obscure, et respectable, et Fontenelle orthodoxe et inattaquable ; et tout cela n'est évidemment qu'une conjecture, et nous sollicitons le texte, qui ne dit rien que de très ordinaire.

Fontenelle ne doute pas non plus, et toujours avec le même sérieux, que non seulement en droit, mais aussi en fait, raison et foi ne collaborent. En droit cela ne peut faire de doute, comme on vient de le voir ; mais en fait cela semble être aussi, puisque la philosophie, qui est la raison en action, mord sur la religion qui est la foi nimbée de raison ; le fait est que la conception même des rapports de la raison et de la foi change avec les époques, et que la théologie a à s'accommoder aux progrès de la philosophie. Le dessein qu'a eu Malebranche « de lier la religion à la philosophie a toujours été celui des plus grands hommes du christianisme. Ce n'est pas », et voici peut-être l'opinion personnelle de Fontenelle discrètement insinuée, sous le couvert de celle d'un Descartes ou d'un Régis, « ce n'est pas qu'on ne puisse assez raisonnablement les tenir toutes deux séparées, et, pour prévenir

(657) *Éloge de Dodart*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 224.

tous les troubles, régler les limites des deux empires : mais il vaut encore mieux réconcilier les puissances et les amener à une paix sincère ». (L'état normal serait donc la séparation ou la guerre .) « Quand on y a travaillé, on a toujours traité avec la philosophie dominante, les anciens Pères avec celle de Platon, saint Thomas avec celle d'Aristote ; et, à leur exemple, le P. Malebranche a traité avec celle de Descartes... » (658). L'impartialité de l'historien qui écrit les *Éloges* se satisfait de l'exposé des diverses solutions possibles du problème, mais sans doute l'homme a choisi. Supposons qu'il ait choisi, comme l'ont fait, chacun à leur manière, Descartes et Régis, de tenir les deux domaines séparés ; on voit bien qu'il déclare officiellement, et d'ailleurs sincèrement, que foi et raison y peuvent trouver leur compte (659) ; mais encore faut-il que foi il y ait, et que la raison ne prétende pas démontrer que ce qu'admet la foi est non-sens. Or, sur ces deux points, l'attitude de Fontenelle n'est pas exempte d'équivoque.

Il était en règles extérieurement avec la religion de son pays ; sa foi intime était inaccessible, sinon inexistante ; il y faudra revenir. Par ailleurs, dans des écrits anonymes, il a attaqué directement la religion chrétienne au nom de la raison, et nous en parlerons tout à l'heure. Essayons seulement maintenant de voir jusqu'où, selon lui, la raison, lorsqu'elle est livrée à ses seules forces, peut nous conduire touchant la nature

(658) *Éloge du P. Malebranche...*, *ibid.*, t. VI, p. 406.

(659) Il le dit ici-même dans le texte cité : « Ce n'est pas qu'on ne puisse... » ; et plus nettement encore dans l'*Éloge de Régis* : « M. Régis fait un partage si net entre la raison et la foi et assigne à chacune des objets et des emplois si séparés qu'elles ne peuvent plus avoir pour ainsi dire aucune occasion de se brouiller... L'éloignement où M. Régis tient la raison et la foi ne leur permet pas de se réunir dans des systèmes qui accommodent les idées de quelque philosophie dominant à la Révélation, ou quelquefois même la Révélation à ces idées... » Fontenelle expose ici les idées de Régis, d'après *L'usage de la Raison et de la Foi ou l'accord de la Foi et de la Raison* (1704), *Éloge de Régis*, *ibid.*, t. VI, p. 183.

de Dieu. Il faut bien avouer qu'elle ne nous donne rien de bien précis. Il y a quelque chose et quelque chose d'ordonné ; de là nous remontons à l'existence de Dieu : c'est la preuve *a contingentia mundi* conjugquée avec celle par les causes finales. Mais, d'abord, Fontenelle a pris soin de dire son mot sur l'inintelligibilité de la création *ex nihilo*. Dans sa discussion avec Malebranche sur les causes occasionnelles il s'exprimait ainsi : « Mon esprit est si faux qu'il me représente l'action de Dieu comme quelque chose qui, étant terminé et renfermé en lui-même, ne devrait rien produire au dehors » ; et encore : « je n'entends point comment cet être possible, qui n'est point, est averti que Dieu veut qu'il soit » ; « je n'entends point où il prend ce qui le fait être » (660). Et, sans doute, il s'agit là uniquement de prouver que, Dieu étant posé cause véritable de tous les êtres, on n'entend pas mieux pour cela le comment de l'action, et que l'idée d'une cause véritable n'implique pas la connaissance de la manière dont elle agit ; et cela peut s'entendre évidemment en un bon sens, pour qui a déjà une foi solide ; mais cela pourrait masquer aussi une objection libertine à la création ; en tout cas cela nous fait toucher du doigt l'inintelligible.

Du moins la cause nécessaire est en même temps ordonnatrice, et à son obscure toute-puissance vont se joindre une claire intelligence et une infinie sagesse. Mais déjà ses fins nous échappent. L'*Éloge de Leibniz* dit très formellement : « Ce qui appartient à la sagesse du créateur semble être encore plus au-dessus de notre faible portée que ce qui appartient à sa puissance » (661). Voilà donc de l'inintelligible au second degré. Et toujours cela se peut prendre en un sens excellent : la sagesse de l'Infini est insondable. Elle est une alliance d'une intel-

(660) *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, *ibid.*, t. VIII, p. 31.

(661) *Éloge de Leibniz*, *ibid.*, t. VI, p. 471.

ligence infinie et d'une bonté infinie. Mais, comme l'idée de l'infini n'est point, pour Fontenelle, une véritable idée, comme nous n'avons point du tout d'idée de l'infini, nous ne disons rien, en disant tout cela. Et encore on pourra penser que ce n'est là que mettre l'Être infini au-dessus de la raison humaine ; mais ni on ne croira sérieusement que Fontenelle adore le Dieu de la théologie négative, ni qu'il vive le Dieu de la foi pratique ; et pourtant il a prouvé Dieu ; alors qu'a-t-il prouvé ?

Si ses preuves sont sérieuses, et nous avons vu qu'elles le paraissent être, il a réuni, sous la dénomination de Dieu, les difficultés irréductibles, qui s'offrent, selon lui, à un contemplateur empiriste du monde. Dieu est le catalogue de nos principales difficultés. Qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, qu'il y ait un ordre plutôt qu'un chaos, de cela nous ne pouvons pas rendre compte, en tant qu'observateurs et en tant que savants. Il ne servirait de rien de dire que Dieu est la Nature, comme le pensent nombre de libertins, car la Nature est l'étendue ; mais pourquoi l'étendue devient-elle telle diversité, et pourquoi cette diversité s'organise-t-elle en tel ordre ? Il ne servirait de rien de dire, avec les croyants, que la raison de tout cela ils la connaissent, car ils ne la connaissent pas vraiment, de connaissance rationnelle, en cette vie ; il y faudrait penser l'infini ; ils l'espèrent en une autre vie, et Fontenelle ne croit point, on va le voir, à cette autre vie. Dieu serait donc comme une sorte d'inconnaissable, susceptible d'être opposé et aux croyants et à ces autres croyants, d'esprit par trop simple, que sont les fanatiques de l'incroyance.

Cette impression se confirmera peut-être, si l'on veut bien examiner les attaques directes et masquées de Fontenelle contre les religions révélées, et le credo extrêmement restreint que ces attaques impliquent ; mais si l'on se souvient, en même temps, que Fontenelle a prouvé Dieu, et tient à sa preuve de l'existence de Dieu.

CHAPITRE III

L'anticléricisme de Fontenelle Rome et Genève renvoyées dos à dos

La révocation de l'Édit de Nantes est du 18 octobre 1685. Fontenelle ne perdit point de temps pour dire son mot. Dans les *Nouvelles de la République des Lettres* de Janvier 1686, à l'article X, Bayle insérait, sans méfiance et sans mauvaise intention, l'« Extrait d'une lettre écrite de Batavia dans les Indes Orientales le 27 novembre 1684, contenu dans une lettre de M. de Fontenelle reçue à Rotterdam par M. Basnage ». Il publiait comme une curiosité ethnographique la composition d'un mystificateur, qui n'avait pas cru possible qu'on ne perçât pas à jour son histoire allégorique ; Fontenelle écrivait en chiffré, sûr qu'on lirait en clair, et que l'on tairait son nom ; il se prenait au piège de son badinage ; on le croyait sérieux, et on le nommait. Il risquait la Bastille ; et on ne l'y reprit pas (662).

(662) Bayle, *Extrait d'une lettre...*, ap. *N. R. L.* janv. 1686, art. X ds. *Œuvres diverses de M. Pierre Bayle...* La Haye, Cie des Libraires, 1737, 4 vol. in-fol°, t. I, p. 476.

— Pour la bonne foi de Bayle cf. plus haut, part. I, chap. I, p. 31 et notes (57), (58).

— Pour le danger couru par Fontenelle cf. Voltaire ap. *Œuvres complètes de Voltaire*, nouvelle édition... conforme pour le texte à l'édition de Beuchot... Paris, Garnier, 1879, in-8°, t. XXVI (Mélanges V), pp. 500 et 501, lettre *Sur les Français* (« De Fontenelle ») : « ... Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie ; mais, l'abbé Terrasson l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la Révocation de l'Édit de Nantes ; Fontenelle courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette Révocation et à celui des Jésuites. On les inséra dans un mauvais recueil intitulé *Le triomphe de la Religion sous Louis-le-Grand*, imprimé à Paris chez Langlois en 1687. »

L'histoire, bien comprise, et agrémentée du commentaire continu, que ses brèves allusions suscitaient inévitablement dans l'esprit du lecteur averti, ne manquait ni de gaieté ni d'insolence. Le correspondant imaginaire, qui écrit de Batavia à Fontenelle, lui raconte une guerre civile qui vient de désoler Bornéo. Nous traduirons et commenterons au fil du récit. « Dans l'île de Bornéo, dont nous sommes voisins, il n'y a que les femmes qui puissent avoir le Royaume ». Sur le trône pontifical les papes ont des robes de femmes ; on les espère aussi plus chastes que les hommes ordinaires ; telle sera la traduction, comme on va voir. Les peuples de Bornéo sont très « jaloux d'être gouvernés par des personnes qui soient véritablement de sang royal ». La tradition et la continuité de l'Église sont ici le grand point. Les gens du pays, pour être sûrs que les enfants de la Reine sont bien à elle, veulent « être présents aux accouchements des Reines ». L'usage était aussi, en France, d'ouvrir la porte de l'appartement de la Reine, au moment où elle accouchait ; mais il s'agit ici des Grands, qui s'assemblent en concile, pour valider l'accouchement d'un nouveau dogme, et le ratacher à ce qui déjà est admis dans l'Église.

Voici, en effet, que tout s'éclaire. « Il y a quelques années que la Reine, nommée Mliséo, mourut, et sa fille Mréo lui succéda. » Mréo, Rome, a succédé à Mliséo, Solime, Jérusalem (663). Tout le monde l'a d'abord reconnu pour héritière légitime ; mais « ensuite les nouveautés qu'elle introduisit peu à peu dans le gouvernement firent murmurer ». Le catholicisme actuel pourrait donc s'éloigner fort du christianisme primitif. « Mréo voulait que tous ses ministres fussent eunuques. » Le célibat imposé aux prêtres est une nouveauté. « Cepen-

(663) Solime ou Solima est un nom que l'on donne quelquefois à Jérusalem, cf. *Dictionnaire historique, critique, chronologique et littéral de la Bible* par le R. P. Dom Augustin, religieux bénédictin, abbé de Saint-Léopold de Nancy. » Paris 1722,, 2. vol. in-fol°, art. Solima.

dant elle ne les faisait mutiler que d'une certaine façon, qui n'empêchait pas les maris de se plaindre encore d'eux ». La règle du célibat ecclésiastique n'a jamais rien empêché. L'usage était que les Reines donnassent des « festins publics » ; Mréo retrancha « la moitié de ce que donnaient les autres Reines ». La communion se faisait jadis sous les deux espèces, puis les fidèles n'eurent plus le droit de boire le vin consacré. Le peuple avait d'autres sujets de mécontentement ; « le pain était sous son règne d'un prix excessif » ; on « accusait de certains magiciens, qu'elle avait à ses gages, de le faire périr avec des paroles ». En dépit des prières de l'Église, et grâce aussi un peu à la dîme ecclésiastique, les paysans de France vivaient misérablement aux environs de 1685 ; les prêtres catholiques, magiciens de la transsubstantiation, choisissaient bien leur temps pour transformer le pain en le corps du Christ (au lieu d'aider leurs paroissiens), et pour persécuter ceux qui rejetaient leur magie. On se plaignait aussi « de quelques prisons nouvellement bâties », où Mréo jetait les criminels, et « d'où elle les tirait pour de l'argent ». L'invention du Purgatoire et la vente des indulgences étaient pour l'Église une magnifique source de revenus, mais aussi de vexations pour ses tributaires. Il y avait encore pis ; les habitants de Bornéo étaient très choqués de ce que la Reine « faisait embaumer les corps de ses favoris » ; ranger les corps dans une « salle des cadavres », et exigeait qu'on « leur rendit ses respects » avant de pénétrer dans ses appartements, pratique insupportable pour des esprits « naturellement fiers et indépendants ». Les tombeaux des chrétiens, morts en odeur de sainteté, leurs images, leurs reliques, étaient les objets ridicules que l'on demandait à des gens de bon sens d'adorer, pour leurs vertus magiques, au lieu de les convier à tourner leur âme vers l'Être infini (664).

(664) Telle est pour nous l'interprétation la plus probable de ces mots : La salle des cadavres. » On pourrait cependant entendre les choses un peu

On était donc indisposé contre Mréo et, à la faveur du mécontentement, « voici une nouvelle Reine qui se présente » ; elle se dit fille de Mliséo et veut déposséder Mréo ; son programme est d'abolir toutes les nouveautés fâcheuses : « point d'eunuques chez elle, point de magiciens qui fassent enchérir le pain, point de salle pour les cadavres, point de prisons que selon l'ancien ordre, point de festins imparfaits ». Fontenelle transmet cette petite histoire à un protestant, et tout le mal qu'il lui a dit des catholiques n'a pu lui être que fort agréable à entendre ; mais Genève, après Rome, aura son paquet. « Eenegu, c'était le nom de la nouvelle princesse », avait l'avantage de ressembler « parfaitement » à la feuée Reine Mliséo, tandis que « Mréo n'en avait presque pas un trait » ; aussi « Mréo n'aimait point trop à se laisser voir en public », et au contraire Eenegu « faisait extrêmement valoir sa ressemblance ». Mais Mréo avait par ailleurs un très grand avantage ; « c'est qu'il était constant qu'elle était née de Mliséo » ; Eenegu essayait bien de faire croire que les « Seigneurs » qui en témoignaient avaient été corrompus, et « elle contait aussi une histoire de sa naissance, par laquelle elle se trouvait fille légitime de Mliséo » ; mais

autrement. A partir de Jules II, mort en 1513, on prit l'habitude d'embaumer le corps des papes. Le corps embaumé du dernier pape défunt, après exposition dans la chapelle Sixtine, puis dans la Basilique, était déposé dans une niche, d'où l'on avait retiré, la veille, le cercueil de son prédécesseur. Celui-ci était porté dans les cryptes du Vatican. Cf. Migne, *Encyclopédie théologique* ou série de dictionnaires..... p. p. M. l'abbé Migne. 50 vol. in-4°, t. VIII, *Dict^e de liturgie*, tome unique. Paris, 1846, art. Pape, colonne 398. Il pourrait ne s'agir que de la vénération qui s'attache aux « cadavres » des papes et aux papes. Le sens que nous avons donné paraît cependant plus riche ; et l'on voit mieux Fontenelle et ses correspondants se gaussant de concert à l'énumération de reliques telles que celles-ci : os de la gorge de saint Blaise, chef de saint Luc, Vraie Croix, sainte Lance, châsse de saint Christophe, où était une de ses épaules, os de la jambe de saint Sévère, épaule de saint Étienne, genoux de saint Rufillo, cheveux de la sainte Vierge, foin de l'étable de Bethléem, etc., etc., dont on trouvera l'inventaire dans la description de la Chapelle des Saintes Reliques dans X. Barbier de Montault (le chanoine) : *Les souterrains et le trésor de Saint-Pierre à Rome, ou description des objets d'art et d'archéologie qu'ils renferment*. Rome, Joseph Spithoever, 1866, in-12°, pp. 60 sq.

l'histoire en question était « presque incroyable, et pareille, à peu près, à celle du comte de Saint-Géran ». Que les Calvinistes admettent le mariage des ministres, voient dans la Cène un repas commémoratif, rejettent les images, les reliques, le purgatoire, sinon l'enfer, ils montrent quelque bon sens, en repoussant des superstitions ridicules ; mais ils ont encore leurs préjugés, et leur rêve d'une primitive Église ne doit pas les égarer, jusqu'à considérer les catholiques comme des hérétiques. Rome écarte les Bibles en langue vulgaire pour éviter les comparaisons du passé au présent, pour interdire le jugement propre en des matières où les débats de doctrine ne finiront jamais ; a-t-elle complètement tort ? S'il s'agit d'autre chose que de ce que peut établir la pure raison, il faut une autorité visible, qui a vécu d'une vie continue et une, l'Église des Apôtres et des Pères, des « Seigneurs », qui ont vu peu à peu naître Rome. Genève s'épuisera à se créer une tradition, elle est l'hérésie, et l'hérésie est multiple par définition. Sa naissance légitime vaut celle du comte de Saint-Géran.

L'allusion au comte de Saint-Géran donne la mesure du respect pour les choses sacrées de cet émule original de Bossuet dans la défense de l'Église catholique que se surprend à être Fontenelle. Les protestants, qui insistent sur la nécessité de la foi et de la grâce pour le salut, et méprisent assez facilement les pratiques du catholicisme, se font une tradition avec saint Paul et saint Augustin, et croient pouvoir rejeter tout le reste ; sans la totalité de la tradition, sans sa continuité, gare au soupçon d'illégitimité. L'histoire du procès Saint-Géran n'est ni plus ni moins claire que les prétentions des protestants (665). M. de Saint-Géran, gouverneur du Bourbonnais et prodigieusement riche, s'est marié à seize

(665) Cf. *L'enlèvement à la belle étoile. Histoire de M. de Saint-Géran* p. Mme Marie-Louise Pailleron, ap. Rev. des deux Mondes 15 mai, 1^{er}, 15 juin, 15 juillet, 1^{er} août 1926.

ans avec une jeune fille de quatorze ans, en 1619. En 1640 le ménage n'a pas encore d'enfants. Une sœur de Saint-Géran, la marquise de Bouillé, seule héritière éventuelle de l'immense fortune de son frère, a le plus grand intérêt à ce que les choses demeurent en l'état. Or, en 1640, Mme de Saint-Géran se dit enceinte. Mme de Bouillé, en l'absence de Saint-Géran, avec la complicité d'un sien amant, le marquis de Saint-Maixent, d'une sage-femme, la Goliard, et d'un intendant de Saint-Géran, Beaulieu, fait absorber un narcotique à Mme de Saint-Géran ; et, dans la nuit du 16 au 17 août 1741, où celle-ci accouche, elle lui vole son enfant ; il est confié à une nourrice comme enfant trouvé. On soutient à Mme de Saint-Géran qu'elle n'était pas enceinte. Les ennemis du gouverneur, un gouverneur en a toujours, se gaussent du père en expectative. La mère conserve l'idée fixe qu'on lui a volé son enfant. L'intendant Beaulieu, pris de remords, ramène l'enfant, et le fait passer pour son neveu. Des conversations surprises donnent l'éveil aux intéressés. Saint-Géran fait arrêter la Goliard ; elle avoue, se rétracte, meurt. Un procès, qui dure dix-sept ans, aboutit à faire reconnaître l'enfant, venu on ne sait d'où, comme héritier des Saint-Géran ; Beaulieu est mort dans l'intervalle sans éclaircir l'affaire. L'enfant prend le nom de Bernard de la Guiche, comte de la Palisse et de Saint-Géran, et le Roi l'agréé comme gentilhomme de la chambre. Mme de Saint-Géran est donc bien accouchée d'un enfant, puisque le Roi le dit. Tel est le genre de confiance que l'on peut avoir en l'apologétique protestante ; tel est le sérieux avec lequel il convient de parler des choses de la religion.

« Les uns tiennent pour la ressemblance contre la certitude de la naissance ; les autres pour la certitude de la naissance contre la ressemblance ». Les deux partis se sont donné des batailles très sanglantes ; aucun ne l'a encore définitivement emporté. « On

« croit pourtant que Mréo l'emportera. » Nous vous en manderons l'an prochain des nouvelles. Et si l'on songe que la Révocation fut accueillie par un universel applaudissement, qu'« à peine quelques-uns, parmi lesquels Vauban et Saint-Simon, s'affligèrent, et s'indignèrent tout bas », que des hommes comme La Bruyère, La Fontaine, approuvèrent l'Édit, que Mme de Sévigné le célébra, que Bossuet exprima « l'opinion publique » en y voyant un miracle, une merveille (666), on conviendra sans peine qu'il fallait une belle indifférence pour tenir entre les uns et les autres la balance égale, et que l'attitude de Fontenelle était un modèle d'impartialité blasphematoire. Il allait faire mieux.

(666) D'après Lavissee. *Histoire de France*, t. VII, 2^e partie, liv. VI, chap. III, p. 79 : « L'accueil fait à la Révocation. »

CHAPITRE IV

L'anticléricalisme de Fontenelle Les impostures des prêtres fabricants de miracles

Le Triomphe de la religion sous Louis-le-Grand représenté par des Inscriptions et des Devises avec une Explication en vers latins et français parut en 1687 (667). L'épître dédicatoire au Roi est signée du « très humble, très obéissant et très fidèle sujet et serviteur Le Jay, de la Compagnie de Jésus ». Fontenelle va être là en bonne compagnie, en celle de ses anciens maîtres. L'avertissement de l'ouvrage explique que le livre a été entrepris « par rapport à un panégyrique du Roi sur la destruction de l'hérésie, qui fut prononcé le 17 décembre par le P. Quartier, Jésuite, au collège Louis le Grand. Les Devises et les Inscriptions, qui sont la principale partie de ce petit livre, furent faites pour être placées dans la salle où se prononça la harangue » (668). Chaque devise, dans le petit livre, est commentée par des vers latins du P. Le Jay, et les vers latins sont traduits en vers français : « La traduction des vers latins est de l'Auteur des Dialogues des Morts ; cela doit suffire pour la faire estimer » (669). Cela doit aussi suffire à faire comprendre quels pouvaient être les sentiments de l'auteur de la

(667) « *Le Triomphe de la Religion sous Louis le Grand représenté par des Inscriptions et des Devises. Avec une explication en vers latins et français.* A Paris, chez Gabriel Martin imprimeur libraire, rue Saint-Jacques, au Soleil d'Or. MDCLXXXVII », in-18.

(668) *Ibid.*, avertissement, p. 11.

(669) *Ibid.*, *ibid.*, p. 12.

Relation de l'île de Bornéo en collaborant avec le P. Le Jay à exalter la gloire du Roi destructeur de l'hérésie. Traduisant le Jay il écrivait :

« L'hérésie éleva des temples odieux
 Qui du maître du ciel offensèrent les yeux.
 De son bras tout puissant il les eût mis en poudre,
 Mais Louis n'a-t-il pas un foudre
 Et n'est-il pas chargé de l'intérêt des cieux ? » (670)

Le traducteur avait fait preuve de souplesse, et sa soumission extérieure était exemplaire ; mais il avait une âme calme, et inflexible ; et déjà l'*Histoire des Oracles* avait paru, bien autrement meurtrière que la *Relation de l'île de Bornéo*. Ici on ne se bornait pas à dire son mot sur l'événement du jour, on attaquait directement le surnaturel ; et le plus étonnant est qu'on ne le vit pas tout d'abord (671).

Fontenelle avait pris cette fois d'étonnantes précautions. L'ouvrage paraissait sans nom d'auteur, mais à Paris et avec privilège du Roi ; l'anonymat ne devait pas être bien difficile à percer ; il n'était qu'une mesure de discrétion : il n'était pas besoin de faire beaucoup de bruit autour d'un livre, qui pouvait passer, après tout, pour une simple traduction. Le choix de ce moyen d'attaque, la traduction d'un ouvrage étranger, était une pré-

(670) *Ibid.*, p. 47.

(671) « *Histoire des Oracles*, à Paris, chez G. de Luyne, dans la Salle des Merciers, à la Justice. En la boutique de la veuve C. Blageart, Cour-Neuve du Palais, au Dauphin. Et T. Girard, dans la Grande Salle, à l'Envie. MDCLXXXVI. Avec privilège du Roy. »

Cette édition, la première (on a pris souvent celle de 1687 pour l'édition originale) a servi de base pour l'établissement de l'édition critique de Maigron : *Fontenelle. Histoire des Oracles*, Paris, Cornely, 1908, petit in-8° (société des textes français modernes).

L'excellente édition de Maigron contient : 1° une introduction qui relate tous les faits intéressant l'histoire de l'*Histoire des Oracles* ; 2° une note bibliographique ; 3° une reproduction des principaux passages de Van Dale et de Baltus se rapportant au texte de Fontenelle ; 4° une table analytique de concordance de Fontenelle, Van Dale et Baltus.

Nous citerons le texte de Fontenelle d'après cette édition.

caution beaucoup plus sérieuse. Fontenelle adaptait Van Dale (672) : on eût pu tout au plus lui reprocher un mauvais choix de ses lectures, et d'en faire profiter, un peu inconsidérément, le public français des honnêtes gens, qui ne se piquent pas d'aimer le latin des érudits. Il résumait, il transposait, il enchaînait, il simplifiait, il égayait d'agréments la matière ; mais, après tout, il ne faisait que la tâche d'un bon informateur, qui rend intéressant tout ce qu'il touche ; adapter n'est pas adopter. Il faisait mieux, il montrait, et ceci avec le plus grand sérieux, qu'à condition d'opérer quelques retranchements, on pouvait, on devait adopter les idées de son auteur. Ces retranchements, sur lesquels personne, à notre connaissance, n'a suffisamment insisté, étaient le coup de maître de Fontenelle. Il signalait par eux aux initiés la puissance du poison.

Van Dale avait écrit deux longues dissertations sur les oracles des païens ; dans la première (673), il essayait de montrer que les oracles des païens ne se sont pas tûs à la venue du Messie ; dans la seconde que ces oracles n'étaient à aucun degré l'œuvre surnaturelle des démons, mais rendus par des hommes, qui dupaient d'autres hommes, crédules et superstitieux. L'ouvrage est compact, bourré de longues citations d'auteurs anciens et modernes, de discussions de textes ; il marche tout armé, et fait la preuve de ce qu'il avance en cours de route ; mais, quoi qu'on en ait dit (674), il n'est nullement illi-

(672) « *Antonii Van Dale M. D. de Oraculis Ethnicorum dissertationes duae : quarum prior de ipsorum duratione ac defectu, posterior de eorumdem Auctoribus. Accedit et Schediasma de Consecrationibus Ethnicis.* Amstelædami, apud Henricum et Viduam Theodori Boom. Anno MDCLXXXIII »

Résumé par Bayle dans N. R. L., mars 1684, ce qui a peut-être attiré sur le livre l'attention de Fontenelle. La 2^e édition du *De Oraculis*, où l'ordre des deux dissertations est inversé, est de 1700.

(673) Van Dale changea l'ordre de ses dissertations après avoir lu Fontenelle.

(674) Maignon, *Fontenelle. Histoire des Oracles...*, introduction p. a : « c'est plein d'érudition et de science et c'est parfaitement rebutant... »

sible ; il est même amusant, et les exégèses les plus méticuleuses s'y égaient d'un humour latent, qui n'a point dû déplaire à Fontenelle. Cela s'accusera avec la seconde édition (1700) où il y aura des images, et qui ne sont pas innocentes, et des légendes explicatives pires que les images, pires souvent pour des catholiques, naturellement, car Van Dale est protestant (674 *bis* à 678).

(674 *bis* à 678) Van Dale y décrira très minutieusement, d'après les témoignages anciens et les récits de voyageurs modernes, les lieux où se rendaient les oracles ; de bonnes gravures commenteront le texte. Il n'y en a pas moins de trois pour Delphes. On jugera des moyens employés à la simple inspection des entêtes des légendes explicatives et de quelques-uns de leurs numéros. Voici d'abord l'état général des lieux. Titre de la légende : « *Adventus consultorum ad Oraculum Delphicum...* » « 1. Consultores jam primum advenientes, 2. Cauponae aliique qui Antistitum emissarii aut ministri erant. 3. Sacerdotes qui consultorum aures ac mentes superstitione adhuc magis implebant... 8. Peccatorum (tant pis pour les catholiques) jam ante commissorum confessiones ut ita melius quoque de consultorum postulationibus obsignatis libellis inscriptis judicare valerent (gravure n° 2 et légende p. 90).

Comment, maintenant, rendait-on à Delphes les oracles ? Titre de la légende « *Praeparatio ad reddenda atque accipienda responsa* ». « 1. Consultor orationibus se preparans ad accipienda responsa... ; 6. Sacerdotes (l'encens est de tous les temps chez les imposteurs), qui thymiamatis adyta obnubilabant, ut prospectus ad ista impediretur... ; 11. Antra ac speluncae cellaeve subterraneae, fraudibus parandis atque occultandis inservientia » (gravure n° 3 et légende p. 112). On pouvait là aussi approcher du saint des saints, on n'en voyait pas tout ; un peu d'esprit critique en montrerait les machines ; on les expose aux yeux : « *Pythia jam tripodis insidens et responsa reddens.* » « 1. Consultores propius, prae aliis, admissi ; 2. Sacerdos sub superstitioso illos retinens timore ; 3. Propheta qui quasi oracula responsa excipit... ; 6. Laureae frondes prospectum in adyta praepedientes ; 7. Sonitus (que ne peut-on faire avec l'encens et la clameur des grandes orgues ?) horribili modo adaucti per tubas locutorias similique instrumenta... 11. Fulgura ac tonitrua ab Antistitibus, etc., artificiose conficta adaugendo terrori ac superstitioni... ; » (gravure n° 4 et légende p. 147).

Pour l'oracle de Trophonius à Lébadie on voyait aussi d'abord tout le décor « *Praeparatio ad oraculum Trophonii* », l'entrée « 1. Os superius antri fatidici in quod consultor descendit », la sortie connue de tous, et les sortie secrètes ; « 7. Speluncae, atque aditus exitusque occulti » ; mais la seconde planche poussait l'allusion jusqu'à la caricature : « *Interiora antri Trophonii cum suis cellis ac fornicibus, etc.* » « 1. Consultor jam in antrum Trophonii protractus ; 2. Ipsi, post mentem obnubilatam ac turbatam, picturae et specula exhibitae, vocesque auribus ingestae... ; 5. Thymiamata (encore !) mentis obnubilationi adaugendae apposita ; 6. Sacerdotes, in subterraneis istis cellis, quae necessaria his imposturis, adornantes ; 7-8. Consultores suspecti... occisi ac per os non sacrum ejecti. » Les coiffures se transforment lentement, on le veut bien, et ont toutes des ancêtres plus ou moins lointains ; mais, valets à tout faire mis à part, tous les maîtres

Fontenelle avait mieux à faire, une œuvre plus prudente et plus scélérate. Van Dale, avec tout son appareil érudit, est très divertissant, par ce qu'il fourmille de bonnes histoires, tant anciennes que modernes : les meilleures de Fontenelle viennent de lui : mais Fontenelle en a laissé tomber beaucoup, et ce n'est pas sans mûre réflexion ; car certaines auraient mérité d'être retenues. Van Dale les emprunte à son érudition gréco-latine et Biblique, aux récits des voyageurs, à la chronique contemporaine ; il passe de saint Augustin à Eusèbe, à Grégoire de Tours, à Érasme, Rabelais, de Thou ; il n'ignore rien de l'*Histoire des diables de Loudun, ou de la possession des religieuses Ursulines* et du procès Grandier : « Urbanus ille Grandierius, falso crimine oneratus flammis ultatricibus traditus, horribili monachorum cum saevitia... » (679) ; il reproduit tout au long un récit de D. Balthazare de Monconys qui vit la supérieure des Ursulines quelque temps après le supplice de Grandier ; il la demanda au parloir et l'attendit « plus d'une grosse demi-heure », ce qui sentait son artifice. « Je la priai de me montrer les caractères que le démon qui la possédait avait marqués sur sa main lorsqu'on l'exorcisait » ; elle le fit. Monconys lut : Jésus, Maria, Joseph, F. de Salles « en lettres de couleur de sang ». La supérieure lui raconta comment Grandier avait « donné le maléfice au couvent », et tout ce qui s'en suivit. « Enfin je pris congé d'elle et auparavant je souhaitai de revoir sa main... Alors, la considérant bien, je lui fis remarquer que le rouge des lettres n'était plus si vermeil... Avec le bout de mon ongle j'emportai par un léger attouchement une partie de la jambe de l'M » (680).

du lieu, tous ces imposteurs dangereux, sont mitrés, et l'impression d'ensemble est irrésistible ; le texte du livre détaille toutes les comparaisons du passé au présent et, dans son raccourci, l'image les impose. (Gravure n° 5 et légende p. 187. — Gravure n° 6 et légende p. 195.)

(679) Préface non paginée de la 2^e édition.

(680) 1^{re} éd. pp. 255-256.

Van Dale parle avec une égale loyauté critique des démons de l'antiquité et du diable moderne, de la nécromancienne de la Bible, qui fit, à Endor, apparaître l'ombre de Samuel aux yeux de Saül (681), et de la Sainte-Vierge de Corcyre qui dit la bonne aventure au profit des gardiens de son image : « Verum propius accedamus ad ipsa oracula quorum exemplum hujus naturae adhuc inter illos qui Christianam religionem profitentur, obtinet in insula Corcyra, quodque hunc in modum a Georgio Wheler in itinerrario narratur : «... Les étrangers qui ont la curiosité de savoir si leurs amis sont morts ou vivants s'approchent de cette image et y appliquent une pièce de monnaie en pensant à quelqu'un de leurs amis. Si la personne dont ils s'enquièreut est vivante, la pièce s'attache à l'image ; mais, si elle est morte, la pièce tombe dans un sac qui est au-dessous, en sorte que, soit qu'elle soit vivante, soit qu'elle soit morte, le prêtre est assuré d'avoir la pièce de monnaie... » (682). Cette confrontation générale des histoires prétendues surnaturelles faisait l'affaire de Van Dale. Fontenelle n'y eût pas trouvé son compte.

Quelle que fut l'impartialité critique de Van Dale, elle se bornait en effet à discuter selon les mêmes méthodes tous les textes, et tous les récits versés au débat ; mais on eût peut-être pu y en verser d'autres. Lorsqu'on a fermé son livre, on conserve malgré soi l'impression que, pour une bonne part, les catholiques en font les frais. Fontenelle ne pouvait, ni ne voulait, le suivre dans cette voie. Le moment aurait été mal choisi, après l'esclandre de la *Relation de l'île de Bornéo*, pour reprendre la critique des magiciens catholiques ; mais, surtout, les pro-

(681) « Fatemur itaque fuisse et sub veteri et sub novo testamento, et esse adhuc malignos spiritus, eosque per Christum ejusque Apostolos e corporibus obsessorum ejectos. Non propterea tamen concedimus artes illas per mulierem eam in Endor patratas in gratiam Saulis ulla vi praeternaturali fuisse effectas : aut Diabolum aut ejus praetensas praestigias hic locum ullum habuisse... » 1^{re} éd., p. 201, il s'agit de : Samuel I, XXVIII, 7.

(682) Préface non paginée, 2^e éd.

testants se faisaient la part trop belle, en s'imaginant que les seuls catholiques étaient idolâtres et de mentalité païenne et primitive ; n'y avait-il pas de diables protestants ? N'y avait-il de sorciers et de possédés qu'en face des exorcistes Romains ? Si le livre gardait la manière polémique des réformateurs, il perdait la moitié de sa force ; car il s'agissait de tuer toutes les religions révélées, la prétendue réformée comme les autres.

On ne pouvait évidemment pas le dire, du moins pas autrement que ne l'a dit Fontenelle. Il le fit en procédant par omission. On vient de voir quel premier retranchement eut à subir Van Dale : les histoires modernes et relatives aux pays catholiques disparurent. Le second fut celui-ci, et prit toute sa valeur d'être signalé à l'attention du public bien pensant : on ne parlerait de rien qui, de près ou de loin, touchât à la magie. Le pas était glissant, mais Fontenelle intrépide, et il avait avec cela déjà sans doute un peu de ses futures aptitudes à jouer les Pères de l'Église : cela n'apparut que plus tard, lorsqu'il collabora à la rédaction des mandements du digne archevêque d'Embrun. Mgr de Tencin (683) : « Pour moi je déclare, que sous le nom d'oracles, je ne prétends point comprendre la magie, dont il est indubitable que le Démon se mêle ; aussi n'est-elle nullement comprise dans ce que nous entendons ordinairement par ce mot, non pas même, selon le sens des anciens païens, qui d'un côté regardaient les oracles avec respect comme une partie de leur religion, et de l'autre avaient la magie en horreur, aussi bien que nous. Aller consulter un nécromantien ou quelqu'une de ces sorcières de Thessalie pareille à l'Érieto de Lucain, cela ne s'appelait pas aller à l'oracle... » (684). Nous voici donc tranquilisés, le Diable chrétien sera respecté, et il le faut bien, puisqu'il fait partie intégrante d'une

(683) Voir plus bas « la Sagesse de Fontenelle » (« l'homme et ses relations »). Part. V, chap. I, pp. 544 sq.

(684) Fontenelle, *Oracles* (Maigron), préface, pp. vi et vii.

conception du monde et de l'histoire, où, sans lui, le mal serait inexplicable : si ce diable là tombait, Dieu en ressentirait le coup ; il n'est point question de lui, ne l'oubliez plus ; et vous voilà condamné tout du long de l'œuvre à ne songer qu'à lui.

Mais Fontenelle a de plus hautes ambitions ; il tend, pour le bien des fidèles, à établir une nouvelle tradition dans l'Église ; et il embarque, sans sourciller, l'excellent P. Thomassin dans cette galère. On est à l'Oratoire d'une piété fort éclairée ; on y a devancé Fontenelle ; il ne fait que développer, et étayer de preuves abondantes, une opinion que le P. Thomassin a jetée, comme en passant, dans sa *Méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement les poètes*. Fontenelle cite l'article XIX, du chapitre XXI, du livre II de cette *Méthode*, et, du P. Thomassin, il ne cite que ceci : « La véritable raison du silence imposé aux oracles était que par l'invocation du Verbe Divin la Vérité éclairait le monde et y répandait une abondance de lumières tout autres qu'auparavant. Ainsi on se détrompait des illusions des augures, des astrologues, des observations des entrailles des bêtes, et de la plupart des oracles, qui n'étaient effectivement que des impostures, ou les hommes se trompaient les uns les autres par des paroles obscures et à double sens. Enfin, s'il y avait des oracles où les démons donnaient des réponses, l'avènement de la Vérité incarnée avait condamné à un silence éternel le Père du Mensonge. Il est au moins bien certain qu'on consultait les démons lorsqu'on avait recours aux enchantements et à la magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, et comme l'Écriture l'assure de Saül » (685).

(685) *Ibid.*, *ibid.*, pp. viii, ix. Ouvrage du P. Thomassin : *La Méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les lettres humaines...* 3 vol. in-8°, t. I, 1681 ; t. II et III, 1682. Cf. notre note (271) et texte à notes (271) à (276). La citation de Fontenelle contient l'art. XIX et les premières lignes de l'article XX.

Distinction des oracles d'une part et des enchantements et de la magie de l'autre, hypothèse que la plupart des oracles pourraient être des impostures humaines, disparition des oracles avec le progrès des lumières dues à la diffusion de l'Évangile, ce qui ne s'est pas fait d'un coup, parce que les esprits peu à peu « se désabusèrent, ce qui suppose encore des fourberies humaines » ; tout ce qu'expliquera Fontenelle est dans le P. Thomassin (686). Il ne s'agit pas d'autre chose que de distinguer un peu mieux ce qui est de foi, et que nous respectons profondément, et ce qui n'est qu'une tradition incertaine, dont on peut discuter en toute liberté : d'autant plus librement qu'on a soi-même une tranquillité dans la croyance aux vérités révélées qui est au-dessus de tout soupçon. A ce travail l'Église ne peut que gagner.

Voire. Quand on lit d'un peu plus près le P. Thomassin, on sent toute la fertilité d'esprit de Fontenelle. L'Oratorien, sur le point qui nous occupe, n'est pas autrement crédule ; mais il est croyant par ailleurs, et cela se sent, même quand il traite de notre question. Il est fort à l'aise en ce qui concerne l'accord de la raison et de la foi (Fontenelle l'est un peu moins). La raison naturelle, la lumière naturelle et la foi sont pour lui deux façons de connaître, identiques en leur fond, car elles ont en Dieu leur source commune. Aussi lit-il les anciens poètes avec une entière naïveté ; il fait chez eux le départ de ce qui vient de la lumière naturelle non corrompue, de la révélation primitive qui éclaire tout homme, et de ce qui vient de la chair et des artifices du démon. Avec cela, à la suite de Bochart et de Huet (et l'auteur de l'essai sur *l'Origine des Fables* en rirait sous cape) il croit que les Grecs ont tiré toute leur sagesse de l'Orient, des Égyptiens et des Phéniciens, qui la tiraient eux-mêmes des descendants,

(686) Fontenelle, *ibid.*, *ibid.*, pp. ix et x.

de Noé (687). Tout ce qui est bon dans les lettres antiques vient donc ou de la raison naturelle non corrompue, ou de récits transmis de peuplades qui ont été en relations avec les Hébreux à d'autres peuplades, ou d'emprunts plus ou moins déguisés faits à la Bible, le livre le plus ancien du monde.

Dans ce cadre, mais dans ce cadre, il a beaucoup de bon sens. Il essaie de réduire au minimum l'intervention du Démon dans le monde ; mais il parle très fréquemment de lui, et Fontenelle n'en parle que pour dire qu'il n'en parlera pas, car son action n'est pas en question, elle est de droit ; point n'est besoin d'y insister ; et d'autant moins qu'il ne s'agit que d'elle, et de la ruiner, et celle de Dieu, et tout miracle avec elle. Le Père du Mensonge, comme dit le P. Thomassin, existe sans conteste ; mais comme, après tout, ainsi que tout être, il tire de Dieu son être, il n'y a pas intérêt à surestimer la positivité de sa malignité ; son éloignement de Dieu lui donne assez d'indépendance pour n'être pas le bien, mais pas assez pour faire le mal autrement qu'en singeant le bien, seule positivité véritable : « Il est toujours avantageux, pour la gloire de la religion chrétienne, qu'avant sa naissance même elle ait rempli et occupé toute la Terre, soit de ses ébauches formées par les rayons de la raison naturelle, soit de ses ombres par la communication qui s'est faite de l'Écriture aux gentils mêmes, soit de ses figures malicieusement imitées par les démons, qui ont rendu témoignage à la Vérité par les efforts mêmes qu'ils faisaient pour la tourner en ridicule » (688). Le Démon et les démons ne sont que des singes, mais enfin ils sont : « Ils faut encore considérer que le Prince des démons voulant passer pour le véritable Dieu, comme les Écritures nous l'apprennent, il a imposé aux païens, et s'est fait adorer

(687) Cf. notre texte à notes (271) à (276).

(688) Thomassin, *op. cit.*, t. I, part. I, liv. I, chap. XVII, § V, p. 224.

sous le nom de Jupiter. En cela même, il y a beaucoup de réflexions utiles à faire. Car si le Jupiter d'Homère, et des autres poètes par conséquent, porte des qualités de souverain, de seul maître, de tout puissant, de très sage, c'est que ni les démons, ni les hommes n'ont jamais pu ignorer, ni dissimuler, que l'unité, la souveraineté, la toute puissance et la sagesse infinie sont les apapages de la véritable divinité. Et si ce même Jupiter paraît assujetti à des servitudes, à des passions, et à des excès, qui sont très éloignés de la nature divine, c'est qu'un singe ne peut si bien contrefaire l'homme qu'il ne fasse toujours paraître qu'il n'est qu'un singe » (689).

Tel était le garant dont Fontenelle invoquait le témoignage, sous le prétexte qu'accordant un rôle aussi restreint que possible au Malin dans le monde, il l'excluait à bon droit des oracles, et qu'il fallait, en effet, aussi peu de bon sens pour le croire sans critique auteur des oracles des païens que pour ajouter foi, sans discernement, à toutes les histoires des sorciers et du sabbat par exemple. Aux interventions du Malin, au Démon qu'on évoque, au pacte avec le Diable, aux dangers que court l'âme pécheresse qui s'adonne à la magie noire, Fontenelle croyait aussi, sans aucun doute, puisqu'il exceptait de la discussion actuelle la magie, « dont il est indubitable que le Démon se mêle » (690). Et il n'y croyait certainement pas sans discernement, car il y devait croire avec toutes les réserves d'un Oratorien, fort modéré, mais non pas modérément croyant.

Malebranche, autre Oratorien, avait donné l'exemple d'une foi indubitable, alliée à un esprit critique averti en ce qui concerne les histoires de magie ; il ne pouvait cependant pas ne pas croire à la magie, en bon chrétien qu'il était, comme Fontenelle. Au chapitre de la *Recher-*

(689) *Id.*, *ibid.*, t. I..., part. I, liv. II, chap. II, § VII, p. 333.

(690) Fontenelle *Oracles* (Maignon), préface; p. vi.

che, où il avait parlé des sorciers par imagination et des loups-garous, il avait dit : « Le plus étrange effet de la force de l'imagination est la crainte déréglée de l'apparition des esprits et des sortilèges, des caractères, des charmes, des lycanthropes ou loups-garous, et généralement de tout ce qu'on s'imagine dépendre de la puissance du Démon » ; mais il n'avait pas oublié d'ajouter, en fidèle sujet de l'Église : « Cependant je ne doute point qu'il ne puisse y avoir des sorciers, des charmes, des sortilèges, etc., et que le démon n'exerce, quelquefois, sa malice sur les hommes par une permission particulière d'une puissance supérieure » (691).

Fontenelle connaissait bien Malebranche ; ils avaient aussi que dans l'Oratoire on chérissait particulièrement la mémoire de saint Augustin, et dans son garant, le P. Thomassin, il y avait un résumé excellent de ce qu'il faut croire, selon saint Augustin, en ces délicates matières ; ceux qui liraient la petite phrase de Fontenelle : « la magie, dont il est indubitable que le Démon se mêle », l'entendraient certainement en un aussi bon sens que si le P. Thomassin l'eût écrite en marge de ces réflexions : « Je crois que quelque bonne opinion que les lecteurs puissent avoir d'eux-mêmes, ils ne refuseront pourtant pas de régler leurs sentiments et leurs maximes, dans des matières si obscures, sur celles de saint Augustin, qui a été la plus grande lumière que Dieu ait donnée à son Église, après les Apôtres... La première maxime de saint Augustin est de ne pas facilement croire, et de ne pas aussi trop généralement et trop opiniâtrement nier, tout ce qui se dit de ces sortes de faits merveilleux... La seconde maxime de ce Père est de rechercher les causes de ces effets prodigieux, en cas qu'ils soient arrivés, et d'en rechercher qui ne donnent rien aux démons qu'avec la

(691) Malebranche, *Recherche*, liv. II, part. III, chap. dernier, § I, « Des sorciers par imagination et des loups-garous ».

permission de Dieu, et qui ne leur donnent pas trop, mais aussi qui ne leur ôtent pas tout. La troisième maxime de saint Augustin semble être qu'il ne faut pas juger des siècles passés par les nôtres, quand il s'agit du pouvoir des démons. Jésus-Christ a vaincu les démons... ; mais, avant son arrivée, le Démon régnait en quelque manière avec un pouvoir absolu parmi les gentils » (692).

Fontenelle marchait donc au combat sous la triple armure de l'anonymat, de la traduction, et de l'exception de magie ; et, pour faire œuvre pie en maintenant les droits de la libre discussion au sein de la communauté chrétienne, il adapta Van Dale ainsi qu'il suit : Il modifia d'abord l'ordre des deux dissertations de son auteur. Van Dale parlait en premier lieu de la persistance de certains oracles après la venue du Christ, puis discutait sur l'intervention des démons dans les oracles. Fontenelle comprit bien que, pour frapper fort et donner tout son sens masqué à l'attaque, il fallait dégoûter d'abord les lecteurs du surnaturel ; il le fit, en montrant ridicules les hypothèses d'interventions démoniaques, quand les explications naturelles suffisaient, et qu'après tout elles suffisaient toujours. Ce point acquis, une exposition historique, dans la seconde dissertation, corroborait tout simplement ce qu'avait établi la première : comme ils avaient vécu naturellement, naturellement aussi mouraient les oracles ; certains tenaient bon plus longtemps, végétaient, disparaissaient, reparaissaient, pour languir et finir ; d'autres étaient, dès avant le Christ, tombés en désuétude. La seconde dissertation avait même l'avantage de gagner un subtil ragout d'impiété à être ainsi placée. L'action miraculeuse de la venue du Christ devenait un cas particulier de l'action des démons. Le Diable tenait si fort à Dieu qu'il fallait miner le premier si l'on

(692) Thomassin, *op. cit.*, t. II, part. II, liv. II, chap XXIV, § VIII, pp. 455 et 456.

voulait abattre le second. Van Dale, qui avait moins de ménagements à garder dans la forme que Fontenelle, mais qui n'avait pas non plus sa froide violence, sentit du moins sa vigueur logique, et, dans la seconde édition du *De Oraculis veterum Ethnicorum*, adopta l'ordre de Fontenelle (693).

Fontenelle employait deux méthodes de réduction du miracle, l'une que l'on pourrait appeler physico-psychologique, l'autre critique et historique. La première n'est qu'une application du principe de la constance des lois naturelles : les circonstances varient, mais les lois ne varient pas. C'est le point de vue de l'homme pour lequel il y a une histoire, mais une histoire en droit intelligible (694). Si les circonstances sont semblables, ou partiellement semblables, à celles d'aujourd'hui, les mêmes effets sont à prévoir ; si elles diffèrent, les différences ne seront pas irréductibles ; elles restitueront, à l'analyse, des éléments dont nous connaissons les lois d'interdépendance ; nous pourrons donc, nous donnant des conditions initiales, prévoir, pour le passé, ce qui se passerait, si les choses se passaient naturellement, et, si elles se sont ainsi effectivement passées, nous n'avons aucune raison de les expliquer surnaturellement. Cette méthode s'applique à tous les faits, et par suite aussi bien aux faits psychologiques qu'aux faits physiques.

L'autre méthode consiste essentiellement ou à reconstituer correctement des conditions initiales, à partir desquelles on pourra raisonner sainement, et prévoir ce qui a pu effectivement se passer, ou à éliminer tous les prétendus faits, qui n'ont, très probablement, jamais eu lieu, et sur lesquels il est inutile de se donner le ridicule de raisonner pour les expliquer. Les deux procédés se complètent à merveille, et leur emploi systématique pour

(693) *Antonii Van Dale.....dissertationes duae quarum nunc prior agit de eorum origine atque auctoribus... cum figuris aeneis...* 1700, in-4°.

(694) Cf. plus haut, « l'Histoire et l'accident » (part. III, chap. VI).

éliminer ce qui n'est pas, parce qu'il n'est pas établi, ou parce qu'il sort du cadre des lois naturelles, jouant à partir de ce qui est établi, montrerait à lui seul que, sous le nom d'*Oracles*, comme l'a indiqué Lévy-Bruhl, Fontenelle s'est attaqué aux miracles (695).

Étant entendu que tous les faits et textes sont empruntés à Van Dale, et que Fontenelle y ajoute son esprit, souvent meurtrier, la démonstration se poursuit allégrement de la sorte : Il s'agit de distinguer la vraie religion des préjugés, que, trop souvent, on confond avec elle. La religion établit qu'il y a des démons, mais, les oracles étant séparés de la magie, elle n'établit point que les oracles païens aient été rendus par des démons. Ne consultons donc sur ce point que notre raison et les faits. L'opinion que nous combattons fait figure de dogme, parce qu'elle a été celle des premiers chrétiens ; mais on sait bien que l'antiquité d'une opinion et sa vérité sont deux choses. Voyons plutôt quelles furent les raisons des premiers chrétiens d'attribuer les oracles aux démons ; puis ce que valent ces raisons. Les chapitres, I, II, III de la première dissertation étudient les raisons des premiers chrétiens ; les chapitres IV, V, VI pèsent la valeur de ces raisons. Beaucoup d'histoires plus ou moins extraordinaires, qui couraient dans l'antiquité, auraient été difficilement explicables pour les chrétiens si les démons n'en avaient pas fourni la clef (696). Les démons existant pour les chrétiens, il fallait leur trouver un emploi : et, plus on trouvait à les employer, plus leur existence était consolidée. Leurs opérations avant la venue du Christ et leur abaissement à la venue du Christ s'adaptaient exactement au système de la religion chrétienne (697). Enfin le christianisme primitif a été imbu de Platonisme ;

(695) Cf. plus haut, « la nature sans miracles » (part. III, chap. II, III, IV) et note (521).

(696) Fontenelle, *Oracles* (Maignon), chap. I.

(697) *Id.*, *ibid.*, chap. II.

mais dans Platon (Fontenelle, avec Van Dale, attribue à Platon l'*Épinomis*) il y a toute une démonologie. S'il ne reconnaissait pas de mauvais démons, Porphyre et Jamblique en reconnaissaient. Ils leur attribuèrent pêle-mêle beaucoup de fonctions, les unes magiques, en quoi ils avaient raison, les autres comme de rendre des oracles. Les chrétiens firent chorus. On aimait mieux admettre le miracle quotidien des païens ; on en était quitte pour leur en retirer le bénéfice, en disant : il est dû à de mauvais démons. Il eût été beaucoup plus difficile, pour les uns et les autres, de réaliser et de prouver l'inexistence du miracle. A ces raisons, joignez le goût du merveilleux, qui est de tous les temps, et tout s'éclaire. La mentalité des premiers chrétiens les conduisait donc naturellement, dans les circonstances de ce temps, à imaginer ce qu'il imaginèrent (698).

Mais que valent les raisons des premiers chrétiens ? Il leur faut des démons pour expliquer les histoires extraordinaires qu'on débitait dans l'antiquité sur les Oracles ; mais le premier point est de savoir si ces histoires sont vraies ; « assurons-nous bien du fait avant que de nous inquiéter de la cause ». Le comparatiste de l'essai sur l'*Origine des fables* sait que la critique historique se forge ses outils en tirant du présent des leçons applicables au passé : « En 1593, le bruit courut que, les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstadt, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux Chrétiens ni aux Turcs. » Rullandus,

(698) *Id.*, *ibid.*, chap. III.

Ingolsteterus, Libavius, en dissertèrent. « Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent...; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre. » (699)

Le danger est seulement un peu plus grand en histoire qu'en physique : « On raisonne sur ce qu'on dit les historiens, mais ces historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents ? » ; et en matière de faits qui paraissent intéresser la religion, la partialité est presque fatale. On peut être un des grands hommes de l'Église et être abusé par son zèle. Eusèbe, par exemple, fait l'honneur de la croire à l'histoire du pilote Thamus, racontée par Plutarque dans son dialogue des « Oracles qui ont cessé. » Dans ce dialogue, Cléombrote conte cette histoire, en disant la tenir d'Épithersès : Thamus, au cours d'une navigation, reçut commandement d'une voix mystérieuse d'annoncer que le Grand Pan était mort : lorsqu'il le fit, on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements. Tibère assemble des païens très savants pour apprendre qui était ce grand Pan, et il fut conclu que c'était le fils de Mercure et de Pénélope. L'histoire a d'abord le défaut d'être, dans un traité de Plutarque, côte à côte avec des histoires évidemment absurdes, et données cependant tranquillement pour des relations de voyages réels. En second lieu, l'histoire de Thamus « ne peut recevoir un sens raisonnable ». Si le Grand Pan était un démon, le maître des démons, condamné au silence par la mort du Christ, arrivée sous Tibère, les démons, dont on crut entendre les gémissements, n'avaient pas besoin de l'intermédiaire de Thamus pour se faire savoir sa mort les uns aux autres. Quelles raisons avaient ils de révéler aux hommes leur faiblesse ? Dieu les y forçait ? Mais cela aurait dû, alors, servir à désabuser les

(699) *Id.*, *ibid.*, chap. IV, pp. 32 et 33. L'histoire est dans Van Dale (1^{er} éd., p. 473), elle y est moins drôle, mais drôle néanmoins.

esprits du paganisme ; et on n'en conclut même pas que le Grand Pan était mort, mais on l'entendit du fils de Mercure et de Pénélope. Si le Grand Pan était Jésus-Christ lui-même, libérant par sa mort les hommes du pouvoir du Démon, quelle apparence que les démons aient été annoncer sa mort qui leur était funeste ? Dieu les y contraignait ? mais la volonté de Dieu aurait eu quelque effet ; et personne pourtant ne prit cemot de Pan en son vrai sens : « Plutarque vivait dans le second siècle de l'Église, et cependant personne ne s'était encore avisé de dire que Pan fut Jésus-Christ, mort en Judée. » Mais, parce que Jésus-Christ était mort sous Tibère, et parce que cette histoire favorisait l'opinion d'oracles rendus par des démons, et condamnés à se taire par la mort du Christ libérateur, il fallait conter cette histoire comme une histoire vraie (700).

Un oracle merveilleux de Sérapis, rendu à Thulis, roi d'Égypte, un autre de l'Apollon de Delphes à Auguste, disant que l'enfant Hébreu lui ferme la bouche, d'autres qu'Eusèbe a tirés de Porphyre, et dont le sens est très incertain, comme aussi l'origine, enfin toutes les histoires les plus remarquables ne résistent pas à la critique (701) : « C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de près on trouve que ces oracles, qui paraissent si merveilleux, n'ont jamais été » (702).

Les premiers chrétiens ont cru à des oracles rendus par des démons, parce que cela leur paraissait s'accorder à merveille avec le système de leur religion. La chose est-elle bien sûre ? L'Écriture ne nous apprend nulle part que les démons président aux oracles. S'ils avaient été rendus par de mauvais démons, Dieu nous l'eût sans doute dit, pour nous empêcher de croire qu'il les rendit lui-

(700) *Id.*, *ibid.*, chap. IV, pp. 38, 39, 40, 41. Fontenelle a parlé aussi de l'histoire de Thamus, chap. I, pp. 12 et 13.

(701) *Id.*, *ibid.*, chap. IV, pp. 41-48.

(702) *Id.*, *ibid.*, chap. IV, p. 48.

même. Si les démons rendaient réellement des oracles, les païens étaient après tout excusables d'y croire, car comment se désabuser de la croyance à une révélation surnaturelle, si la statue d'un dieu se met effectivement à parler ? Ils auraient été plus coupables s'ils avaient persisté dans leur aveuglement, alors que la raison naturelle eût suffi à leur dévoiler les fourberies de leurs prêtres. Mais, s'il y avait eû là des fourberies, et qu'ils eussent pu s'en convaincre, combien les chrétiens auraient eû d'avantage à les démasquer, et à écraser en cette occasion les païens sous le ridicule. L'adroit Porphyre avouait au contraire volontiers que les oracles étaient l'œuvre des mauvais démons, car, pour les oracles dont les chrétiens étaient contents, il les rendait par là suspects, et, pour ceux qu'ils pouvaient réprouver, il en mettait la folie ou la barbarie au compte des génies mauvais (703). Il eût été plus avantageux aux chrétiens, tout bien pesé, de faire une autre hypothèse ; il ne fallait qu'y penser.

Enfin les chrétiens ont suivi Platon, et Porphyre, et Jamblique, en remplissant le monde de créatures intermédiaires entre Dieu et l'homme ; mais les démons ne sont pas établis si solidement que cela par le paganisme ; la raison, et il ne s'agit que d'elle, est perplexe en cette matière, car Homère confond le plus souvent les dieux et les démons ; Hésiode distingue quatre espèces de natures raisonnables, dieux, démons, demi-dieux ou héros, et hommes, et se perd dans des rêveries concernant l'âge jusqu'auquel vivent les démons ; Plutarque discute très sérieusement ce point, pour s'arrêter à un chiffre, 9720, qui a des perfections Pythagoriciennes ; et c'est d'Hésiode et d'Homère que les démons sont passés dans la philosophie de Platon, qu'il convient de lire sans le prendre à la lettre, puisqu'à la façon dont il parle de l'amour dans le *Ban-*

(703) *Id.*, *ibid.*, chap. V : « Que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas si bien qu'on le pense avec la Religion. »

quel, on peut juger du sérieux avec lequel il peut écrire des autres démons. En un mot, sur tout cela, la révélation seule nous éclaire ; l'Écriture nous dit qu'il y a des génies, ministres des volontés de Dieu ; nous le croyons donc ; mais jamais la raison, à elle seule, ne comblera le vide infini qui est de Dieu à l'homme ; quelque multitude de créatures démoniaques qu'elle y intercale, il y aura toujours une distance infinie entre Dieu et quelque créature que ce soit, fût-elle le plus noble des génies : « Lorsque Dieu traite avec les hommes, par le moyen des anges, ce n'est pas à dire que les anges soient nécessaires pour cette communication, ainsi que Platon le prétendait ; Dieu les y emploie pour des raisons que la philosophie ne pénétrera jamais, et qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui seul » (704). La raison seule ne sait rien des êtres intermédiaires, et la révélation ne parle pas des démons dans les oracles ; la voie est libre.

Ici, Fontenelle flâne un moment, avant d'en venir à la démonstration directe des impostures des prêtres des païens. Il a dit les raisons des premiers chrétiens de croire à l'intervention des démons dans les oracles ; il a montré qu'elles ne valaient rien. En trois chapitres (VII, VIII, IX), il ramasse les raisons de fait que l'on peut opposer à un prétendu consentement universel touchant l'opinion qu'il combat. De grandes sectes de philosophes païens n'ont pas cru qu'il y eût quoi que ce soit de surnaturel dans les oracles ; les Platoniciens et les Stoïciens les estimaient ; mais les Cyniques, les Péripatéticiens, et les Épicuriens s'en moquaient. Avec cela, tous les Grecs allaient consulter les oracles sur leurs affaires, tout comme, à Rome, Cicéron pouvait argumenter contre les Stoïciens et l'haruspicine, sans que la pratique de la religion Romaine cessât d'aller son train : « Apparemment, il en était de même des oracles ; y croyait qui voulait ;

{704} *Id.*, *ibid.*, chap. IV, et p. 59 pour *cit.*

mais on ne laissait pas de les consulter. La coutume a sur les hommes une force qui n'a nullement besoin d'être appuyée de la raison » (705). Les habiles pratiquaient, et pensaient à leur guise. Le peuple ne se posait pas de questions. Pourtant cela est peut-être un peu plus compliqué. L'attitude religieuse des anciens est difficile à définir. Les Athéniens condamnèrent Socrate, respectueux de la pratique, et ils admettaient les plaisanteries irrespectueuses d'Aristophane dans le *Plutus* et les *Oiseaux*. Il y a de l'inconcevable en histoire ; mais peut-être le peuple pratiquait-il pour se délivrer d'inquiétudes qu'il aurait eues sans cela, et sans que cependant cela impliquât beaucoup de foi : « Ainsi ce n'était peut-être pas une chose si constante, même parmi le peuple, que les oracles fussent rendus par des divinités. » Quant aux grands capitaines, si les oracles ne leur convenaient pas, ils passaient outre. Nous aurions donc grand tort « de croire les auspices ou les oracles plus miraculeux que les païens ne les croyaient eux-mêmes ». Et que l'on ne dise pas que, parmi les anciens, si certains ne croyaient pas au miracle, d'autres y croyaient ; l'autorité n'est pas égale : « Il faut des forces pour résister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre » (706). On n'est même pas sûr que tous les anciens chrétiens aient cru que les oracles fussent rendus par les démons dans tous les cas. Clément d'Alexandrie appelle fourberies quantité d'oracles ; Eusèbe donne toutes les raisons qui prouveraient, à un autre, que les oracles sont des impostures, puis les attribue aux démons, sans donner ni de nouveaux exemples, ni de nouvelles raisons ; Origène semble bien n'attribuer les oracles aux démons que « pour s'accommoder au temps et à l'état où était alors cette grande dispute entre les chrétiens et les païens » ; pour gagner quelque chose sur

(705) *Id.*, *ibid.*, chap. VII, et p. 70.

(706) *Id.*, *ibid.*, chap. VIII, et pp. 75, 79.

ces derniers, il fallait leur accorder le surnaturel de leurs oracles, puis les attribuer aux démons, pour ne pas y intéresser la vraie divinité : « Les chrétiens ne prenaient pas tant cette opinion à cause de la vérité qu'ils y trouvaient qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnait à combattre le paganisme » (707). Il n'y a donc point de consentement universel, qui vaille, à opposer aux arguments qui démontreront directement l'imposture.

Les fourberies des prêtres sont alors établies dans neuf chapitres (X à XVIII), qui sont parmi les plus mordants de Fontenelle. Quand on connaît les principaux ressorts de la nature humaine, ceux qui demeurent sous les changements des temps et des mœurs et des idées, on reconnaît à certains effets, dans certaines circonstances, la présence et l'activité de l'homme. La Pythie philippisait, au dire de Démosthène ; Cléomène corrompait la supérieure des prêtresses de Delphes ; des citoyens, bannis par Hippias, soudoyaient la Pythie ; l'oracle de Jupiter Ammon avait des complaisances pour Alexandre, pour Auguste, amoureux de Livie ; Lysandre préparait la corruption de Delphes : « On corrompait les oracles avec une facilité qui faisait bien voir qu'on avait affaire à des hommes » (708). Alexandre voulait qu'Éphestion devînt divinité après sa mort, et Éphestion rendait des oracles ; Adrien faisait les mêmes folies pour Antinoüs : « Sans doute ces nouveaux oracles faisaient faire des réflexions à ceux qui étaient le moins capables d'en faire. N'y avait-il pas assez de sujets de croire qu'ils étaient de la même nature que les anciens, et, pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaräus, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon même, ne suffisait-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Éphestion et d'Auguste ? » (709).

Mais entrons « dans le détail des artifices que pra-

(707) *Id.*, *ibid.*, chap. IX, et pp. 83, 85.

(708) *Id.*, *ibid.*, chap. X, et p. 86.

(709) *Id.*, *ibid.*, chap. XI, et pp. 93, 94.

tiquaient les prêtres », en examinant un peu les lieux où étaient rendus les oracles. Les pays montagneux, pays riches en cavernes naturelles, de populations rustiques et d'esprit lourd, abondaient en oracles ; ainsi la Béotie : « C'était là un bon pays pour les oracles ; des sots et des cavernes. » L'auteur de l'essai sur l'*Origine des Fables* ne renie pas son comparatisme impartial. L'affirmation qu'en tout pays on a traversé une période fort longue, caractérisée par une mentalité primitive aussi naturelle que notre mentalité actuelle, mais il raccorde à ses idées, indépendantes de la polémique, l'offensive qu'il est en train de mener : « Je ne crois point que le premier établissement des oracles ait été une imposture méditée, mais le peuple tomba dans quelque superstition, qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en profiter. » Delphes avait pour elle les exhalaisons de son sol, qui faisaient danser les chèvres, et qui entêtaient au point de faire parler dans un demi délire ; cela avait déjà quelque chose de divin ; elle avait pour elle l'horreur que d'elles mêmes les cavernes inspirent, sa situation à mi-chemin de la montagne du Parnasse, son environnement de précipices, qui lui étaient autant de fortifications naturelles, la montagne qui la dominait en forme de théâtre et qui multipliait les échos ; il n'en fallait pas plus pour qu'il y naquît naturellement un oracle. Mais supposons celui-là né ; à son imitation, on en mit d'autres dans des endroits aussi favorables, « parce que les prêtres en avaient reconnu la commodité ». Le lieu bien choisi, et convenablement aménagé, on avait soin de tenir le sanctuaire proprement dit à l'abri des yeux du profane ; c'est à cela qu'il faut attribuer les nombreuses contradictions des anciens au sujet de leurs oracles ; ils ne parlaient que par ouï dire du sanctuaire. Quelques gens très puissants, il est vrai, pénétraient, de loin en loin, dans les sanctuaires, mais seuls, quand on avait fait sortir tout le monde, et pris ses précautions ; et ces gens très puissants,

un Alexandre, un Vespasien, un Titus, avaient intérêt à « faire valoir » les oracles. La règle générale était le secret ; les sanctuaires ténébreux contenaient « toutes les machines des prêtres ». « Rufin nous décrit le temple de Sérapis, tout plein de chemins couverts. » « Daniel découvrit l'imposture des prêtres de Bélus, qui savaient bien rentrer secrètement dans son temple pour prendre les viandes qu'on y avait offertes... et, si les prêtres mangeaient bien en la place des dieux, à plus forte raison pouvaient-ils parler en leur place. » Les voûtes augmentaient la voix ; on devait se servir de trompettes qui multipliaient le son ; le chevalier Morland passe pour inventeur de ces trompettes ; mais, selon le père Kirker, Alexandre en avait déjà une. Enfin, on était parfois submergé d'agréables parfums : « c'était l'arrivée du dieu qui parfumait tout. Jugez si des gens, qui poussaient jusqu'à ces minuties, presque inutiles, l'exactitude de leurs impostures, pouvaient rien négliger d'essentiel » (710).

Ils consolidaient leur pouvoir en ne négligeant, en effet, aucune circonstance qui pût leur être profitable, et en se créant des complices, conscients ou inconscients. Ainsi ils marquaient des jours où il n'était pas permis de consulter l'oracle. Cela avait d'abord un air de mystère, qui est toujours avantageux, et cela leur permettait aussi de renvoyer les gens, en les convoquant à jour dit, et de faire leurs préparatifs dans l'intervalle. Ils gagnaient encore du temps en prescrivant des sacrifices qui devaient précéder la consultation ; ils se renseignaient cependant sur le consultant et sur ce qui l'amenait. Ils liaient à eux les gens du pays, ou leurs aides, en les initiant à des mystères qui engageaient à un secret inviolable, en les obligeant « à faire aux prêtres une confession de tout ce qu'il y avait de plus caché dans leur vie ; et c'était, après cela,

(710) *Id.*, *ibid.*, chap. XII, et pp. 101, 103, 103, 103, 107, 107, 107 et 109, 110.

à ces pauvres initiés à prier les prêtres de leur garder le secret ». Joignez à cela l'intérêt de ceux qui habitent une ville, où on ne vit que d'oracles, et vous comprendrez que les arrivants sont circonvenus de toutes parts ; il le faut pour les duper commodément (711).

Si les oracles se rendent sur des billets cachetés, on les décachètera sans laisser de traces de l'ouverture ; les procédés à employer sont décrits dans Lucien. Si on ne se hasarde pas à décacheter, on tâchera de savoir adroitement ce qui amène les gens à l'oracle. Quand il s'agit de gens connus, on peut être déjà orienté. On peut mettre aussi le postulant entre les mains d'espions, qui le promènent dans les musées annexés aux temples, qui cherchent à le faire parler, lui ou ses domestiques. Il n'en faut pas plus pour expliquer les succès du faux prophète Alexandre dans le Pont (712). Les oracles rendus en songes avaient l'avantage d'être plus merveilleux encore ; mais ils n'étaient pas plus difficiles à organiser que les autres. Le plus fameux était celui de Trophonius, en Béotie. Pausanias, qui le consulta, en a donné une description fort ample ; Fontenelle la résume, puis montre tous les éléments humains qui entraient en jeu dans cette affaire : « Il ne nous est que trop aisé de faire nos réflexions sur tout cela ». Les prêtres, pendant différents sacrifices préparatoires, avaient tout le loisir d'examiner « si on était propre à être envoyé dans l'ancre ». Des ablutions, des expiations, des voyages nocturnes, des passages dans des cavernes étroites et obscures « remplissaient... l'esprit de superstition, de frayeur et de crainte ». Des machines pouvaient jouer dans ces ténèbres ; on était privé du contrôle que fournit le toucher, car on avait les mains embarrassées de « compositions de miel, qu'il ne fallait pas lâcher ». Préparé et drogué, affolé de

(711) *Id.*, *ibid.*, chap. XIII, et p. 113.

(712) *Id.*, *ibid.*, chap. XIV.

parfums, d'images, de bruit et de mouvement, « quand on sortait de là, tout hors de soi, on disait ce qu'on avait vu, ou entendu, à des gens qui, profitant de ce désordre, le recueillaient comme il leur plaisait, y changeaient ce qu'ils voulaient, ou enfin en étaient toujours les interprètes ». L'oracle d'Amphiaraüs, en Attique, prête aux mêmes réflexions ; et quant aux songes prophétiques des prêtres eux-mêmes, dormant sur des billets cachetés, ils sont, naturellement, encore plus faciles à expliquer (713).

On ne pouvait pas ne pas réussir à duper des gens crédules, ou qui avaient intérêt à le paraître, si l'on prenait bien ses mesures pour prédire à coup sûr, et ne jamais voir ses prédictions démenties par l'événement. A cela a servi de tout temps l'ambiguïté des oracles : « Un des plus grands secrets des oracles, et une des choses qui marque autant que des hommes s'en mêlaient, c'est l'ambiguïté des réponses, et l'art qu'on avait de les accommoder à tous les événements qu'on pouvait prévoir » (714). Un jour on s'aperçut de toutes ces finesses ; quand la religion triompha hautement du paganisme, sous les empereurs chrétiens, on démolit des temples ; on mit à jour tous les chemins couverts qui étaient nécessaires aux machinations des prêtres ; on mit à la question des prêtres païens, qui avouèrent leurs ruses et leurs impostures (715). Mais, qu'on ne croie pas que pour cela le paganisme et ses fourberies aient fini tout d'un coup. Les sorts le font bien voir. Ils étaient, dans l'antiquité, le plus souvent des espèces de dés ; on les jetait, ou on les faisait sortir d'une urne ; les prêtres savaient les manier et, en tout cas, ils étaient « maîtres de l'explication ». On apprend bien des choses à voir comment se donnaient les sorts à Dodone, à Antium, à Préneste. La chose n'est

(713) *Id.*, *ibid.*, chap. XV, et pp. 124 et 125.

(714) *Id.*, *ibid.*, chap. XVI, et p. 127.

(715) *Id.*, *ibid.*, chap. XVII.

pas morte ; jadis « dans l'Orient les sorts étaient des flèches, et, aujourd'hui encore, les Turcs et les Arabes s'en servent de la même manière ». Il arrivait que dans la Grèce et l'Italie les sorts étaient tirés « de quelque poète célèbre comme Homère ou Euripide : ce qui se présentait, à l'ouverture du livre, était l'arrêt du ciel ». Le croirait-on ? « Les sorts passèrent jusque dans le christianisme ; on les prit dans les livres sacrés, au lieu que les païens les prenaient dans leurs poètes ». On en a des exemples dans saint Augustin, dans Grégoire de Tours. « L'Église est enfin venue à bout d'exterminer cette superstition, mais il lui a fallu du temps. Du moment que l'erreur est en possession des esprits, c'est une merveille si elle ne s'y maintient toujours (716). »

La trouée était faite, et la seconde dissertation pouvait être brève : « La plus grande difficulté qui regarde les oracles est surmontée, depuis que nous avons reconnu que les démons n'ont point dû y avoir de part. Les oracles étant ainsi devenus indifférents à la religion chrétienne, on ne s'intéressera plus à les faire finir précisément à la venue de Jésus-Christ ». Le nouvel apologiste de la religion chrétienne, pas plus que son prédécesseur janséniste, n'ignorait que l'art des préparations est une partie importante de l'art de persuader. Sept chapitres, au lieu des dix-huit de la première dissertation, suffirent à régler la question de la cessation des oracles, et des causes de leur extinction. L'opinion qui affirme leur cessation à la venue de Jésus-Christ est établie sur de faibles raisons : 1^o) sur des oracles qui auraient été rendus sur la cessation des oracles ; 2^o) sur « l'aveu des païens », qui disent, vers le temps de Jésus-Christ, que les oracles ont cessé. Pour le premier point, on a affaire à des oracles qui, en général, n'ont pas même été rendus ; ils ont été ou fabriqués par les chrétiens, ou reçus par

(716) *Id.*, *ibid.*, chap XVIII, et pp. 136, 138, 139, 140, 140 et 141.

eux avec trop de crédulité. Pour le second point, le texte capital est le dialogue de Plutarque *Sur les Oracles qui ont cessé* ; il ne prouve pas ce qu'on veut lui faire dire ; un texte de Cicéron, dans le *De Divinatione*, ne prouve pas davantage que tous les oracles aient cessé à la venue de Jésus-Christ. (717).

Il n'y a pas de vérité simple et unique, et qui sente son miracle, à établir en cette matière, car très naturellement les auteurs anciens se contredisent sur le temps de la cessation des oracles ; cela tient à ce que les oracles pouvaient très bien, au moment où ils en écrivaient, ne plus être dans leur ancienne vogue, sans être pour cela tout à fait ruinés ; ils n'étaient plus rien, et ils étaient encore quelque chose ; de plus « il arrivait qu'un oracle était ruiné pour un temps et qu'ensuite il se relevait » ; ce dut être le cas pour Delphes et Dodone (718). On peut préciser la chose pour Delphes et quelques autres oracles. Celui de Delphes, vers le temps de la naissance de Jésus-Christ, « n'avait pas cessé tout à fait », mais était « interrompu », car il a parlé depuis. Suétone, dans la *Vie de Néron*, dit que l'oracle de Delphes l'avertit « qu'il se donnât de garde des 73 ans ». Néron le saccagea ensuite ; il put être ainsi à demi muet jusqu'à Domitien, en sorte que Juvénal ait pu dire qu'il ne parlait plus ; mais il ne fut pas muet tout à fait, comme le montrent des textes de Philostrate dans la *Vie d'Apollonius* de Tyane, qui a vu Domitien. Du temps de Plutarque, qui vivait sous Trajan, l'oracle était encore sur pied. Sous Adrien, Dion Chrysostome dit qu'il consulta l'oracle. Sous les Antonins, Lucien atteste son existence. Spartien fait de même du temps de Sévère. Clément d'Alexandrie le dit mort vers le même temps, mais peut-être s'agit-il d'une interruption, ou d'une médiocre vogue ;

(717) *Id.*, *ibid.*, *Seconde dissertation*, début, p. 142 et chap. I.

(718) *Id.*, *ibid.*, 2^e dissert., chap. II, et p. 152.

d'après Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, il n'était pas ruiné dans la jeunesse de Constantin ; Constantin le fit piller ; il se releva cependant encore une fois et Julien l'envoya consulter. « Si l'oracle de Delphes a été plus loin, du moins nous ne pouvons pas pousser plus loin son histoire. » On peut faire pour d'autres oracles des réflexions analogues : point de cessation brusque (719).

En fait, il n'y a eû de cessation générale des oracles qu'avec la fin du paganisme ; et le paganisme n'a fini ni brusquement (ni miraculeusement) : « En général, les oracles n'ont cessé qu'avec le paganisme, et le paganisme ne cessa pas à la venue de Jésus-Christ. » Fontenelle décrit les attitudes successives, à l'égard des deux religions, de Constantin, de Constantius et Julien, de Julien, de Valentinien ; il montre tout au long, d'après Prudence, que l'aspersion du sang, dans les taurobolies et les criobolies, avait encore lieu sous Valentinien. La ruine du paganisme fut consommée en Égypte et à Rome sous Théodose ; mais il ne mourut pas pour cela d'un coup : « Lors même que Rome était assiégée par Alaric, sous Honorius, elle était encore pleine d'idoles ». Enfin, l'exercice de la religion païenne « fut défendu, sous peine de la vie, par une constitution des empereurs Valentinien III et Martien, l'an 451 de Jésus-Christ » ; ce qui n'empêche pas que des traces du paganisme subsistèrent : dans le vi^e siècle, l'empereur Justin prend parmi ses autres qualités dans une inscription « celle de souverain pontife » (quelle meilleure trace de paganisme ?) ; les empereurs chrétiens non seulement reçoivent les titres de « divinité », mais « se les donnent eux-mêmes » ; et quant aux sacrifices humains, démoniaques s'il en fut, ils durent eux-mêmes très tard, jusqu'à fin du iv^e siècle. La cause est entendue (720).

(719) *Id.*, *ibid.*, 2^e dissert., chap. III, et p. 155, 155, 160.

(720) *Id.*, *ibid.*, 2^e dissert., chap. IV, et pp. 164, 174, 175, 176, 177.

Il y a mieux : le paganisme n'eût-il pas été établi, les oracles eussent pris fin néanmoins ; (le christianisme se dissoudrait-il un jour, sans qu'une autre religion eût besoin pour cela de lui donner le coup de grâce ?). On peut en effet assigner des raisons particulières de la décadence des oracles. En Grèce, la conquête Romaine dut leur porter un coup fatal, car, tandis que les Romains leur attachèrent peu d'importance, les Grecs n'eurent plus de grands intérêts sur lesquels les consulter (721). Il est vrai que le discrédit commença pour eux dès avant la conquête Romaine : « Dès le temps de Pyrrhus, Apollon était réduit à la prose, c'est-à-dire que les oracles commençaient à déchoir » ; mais aussi, du temps d'Alexandre, et un peu avant Pyrrhus, « il se forma dans la Grèce de grandes sectes de philosophes qui se moquaient des oracles, les Cyniques, les Péripatéticiens, les Epicuriens... » ; « quand les oracles avaient commencé à paraître dans le monde, heureusement pour eux la philosophie n'y avait point encore paru » (oui, heureusement pour eux, et pour les miracles) (722). Enfin, il n'est pas d'imposture qui ne finisse par se discréditer par son succès même. Les fourberies les mieux ourdies finissent par se découvrir par différentes aventures ; on est si sûr de soi qu'on ne prend plus les mêmes précautions ; on froisse à ce point les passions fondamentales des hommes qu'on leur ouvre les yeux. A force d'expérience il fallut bien se désabuser, et « les prêtres y aidèrent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusaient de leur faux ministère. Ils croyaient avoir mis les choses au point de n'avoir besoin d'aucuns ménagements ». Les dieux devenaient amoureux des belles femmes ; leurs prêtres y trouvaient leur compte, mais non pas les maris. « Les crimes des prêtres, leur insolence, divers évène-

(721) *Id.*, *ibid.*, 2^e dissert., chap. V.

(722) *Id.*, *Ibid.*, 2^e dissert., chap. VI, et pp. 190, 191, 193.

ments, qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude et la fausseté de leurs réponses, auraient donc enfin décrédité les oracles, et en auraient causé la ruine entière, quand même le paganisme n'aurait pas dû finir. Mais il s'est joint à cela des causes étrangères. D'abord de grandes sectes de philosophes Grecs, qui se sont moqués des oracles, ensuite les Romains, qui n'en faisaient point d'usage, enfin les chrétiens, qui les détestaient, et qui les ont abolis avec le paganisme » (723).

Pas un mot de cette longue discussion physique, psychologique et historique n'est suspect, et tous le sont. Tout se passe mécaniquement et sans les diables ; tout se passe par des ressorts humains et sans intervention surnaturelle ; tout se résume à discuter si des faits sont ou non établis historiquement ; et tout cela sert la cause de la vraie religion, qui croit aux miracles, mais ne parle pas de miracles à la légère ; qui se fonde sur la révélation et la tradition, mais limite ce qui est révélé à ce qui est écrit dans les textes sacrés, et la tradition à ce qui permet de remonter sans ambiguïté au sens qui est contenu dans la lettre de l'Écriture. Mais voilà aussi, pour ceux qui sauraient lire, la magie bafouée, et elle est de foi, et on ne l'excepte que pour ne songer qu'à elle ; et il ne faut que se souvenir des magiciens Romains, ceux de la *Relation de l'île de Bornéo*, magiciens de l'eucharistie, pour voir comme, en ruinant le Diable, on met en danger Dieu. Comme celle du Malin son intervention, qui le chasse, est expulsée de l'histoire. Et voilà encore tout le personnel des religions révélées devenu fort suspect. Est-il croyant ? Il est à coup sûr dépourvu d'esprit critique ; d'intention pure ? il ne peut pas ne pas être partial. Ne croit-il plus ? il défendra l'institution, et par tous les moyens. Crédulité ridicule ou

machiavéisme à demi inconscient, à demi réfléchi, et le mélange des deux, tel est le tableau de la tradition dont l'Église est fière. Elle est très forte, de la toute puissance de l'irrationnel merveilleux et de la multitude de ses complices, gens et intérêts ; mais tout s'use et la prophétie est claire : l'expérience et les lumières, et l'appui de quelques philosophes, feront passer tout cela.

On est tout à fait étonné que Fontenelle n'ait pas été immédiatement inquiété. En fait, il ne le fut que vingt ans plus tard, quand le P. Baltus, Jésuite de Strasbourg, l'attaqua, et fit paraître tout le venin caché dans l'*Histoire des Oracles* (724). On comprend bien pourquoi l'attaque pouvait paraître avoir plus de chances de réussir en 1707, le Roi ayant vieilli, et le parti des dévots s'étant fortifié à la cour. Elle faillit d'ailleurs, à cette date, être couronnée de succès. Malgré tout, elle se produisait bien tard, et la situation de Fontenelle était déjà si solide, ses amitiés si nombreuses et puissantes, qu'elle échoua. Nous y viendrons tout à l'heure ; mais on ne paraît pas s'être demandé pourquoi elle n'eut pas lieu immédiatement en 1686, ou presque aussitôt. Fontenelle venait à Paris fréquemment ; il n'y était pas encore, semble-t-il, définitivement installé (725) ; il voyait certainement beaucoup de gens ; il allait du Mercure galant, rendez-vous des beaux esprits, à la petite maison du Faubourg Saint-Jacques, séjour de Varignon, de l'abbé de Saint-Pierre, et rendez-vous des savants. Journalistes qui préparent les chemins de l'Académie Française, académiciens de l'Académie des Sciences, qui adoptent, pour ainsi dire, par avance leur futur secrétaire perpétuel, ces relations donnent déjà un peu par-

(724) « Réponse à l'*Histoire des Oracles* de M. de Fontenelle de l'Académie française. Dans laquelle on réfute le système de M. Van Dale sur les auteurs des Oracles du Paganisme, sur la cause et le temps de leur silence ; et où l'on établit le sentiment des Pères de l'Église sur le même sujet. A Strasbourg, chez Jean Renau l' Doulessecker. MDCCVII. »

(725) Cf. plus haut nos notes (14) et (24) et texte à notes (24) et (24 bis).

tout des entrées et des appuis. L'intime ami de Mme de la Mésangère, qui souvent descend chez elle à Paris, connaît aussi, de près ou de loin, nombre de gens du monde. Il est très répandu ; il est très lu, après les *Dialogues des Morts* et les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* ; mais enfin, il n'est pas encore un bien grand personnage, de ceux qu'on hésite à attaquer. On risquait plus gros plus tard, et pourtant on l'a fait.

La solution serait peut-être que le pouvoir n'a nullement été mécontent qu'il publiât ses *Oracles* ; on pourrait, sans d'ailleurs être capable de le prouver en rigueur, aller jusqu'à dire que, ce faisant, Fontenelle a été « inspiré ». Mais, parce qu'il n'était pas homme à aliéner, si peu que ce fût, l'indépendance profonde de sa pensée, il a trompé les gens sur la marchandise ; on lui aurait demandé, à des fins de haute police, un remède à la superstition ; il aurait fourni, sans trembler, un poison contre la religion établie. Il va sans dire qu'on ne sait pas si la chose eut lieu ; mais elle pourrait s'être produite sans qu'il en restât de traces. Il serait encore fort possible qu'aucune tractation effective n'eût jamais été envisagée, et que Fontenelle eût joué, à lui tout seul, les deux rôles de l'inspirateur et de l'inspiré. Imaginez-le, choisissant son temps, semblant faire spontanément ce qui peut être le plus agréable au pouvoir, consolidant l'ordre établi, et, cependant, plaçant sa mine avec sang-froid ; il eût été invulnérable, et, peut-être, c'est ce qu'il a fait.

Il était le neveu de Thomas Corneille, et en excellents termes avec son oncle ; depuis 1674, quand il venait à Paris, s'il n'avait pas d'autre souci en tête, il logeait chez lui (725 bis). Or, en 1677, Thomas Corneille a commencé de collaborer avec Donneau de Visé, l'auteur du *Mercure*, qui publie sa gazette depuis 1672 ; ils auront même à ce point partie liée qu'en 1681 interviendra

entre eux un contrat d'association. La publication, où l'on raconte les nouvelles de la cour et de la ville, a un grand succès (726). Visé est bien en cour ; il a pension de cinq cents écus ; il est journaliste et auteur dramatique ; on peut songer à utiliser ses talents. Un homme fort intelligent et lettré, le premier lieutenant de police, La Reynie, y pensera. La marquise de Brinvilliers a été exécutée le 16 juillet 1676. Son procès a fait un bruit considérable ; on ne parle plus que de poudres de succession. Les marchands de poison sont difficiles à distinguer des sorciers, les sorciers des chiromanciens, et les chiromanciens fourmillent, à Paris et en province ; on vient les voir pour savoir l'avenir ; puis, souvent, on leur demande les moyens de l'assurer, par procédés magiques, accompagnés de l'administration de drogues. L'opinion s'affole. Les gens qui ont la tête solide voudraient mettre à la raison les vrais criminels, ridiculiser les marchands de bonne aventure, calmer les gens crédules, et les empêcher de glisser à des fréquentations, qui, de proche en proche, font naître des espoirs, des tentations, des actes graves. La Reynie, en même temps qu'il procède à des arrestations qui permettent de faire parler des coupables avérés, et d'instruire, se met en rapports avec Donneau de Visé. Il s'agit de mettre au théâtre le procès monstre qu'on instruit, et qui va se dénouer, partiellement, en « chambre ardente », de 1679 à 1682. Donneau de Visé collabore avec Thomas Corneille, et, le 19 novembre 1679, *La Devineresse ou les faux enchantements*, comédie, est représentée à Paris par la troupe du Roi ; la pièce, qui a un très grand succès, est publiée au mois de février suivant. La Reynie a fourni tous les renseignements nécessaires sur le procès en cours ; toute une bande a été arrêtée, dont la plus curieuse figure est Catherine Deshayes,

(726) Cf. G. Reynier, *Thomas Corneille, sa vie et son théâtre*. Paris, Hachette, 1892, in-8°, p. 76 sq.

dite la Voisin, femme d'Antoine Monvoisin, joaillier, fière de son métier de sorcière, rendant des oracles, vendant cher une science à laquelle elle croit ; avec cela intrigante, maîtresse en escroqueries, grande criminelle, assistée de diseurs de messes noires, d'empoisonneurs, de faux monnayeurs, de prestidigitateurs, de chercheurs de pierre philosophale, qui la dupent parfois elle-même, menant grand train, buvant ferme, recevant les plus grands noms, avec deux mille cadavres dans son jardin. On ne sait d'ailleurs pas bien jusqu'où rebondira l'enquête ; mais, autant la chose est tragique, autant il faut calmer les nerfs du public ; il ne faut pas le faire frissonner, mais le faire rire, et montrer que les prétendus magiciens ne sont que des farceurs. Dans la pièce de Thomas Corneille et de Visé, la Voisin devient Mme Jobin, et elle fait elle-même la théorie de son art, qu'in'est qu'une duperie : Les hommes « donnent dans toutes les sottises qu'on leur débite et, quand une fois ils se sont laissés prévenir, rien n'est plus capable de les détromper. Voyez-vous, mon frère, Paris est le lieu du monde où il y a le plus de gens d'esprit, et où il y a aussi le plus de dupes. Les sorcelleries dont on m'accuse, et d'autres choses qui paraîtraient encore plus surnaturelles, ne veulent qu'une imagination vive, pour les inventer, et de l'adresse pour s'en bien servir » (727). Fontenelle, avec ses *Oracles*, pouvait passer pour ne rien faire d'autre que continuer son oncle, ou encore se continuer lui-même, après avoir pris modèle de son oncle, puisqu'en 1681 il avait fait jouer, sous le nom de Visé, sans grand succès d'ailleurs, une comédie de *La Comète*, où il raillait les préjugés des astrologues et de leurs fidèles (728).

(727) Cf. F. Funck Brentano, *La Devineresse. Une féerie pour la réforme des mœurs sous Louis XIV*, brochure, Paris, Thorin, 1895, pr. la citation de *la Devineresse*, ibid., p. 13, pr. l'affaire des poisons, cf. du même : *Le Drame des Poisons. Étude sur la société du XVII^e siècle et plus particulièrement la cour de Louis XIV, d'après les Archives de la Bastille*. Paris, 1900, in-8°.

(728) Il s'agit de la comète de 1680, celle sur laquelle réfléchit Bayle.

Fontenelle avait encore une carte excellente dans son jeu. Depuis 1672, le Roi était en délicatesse avec ses parlements à l'occasion des affaires de sorcellerie et de leur répression (729). Le Roi croyait au Diable et à Dieu, et il y pensa davantage en vieillissant sans doute, mais, quand il n'était pas mal conseillé ou mal renseigné, il pouvait voir plus clair que certains de ses sujets. En l'espèce, les parlementaires parfois voyaient rouge, certains parlements surtout, comme celui de Rouen, dont Fontenelle ne pouvait pas ignorer les faits et gestes, ni qu'ils avaient déplu en haut lieu.

Les juristes avaient une tendance naturelle, car professionnelle, à croire aux crimes de sorcellerie ; chargés d'instruire et de réprimer en vertu d'ordonnances qui étaient le droit, ils admettaient difficilement que toute la procédure consacrée en ces matières et toutes les tortures et brûlures, infligées antérieurement par leurs confrères, fussent dépourvues de tout sens. Pourtant, là comme ailleurs, les idées étaient en voie de changer ; mais il y avait des résistances. Dès le milieu du xvi^e siècle, sorciers et sorcières sont traduits, en général, non plus devant des juges ecclésiastiques, mais devant les juges ordinaires, royaux ou municipaux ; ils n'y gagnent, semble-t-il pas beaucoup. Le procureur général Nicolas Rémy en Lorraine (730) à la fin du xvi^e siècle, le conseiller de Lancre (731) au pays Basque et à Bordeaux, en 1609, ont laissé de terribles souvenirs. Le parlement de Rouen, pays de Fontenelle, s'est spécialisé dans les procès de bergers sorciers. Ces pauvres gens, de mentalité très primitive, à moitié vétérinaires par métier, sont très fréquemment dénoncés ; ils se défendent mal, ou avouent ;

(729) Cf. Henri Carré, *Quelques mots sur la sorcellerie dans les provinces de l'Ouest au XVI^e et au XVII^e siècles*, ap. *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2^e trimestre 1927), p. 46 sq.

(730) Cf. Pfister, *Nicolas Rémy et la sorcellerie en Lorraine à la fin du XVI^e siècle*, ap. *Rev. Historique*, t. XCIII, XCIV, 1907.

(731) Cf. Henri Carré, *op. cit.*, p. 43.

ils croient d'ailleurs très sincèrement eux-mêmes aux maléfices et aux histoires du sabbat. On les brûle, ou on les pend. En 1618 huit sont pendus ; en 1638 quinze ; en 1649 huit voient leur peine réduite au bannissement. En 1670, le parlement juge et condamne si fort que ses prisons sont remplies d'accusés ; quelques-uns y meurent de misère. Louis XIV somme le parlement de Rouen de dire quelle est sa jurisprudence en matière de sorcellerie. Les parlementaires répondent par des remontrances et, pour justifier leurs arrêts rigoureux, invoquent l'Écriture Sainte, les constitutions des empereurs de Rome et les ordonnances des rois. En 1672, Louis XIV répond par un arrêt de son conseil qui ouvre les prisons de Rouen aux personnes détenues pour fait de sortilège (732).

Depuis 1667, La Reynie est Lieutenant de Police ; il peut aider le Roi à se confirmer dans l'idée qu'il convient de distinguer les vrais criminels, empoisonneurs, assassins, sacrilèges, des criminels en imagination, qui n'ont fait ces choses-là qu'au sabbat et en rêve. Après le procès de la Brinvilliers, quand est arrêtée la bande de la Voisin, le Roi est épouvanté de l'étendue du mal réel. Sa « chambre ardente » siège du 10 avril 1679 au 21 juillet 1682, avec une suspension du 1^{er} octobre 1680 au 19 mai 1681 ; mais quatre cent quarante-deux inculpations, trois cent soixante-sept prises de corps, dont cent huit maintenues, trente-six condamnations à mort avec question ordinaire et extraordinaire, deux morts en prison, cinq condamnations aux galères, vingt-trois bannissements, ne vident point l'abcès ; il y a des gens qui ont des complices si haut placés que leur procès ne peut être instruit. Louis XIV fait retirer les pièces, suspendre les séances de la chambre ; tout est mis sous scellés chez le greffier Sagot ; à la mort de celui-ci, le

(732) *Id.*, *ibid.*, p. 46.

Roi fera apporter le coffret qui contient les documents, et les brûlera, le 13 juillet 1709, en présence du chancelier Pontchartrain (733). La Reynie avait espéré justice plus complète ; le Roi s'est en tout cas convaincu que, sous le nom de pratiques démoniaques, on confond quantité de choses, qui ne sont nullement comparables. En 1682, par une déclaration applicable à toute la France, il essaie d'arrêter les condamnations à mort pour le fait exclusif de sortilège. Il distingue entre magiciens ou sorciers et les criminels de droit commun. Contre les seconds, qui sont surtout des empoisonneurs, la déclaration prend de sages précautions, en réglementant la préparation, la circulation et le débit des drogues, et en spécifiant la peine capitale pour les criminels convaincus. Pour les premiers, ils sont considérés comme des imposteurs faisant quantité de dupes, et sont expulsés de France. S'ils ont entraîné leurs dupes à des sacrilèges positifs, la peine capitale leur doit être appliquée. L'ordonnance ne condamne donc plus directement des sorciers comme sorciers, mais des imposteurs doublés d'escrocs, et des sacrilèges. Elle ne parle plus, et cela peut indigner les traditionnalistes, ni de pactes avec le Démon, ni de marques du Démon sur le corps de l'accusé, ni de transports au sabbat, ni de toutes les folies dont rêve la superstition, et dont connaissaient officiellement les parlementaires dans les procès qu'ils intruisaient (734).

Parce que les corps constitués ne changent pas leurs habitudes en un jour, et d'autant moins qu'ils se croient en accord avec l'opinion publique, en 1686 encore, il pouvait paraître opportun de ridiculiser de prétendues diableries qui n'étaient que des fourberies. Comme il calmait les têtes échauffées, qui se seraient crues environnées de dangers mystérieux, et qui n'auraient pas eû

(733) D'après F. Funck Brentano, *Le Drame des Poisons...*, pp. 130 sq.

(734) H. Carré, *op. cit.*, p. 47.

assez de confiance en la justice du Roi, Fontenelle apaisait les résistances à l'introduction d'une jurisprudence plus uniforme et plus rationnelle ; il énervait ainsi une opposition parlementaire, respectueuse mais tenace, aux volontés du plus grand et du plus sage des monarques. Il faisait tout cela, ou du moins il pouvait laisser croire qu'il le faisait ; et cela expliquerait assez bien pourquoi il ne fût pas immédiatement inquiété.

En 1707, le Roi avait vieilli ; les dévots se souvinrent de l'*Histoire des Oracles*, et le P. Baltus attaqua Fontenelle. L'affaire eût pu tourner assez mal pour le philosophe, et surtout à partir de 1709, quand le P. Le Tellier remplaça auprès du Roi le P. de la Chaise, relativement modéré. Pour des raisons différentes, le P. Le Tellier n'a été ménagé ni par Saint-Simon ni par Voltaire, mais on sait que l'impartialité n'est pas leur fait ; Fontenelle aurait dit, plus brièvement, lorsque le père arriva aux affaires : « Les Jansénistes ont péché » (735). Ce péché, qui n'était pas le sien, pouvait lui coûter cher. Les faits ont été très bien racontés, et flanqués de toutes les références nécessaires, par Maignon, dans l'introduction à son édition critique de l'*Histoire des Oracles* (736). On peut les résumer très rapidement ainsi, pour insister seulement sur un ou deux points, qui n'ont peut-être pas été mis assez en évidence. Baltus publie sa *Réponse à l'Histoire des Oracles de M. de Fontenelle*, en 1707 ; il espère une réponse. Fontenelle se garde bien de la lui donner ; c'est à la fois prudence et indifférence à une critique qu'il trouve inintelligente : « M. de Fontenelle m'a conté que, lisant la *Réponse* du P. Baltus, trouvant à chaque page qu'une réplique serait aisée, et l'envie de la faire devenant de moment en moment plus forte, il avait fermé le livre, de peur de succomber à la tentation, et pris la

(735) *Fontenelliana*..., (1801), p. 62.

(736) Cf. note (671).

résolution de n'en pas achever la lecture. Il m'a assuré qu'il l'avait tenue, et qu'il n'avait jamais lu l'ouvrage en entier » (737). Fontenelle a, de son côté, montré que ce beau calme s'alliait à une assez fine ironie, quand il a écrit à Leclerc : « Je n'ai point du tout l'humeur polémique et toutes les querelles me déplaisent. J'aime mieux que le Diable ait été prophète, puisque le père Jésuite le veut, et qu'il croit cela plus orthodoxe » (738). On réimprimait les *Oracles*, en 1707, et le nom de Fontenelle était sur la couverture (739). Renaudot écrivait au duc de Noailles que la réimpression de « ce malheureux livre » faisait « honte à la nation » (740). Le sage et prudent Fontenelle se taisait, et trouvait des protecteurs ; il avait été élève des Jésuites ; un Jésuite l'attaquait, des Jésuites se portaient à son secours : « Les RR. PP. Lallemand et Doucin de la Société de Jésus firent dire à M. de Fontenelle, par M. l'abbé de Tilladet, que, s'il répondait, on le mettrait à la Bastille » (741). Le P. Tournemine, son ancien professeur, fit mieux ; il l'attaqua, pour le défendre, dans son *Journal de Trévoux* : Fontenelle n'avait pu résister au goût du paradoxe ; il avait employé une « excellente plume à un travail indigne de lui » ; c'était un péché de jeunesse, mais le cœur était bon et les intentions pures ; il n'eût jamais travaillé sur cette matière, « s'il n'avait été convaincu qu'il était fort indifférent pour la vérité du Christianisme que ce prétendu miracle de l'idolâtrie fût l'ouvrage des démons ou une suite d'impostures » (742). Fontenelle setut. Leclerc, dans le XIII^e volume de sa *Bibliothèque choisie*, attaqua Baltus.

(737) Trublet, *Mercur*, sept. 1758, ap. Maigron, *Fontenelle. Histoire des Oracles...*, introd., p. f.

(738) Lettre du 3 août 1707, citée ds. Maigron, *ibid.*, p. f.

(739) Cf. Maigron, *ibid.*, p. f.

(740) Lettre du 1^{er} juillet 1707, *ibid.*, p. g.

(741) Voltaire, *Honnêtetés littéraires*, XLII, 638, éd. Beuchot, ap. Maigron, *ibid.*, p. g.

(742) *Journal de Trévoux*, août 1797, pp. 1386 et 1388, *ibid.*, p. h.

Baltus riposta dans la *Suite de la réponse à l'Histoire des Oracles* (743). Dumarsais avait toute prête une *Réponse à la critique de l'Histoire des Oracles* ; mais « Dumarsais eut une défense expresse de faire paraître son livre, soit en France soit ailleurs » (744). Et Fontenelle se taisait toujours. Le P. le Tellier commençait de régner ; le silence de l'auteur des *Oracles*, aussi bien que son livre, devenait un crime ; il était en danger ; mais d'Argenson arrêta l'affaire. Depuis 1697, Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, successeur de la Reynie, était lieutenant de police, et, décidément, dans la famille de Thomas Corneille, il était de tradition d'être au mieux avec ces puissants magistrats (745).

L'attaque de Baltus échoua ; elle méritait peut-être mieux. Il est facile de dire aujourd'hui (746) que Fontenelle eut de la chance de trouver devant lui un aussi faible adversaire, se bornant à affirmer, sans le prouver (et comment l'eût-il fait ?), que tout ce que Fontenelle attribue à des fourberies humaines peut l'être à des fourberies démoniaques, que si les oracles ne cessèrent pas exactement à la venue de Jésus-Christ, ils n'en ces-

(743) « *Remarques sur le démêlé qui est entre M. de Fontenelle, auteur de l'Histoire des Oracles... et l'auteur de la Réponse à l'Histoire des Oracles*, . . imprimée à Strasbourg en 1707... se trouve chez H. Schelte à Amsterdam. »

A quoi Baltus répliqua par : « *Suite de la Réponse à l'Histoire des Oracles*, dans laquelle on réfute les objections insérées dans le XIII tome de la Bibliothèque Choisie et dans l'article II de la République des Lettres du mois de juin 1707, et où l'on établit sur de nouvelles preuves le sentiment des SS. Pères touchant les Oracles du Paganisme. A Strasbourg ; chez Jean Renauld Doulssecker. MDCCVIII. »

(744) D'Alembert, *Éloge de Du Marsais*, ap. Maigron, *ibid.*, p. h., note 4.

(745) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. Philosophie, XXXI, 398, ap. Maigron, *ibid.*, p. i, note 2 : « ... Un jésuite avait écrit contre Fontenelle ; il n'avait pas daigné répondre ; et c'en fut assez pour que le jésuite Le Tellier, confesseur de Louis XIV, accusât auprès du Roi Fontenelle d'athéisme. Sans M. d'Argenson, il arrivait que le digne fils d'un faussaire, procureur de Vire, et reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille. »

(746) Maigron, *ibid.*, parlant de Baltus p.d. : « la maladresse n'a d'égale chez lui que la naïveté ou l'inintelligence ».

sèrent pas moins en vertu de lumières, qui vinrent au monde avec Jésus-Christ. Sans doute Baltus a une conception assez matérialiste du Démon et du miracle, et les spirituels, Oratoriens ou Cartésiens, pouvaient en hausser les épaules ; sans doute Baltus affirme être de foi quantité d'histoires, qui ont été racontées par les Pères ou les apologistes de la religion chrétienne, et qui ne font pas nécessairement partie de la pure tradition, conservatrice du sens des Écritures. Mais, et c'est peut-être tout ce qui importait alors, son agression était extrêmement dangereuse. Du point de vue de la défense de la foi, sinon du point de vue de la qualité des arguments, il avait raison. Oui ou non, disait-il, en substance, M. de Fontenelle est-il un théologien d'occasion, et qui eût mieux fait d'exercer autrement ses talents ? Oui ou non est-ce une plaisanterie, et une plaisanterie insoutenable, de prétendre séparer les oracles de la magie et ruiner les uns sans ruiner l'autre ? et, qui plus est, en utilisant M. Van Dale, qui, précisément, a mis tout son art à confondre les deux choses (747). Oui ou non M. de Fontenelle croit-il aux miracles, qu'il est en train de détruire sous le nom d'oracles ? Oui ou non M. de Fontenelle doute-t-il de l'efficacité du signe de la Croix pour chasser les démons ? Oui ou non, sous le prétexte de maintenir intacte et pure la vraie tradition, manque-t-il une seule occasion de ridiculiser les Pères et les apologistes de la religion chrétienne, en les faisant passer pour des

(747) Dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, de mai 1697, dans une « Lettre à un de ses amis », Van Dale avait marqué qu'il n'était point dupe du procédé de Fontenelle excluant de ses réflexions la magie : « mais ce savant et galant homme me pardonnera si je dis qu'il a oublié des choses importantes... C'est peut-être un malheur pour la cause qu'il soutient avec moi qu'il ne soit pas dans un pays de liberté... » et encore : « je suis bien loin de mon compte si notre auteur a parlé sincèrement lorsqu'il a dit dans sa préface « je déclare que sous le nom d'Oracles je ne « prétends point comprendre la magie, dont il est indubitable que le démon « se mêle » tous ces textes recueillis par Trublet : *Mémoire pour servir...* 1761, pp. 154 sq.

esprits faibles ? Oui ou non, en un mot, n'y a-t-il pour lui rien que de naturel dans l'histoire, et est-il, en dépit de son honorabilité sociale, un ennemi dangereux de la religion établie ?

Baltus, sous les formes d'une courtoisie affectée, était très violent. Fontenelle ne l'était pas moins, au sein d'un calme inaltérable ; et Baltus l'avait bien compris. Fontenelle le savait, et ne répondit pas.

CHAPITRE V

L'anticléricalisme de Fontenelle L'immortalité de l'âme fort improbable et la résurrection des corps divertissante

Dès 1680 probablement (748), et même avant, Fontenelle est en possession des dangereuses idées que développera l'essai capital sur *L'Origine des Fables* ; dès 1686, il risque la *Relation de l'île de Bornéo* ; à la même date paraît la prudente et perfide *Histoire des Oracles* ; en 1707 et 1709, le lacet manque d'être passé au cou du philosophe, qui, sans s'en émouvoir, n'y gagne pas cependant de se sentir un regain de tendresse pour les dévots ; il attend, et il continue ; en 1724, dans une nouvelle édition de ses œuvres, il insère, en même temps que l'opuscule *Sur l'existence de Dieu* (749), l'essai sur *L'Origine des Fables* ; et il n'est pas si sûr, on l'a vu, que le premier ouvrage rende moins nocif le second. Pour ce dernier, en tout cas, on peut, à cette date, confronter la théorie impartiale qu'y esquisse le comparatiste des religions et l'application impitoyable qu'il en a tirée, avant la lettre, dans l'histoire, depuis longtemps avouée, des *Oracles* ; les plus obtus y trouvent à coup sûr des sujets de réflexion. En 1743 (on ne saurait mieux jalonner d'impiétés une longue et respectable vie), deux écrits, qui paraissent bien être de Fontenelle, sont publiés en assez mauvaise compagnie. L'un d'eux est le petit *Traité*

(748) Cf. plus haut, part. II, chap. IV, pp. 113 sq.

(749) Cf. plus haut, part. IV, chap. I et II.

de la liberté dont nous avons déjà parlé (750), l'autre s'intitule *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une autre vie à venir*. Bien qu'on ait parfois, dit Depping (751), attribué ces *Réflexions* à Fréret ; Naigeon, qui les a publiées dans son *Recueil philosophique*, à Londres en 1770, et Condorcet, qui les a imprimées à la suite de son recueil des *Pensées* de Pascal, à Londres en 1776, les ont tenues pour l'œuvre de Fontenelle. Condorcet (vérification faite), y a reconnu « sa philosophie et son style » (752). Le petit ouvrage est en effet écrit à la manière de Fontenelle, et s'accorde par ailleurs fort bien avec le reste de sa philosophie ; en particulier, ainsi qu'on le verra plus loin (753), avec sa conception générale de la vie et du bonheur. Nous le tenons donc comme émanant assez probablement de Fontenelle, ou de quelqu'un qui le connaissait bien, et comme reflétant, à coup sûr, son opinion sur ces matières. Il est, avec cela, en 1743, publié dans un recueil où figure un autre ouvrage attribué à Fontenelle, *Traité sur la Liberté*, qui, lui, est sans nul doute de Fontenelle, bien qu'également inavoué (754). Et l'un et l'autre vont de conserve avec des écrits très suspects, des *Sentiments des philosophes sur la nature de l'âme* attribués à J. B. Mirabaud, des *Réflexions sur l'existence de l'âme et sur l'existence de Dieu*, *Le philosophe*, attribué à Dumarsais. De Mirabaud, d'Alembert devait dire : « Il avait beaucoup lu et encore plus médité... Il avait composé différents ouvrages sur des objets intéressants de littérature, d'histoire, de philosophie, et même, dit-on, sur

(750) Cf. plus haut, part III, chap. V.

(751) *Œuvres de Fontenelle*. Paris. Belin 1818. 3 vol. in-8°. Notice (signée D = Depping) p. XXVI. Nous citerons les *Réflexions* attribuées à Fontenelle, d'après cette édition ; l'opuscule y occupe au t. II, les pp. 617 à 634 ; il y voisine avec tous les écrits « attribués » à Fontenelle.

(752) Cf. plus haut, part. I, chap. I, p. 32 et note (61).

(753) Cf. plus loin, « La Sagesse de Fontenelle », « l'évasion pastorale et la définition du bonheur » (part. V, chap. III.)

(754) Cf. plus haut, part. I, chap. I, p. 32.

les matières les plus délicates et les plus importantes... On prétend qu'un ou deux de ses amis abusèrent de sa confiance, et qu'il vit paraître de son vivant quelques-uns de ses ouvrages condamnés par lui-même à l'obscurité philosophique » (755). Quant à Dumarsais on sait (756) que l'envie ne lui avait pas manqué de défendre l'innocent auteur de l'*Histoire des Oracles*. Tout le recueil incline d'ailleurs franchement au matérialisme et, un peu plus prudemment, à un déisme, plus ou moins difficilement discernable de l'athéisme. Son titre seul, *Nouvelles libertés de penser*, le signale aux gens éclairés (757). L'avertissement aux lecteurs insiste, à l'usage des aveugles : « On ne dissimulera pas que l'on a tenté d'en faire une espèce de parallèle avec le livre de la liberté de penser de M. Collins (*sic*)... Aussi bien ces deux livres ont-ils le même but, qui est de ne point donner une aveugle crédulité à des mystères qu'on ne saurait trop approfondir » (758).

Fontenelle, ou son sosie philosophique, et, pour faire bref, nous l'appellerons désormais Fontenelle, Fontenelle, a donc un jour relu Pascal, et il s'est arrêté, curieuse coïncidence, à l'argument qui est tout spécialement dédié aux libertins, l'argument du pari. Il a dû goûter l'avertissement que donne aux lecteurs Port-Royal, dans l'avis qui précède le chapitre VII de l'édition des *Pensées* : « Presque tout ce qui est contenu dans ce chapitre ne

(755) D'Alembert, *Éloge de Jean-Baptiste Mirabaud* (1675-1760), ap. « Histoire des Membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'à 1771 », Amsterdam-Paris, 1797, t. V, pp. 615 sq.

(756) Cf. plus haut, p. 456.

(757) *Nouvelles libertés de penser*. A Amsterdam. MDCCXLIII.

(758) *Ibid.*, avertissement. L'ouvrage de Collins est de 1713 et aurait été traduit dès 1714 en français (in-8°, Londres, ap. Dict. des sc. phil. de Franck, art. Collins, *in fine*), cf. « *Discours sur la liberté de penser* par M. A. Collins, traduit de l'anglais par M. de Crouzas, nouvelle éd. A Londres MDCCCLXVI », 2 vol. petit in-8° t. II, p205, table des articles, section II :

« C'est une obligation indispensable de penser avec liberté sur les sujets mêmes où l'on prétend prescrire quelque réserve : tels sont la nature et les attributs de Dieu, la vérité et l'autorité des Écritures... »

regarde que certaines sortes de personnes qui, n'étant pas convaincues des preuves de la religion, et encore moins des raisons des athées, demeurent en un état de suspension entre la foi et l'infidélité... » (759). Pour lui, cet état de suspension avait depuis longtemps cessé, et, s'il n'aimait sans doute pas la trop grande assurance des athées, il ne balançait pas sur le ridicule des religions établies. Or, c'était la volonté de croire en l'une de celles-là qu'essayait de préparer l'argument du pari ; il voulait intéresser le cœur de l'incroyant à la vérité de la religion chrétienne, indépendamment de démonstrations rationnelles de l'existence de Dieu. La voie était donc tracée à un anti-Pascal, comme Pascal convaincu que le cœur mène les hommes, et que tarir les sources d'intérêt est le plus court et le plus sûr chemin pour empêcher que l'on se prête aux raisons et aux révélations. Il ne s'agissait que de défaire ce qu'un autre géomètre avait prétendu faire, en se reposant sur des réflexions issues des règles certaines des partis, et qui nous doivent guider indubitablement dans les conjonctures incertaines. Fontenelle aussi avait lu Locke, et il avait pu se divertir, en feuilletant la traduction Coste de l'*Essai*, à trouver si déraisonnable le sage Locke, que l'on disait l'auteur d'un *Christianisme raisonnable* ; si déraisonnable, qu'il ne raisonnait pas autrement que le défenseur de Port-Royal et de saint Augustin, sur le point du pari tout au moins. Le texte de Locke (760) étant plus simple, son exposé plus populaire, Fontenelle en partit ; mais n'oublia pas Pascal, autrement profond et dangereux pour les amis de la raison. Pascal était l'ennemi ; Locke n'était qu'un allié, manquant à l'occasion de perfidie.

(759) Ap. Brunschvicg, *B. Pascal. Pensées et opuscules*, Paris, Hachette, 1912, petit in-8°, p. 434, n. 3.

(760) Locke, *Essai*, trad. Coste, liv. II, chap. XXI, § 70, 4^e ed., 1742, pp. 218 et 219.

« Un de mes amis, à qui je ne connais de vice qu'une incrédulité générale à l'égard de tout ce qu'on appelle religion, ou vérités révélées, prétend qu'il n'y a aucune de ces vérités qui ne se trouve entièrement détruite par des raisonnements métaphysiques » (761). Nous nous entretenons « des points essentiels de la religion » ; il me réduit le plus souvent « au point d'appeler la foi au secours de ma raison ». Je lui ai soumis le passage de Locke qui présente dans tout son jour l'argument fameux de Pascal. Après avoir un peu réfléchi, il m'a dit : « Proposez d'acheter, pour un denier, une éternité bienheureuse et d'éviter un malheur sans fin à un homme qui pense comme Virgile,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus strepitumque Acherontis avari

et qui croit être certain qu'il n'y a point d'autre vie après celle-ci... ; il vous dira que, quoique vous ne lui demandiez qu'un denier, c'est acheter trop cher le néant ou une chimère ». M. Locke n'envisage pas qu'« il peut y avoir des gens qui ont poussé la philosophie jusqu'au point de vivre dans une parfaite tranquillité dans ce monde, sans aucune persuasion d'une vie à venir, et même avec une forte persuasion du contraire » ; cela se peut rencontrer cependant ; il n'y faut peut-être que le secours de la raison, « dépouillée des préjugés de l'éducation et de l'autorité » (762).

Imaginons un philosophe Chinois « qui ne croit pas à une vie à venir », et un missionnaire chrétien qui essaie de le convertir. Le missionnaire n'a pu prouver à son interlocuteur la vérité de son système de la vie future et des récompenses et châtiments éternels ; il lui demande

(761) Fontenelle, *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke.* ap. *Œuvres...*, éd 1818 (Depping), t. II, p. 617.

(762) Id., *ibid.*, pp. 618 et 619.

de le tenir au moins pour possible, lui expose l'argument de Pascal et de Locke, et se croit sûr de la victoire. Le Chinois lui répondrait : « Vous ou votre philosophe posez en fait dans votre raisonnement deux propositions qui me paraissent également douteuses. La première est : que personne ne peut douter de la possibilité de l'événement que vous venez de m'annoncer ; la deuxième est : que cette seule possibilité présumée doit me déterminer à prendre le chemin que vous m'indiquez ». Vous prétendez que les « contingents » dépendent de la cause première ; nous ne pouvons mesurer sa puissance ; « il en résulte que nous ne saurions rien déterminer ni pour ni contre la possibilité des contingents, et surtout dans les choses qui sont au-dessus de la portée de notre raison. » Nous voilà dans le doute à cet égard ; mais ce doute ne saurait produire d'autres effet. « sur un esprit raisonnable », que de le conduire à examiner « s'il est plus probable que le contingent qu'on lui présente, ou qu'il envisage lui-même comme possible, soit un être réel ou chimérique », s'il est plus probable qu'il arrive ou n'arrive pas ; et il vaut la peine d'y réfléchir, « si on risque un bien réel, supposé qu'on se trompe en changeant d'état » (763). S'il s'agissait de tirer « gratuitement » un billet, il faudrait être fou pour refuser de tirer à une loterie, où un seul billet noir « vaudrait notre empire de la Chine, contre cent millions de billets blancs » ; mais « ce n'est pas le cas dans lequel je me trouve à l'égard de votre système ». Votre argument ne porte « que contre un méchant, persuadé de la vérité de votre système, ou qui doute au moins de sa possibilité, qui vit par conséquent dans un état d'incertitude et de crainte ». On peut vivre en homme de bien, et paisible, et heureux, sans croire à votre système.

Vous vous devez d'objecter « qu'il ne suffit pas d'être

homme de bien, dans le sens que je crois l'être, pour n'avoir rien à craindre par rapport à une autre vie » et « qu'il est question » de savoir si je peux « persévérer dans la persuasion » que votre système est faux, « avec assez de confiance » pour n'être pas inquiet. Mais il restera toujours que, pour se déterminer à parier avec prudence, « il ne suffit pas de mesurer la proportion ou la disproportion de la perte au gain, mais qu'il faut encore mesurer les degrés de probabilité qu'il y a dans l'espérance de gagner ce pari ou dans la crainte de le perdre ». (764) A en croire votre philosophie, il y aurait folie à jouer l'empire de la Chine contre une piastre, et folie à ne pas jouer une piastre contre l'empire de la Chine, mais supposé qu'on mît dans les mains d'un enfant « les vingt-quatre caractères d'imprimerie » qui forment l'alphabet, pour « qu'il les arrange à sa fantaisie », « je vous demande lequel des deux serait sensé faire le pari le plus inégal, ou de notre empereur, qui offrirait de parier tout son empire contre une piastre que cet enfant ne rangera pas du premier coup les vingt-quatre lettres de l'alphabet, ou d'un particulier, qui... mettrait une piastre contre tout cet empire, en pariant pour l'alternative. » (765) Votre philosophe n'hésiterait pas ; il se tromperait ; je ferais voir à « ce raisonneur superficiel » que celui qui parierait pour l'affirmative, et jouerait une piastre contre la Chine, « jouerait à un jeu qui aurait la même proportion que s'il mettait :

13.000.000.000.000.000.000.000 piastres contre une pour jouer à croix ou à pile » (766).

J'entends bien qu'il s'agit de l'infini, et qu'il y a disproportion entre l'infini et le fini, quand il s'agit de gain ou de perte ; mais n'oubliez pas non plus les degrés de probabilité qu'il peut y avoir qu'un contingent arrive ou

(764) Id., *ibid.*, pp. 620 et 623.

(765) Id., *ibid.*, p. 623.

(766) Id., *ibid.*, p. 623.

n'arrive pas, et que là aussi on peut concevoir disproportion. Vous me prêchez un événement ; « mais, s'il se trouve au contraire que cet événement ne soit qu'une chimère, et une invention de la politique, ou de quelque autre vue intéressée de la part de ceux qui le prêchent, cela changerait la thèse du tout au tout ; car il est évident qu'en ce cas là, il y aurait plus de disproportion entre cette chimère et la réalité, quelque peu considérable qu'elle fût, que je sacrifierais inutilement pour courir après ce néant, qu'il n'y en a entre l'objet de crainte et d'espérance dans cette autre vie à venir et celui des mêmes espérances et craintes de la vie présente, qu'il s'agit de sacrifier ou de ne sacrifier pas à ce premier objet » (767).

Mon bonheur est réel ; il est fait de modération et de tranquillité ; des espérances incertaines le diminueraient plus qu'elles ne l'augmenteraient ; je n'ai pas la certitude physique qu'il durera jusqu'à la fin de ma carrière ; mais il est infiniment plus probable qu'il en sera ainsi que ne l'est l'hypothèse contraire, car les événements fortuits n'abattent pas si facilement un philosophe, et, quand son genre de vie les rend très peu probables, « il jouit tranquillement du présent, et continue d'en jouir jusqu'à la fin, et c'est en quoi consiste le parfait bonheur » (768). Faut-il que je ne tiens pas pour le bonheur ce en quoi je le mets ? Et même vous pouvez le placer dans des espérances infinies ; mais je doute qu'on le puisse jamais posséder dans votre système ; il y faudrait une certitude, que vous n'avez jamais, puisque jamais on n'y est sûr de figurer au nombre des élus (769).

Enfin, « à l'heure que je vous parle, je suis aussi certain que je le suis des vérités géométriques les mieux démontrées que cette vie à venir n'est qu'une pure chi-

(767) Id., *ibid.*, pp. 624 et 625.

(768) Id., *ibid.*, p. 626.

(769) Id., *ibid.*, pp. 626-628.

mère. » Je ne renie pas ce que j'ai dit de l'impossibilité de juger avec certitude si certains contingents sont possibles ; mais, « si cette vie à venir que vous m'annoncez est certaine, comme vous le prétendez, elle ne peut l'être qu'en conséquence et relativement à votre système. Or, je vous dirai que j'ai observé que ce système contient non seulement des principes contradictoires à la raison immuable..., mais qu'il est encore fondé sur des principes qui se contredisent manifestement les uns les autres. » Il ne suffira pas de répondre que la raison est juge incompetent, et qu'il y faut la foi. La raison vient de « la cause de notre existence, quelle qu'elle soit » ; il faut s'en servir « dans une occurrence où il ne s'agit pas moins que de tout mon bonheur » ; et le philosophe même, dont vous repreniez l'argument, sera mon garant (770) : Locke a fort bien montré que les voies naturelles, par où vient la connaissance, sont l'intuition immédiate de la convenance et disconvenance de nos idées, et, à partir des intuitions, les déductions évidentes de la raison. Les propositions, ainsi établies, réalisent en nous un état d'assurance, qui est le plus grand que nous puissions posséder, le cas de révélation divine immédiate mis à part. Mais, même dans ce dernier cas, nous dit-il, « j'en crois pourtant pas que sous ce titre rien puisse ébranler ou renverser une connaissance évidente, et engager raisonnablement aucun homme à recevoir pour vrai ce qui est directement contraire à une chose qui se montre à son entendement avec une parfaite évidence, car nulle évidence, dont puissent être capables les facultés par où nous recevons de telles révélation, ne peut surpasser la certitude de notre connaissance intuitive, si tant est qu'elle puisse l'égaliser. » L'évidence intuitive de la convenance ou disconvenance des idées est toujours supérieure à celle de l'attribution à Dieu de la dite révélation, et à celle du sens qui doit

(770) Id., *ibid.*, pp. 628-630.

être indubitablement donné à cette révélation ; de sorte, dit-il encore, « que nulle proposition ne peut être reçue pour révélation divine, ou obtenir l'assentiment qui est dû à toute révélation émanée de Dieu, si elle est contradictoirement opposée à notre connaissance claire et de simple vue ». Je me tiens à ce jugement. Je continue de ne rien trouver d'épouvantable à l'idée d'être annihilé à ma mort, et je garde mon train de vie, dont je suis content (771).

Il faut avouer que ces raisonnements de mon ami, ou plutôt de son philosophe Chinois, paraissent décisifs contre l'argument de Locke ; pour guérir les incrédules, il faudrait plutôt montrer « que le système de la religion chrétienne ne renferme point de contradiction », que, s'il est au-dessus, il n'est point contre la raison ; la tâche paraît difficile ; mais elle ne doit pas être impossible à remplir. Un plus habile que moi se chargera de réfuter les raisonnements de mon ami : « Pour moi je ne l'entreprendrai pas, de crainte qu'après tous les efforts que j'aurais faits, il ne m'arrivât ce qui est arrivé à quelques-uns de ceux qui ont écrit sur l'immortalité de l'âme, qui, ne l'ayant pas prouvée au gré des critiques sévères, ont été soupçonnés de ne la pas croire eux-mêmes » (772).

On voit donc qu'en se servant de Locke, et pour le combattre, lorsqu'il imitait Pascal, et pour l'approuver, lorsqu'il frayait la voie aux Collins, aux Tindall, aux Toland, Fontenelle, ou son double, s'en prenait à Pascal. L'état de suspension qu'il avait voulu faire cesser en faveur de la croyance, Fontenelle le voulait renverser, en faveur de l'incroyance. Il fallait, selon l'un, que la question de l'immortalité fût la grande affaire de la vie ; il fallait, selon l'autre, se soucier de bien vivre, et s'occuper très peu de l'au-delà. Pascal avait pris soin

(771) Id., *ibid.*, pp. 630-634. cf. texte de Locke, *Essai*, trad. Coste, liv. IV, chap. XVIII, § 5, 4^e éd., 1742, pp. 578 et 579.

(772) Id., *ibid.*, p. 634.

de noircir la vie pour qu'on n'eût, en ce monde, rien à perdre, et tout à gagner ou à perdre dans l'autre ; Fontenelle rendait au bonheur du sage sa douceur ; la loterie n'était plus gratuite ; et le billet, payé, ne l'était-il pas trop cher ? Pascal s'était efforcé d'écarter l'évaluation de la probabilité de la survie, « car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera et qu'il est certain qu'on hasarde... » (773), et Fontenelle, paisiblement s'obstinait à insister sur cette évaluation, parce que le bonheur fini égale l'infini, pour qui ne croit pas à l'infini, et parce que la probabilité d'une chimère est égale à zéro pour l'auteur ou le lecteur de l'essai sur l'*Origine des Fables* et de l'*Histoire des Oracles*.

« Oui, en ces jours là... je rassemblerai toutes les nations, et les ferai descendre dans la vallée de Josaphat, et là je les mettrai en jugement à cause de mon peuple et d'Israël, mon héritage... » (774). Le philosophe avait trop d'esprit pour vouloir se trouver en mauvaise posture au rendez-vous ; il prit le parti de n'y point aller. Il avait donné congé à son âme pour le jour de sa mort ; pour plus de sûreté, il avait aussi interdit à son corps de se lever au son de la Trompette du Jugement. La bouffonnerie qu'est la lettre *De la résurrection des corps* — *Au Marquis de La Fare*, donnera, à nouveau, la mesure de son respect pour les croyances des fidèles de sa religion. Trublet, on l'a vu (775), le défend si mal d'en être l'auteur, qu'il prouverait plutôt qu'il la lui faut attribuer. Fontenelle, s'il l'écrivit, choisissait bien ses confidents pour traiter de ces graves et angoissantes questions. Le portrait que Saint-Simon a laissé, en 1712, de La Fare, jadis de charmante tournure, est le commentaire obligé de la lettre : « La Fare fut l'autre démesuré en grosseur (Saint-Simon vient de parler de Cominges, homme gros et libertin).

(773) Pascal, *Pensées*. (Brunschvicg, *ed. cit.*) p. 440.

(774) Joël, IV, 1-3.

(775) Cf. plus haut, part. I, chap. I, p. 33

Il était capitaine des gardes de M. le Duc d'Orléans... La Fare était un homme que tout le monde aimait, excepté M. de Louvois, dont les manières lui avaient fait quitter le service. Aussi souhaitait-il plaisamment qu'il fût obligé de digérer pour lui. Il était grand gourmand et, au sortir d'une grande maladie, il se creva de morue, et en mourut d'indigestion. Il faisait d'assez jolis vers... » (776).

L'ami de Fontenelle, de Chaulieu et des Vendôme, était donc devenu de monstrueuse bedaine, et il était dans l'embarras « sur l'espace immense qu'il faudra, un jour, pour contenir ensemble tous les hommes qui, n'ayant existé que successivement depuis la Création, n'ont pas laissé d'occuper une grande partie de l'Univers. De la taille dont vous êtes, disait Fontenelle, comment ne craindre pas cette presse ? » Fontenelle avait, de son côté, une autre difficulté : « Lorsqu'il plaira à l'Être Suprême de rendre à chaque esprit le corps qu'il aura autrefois animé, ainsi qu'il nous le promet dans ses Écritures, comment faudra-t-il qu'il s'y prenne ? » Les éléments circulent, formant le cheval, l'homme, l'arbre, allant d'un corps à l'autre ; et un corps n'est qu'un équilibre momentané de substances, unies en certaines proportions. « Or, comment fera le Seigneur pour rendre contemporains tant d'hommes, qui n'ont eû chacun un corps que parce qu'ils semblent avoir pris leurs temps et leurs mesures pour se le céder les uns aux autres ? » La matière, une fois créée, ne varie point en quantité. Seul un « expédient » peut tirer le Créateur d'affaire ; « et cet expédient, Monsieur, va nous tirer d'embarras, vous et moi ». Si nous ressuscitons, nos corps « ne seront plus sujets aux nécessités de cette vie ». Soleil, eau, terre, tout devient inutile, et les cieux et leurs luminaires, qui « n'auront plus d'heures à nous marquer ». Dieu pourra

(776) Saint-Simon, *Mémoires* (Boislisle), t. XXIII, pp. 76-78 (date 1712).

mettre toute la matière en tas et la réduire au chaos du premier jour. « Ne croyez-vous pas, Monsieur, que le Créateur trouvera dans tous ces matériaux de quoi faire autant d'hommes qu'il lui en faudra ? et l'espace dont vous étiez en peine s'y trouvera aussi de reste... » ; si jamais la matière venait à manquer, « l'habile ouvrier en serait quitte pour faire des corps plus à l'épargne... En cas de besoin, vous avez de quoi fournir à quatre ; à vous parler même confidemment, je ne désespère pas de vous voir là une taille aussi fine que celle que vous aviez autrefois » (777). Et voilà nos deux amis bien tranquilles ; ils étaient, à coup sûr, hommes de bon conseil.

Si Fontenelle a démontré l'existence de Dieu, il ne s'est pas compromis à définir sa nature et ses attributs ; et le sens qu'a cette démonstration nous paraît davantage encore être celui que nous avons indiqué plus haut (778), depuis que nous avons vu s'anéantir dans sa religion les ingrédients ordinaires d'une religion naturelle : la croyance en la liberté, la croyance en un état futur de peines et de récompenses, et le sérieux que comportent une prière et un culte intérieurs, si personnels qu'on les imagine.

(777) Fontenelle, *De la Résurrection des corps. Au marquis de La Fare*, ap. *Œuvres de F...*, éd., 1818, t. II, pp. 634-636.

(778) Cf. plus haut, « les attributs de Dieu » (part. IV. chap. II).

CHAPITRE VI

Sources possibles ou probables de la conception de Dieu

Il ne s'agit pour l'instant encore que des sources écrites, et l'on sent bien, ici surtout, qu'elles n'ont pas dû être les principales. Les idées de Fontenelle sur la nature ont été puisées visiblement dans des livres, dans des réflexions sur des expériences scientifiques, déjà certainement aussi, pour une bonne part, dans des conversations avec des savants et des philosophes ; cela doit être au moins aussi vrai, sinon plus, pour ses idées sur l'homme, la raison, sa portée ; et les sources invérifiables prennent encore à coup sûr beaucoup plus d'importance, quand on en vient à ses idées sur Dieu et sur les religions. Des impressions de jeunesse, difficiles à identifier, et dont le retentissement, en tout cas, est impossible à mesurer, des relations libertines, de libres propos, une pente invincible à la critique, et un amour profond des idées claires, ont pu peser beaucoup plus que le contenu des écrits de tel ou tel auteur. De telles évaluations, toujours partiellement conjecturales, ne sauraient être tenues utilement qu'après avoir pris une vue d'ensemble de l'homme et de ses relations. Alors la philosophie des passions et de la raison, de la nature et de l'histoire, de Dieu et des religions, s'éclairera d'avoir été méditée, parlée, ou suggérée, par un homme qui eut de surprenants amis, et un art délicat de sentir et de vivre (779). Mais, comme

(779) Cf. plus loin, « La sagesse de Fontenelle » (part. V), et en particulier chap. I et chap. III.

nous l'avons fait pour les deux parties précédentes, nous nous bornons, provisoirement, à quelques indications et conjectures concernant des sources écrites.

Fontenelle prouve l'existence de Dieu par les causes finales. Toutes les sources naturellement sont possibles. Mais, comme il a combattu les idées innées et que l'idée de l'infini et du parfait est le type achevé de l'idée irréductible aux données des sens et de l'imagination, il a dû être séduit par la critique acérée des preuves Cartésiennes présentée par Gassendi. L'ancien élève des Jésuites allait dans le sens de leur empirisme en suivant l'empiriste Gassendi, et il trouvait chez lui, par surcroît, une distinction de la raison et de la foi qui ne devait pas lui déplaire. Gassendi professait qu'il verserait, s'il le fallait, son sang pour soutenir la vérité de la religion chrétienne, mais qu'il ne convenait pas de demander à la raison humaine de prouver plus qu'elle ne pouvait prouver. Pomponace n'est pas mort et ne saurait mieux dire, cela servira en son temps, pouvait penser Fontenelle, et Monsieur Gassendi s'est fort bien exprimé quand il a dit, dans les *cinquièmes objections* : « Enfin, de ce que vous êtes, et de ce que l'idée d'un être souverainement parfait est en vous, vous concluez qu'il est très évidemment démontré que Dieu existe ; mais, encore que la conclusion soit très vraie, à savoir que Dieu existe, je ne vois pas, néanmoins, qu'ellesuive nécessairement des principes que vous avez posés » (780). Il y a de l'imprudence à vouloir faire les démonstrations des *Méditations*, quand on n'a d'idée véritable ni de son âme ni de l'infini. Gassendi, ami de libertins, raisonneur empiriste et matérialiste, a dû être une des lectures de Fontenelle, une sollicitation à se détourner sans remords des arguments *a priori* en ces matières.

Fontenelle, en prouvant Dieu par les causes finales,

(780) Gassendi, 5^{es} *objections aux Méditations*, § 9, *in-fine*.

à partir du spectacle du monde, refuse d'admettre quelque lacune que ce soit dans la trame du mécanisme, et il lit les fins divines, avec prudence, dans une préordination du mécanisme. La source plus que probable nous a paru, ici, être Malebranche, qu'il connaissait bien. L'astronomie et l'anatomie, l'anatomie surtout, témoignent de l'existence de Dieu : la préformation des germes marque de façon indubitable les limites de l'explication mécanique. Mais Malebranche n'est source évidemment que pour la conciliation du mécanisme et des causes finales : Fontenelle laisse tomber tout ce qui, dans cette conciliation, ramènerait une philosophie a priori des idées et en particulier, par voie de conséquence, un optimisme a priori, le seul soutenable avec une aveugle intrépidité. On se souviendra de sa polémique masquée avec Malebranche, à propos des causes occasionnelles (781). Il y indiquait que c'est une prétention abusive que de vouloir se placer au point de vue de Dieu et, partant de sa nature, déduire les propriétés admirables qu'a nécessairement son œuvre, comme d'être la meilleure qu'elle puisse être, si l'on conjugue dans l'évaluation de sa perfection la considération des fins et celle des moyens par lesquels elles se réalisent. Ce problème de maximum, posé a priori, lui semble une rêverie. Il n'en reste pas moins que Malebranche a raison de marquer ses limites au mécanisme ; le résultat de ses réflexions est seulement un peu différent de celui que sa métaphysique escomptait ; en décrivant les fins et les voies de Dieu il a signalé la part de l'inconnais-

(781) Pour préordination du mécanisme selon Malebranche cf. Delbos, *Étude de la Philosophie de Malebranche*, Paris, Bloud, 1924, in-8°, pp. 221-223 et X^e et XI^e *Entretiens sur la Métaphysique*.

Pour critique occasionnalisme cf. plus haut, part III, chap. I^{er}

Noter des formules comme celles-ci :

« Pourquoi Dieu a-t-il voulu créer le monde tel qu'il est ? nous n'en savons rien. On a beau dire que ç'a été pour sa gloire..... Les vue de Dieu ne sont pas de nature à tomber dans l'esprit humain. » *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles* ; chap IV, ap. *Œuvres*, éd. Bastien, t. VIII, p. 35.

sable ; en démontrant l'optimisme il a, comme Leibniz, montré qu'il ne se démontre qu'a priori, ou encore ne se démontre pas (782).

Du Dieu prouvé par les insuffisances du mécanisme, et dont on ne sait rien, on peut partir, ou pour demander quelque réserve aux prétendus esprits forts, gens aux intempérantes certitudes, ou pour s'attaquer aux religions révélées, qui se moquent trop délibérément de la raison. La seconde tendance est la plus visible chez Fontenelle ; elle n'est ni la seule, ni la plus curieuse et la plus originale. Jusqu'ici elle est seule très nette, parce qu'elle est celle qui a laissé le plus de traces écrites, surtout si l'on tient compte des écrits attribués à Fontenelle, et de lui inavoués ; mais nous essaierons plus loin de montrer (783) que jamais Fontenelle ne fut prisonnier d'aucun parti, ni même du sien, et que ce sage sut toujours se juger, lui et les autres ; la manie de la certitude le faisait sourire, et les négations abruptes comme les affirmations ; mais on ne le pourra bien faire voir qu'en marquant la place à part qu'il eut dans toutes les sociétés qu'il fréquenta. L'attaque contre les religions révélées est au contraire si nette qu'elle a à peine besoin d'être soulignée. La *Relation de l'île de Bornéo* ne réclame pas d'autres sources que la Révocation, des amités protestantes (les Basnage étaient de Rouen), et la jeune impiété de Fontenelle ; mais l'*Histoire des Oracles* et les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke* appellent quelques remarques, si l'on peut en faire l'économie pour la *Résurrection des corps*.

L'*Histoire des Oracles* combat le miracle, pour l'éliminer en fait de l'histoire, et pour le ridiculiser et le rendre inintelligible en droit. Van Dale (et ses plaisanteries contre les miracles catholiques) mis à part ; compte tenu

(782) Pour l'espèce particulière du pessimisme de Fontenelle, cf., plus bas, part. V, chap. II, (« Le croyant pessimiste au progrès »).

(783) Cf. plus loin, part. V, chap. I, (*in fine*).

des circonstances du moment, qui pouvaient rendre la publication opportune et agréable au pouvoir ; compte tenu aussi de l'esprit de tendances scientifiques et déterministes de Fontenelle ; supposées enfin des relations et des conversations libertines, où l'on se moquait de tout, il a pu y avoir encore, pour conseiller cette polémique, des lectures sérieuses. Celles de Malebranche entre autres, nous le croirions volontiers, et de Spinoza, ou lu ou entrevu, chez des Spinozistes, ou antispinozistes plus ou moins sincères, sont peut-être les plus probables avant 1686 ; et encore celle de Bayle, mais moins sûrement, semble-t-il.

Malebranche était tout-à-fait, aux intentions près, dans la ligne de réflexions de Fontenelle ; il connaissait les démonographes et il se moquait d'eux : il avait un idéal d'intelligibilité mathématique du monde physique, qui charmait un Cartésien, et il faisait la preuve, par le fait, qu'il n'est pas aisé au plus grand métaphysicien de l'époque de mettre d'accord une philosophie des idées claires avec une religion à miracles (784). S'il s'agit de faits étonnants, ils peuvent être prodigieux sans cesser d'être des suites nécessaires des lois naturelles, car nous sommes très éloignés de connaître toutes les lois naturelles. S'il s'agit de faits qui nous paraissent conformes aux lois naturelles, ils peuvent néanmoins, sans que nous le sachions, être le résultat d'une volonté particulière et miraculeuse de Dieu. Quand il me vient telle pensée, je suis hors d'état de vérifier si la modification cérébrale, que je conçois en être normalement cause occasionnelle, est présente ou non. Si elle ne l'était pas, la présence de cette pensée serait miraculeuse. Avec cela Malebranche hésite sur la définition du miracle ; tantôt il s'agit du prodige et ce n'est point un vrai miracle ; tantôt il s'agit du

(784) Cf. Gouhier, *La Philosophie de Malebranche et son expérience religieuse*, chap. III, § IV, « Le miracle » et particulièrement pp. 64-68 et n. 1 de p. 65.

résultat, prodigieux ou non, et d'ailleurs nécessaire, de lois générales ou naturelles, mais qui nous sont inconnues ; et ce n'est point encore un vrai miracle ; ces lois générales elles mêmes débordent singulièrement ce qui paraîtrait accessible, ou sainement pensable, à un Fontenelle, comprenant, outre les lois de la communication des mouvements et de l'union de l'âme et du corps, celles relatives à la volonté des anges, et même les lois de la grâce relatives à la volonté du Christ ; tantôt enfin il s'agit de l'effet d'une volonté vraiment particulière de Dieu ; cela est le vrai miracle ; mais notre raison, à elle seule, est impuissante à le déceler ; il y faut la foi. Nous y voilà, devait penser Fontenelle ; mais on pouvait prendre un chemin plus court.

Spinoza, de son côté (le plus grand parmi beaucoup d'autres) avait pu agir par son chapitre VI du traité *Théologico-Politique* : « Des Miracles ». Il opposait l'opinion du vulgaire, ami du merveilleux, à celle du sage ; de ceux qui cherchent Dieu dans les apparentes dérogations à l'ordre de la nature et de ceux qui contemplant son ordre nécessaire. Il prétendait montrer que rien n'arrive qui soit contre l'ordre immuable ; que des miracles, s'il y en avait, nous feraient mal connaître la grandeur de Dieu, et que ce qui est raconté dans l'Écriture même est arrivé naturellement. Tout cela allait dans le sens du philosophe qui avait dans la tête l'essai sur *l'Origine des Fables* et qui passait à l'application avec les *Oracles* ; et dans celui aussi de l'auteur des *Mondes* qui deviendrait à l'Académie l'historien officiel d'une nature sans miracles. La source Spinoziste est d'autant plus plausible que Spinoza agissait très probablement aussi à d'autres égards sur Fontenelle, pour le confirmer par exemple dans ses opinions hostiles au libre arbitre, ou pour l'aider à se défaire du préjugé d'une immortalité individuelle.

Bayle a dû être lu de bonne heure par Fontenelle ; mais,

même s'il l'a lu avant impression (785), Fontenelle était d'humeur à railler les présages avant que parussent les *Pensées diverses à l'occasion de la Comète*, car sa propre pièce, *la Comète*, est de 1681.

Fontenelle enfin ne fait pas seulement la guerre au surnaturel en historien, en psychologue et en physicien, dans l'*Histoire des Oracles* ; il cherche aussi à détruire, dans des ouvrages inavoués, ce qui, dans la religion naturelle, intéresse puissamment le cœur de l'homme, car il sait bien que par cette voie se réintroduiraient, avec les espérances et les craintes de l'autre vie, les croyances superstitieuses. Pour ne parler que du plus important de ces opuscules, il est là tout près de Lucrèce et d'Épicure quand il raisonne contre Pascal. Il songe aussi à Malebranche, et très probablement à l'*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe Chinois sur l'existence et la nature de Dieu* ; il emprunte en effet à Malebranche l'indication du nombre des arrangements des vingt-quatre lettres de l'alphabet (786), et se divertit, (quel retour des choses !), à l'idée d'un sage Chinois convertissant un chrétien au bon sens, en la personne du géomètre Pascal ou de l'un de ses admirateurs. A cela s'ajoute un usage de la distinction de la foi et de la raison qui

(785) Bayle, qui aurait voulu être imprimé à Paris, aurait communiqué son manuscrit à Visé qui était bien en cour. Fontenelle aurait pu le connaître à ce moment par une indiscretion. L'affaire ne s'arrangeant pas, Bayle publia de son côté. Communication du manuscrit à Visé 27 mai 1681. Première édition, achevé d'imprimer 11 mars 1682. Tout ceci d'après *La Vie de M. Bayle par M. Des Maizeaux*, p. xxv et xxvi, ap, *Dictionnaire historique et critique*, par M. Pierre Bayle, 4^e éd., Amsterdam-Leyde, 1730, t. I. Mais la pièce de Fontenelle, *la Comète*, fut jouée le 29 janvier 1681 ; il n'aurait pu connaître Bayle que par une communication antérieure à la communication à Visé, et qui devient très incertaine.

(786) « Un de vos philosophes, le P. Malebranche, dont vous m'avez communiqué les ouvrages (c'est le Chinois de Fontenelle qui parle), nous l'apprendra : il soutient que la combinaison des 24 lettres de votre alphabet se peut faire en plus de : 1.300.000.000.000.000.000.000.000.000 manières différentes, dont celle de les ranger dans l'ordre où vous les mettez ordinairement n'est qu'une..... *Réflexions sur l'Argument de M. Pascal...*, ap. *Œuvres*, éd. 1818, t. II, p. 624.

aggrave celui qu'en pouvait faire un disciple orthodoxe de Gassendi ; elles n'ont plus seulement leurs domaines séparés, mais la foi risque d'avoir des comptes à rendre à la raison, comme on a vu ; du moins Locke paraît bien être tiré en ce sens, malgré des réserves finales, qui paraissent de pur style. Aussi le recueil où figure l'écrit anonyme est-il placé sous l'invocation peu recommandable de Collins, qui n'est pas seulement auteur d'un scandaleux *Discours sur la liberté de penser*, mais aussi d'une *Lettre à M. Dodwell contenant quelques remarques sur une prétendue démonstration de l'immatérialité et l'immortalité naturelle de l'âme proposée par M. Clarke...*, où il faut s'estimer heureux qu'il ne démontre pas en rigueur par raison que l'âme humaine est naturellement mortelle (787). Les *Réflexions* d'ailleurs, et même s'il ne s'agit que d'un très adroit pastiche, gardent une allure personnelle, parce qu'on y voit se refléter un peu de la conception du bonheur et de l'art de vivre, qui fut une partie de la sagesse de Fontenelle.

(787) « Car, quoique je ne prétende pas prouver par la raison que l'âme soit naturellement mortelle, cependant, si je puis faire voir que le plus fort argument allégué en faveur de son immortalité naturelle n'est rien moins que concluant, ceux qui se fondent entièrement sur cet argument n'auront plus aucun prétexte pour se refuser à l'évidence des preuves que vous avez tirées de l'Écriture et des premiers Pères pour montrer que l'âme est un principe naturellement mortel. »

Lettre à M. Dodwell contenant quelques remarques sur une prétendue démonstration de l'immatérialité et de l'immortalité naturelle de l'âme proposée par M. Clarke dans sa réponse au Discours épistolaire de M. Dodwell sur la nature de l'âme, ds. Essai sur la nature et la destination de l'âme humaine par M. A. Collins traduit de l'Anglais (d'Holbach) sur la dernière édition revue et corrigée par l'auteur. A Londres MDCCLXIX, petit in-8°, p. 4. 1^{er} éd. angl., 1707.

CINQUIÈME PARTIE

La sagesse de Fontenelle

Fontenelle, on l'a vu, a scruté la nature du composé humain ; il a défini les rapports des passions et de la raison, la force, l'intérêt, l'utilité de la déraison chez le commun des hommes, et chez les habiles même, s'il s'agit de vivre et non plus de penser. Une raison supérieure, qui, sans doute, n'éclosa jamais qu'en quelques-uns, lui a paru cependant avoir plus de prix que tout au monde. Elle n'ignorerait rien des forces troubles qui communément la submergent ; elle saurait, même dans des esprits choisis, s'y abandonner, le temps qu'il faut, pour leur voler leur élan, leur inconscience, leur douceur, s'y prêter, sans se donner, et de forces sauvages en faire comme les créatures d'un jeu. Elle connaîtrait ses faiblesses, ses limites, ses romans qui la dupent, et que pourtant elle se conte à elle-même pour ne pas désespérer de son pouvoir. Elle dénombrerait ses outils, leur demanderait leur origine, comment ils se sont lentement formés, durcissant en méthodes les primitives démarches spontanées du sens commun, unifiant, simplifiant les principales espèces de tâtonnements d'une pensée ignorante et obscure, qui s'est nourrie longtemps de fables, et, de rêveries très absurdes en rêveries moins absurdes, a vu lentement de ces folies, au contact d'une expérience plus riche, plus nuancée, émerger peu à peu le bon sens Cartésien. Elle saurait son histoire, et de n'être pas née tout armée en un jour lui donnerait assez de modestie ; d'avoir sans cesse gagné du terrain, assez de confiance. Organe d'orientation dans une nature extrêmement complexe, plutôt que lieu de natures simples et que contemplatrice d'immuables essences, elle parierait

seulement pour l'ordre, pour le simple, sans illusion sur la vérité profonde des lois qu'elle découvre, obligée qu'elle est à se rendre accessible ce qui la déborde infiniment, et à ne manier qu'elle-même et ses hypothèses, au moins bien définies, pour savoir où accrocher utilement son effort. Avec cela confiante, parce que l'ordre de surface qu'elle découvre ne s'étendrait pas indéfiniment de proche en proche dans toutes les catégories de phénomènes, s'il ne symbolisait, de quelque manière que ce soit, avec un ordre plus profond. Émerveillée de ses défaites comme de ses succès, par ce qu'elles l'obligent, s'enrichissant sans cesse, à se poursuivre de systèmes en systèmes, et à y gagner de devenir un sens du probable et de l'incertain, du moins fondamental et du plus fondamental, un tact rationnel.

La nature, ainsi enveloppée d'intelligence, sollicitée de devenir raison, déploiera sans trêve ses inépuisables merveilles ; elle remplira, et au delà, toute la capacité de rêver de l'esprit ; l'imagination, moins vaste que la pensée, ne gardera point à part soi de fabuleux trésors, qui, sous le nom de surnature, soient plus merveilleux que le réel ; partout sera la nature, et partout ses merveilles seront des merveilles explicables. Point de lacune dans la trame de son ordre, où s'intègrent la liberté humaine, déterminée comme tout ce qui est, et le devenir historique et ses hasards, riches de perpétuelles nouveautés intelligibles.

Le miracle expulsé du détail des phénomènes et de la conscience intellectuelle des bons esprits, il ne lui restera que deux refuges ; l'un facile à réduire, si l'on voulait en prendre la peine, avec l'aide du temps, et l'autre inexpugnable. Les castes sacerdotales ont toujours maintenu les vieilles idées, mais on peut travailler à ruiner leur pouvoir. Les religions révélées passeront, pour autant que seront diffusées les lumières de la vraie philosophie, et nous serons juges de l'opportunité et des moyens ;

mais alors le miracle rationnel ne passera point. Qu'il y ait un ordre astronomique et un ordre des êtres vivants, cela rabat la suffisance de ceux qui se croient esprits forts, et qui ne savent pas maîtriser leur incurable besoin de certitudes simplistes ; on n'explique pas tout ; les équilibres astronomiques, les structures animales, sont la marque qu'il y a des limites à la conception mécaniste des choses ; elles conduisent à un Dieu, qui pourrait bien être aussi insupportable aux croyants ordinaires qu'aux prétendus athées ; et il est heureux que soit ainsi maintenue une inquiétude intellectuelle, indispensable à notre bonne hygiène spirituelle.

Les idées, dont nous venons de rappeler quelques unes, forment une conception systématique des choses, et elles nous ont paru naître à peu près inévitablement à la lecture des textes de Fontenelle. Ses vues sur l'homme, sur la nature, sur Dieu, ont, par elles-mêmes, leur sens et leur intérêt, indépendamment de sa personne. Mais on aimerait assez, chez un homme si discret, et souvent si masqué, entendre pour ainsi dire les paroles tomber de sa bouche ; elles y prendraient leur vraie valeur, leur coefficient de sérieux ou d'ironie. Nous avons aussi indiqué, en cours de route, surtout les sources écrites les plus probables de sa pensée ; et elles ne doivent être toujours, avons-nous dit, ni les seules, ni les principales ; des expériences, des relations, des conversations, ont pu être pour beaucoup dans l'élaboration de certaines de ses opinions ; si difficile que soit la preuve en ces matières, on gagnera du moins, à le regarder vivre, de voir que les idées jusqu'ici exposées s'accordent assez bien avec l'espèce d'homme qu'il paraît avoir été. Enfin, en philosophe digne de ce nom, il n'a pas seulement réfléchi sur un certain nombre de problèmes théoriques ; il a eu une conception du progrès, du bonheur, de ce qu'on peut attendre des individus, de la société et de l'État ; et tout cela n'est pas resté épars, sans communication

avec ses autres idées ; tout cela s'est harmonisé en un art de penser et de vivre, en une sagesse. Elle peut être partiellement décrite au moyen de textes précis ; mais ils n'ont tout leur sens que lorsqu'on a vu l'homme.

CHAPITRE PREMIER

L'homme et ses relations

Fontenelle, à quelques jours près, a vécu cent ans (788). Comme il n'était point particulièrement robuste à sa naissance (789), il faut qu'il ait tiré bien adroitement parti de ce que la nature lui donnait. D'autres ont cru vivre plus pleinement, parce que les excès leur étaient familiers, ou parce que l'agitation leur tenait lieu d'activité (790) ; il a certainement longuement et, semble-t-il, assez largement usé de l'existence, mais sans jamais sortir de son train.

La poitrine a pu être un peu faible ; cela ne l'a pas empêché de causer intelligemment toute sa vie ; il en a été quitte pour trouver d'autres moyens de se faire écouter que la mise en jeu d'une puissante soufflerie. L'estomac a toujours été bon et la finesse des mets l'a toujours intéressé. De gourmet à gourmand la distinction peut être glissante : mais, à une époque où, chez les gens de forte charpente et de tête solide, la gloutonnerie a été parfois énorme. Fontenelle fait figure de délicat ; il a pu accidentellement, avec ses bons amis, être mêlé, sans réprobation, à des orgies ; l'idée ne lui est jamais venue de s'enivrer ou de boisson ou de mangeaille autrement (et cela encore est très douteux) qu'une fois peut-être et par jeu (791). Le voilà déjà assez loin d'un La Fare,

(788) A trente-deux jours près. Il est né le 11 février 1657, mort le 9 janvier 1757. Cf. Trublet, *Moreri*.

(789) Trublet, *Moreri*. Charma *Biographie*.

(790) Lord Hyde, entre autres, qui déclarait vivre en un quart d'heure les cent ans de Fontenelle ; d'après Grim, *Corresp. litt.*, 15 février, 1757 ap. Maignon, *Fontenelle, l'homme...*, p. 101, n. 3.

(791) Pour l'intérêt que Fontenelle accordait à la bonne chère cf. plus haut, p. 181 et note (281) et plus loin p. 560 et note (980).

ou des Vendôme, et beaucoup plus proche d'un Saint-Evremond, dont Ninon lui a certainement confié la sagesse gastronomique (792).

Il a su si longuement plaire aux femmes, qu'on ne peut le soupçonner de leur avoir demandé trop, et surtout hors de propos ; on verra qu'il était capable de les juger, comme toutes choses, avec calme et sans indulgence, quand il se mêlait de penser ; mais il aimait les regarder, ne pouvait ignorer qu'elles chérissent surtout leur caprice, et qu'un sage doit être prêt à tout. Mme de Lambert, qui lui reprochait de ne pas les aimer, tout à fait comme il eût fallu qu'il les aimât pour leur donner une excellente opinion d'elles-mêmes, ne contestait pas que la beauté agit sur lui, comme mécaniquement (793).

Ni trop, ni trop peu, et de tout avec discernement, voilà où le conduisait sa machine ; et, comme il la connaissait bien, il avait fait son bonheur à sa mesure ; mais aussi il la tenait en main, et ne la laissait point s'affoler, tourner à vide et s'user. Jamais homme ne fut de tempérament moins agressif et de caractère moins contentieux. Quand il avait donné son avis et expliqué ses raisons, quoi qu'on pût dire, hors des formules de politesse, il n'ajoutait plus rien. Quand on écrivait contre lui, répondre lui pesait (794). On ne doute pas qu'un discret mépris, ou des considérations de prudence, n'aient pu souvent expliquer ce silence, au moins partiellement ; mais les

(792) Pour ses relations avec Ninon cf. plus loin, p. 553.

(793) « Il peut avoir pour les femmes un sentiment machinal, la beauté faisant sur lui une assez grande impression ; mais il est incapable de sentiments vifs et profonds. Il a un comique dans l'esprit qui passe jusqu'à son cœur... » *Portrait de Fontenelle par Mme la marquise de Lambert*, ap. *Œuvres de Fontenelle*, éd. Bastien, t. I, p. 46.

(794) « Quand Fontenelle avait dit son sentiment et ses raisons sur quelque chose, on avait beau le contredire, il refusait de se défendre, et alléguait, pour couvrir son refus, qu'il avait une mauvaise poitrine... » *Fontenelliana*., p. 129.

Fontenelle montre à un ami un coffre rempli de brochures : « Voilà, lui dit-il, une partie des critiques, des satires, et même des libelles dont mes ouvrages et moi-même avons été l'objet... ; mais, ce qui vous surprendra bien plus, c'est que je n'ouvre jamais aucune de ces brochures... » *Ibid.*, p. 44.

raisons, comme il advient, allaient dans le sens de la nature, si elles la servaient. A ne point s'user inutilement on vit aussi longtemps qu'il est possible.

Fontenelle a vécu cent ans, et cela seul l'oblige à faire la plus forte transition qui soit entre deux siècles. Il a relié les uns aux autres des gens qui se seraient ignorés (795). Cela lui a permis, sur le tard, d'être un trésor d'expérience et d'anecdotes, que tous vénèrent comme une tradition, si même tout n'est pas innocent dans le legs du passé ; mais, de plus, à toutes les époques de sa vie, il a été très répandu, et dans les mondes les plus divers ; et il est fort significatif qu'il ne se soit brouillé avec personne. Il n'a pas seulement relié les générations les unes aux autres, il a rendu supportable l'expérience des uns à celle des autres, celle des savants à celle des gens du monde, celle des religieux à celle des libertins, celle des proscrits à celle des gens en place ; il les a fait se tolérer dans ses écrits ou dans ses discours, sans se laisser emprisonner par aucune d'elles. A tous il a demandé ce qu'ils pouvaient donner ; et, empruntant à tous, il s'est trouvé ne ressembler à personne. Il faudrait donc, pour le bien comprendre, suivre le fil de sa vie, si l'on veut (796), mais en se permettant toutes les digressions, et tous les commentaires, et toutes les pointes poussées dans le temps, lorsqu'on le voit engagé dans des amitiés ou des relations qui sont de même signification, fût-ce à des années d'intervalle. On le peut essayer.

Fontenelle naît en 1657 à Rouen (797). Sa mère était

(795) « Par exemple il parlait, en 1753, et il disait : J'étais chez Mme de La Fayette ; je vois entrer Mme de Sévigné. M. Suard crut presque entendre un revenant *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le XVIII^e siècle* par Dominique-Joseph Garat, Paris, 1820, 2 vol. in-8^o, t. I, p. 114.

(796) Biographie détaillée dans Maigron, *Fontenelle, l'homme...*, p. 1 à 116.

(797) Extrait baptistaire du 14 février 1657. Naissance le 11. Trublet, *Moreri*.

la sœur de Pierre et de Thomas Corneille. Elle était pieuse. « Elle exhortait souvent son fils à joindre les vertus chrétiennes aux vertus morales. Elle lui dit même un jour : « Avec toutes vos petites vertus morales, vous serez damné » (798). Si l'anecdote est vraie, celui qui devait mener l'attaque, si sourdement et si fortement, contre les religions révélées, aurait commencé de bonne heure à ne plus croire à la religion de sa nourrice ; cela corroborerait fort bien l'impression, que tout concourt à donner, d'un Fontenelle précocement formé pour les idées directrices de sa philosophie ; cela signalerait peut-être aussi une des sources vivantes et non plus écrites de son incrédulité. Quand on a l'esprit clair, on fait très tôt des réflexions, et le sermon, même intelligent et amical, qui prétend leur barrer la route, ne produit pas, en général, l'effet escompté. On donnait rendez-vous au philosophe au jugement dernier ; il trouva expédient de n'y pas être, et la fertilité de son esprit lui en fournit les moyens : ce furent, entre autres, l'essai sur l'*Origine des Fables* et l'*Histoire des Oracles*.

Fontenelle était le neveu de Pierre et de Thomas Corneille (799). Grâce à eux la versification était de tradition dans la famille. Fontenelle concourait à treize ans pour le prix de poésie latine de l'Académie des Palinodes de Rouen ; à quatorze il faisait couronner une ode française sur Alceste et un sonnet sur l'œil (800) ; à quatre-vingt douze ans il rimait toujours :

Il fallait n'être vieux qu'à Sparte,
Disent les anciens écrits.
O Dieux ! Combien je m'en écarte,
Moi qui suis si vieux dans Paris (801).

(798) *Fontenelliana*..., p. 41.

(799) Sur Thomas Corneille cf. Reynier, *Thomas Corneille, sa vie et son théâtre*, Paris-Hachette, 1892, in-8°.

(800) Cf. Maignon, *op. cit.*, p. 7-10.

(801) F. O. ed. B. V. 278 ; et ds. sa 97^e année : *Qu'on raisonne ab hoc et ab hac Sur mon existence présente, Je ne suis plus qu'un estomac ; C'est bien peu, mais je m'en contente.* Id., *ibid.*, p. 275.

Auprès des frères Corneille aussi on ne pouvait cesser de s'intéresser aux questions qui touchent à la théorie de l'art littéraire, au théâtre, à l'opéra, et elles ont préoccupé Fontenelle toute sa vie : nous ne nous servons de ses écrits sur ces matières que du biais où ils éclairent notre sujet, sa philosophie, mais ils se rattachent évidemment, en même temps qu'à ses propres réflexions, aux discours ordinaires du milieu familial. Plus particulièrement Pierre Corneille a laissé à Fontenelle une gloire à défendre, et cela l'a rangé à peu près inévitablement dans les rangs des ennemis des amis de Racine, si même ses idées sur les anciens et les modernes ne sont pas celles d'un partisan (802). Thomas Corneille a été, lui, surtout important en ouvrant à Fontenelle un journal, le *Mercurie Galant*, et plus encore en le mettant parlà à même de se faire, comme on le verra, de multiples relations et de se pousser dans le monde (803).

Fontenelle était de Rouen et n'oubliera jamais sa province. Il y gardera de bons amis, qui prouveraient à eux seuls qu'il était capable d'attachement sincère, s'il trouvait les effusions ridicules (804). Ce Normand, avide d'informations et d'expériences, trouvera dans sa Normandie mille occasions de liaisons mondaines ou intellectuelles avec tous les Normands de Paris (805). Au faite de la gloire, il s'occupera inlassablement de procurer à sa ville natale les moyens de fonder une Académie analogue à celles qui l'ont illustré, dont il a accru le rayonnement, et dont il a fait, sans mot dire, sa place d'armes pour le bon combat de la philosophie (806).

(802) Cf. plus loin : « le croyant pessimiste au progrès » (part. V, chap. II).

(803) Débuts de Fontenelle au *Mercurie* avec l'*Amour noyé*, 1677.

(804) Brunel entre autres ; sur lui cf. plus loin p. 560 et note (979).

(805) L'abbé de Saint-Pierre, Varignon, Vertot, sont Normands.

(806) Cf. *Fontenelle et Cideville, Correspondance et documents inédits* (1742-1757), par M. Decorde..., ap. *Précis analytique des travaux de l'académie impériale... de Rouen...*, année 1867-68, Rouen, Boissel et Paris, Derache, 1868, in-8°.

Fontenelle a fait ses études au collège des Jésuites de Rouen. Il y a gagné de recevoir une bonne instruction gréco-latine, qui lui permettra de voir se présenter à lui, sans efforts, les rapprochements suggestifs entre les fables de l'antiquité et celles des sauvages, entre les métamorphoses anciennes et les contes populaires d'aujourd'hui. Il a fait là aussi des amitiés solides parmi ses maîtres. Tous ont été émerveillés de son intelligence et de sa facilité. La logique, qu'il trouvait creuse, le rebutait, mais il s'y mit quand il eut pris le parti de n'y voir que des mots, et il resta l'ami du père Commire, qui la professait en la comprenant (807). Il discutait théologie rationnelle, pendant des heures, avec le P. Tournemine, le futur journaliste de Trévoux, et cet esprit fertile en questions, objections et réponses, s'enchantait d'un élève qui ne restait jamais court, découvrait des objections inattendues, irréfutables, et qu'il réfutait cependant :

M. de Fontenelle, dit Trublet, faisait les objections et fournissait quelquefois des réponses que le P. Tournemine, aidé de tout son zèle, n'avait pu trouver. Je lui en fournis une entr'autres, me disait un jour M. de Fontenelle, qui le fit sauter de joie » (808). Il s'agissait d'un argument « assez spécieux, mais que M. de Fontenelle regardait néanmoins comme un sophisme, pour attribuer à un hasard aveugle des êtres qui, par la régularité de leur construction, portent l'empreinte d'une intelligence créatrice ». La réponse à l'argument que Fontenelle trouvait sophistique était tirée du principe qu'il exposa beaucoup plus tard dans sa *Théorie des Tourbillons Cartésiens* (809). Ce principe, que nous avons indiqué en

(807) Sur son horreur de la logique traditionnelle cf. *Fontenelliana...*, pp. 70 et 71. Sur son amitié avec le P. Commire cf. Le Cat, *Éloge de M. de Fontenelle...*, par M. Le Cat, secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen... Rouen, Besongne, 1759, p. 53, note.

(808) Trublet, *Mercure*, juin 1757, vol I, dans *Mémoires pour servir...* 1761, p. 79.

(809) Id., *ibid.*, n. 1.

parlant du Dieu de Fontenelle (810), consiste à distinguer comme deux infinis différents les deux espèces d'arrangements que peut prendre, au cours d'un temps infini, la matière, ou simplement agitée sans le concours d'une intelligence, ou agitée avec ce concours. La *Théorie des Tourbillons* est de 1752 ; Fontenelle, on le voit une fois de plus, n'oubliait rien. On ne sait pas si le bon père eût été aussi joyeux, s'il eût pu lire jusqu'au fond de l'âme de son disciple, et entrevoir en lui l'auteur de l'*Histoire des Oracles*, le discret metteur en scène d'un Dieu sans attributs destiné à ruiner le vrai Dieu des chrétiens, le mauvais plaisant de l'histoire de Mreo et Enégu ou de la *Résurrection des corps*. Toujours est-il qu'il aimait bien son élève, et il le fallut pour prendre sa défense en 1707, quand Baltus attaqua dangereusement les *Oracles* (811).

Les Jésuites, ses maîtres, lui firent certainement aussi connaître d'autres Jésuites, et cela put lui ménager plus tard à Paris des entrées dans le beau monde et des appuis. Mais il y eut sans doute plus encore. Si l'impie, sur le fond des choses, se séparait à coup sûr de ses professeurs, il y avait entre eux et lui des affinités très sérieuses. Leur empirisme lui convenait à merveille et il les suivait, à sa manière, quand plus tard il polémiquait contre les idées innées, et soutenait que l'idée de l'infini est une pseudo-idée ; encore, lorsqu'il prétendait, avec des intentions plus ou moins pures, ne s'élever à Dieu que par des preuves a posteriori. Au but près aussi, leur façon de concevoir la pratique de la religion ne devait pas lui déplaire ; il pouvait les admirer d'exiger des exercices de piété bien visibles, l'usage fréquent des sacrements ; cela était palpable et par ailleurs si commode, pour qui eût voulu être en règles avec les choses établies et penser à part lui comme il l'entendrait. En ce sens Fontenelle a vécu et

(810) Cf. plus haut, p. 402 et note (655).

(811) Cf. plus haut, p. 455.

est mort chrétiennement (812). Leur morale accommodante valait mieux enfin que celle des Jansénistes ; elle avait du moins le mérite de ressembler à la vie, de n'être pas de ces systèmes que le public salue respectueusement, pour ne point s'en servir. Il devait connaître, par expérience, la discipline extraordinairement ferme de leurs collègues ; il entendait raconter comment ils savaient mourir pour leur foi sous toutes les latitudes, et ce genre d'inflexibilité, enveloppée de douceur, devait lui agréer, car il n'empêchait pas les mêmes hommes d'être des mondains ou des lettrés, et de gagner par là encore des sympathies à leur cause. Leur politique et la sienne avaient des analogies : tout accueillir, tout envelopper, tout harmoniser, et cela sans dévier d'un pouce de sa ligne. Il espérait peut-être même déjà, le subtil, être à renards renard et demi et avoir besoin d'eux pour déchristianiser la planète (813).

Fontenelle, au sortir du collège, a cherché sa voie ; pas très longtemps. On l'a poussé vers le barreau ; son père était avocat au Parlement (814) ; il faillit le devenir, plaida une cause, et heureusement la perdit. Il n'insista pas, et on en peut imaginer plusieurs raisons : la faiblesse de sa poitrine qui ne le prédisposait pas aux effets oratoires, le mépris des développements qui pourraient tenir en quatre mots, le dégoût de toute espèce de chicane, qui le rendait plus tard silencieux quand il avait donné son avis ; la tentation aussi de se faire une place à Paris, aux côtés et grâce aux conseils et aux relations de son oncle Thomas Corneille.

(812) On goûtera comme il convient ces réflexions de Trublet : « Par exemple si M. de Fontenelle avait mal pensé sur la religion, comme on l'en a soupçonné malgré son exactitude à en remplir les devoirs extérieurs, malgré la plus parfaite probité, je dirais presque malgré toutes les vertus morales, je me garderais bien d'avouer par une sincérité mal entendue qu'il était incrédule, ou du moins d'entrer sur cela dans aucun détail ». *Mercur*, août 1757, dans *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 139.

(813) Voir plus loin, « La Propagande », pp. 666 sq.

(814) François Le Bovier de Fontenelle, écuyer et avocat au Parlement.

Il y vint dès 1674 ; il n'y sera définitivement fixé qu'en 1688 ou 1691, vers le moment où il commencera d'être un candidat possible pour l'Académie Française. Avant cette date, il vit à Paris et à Rouen, prolongeant ici et là plus ou moins les séjours. Vers 1676, à Paris, rue de Cléry, chez les frères Corneille, il regarde vieillir la gloire de la famille. Pour un tout jeune homme le fait comporte des enseignements ; mais il doit aussi manquer de gaieté. Pierre Corneille est un vieillard morose ; il a perdu son fils en 1674, et ce deuil est venu s'ajouter à tout le flot de tristesse qui monte d'avoir eu un génie tout neuf, et de le sentir s'effriter, à demi oublié. Racine, depuis quelques années, triomphe au théâtre ; en 1673 il est entré à l'Académie ; on ne peut plus lui opposer que *Suréna* ; l'inattention générale va croissant. Que la gloire passe si vite, Fontenelle en a certainement senti l'injustice, et, qui mieux est, il l'a comprise. Il a été conduit à juger sans ménagements Racine et ses amis, par intérêt de famille, pour raison d'amour propre blessé, on le verra aussi (815) ; mais sa défense de Corneille le fera historien, et deviendra une explication du triomphe et de l'oubli du vieux poète, avec sa *Vie de Pierre Corneille*, précédée, dans l'édition des œuvres de 1742, d'une *Histoire du théâtre Français* jusqu'à M. Corneille. Fontenelle pourra dire, preuves en main, au sortir du Moyen âge, de la Renaissance, de la Pléiade et de Garnier, Hardy, Mairet et Rotrou, et après le Cid, Horace, Cinna et Polyeucte : « Ces pièces là étaient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille... trouva les véritables règles du poème dramatique et découvrit les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les excellents discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre français... ». Puis, ayant indiqué quelques-uns des moyens de la séduction

(815) Cf. plus bas, p. 497 et n. (818).

Racinienne, il résumera, non sans mélancolie, la longue, vie de son héros : « La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont faibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle ; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre ; à la fin il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, n'est plus semblable à lui-même que par intervalles » (816). La tristesse profonde de Pierre Corneille a mis son neveu sur le bon chemin d'une habile justice, mais elle a dû aussi lui peser un peu ; et cela l'a rapproché davantage de son oncle Thomas.

Celui-ci a un génie facile et est tourné vers la vie ; il ouvre à son neveu le *Mercur*e et le monde, et guide ses premiers pas. Dès 1677 Fontenelle publie des vers au *Mercur*e *Galant*, l'organe de liaison des ruelles de Paris et de la province ; il a pour le lancer son oncle et Donneau de Visé. L'oncle lui fournit le canevas de deux opéras, et Fontenelle met rapidement les pièces sur pied. En 1678, *Psyché*, sous le nom de Thomas Corneille, en 1679 *Bellerophon*, triomphent ; la musique est de Lully. Si Fontenelle a jamais eu besoin d'être dénié, ce dont on doute, il a dû en trouver les moyens dans le monde du théâtre et dans l'entourage du Florentin. Baptiste, avec tout son génie, avait les pires fréquentations, et il était comme le centre d'une véritable communauté de libertins d'idées et de mœurs (817). Fontenelle eut d'ailleurs bien d'autres occasions d'entrer en contact avec ce monde

(816) *Vie de Pierre Corneille*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. III, p. 84 et p. 96.

1685, *Éloge de Pierre Corneille* dans *Nelles de la Rép. d. Lettres*, janv. 1685-1693, *Parallèle de Corneille et de Racine*.

1729, *Vie de M. Corneille*, (éloge revu et augmenté) dans *Hre de l'Académie française de d'Olivet*.

1742. *Vie de Corneille avec l'histoire du théâtre français jusqu'à lui et des réflexions sur la poétique*.

(817) Cf. Prunière *La vie illustre et libertine de Jean-Baptiste Lully*, Paris, Plon, 1929, petit in-8°, en particulier, pp. 140 sq.

fort mêlé ; mais celle-ci fut sans doute une des premières. Il était dès ses débuts à bonne école. Le théâtre semblait donc l'attirer ; il y échoua, complètement, en 1680, avec la tragédie d'*Aspar* et, à demi, au début de 1681, avec la comédie de *La comète*. Racine saisit l'occasion de décocher au neveu de Corneille une épigramme sanglante. Fontenelle brûla *Aspar*, et garda la blessure. Il s'en vengea, plus tard, en défendant la gloire de Corneille, en montrant que le monde des pensées de Racine, de Boileau, de La Bruyère, était petit, et surtout en faisant, malgré eux, et avec flegme son chemin (818).

Il dut trouver dans cet échec une raison de se remettre plus assidûment aux études scientifiques, qui l'avaient toujours intéressé, en attendant que la fortune littéraire lui fût plus favorable. Il a certainement travaillé seul, avec des livres, à Rouen ; mais il a pu aussi assister à des réunions, à des conférences, lors de ses passages à Paris. Les *Éloges* de Régis (1707), de Lémery (1715), de Varignon (1722), si l'on recoupe leurs renseignements entre eux et au moyen des dires de l'abbé de Saint-Pierre, autre Normand, permettent de voir à peu près qui Fontenelle a pu rencontrer et entendre aux environs de 1680, et de 1680 à 1686. On lit dans l'*Éloge de Lémery* : « Après avoir fait le tour entier de la France, il revint à Paris en 1672. Il y avait encore alors des conférences chez divers particuliers. Ceux qui avaient le goût des véritables sciences s'assemblaient par petites troupes, comme des espèces de rebelles qui conspiraient contre l'ignorance et les préjugés dominants. Telles étaient les assemblées de l'abbé Bourdelot, médecin du prince le Grand Condé, et celles de Justel. Lémery parut à toutes et y brilla ». Lémery, de son côté, professa à « l'hôtel de Condé », à « Chantilly », puis ouvrit des cours publics de

(818) Épigramme de Racine dans Deltour, *Les ennemis de Racine au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1879, in-8° (3^e éd.), p. 38.

chimie « rue Galande » : « Les noms les plus fameux entrent dans la liste de ses auditeurs, les Rohaut, les Bernier, les Auzout, les Régis, les Tournefort. Les dames mêmes, entraînées par la mode, avaient l'audace de venir se montrer à des assemblées si savantes. En même temps Duverney faisait des cours d'anatomie avec le même éclat... » (819). Or Régis, qui avait répandu la bonne parole Cartésienne à Toulouse, puis à Montpellier, dans des conférences publiques, vint à Paris « en 1680 et commença à tenir de semblables conférences chez Lémery » (820). Duverney pour sa part est nommé professeur d'anatomie au Jardin Royal en 1679, et n'y professe, avec un éclatant succès, qu'après deux voyages en Basse Bretagne et sur la côte de Bayonne (821). Tournefort vint à Paris en 1683 (822). Il semble donc que, lorsque Fontenelle songe à la grande vogue des réunions scientifiques non officielles qui ont charmé les curieux, dont il était, il pense aux années 1680 et postérieures. Par ailleurs l'*Éloge de Varignon* montre celui-ci et l'abbé de Saint-Pierre, tous deux amis de Fontenelle, venant s'installer à Paris, sous le même toit, en 1686 (823). Et l'abbé dira plus tard « J'allais au cours d'anatomie de feu M. Duverney. J'allais au cours de chimie de M. Lémery. J'allais à diverses conférences de physique chez M. de Launey, chez M. l'abbé Bourdelot, et chez d'autres » (824). Bourdelot étant mort en 1685, l'abbé a dû l'entendre avant de s'installer définitivement rue du Faubourg Saint-Jacques avec Varignon, ou il a brouillé les dates ; mais on voit qu'il s'agit toujours à peu près du même personnel enseignant.

(819) *Éloge de Lémery*, ap. Fontenelle, *Œuvres*, éd. Bastien, t. VI, pp. 370 et 371.

(820) *Éloge de Régis*, id., *ibid.*, p. 177.

(821) *Éloge de du Verney*, id., t. VII, pp. 363 et 364.

(822) *Éloge de Tournefort*, id., t. VI, p. 233.

(823) *Éloge de Varignon*, id., t. VII, p. 149.

(824) Saint-Pierre, *Projet pour des conférences sur la physique...*, ap. Drouet, *L'abbé de Saint-Pierre*, Paris, Champion, 1911, in-8°, p. 19.

Aux alentours de 1680-1685 Fontenelle a donc pu, ne fût-ce qu'en passant, ou assouvir ou irriter sa jeune curiosité scientifique au contact de nombreux savants ou demi-savants. On peut, sans trop de risques, conjecturer qu'il a été tout d'abord frappé du succès mondain de la science, et s'est senti doué pour exposer avec clarté les questions les plus épineuses. Il a pu penser aussi que le Cartésianisme, chez certains, tournait à la religion, et qu'il faudrait un jour ou l'autre faire ses réserves. Mais ce sont les gens surtout qui ont dû l'amuser, et ce qu'on entrevoyait au travers d'eux. Justel était une gazette vivante ; et un esprit ironique trouve à glaner dans des nouvelles à la main. Bourdelot (825) avait connu Peiresc, Gassendi, des cardinaux Romains, les Barberini, l'étrange Christine de Suède, dont Naudé classait la bibliothèque ; il s'était, à partir de 1659, définitivement attaché à la maison de Condé ; intrigant, charlatan, bouffon, et aimant avec cela passionnément la science, à l'hôtel de Condé, puis rue de Tournon, il discutait physiologie, médecine, histoire naturelle, philosophie, avec qui voulait lui donner la réplique ; mais on disait aussi de lui qu'il était plus que libre d'esprit : les amis de Gassendi avaient été des libertins ; le Grand Condé, élève des Jésuites, avait été en relations avec Spinoza ; tout cela pouvait donner des vues à un jeune homme. Bernier, qui en ce temps-là commençait à avoir des doutes sur quelques points de la philosophie théorique de Gassendi (826), n'en avait peut-être toujours pas sur la bonté du plaisir ; médecin et voyageur, ayant l'expérience des hommes, il avait avec

(825) Sur Bourdelot cf. Drouet, *op. cit.*, *passim*, et : Jules Lemoine et André Lichtenberger, *Un médecin courtisan au XVII^e siècle, Bourdelot dans le Correspondant*, 25 avril et 25 mai 1908.

Sur les contacts de l'entourage de Condé et de Spinoza cf. G. Cohen, *Le séjour de Saint-Évremond en Hollande (1665-1670)*, *Rev. litt. comp.* 1926 pp. 57-58.

(826) *Doutes de M. Bernier sur quelque-uns des principaux chapitres de son abrégé de la philosophie de Gassendi*, Paris, Michallet, 1681, petit in-12.

l'attrait des discours exotiques celui de réunir en sa personne la tradition de son maître en Épicure et celle de Ninon et de Saint-Evremond, et c'est à ce dernier qu'il aurait dit un jour : « Je vais vous faire une confidence que je ne ferais pas à Mme de La Sablière, à Mlle de Lanclos même, que je tiens d'un ordre supérieur : je vous dirai, en confidence, que l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché » (827). Si l'on joint à cela les nourritures plus sérieuses que pouvaient lui donner Lémery, Tournefort, Duverney, Fontenelle, après les avoir entendus, devait repartir à Rouen, tout rempli d'une douce excitation intellectuelle. Ces années-là paraissent avoir été pour lui particulièrement fécondes : il approfondit ses connaissances, il vérifie ses idées au contact des faits, et, en très peu de temps, il va dans tous les genres, pour qui sait lire, se faire voir tout entier.

A Rouen, Fontenelle lit, travaille, mais certainement aussi fait son apprentissage de causeur mondain, et goûte avec finesse la douceur de vivre : « Le château de la Mésangère est un lieu charmant, où M. de Fontenelle passait, presque tous les ans, la plus grande partie de la belle saison. L'écorce de plusieurs des hêtres du parc fameux, célébré dans les *Soirs*, était décorée de ses vers, et laissait voir encore, il y a une vingtaine d'années, quelques unes de ces traces d'amants que l'auteur, dans le premier *Soir*, veut substituer au pas des philosophes, c'est-à-dire aux figures savantes que la marquise lui défend de tracer sur le sable » (828). Et Fontenelle devait dire en effet : « Nous allâmes donc un soir, après souper, nous promener dans le parc. Il faisait un frais délicieux... » (829) ; et plus loin : « Un peu de faiblesse pour ce qui est beau,

(827) Saint-Evremond à Ninon ap. Magne, *Ninon de Lanclos. Portraits et documents inédits*, Paris, Emile Paul, 1925 (4^e éd.), tr. petit in-4° p. 238.

(828) Le Cat, *Éloge...*, p. 16.

(829) Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, 1^{er} soir ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. II, p. 13.

voilà mon mal, et je ne crois pas que les tourbillons y puissent rien. Les autres mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche ; cela vaut toujours son prix, en dépit de tous les mondes possibles » (830). Trublet, qui eut toujours la main légère, commente : « C'était une très belle femme » (831). Et, comme eût dit le philosophe, tout cela s'enchaîne. Mme de La Mésangère, fille de Mme de La Sablière, qui connut intimement La Fare, avait aussi son hôtel à Paris, et Fontenelle, quand il venait de Rouen, y descendait quelquefois. Mme de La Mésangère devait plus tard épouser Nocé. Fontenelle, s'il eût voulu rester candide, n'eût pu le demeurer (832).

Sur quoi, et presque coup sur coup, paraissent les ouvrages les plus divers, et les plus révélateurs des idées et de la manière de Fontenelle. En 1683 les *Dialogues des Morts* dont on a vu (833) combien d'idées y sont préformées qu'il maintiendra au cours de sa carrière, comment ils permettent aussi de définir la nature du composé humain selon Fontenelle. En 1684 le *Jugement de Pluton*, où il juge ironiquement ses propres dialogues et s'amuse du bruit qu'ils ont fait. En 1685 l'*Éloge de Pierre Corneille*, qui deviendra la *Vie* dont nous avons parlé (834). En 1685 les *Lettres Galantes du Chevalier d'Her*. En 1685 toujours, deux mémoires *Sur le nombre 9* (835). En 1686 la *Relation de l'île de Bornéo*, qui faillit le conduire à la Bastille ; et encore cette même année les *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, les *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, et l'*Histoire des Oracles* (836).

(830) *Id.*, 5^e soir, *ibid.*, p. 119.

(831) Trublet, *Mercury*, août 1758, ap. Maignon *op. cit.*, p. 13, n. 1.

(832) Cf. notre note (14).

(833) Cf. plus haut, pp. 25 sq. et pp. 41 sq.

(834) Cf. plus haut, p. 495.

(835) Dans *Nouvelles de la Rép. des Lettres*, sept. 1685, art. II, et nov 1685, art. II.

(836) Cf. plus haut, p. 417 et n. (671).

Fontenelle aime indissolublement les conversations précieuses, le badinage galant, les petits vers, et les sciences et la philosophie : à cette heure il a ses opinions sur les hommes, sur la raison, sur la nature, sur l'histoire, et il est le philosophe sérieux et dangereux, auquel il ne manque que quelques moyens pour tirer pleinement parti de ses idées. Il lui faut pour cela assurer sa situation dans le monde.

Fontenelle n'a jamais été ambitieux, si l'ambition consiste à désirer toujours davantage : mais il a voulu, de façon très tenace, parvenir au peu de liberté dont il se croyait capable, et qui consistait, selon lui, à être laissé en paix. Les Académies lui parurent l'asile désiré. A partir de 1686, après les *Dialogues des Morts* et après les *Mondes*, il est célèbre : après *Bornéo* et après les *Oracles*, il pourrait être suspect. Ses succès littéraires, si on ne lui barre pas la route, le porteront vers l'Académie Française ; ses goûts scientifiques, ses talents à débrouiller les questions les plus ardues, s'ils sont attestés par des amis et des compétences, le mèneront à l'Académie des Sciences.

Thomas Corneille a dû ici lui être de très bon conseil. Il est lui-même des Quarante depuis 1685 ; il connaît la maison. Il peut recruter un parti pour assurer l'élection de son neveu. Son bon ami Perrault l'y aidera pour faire pièce à Boileau et Racine. Mais le neveu doit d'abord prendre ses précautions et se mettre en règles avec la religion de l'État. C'est chose accomplie en 1687, année où Fontenelle fait couronner par l'Académie un incroyable discours *Sur la patience*, où on lit des choses comme celles-ci : « Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque, si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, et de la fausse perfection à laquelle la philosophie aspirait. Daignez nous instruire dans la science de souffrir ; science toute céleste, et qui n'appartient qu'à vos

disciples » (837). Tous les styles lui étaient décidément naturels, et le pastiche certainement l'amusait (838). Cette même année est lu en pleine Académie le poème de Perrault *Le Siècle de Louis le Grand* ; il y rabaisse les anciens, déclare que les modernes, à génie égal, les doivent dépasser dans tous les arts ; il oppose aux grands noms de l'antiquité une liste des gloires du siècle de Louis, ou il oublie et Racine et Boileau, et il loue magnifiquement le Grand Corneille :

.....
 Mais quel sera le sort du célèbre Corneille,
 Du théâtre français l'honneur et la merveille,
 Qui sut si bien mêler aux grands événements
 L'héroïque beauté des nobles sentiments?

..... (839). »

En 1688 Fontenelle prend position. En même temps que ses *Poésies pastorales* paraissent son *Discours sur la nature de l'Églogue* et sa *Digression sur les Anciens et les Modernes* (840). Nous aurons l'occasion d'analyser ses idées sur le progrès à la lumière de ces textes ; il nous suffit pour l'instant de voir qu'il a pris le bon vent, celui qui pousse au port (841). Si peu partisan qu'il soit (et sur la question du progrès il est précisément très indépendant d'esprit), quand il se présentera aux suffrages de l'Académie, les amis et les adversaires de Racine, les partisans des anciens et ceux des modernes, se compteront sur son nom. Pendant que continue la querelle, entretenue-

(837) *Discours sur la patience*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, p. 320.

(838) Il a composé des discours pour son ami Brunel, pour M. Le Haguais, pour M. Bignon, le manifeste de 1718 contre l'Espagne pour le Régent, le discours d'ouverture de l'assemblée du clergé de 1723 pour Dubois, et aidé d'autres amis encore de sa plume.

(839) *Le Siècle de Louis le Grand*, poème par M. Perrault de l'Académie française, Paris, Coignard, 1687.

(840) *Œuvres...*, éd. Bastien, t. V.

(841) Pour ses idées sur le progrès cf. plus loin, part. V, chap. II.

par les *Parallèles* de Perrault et les répliques, et répliques aux répliques (842), Fontenelle se voit successivement préférer l'abbé Testut de Mauroy, MM. de la Chapelle, de Callières, l'abbé Renaudot ; mais il est patient, et il est élu en 1691. Il en fut quitte pour raconter plaisamment plus tard « qu'il avait été refusé quatre fois, à ceux qu'il voyait piqués d'avoir échoué une ou deux fois. Mais, ajoutait-il, je n'en ai jamais consolé aucun » (843). Et la querelle de rebondir avec son discours de réception, et de provoquer les amertumes de La Bruyère (844). Mais Fontenelle était dans la place.

Pour l'Académie des Sciences les choses se firent à plus petit bruit. Depuis 1686 son ami l'abbé de Saint-Pierre logeait sous son toit, rue du Faubourg Saint-Jacques, le géomètre Varignon. Fontenelle venait souvent voir ses deux compatriotes, tous deux Normands, tous deux anciens élèves des Jésuites de Caen. Avant d'être fixé à Paris (1688) il restait fréquemment deux ou trois jours avec eux. Un autre Normand, l'historien Vertot, venait aussi quelquefois. On discutait sciences éperdument, de toutes les sciences. L'*Éloge de Varignon* ne rappelle pas seulement le souvenir charmant de ces longues conversations, il donne le nom de visiteurs qui ont pu conduire Fontenelle comme par la main à l'Académie des Sciences : Varignon « dans sa solitude du faubourg Saint-Jacques... ne laissait pas de lier commerce avec plusieurs savants, et des plus illustres, tels que du Hamel, du Ver-

(842) Perrault (Charles), « *Parallèles des Anciens et des Modernes en ce qui regarde les Arts et les Sciences. Dialogues. Avec le Poème du Siècle de Louis le Grand. Et une épître en vers sur le Génie*, par M. Perrault de l'Académie française, Paris, Coignard, 1688-96, 4 vol. in-12 (t. I, 1688 ; t. II, 1690 ; t. III, 1692 ; t. IV, 1696). L'épître sur le Génie est dédiée à Fontenelle.

Pour la suite de la querelle cf. Rigault, *Histoire de la Querelle des anciens et des modernes*, Paris, Hachette, 1856, in-8°, pp. 174 sq.

(843) Trublet, *Mercure*, avril 1757, cité par Maigron, *op. cit.*, p. 53, n. 2.

(844) Cf. plus haut, p. 9 et note (8).

ney, de la Hire » (845). Fontenelle devait sans doute montrer à chacun qu'il savait l'écouter et l'entendre, et le charmer en lui parlant son langage. Sa réputation était si solide d'esprit qui éclaircit tout ce qu'il touche, que le marquis de l'Hopital lui confiait, en 1696, le soin de rédiger la préface de son *Analyse des infiniments petits* (846). Le Roi songeait à réorganiser son Académie des Sciences ; il y aurait des séances publiques ; l'ancien secrétaire, du Hamel, latiniste réputé, ne se sentait guère le courage de les affronter et de tenir, en français, les gens du monde au courant des travaux les plus divers des savants : « M. l'abbé du Hamel qui, pour l'universalité de ses connaissances, avait été choisi par Colbert, à la naissance même de l'Académie, pour en être le secrétaire, et qui exerçait cette fonction depuis trente ans, demanda un successeur en 1697. M. Bignon jeta les yeux sur M. de Fontenelle, l'ami, le compatriote et l'émule en géométrie de Varignon, qui était depuis neuf ans dans la Compagnie. M. de Fontenelle avait alors quarante ans » (847).

A quarante ans Fontenelle ne désire plus rien. Il n'est pas de ceux qui regrettent toute leur vie de n'avoir pu participer aux grandes affaires, et pour lesquels l'activité intellectuelle est un pis aller et un dérivatif. Un jour on lui offrira d'être président de l'Académie des Sciences et de celle des Belles-Lettres, et il refusera (848). Une autre fois on lui parlera de la grande fortune que fit le cardinal Dubois, grâce à Philippe d'Orléans, « pendant que lui, qui n'était pas moins aimé du prince régent, n'en avait fait aucune. Cela est vrai, répondit le philo-

(845) *Éloge de Varignon*, (*Œuvres...*, éd. Bastien, t. VII, p. 150).

(846) Trublet, *Moreri*. Fontenelle, *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, pp. 23-34.

(847) Le Cat, *Éloge...*, pp. 22 et 23.

(848) « Il m'a dit que M. le Régent l'avait voulu charger des Académies des Sciences et des Belles Lettres, comme l'était M. l'abbé Bignon, et qu'il avait refusé. » Trublet, *Journal* (cabinet Chaponnière).

sophe ; mais je n'ai jamais eu besoin que le cardinal Dubois vint me consoler », et Dubois, paraît-il, n'eût pu en dire autant (849). Cideville, à propos d'une bagatelle, l'admission d'une lettre en franchise, soulignera le manque d'acharnement de Fontenelle à parvenir : « A quoi diable les Grands vous sont-ils bons, si ce n'est à affranchir de port les grosses lettres que vous voulez envoyer?... Car d'ailleurs vous ne leur avez jamais rien demandé. Oh ! que si quelque Gascon avait les connaissances que je vous sais à la Cour et à la ville, il en aurait tiré tout autre parti » (850). Le philosophe enfin aurait confié lui-même un jour à Trublet « que, s'il avait été le maître de son sort, il eût voulu avoir un état honorable dans le monde, mais qui ne l'eût engagé et assujetti à aucun travail gênant, par exemple président de la Chambre des Comptes, avec quarante ou cinquante mille livres de rentes... ; qu'il aurait toujours partagé son temps, comme il a fait, entre la lecture, la composition et le monde... » (851). Il n'a demandé à un établissement que d'assurer le loisir de sa pensée, aux fonctions officielles que la sécurité.

Fontenelle, installé dans deux Académies, destiné à être réclamé par beaucoup d'autres (852), imperturbablement correct dans ses rapports avec les représentants de l'ordre établi, peut avoir toute liberté d'esprit. Il ne donne que très peu de son temps à l'Académie Française et réserve tous ses soins à sa tâche considérable de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Mais il n'est pas homme à se laisser submerger par son travail.

(849) *Fontenelliana...*, p. 118.

(850) Cideville à Fontenelle (2 oct. 1749), ap. *Fontenelle et Cideville...*, p. p. Decorde dans *Précis analytique...*, p. 486.

(851) Trublet, *Mercur*, oct. 1757, vol. I, ap. *Mémoires pour servir* 1761, p. 181.

(852) 1691, Académie Française, 1697, Académie des Sciences ; 1701, Académie des Inscriptions. Outre les Académies de Paris, il a été de la Société Royale de Londres, des Académies de Rouen, Nancy, Berlin, et des Arcades de Rome. (Trublet, *Moreri*.)

La lecture, la composition, et le monde, il trouve temps pour tout. A partir de 1702, tous les ans sortira des presses un volume de l'*Histoire de l'Académie* depuis 1699, et le mouvement s'entretiendra jusqu'au volume pour l'année 1740. En 1733, il fera paraître l'*Histoire* et les *Mémoires de l'Académie* depuis 1666 jusqu'en 1699, et le premier volume de l'*Histoire* (depuis 1666 jusque vers la fin de 1679) est encore de lui. Mais il ne se contentera pas avec son *Histoire*, ses *Préfaces*, ses *Éloges*, d'être le modèle des secrétaires perpétuels : il continuera jusqu'à la fin de sa vie d'écrire et de publier dans tous les genres, menant toujours de front littérature, science et philosophie (853). Il avait une admirable facilité de travail, une vie et un emploi du temps bien réglés, mais surtout, et cela nous ne pouvons que le conjecturer, une capacité probablement prodigieuse d'apprendre vite, en écoutant les gens compétents dans tous les genres. Quand il sortait, à midi, avec une régularité d'horloge, pour dîner en ville, il avait fini de lire et de rédiger, mais il n'avait pas fini de s'informer. La malveillance de Piron nous vaut de connaître sur ce point ses habitudes immuables, de 1688, date voisine de celle de son établissement définitif à Paris, à 1755, deux années avant sa mort. Piron écrit le 22 mars 1755 à l'abbé Dumay : « L'abbé Trublet continue d'être courageusement très assidu auprès de l'immortel Fontenelle, qui, de son côté, continue aussi à vivre comme à l'âge de ses pastorales (1688) et

(853) 1724, Nouvelle édition de ses œuvres avec, comme augmentations principales : *Sur l'existence de Dieu*, *Sur le bonheur*, *De l'origine des fables* ; 1727, *Éléments de la géométrie de l'infini* ; 1732, Nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences et des arts*, par Thomas Corneille, corrigée et augmentée par Fontenelle ; 1733, *Éloge de la marquise de Lambert*, dans le *Mercur* d'août. 1742, Nouvelle édition de ses œuvres ; augmentations : *Histoire du Théâtre jusqu'à M. Corneille*, *Vie de M. Corneille*, *Réflexions sur la poétique* ; 1751, deux nouveaux volumes de ses œuvres contenant : 1 tragédie en prose, 6 comédies ; 1752, *Théories des tourbillons Cartésiens* (Trublet, Moreri).

Ceci sans compter les anonymes.

de passer sans faute, à midi, en chaise, sous mes fenêtres, pour aller chez de jolies dames porter sa toux et sa surdité à de bonnes tables, où il mange très bien et ne paie son écot que de ces deux monnaies » (854). Fontenelle a commencé à devenir un peu sourd vers sa quatre vingt-huitième année (855) ; à Paris, à cette date, depuis une soixantaine d'années il écoutait.

Qui voyait-il ? Tout le monde, très probablement. Cela interdit une énumération complète ; mais on peut trouver son équivalent, en imaginant les principales catégories de relations qu'il a pu avoir. Les savants tout d'abord, ses confrères. Les *Éloges* en effet ne sont pas seulement une remarquable collection de notices nécrologiques, qui signalent la nature et suggèrent l'importance des travaux des savants morts de 1699 à 1740, ils décrivent aussi le personnage dont l'œuvre est résumée ; et nombre de traits semblent bien signaler que l'historien voit encore la silhouette, entend encore la voix de celui qu'il portraiture ; des bons mots, des anecdotes ont pu également être recueillis, ou directement, ou dans l'entourage immédiat du modèle. Claude Bourdelin, occupé de pharmacie et de chimie, « donnait, sans aucune récompense, des conseils modestes et souvent heureux. Quoiqu'il ne promit jamais la santé à un malade avec une certaine assurance, on ne laissait pas d'avoir une extrême confiance en lui » (856). Tauvry publia sa *Nouvelle pratique des maladies aiguës et de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs* en 1698 : « Je le connus en ce temps-là, et conçus beaucoup d'estime pour lui » ; il est mort d'une phtisie, au mois de février 1701 ; « son mérite commençait déjà à lui donner entrée dans plusieurs maisons considérables, où

(854) Piron, *Lettres à l'abbé Dumay*, p. p. Clément Janin, Dijon, 1883, ap. Jacquart, *L'abbé Trublet critique et moraliste...*, Paris, 1926, in-8°, p. 281.

(855) Trublet, *Moreri*.

(856) *Éloge de Bourdelin*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 96.

je suis témoin qu'il a été fort regretté » (857). Viviani « avait cette innocence et cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement, quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres, et il n'avait point cette rudesse et une certaine fierté sauvage, que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes. Il était affable, modeste, ami sûr et fidèle... » (858). L'Hopital « étudiait la géométrie jusque dans sa tente », alors qu'il était encore « dans le service » ; « quelques uns ont attribué sa mort aux excès qu'il avait faits dans les mathématiques ; et, ce qui pourrait le confirmer, j'ai su de lui-même que souvent des matinées, qu'il avait destinées à cette étude, étaient devenues des journées entières, sans qu'ils s'en aperçût... Cependant il n'a jamais paru que l'étude ait altéré sa santé... ; il n'était nullement sombre, ni rêveur, au contraire assez porté à la joie » (859). Jacques Bernouilli, lui, « était d'un tempérament bilieux et mélancolique, caractère qui donne plus que tout autre et l'ardeur et la constance nécessaire pour les grandes choses » (860). Amontons garda d'une maladie « une surdité assez considérable, qui le séquestra presque entièrement du commerce des hommes, du moins de tout commerce inutile. N'étant plus qu'à lui-même..., il commença à songer aux machines ». « Les qualités de son cœur étaient encore préférables à celles de son esprit : une droiture si naïve et si peu méditée qu'on voyait l'impossibilité de se démentir ; une simplicité, une franchise et une candeur, que le peu de commerce avec les hommes pouvait conserver, mais qu'il ne lui avait pas données ; une entière incapacité de se faire valoir autrement que par ses ouvrages... » (861). Tous les *Éloges* témoigneraient dans le même

(857) *Éloge de Taurvy*, *id.*, *ibid.*, p. 99.

(858) *Éloge de Viviani*, *id.*, *ibid.*, pp. 117-118.

(859) *Éloge du marquis de l'Hopital*, *id.*, *ibid.*, pp. 132- et 133.

(860) *Éloge de Bernouilli*, *id.*, *ibid.*, pp. 152 et 153.

(861) *Éloge de Amontons*, *id.*, *ibid.*, pp. 154, 159-160.

sens : Fontenelle a vu et entendu. Il serait d'ailleurs superflu de s'y attarder outre mesure, car Maigron a développé ce point dans quelques unes de ses meilleures pages, en insistant sur l'aspect pittoresque des *Éloges* (862) ; l'analyse des moyens de la « propagande » de Fontenelle nous donnera en outre l'occasion de compter au nombre de ces moyens la peinture des portraits qu'il a laissés (863).

La liste des *Éloges*, complétée par les noms des vivants qu'on y rencontre, donnerait donc une première idée des gens qu'a entendu parler Fontenelle. Il faut naturellement y joindre les collègues de l'Académie Française et ceux des Inscriptions ; et il y en a qui ont pu assez bien ou instruire ou divertir l'esprit de Fontenelle. Depuis 1691 jusque vers 1720, Fontenelle n'intervient pas activement dans les travaux de l'Académie Française, mais il garde certainement le contact avec les amis qu'il a dans la maison. L'oncle Thomas Corneille ne mourra qu'en 1709, Charles Perrault en 1703 ; tous deux auront le temps de lui faire connaître le personnel du lieu, et ce qu'on raconte des confrères ; ils seront aussi mieux placés que quiconque pour le mettre en relations avec l'Académie des Inscriptions, qui est en formation, et à laquelle Fontenelle sera « associé » en 1701. Vers 1693, un philosophe pouvait réfléchir sur la mort d'un collègue comme Bussy Rabutin. Tant de succès, suivis d'une si persistante infortune ; avoir été en passe d'arriver aux plus hautes charges militaires, avoir connu toutes les joies de la folie et de la jeunesse, et, pour de méchants couplets, pour une trop transparente *Histoire amoureuse des Gaules*, un mois après une élection à l'Académie Française, voir la foudre tomber sur vous ; faire treize mois de Bastille, voir sa carrière

(862) Maigron, *Fontenelle, l'homme...*, pp. 338 sq.

(863) Cf. plus bas, « La propagande » (Part. VI).

brisée, passer dix-sept ans dans un exil « contraint », dix autres dans un exil « soi-disant volontaire », après une rentrée en grâce manquée, et mourir dans cette disgrâce perpétuelle (864) ; cela faisait comprendre ce qu'était le bon plaisir, et quelle prudence s'impose, quand on veut librement vivre à Paris. On pouvait aussi réfléchir que pareille mésaventure était arrivée, quelques années plus tôt, à Saint-Evremond, et que celui-ci avait du moins eu la sagesse de ne pas prétendre rentrer en faveur, alors qu'on lui offrait le pardon. Mais aussi il avait dû vivre loin de Paris. Bussy avait mécontenté le Maître ; à cela, tant qu'existeraient des rois absolus, il n'y aurait point de remède (865). Mais, dans le cadre des institutions établies et révérees, que de libertés possibles, si on avait quelque souplesse, et des amis. La mansuétude de l'Église, en particulier, n'avait point de bornes pour les esprits sans fiel.

On ne pouvait pas ne pas se réjouir d'avoir pour confrère un aussi amusant nouveau croyant que l'extravagant abbé de Choisy (866). Voilà un homme qui vous parlait de Siam avec compétence, de la façon dont les bons pères Jésuites, en tout pays, au Cap de Bonne Espérance, à Batavia, partout où touche le bateau qui les porte, installent leur observatoire, font regarder dans la Lune les gens du lieu, se font aimer, avant d'enseigner la doctrine ; il est encore un ami des plus grands noms, qui sait sa Cour par cœur, et les dessous des grandes affaires, et aussi un écrivain fécond, que ne fera pas reculer une *Histoire de l'Église* en 11 volumes in-4°.

(864) Sainte-Beuve, *Lundis*, Garnier (3^e éd.), t. III, pp. 360 sq.

(865) Pour les idées politiques de Fontenelle voir plus loin, Part. V, chap. IV (la vie sociale et l'État).

(866) Sur Choisy cf. (entre autres) :

D'Alembert, *Éloge de l'abbé de Choisy*, et notes relatives au dit Éloge, t. I, pp. 339 sq et t. IV, pp. 305 sq, dans *Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française par M. d'Alembert...*, Paris Panckoucke, 1779, 5 vol. in-12°.

Sainte-Beuve, *Lundis*, ed. cit., t. III, pp. 442 sq.

Avec cela on dit qu'avant sa conversion, qui ne l'a guère corrigé, il avait d'extraordinaires distractions ; il raffolait des habillements de femme, des diamants, des mouches ; un jour il n'a pas craint de se montrer à Versailles, au jeu de la Reine, dans un travestissement, qui lui allait d'ailleurs à ravir ; le duc de Montausier, « oubliant la présence de cette princesse et de femmes de la Cour », a dit « au jeune hermaphrodite avec la rudesse un peu brutale dont il faisait profession : « Monsieur ou Mademoiselle, car je ne sais comment vous appeler, vous devriez mourir de honte d'aller de la sorte habillé en femme, lorsque Dieu vous a fait la grâce de ne le pas être. Allez vous cacher ; M. le Dauphin vous trouve très mal ainsi... » ; « Pardonnez-moi, Monsieur », a répondu le jeune prince, « Je la trouve belle comme un ange » (867). L'abbé en a fait bien d'autres ; mais un jour il a pris la fièvre, et il a vu Dieu sur un trône de lumière, environné de ses anges ; il a trouvé clairs comme le jour (ceci a dû reconforter Fontenelle, car on peut tout espérer après cela), il a trouvé clairs comme le jour les mystères les plus incompréhensibles ; il a demandé pardon à Dieu ; il s'est converti. Là dessus il est parti au Siam avec le P. Tachard, s'est vu conférer en trois jours, tout juste, ordres mineurs et majeurs, et, en revenant de ce beau voyage (« oh ! le bon séminaire, la bonne retraite qu'un navire ! »), est entré en 1687 à l'Académie. Depuis ce temps-là il ne cesse d'écrire sur toutes sortes de sujets, mais on craint bien qu'il compose ses annales ecclésiastiques après s'être attifé comme autrefois, et qu'« interrompant quelquefois son travail pour jeter un moment de tristes regards sur lui-même » il ne s'écrie, avec la sincérité la plus naïve : « Quel peintre pour les Antoine et les Pacôme, pour les Augustin et les Athanase » (868).

(867) D'Alembert *op. cit.*, t. IV, p. 308.

(868) Id., *ibid.*, p. 336.

Rome valait décidément mieux que Genève, et les Jésuites que les Jansénistes ; et si tous les prêtres avaient autant d'esprit que cet abbé charmant, peut-être la religion était perdue. Les voies de la providence aussi sont étranges qui avaient fait concourir Bussy, Choisy, et quelques femmes, à l'élection de Fontenelle : « La mort de M. de Villayer nous va donner un nouveau confrère à l'Académie, avait écrit Bussy à Choisy le 11 mars 1691 ; Mme de Dalet voudrait bien que Fontenelle remplît cette place ; j'en serais ravi ; personne n'en est plus digne » (869) ; et, le 4 avril, Melle Dupré à Bussy : « L'Académie... a donné la place... à M. de Fontenelle... Cette nouvelle vous fera plaisir, car il est de vos amis, et digne d'en être... » (870). Mais l'habile homme l'était de tout le monde.

A la « petite Académie » (871), on s'était occupé d'abord, et du temps de Colbert, surtout de projets d'inscriptions, de devises, de médailles, et Charles Perrault avait fait avec intelligence et assiduité la liaison entre cette commission et le tout puissant Surintendant des bâtiments du Roi. Fontenelle, par lui, savait donc son histoire par le menu. Sous Louvois elle s'était augmentée, puis avait végété ; et, à l'avènement au ministère de Pontchartrain, il fut question, comme pour l'Académie des Sciences, de la réorganiser. Le Contrôleur général et secrétaire d'État s'aidait des conseils de son fils, le jeune comte de Pontchartrain, qui avait été l'élève de l'humaniste Turreil, l'émule en érudition d'Eusèbe Renaudot, et il essayait de transformer l'Académie des Médailles en un centre

(869) « *Correspondance de Roger de Rabutin comte de Bussy avec sa famille et ses amis* (1666-1693), nouvelle édition..., pp. Ludovic Lalanne », Paris, Charpentier, 1859, 6 vol, in-8°, t. VI, p. 461.

(870) *Id.*, *ibid.*, p. 468.

Madame de Scudéry recommandait de son côté Fontenelle à Bussy.

(871) Sur la « petite Académie » cf. Maury *Les Académies d'autrefois ; L'ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris, Didier, 1864, (2^e éd.), in-12 et : A. Hallays, *Les Perrault*, Paris, Perrin, 1926, in-8°.

d'études historiques et archéologiques. N'ayant ni le temps, ni les connaissances nécessaires, pour diriger une semblable compagnie, il choisissait pour son second, et la véritable cheville ouvrière en cette affaire, son neveu l'abbé Bignon, bibliothécaire du Roi. Pontchartrain devenait chancelier ; son fils, secrétaire d'État, avait les Académies dans son département ; l'abbé Bignon, nouveau directeur de l'Académie des Inscriptions et Médailles, avait les mains libres, et faisait approuver par Louis XIV, en 1701, le nouveau règlement ; les travaux d'érudition classique et historique allaient devenir l'occupation essentielle de l'Académie. C'est à cette date que Fontenelle lui est « associé », et on se souvient qu'il était en très bons termes avec l'abbé Bignon, puisque c'est grâce à lui qu'il fut appelé au secrétariat de l'Académie des Sciences. Il eût peut-être été assez empêché de donner d'autres raisons de l'honneur qu'on lui faisait, en le rattachant à une compagnie aussi érudite. Il avait lu Van Dale avec intérêt, et l'avait habillé à sa mode ; c'était peu ; et même il ne pouvait pas trop ouvertement s'en vanter. Mais, au fond du cœur, il ne devait pas se trouver si mal à cette place ; il avait dans la tête, et même en portefeuille, *l'Origine des Fables* ; il voyait mieux que personne l'intérêt qu'ont les recherches historiques, les comparaisons qu'elles permettent, et que, plus que toutes les autres peut-être, elles sont réductrices des préjugés et libératrices de l'esprit. Il n'a point pris de part effective aux travaux de l'Académie des Inscriptions, mais il a dû la regarder travailler avec sympathie ; grâce à elle se sont multipliés pour lui les contacts dont a besoin son intelligence avide de faits, et singulièrement de faits humains, les plus intéressants et les plus ignorés.

Il retrouvait là son oncle Thomas ; celui-ci n'était pas seulement féru de tragédies et d'opéras, mais il avait aussi traduit les *Métamorphoses* d'Ovide, et Fon-

tenelle les avait lues, de son côté, avec les yeux d'un comparatiste ; il avait encore fait des recherches pour établir un *Dictionnaire des termes d'art et de sciences*, publié en 1694, et Fontenelle s'était assez intéressé à l'ouvrage pour le remettre à jour plus tard, de 1718 à 1720, et en procurer une nouvelle édition en 1732 (872) ; il aimait enfin la géographie et l'histoire, et en 1708 paraîtra, en trois volumes in-folio, son *Dictionnaire universel géographique et historique*. Vertot, l'historien des *Révolutions de Portugal* et des *Révolutions de Suède* est là également, à partir de 1705 ; et, peut-être, on peut reprendre avec lui les discussions de la jeunesse et de la cabane du Faubourg Saint-Jacques ; il n'est même pas impossible qu'on songe un peu à lui, en revenant chez soi, et en jetant les yeux sur le fragment non publié, que nous possédons sous le titre de *Sur l'Histoire*. Vertot est un ami, un Normand ; mais la trame de l'histoire est-elle faite des événements qu'on voit, conjurations, révolutions ? L'essentiel ne sont-ce pas plutôt les changements insensibles des goûts et des mœurs, et les raisons de ces changements ? Peut-on aussi comprendre le passé, si on habille toutes les époques à la française ? Est-ce la peine d'écrire l'histoire, si on n'essaie pas d'y faire le départ entre ce qui est de tous les temps et ce qui est irréductible nouveauté, et pourtant explicable ? (873).

A l'Académie des Inscriptions, comme à l'Académie Française, il y a aussi des collègues pittoresques ; dès 1706, Nicolas Boindin, qui s'intéresse aux masques et aux habits de théâtre des anciens, à l'histoire Romaine, mais qui passe avec cela pour tenir en médiocre estime les Pères et les Conciles (874). Il est charmant causeur et a de l'esprit ; on croirait, toute révérence gardée, enten-

(872) Trublet, *Moreri* ; id., *Mercure*, juin 1857, vol I, ap. *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 28.

(873) Cf. plus haut, pp. 356 sq.

(874) Maury, *op. cit.*, pp. 47, 55, 56, 57, 231, 311, 316.

dre un écho des impayables répliques du P. Canaye au maréchal d'Hocquincourt, lorsqu'il dit à un homme, qui pense comme lui, et qu'on paraît vouloir inquiéter : « On vous tourmente, vous, parce que vous êtes un athée janséniste ; mais on me laisse tranquille parce que je suis un athée moliniste » (875). Il a tant de verve qu'il prend feu, lorsqu'un cercle d'amis l'entoure, et contredit toutes les opinions, fût-ce celle qu'il émettait l'instant d'avant (876). On peut le retrouver au café Procope ; mais il est un peu compromettant ; il ne se rend pas compte non plus des possibilités de l'heure, et que les temps ne sont pas mûrs. Fontenelle lui aurait demandé un jour le motif de ses éternelles contradictions : « C'est, répondit-il, que je vois des raisons contre tout. — Et moi, dit Fontenelle, j'en vois pour tout ; j'aurais la main pleine de vérités que je ne l'ouvrirais pas, pour le peuple » (877). Ce qui ne l'empêchait pas, sans doute, de garder par devers lui l'idée que l'Académie des Inscriptions était, de par ses occupations, une excellente pépinière d'incrédulité ; et, de fait, Fréret y entra en 1713, Duclos en 1739, le comte de Caylus en 1742, Lévesque de Burigny en 1756.

Fontenelle savait par expérience que les Académies sont en étroite liaison avec les gens du monde et avec les gens en place. Dans les salons du temps, il était tout à fait à son aise ; il y retrouvait, de ci, de là, quelques confrères, mais surtout ceux et celles qui font et défont les réputations ; mieux encore, des centres d'information incomparables, où l'on causait, en même temps que les nouvelles du jour, le dernier livre paru, les travaux en train, les plus récentes tendances de la république des lettres.

(875) *Œuvres complètes de M. Palissot*, Paris 1809, 6 vol. in-8°, t. IV (Mémoires sur la littérature), p. 87.

(876) Colombey, *Ruelles, salons et cabarets, Histoire anecdotique de la littérature française*, Paris, Dentu, 1892, 2 vol. in-8°, t. II, p. 62.

(877) *Id. ibid.*, p. 68.

Il s'amusait aussi de la figure et de l'esprit de la maîtresse du lieu. On peut assez bien savoir qui il rencontrait, en consultant la liste des familiers de la maison ; on peut encore imaginer, mais, le plus souvent, seulement conjecturer, l'intérêt qu'avait pour lui tel visage ou tel entretien ; on se représente enfin aisément la place qu'il tenait dans ces réunions, et les raisons de son succès persistant.

Entre 1710 et 1733, Mme de Lambert reçoit chez elle des gens du monde et des gens de lettres. « Les uns y portaient le savoir et les lumières, dit D'Alembert, les autres cette politesse et cette urbanité, que le mérite même a besoin d'acquérir, s'il veut obtenir l'affection en forçant l'estime. Les gens du monde sortaient de chez elle plus éclairés, les gens de lettres plus aimables » (878). Dans un pareil milieu l'aimable Fontenelle, grâce à ses multiples compétences, devait avoir une influence dominante. Le ton de la maison était modéré et pouvait lui plaire. On n'y jouait point ; on y conversait comme au temps de Voiture. Fontenelle s'est plaint que vers 1680 le jeu ait commencé de tuer la conversation (879) ; elle trouvait là un asile ; il y était heureux. A entendre la marquise, « on s'apercevait, prétendait le président Hénault, qu'elle était voisine du temps de l'Hôtel de Rambouillet ; elle était un peu apprêtée et n'avait pas eu la force de franchir les barrières du collet monté et du précieux » (880). L'auteur des *Dialogues des Morts* et des *Lettres Galantes*, des *Églogues*, et des *Poésies diverses*, avait donc en elle un public qui s'écoutait parler et le devait écouter avec ravissement, lorsqu'il lui plaisait de pousser la finesse jusqu'au maniérisme. Il ne devait pas moins se divertir, tout en respectant son bon ton,

(878) D'Alembert, *Éloge de François de Beauport, marquis de Saint-Aulaire*, dans « *Éloges...* », t. V, p. 127.

(879) Dans *Sur l'Histoire* ; cf. plus haut, p. 118.

(880) Hénault, *Mémoires*, ap. de Lescure, *La société française au XVIII^e siècle. Les femmes philosophes*, Paris, Dentu, 1881, in-12, p. 15.

de l'écart qu'il pouvait soupçonner entre un si continuel souci des convenances, de l'honneur et de la vertu, et les exigences de son cœur. Le marquis de Saint-Aulaire, dont le fils épousa la fille de Mme de Lambert, était un ami si cher qu'on pouvait faire des réflexions sur les nuances de cette amitié ; et le comique eût été que la marquise s'y abandonnât sans renoncer pourtant aux règles traditionnelles ; quel besoin d'un mariage secret, si on ne ruse pas un peu avec soi-même : « On croit qu'elle s'était remariée au marquis de Saint-Aulaire... C'était un homme d'esprit, qui ne s'avisa qu'à plus de soixante ans de ses talents pour la poésie, et que Mme de Lambert, dont la maison était remplie d'académiciens, fit entrer à l'Académie Française, non sans assez de résistance de Despréaux et de quelques autres » 881 .

Entourée de tant de gens d'esprit, elle ne pouvait pas ne pas être tentée d'écrire ; mais elle n'eût pas voulu être auteur, et s'exposer au ridicule, si la libre critique ne lui était pas favorable. Fontenelle devait être de très bon conseil, lorsqu'il s'agissait d'apprécier la justesse d'une pensée, l'exactitude d'une expression des *Avis d'une mère à son fils* ou des *Avis d'une mère à sa fille*. Mais il pouvait aussi admirer, en connaisseur, le choix du conseiller, lorsque la marquise communiquait ses *Réflexions nouvelles sur les femmes* à une compétence aussi éprouvée que l'abbé de Choisy : « Voilà le petit ouvrage que vous m'avez fait faire : je n'ai pas le temps de le perfectionner... ; j'ai eu peine à rappeler des idées agréables, depuis longtemps oubliées. Pour vous, qui les avez toujours présentes, et qui n'avez jamais pu épuiser ce fond de joie qui est en vous, quelque dépense que vous en ayez su faire ; vous à qui la vieillesse sied si bien, puisqu'elle n'en écarte ni les jeux ni les amours... Je demande à votre amitié et à votre fidélité que ce petit

(881) Hénault, *Mémoires*, ibid., p. 19.

écrit ne sorte jamais de vos mains... » (882). Cette vertu avertie, qui appréciait Choisy, Chaulieu, Saint-Evremond, avait confié naguère l'éducation de son fils aux PP. Bouhours et Cheminai; et Bouhours, entre tous les bons pères, laissait une réputation de lettré, d'homme aimable, de Jésuite fort engagé dans le monde, d'ami de Mme de Sévigné, de Mme de La Fayette, de Mme de Sablé, et de convive universellement bienveillant des délicieuses réceptions de Bâville, chez le président Lamoignon, où fréquentaient aussi son grand ami Rapin, Bourdaloue, Commire, un des anciens professeurs de Fontenelle (883). Fontenelle, en entendant parfaire cette éducation religieuse et mondaine par une mère, déjà philosophe, et qui n'osait l'être tout à fait, pouvait penser être un peu responsable de ce glissement insensible, qui préparait une morale indépendante des dogmes religieux. La marquise disait bien : « Les vertus morales sont en danger sans les vertus chrétiennes » ; mais elle ajoutait : « Je ne vous demande point une piété remplie de faiblesse et de superstition ; je demande seulement que l'amour de l'ordre soumette à Dieu vos lumières et vos sentiments ; que le même amour de l'ordre se répande sur votre conduite... » ; mais il était surtout question, après cela, de faire bonne figure dans le monde, et d'avoir un amour de la gloire qui interdise de penser et d'agir vulgairement (884). L'ordre est chose bien vaguement chrétienne, si elle n'est pas pensée par un Malebranche, commentait à part lui peut-être Fontenelle, et la politesse, qui concilie les passions des hommes, est après tout une morale assez satisfaisante.

(882) Mme de Lambert à Choisy, *ibid.*, pp. 29-30.

(883) Cf. Doncieux, *Un Jésuite homme de lettres au XVII^e siècle, Le P. Bouhours*, pp. 72. sq.

(884) *Avis d'une mère à son fils* dans *Œuvres complètes de Mme la marquise de Lambert* suivies de ses lettres à plusieurs personnages célèbres, Paris. Léopold Collin, 1808, in-8°, p. 13.

Chez Mme de Lambert (885), on pouvait rencontrer Mmes de Fontaines, de Caumont La Force, de Murat, de Caylus, de Flamarens ; la fille de la maîtresse de la maison : Mme de Saint-Aulaire ; une nièce de Fontenelle : Mlle Catherine Bernard ; Mme Dacier ; la présidente Dreuillet, et bien d'autres. Mmes de Caylus et de Flamarens étaient fort jolies, Mme Dacier fort savante ; il n'en eût pas fallu davantage pour mettre en mouvement l'esprit de Fontenelle ; mais il avait à tenir tête aussi à des hommes de compétences très diverses : Houdart de La Motte, un ami, presque un disciple (886), plus jeune que lui de quinze ans, et devant lequel il se devait, puisqu'il était le maître, de n'être inférieur en rien : « Fontenelle a même dit plusieurs fois que le plus beau trait de sa vie était de n'avoir pas été jaloux de La Motte » (887). Le P. Buffier, savant et bouillant jésuite, qui ne fuyait jamais le combat, et défendait Homère contre les amis de La Motte ; il avait entrepris de justifier les extravagances des dieux de l'Iliade par l'idée générale que les païens avaient alors de leurs dieux ; il prétendait que les plus grandes folies, dans un système reçu, tiennent lieu de principes qui ne se révoquent pas en doute et qui ne se mettent point en question ; et Mme de Lambert lui répondait finement : « Je glisse sur les conséquences qu'on peut tirer d'un pareil principe ; elles seraient bien sérieuses » (888). Fontenelle, de

(885) Cf. Colombey, *op. cit.*

Gréard, *L'éducation des femmes par les femmes, Études et portraits... Mme de Lambert...*, Paris, Hachette, 1897, in-12.

Delavigne, *Le premier salon du XVIII^e siècle. Une amie de Fontenelle dans Mém. de l'acad. des sc. inscrip. et belles lettres de Toulouse*, septième série, t. X, p. 187 sq.

(886) Sur la Motte cf. Dupont, *Un poète philosophe au commencement du XVIII^e siècle. Houdart de La Motte (1672-1731)*, Paris, Hachette, 1898, in-8°.

(887) D'Alembert, *Éloge de La Motte*, ap. *Éloges...*, t. I, p. 273. et *Fontenelliana...*, p. 47.

(888) D'Alembert, *Éloge de La Motte*, notes, ap. *Éloges...*, t. IV, p. 495 (note xvi).

son côté, le pouvait féliciter de cet esprit de géométrie qu'il introduisait dans la discussion, et dont l'application aux choses littéraires était peut-être dûe au progrès des sciences, chez les modernes ; il ne pouvait pas lui en vouloir de songer à expliquer les dieux d'Homère par l'état d'esprit des hommes qui vivaient de son temps, mais il ne devait pas manquer de lui signaler qu'on pourrait concevoir un art moderne pour des modernes, et qu'Homère avait vieilli. L'abbé Mongault, depuis 1710 précepteur du fils du Duc d'Orléans, jouait les misanthropes, et les misogynes, de façon également amusante ; il disait des vapeurs « que c'est un état d'autant plus cruel qu'il fait voir les choses comme elles sont » (889) ; le genre humain n'arrivait point à le distraire de son mal ; quant aux femmes, il savait les mettre hors d'elles-mêmes, car, au dire de La Motte, il « est tout plein de mauvais principes ; il nous a soutenu cent fois que les femmes n'étaient faites que pour aimer et pour plaire ; il leur abandonne tant qu'il leur plait l'empire de la bagatelle, mais à condition qu'elles ne touchent pas au sérieux » (890). Fontenelle, comme son ami La Motte, ironiste discret, n'enseignait peut-être pas à l'abbé un art du bonheur, que pour sa part il possédait ; il n'eût pas convenu à l'hypocondriaque ; le pessimisme qu'il lui voyait lui paraissait, devait-il lui insinuer, dépourvu de la sérénité qui peut être celle d'un esprit qui aperçoit la vérité, lors même qu'elle n'est pas gaie. Pour penser tant de mal de la vie et des hommes, faut-il le leur dire ? surtout s'y attarder ? Fontenelle devait encore s'égayer, en silence, de son propre embarras, lorsqu'on le choisissait comme arbitre du débat entre l'abbé et les jolies femmes, capables de « penser », qui étaient là. On ne le prit jamais sans vert, et il était

(889) D'Alembert, *Éloge de Saint-Aulaire*, ap. *Éloges*., t. V, p. 143, et p. 163.

(890) La Motte à la Duchesse du Maine, ap. Colombey, *op. cit.*, t. II, p. 33.

homme à donner raison à tout le monde, en trouvant des arguments pour chacun ; il n'en avait pas moins son idée, celle qu'il n'avouerait pas, si forts que fussent les soupçons qu'on la connaissait, celle aussi qui subsisterait inflexible, en dépit des séductions 891. Avec Mairan, vers 1718, on parlait encore littérature, mais aussi mathématiques et physique, et on faisait provision d'arguments pour la défense des « tourbillons ». Puis des politiques apparaissaient, de loin en loin : le marquis d'Argenson, l'abbé Alari, l'abbé de Saint-Pierre, tous gens à idées et à paradoxes, qui pouvaient faire réfléchir qu'il est plus aisé de prétendre gouverner les hommes du fond d'un cabinet que d'avoir des responsabilités effectives (892).

Aux mardis de Mme de Lambert ne venaient pas seulement des habitués de la maison, mais aussi des transfuges de la petite cour de Sceaux. Saint-Aulaire, La Motte étaient des deux personnels, et Fontenelle connaissait très bien le milieu de la duchesse du Maine. Il dira, en 1727, de Malézieu, qui fut précepteur du duc du Maine, avant le mariage de ce prince : « Quand le duc du Maine se maria, Malézieu entra dans une nouvelle carrière. Une jeune princesse, avide de savoir, et propre à savoir tout, trouva d'abord dans sa maison celui qu'il lui fallait pour apprendre tout, et elle ne manqua pas de se l'attacher particulièrement... Malézieu eut encore auprès d'elle une fonction très différente, et qui ne lui réussissait pas moins. La princesse aimait à donner chez elle des fêtes, des divertissements, des spectacles ; mais elle voulait qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, et que la joie eût de l'esprit. Malézieu occupait ses talents

(891) Pour son opinion d'ensemble sur les femmes voir plus loin, pp. 568 sq.

(892) Pour l'opinion de Fontenelle sur les gens en place voir plus loin, pp. 548 sq.

Pour ses idées sur l'État voir Part V, chap. IV.

moins sérieux à imaginer ou à ordonner des fêtes... » (893). Ce que Fontenelle ne dit point, et ne pouvait dire, c'est que la petite-fille du Grand Condé était plus que fantasque, et qu'accommodée au rythme de ses successives toquades, la vie auprès d'elle était charmante, et intenable, lorsqu'on n'avait pas de relâche. Saint-Aulaire, dont l'égalité d'âme était proverbiale, et qui devait trouver des vers galants pour tous les divertissements, fut bien pour la duchesse poète « jusqu'à cent ans, comme Anacréon l'avait été jusqu'à cet âge », mais il lui arrivait de parler de s'enfuir des « galères du bel esprit » (894). Qui n'eût pas eu son inaltérable politesse, avec moins d'indulgence aussi et plus de liberté, parlant à son papier, eût laissé ce crayon de la duchesse : « Curieuse et crédule, elle a voulu s'instruire de toutes les différentes connaissances ; mais elle s'est contentée de leur superficie... Sa provision d'idées est faite ; elle rejetterait les vérités les mieux démontrées et résisterait aux meilleurs raisonnements, s'ils contrariaient les premières impressions qu'elle a reçues. Tout examen est impossible à sa légèreté et le doute est un état que ne peut supporter sa faiblesse... Elle croit en elle de la même manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes, sans examen et sans discussion... Son commerce est un esclavage, sa tyrannie est à découvert... Elle dit ingénument qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point... On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui faisaient verser des larmes, lorsqu'ils se trouvaient un quart d'heure trop tard à une partie de jeu ou de promenade » (895).

Fontenelle a été le confident de ces rancœurs qui

(893) *Éloge de Malézieu*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VII, pp. 256 et 257.

(894) D'Alembert, *Éloge de Saint-Aulaire*, ap. *Éloges...*, t. V, pp. 127 et 136.

(895) Mlle de Launay, *Mémoires...*, ap. Colombey. *op. cit.*, t. II p. 29.

font voir clair, car Mlle de Launay, avant de devenir Mme de Staal, a été sa protégée et son amie : le style même dont elle décrit son esclavage chez la duchesse du Maine garde quelque chose de ses admirations intellectuelles : « le doute est un état de gêne que ne peut supporter sa faiblesse » ; Fontenelle, qui lui apprend à penser, n'eût pas parlé autrement, s'il eût parlé. Aux environs de 1711, quand elle était entrée au service de la duchesse du Maine, elle avait vingt-sept ans, Fontenelle cinquante-quatre : depuis longtemps il l'avait aidée de son crédit dans le monde. Orpheline, qui pis est sans fortune, elle avait été pourtant élevée comme une fille riche par les soins de Mme de La Rochefoucauld, abbesse de Saint-Sauveur d'Évreux ; Mme de Griefu l'avait amenée au prieuré de Saint-Louis à Rouen, pays de Fontenelle : elle eut vite fait de transformer son couvent en un petit état, où elle régnait. Quatre religieuses la servaient ; elle lisait des romans, étudiait Descartes, se passionnait pour la *Recherche de la vérité*. A quatorze ans elle avait assez d'esprit pour intriguer et retenir qui l'avait une fois rencontrée. Brunel, un intime ami de jeunesse de Fontenelle, à l'occasion d'une formalité de justice, la voit ; il se met peu à peu sur le pied de venir causer avec elle toutes les après-dînées ; il lui amène un de ses amis, Vertot l'historien, autre ami de Fontenelle ; et tous deux sont séduits. L'abbesse de Saint-Louis meurt ; la voilà sans ressources. Vertot, de Paris, lui envoie une lettre de change de cinquante pistoles : elle la lui retourne. Elle vient à Paris, et Brunel, qui sait la qualité de son esprit, et l'intelligence et la bonté de Fontenelle, les met en relations : « M. Brunel allait souvent à Paris et lui avait parlé de moi. Je le connaissais par ses ouvrages, et principalement par l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, qu'il envoyait chaque année à son ami, qui ne manquait pas de m'en faire part, et, grâce à la lumière que M. de Fontenelle répand sur tout ce qu'il manie, j'en

entendais une grande partie, quoique je dusse n'en rien entendre du tout » (896). Tandis qu'elle est dans un hôtel garni, on lui cherche une situation ; par la duchesse de La Ferté, on fait pressentir la duchesse du Maine ; cette sérieuse princesse ne choisit pas ses gens à la légère ; il les lui faut orthodoxes. « L'on sut que j'étais connue de M. de Fontenelle, et l'on s'informa à lui de mes opinions ». On imagine le sérieux de Fontenelle : « Il dit que tout ce qu'il savait à cet égard était que j'avais été élevée dans un couvent gouverné par les Jésuites. Ce témoignage ne parut pas suffisant. On chargea l'abbé Terrasson, depuis archevêque de Rouen, de m'examiner ». Et avec Terrasson, ami encore de Fontenelle, l'examen se passa en plaisanteries. Vertot mit en mouvement Duverney, Duverney Mme de Vauvray, et Mlle de Launay connut les beaux jours et les « grandes nuits » de Sceaux (897).

Elle y souffrit beaucoup, traitée avec aussi peu d'égards par la princesse que le moindre de ses domestiques, ayant pour tout logement un cabinet sans cheminée ni fenêtre : mais elle garda l'amitié de Fontenelle, qu'elle voyait assez souvent, et lui dut encore de sortir de l'obscurité contrainte, où la tenait sa situation humiliée. En 1713, on courut chez Mlle Testard ; il y avait dans la maison des bruits insolites ; un lutin la visitait ; s'agissait-il d'une jeune fille que l'on voulait marier contre son gré, et qui machinait un scandale, pour écarter un prétendant qui n'était pas de son goût, ou un démon véritable se piquait-il de tourmenter une jolie fille ? Le duc d'Orléans, désœuvré, fort libéré des ordinaires préjugés, mais non pas peut-être de toutes les superstitions, demanda à Fontenelle d'aller voir l'esprit, pour qu'on en eût le cœur net. Le spécialiste des fourberies des

(896) *Mémoires de Mme de Staal*, dans Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France..., Petitot et Monmerqué, t. LXXVII, Paris, 1829, in-8°, p. 259 et notice.

(897) *Id.*, *ibid.*, p. 279.

Oracles vint donc, avec tout Paris, observer le phénomène, et, finement, contrairement à l'attente des esprits simples, avec circonspection réserva son avis. Il ne fut plus question dans toutes les conversations mondaines que de ce silence. On en parla à Sceaux plus que partout ailleurs. Fontenelle était allé voir le prodige ! « On prétendit qu'il n'y avait pas porté des yeux assez philosophes ; on en murmura et Mme la duchesse du Maine, qui ne s'avisait guère de m'adresser la parole, me dit : « Vous devriez bien mander à M. de Fontenelle tout ce qu'on dit contre lui sur Mlle Testard » (898). Mlle de Launay, ainsi interpellée, saisit au vol l'occasion : Fontenelle trouva sa lettre excellente, et, comme on le plaisantait, chez le marquis de Lassay, sur son silence et son aveuglement aux fourberies, il offrit aux railleurs des railleries qu'il déclara meilleures que les leurs, en lisant, comme il savait faire, l'épître de sa protégée. Le succès fut immédiat ; on prit des copies : Mlle de Launay était célèbre, et, de Fribourg, M. de Silly lui écrivait : « Votre lettre à M. de Fontenelle fait autant de bruit que l'aventure de Mlle Testard... Tous les Allemands qui sont ici veulent en avoir des copies » (899).

Mlle de Launay n'eut pas seulement le premier applaudissement : l'attention une fois appelée sur elle, on fut curieux de la connaître et elle y gagna des amitiés distinguées ; de Valincourt, le duc de Brancas la voulurent voir. Vers la même époque, elle semble avoir été au mieux avec Chaulieu, l'intendant des Vendôme, et, par elle, Fontenelle a un contact de plus avec les libertins du Temple (900). Il a pu vérifier auprès de cette femme avertie, intelligente et désabusée, ses idées sur les Grands ; il n'est pas impossible qu'il lui doive une bonne partie des informations, prises sur le vif, qui se sommeront dans son

(898) *Id.*, *ibid.*, p. 310.

(899) *Id.*, *ibid.*, pp. 310-313.

(900) Sur le Temple voir plus bas, pp. 553 sq.

esprit pour lui faire concevoir une société où la noblesse serait purement et simplement supprimée (901) : l'écart est décidément trop considérable entre les titres et l'intelligence ou le caractère. Il a même pu, un jour, admirer son amie, lorsqu'elle a tenu tête aux magistrats chargés d'enquêter en 1718 sur la conspiration de Cellamare. La duchesse du Maine, pour avoir voulu se venger du duc d'Orléans devenu le Régent, s'était fort compromise. Mlle de Launay, qui était, par sa place auprès d'elle, au courant de toutes ses tractations avec l'Espagne, mise à la Bastille, sut, en dépit des menaces, ne dire que ce qu'il fallait dire ; la duchesse ne lui en eut d'ailleurs par la suite aucun gré (902). Elle en fut quitte pour faire en 1739 un mariage de raison, qui lui donna le droit de jouir des honneurs du carrosse et du pliant, en continuant de penser que les Grands sont extrêmement minces, lorsqu'on les voit de près.

La duchesse du Maine, accompagnée ou non de Mlle de Launay, entraînait parfois ses commensaux, Malézieu, l'abbé de Polignac, l'abbé Genest (ceux-ci aussi allaient au Temple) aux respectables mardis de Mme de Lambert, dont la sagesse intimidait son audace. Mlle de Launay, de son côté, lorsqu'elle pouvait s'échapper, courait rue de Richelieu où elle retrouvait ses amis. Il y avait là les ordinaires visiteurs, quelque provincial ou étranger de passage à Paris, mais aussi, quelquefois d'abord, plus souvent par la suite, lorsqu'elle s'apprêta à recueillir la succession mondaine de la marquise, une jolie femme, dont le succès n'allait pas sans quelque scandale. Fontenelle lui fut, semble-t-il, dès l'abord tout acquis et, s'il lui rendit par la suite d'importants ou de menus services, il lui dut à coup sûr de contempler un exemple singulier, sinon unique, de l'alliance

(901) Voir plus bas les idées politiques de Fontenelle, Part. V, chap. IV.

(902) *Mémoires de Mme de Staal* (notice).

d'une fine intelligence et d'une incroyable absence de toute espèce de préjugé ou de scrupules. La plus jeune sœur de l'abbé de Tencin (903) avait le col long et flexible, la bouche expressive et fraîche, et, dans ses yeux légèrement troubles, sur sa physionomie sans cesse renouvelée, on voyait passer « l'âme la plus agile qui fut jamais » (904). Dès 1711, sans doute, elle avait dû paraître chez Mme de Lambert, car, en 1712 déjà, elle faisait campagne pour Danchet, candidat à l'Académie (ce qui suppose des relations (905)), et Mme de Lambert était en ces matières une puissance qu'on ne pouvait négliger. Mme de Tencin arrivait tout juste à Paris, après une jeunesse accidentée. Fontenelle put lui entendre conter comment on avait voulu la contraindre à passer son existence au couvent, et toute sa personne disait de reste quel crime c'eût été de lui interdire de déployer les multiples talents qu'elle avait pour la vie du siècle. Un père inhumain l'avait enfermée au monastère royal de Montfleury, près Grenoble, et l'avait obligée de prendre l'habit des Dominicaines ; puis, en dépit de ses sanglots, de faire profession, liée malgré elle par des vœux éternels. En même temps le philosophe (elle avait vingt-neuf ans et lui cinquante-quatre), se faisait expliquer la vie qu'on menait au couvent, la clôture pas très sévère, les parents, les amis, les collations, les promenades, toute la noblesse Delphinoise déléguant ses ambassadeurs, les plus jeunes et les mieux faits, pour distraire des malheureuses, qui portaient à ravir, sur des robes blanches, le scapulaire blanc et le manteau noir. Comme on comprenait bien qu'un directeur fût devenu, sans le

(903) Sur Mme de Tencin, vid. Pierre-Maurice Masson, *Mme de Tencin* 1682-1749), Paris, Hachette, 1910, (3^e ed), in-8°.

Sur son frère : Boutry, *Une créature du Cardinal Dubois. Intrigues et missions du Cardinal de Tencin, d'après les archives du ministère des Affaires Étrangères*, Paris, Émile Paul, 1902, in-8°.

(904) Marivaux, *Vie de Marianne*, ap. Masson, *op. cit.*, p. 22.

(905) Masson, *op. cit.*, p. 19, n. 5.

savoir, un peu amoureux de sa pénitente, quand elle était Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin, et jusqu'à lui fournir les moyens de sa libération. Si peu que Fontenelle fût demeuré homme de loi, il ne pouvait qu'admirer la constitution du dossier d'une affaire qu'il aurait à plaider. Grâce à son directeur, la prisonnière avait eu, la veille de sa profession, un témoin des violences de son père, au moment même où elle le suppliait de ne pas la contraindre aux engagements définitifs ; le lendemain de sa profession, un notaire s'était trouvé là pour enregistrer en bonne et due forme la protestation solennelle de sa cliente qui réservait l'avenir (906). Cette femme de tête irait loin ; pour le moment, il n'était question que de la mettre en règles avec Rome. En 1702, elle avait renouvelé devant notaire sa protestation. En 1705, son père était mort, ce qui facilitait les choses. En 1711, après avoir vécu quelques années, tantôt ici et tantôt là, et toujours semble-t-il assez librement, elle arrivait à Paris, avide d'émancipation définitive. Sa sœur aînée Angélique, mariée à M. de Ferriol, président honoraire au parlement de Metz, l'accueillait, et elle connaissait bien Fontenelle. Son frère, Pierre Guérin de Tencin, le futur cardinal, abbé de Vézelay, grand vicaire de Sens, était aussi sans cesse à Paris, pour intriguer et obtenir charges et bénéfices. Fontenelle et lui, et leurs amis, collaborèrent à cette bonne œuvre, et, le 2 décembre 1711, un bref papal relevait la religieuse Tencin de ses vœux, sous condition que l'enquête établît les faits de violence allégués par la victime. Tout était réglé le 5 novembre 1712 (907).

Fontenelle, ami de Mme de Tencin jusqu'à la mort de celle-ci en 1749, ne sera pas seulement accidentellement en relations avec des religieux ou des abbés galants,

(906) Id., *ibid.*, pp. 1 à 20.

(907) Id., *ibid.*, p. 20.

rencontrés au hasard des occupations académiques ou des visites mondaines ; il se trouvera connaître de près les affaires religieuses, les dessous de la politique de la religion. Les intrigues de l'abbé et de sa sœur le divertiront certainement ; ils auront partie liée et n'hésiteront pas à lui demander de travailler pour eux : il le fera avec complaisance, n'ayant rien à refuser à une femme charmante, y gagnant un peu plus de scepticisme sur la vertu de la plupart des hommes, un peu plus de mépris pour la religion établie.

Il voyait Mme de Tencin tout d'abord chez les Ferriol, et la maison était hospitalière. Le mari paraissait peu ; le maréchal d'Uxelles plus souvent : les deux hôtels communiquaient par le jardin (908). Le frère du président Ferriol, comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople en 1698, avait valu à la maison d'être fréquentée par des étrangers et des diplomates ; on y trouvait aussi, comme ailleurs, savants, abbés et poètes, mais, chose plus rare aux temps de la Régence, une vertu, qu'on disait authentique, et sous les plus jolis traits du monde. Mme de Tencin et Mme de Ferriol eussent vendu beaucoup de choses pour parvenir à leurs fins, et même la belle Circassienne dont elles avaient la garde ; mais celle-ci, après avoir été achetée, ne voulait plus être vendue. Ferriol, du temps où il était en mission auprès du Grand Vizir, avait acquis d'un marchand d'esclaves une enfant de trois ou quatre ans, qu'il fit élever en France. En 1711, en mourant, il l'avait confiée à sa belle-sœur, la présidente Ferriol (909). Fontenelle savait tout cela ; il pouvait même se demander, en connaisseur du cœur humain, si les motifs de Ferriol

(908) Id., *ibid.*, p. 23 n. 1.

(909) *Lettres du XVII^e et du XVIII^e siècle. Lettres portugaises avec les réponses. Lettres de Mlle Aissé ; suivies de celles de Montesquieu et de Mme du Deffand au chevalier d'Aydie...*, p.p. Eugène Asse, Paris, Charpentier, 1873, in-12. Notice, pp. 158 sq.

avaient toujours été désintéressés. Il avait dû commencer par accomplir une bonne action en rachetant la petite esclave ; et puis, quand l'enfant avait grandi, n'avait-il pas parlé de ses sentiments, ou de ses droits ? (910). Aïssé gardait son secret ; mais à coup sûr on ne pouvait se défendre de l'aimer, et plus encore, lorsqu'on la voyait écarter d'un sourire les hommages les plus tendres. Les offres les plus flatteuses, et les plus indignes, ne la troublèrent jamais ; elle attendit d'aimer le chevalier d'Aydie. Fontenelle disait, sur la fin de sa vie, qu'il n'avait jamais, ce qui était vrai, jeté le moindre ridicule sur la plus petite vertu. Lui qui n'ignorait rien du Régent, des Roués, de Mme de Parabère, (et tous ces gens connurent Aïssé), il s'émerveillait à coup sûr, à petit bruit, qu'une jeune fille si mal entourée, si mal conseillée, pût, sans effort, et sans cesser de plaire, repousser toutes les tentations, et les avances du Prince Philippe d'Orléans tout puissant. Il avait vu trop de choses pour croire sans précaution à la vertu de ses contemporains ; il avait l'esprit trop net pour ne pas discerner des petits calculs la sincérité et la fierté sans prix. Un jour le Régent lui dira « Je crois peu à la vertu » ; et le philosophe répondra : « Monseigneur, il y a d'honnêtes gens ; mais il ne vient point vous chercher » (911).

Cependant Mme de Tencin utilisait tout autrement les belles relations de sa sœur ; elle enlevait Mathew Prior à une fille à cheveux châtains qui, aux environs de 1713, charmait à Paris les loisirs du poète et diplomate ; son titre d'ambassadeur, ses relations politiques, pourraient servir. Grâce à lui et à Bolingbroke, Pierre Guérin de Tencin, nommé à l'abbaye d'Abondance en Savoie par le Roi, voyait son établissement confirmé par le duc de Savoie. Un peu plus tard c'est au tour de

(910) Cf. Émile Henriot, *Courrier littéraire du Temps*, 17 juin 1930, pour qui la question n'est pas résolue.

(911) *Fontenelliana...*, p. 107.

Bolingbroke d'être distingué (912). Fontenelle, sans savoir l'anglais, par la bouche de son amie, pouvait apprendre toute son Angleterre. Il faisait aussi la connaissance des successifs triomphateurs. Destouches, lieutenant général de l'artillerie, dit Destouches-Canon, se mettait sur les rangs ; il était agréé. Cet homme d'esprit, outre les femmes et la bonne chère, adorait Virgile, et devait être très séduisant, car Fénelon l'avait estimé délicieux, bien qu'il le tint pour très profane (913). En 1717 Destouches partait aux Antilles ; celui qui devait être D'Alembert naissait. Mme de Tencin, comme on sait, ne s'y arrêta pas ; déjà elle était engagée, et Fontenelle n'y fut peut-être pas inutile, dans de plus importantes affaires.

Fontenelle a habité à Paris, à partir de 1688 ou 1691, d'abord chez son oncle Thomas Corneille, puis chez M. Le Haguais, avocat général à la cour des aides. Quelques années après, « Monseigneur le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, lui donna un appartement au Palais Royal, qu'il occupa jusqu'en 1730 ». Il alla après cela demeurer chez son neveu M. Richer d'Aube, rue Saint-Honoré (914). Dès avant 1715, Fontenelle est donc au Palais-Royal. Il connaît depuis longtemps le chimiste Homberg et est lié avec lui d'une particulière amitié (915). Celui-ci est devenu, en 1702, le professeur de physique du duc d'Orléans ; en 1704 son premier médecin. Fontenelle parle de choses qu'il a vues lorsqu'il dit : « L'abbé Dubois, qui avait eu l'honneur d'être précepteur de S.A.R., et qui était ravi de seconder des inclinations qu'il n'avait pas eu besoin de lui inspirer, lui indiqua Homberg comme le plus propre à satisfaire sa curiosité. Il le présenta au prince, qui vit bientôt qu'il avait trouvé le

(912) Masson, *op. cit.*, pp. 24 et 25.

(913) Id., *ibid.*, p. 26.

(914) Trublet, *Moreri*, dans *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 302.

(915) Id., *ibid.*, p. 304.

physicien qu'il lui fallait. Il le prit auprès de lui en cette qualité, en 1702, lui donna une pension et un laboratoire, le mieux fourni et le plus superbe que la chimie eût jamais eu. Là se rendait presque tous les jours le prince philosophe ; il recevait avidement les instructions de son chimiste, souvent même les prévenait avec rapidité... J'ai vu plusieurs fois le maître effrayé de son disciple. « On ne le connaît pas, me disait-il en propres termes, lui qui était presque le seul confident de ses talents, c'est un rude travailleur ». « Il m'a répété ce discours depuis peu en concluant de la physique à la régence... » (916). Fontenelle est au Palais-Royal ; les libres entretiens du laboratoire avec Son Altesse Royale ont été remplacés, après la mort de Homberg, en 1715, par de familières conversations sur les choses du jour. Fontenelle est discret, on peut penser devant lui. Fontenelle connaît bien les hommes et peut être de bon conseil ; il sait aussi ne donner que le conseil qu'on lui demande, et ne pas demander s'il a été suivi. Son indulgence lui permet encore d'être en relations cordiales avec Dubois, comme son intelligence universelle le rend sympathique au Régent. Il ne cherche pas à faire une grande fortune dans le monde. D'autres y songent par lui et pour eux. Mme de Tencin, qui voit les amis de Fontenelle, n'a garde d'oublier d'essayer de devenir la maîtresse de Dubois, ou du Régent, ou des deux ; et Dubois, « qui était ravi de seconder des inclinations qu'il n'avait pas eu besoin de lui inspirer », savait, mieux que qui que ce fût, que son maître avait d'autres inclinations que les scientifiques ; il ne résistait guère à la fantaisie d'essayer d'un nouveau visage et de nouveaux plaisirs. Le Régent, lorsqu'il en eut tâté, dit-il, ou ne dit-il, pas : « qu'il n'aimait pas les p... qui parlent affaires entre deux draps » ? Nous ne le saurons jamais ; mais la dame était assez mali-

(916) *Éloge de Homberg*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 394.

gne pour ne pas s'exposer à pareille rebuffade. Toujours est-il qu'elle « tomba ou retomba... » « du maître au valet » (917). Et ce fut le début de sa plus grande fortune.

Dès cette époque aussi, Mme de Tencin commença de réunir autour d'elle quelques amis. Elle alla habiter rue Saint-Honoré. Elle y fonda, par le seul attrait de son esprit, ce « Premier Royaume de la rue Saint-Honoré » (le second étant celui de Mme Geoffrin 918) que Masson a décrit en quelques pages très vivantes 919. Le royaume s'agrandira en 1733, à la mort de Mme de Lambert, de tous les orphelins de la rue de Richelieu. Mais, dès le début, viennent causer sans façon rue Saint-Honoré, Fontenelle, La Motte, Saurin. Vers 1729, disent des notes de police, Fontenelle et La Motte font des visites presque quotidiennes, dînent plusieurs fois la semaine. L'abbé de Saint-Pierre paraît de temps en temps. Quand la cour permanente de la maîtresse de maison fut solidement constituée, elle comprit, outre le menu fretin et les visiteurs de passage, des invités perpétuels ; on les appela les Sept Sages et ce furent Fontenelle, Marivaux et Mairan, Mirabaud, de Boze, Astruc et Duclos (920).

Marivaux était, comme La Motte, presque un disciple de Fontenelle ; il avait vingt-neuf ans de moins que lui, et, malgré la différence de leurs âges, il était son intime ami. Tous deux ils pensaient finement, et Marivaux, comme Fontenelle, estimait que les anciens n'avaient pas tout dit. Ils avaient vu les plus gros traits du cœur humain, comme ils connaissaient les planètes les plus visibles. Le ciel s'était agrandi depuis, et, avec les télescopes, on avait eu de meilleurs yeux ; on pourrait aussi faire de plus fines analyses des sentiments que celles

(917) Duclos, *Mémoires secrets*, ap. Masson, *op. cit.*, p. 28 n. 4 pour le mot attribué au Régent ; et aussi pour la chute du « maître au valet ».

(918) Cf. P. de Ségur, *Le Royaume de la rue Saint-Honoré. Mme Geoffrin et sa fille*, Paris, C. Lévy, 1897, (3^e éd.), in-8°.

(919) Masson, *op. cit.*, pp. 183-232.

(920) Id., *ibid.*, p. 194.

qu'ils avaient laissées. Marivaux s'y essayait. « Le genre d'esprit que la nature lui avait donné ne lui permettait ni d'écrire, ni de penser comme un autre, soit ancien soit moderne : « J'aime mieux disait-il quelquefois... être humblement assis sur le dernier banc, dans la petite troupe des auteurs originaux, qu'orgueilleusement placé à la première ligne, dans le nombreux bétail des singes littéraires » (921). Cette orgueilleuse modestie ne trompait point ses amis, gens perspicaces, qui le savaient vaniteux, mais ayant pour ainsi dire le droit de l'être, et qui le plaisantaient aussi pour ses façons de parler bizarres et affectées : « Marivaux pense singulièrement et s'exprime plus singulièrement encore... D'abord il n'a tâché qu'à rendre sa pensée absolument telle qu'elle est... ; mais, à force de craindre de ne pas la rendre, il a chargé, il a passé le but... Je n'ai jamais vu guère que MM. de La Motte et de Fontenelle qui l'estiment bien ce qu'il vaut ; mais le dernier sent bien ses défauts » (922). Il savait aussi la qualité de son esprit : « Dans une société d'amis ; où il se trouvait souvent, Marivaux se servit d'une expression, qui les étonna eux-mêmes par sa singularité, tout accoutumés qu'ils fussent à son langage : « Messieurs, dit le philosophe Fontenelle qui était présent, il faut passer les expressions singulières à M. de Marivaux, ou renoncer à son commerce. » « Il parut mécontent de cette espèce de louange ; le philosophe s'en aperçut : « M. de Marivaux, lui dit-il, ne vous pressez pas de vous fâcher quand je parlerai de vous » (923).

Fontenelle a certainement pensé qu'il est toujours dangereux d'être suivi, et que les disciples vont toujours

(921) D'Alembert, *Éloge de Pierre Carlet de Marivaux*, ap. « Histoire des Membres de l'Acad. franç..., pour servir de suite aux Éloges..., Paris Moutard, 1877, t. VI, p. 53.

(922) Trublet, *Journal* (cahier Chaponnière).

(923) D'Alembert, *Éloge de Marivaux*, p. 97.

trop loin, quand il a vu Marivaux mettre l'*Illiade* en vers burlesques ; mais il a admiré à coup sûr chez son ami la subtile métaphysique du cœur : son art consommé de lecteur pour un petit cercle d'habiles, qui est celui d'un homme qui pense avant de parler : son regard aigu, qui note les traits les plus fugitifs d'une physionomie pour en faire, sous le nom de Dorsin, le portrait de Mme de Tencin dans la *Vie de Marianne* ; sa politesse charmante, et sa préciosité exquise, lors même que les larmes lui montaient aux yeux : dans une maladie qu'eut Marivaux, Fontenelle, « craignait qu'il ne souffrit à la fois de la douleur et de l'indigence, et, sachant qu'il était homme à souffrir sans se plaindre, lui apporta cent louis et le pria de les recevoir. M. de Marivaux prit cette somme, les larmes aux yeux, mais la lui remit aussitôt : « Je sais, lui dit-il, tout le prix de votre amitié et de la preuve touchante que vous m'en donnez. J'y répondrai comme je le dois, et comme vous le méritez ; je regarde ces cent louis comme regus ; je m'en suis servi : et je vous les rends avec reconnaissance » (924).

Jeau-Baptiste Mirabaud devenait, en 1726, un collègue à l'Académie Française ; il pouvait être intéressant pour Fontenelle de s'entretenir librement avec lui, s'il est vrai qu'« il avait beaucoup lu et encore plus médité » composé des ouvrages littéraires, historiques, philosophiques « et même, dit-on, sur les matières les plus délicates et les plus importantes ». « Ce travail, ajoutait d'Alembert, était pour lui seul, ou tout au plus pour quelques amis, à qui même il n'en faisait part qu'avec une sorte de regret et uniquement pour se prêter à leurs instances » (925). Fontenelle pourrait bien avoir été de ceux-là.

On n'était pas d'ailleurs forcé de tout confier à ses

(924) Id., *ibid.*, p. 113.

(925) D'Alembert, *Éloge de Jean-Baptiste Mirabaud*, ap. « Éloges... », t. V, p. 176.

amis, en ces matières, et on voit assez bien Fontenelle s'entretenant, avec infiniment de plaisir, avec l'universel Astruc, quitte à le laisser un jour chercher les yeux bandés l'auteur du petit *Traité de la liberté* en quatre parties, qu'il avait composé, et que le médecin philosophe prétendait réfuter (926). Astruc était venu de Montpellier à Paris pour user des grandes bibliothèques, et travailler à sa guise à son grand ouvrage *De morbis venereis* ; il avait eu, en outre, tout de suite un grand succès de médecin traitant auprès des belles dames, dont Mme de Tencin ; mais il alliait surtout à une immense érudition médicale des connaissances de géologie, d'archéologie, qui en faisaient un interlocuteur de choix pour le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences ; et, enfin, il s'intéressait à la critique Biblique, en prétendant procéder avec une entière liberté en ces matières, tout en restant dans les limites de la foi. Fontenelle le devait écouter en pensant que Spinoza, qui ne croyait point, Richard Simon qui croyait, son ami Le Clerc, de Hollande, dont la foi n'était pas facile à définir, son ami Astruc, qui croyait croire, travaillaient à une même œuvre, à laquelle il travaillait aussi, et dont Bossuet un jour avait pris peur. Peu importait qu'on critiquât son petit *Traité de la liberté*, si, auparavant, paraissaient et faisaient leur chemin les *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse* (927).

De Boze était un collègue de l'Académie des Inscriptions, depuis 1719 garde du cabinet des antiques, et, quant à Duclos, il était trop jeune (il s'instruisait alors) pour qu'on en apprit quelque chose ; mais il était un bon sujet d'observation, avec sa rudesse et sa

(926) Cf. plus haut, part. III, chap V, (« Déterminisme et liberté ») et note (522).

(927) Sur Astruc cf Lods, *Jean Astruc et la critique biblique au XVIII^e siècle*, Strasbourg et Paris, 1924, in-8°.

grande franchise, dont on pouvait se demander si elles n'étaient pas un moyen plus subtil de cacher ses des-seins. Il tenait aussi au courant des propos des cafés, où il était souvent, au Procope, au Gradot ; il établissait encore un lien de plus avec la jeunesse noble et libertine, avec le groupe de « ces messieurs », dont le centre était le comte de Caylus (928). Et Fontenelle voyait, après cela, venir tour à tour dans le salon de son amie, hors Voltaire, toutes les jeunes gloires montantes, l'abbé Prévost, Montesquieu, Mably, Helvétius, Marmontel, et tant d'autres.

On ne devisait pas seulement dans le salon Tencin ; on travaillait aussi, assez souvent, à l'avancement de la famille. Fontenelle y a coopéré, comme tous les amis de Mme de Tencin, qui usait de tous les moyens pour pousser son frère, l'abbé, vers les hautes charges de l'Église et de l'État. Mais on serait fort injuste envers le frère, si on ne voyait en lui qu'un pantin aux mains d'une sœur supérieurement intelligente ; et Fontenelle a très probablement appris beaucoup de lui sur les dessous de la politique Française et Romaine. Il était, au dire de Hénault, « doux, insinuant, faux comme un jeton, ignorant comme un prédicateur » (929). Cela est vite dit, lorsqu'on songe au chemin qu'il fit à Rome, et comment, là et en France, il arriva à retourner complètement des gens fort intelligents, qui ne lui étaient pas d'abord favorables ; le portrait qu'a laissé de lui Saint-Simon, sans être plus flatteur, laisse une impression autrement puissante dans la bassesse, lors même qu'on y lit qu'il n'y avait rien

(928) Sur Duclos cf. Auger. *Mélanges philosophiques et littéraires*, Paris, Ladvocat, 1828, 2 vol. in-8°, t. I, p. 49 sq.

Le Bourgo, *Un homme de lettres au XVIII^e siècle. Duclos, sa vie, et ses ouvrages*, Bordeaux, Gounouilhou, 1902, in-8°

Pour l'impression de fausse franchise cf. Palissot, *Œuvres complètes...*, 1809, t. IV, pp. 256 sq. Sur le comte de Caylus cf. Samuel Rocheblave, *Essai sur le comte de Caylus...*, Paris, Hachette, 1889, in-8°.

(929) Hénault, *Mémoires...*, ap. Masson, *op. cit.*, p. 18.

de grand en lui : « L'abbé Tencin avait un esprit entreprenant et hardi, qui le fit prendre pour un esprit vaste et mâle. Sa patience était celle de plusieurs vies, et toujours agissante vers le but qu'il se proposait, sans s'en détourner jamais... un esprit si fertile en ressorts et en ressources qu'il en acquit faussement la réputation d'une grande capacité; infiniment souple, fin, discret, doux ou âpre selon le besoin, capable sans effort de toutes sortes de formes... fier et abject selon les gens et les conjonctures, et toujours avec esprit et discernement... Ce ne fut donc pas merveille si, produit et secondé par une sœur, maîtresse du ministre effectivement déjà dominant, il fut admis par ce ministre, avec lequel il avait de si naturels rapports, et en même temps si essentiels » (930). Ce ministre, Dubois, se servait de la sœur à diverses fins ; elle était un des adoucissements de sa vie, mais peut-être aussi faisait pour lui de l'espionnage ; elle avait eu Prior, Bolingbroke et, sans s'y spécialiser, se répandait dans la diplomatie ; elle appelait le comte de Hoym « Mon cher grand » ; il était ambassadeur de Saxe-Pologne (931) ; elle s'intitulait elle-même plaisamment « la femme de Schaub », et le chevalier Schaub était depuis 1722 résident d'Angleterre à Paris (932). Fontenelle connaissait tous ces gens, et devait marquer les points en silence, en les regardant, avec un entier désintéressement, essayer de se duper les uns les autres. Dans le même temps, à Rome, l'abbé travaillait, et ses lettres à sa sœur décrivaient par le menu les gens et la politique de là-bas. Il s'était agi d'abord d'obtenir pour Dubois le chapeau de cardinal, tout en se ménageant des amitiés, qui pourraient être utiles quand le cardinal se mêlerait d'être reconnaissant. On circonvenait Jacques III, le Prétendant, roi en exil ; on lui persuadait qu'il devait la

(930) Saint Simon, *Mémoires...*, éd. Cheruel, t. XVI, p. 350.

(931) Masson, *op. cit.*, p. 31.

(932) Id., *ibid.*, p. 31.

pension, qu'il touchait du gouvernement français, aux bons offices de Tencin ; le « Roi » songeait à s'acquitter en faisant un jour Tencin cardinal. Mais, il ne fallait pas brusquer les choses ; il était, pour l'instant, question du chapeau de Dubois. On s'acoquinait avec l'abbé Scaglione, conclaviste du cardinal Conti, qui allait être nommé pape. Après l'élection, on lui disait : « Monseigneur je suis sûr que la même providence qui fera éclore la promotion de M. l'Archevêque de Cambrai (Dubois) pourvoira en même temps à l'ameublement de votre appartement » (933). Conti, devenu Innocent XIII, laissait Dubois devenir cardinal, le 15 juillet 1721. On savait donc, rue Saint-Honoré, le bon air qu'il faut prendre à Rome, si l'on veut parvenir à ses fins, car l'abbé, qui y demeurerait après ce succès, comme chargé d'affaires, écrivait (on imagine si le bon mot était perdu) qu'il ne tombait pas dans « le tic de la dévotion » (934).

En 1723 Dubois mourait. Il fallait tenir bon, rester à Rome et n'en partir qu'évêque ou archevêque. Fontenelle est mis à contribution : il verra Fleuriau de Morville, le nouveau secrétaire d'État aux Affaires étrangères ; il portera au ministre les lettres du solliciteur ; il lui rappellera les promesses de Dubois à l'abbé de Tencin (935). Morville est d'ailleurs un collègue de l'Académie Française, qui sait l'importance de Fontenelle : il dit à Tencin de ne pas se désoler, lui assure, peut-être ironiquement, que son rôle reste, à Rome, important ; et de fait il le devient, car, Innocent XIII mourant, il s'agit de faire un pape. On envoie à l'abbé 20.000 livres pour ses dépenses extraordinaires pendant le conclave (936). Fontenelle, qui sait tout cela, peut réfléchir sur l'importance des petites causes en histoire. Morville, cerné

(933) Id., *ibid.*, p. 38.

(934) Tencin à sa sœur (juin 1724), ap. Masson, *op. cit.*, p. 39.

(935) Masson, *op. cit.*, p. 47.

(936) Boutry, *op. cit.*, pp. 93-98.

de toutes parts, avertit l'abbé qu'il l'a proposé pour un archevêché ; il est nommé prince archevêque d'Embrun ; et le nouveau pape, Benoît XIII, bien cajolé par Tencin, (niera-t-on qu'il fût habile inlassablement ?) le sacre lui-même, en la présence de Sa Majesté le « Roi » d'Angleterre, en l'église Saint-Philippe de Néri. Fontenelle a dû entendre lire la lettre, où est ainsi défini le nouveau pape, un très vieux saint homme : « Un saint à la vérité, mais un saint extravagant, un fou ignorantissime, le Père Éternel des Petites-Maisons » (937). On sait, rue Saint-Honoré, comment on fait un pape ; pourquoi le salon Tencin n'aurait-il pas son pape ? Et le plus amusant est qu'un jour il l'aura, en Benoît XIV, mais lettré et prudent à ravir. L'archevêque de Tencin aimerait bien rester à Rome ; il y aurait peut-être encore mieux à gagner. Fontenelle intervient à nouveau : « On ne sait pas encore, écrit la sœur, si on vous laissera à Rome, ou si l'on chargera le cardinal de Polignac des affaires. Si M. de Morville n'était parti hier à six heures du matin, M. de Fontenelle l'aurait vu sur tout cela, et en aurait peut-être su davantage. Il faut attendre la semaine prochaine » (938). Mais le Roi de France prie le nouvel archevêque de résider dans sa province, et cela ressemble un peu à un exil ; les amis auront encore à donner (939).

Un évènement brutal (il y a des hasards en histoire) rendit leur intervention plus précieuse et plus urgente qu'on n'eût pu supposer. Un maladroit, le conseiller Charles-Joseph de La Fresnais, l'un de « nos seigneurs du Grand Conseil », vint, le 6 avril 1726, se tuer d'un coup de pistolet dans l'appartement même de Mme de Tencin. Elle l'avait ruiné, car elle eut toujours

(937) Boutry, *ibid.*, pp. 98 sq. et Tencin à sa sœur (mai et juin 1724), ap. Masson, *op. cit.*, p. 47.

(938) Mme de Tencin, ap. Boutry, *op. cit.*, p. 113.

(939) Dépêche du 16 août 1724 à Tencin, ap. Boutry, *op. cit.*, p. 114.

besoin d'argent pour mener sa politique, et elle éconduisait l'amant encombrant. La tête de ce dernier, un peu fêlée, n'y tint pas. Le scandale fut énorme. L'archevêque d'Embrun, de passage à Paris (il avait aussi de la décision) avait bien fait fermer immédiatement les portes de l'hôtel, pour qu'on ne pût faire causer les domestiques, prévenu le Grand Conseil, pour qu'on essayât de régler l'affaire en famille ; mais tout n'alla pas aussi simplement. Le Grand Conseil vint, requit chirurgien, curé, fossoyeurs. A deux heures du matin, le cadavre embarrassant était enterré à Saint-Roch, et les scellés apposés partout à la maison du défunt. Mais, La Fresnais avait laissé derrière lui une machine à retardement : un testament, qui, ouvert, se révéla un réquisitoire contre sa maîtresse ; elle l'avait ruiné, volé et voulait l'assassiner. Le testament dénonciation passe au greffe criminel du Châtelet. Le Châtelet demande que le Grand Conseil soit dessaisi, et que la justice suive son cours ordinaire ; il a gain de cause, et le 10, sur la soirée, Mme de Tencin, malade, est décrétée de prise de corps ; en pleine nuit l'arrêt s'exécute. On peut juger si l'archevêque mit tous les amis en mouvement pendant que le lieutenant criminel interrogeait sans pitié sa sœur, en présence de La Fresnais tiré de sa chaux vive. Le prélat obtenait cependant une lettre de cachet, et le 12, au petit jour, on arrachait la pauvrete des griffes du Châtelet, et on la conduisait à la Bastille. Pendant que la procédure continuait, on lui rendait sa femme de chambre ; puis on l'autorisait à recevoir des visites, et Fontenelle, accompagné de La Motte, la venait voir, tout comme si elle eût été rue Saint-Honoré. Les amis, les Jésuites (Fontenelle eut toujours des raisons d'estimer ces pères) remuaient terre et ciel pour que la connaissance de l'affaire fût restituée au Grand Conseil ; ils l'obtenaient ; le 16 juin le Roi ordonnait à M. de Launey, gouverneur de la Bastille, de « mettre Mme de Tencin en liberté, dès que son procès serait

jugé ». Le 3 juillet le Grand Conseil condamnait la mémoire de M. de La Fresnais (939 *bis*).

Fontenelle avait eu le plaisir de lire dans le testament du suicidé : « Cette misérable a eu pour moi les façons les plus indignes... mépris public, noirceur, cruauté, tout cela est encore trop faible pour exprimer la moitié de tout ce que j'ai essuyé ; mais sa grande haine est venue de ce que je l'ai surprise, il y a un an, me faisant une infidélité avec Fontenelle, son vieil amant, et de ce que j'ai depuis découvert qu'elle avait, avec son neveu d'Argental, le même commerce qu'avec moi. Cette infâme a couché avec moi pendant quatre ans..., et, par ses friponneries, m'a mis hors d'état de payer mes dettes, sans jamais même s'être ressouvenue un instant qu'elle seule avait causé ma ruine... » (940). La Fresnais étant mort, le philosophe était le seul à savoir, avec son amie, si le flagrant délit, allégué par le conseiller, était une invention ; mais, pour le reste, que de traits dénotant dans ces quelques lignes le dérangement mental : on ne soupçonnait pas Mme de Tencin d'infidélité ; ces mots, avec elle, n'avaient pas de sens. On lui prêtait pour amant son neveu d'Argental ; quel intérêt ? Puisqu'on pouvait aussi bien lui prêter La Motte, ou l'archevêque d'Embrun, et que jamais elle ne se fût mise en colère pour de pareilles bagatelles. Il était plus qu'indélicat d'insister par écrit sur les relations qu'on avait eues avec elle, mais proprement insensé de l'accuser de méditer un assassinat pour rétablir sa réputation de vertu aux yeux de qui que ce fût. Quant au meurtre pour cause d'intérêt, l'hypothèse n'en résistait pas à la critique, car la coquine avait, depuis longtemps, tous ses papiers, en règles et on pouvait compter sur elle pour n'avoir pas laissé entre les mains du conseiller un écrit quelconque, qui reconnût une dette

(939 *bis*) Cf. Masson, *op. cit.* pp. 53-64.

(940) *Testament de Joseph-Charles de La Fresnais* ; ap. Masson, *op. cit.* (appendices), p. 268.

exigible, et qu'elle pût désirer reprendre. L'inverse était le vrai. La disparition de La Fresnais pouvait la faire s'enrichir légalement des dépouilles de la victime ; mais le faire disparaître eût été une manœuvre si grossière que seul un faible d'esprit eût pu en accuser une femme si fine. Comme l'avaient dit ses juges, elle était certainement innocente (941). Mais ce genre d'innocence pouvait laisser perplexe sur les détours du cœur féminin. Il ne fallait pas d'ailleurs demander à des gens de sa trempe autre chose que ce qu'ils peuvent donner ; et elle avait encore le corps alerte et l'esprit charmant.

Elle engraisait légèrement cependant ; il faudrait songer à faire la retraite. On la fit sur le dos des Jansénistes, et à la gloire de l'archevêque d'Embrun. Depuis 1713 et la Bulle ou Constitution « Unigenitus », la France était divisée en « constitutionnaires » et « anticonstitutionnaires », « acceptants » et « appelants » de la Bulle ; les acceptants, avec les Jésuites et Rome, étaient le parti de choix pour parvenir, quand on avait laissé des amis en Italie, comme Mgr de Tencin. La province d'Embrun comprenait le diocèse de Senez, et le pieux et vieil évêque de Senez, Jean Soanen, notable appelant, invitait en 1726 tous les fidèles à la défense de la Vérité contre la Bulle. Mgr de Tencin obtint de la Cour qu'un concile provincial fût convoqué à Embrun, pour le 16 août 1727. Fontenelle put passer d'excellentes après-dînées à le voir se préparer, rue Saint-Honoré. On mit en commun esprit et savoir. On écrivit et on lut d'avance toutes les harangues qui seraient prononcées là-bas (942). Fontenelle était déjà entraîné à ce genre de comédies. En 1723, il avait composé pour le cardinal Dubois le discours que celui-ci devait prononcer devant l'assemblée du clergé de France ; il était donc de bon conseil pour le balance-

(941) Cf. Masson, *op. cit.*, pp. 64-65.

(942) Cf. Masson, *op. cit.*, pp. 66-71.

ment des périodes et le mélange d'onction et de gravité, qui conviennent dans des assises solennelles, avant d'en venir, s'il le faut, à l'exhortation, à l'insinuation, ou à la menace. Il avait écrit alors des choses comme celles-ci : « Je suis sûr, messieurs, et je vous outragerais par le moindre doute, que vous ne me donnerez à porter au Roi, dans le cours de cette assemblée, que d'anciennes ou plutôt d'éternelles preuves de l'attachement des Églises du Royaume pour leur protecteur, que des gages nouveaux et certains du dévouement du clergé à la couronne... » (943). Il écoutait maintenant son disciple La Motte se faire le champion de l'orthodoxie ; puis Astruc apportait sa science des Écritures et des Pères. La bonne cause ne pouvait pas ne pas vaincre. Satan disait, par la bouche d'un chansonnier :

Tencin...

Prête-nous tes suppôts célèbres,

Les Fontenelle, Astruc, Houdar.

. (944).

et Satan triomphait du vertueux Soanen au concile, ou plutôt au « brigandage » d'Embrun. M. de Senez était relégué à La Chaise-Dieu.

Cependant Tencin ne tenait pas sa récompense. Le pape Benoît XIII était tout prêt à le faire cardinal. Le « Roi » d'Angleterre, celui de Rome, le voulait cardinal : mais l'opinion et les parlementaires s'agitaient, et Fleury avertissait Rome qu'on ne reconnaîtrait pas son cardinal. Alors tous les constitutionnaires, et tous les Jésuites, défilent dans le salon Tencin ; il s'agit de réparer

(943) D'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771...*, t. IV, pp. 249-250 : « Le cardinal Dubois présida l'assemblée du clergé en 1723... Le discours du cardinal était l'œuvre de Fontenelle. »

Id., *ibid.*, pp. 290 sq., *Discours du cardinal Dubois à l'assemblée du clergé*.

(944) Ap. Masson, *op. cit.*, p. 72, n. 2.

cette injustice faite à M. d'Embrun. La police surveilla la maison. Fleury fit dire à Mme de Tencin qu'il fallait renoncer aux assemblées indiscrètes, et s'éloigner de Paris. Les amis intervinrent, et elle put y revenir. Il ne fut plus question que de faire le siège du tout puissant ministre ; et on pense bien que Fontenelle qui, comme académicien et secrétaire perpétuel, était avec lui en excellentes relations, s'y employa, très probablement, entre tous les autres (945). Tandis que Mme de Tencin cherche à se faire oublier et à se refaire une réputation, qui ne sera plus celle de la galanterie et de l'intrigue, mais d'une exquise maîtresse de maison, le frère n'oublie pas ses amis Romains. Fontenelle sait certainement qu'il est au mieux avec le cardinal Lambertini, et toujours avec le « Roi » d'Angleterre, le chevalier de Saint-Georges. Il doit admirer ce génie rampant, qui va avec persévérance à son but. En 1738 Clément XII pressent Fleury ; Tencin est présenté par le « Roi » d'Angleterre, appuyé par les cardinaux italiens ; la cour de France se résigne. En 1739 il est cardinal. Et le voilà à nouveau dans son milieu, à Rome. Clément XII va mourir. L'archevêque de Tencin a des lettres de créance pour agir au mieux, et éclipse l'ambassadeur de France, duc de Saint-Aignan. Tencin fera le nouveau pape : en 1740 il fait élire son ami de vingt ans, le cardinal Lambertini, sous le nom de Benoît XIV (946). Cet humaniste est en relations suivies avec le salon de la rue Saint-Honoré, et Fontenelle, qui juge avec ses amis de l'élégance des périodes latines du nouveau pape, ne peut que penser que les Jésuites sont les meilleurs guides dans la vie, puisque sans eux Tencin ne serait rien, puisqu'avec eux il a été en passe de devenir un Père de l'Église, puisque la

(945) Fleury estimait beaucoup Fontenelle, et insistera pour lui faire conserver jusqu'en 1740 ses fonctions de secrétaire perpétuel.

(946) Cf. Boutry, *op. cit.*, pp. 174 sq.

politique Romaine, dont ils sont les soutiens, est faite de petits moyens si profanes.

Tandis que le cardinal devient archevêque de Lyon ; en 1742 ministre d'État ; et vole vers la gloire ; et puis, en 1743, à la mort de Fleury, échoue au port, et n'est point fait premier ministre, Mme de Tencin vieillit. Comme elle avait pris la succession de Mme de Lambert, Mme Geoffrin s'apprête à recueillir la sienne ; ce sera chose faite en 1749 et Fontenelle fera partie de l'héritage. Mais il aura alors quatre-vingt-douze ans, et nous n'aurons plus qu'à le regarder s'amoindrir lentement, très lentement, gardant jusqu'au bout cependant une étonnante lucidité. Il faudrait avant cela se rendre compte, même grossièrement, que toute les relations que nous lui avons connues jusqu'ici le mettent encore en rapports avec beaucoup plus de gens, que nous n'avons point nommés. On prendra ainsi une idée, au moins sommaire, du nombre d'informations et d'expériences qui sont venues se croiser dans cet esprit, qui savait si bien faire de toute chose son miel ou son poison.

Chacun des moments de sa vie, chacun des groupes avec lesquels il a été en contact, le rattachent à de multiples centres de documentation : Il est de Rouen et y a gardé de bons amis ; le voilà en relations avec la Hollande des réfugiés, car les Basnage sont de Rouen, et il est au courant de ce que savent et pensent les Bayle et les Le Clerc (Le Clerc défendra les *Oracles* contre Baltus). Fontenelle, qui a su vivre en France sous le gouvernement d'un roi absolu, avec une liberté d'esprit entière, et au prix d'une prudence qui, depuis la *Relation de l'île de Bornéo*, ne s'est jamais démentie, peut méditer sur le problème du loyalisme envers un roi persécuteur. Il sait certainement que tout le monde, parmi les réfugiés, n'a pas la pondération d'un Bayle ou d'un Jacques Basnage. Lui, qui connaît les lieutenants de police, il ne doit pas ignorer comment Jurieu complote, ses liai-

sons avec l'Angleterre, ses espions en France, payés avec l'argent anglais, et, de temps en temps, découverts et pendus ; sans la connaître, il lit en pensée, pour ainsi dire, la lettre du 3/13 novembre 1696 à Vernon, premier secrétaire de lord Shrewsbury : « Je crois devoir vous avertir que vous avez ou devez avoir bientôt à la Cour un certain Bernard Basnage ; c'est l'un de ces malheureux traîtres, qui ont fait pendre à Brest, à La Rochelle, à Paris, à Marseille, à Saint-Malo, et ailleurs, huit à dix de nos correspondants ; ce sont des gens de Rouen, nos ennemis jurés, et ceux du Roi (Guillaume III d'Angleterre), qui ont à leur tête trois frères nommés Basnage. Il est certain que nos malheurs viennent de ces gens là... » (947). Qu'en conclure ? Sinon que les amis de Jurieu sont des écervelés et des traîtres, mais qu'il n'est pas prudent pour un roi de forcer des sujets à choisir entre la fidélité au prince et leurs convictions religieuses. On pourrait aussi songer, ou à supprimer les rois absolus, ou à supprimer les religions ; mais il faut savoir attendre. Les réfugiés, encore, qui sont partis pour avoir la paix religieuse, ne cessent de disputer et de se déchirer entre eux ; le libre examen mène loin ; Bossuet avait raison ; mais il peut aussi servir à transformer les croyances arrêtées en des religions voisines du déisme, et le déisme peut s'entendre très philosophiquement.

Fontenelle est installé dans les Académies et personnage officiel ; cela impose une surveillance de soi et une pondération qui, pour lui, ne sont pas une gêne ; mais cela met aussi continuellement en rapports avec les gens en place, secrétaires d'État et ministres. On apprend, à s'entretenir avec eux, qu'ils ne sont pas toujours à la hauteur de leurs fonctions, et on peut en conclure que leur recrutement n'est pas parfait ; mais on y gagne,

(947) Jurieu à Vernon ap. J. Dedieu, *Le rôle politique des protestants français 1685-1715*, Paris, 1920, in-8°, p. 314.

au moins autant, de se convaincre qu'il est plus facile de critiquer que de gouverner. Quand on a les responsabilités, on peut, raisonnablement, ne pas voir les choses d'un œil de philosophe. Fontenelle, par exemple, a su très probablement, (il connaissait bien d'Argenson), que celui-ci avait, dès 1698, ordre de Pontchartrain de surveiller de près Fénelon ; il a connu certainement les saisies des exemplaires des *Maximes des Saints*, du *Télémaque*, et, en 1704, de la *Lettre pastorale* de M. de Cambrai, pour le seul motif qu'elle a été vendue hors de son diocèse. Il sait aussi qu'on surveille Vauban, et voit le *Projet de Dîme Royale* proscrit et saisi, en 1706 (948). Il ne faut pas se hâter de conclure. Fontenelle a une grande sympathie et une sincère admiration pour le caractère et les capacités de Vauban ; le ton de l'*Éloge* qu'il lui consacra ne laisse, lorsqu'on connaît sa manière discrète, aucun doute à ce sujet ; qui plus est, il est en communauté d'idées avec lui sur bien des points, comme il apparaîtra quand nous étudierons la conception que Fontenelle s'est faite de l'État (949). Fénelon, pour ses idées réformatrices, dont on chuchote, est, très probablement, parce qu'il sent en lui le grand seigneur, moins près de son cœur (950) ; mais son intelligence si souple l'a séduit, à coup sûr ; il sera l'ami de Mme de Lambert, avec laquelle il correspondra de façon suivie et discutera de l'éducation, singulièrement de celle des femmes ; il sera l'ami du chevalier Destouches, l'ami de Mme de Tencin. Pourtant, même après 1715, quand on peut souffler, et respirer plus librement, Fontenelle ne doit pas purement et simplement blâmer en lui-même les rigueurs, plus ou moins hésitantes, du pouvoir entre 1697 et 1706 : dans le système existant, (et, en matière sociale, il faut admettre

(948) Cf. P. Clément, *Portraits historiques...*, *Le Garde des sceaux d'Argenson* (1652-1721), Paris, Didier, 1855, in-8°, pp. 180 sq.

(949) Voir plus loin, part. V, chap. IV.

(950) Id., *ibid.*,

le système reçu, tant qu'il n'est pas remplacé par un autre), le Roi, Pontchartrain, d'Argenson n'avaient pas tort. Fénelon devenait le centre d'une opposition au régime, qu'il le cherchât ou non, en critiquant les vices de la monarchie absolue pour l'édification d'un prince, dont il formait le cœur et l'esprit : et ceux qui ont la charge de l'ordre ne peuvent pas se désintéresser du risque des remuements, où en viennent des mécontents encouragés par de trop libres parleurs. Vauban lui-même, le plus fidèle sujet qui fut jamais, ne pouvait-il se contenter d'écrire à Louvois ce qu'il voyait dans ses tournées, d'indiquer, d'homme à homme, les maux, de suggérer, dans le même tête à tête, hardi et respectueux, les remèdes, de porter s'il le fallait son livre au Roi, mais sans l'imprimer, le brocher, le distribuer en cachette ? Dans le système existant, les responsables pouvaient-ils supporter que la politique du royaume fût débattue en public, à l'heure même où Boisguillebert faisait circuler la nouvelle édition du *Détail de la France*, augmentée d'un pamphlet ? (951). Jusqu'où irait l'impunité, si un maréchal de France manquait à la discipline sans être inquiété ?

Fontenelle a vu à l'œuvre les hommes responsables ; il les a, très probablement, plaints de manquer de loisirs et de tranquillité d'esprit, plutôt qu'il ne les a haïs ou blâmés pour leurs rigueurs ou leurs incohérences. Pontchartrain, Dubois, le Régent, Fleury ont été ses amis : il les a observés, aux prises avec les difficultés journalières ; il en a retiré la conviction qu'en matière politique on ne fait pas toujours ce que l'on veut, et que, dans les prédictions qui concernent les sociétés humaines, il convient d'être modeste. Cela ne l'a certes pas empêché de remarquer que les petites causes, et les petits moyens,

(951) Cf. D. Halévy, *Vauban*, Paris, Grasset, 1924, tr. petit in-8°, pp. 194-197.

ont leur importance, là comme ailleurs. Le Lieutenant de Police de Louis le Grand, d'Argenson, a su, en 1707, se rendre utile au duc d'Orléans, qui passait pour s'être compromis, en Espagne, en projetant de devenir roi d'Espagne, si Philippe V ne pouvait conserver sa couronne ; bien lui en a pris, car, dans la réaction qui suit la mort de Louis XIV, et qui pourrait le balayer, le Régent se souvient du service rendu, et le prend dans son conseil (952). Dubois s'est attaché son élève, le futur Régent, au moins autant par ses bassesses que par son intelligence ; il s'est servi de Mme de Tencin ; il est exploité par elle sans mesure. Le Régent a une intelligence vive et ouverte, mais le jour où sa Chambre de justice de 1716 veut faire rendre gorge aux financiers, qui ont réalisé d'énormes bénéfices en prêtant de l'argent à l'État depuis 1698, les recommandations, les interventions de ses amis, permettent aux plus gros coupables d'échapper (953). Fleury est devenu, par l'appui des Jésuites, un an avant la mort de Louis XIV, le précepteur du futur Louis XV ; il a si bien su capter la confiance de son élève que M. le Duc, du temps où il était premier ministre, ne pouvait parler à Louis XV seul à seul ; il l'a fait disgracier ; il a été tout puissant ; mais il n'a pas pu tenir Mme de Tencin éloignée de Paris ; mais il n'a pas pu tenir rigueur à son frère. Les grands emplois voudraient de grands hommes, mais ils feraient peut-être pis que des hommes habiles, ou simplement ordinaires. La vieille machine, avec tous ses défauts, va cahin-caha ; il faut y regarder à deux fois, tant que les esprits ne sont pas mûrs, avant d'en faire sauter telle ou telle pièce : on ne le comprend que lorsqu'on a une responsabilité, si petite qu'elle soit, dans sa marche ; et Fontenelle peut

(952) Cf. P. Clément, *op. cit.*, pp. 210 sq.

(953) Cf. H. Carré, *Louis XV (1715-1774)*, t. VIII, II^e partie, p. II, dans *Histoire de France illustrée depuis les origines jusqu'à la Révolution*, de Lavisse.

ainsi, avec esprit, mais sans aucune ironie, comme aussi sans hypocrisie, un jour qu'il est censeur royal, répondre à un mécontent, qui lui demande son approbation officielle en le faisant se ressouvenir qu'il a écrit l'*Histoire des Oracles* : « Si j'eusse été le censeur des *Oracles*, je n'aurais pas approuvé l'ouvrage » (954).

Fontenelle a été l'homme des Académies et des salons célèbres tout au long de sa vie ; mais les amis qu'il y rencontrait se retrouvaient souvent ailleurs, au café, ou à souper. « Les cafés de Paris, écrit Savary des Brulons, dans son dictionnaire du commerce (éd. de 1723), sont pour la plupart des réduits magnifiquement parés de tables de marbre, de miroirs, et de lustres de cristal, où quantité d'honnêtes gens s'assemblent, autant pour le plaisir de la conversation, et pour y apprendre des nouvelles, que pour y boire de cette boisson » (955). Malgré ce confort et cette respectabilité, qui les distingue des cabarets et estaminets, on imaginera malaisément Fontenelle figurant trop souvent et trop longtemps au milieu d'un cercle trop bruyant de pérorateurs dans les cafés du temps ; il y passait ; il savait surtout certainement par tous ses amis ce qui s'y disait. Au café Gradot fréquentaient La Motte, Saurin, Maupertuis ; au café Procope, Boindin, l'abbé Terrasson, Fréret et, de temps en temps, Piron, l'abbé Desfontaines, le Sage, Duclos. La Motte renseignait Fontenelle sur les dits du Procope ; Duclos lui racontait ceux du Gradot (956).

On parlait librement dans ces cafés, moins cependant, si l'on était prudent, que jadis dans les soupers de Ninon, ou naguère dans ceux du Temple, loin des

(954) *Fontenelliana...*, p. 74.

(955) Savary des Brulons ap. F. Funck-Brentano, *Les nouvellistes*, Paris, Hachette. 1905, in-12, p. 233.

(956) Cf. Sainte-Beuve, *Lundis* (3^e éd.), Paris, Garnier, t. XIII (article sur H. Rigault, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*), pp. 144 sq.

Colombey, *op. cit.*, t. II, pp. 67 sq. Dupont, *Houdart de la Motte...*, pp. 8 sq. Le Bourgo, *Duclos...*, pp. 14 sq.

oreilles de la police. Ninon meurt en 1705. Fontenelle a pu la connaître dès 1680, avant même d'être fixé à Paris. Turretini, théologien genevois, le rencontre dans son salon aux environs de 1693, en même temps que l'abbé de Châteauneuf et M. de La Loubère (957). Il est de ses derniers amis, et c'est à lui qu'elle aurait confié avec une infinie tristesse, vers 1703, après la mort de Saint-Evremond, qu'elle adora, que l'Église, profitant de son désespoir, qui la tourne vers l'au-delà, voudrait conquérir son âme : « Vous savez le parti que j'aurais pu tirer de mon corps ; je pourrais encore mieux vendre mon âme : les Jésuites et les Jansénistes se la disputent » (958). Il dut la retenir sur cette mauvaise pente, en bon directeur laïque qu'il était, et parler paisiblement du passé enchanté. Chez elle, il avait recueilli la double tradition libertine des Gassendistes et de Bernier, et celle de l'être charmant que fut Saint-Evremond. Si elle fut sage depuis 1671 environ (959), soupa-t-il jamais avec elle, ou ne soupa-t-il pas ? il n'importe guère après cela.

Comme elle, il connaissait bien les gens du Temple. Chaulieu et La Fare avaient été de ses amis. Elle avait su La Fare par cœur, du temps où Mme de La Sablière avait voulu avec lui refaire sa vie. Il était beau, fier, brave, digne d'être aimé ; elle l'avait vu l'être sans mesure, avec imprudence ; et lui, se lassant, faire liaison avec Chaulieu et les débauchés du Temple (960). Fontenelle n'ignorait rien de cette histoire. S'il écrivit la lettre au marquis de La Fare sur la résurrection des corps, il avait même vu celui-ci perdre, dans la compagnie des Vendôme, sa taille fine d'autrefois. Chaulieu, qui fut le mauvais ange de La Fare, était aussi son intime ami, et, aux environs de 1713, le pleurait aux pieds de

(957) Émile Magne, *Ninon de Lenclos...*, p. 238, n. 1.

(958) Id., *ibid.*, pp. 244 et 245.

(959) Id., *ibid.*, pp. 186-188.

(960) Id., *ibid.*, pp. 227 sq.

Mlle de Launay, amie de Fontenelle. Fontenelle avait là d'aimables relations, et de singulières pour un philosophe. Dans Chaulieu il y avait sans doute quelque philosophie, encore qu'elle fût légère, mais dans ses maîtres, les Vendôme, on n'ose le dire. Il écrivait à Mme la duchesse de Bouillon :

Aux penses de la mort accoutume ton âme ;
Hors son nom seulement elle n'a rien d'affreux.

.....
Nous sortons sans effort du sein de la nature,
Par ce même chemin, retournons sur nos pas,
Et pourquoi s'aller faire une affreuse peinture
D'un mal qu'assurément on ne sent point là-bas.

.....
Goûte l'erreur des passions
Mais n'en deviens jamais la proie.

.....
Princesse, puissiez-vous comprendre par ma voix
Ce léger crayon des lois
Que la prudente nature
Dictait en Grèce autrefois
Par la bouche d'Épicure.

..... 961).

Pour les Vendôme, ils faisaient plus qu'être momentanément en proie aux passions. Le Grand Prieur était un terrible ivrogne : « Il avait tous les vices de son frère ; sur la débauche il avait de plus que lui d'être au poil et à la plume, et d'avoir l'avantage de ne s'être jamais couché le soir depuis trente ans que porté dans son lit ivre mort, coutume à laquelle il fut fidèle le reste de sa vie. Il n'avait aucune partie de général ; sa poltronnerie reconnue était soutenue d'une audace qui révoltait... » (962) ; il meurt en 1727. Fontenelle a eu tout le temps de l'apprécier : Ninon le détestait ; il ne doit pas

(961) *Œuvres diverses de M. L. de Chaulieu*, Amsterdam, Zacharie Chatelain, 1733, 2 tomes en un volume, in-8° t. I, p. 6.

(962) Saint-Simon, *Mém.*, éd. Hachette, t. V, p. 140.

faire de lui plus grand cas ; mais il peut lui trouver beaucoup d'esprit : il en avait (963). Le duc son frère fut un grand général, de gloutonnerie énorme, de mœurs débraillées et cyniques, gardant au milieu des pires débauches la tête claire pour dicter ses dépêches. Fontenelle sait sa valeur, mais les orgies du Temple et d'Anet, en Beauce, lui doivent lever le cœur (964).

Il ne peut cependant pas se désintéresser de ce qu'on voit et dit, dans ce milieu, car là encore on saisit comment ses relations se recoupent, ou rayonnent de proche en proche, l'informant de tout ce qui se passe en France et ailleurs. Dès 1680, et avant, il connaissait Lully, et Lully, en 1686, faisait la musique d'un opéra de Campistron, poète aux gages du duc de Vendôme, pour une fête d'Anet (965). Lully était l'ami de Chaulieu et de La Fare ; La Fare était naguère l'ami de Mme de La Sablière, mère de Mme de La Mésangère ; Mme de La Mésangère, amie de Fontenelle, se remaria à Nocé, roué du Régent ; on tourne, pour ainsi dire, toujours dans le même cercle de gens très déniaisés ; mais aussi il s'agrandit presque indéfiniment. Chaulieu écrit très librement à la duchesse de Bouillon avant de se confier à Mlle de Launay ; la duchesse de Bouillon est une Mazarin ; les Vendôme sont ses neveux ; et le cercle des relations des nièces de Mazarin est très étendu. Elles sont cinq (965 bis). Olympe

(963) *Ibid.* : « il avait beaucoup d'esprit... »

(964) Cf. Moret, *Quinze ans du règne de Louis XIV 1700-1715* Paris, Didier 1859, 3 vol., in-8°, t. I, pp. 241 sq. Sainte-Beuve, *Lundis* (3^e éd.), Paris, Garnier, t. I, pp. 453 sq. (Lettres inédites de l'abbé de Chaulieu).

(965) « *Mémoires et réflexions sur les principaux événements du règne de Louis XIV et sur le caractère de ceux qui y ont eu la principale part.* Par le marquis de La Fare, ap. Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France..., 2^e série, t. LXV, Paris. 1828, in-8°, pp. 254 sq.

(965 bis) Olympe Mancini, comtesse de Soissons (1640-1707) ; Hortense Mancini, duchesse de Mazarin (1646-1699) ; Marie-Anne, duchesse de Bouillon (1646-1714) ; Laura Mancini, duchesse de Mercœur (1636-1657) ; Marie Mancini, connétable Colonna (1640-1715) plus un frère ; Philippe Mancini, duc de Nevers (1639-1707). Cf. Renée, *Les Nièces de Mazarin. Mœurs et caractères du XVII^e siècle*, Paris, Didot, 1858, in-8°.

Mancini est la comtesse de Soissons ; d'elle et de sa sœur Marie-Anne, la duchesse de Bouillon, Fontenelle avait pu apprendre, ou directement, ou par des on dit, ce qu'il reste de superstitions, unies à des passions, dans le cerveau des Grands, même très libérés. L'abbé de Choisy, autre ami, écrit de la comtesse : « Son mari était malade en Champagne... ; un vieux gentilhomme lui offrit de lui faire dire par un esprit si M. le Comte mourrait ou non de cette maladie. Mme de Bouillon était présente avec M. de Vendôme et le duc, à présent maréchal de Villeroy. Le gentilhomme fit entrer dans le cabinet une petite fille de cinq ans, et lui mit à la main un verre plein d'une eau fort claire ; il fit ensuite ses conjurations. Le gentilhomme dit qu'il allait commander à l'esprit de faire paraître dans le verre un cheval blanc, en cas que M. le Comte dût mourir... Il demanda aussitôt à la petite fille si elle ne voyait rien dans le verre : Ah ! s'écria-t-elle, le beau petit cheval blanc !... » (966). Olympe était devenue veuve en effet, à trente-cinq ans, et les ennemis avaient parlé d'empoisonnement. Elle et sa sœur, Mme de Bouillon, avaient été compromises dans l'affaire des poisons. Fontenelle, qui avait connu l'enquête officielle (967, par Donneau de Visé et Thomas Corneille, renseignés par La Reynie, avait appris aussi sans aucun doute les petites causes alléguées par les intéressées : « M. de Louvois est mon ennemi mortel, aurait dit la comtesse, parce que je lui ai refusé ma fille pour son fils ; il a eu le crédit de me faire accuser... Il achèvera le crime et me fera mourir sur un échafaud... » (968). Sur quoi elle avait passé la frontière. Choisy et La Fare avaient en effet soupçonné Louvois, et Mme de Montespan, d'avoir voulu ruiner une femme, qui avait été la compagne d'enfance de

(966) Renée, *op.cit.*, pp. 195 sq.

(967) Cf. plus haut, p. 449.

(968) Abbé de Choisy, *Mém.* coll. Petitot, t. LXIII, pp. 234 sq., ap. Renée, *op. cit.*, p. 197.

Louis XIV (969). La duchesse de Bouillon qui, elle, avait fait tête à l'orage, en avait été quitte pour un exil momentané à Nérac. Elle pouvait aussi raconter bien des choses. En 1687, elle était passée en Angleterre faire visite à sa sœur, Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, l'amie de Saint-Evremond. Celle-ci, après des démêlés retentissants avec un mari jaloux, et une vie vagabonde, qui lui permit d'échapper à ce gêneur, avait fixé sa petite cour au Pavillon de Saint-James, que Charles II d'Angleterre, l'un de ses anciens prétendants, avait mis à sa disposition. On savait tout ce qui se passait là-bas, non seulement par Ninon, mais encore par l'homme d'affaires que Mme Mazarin avait laissé en France, l'abbé de Hautefeuille, bibliothécaire des Bouillon (970). Avec Laura Mancini, duchesse de Mercœur, et Marie Mancini, la connétable Colonna, il y avait encore un frère, Philippe Mancini, duc de Nevers, qui conduisait sa sœur la duchesse de Bouillon aux soupers du Temple, mais paraissait aussi chez Mme de Lambert, et chez la duchesse du Maine. Et toujours les relations s'enchaînent. En 1714 meurt la duchesse de Bouillon. En 1719 le prince de Conti devient grand prieur, succédant à Philippe de Vendôme ; chez lui aussi on donne des soupers célèbres, où vont Hénault, Mairan, Pont de Veyle, des amis de Fontenelle. Pont de Veyle, d'Argental, sont aussi des amis de Voltaire, et les fils de Mme de Ferriol, qui est la sœur de Mme de Tencin. Et l'on soupe encore chez Mlle Sylvia, chez Mlle Lecouvreur, les interprètes de Marivaux. Fontenelle est lié à tout le siècle, ou plutôt il entend tout le siècle : deux demi-siècles.

Quand il vieillit visiblement, on l'admire, et on le tolère. Après la mort de Mme de Tencin, on le voit surtout chez Mme Geoffrin. En 1749, à quatre-vingt-douze

(969) *Revue*, *op. cit.*, *ibid.*

(970) *Id.*, *ibid.*, pp. 344 sq.

ans, il est encore un étonnant causeur, s'il peut attraper le fil du discours. Dix ans plus tôt, « tout s'arrêtait et se taisait pour l'écouter » (971) ; maintenant il conte encore à ravir une anecdote, mais ne peut plus placer un mot à l'improviste, s'interrompre, reprendre à point nommé. L'oreille se fait dure depuis trois ou quatre ans : personne cependant n'a jamais, comme lui, pris une histoire « à son premier commencement » pour la suivre jusqu'à la fin « dans la liaison la plus parfaite des circonstances et de leurs résultats. C'étaient tantôt les dragonnades et la révocation de l'édit de Nantes ; tantôt le Jansénisme et le Quiétisme ; tantôt des intrigues, plus secrètes encore, autour du trône et dans les cloîtres » (972). S'il est au fait de ce qu'on dit, il pense toujours nettement, et émerveille ses auditeurs ; mais il faut bientôt crier dans son cornet où en est le propos. Vers quatre-vingt-seize ans, il est comme muré avec lui-même, mais n'abandonne pas la partie : quand il voyait les figures très attentives, il demandait où en était « le chapitre » ; puis se recueillait et rendait compte, après un temps, « de l'entretien que Fontenelle venait d'avoir avec Fontenelle » (973).

On l'admirait toujours ; on était fier de le montrer dans son salon ; on redoutait cependant un peu sa présence de vieillard qui n'entend plus, dont la vue, excellente jusque là, a brusquement baissé à quatre-vingt-quatorze-ans, et qui, à quatre-vingt-dix-huit ans passés, dine toujours en ville : « Mme Geoffrin en est embarrassée et ennuyée ; et elle n'est pas la seule », dit Trublet (974). Le neveu de Fontenelle, M. Richer d'Aube, chez lequel le philosophe habitait, rue Saint-Honoré, depuis 1730, est mort en 1752 : sa sœur, Mme de Montigny, l'a remplacé

(971) Garat, *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard...*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°, t. I, p. 113.

(972) Id., *ibid.*, p. 115.

(973) Id., *ibid.*, p. 115.

(974) Trublet, *Journal* (cahier Chaponnière).

auprès de Fontenelle : Mme de Forgeville, sa voisine, vient lui faire la lecture tous les matins, depuis qu'il voit très mal ; mais nul ne peut l'empêcher de sortir à midi et d'aller dîner chez Mme Dupin, Mme Dubocage ou Mme Geoffrin. On fait chez Mme Geoffrin d'excellente cuisine, et Fontenelle fut toujours sensible à la finesse de la chère. L'estomac et la tête, en dépit de défaillances de la mémoire, se maintiennent jusqu'à la fin. Le 28 février 1755 Trublet va le voir et lui parle de l'*Analyse de Bayle* (*Analyse raisonnée des Œuvres de M. Bayle*, en 4 vol. in-12 publiée à Londres en 1755 par de Marsy) ; le philosophe paraît avoir la même fermeté de jugement qu'autrefois sur les matières religieuses : « Sur ce que je lui marquais mon étonnement qu'on eût permis une compilation si dangereuse à la religion, qu'il semble que le gouvernement devrait soutenir, il m'a dit que c'était une question si la religion était avantageuse, publiquement parlant, et que peut-être le gouvernement ne le pensait pas, et ne s'embarrassait pas de la soutenir ; qu'elle avait peut-être fait plus de mal que de bien » (975).

Il fallait pourtant faire une fin et que la machine en vint au point où l'amènent inéluctablement les lois de la nature. Quand le temps fut arrivé, Fontenelle satisfait aux devoirs extérieurs du chrétien avec sa décence ordinaire. Puis, la mort étant plus lente à venir qu'il n'aurait cru, il dit, trois jours avant l'événement : « Je ne croyais pas faire tant de façons pour mourir. » Il observait avec curiosité le phénomène : « Voilà la première mort que je vois » ; et, son médecin lui ayant demandé ce qu'il ressentait : « Je ne sens, dit-il, autre chose qu'une difficulté d'être. » Il perdit vingt-quatre heures la parole, donnant néanmoins « des signes que sa connaissance était entière », et s'éteignit le 9 janvier 1757, ayant vécu cent ans moins trente-deux jours (976).

(975) Id., *ibid.*

(976) Le Cat, *Éloge...*, pp. 46 et 47.

Le moment n'est pas encore venu de conclure sur la sagesse de Fontenelle, mais seulement de recueillir l'impression dominante que laisse sa vie, avant de l'entendre parler du progrès, du bonheur, de la société humaine et de l'État, avant d'exposer en un mot sa philosophie pratique (977). L'homme est, avant toutes choses, extraordinairement maître de lui. Son tempérament flegmatique l'y incline, mais il ne fait pas tout. La légende d'un Fontenelle insensible est insoutenable. On le voit toujours serviable avec ses amis : il va porter secours à Marivaux malade (978) ; quand meurt son ami Brunel, il est bouleversé ; il pleure : il sait qu'il ne réparera jamais cette perte (979). Une histoire que raconte Grimm, en le blâmant, et les indignations des belles amies, qui lui voudraient voir des sentiments, ne pèsent guère après cela.

L'anecdote de Grimm est celle-ci : « Ce qu'on cite de plus horrible en ce genre c'est l'histoire des asperges. M. de Fontenelle les aimait singulièrement, surtout accommodées à l'huile. Un de ses amis, qui aimait à les manger au beurre (je ne sais si ce n'est l'abbé Terrasson) étant venu un jour lui demander à dîner, il lui dit qu'il lui faisait un grand sacrifice, en lui cédant la moitié de son plat d'asperges, et ordonna qu'on cuit cette moitié au beurre. Peu de temps avant de se mettre à table, l'abbé se trouve mal, et tombe, un instant après, en apoplexie. M. de Fontenelle se lève avec précipitation, court à la cuisine et crie : « Tout à l'huile ! Tout à l'huile ». Ce qu'il y a peut-être de plus odieux dans cette aventure, c'est

(977) Pour une conclusion d'ensemble voir plus loin, Part. V, chap. V (« Le sage et les sources de sa sagesse »).

(978) Voir plus haut, p. 536 et n. (924).

(979) Cf. Mme de Staal, *Mémoires...*, p. 302. Vertot lui annonce la mort de Brunel et dit : « M. de Fontenelle est inconsolable ; il n'est point question de philosophie ; la nature, le bon cœur, tout a rentré dans ses droits... » Mlle de Launay ajoute : « J'allai chez M. de Fontenelle ; je le trouvais dans une affliction qui me fit plaisir, parce qu'elle honorait notre ami. Il m'a dit, longtemps après, qu'il n'avait jamais pu réparer cette perte... »

que. peu de temps après, étant à dîner chez Milord Hyde... et voyant servir des asperges, il dit qu'il remarquait que son mot les avait mises à la mode » (980). Si l'anecdote est vraie (et on devrait douter du moins de certains détails : un Fontenelle qui court, un Fontenelle qui crie) Grimm moralise avec quelque lourdeur : s'agit-il de Terrasson, dine-t-on entre esprits forts ? (car il faut des témoins pour que le mot se répète), il est de règle alors de plaisanter la mort à son nez ; elle paraît ; va-t-on fuir ? Fontenelle rallie les convives déconçus, d'un regard et d'un mot, et la vie continue ; nous ne serons jamais assez esprits forts. Cela n'empêche ni de faire soigner, ni, s'il meurt, de regretter le commensal, sans le crier pour cela *urbi et orbi*.

De leur côté, Mme de Lambert, Mme de Tencin, auraient fait à Fontenelle une réputation de froideur, qu'il faut accueillir avec quelques réserves. « Fontenelle ne nous aime point, Madame, disait un jour Mme de Lambert à Mme de Tencin, il ne nous aime point. Il n'aime pas même ma fille de Saint-Aulaire ; il n'aime que la petite de Beuvron. Il ne demande aux femmes que la beauté et la jeunesse ; dès que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit » (981). « Mme de Tencin, que Fontenelle voyait souvent, lui dit un jour, en lui mettant la main sur la poitrine : « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle, comme dans la tête » (982). Pour Mme de Tencin on demande ce que l'on aurait bien pu ressentir à son égard, lorsqu'elle vous mettait la main sur le cœur, et s'il fallait être dépourvu de toute sensibilité pour ne songer, en pensant à elle, qu'à son corps ou à son esprit ;

(980) *Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm et de Diderot depuis 1735 jusqu'en 1790*, Paris, 1829, in-8°. t. II, p. 96.

L'histoire est racontée autrement dans Trublet, *Journal* (cahier Chaponnière) ; et, dans le *Fontenelliana*, Dubos remplace Terrasson, ou le beurre l'huile ; les détails varient ; le fond subsiste.

(981) *Fontenelliana*, p. 85.

(982) *Id.*, p. 110.

agir autrement eût marqué plus que de la candeur. Mme de Lambert a peut-être, avec un imperceptible dépit, expliqué également son jugement sur le philosophe, quand elle a écrit : « Il connaît parfaitement les caractères, vous donne le degré d'estime que vous méritez : il ne vous élève pas plus qu'il ne faut ; il vous met à votre place ; mais aussi il ne vous en fait pas descendre » (983). La tête ne lui tourne pas facilement : à qui la faute ? Et ce n'est pas exactement être insensible.

Fontenelle est très maître de lui, surtout par intelligence, par réflexion, par discrétion, par bonté. Les effusions, les dépit, les colères rentrées, lui semblent assez ridicules, parce que ces agitations ne mènent à rien. On a mieux à faire, lorsqu'on aime les gens, que de se jeter à leur cou, ou de leur dire qu'on les aime : il suffit de le leur prouver activement, et sans bruit. Les récriminations ne font pas non plus que ce qui est fait ne le soit pas ; préparer paisiblement une revanche a plus d'intérêt que de remâcher une insulte : on reste maître de tous ses moyens. Souvent aussi des considérations d'élémentaire prudence vous forceraient à réfléchir, si vous n'y étiez spontanément enclin. Fontenelle n'était pas naturellement timide ; il aimait jouer avec le feu ; la *Relation de l'île de Bornéo*, les *Oracles* en font foi ; mais il était très éduable, et la Bastille entrevue lui fit, de très bonne heure, prendre son temps pour parler. Sa retenue a cependant d'autres causes, car, dans de petits cercles où il pouvait causer très librement, il ne semble l'avoir jamais fait jusqu'à se livrer tout entier. Il devait lui paraître très déplacé de dire la dernière pensée, celle de derrière la tête, non point seulement parce que le moi est haïssable, mais parce qu'en faisant avec vulgarité l'étalage de ses plus secrets sentiments, on somme l'inter-

(983) *Portrait de Fontenelle par Mme la marquise de Lambert...*, ap. *Œuvres de F...*, éd. Bastien, t. I, p. 47.

locuteur de lever, lui aussi, le masque. Il y voyait un intolérable manque de goût, de politesse, et de bonté. S'il a pu être accueilli, aimé, respecté des gens les plus divers par leur caractère, leur rang, ou leur situation, il le doit à ce tact supérieur, dont il ne s'est jamais départi. On dit devant lui ce que l'on veut, on ne regrette pas d'en avoir trop dit ; on ne lui en veut point de vous y avoir conduit ; s'est-on découvert, on peut l'ignorer ; il est resté imperturbable.

Le second trait le plus marquant de la physionomie du philosophe paraît être une entière liberté d'esprit, alliée à une inépuisable curiosité intellectuelle. Il écoute un Malebranche, et apprécie tout le charme de la belle imagination métaphysique ; il juge avec compétence de l'intrépidité des conséquences, mais il se réserve touchant les animaux machines, les causes occasionnelles, les rapports de la raison et de la foi, la foi surtout. Il écoute Boindin, il goûte la vivacité des réparties, l'ardeur offensive de l'athée moliniste, mais il se réserve devant un esprit de négation qui interdirait la sympathie intelligente, nécessaire, ne fût-ce qu'un instant, pour tout comprendre, avant de nier ou de ridiculiser quoi que ce soit. Il vit avec des savants, mais il ne leur sacrifie pas les relations mondaines. Il croit avoir autant à apprendre dans les salons que dans les Académies ; il donne à chaque être, et chaque information, son juste poids. Les Grands lui plaisent, s'ils ont des qualités natives ; ils ne l'éblouissent pas. Les savants ont son cœur, pour leur labeur, leur probité intellectuelle, les petites vérités qu'ils trouvent ; mais leur ignorance ordinaire des hommes n'est pas à ses yeux une qualité enviable. Il fait son travail allègrement, rapidement, sans se laisser dominer par lui ; à midi il est en ville : après dîner il écoute inlassablement, il apprend les hommes, les femmes, les affaires de l'État, la religion, la France, l'Europe ; rentré chez lui, il soupèse tout cela, fait le

départ des mots et des réalités, et est prêt pour son travail du lendemain.

Ainsi fait, il vit pour savoir, pour penser, pour comprendre, et la chose est si rare que ceux qui le connaissent le mieux le regardent avec quelque étonnement. Il est ambitieux jusqu'au jour où sa situation dans les Académies, dans le monde, vis-à-vis des gens en place, lui permet de tout apprendre, de réfléchir sur tout, de dire tout ce qu'il jugera opportun de dire, en prenant les précautions nécessaires : il n'est plus ambitieux par la suite. Il est égoïste jusqu'au point où il le faut être, pour défendre sa sérénité intellectuelle et son indépendance de jugement, pour ne pas être sans cesse arraché à soi-même ; il ne l'est plus, s'il vient en aide à Mlle de Launay, s'il pleure son ami Brunel, s'il secourt Marivaux, s'il fait visite à la Bastille à Mme de Tencin compromise, s'il remplit avec une rare conscience ses obligations professionnelles jusqu'à l'extrême limite de ses forces, si enfin on ne veut pas dire que tout est égoïsme. Il l'eût lui-même admis, ou plutôt il eût pensé, s'il ne l'a pas dit en propres termes : où commence, où finit l'égoïsme ? Et quel est l'esprit simple, et sûr de lui, qui tracera la ligne qui sépare de l'égoïsme la sagesse ?

CHAPITRE II

Le croyant pessimiste au progrès

L'exposé de la plupart des idées de Fontenelle, et l'indication de ses réactions en présence des milieux variés qu'il a traversés, conduisent également à se convaincre qu'il ne fut jamais le prisonnier, ni d'une coterie, ni d'une croyance ; il acceptait tout, mais après l'avoir ajusté au niveau de son esprit ; il était prudent, poli, serviable, aimable, indulgent, accueillant ; mais, en dépit de toutes les gentilleses, et de toutes les nuances, de jugement précis et inflexible. Ni les gens, ni les mots, et même les plus aimés, ne lui en imposèrent jamais. On le vérifiera sans peine à nouveau, en analysant ses opinions sur le progrès.

Cette idée confuse ne l'a pas ébloui ; elle l'a charmé, après qu'il l'eût éclaircie. Il n'était pas homme, lui qui ruinait la foi chrétienne, à troquer une foi pour une autre, et à donner tête baissée dans un système, une religion nouvelle, fondée sur des affirmations aussi invérifiables que les dogmes anciens. Lorsqu'on croit au progrès, on ne tient pas la Terre pour une vallée de larmes, on rend à l'homme la confiance en lui-même, on lui offre le trésor des espoirs illimités ; on est, en cela du moins, optimiste. Et Fontenelle, avec des réserves sans doute, est assez pessimiste ; on ne cherchera point chez lui les espérances de Condorcet. Fontenelle sait aussi distinguer le cœur et l'esprit ; dans l'esprit, l'intelligence et les connaissances ; dans les connaissances, celles de pure curiosité, et celles qui sont d'utilité spirituelle ou

matérielle ; dans les connaissances utiles celles qui contribuent ou risquent de ne pas contribuer au bonheur : toutes précisions bien embarrassantes lorsqu'on veut croire indistinctement en toutes les sortes de progrès. Et encore, dans chaque cas, de quel progrès s'agirait-il ? Il peut être difficile de distinguer un simple changement d'un progrès ; pour parler d'un progrès, il faut déjà établir que ce changement est orienté, et que des alternances d'avance et de recul ne le constituent pas : et par rapport à quoi jugera-t-on de l'avance ? S'il y a un point fixe, par rapport à lui. Le progrès ne sera peut-être alors plus illimité, s'il peut demeurer indéfini ; et, s'il n'y a pas de point fixe, le progrès sera illimité ; mais sera-t-il simple alors de montrer qu'il est encore progrès ? Fontenelle, sans dire expressément ce que nous lui faisons dire, a senti toutes ces difficultés, et ses idées sur le progrès y ont gagné en netteté, en pondération, et lui ont interdit d'être de la religion de ceux qui l'ont suivi.

Il a cru au progrès ; on ne peut dire précisément auquel, avant d'avoir indiqué le sens et les limites de son pessimisme. Fontenelle n'est pas un pessimiste intégral, puisqu'il conçoit que la raison a quelque prise sur le réel, et ne nous laisse pas totalement désarmés devant une nature brutale et inintelligible ; il ne l'est pas davantage en admettant qu'il existe un art du bonheur, susceptible d'être défini et pratiqué (984). Mais, ces réserves faites, il n'a une très haute idée, ni de la condition humaine, ni de l'homme même. On se souvient des vues pénétrantes et calmement désolées des *Dialogues des morts* (985). Le plaisir est lié au besoin, et la nature ne nous a rien donné gratuitement : qui voudrait accroître les plaisirs, devrait accroître les besoins ; gagnerait-on quelque chose à le faire ? Les plaisirs sont décevants ;

(984) Cf. plus bas, « L'évasion pastorale et la définition du bonheur » (Part. V, chap. III).

(985) Cf. plus haut, « L'homme selon Fontenelle » (part. II).

il faut les effleurer ; s'y attarder, ou leur demander ce qu'ils valent, quelles folies ils recouvrent, revient à les détruire. Il faut ou être un sot et un fou, ou se condamner à l'incurable ennui. Un sage verrait le présent et l'avenir parfaitement semblables, toutes les illusions évanouies : « plaisante condition que celle de l'homme... Il est né pour aspirer à tout, et pour ne jouir de rien ; pour marcher toujours, et pour n'arriver nulle part » (986). L'homme est, avec cela, mauvais au fond du cœur, et le cœur est tout l'homme ; les passions éternelles mènent tout ; les mœurs changent avec les acquisitions de l'esprit et les hasards de l'histoire, mais le cœur ne change pas, et la mode d'être désintéressé ne viendra pas.

Sans doute, on s'en souvient aussi (987), les passions, en même temps que les crimes, font les grandes choses, et leurs conflits harmonisés sont la condition du bien social et de l'activité dans la cité ; il n'en reste pas moins que la vision de l'universelle sottise, de l'universelle folie, de l'universel égoïsme, d'une vertu et d'une utilité qui ne naissent que de la rivalité et de la conciliation des vices et des égarements, laisse une invincible impression de tristesse. Elle n'est pas diminuée par l'idée, à l'instant indiquée, que la raison est un remède dangereux à la folie, que ses démarches sont orientées à contresens des nécessités vitales, que celui qui commence à réfléchir ne peut plus s'arrêter en chemin, et que, pour ne pas savoir être dupe, il risque de l'être un peu plus que les fous (988). Sous le badinage, la conception de l'homme tout entier, corps, passions et raison, est assez sombre, et elle est demeurée, nous l'avons vu, la même, tout au long de l'œuvre de Fontenelle (989).

(986) *Dialogues des Morts*, Dialogues des Morts modernes, Dial. IV. Jeanne I de Naples, Anselme, fin.

(987) Cf. plus haut, Part II, chap. II.

(988) Cf. plus haut, Part II, chap. II. fin.

(989) *Ibid.*, Part. II, chap. I et chap. II, et Part I, chap. unique.

Quand Fontenelle écrit les *Oracles*, il prononce cette phrase affreuse : « On corrompait les oracles avec une facilité qui faisait bien voir qu'on avait affaire à des hommes » (990). En 1686 déjà, ce ne devait plus être chez lui une vue a priori, et on imagine difficilement, après les relations qu'on lui a vues, qu'il ait dû changer d'avis sur ce point en vieillissant. A fréquenter les Grands, les ministres, les gens de lettres, les savants même, et les religieux, lorsqu'on a les yeux perçants et calmes de Fontenelle, on ne peut guère ne pas voir qu'avec l'appât des pensions, des bénéfices, des titres, de la considération, de la réputation, l'attrait d'une ambition, d'une vengeance, individuelle ou collective, à satisfaire, on obtient des hommes beaucoup de choses. Cela ne l'empêchait pas de faire des distinctions, et de prêcher par exemple aux gens du monde, nous le verrons de reste, le respect de la science et de ses ouvriers : mais aucun homme, pour lui, ne devait être tout d'une pièce ; il apercevait les défauts de ceux mêmes qu'il aimait, et de tous les autres encore mieux.

On le voit singulièrement en ce qui concerne les femmes ; elles lui plaisaient ; elles ont pu le charmer, l'utiliser, l'exploiter même ; elles ne lui ont pas mis un bandeau sur les yeux. Il leur a assigné d'abord le terme de comparaison qui pouvait le moins leur agréer : l'homme. Parlant des raisons du succès de Racine, il dira : « On admirait moins, mais on était plus ému. Une infinité de traits de passion bien touchés... une versification très agréable... un jeune auteur, dont le style était plus jeune aussi : voilà ce qu'il fallait principalement aux femmes, dont les jugements ont tant d'autorité au théâtre français. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus, pour elles, que le vieux Corneille. J'en excepte quelques

(991) Fontenelle, *Histoire des Oracles*, 1^{re} dissertation, chap. X, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. II, p. 361.

femmes, qui valaient des hommes » (991). Dès l'époque des *Dialogues des Morts*, il ne les épargne guère, et, si, le plus souvent, il semble se borner à énoncer à leur sujet des vérités communes, il ose les formuler, et, qui plus est, ne pas paraître les tenir pour d'invéraisemblables calomnies. Un amour immatériel, qu'elles aiment à opposer à la grossièreté des désirs masculins, n'est peut-être qu'un mythe (992). Leur fuite devant l'amant, que leur charme irrite, n'exclut point le désir d'être poursuivies (993). Leur beauté les rend si vaines que les hommages les plus brutaux, qui la proclament, ne les blessent pas irrémédiablement (994). Leur grande affaire est de mener les hommes, et de se convaincre de leur supériorité ; et elles les mènent (995). De savoir où, c'est autre chose : dans le mariage à l'état de mari trompé, à l'ordinaire (996), et à ses ridicules, si ridicule il y a ; plus encore,

(991) *Vie de Corneille*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. III, p. 92.

(992) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts anciens avec les modernes. Dialogue IV, Platon, Marguerite d'Écosse, fin. « MARGUERITE. — Toujours de la matière dans l'amour ! PLATON. — Telle est sa nature... »

(993) *Id.* Dialogues des Morts modernes. Dial. I, Soliman, Juliette de Gonzague, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. I, p. 364. « SOLIMAN. — Par quelle raison prenez-vous la fuite si vous étiez bien aise qu'on vous cherchât de ma part... »

(994) *Id.* Dialogues des Morts modernes. Dial. I, Anne de Bretagne, Marie d'Angleterre, *ibid.*, pp. 263-264. MARIE D'ANGLETERRE : « Apprenez ce que me conta... une princesse de mon sang qui a régné en Angleterre... Elle donnait une première audience à des ambassadeurs Hollandais, qui avaient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la reine, il se tourna vers ceux qui étaient auprès de lui, et leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air... Les trois ou quatre mots que dit ce jeune homme Hollandais, qu'elle n'avait pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la harangue des ambassadeurs.. Elle demanda... Enfin, quand elle se servit de son autorité absolue, elle apprit que le Hollandais s'était écrié tout bas : Ah ! Voilà une femme bien faite ; et avait ajouté quelque expression assez grossière, mais vive... On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant... Quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandais un présent fort considérable... »

(995) *Id.* Dialogues des Morts modernes. Dial. V, Agnès Sorel, Roxelane *ibid.*, p. 281. A. SOREL : « Si je n'avais été maîtresse d'un roi de France et si je n'avais eu beaucoup d'empire sur lui, je ne sais où en serait la France à l'heure qu'il est... »

(996) *Id.* Dialogues des Morts anciens avec les modernes, Dial. II Artémise, Raimond Lulle, *ibid.*, p. 335. R. LULLE : « N'avons-nous point

dira une comédie, à l'incommodité de contestations probables et perpétuelles (997). Là, deux logiques s'affrontent, pense peut-être Fontenelle, et dont la féminine n'est, sauf exception, pas très Cartésienne, car elle repose sur la validité absolue conférée à la croyance née du désir, et sur le droit à la contradiction réservé à l'une des parties. Hors du mariage, cela ne va guère qu'à asservir les têtes les plus solides à celles qui le sont le moins, et à leurs caprices. Dans l'une ou l'autre situation, celles qui ne savent pas toujours bien, ni ce qu'elles pensent, ni ce qu'elles veulent, ont pour désir essentiel, constitutionnel, d'imposer leur domination : « Qu'on me fasse revivre et qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'esprit, assez de beauté, et peu d'amour » (998).

Le portrait qu'a laissé de la duchesse du Maine Mlle de Launay (999), si on ne le savait peint d'après le modèle vivant, figurerait assez bien, mais en poussant l'expression jusqu'à la caricature, l'image composite et symbolique, un peu moins impitoyable, qui a dû flotter devant les yeux de Fontenelle, lorsqu'il songeait aux femmes qu'il avait rencontrées. Il faisait, à coup sûr, en homme du monde, et en bon observateur, les exceptions nécessaires ; mais ce devaient être de ces exceptions qui confirment la règle, car ses plus grandes amies (on l'a vu) (1000) se savaient surveillées, et bien connues de lui.

tous deux cherché une chose, qui ne se peut trouver ; vous le secret d'être fidèle à votre mari, et moi celui de changer les métaux en or ? Je crois qu'il en est de la fidélité conjugale comme du grand œuvre ».

(997) « Une fille, dit Glycon à Eudamidas, n'a point de caractère ; mais, dès qu'elle est mariée, il lui en vient un bien marqué et bien indomptable. On les épouse, et puis on les connaît. » *Le Testament*, II, 3, ap. *Œuvres*,... t. IV, p. 267.

(998) *Dialogues des Morts*. Dialogues des morts modernes. Dial. V, Agnès Sorel, Roxelane, fin.

(999) Voir plus haut, Part V, chap I, p. 523.

(1000) *Id.*, pp. 562 sq.

Mme de Lambert, Mme de Tencin, Mme Geoffrin, n'avaient pas à cet égard d'illusions. Il ne leur restait qu'à en prendre leur parti, ou à être de ces femmes qui valaient des hommes ; et les hommes non plus, selon le philosophe, ne valaient guère. Aucun texte peut-être ne donne autant qu'une anecdote du *Fontenelliana* l'impression de l'indépendance totale de Fontenelle, vis-à-vis de ses amitiés féminines elles-mêmes, lorsqu'il juge tranquillement, et pour lui seul. Mme de Staal meurt : Fontenelle a bien connu et apprécié son esprit ; il ouvre ses *Mémoires* : « J'en suis fâché pour elle, dit-il ; je ne la soupçonnais pas de cette petitesse : cela est écrit avec une élégance agréable ; mais cela ne valait guère la peine d'être écrit » (1001).

Qu'il s'agit des femmes, ou des hommes, des amis, ou des ennemis, Fontenelle a osé voir ; et le résultat de son expérience de la vie se résumerait assez bien ainsi : les hommes ne sont point foncièrement perfectibles, car le cœur ne l'est pas ; lorsqu'on l'a vu une bonne fois, on ne s'en met plus en peine ; mais cela demeure, quoi qu'on fasse ; il ne s'agit plus que de vivre en aussi bonne intelligence que possible avec ces fous, qui peuvent être dangereux quelquefois ; on doit leur donner raison des lèvres ; cela est, ou convenable, ou opportun ; cela n'engage à rien et ne trouble pas la limpidité du regard ; cela ne change d'ailleurs rien à rien. Aussi, quand on demandait à Fontenelle quel était son secret pour être et rester l'ami de tant de gens, il répondait qu'il consistait « en ces deux axiomes... : tout est possible, et, tout le monde a raison » (1002) ; mais il disait aussi quelquefois : « Les hommes sont sots et méchants... ; mais, tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux ; et je me le suis dit de bonne heure » (1003).

Tel est le pessimisme de Fontenelle ; et il croit au

(1001) *Fontenelliana*, p. 57.

(1002) *Id.*, pp. 99-100.

(1003) *Id.*, p. 79.

progrès ; avec prudence, on le peut penser, après cela. Ses opinions à ce sujet paraissent très cohérentes du début à la fin de sa carrière, et elles affleurent à tout instant dans ses écrits. Mais le texte où il s'en est expliqué le plus longuement est la *Digression sur les Anciens et les Modernes* de 1688 ; il paraît donc naturel de partir de lui, de le commenter librement, le cas échéant, avec des textes, antérieurs ou autres, qui précisent les limites dans lesquelles valent les affirmations énoncées, de montrer enfin que ces idées, très précises, sont maintenues, défendues, illustrées, par la suite, de tous les exemples et de toutes les réflexions que fournit au philosophe son travail de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Fontenelle, en 1688, a pris position au cours d'un débat qui paraissait surtout littéraire ; il s'est chargé, en quatre mots, d'indiquer qu'il n'y avait là qu'un des côtés, selon lui un des petits côtés, de la question du progrès. Il publiait des *Poésies pastorales*, et il joignait à son recueil un *Discours sur la nature de l'Églogue*, dont la *Digression sur les Anciens et les Modernes* se présentait comme une dépendance. Il avait été amené à passer en revue les auteurs de poésies pastorales, les anciens et les modernes ; il avait critiqué, pour justifier sa propre conception de l'églogue, les anciens aussi bien que les modernes ; la *Digression* venait expliquer qu'on a de bonnes raisons de rester de sang-froid devant les œuvres des anciens, et que les critiquer n'est pas un sacrilège. Fontenelle a situé lui-même son intervention, qui s'intercale à point entre la lecture du poème de Perrault sur *Le siècle de Louis le Grand* et les *Parallèles* du même auteur : « Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite *digression* qui sera mon apologie et une exposition naïve du sentiment où je suis sur les anciens et les modernes. J'espère qu'on me le permettra d'autant plus facilement que le poème de Perrault a mis cette question fort à la mode. Comme il se prépare à la traiter

plus amplement et plus à fond, je ne la toucherai que fort légèrement » (1004).

Mais, dès les premiers mots de la *Digression*, le débat se transforme, et il ne s'agit plus seulement d'éloquence ou de poésie, et de la querelle à la mode, mais de « Physique ». Opposer des noms à des noms, et à des panégyriques des dénigrements, c'est se condamner à ne point avancer d'un pas. Il faut un point fixe ; nous en avons un, si nous savons voir : la constance de l'organisation humaine. On se rappellera ici combien Fontenelle a toujours eu soin de signaler l'étroite dépendance qui unit, selon lui, l'organisation nerveuse et le jeu des fonctions mentales ; il y insiste dès l'époque des *Dialogues des morts* ; il l'affirme à la fin de sa vie dans son petit traité anonyme *De la liberté* (1005). On n'oubliera pas davantage qu'il est, en ce qui regarde les germes, partisan de la préformation à la manière de Malebranche (1006), et que, pour lui, l'explication mécaniste des choses trouve ses limites dans le fait de l'organisation (1007). Les lois de l'organisation doivent être posées d'avance, pour que cela puisse avoir un sens de rendre compte de tout par les lois du mécanisme. Lois de l'organisation, lois du mécanisme, sont également des lois de la nature, et un physicien ne peut travailler que s'il admet la constance des lois de la nature ; la constance du cerveau humain, et la constance intellectuelle correspondante, ne sont qu'un cas particulier de la constance des types d'organisation. Les premières lignes de la *Digression* prennent alors tout leur sens : « Toute la question de la prééminence entre les anciens et les modernes, étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands

(1004) *Discours sur la nature de l'Églogue*, ap. *Œuvres...*, t. V, pp. 36-37.

(1005) Voir plus haut, p. 84 et pp. 344 sq.

(1006) *Id.*, p. 231 et p. 324.

(1007) *Id.*, pp. 396 sq.

que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthène, ne peuvent être égaux dans ces derniers siècles : mais, si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaux Homère, Platon et Démosthène » (1008).

La nature travaille avec une même pâte à former des plantes, des animaux, des hommes : l'étendue figurée et mobile n'a pas changé, depuis Homère ou Démosthène, et les lois de la nature, dont celles de l'organisation, n'ont pas changé non plus. Pourtant, on sait bien que, dans une même espèce, la taille des arbres varie avec les milieux. Les cerveaux pourquoi non ? Fontenelle va s'engager dans une curieuse théorie des climats, remarquable surtout par sa modération ; mais consolidons tout d'abord, en commentant sa pensée, les positions qui ne seront plus abandonnées. Le progrès dont il parlera, les modifications dont les organismes seront susceptibles, laisseront subsister certaines constances, celle des passions fondamentales du cœur (son pessimisme nous en est garant), celle de l'intelligence en tant que liée à la structure fondamentale du cerveau, celle de la force de tête moyenne, pourrait-on dire. Fontenelle croit à l'immuabilité du cœur et à l'histoire de la raison et des mœurs ; mais la raison qui a une histoire est la raison possédant un contenu d'idées non innées, non pas la vigueur intellectuelle en tant que liée à la nature du cerveau. Dans l'individu et dans la société toutes les idées s'acquièrent, mais on n'est pas plus intelligent qu'Archimède parce qu'on sait plus de choses que lui. On a exercé ses organes dans d'autres circonstances. Il faudrait, pour pouvoir juger de la question, pouvoir supposer aussi toutes les circonstances égales. Il semble qu'on le puisse, quand on admet la constance des lois de l'organisation,

(1008) *Digression sur les Anciens et les Modernes*, ap. *Œuvres...*, t. V, p. 280.

car les différences, en plus et en moins, rencontrées chez les individus, laissent intacte et égale, en tout temps, la probabilité de l'apparition d'un génie.

La grandeur des arbres, disait donc Fontenelle, n'a pas dû, en droit, varier avec le temps, si elle varie en fait en différents pays. Mais de quel ordre d'amplitude peuvent être ces variations ? et de quel ordre celles des cerveaux et des esprits ? Toutes les plantes et toutes les fleurs ne viennent pas également bien en tout pays ; toutes les idées non plus peut-être : « Il est toujours sûr que, par l'enchaînement et la dépendance réciproque, qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats, qui se font sentir dans les plantes, doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux et y faire quelque effet » (1009). Mais la culture permet d'acclimater parfois des plantes, et de neutraliser, relativement, la différence de climat ; et « l'art et la culture peuvent beaucoup plus sur les cerveaux que sur la terre » ; nous « n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos ouvrages le génie italien qu'à élever des orangers ». Si donc un tour d'esprit peut être acquis plus facilement que ne peut être modifiée la variation imposée par le climat à une plante, les variations des esprits ne sont pas du même ordre d'importance, relativement aux climats, que celles des plantes : « La facilité qu'ont les esprits à se former les uns sur les autres fait que les peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireraient de leur climat », et, finalement, « la différence des climats ne doit être comptée pour rien, pourvu que les esprits soient d'ailleurs également cultivés » (1010).

La grande question des anciens et des modernes est maintenant « vidée » : « Les siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes... Nous voilà donc

(1009) *Id. ibid.*, p. 282.

(1010) *Id.*, *ibid.*, p. 283.

parfaitement égaux, anciens et modernes, Grecs, Latins et Français » (1011). Égaux *in abstracto*, toutes différences de culture étant par hypothèse éliminées, ou, ce qui revient au même, toutes les connaissances étant supposées égales, en tout temps et en tout pays.

Si maintenant nous réintroduisons les différences de culture, dont des esprits, en moyenne naturellement égaux, sont susceptibles, la balance ne penchera pas forcément en faveur des anciens. L'existence d'un cerveau, en un moment du temps et en un point de l'espace, ne lui confère ni avantage ni désavantage, puisque l'organisation est constante, et le climat sensiblement sans importance ; mais il y a des circonstances qui se réalisent dans le temps et le lieu, et qui ont, pour la culture des esprits, une grande importance. La nature ne dégénère pas avec le temps mais, avec lui, les connaissances peuvent s'accumuler. Les différences de climats sont sans importance directe notable ; mais, sous différents gouvernements, en des lieux divers, et avec la variété locale et temporelle de l'état général des affaires, les circonstances favorables aux travaux de l'esprit varient beaucoup : « Sans doute la nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Cicéron et de Tite-Live. Elle produit dans tous les siècles des hommes propres à être de grands hommes ; mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talents. Des inondations de barbares, des gouvernements ou absolument contraires, ou peu favorables aux sciences et aux arts, des préjugés et des fantaisies, qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'est, à la Chine, le respect des cadavres, qui empêche qu'on ne fasse aucune anatomie, des guerres universelles, établissent souvent, et pour longtemps, l'ignorance et le mauvais goût. Joignez à cela toutes les diverses dispositions des fortunes particulières, et vous verrez

combien la nature sème en vain de Cicérons et de Virgiles dans le monde, et combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainsi dire, qui viennent à bien » (1012). Cette variété des circonstances, qui intéresse l'historien Fontenelle, rend également sensible combien le progrès, si progrès il y a, peut être irrégulier en une région de la planète, compliqué d'avances et de reculs, discutable avec les temps et les lieux ; Fontenelle ne croit pas de façon trop simple à un phénomène universel, quasi mécanique et fatal ; il y faut regarder dans chaque cas de plus près. Tout au moins, la longueur du temps, à ne considérer qu'elle, travaille pour les modernes, mais ceci même ne peut être admis qu'avec quelques réserves.

Quand les circonstances, gouvernement et affaires générales, sont aussi favorables pour les modernes qu'elles ont pu l'être pour les anciens, ils ont l'avantage sur ces derniers de venir après eux, et de bénéficier de leurs travaux. Cette vérité évidente risque d'ailleurs d'être mal entendue. Les partisans des anciens en prendraient à tort occasion de triompher, en prétendant que ceux-ci auront toujours le mérite inégalable d'avoir frayé la voie. Ils ont inventé avant nous, non parce qu'ils avaient plus de génie, mais parce qu'ils se sont trouvés être les premiers. Nous inventons aussi, et nos inventions sont plus complexes que les leurs. Mais les partisans des modernes doivent estimer, eux aussi, cet avantage à sa juste valeur. Si les anciens ne nous avaient pas transmis leurs découvertes, avec du bonheur et du temps ces découvertes auraient été faites à nouveau ; et nous n'avons pas à nous humilier devant eux. Lorsqu'ils nous les ont transmises, nos propres découvertes ont été rendues possibles par les leurs ; et nos travaux, plus difficiles, rendus plus faciles par les leurs, ne doivent pas, tout compte fait, demander plus de force de tête ; nous n'avons donc pas à mépriser ceux

(1012) *Id.*, *ibid.*, pp. 295-296.

qui nous ont précédés et aidés. Nous leur devons encore de nous avoir montré en combien de manières on peut errer. Fontenelle est ici, à coup sûr, partiellement ironique, mais aussi très sérieux. L'idée lui est familière que les issues de l'esprit humain ne sont pas en nombre illimité ; qu'il y a une sélection des idées par l'insuccès, comme une sélection des candidats au génie par les circonstances ; il reprend même, pour le faire comprendre, l'exemple qui lui a servi dans les *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, et qui se retrouve dans l'essai sur l'*Origine des Fables* : la découverte, par élimination des autres conceptions possibles de la nature, du mécanisme Cartésien (1013). Cette solidarité dans l'effort des générations sera plus tard un des thèmes constants de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. Fontenelle montrera alors un respect sincère pour les travaux des grands esprits de l'antiquité, mais ne laissera jamais non plus passer une occasion de séparer le respect légitime de la dévotion superstitieuse et ridicule. L'entêtement pour l'antiquité, parce qu'elle est l'antiquité, est un non sens, répètent à l'envi les *Dialogues des Morts*, les *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, les *Oracles*, l'essai sur l'*Origine des Fables*, mais cela n'empêche nullement l'auteur de la *Digression* de faire les distinctions nécessaires. À la condition de les faire, on peut dire, sans hésiter, que, pour n'être qu'égaux aux anciens, il faudrait que nous leur fussions inférieurs, puisque le temps travaille pour nous ; et nous ne leur sommes pas naturellement inférieurs (1014).

La longueur du temps n'est pas également utile en toutes matières, et par là Fontenelle se sépare d'avance d'enthousiastes disciples. La Motte, Marivaux, Terras-son, et un peu bien aussi Perrault lui-même, dans ses

(1013) *Pluralité des Mondes*. Premier soir, ap. *Œuvres...*, t. II, p. 18. Essai sur l'*Origine des fables*, ap. *Œuvres...*, t. V, p. 355 ; et notre texte pp. 144 sq.

(1014) *Digression*. , ap. *Œuvres*, t. V, p. 288.

Parallèles. L'éloquence et la poésie demandent la vivacité de l'imagination et des sentiments, des connaissances sur la nature et sur l'homme, que l'on peut amasser en un petit nombre de siècles ; mais il n'en va pas du tout de même pour la physique, la médecine, les mathématiques, toutes choses où prennent une extrême importance l'accumulation des expériences et le perfectionnement de l'art de raisonner. Fontenelle, qui méprisait la logique scolastique, s'intéressait fort au contraire à un art de faire cheminer la pensée au contact des faits, tout en lui gardant sa précision rigoureuse. Sa conception d'une science qui ne se fait pas au moyen de quelques expériences bien choisies, mais par l'accumulation incessante de petits faits bien contrôlés, l'éloignait de Descartes ; mais son souci d'une science claire, le mécanisme dût-il être, en grande partie, plus symbolique que réel, le rapprochait de lui : « Sur quelque matière que ce soit, les anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection... Avant Descartes on raisonnait plus commodément ; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse, ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises... » (1015). Si les anciens ont pu atteindre à la perfection dans l'éloquence et la poésie, qui ne sont pas « en elles-mêmes fort importantes » dans la contestation présente, disons qu'ils ne peuvent être surpassés sur ces points, mais n'interdisons pas de les égaler ; et, dans les autres matières, concevons qu'ils peuvent et doivent être surpassés (1016).

Avec ces prudentes restrictions, et après elles seulement, Fontenelle a développé la comparaison fameuse

(1015) *Id.*, *ibid.*, pp. 289-290.

(1016) *Id.*, *ibid.*, pp. 290 sq.

(et qui n'était pas nouvelle) (1017), de l'humanité à un même homme, qui ne vieillirait point et apprendrait toujours : « C'est-à-dire, pour quitter l'allégorie, que les hommes ne dégénéreront jamais, et que les vues saines de tous les bons esprits qui se succéderont s'ajouteront toujours les unes aux autres » (1018). Il a donc soutenu à peu près ceci, et rien de plus : En matière esthétique la question du progrès reste problématique ; mais de dire qu'elle peut être discutée interdit le préjugé invariable en faveur des anciens ; on a le droit d'examiner, et il faut examiner. Il n'est d'ailleurs nullement question ici de défendre le goût de Fontenelle, et de savoir s'il a raison de mettre La Motte au nombre des plus grands littérateurs (1019) ; il a pu se tromper sur la qualité des œuvres et des gens, sur la présence ou l'absence du talent et du génie littéraires ; mais il a voulu dire qu'à génie égal on peut concevoir un chef-d'œuvre moderne, qui égale ou surpasse un chef-d'œuvre antique ; il est certain encore qu'il eût préféré un authentique chef-d'œuvre moderne à un chef-d'œuvre antique, ce qui paraît un préjugé inverse du préjugé favorable aux anciens, qu'il ne cessait

(1017) La comparaison s'impose avec Pascal. *Fragment d'un traité du vide.* : « de sorte que toute la suite des hommes... doit être considérée comme un même homme..., etc. » ap. *Pensées et opuscules*, éd. Brunschvicg (Hachette, 1912), p. 80. L'éditeur signale (*ibid.*, n. 1) que Fontenelle « peut-être ne connaissait pas ce fragment de Pascal. »

Pour les précurseurs de la conception cf. *ibid.*, n. 1, où sont indiqués Roger Bacon, François Bacon, Descartes.

Pour la question du progrès cf. Brunetière, *La formation de l'idée de progrès au XVIII^e siècle* dans *Ét. crit. sur Hist. Litt. franç.*, 5^e série, Paris, Hachette, 1893, in-8° ; Rigault, *Histoire de la querelle ...* ; Gillot, *La querelle des Anciens et des Modernes en France, de la Défense et illustration de la langue française aux Parallèles des Anciens et des Modernes*, Nancy, Crépain-Leblond, 1914, in-8° ; Delvaille, *Essai sur l'Histoire de l'idée de Progrès jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Alcan, 1910, in-8°.

Pour les sources probables de Fontenelle voir plus bas, p. 634.

(1018) *Digression...*, ap. *Œuvres...*, t. V, p. 298.

(1019) « Un Descartes en philosophie, un Corneille en poésie, un La Motte en littérature ; ce sont là les trois hommes dont je l'ai entendu parler avec le plus d'estime et à qui il donnait le plus de fonds d'esprit. » Trublet, *Mercur*, oct. 1757, vol I, dans *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 188.

de dénoncer ; mais il l'eût fait en pensant que les œuvres d'art d'une époque sont accordées aux façons de penser et aux connaissances d'une époque, et qu'à une époque moderne peut et doit correspondre un art moderne. Les hommes changent partiellement, et partiellement non ; l'art partiellement peut demeurer immuable, et partiellement non (1020). En matière morale le progrès est nul, s'il s'agit du fond du cœur ; les passions fondamentales sont immuables. Il est vrai que les mœurs varient, et sont plus polies qu'elles ne l'étaient autrefois. Fontenelle apprécie, sans aucun doute, cet ajustement social des intérêts, qui permet de vivre paisiblement et intelligemment ; mais il ne faudrait pas chercher chez lui les enthousiasmes du *Mondain* de Voltaire. Une petite phrase du *Discours sur la nature de l'Églogue* le montre refusant, pour ainsi dire, d'avance de choisir entre Voltaire et Rousseau ; il imagine et décrit la vie d'une humanité très primitive, la condition des pasteurs qui vécurent avant la fondation des villes, puis les changements qui suivirent : « La société se perfectionna, ou peut-être se corrompit ; mais enfin les hommes passèrent à des occupations qui leur parurent plus importantes ; de plus grands intérêts les agitèrent... » (1021). A lire aussi le fragment *Sur l'histoire* qui décrit, on l'a vu (1022), les variations des mœurs, il serait difficile d'affirmer que le changement, qui est là indiqué, puisse être tenu même pour un changement régulier orienté, une évolution ; à plus forte raison pour un progrès. Les générations, y est-il dit, prennent assez ordinairement le contrepied les unes des autres. L'historien devrait retracer le mouvement « qui se fait continuellement dans les esprits des peuples, ces goûts qui se succèdent insensiblement... cette

(1020) Sur ce point encore, il est assez près de Saint-Evremond, *Fragment sur les Anciens*.

(1021) *Discours sur la Nature de l'Églogue*, ap. *Œuvres.*, t. V, p. 3.

(1022) Voir plus haut, pp. 364 et 365.

espèce de guerre qu'ils se font, en se chassant et en se détruisant, cette révolution éternelle d'opinions et de coutumes... » (1023). Voilà une révolution qui ne fait pas précisément penser à une évolution, ni à un progrès ; et Fontenelle dit encore : « On a reconnu le ridicule mêlé à de certaines façons de penser et d'agir », et on s'est bien gardé de les corriger, en conservant ce qu'il y avait de bon dans ces goûts là : « On a fait ce que les hommes savent parfaitement bien faire, on s'est jeté d'une extrémité dans l'autre » (1024). Les *Dialogues des Morts* affirmaient aussi nettement : « Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfants » (1025). En matière intellectuelle enfin, le progrès des connaissances est incontestable, mais demande à être défini pour être incontesté ; le progrès de l'intelligence, de la force de tête, est très probablement inexistant, et peut l'être, sans que le progrès des connaissances en devienne problématique : il reste à préciser quel il est, et quelles sont sa signification et ses conséquences.

Cette tâche est celle de l'*Histoire de l'Académie des Sciences* avec ses *Préfaces* et ses *Éloges*. Fontenelle, on l'a vu (1026), ne croit point en une portée absolue de la raison ; il n'admet pas davantage les systèmes, qui prétendent immobiliser, en le totalisant, le savoir. Le progrès des connaissances ne nous rapproche donc d'aucun but, car le but est à l'infini ; cela permettra au progrès, s'il existe, d'être illimité, et non pas seulement indéfini. Mais le but n'est pas même peut-être à l'infini ; il n'est guère concevable, si l'on veut bien s'entendre soi-même. Si l'on prétend que le progrès existe, il convient donc de

(1023) *Sur l'Histoire*, ap. *Œuvres...*, t. V, p. 440.

(1024) *Id.*, *ibid.*, p. 442.

(1025) *Dialogues des Morts*. *Dialogues des Morts anciens avec des modernes*. Dialogue III, Socrate. Montaigne, ap. *Œuvres...*, t. I, p. 236.

(1026) Voir plus haut (Part. II, chap. VI : « La portée de la Raison »).

le définir du dedans de lui-même, sans le rapporter à quoi que ce soit d'extérieur, qu'on ne connaît pas ; il reste à le caractériser comme une complexité organisée croissante du savoir. L'accumulation des détails ne serait pas un perfectionnement, si elle aboutissait à écraser l'esprit sous son propre fardeau ; mais Fontenelle a confiance : et il y a là un des aspects de sa pensée, qui a pu varier dans l'expression, mais qui est resté toujours sensiblement le même au fond. Quand il rédige la *Préface* de l'*Histoire de l'Académie des Sciences* à partir de 1699, en haine des systèmes étroits, par souci de l'importance qu'il convient d'accorder aux faits bien observés, par soif de choses nouvelles, il écrit : « Jusqu'à présent l'Académie des Sciences ne prend la nature que par petites parcelles. Nul système général, de peur de tomber dans l'inconvénient des systèmes précipités, dont l'impatience de l'esprit humain ne s'accommode que trop bien, et qui, étant une fois établis, s'opposent aux vérités qui surviennent. Aujourd'hui on s'assure d'un fait, demain d'un autre, qui n'y a nul rapport... » (1027). Au contraire, semble-t-il, quand, une trentaine d'années plus tard, en 1733, paraît l'*Histoire de l'Académie de 1666 jusqu'en 1699*, dans la *Préface* qu'il y joint, Fontenelle paraît tout autrement décisif, touchant la possibilité de coordonner les faits observés : « Ce n'est guère que de ce siècle-ci que l'on peut compter le renouvellement des mathématiques et de la physique... On a quitté une physique stérile... On établit des principes que l'on entend ; on les suit ; et de là vient qu'on avance... Les mathématiques n'ont pas fait un progrès moins considérable. Celles qui sont mêlées avec la physique ont avancé avec elle, et les mathématiques pures sont aujourd'hui plus fécondes... qu'elles n'ont jamais été. À mesure que ces sciences ont acquis

(1027) *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique et sur les travaux de l'Académie des Sciences*, ap. *Œuvres...*, t. VI, pp. 74-75.

plus d'étendue, les méthodes sont devenues plus simples et plus faciles (1028). Et, quelques pages plus loin, il affirme sa confiance dans le développement illimité de la science mécaniste de la nature (1029). Sans doute des considérations d'opportunité ont pu le faire parler de façon différente, à une date où le nombre des expériences bien faites est très insuffisant, et trente ans plus tard, quand un grand nombre de faits se sont accumulés : mais la confiance profonde de Fontenelle n'a jamais varié. La *Préface*, prudente jusqu'à l'incoordination, de l'*Histoire* de 1699 à 1740 disait, en dépit de sa prudence : « Le temps viendra peut-être que l'on joindra en un corps régulier ces membres épars : et, s'ils sont tels qu'on le souhaite, ils s'assembleront en quelque sorte d'eux-mêmes... » (1030). La *Digression* n'avait pas annoncé autre chose : « Les mathématiques et la physique sont des sciences, dont le joug s'appesantit toujours sur les savants : à la fin il y faudrait renoncer : mais les méthodes se multiplient en même temps : le même esprit qui perfectionne les choses, en y ajoutant de nouvelles vues, perfectionne aussi la manière de les apprendre, en l'abrégeant, et fournit de nouveaux moyens d'embrasser la nouvelle étendue qu'il donne aux sciences » (1031).

On peut montrer s'organisant cette complexité croissante du savoir, sans être injuste envers les anciens ; et Fontenelle, qui n'hésite jamais à parler de leurs sottises (1032), n'a pas été pour cela leur ennemi aveugle. Les brocards sont lancés beaucoup plus aux adorateurs sans critique de l'antiquité qu'aux idoles qu'ils paraissent

(1028) *Préface de l'Histoire de l'Académie des Sciences depuis 1666 jusqu'en 1699*, ap. *Œuvres...*, t. VI, pp. 1 et 2.

(1029) *Id.*, *ibid.*, p. 19 : « En un mot si toute la nature consiste dans les combinaisons innombrables des figures et des mouvements..., etc. »

(1030) *Préface sur l'utilité des mathématiques...*, *ibid.*, p. 75.

(1031) *Digression*, ap. *Œuvres...*, t. V, p. 300.

(1032) *Ibid.*, p. 288 : « ... il y a je ne sais combien de sottises que nous dirions si elles n'avaient pas été dites (par les anciens)... »

atteindre. On peut rendre souvent aux anciens une bonne justice : « Plus le système que les anciens se faisaient de l'univers était, pour ainsi dire, petit et étroit, plus il est beau à Apollonius Myndien d'avoir conçu la noble idée que les comètes sont des astres réguliers, et d'avoir osé prédire qu'un jour on découvrirait les règles de leur mouvement » (1033). « Si l'on voulait faire un parallèle des géomètres anciens et modernes... les spirales... en fourniraient peut-être une occasion plus heureuse qu'aucune autre matière... Archimède, inventeur de la spirale, est aussi le premier qui l'a examinée... Nous avons ses propres démonstrations. Elles sont si longues, et si difficiles à embrasser, que... M. Bouillaud a avoué qu'il ne les avait jamais bien entendues, et que Viète les a injustement soupçonnées de paralogisme... Mais toutes les preuves qu'on peut donner de leur difficulté et de leur obscurité tournent à la gloire d'Archimède... La gloire des anciens est d'avoir pu faire, sans le secours de notre art, le peu qu'ils ont fait, et la gloire des modernes est d'avoir trouvé un art si merveilleux (le calcul de l'infini) » (1034). Un autre jour Fontenelle compare une carte de la Chine, faite de main Chinoise, avec les cartes qui font foi en 1718 pour un Académicien, et avec ce que disait de la Chine Ptolémée : « De tout cela il résulte que Ptolémée a beaucoup mieux connu la Chine septentrionale que la méridionale... Il n'est pas étonnant que les anciens se soient fort trompés sur ces sortes de matières ; il l'est seulement qu'ils aient eu un grand nombre de connaissances assez justes et assez précises » (1035). Ailleurs Eratosthène « fut le premier qui, sous Ptolémée Evergète, Roi d'Égypte,

(1033) *Hist. Acad. Sc.* ann. 1699 (éd. 1732), p. 72 (sur le retour des comètes).

(1034) *Id.*, ann. 1704 (éd. 1722), pp. 47, 48, 49, 53 (sur les spirales à l'infini).

(1035) *Id.*, ann. 1718 (éd. 1741), pp. 72-73 (sur la Chine ancienne et moderne).

osa mesurer la Terre » (1036), Fontenelle, très soucieux des enchainements historiques, ne saurait aveuglément mépriser les Anciens.

Le progrès des connaissances que célèbre l'*Histoire de l'Académie* n'est pas un progrès fatal, on le sait déjà, si l'on se souvient que la *Digression* ne le concevait comme nécessaire qu'à la condition que fussent réalisées et maintenues ces circonstances favorables : un gouvernement ami des sciences, un certain état des affaires générales. Dans le même esprit, l'*Histoire de l'Académie* pour 1726 fait entendre un cri d'alarme. La Chine est le pays par excellence du respect superstitieux du passé : par là la science Chinoise a été entièrement stérilisée. Les pères Jésuites ont porté là-bas avec eux la science européenne ; mais voici que « toutes les sciences européennes vont être étouffées, à la Chine, dans leur naissance, puisqu'on n'y veut plus recevoir les habiles gens, qui y portaient la double lumière de ces sciences et de la religion » (1037). Une ruée de barbares, un despotisme abrutissant, pourraient, ici ou là, compromettre l'essor des sciences. Ce ne sont que des hypothèses, mais, dans les pays mêmes où le progrès des connaissances se déploie, et où son rythme s'accélère, le savoir et l'application du savoir ne vont pas du même pas. Il y a là une nouvelle preuve de la circonspection de Fontenelle dans sa foi au progrès. L'écart entre la connaissance et son application tient à deux causes, l'une purement technique, l'autre morale, et qui se rattache au pessimisme de Fontenelle. La raison technique est très souvent indiquée par lui ; nos sciences n'avancent qu'en simplifiant les données brutes de l'expérience ; quand on en vient à l'application on ne peut

(1036) *Id.*, ann. 1721 (éd. 1723), p. 74 (sans titre à propos du livre *De la grandeur et de la figure de la Terre*, de Cassini).

(1037) *Id.*, ann. 1726 (éd. 1728), p. 20 (sans titre, à propos d'une communication du P.· Parennin).

plus s'accorder les mêmes libertés (1038). Mais la raison morale est autrement gênante, car elle tend à neutraliser, partiellement, les effets du progrès des connaissances. L'application n'a de sens qu'en vue d'une utilité, et les véritables utilités ne sont peut-être pas en nombre illimité. Les plaisirs étant liés aux besoins, à permettre de nouveaux plaisirs, en créant de nouveaux besoins, on n'avance guère. Les siècles diffèrent pour les connaissances, mais non pour les plaisirs. Il est vrai que les plaisirs intellectuels paraissent illimités ; mais on sait aussi ce qu'on risque à apprendre à penser, si la pensée dissout le bonheur ordinaire, qui est fait d'inconscience et de folie (1039).

On ne doutera pas un instant que Fontenelle ait attendu de la science une transformation des conditions matérielles de la vie, ni non plus qu'il ait fait confiance à l'esprit critique, qui va de pair avec l'esprit scientifique, pour ruiner des superstitions qu'il trouvait ridicules ; mais il est de fait qu'il n'avait pas une foi sans nuances au progrès ; et Bignon avait raison, qui, parlant des partisans des modernes et de leur chef de file, le dénommait « le patriarche d'une secte dont il n'était pas » (1040).

Il le devait à un bon sens limpide, mais au moins autant peut-être, comme on va le voir, à la conception qu'il s'était formée du bonheur.

(1038) Sur ces simplifications voir plus haut, pp. 227 sq.

Pour la distance entre la théorie et la pratique cf. par ex. : *Hist. Acad. Sc.* ann. 1711 (éd. 1730), p. 14 (sur une nouvelle pourpre). — *Id.*, ann. 1725 (éd. 1727), p. 33 (sur l'art de faire le fer blanc).

(1039) Sur la pensée dangereuse voir plus haut, p. 57 sq.

(1040) *Fontenelliana*, p. 98.

CHAPITRE III

L'évasion pastorale et la définition du bonheur

Loin des cours et des villes, et presque au sommet d'une montagne habitée des bergers, entre des rochers qui l'abritent, et dans l'air le plus pur, est une petite étendue de terre, où l'herbe pousse en toute saison. Ce plateau est ombragé de beaux arbres. Le « chêne robuste », le « sapin haut », le « joli frêne », le « plane « délicieux le « nouaillieux châtaignier » répandent par places une douce fraîcheur ; ils laissent pourtant filtrer la lumière du soleil, assez pour que l'herbette en tire « récréation ». Là les bergers mènent souvent paître leurs troupeaux, et il en vient de la montagne et de toutes les montagnes « circonvoisines ». Pendant que le bétail mange ou rumine, ils s'exercent à des jeux rustiques ; ils chantent ; ils sonnent de leurs « harpes » et de leurs « musettes » à l'envi. Puis, le soir, ils retournent à leurs villages. La lune les éclaire comme en plein jour, tandis que, poussant leurs bêtes, ils traversent des taillis de sureaux, où l'on entend, par intervalles, le « murmure des faisans », qui trouble seul, avec l'aboi des chiens « fidèles » et les propos des pâtres, le pur silence de la nuit. Quand le village est trop loin, on campe en plein air, et la conversation se prolonge jusqu'à ce que les yeux se ferment : on compare les mérites des bergers qui chantaient leurs amours ; on commente la sentence de celui qui fut l'arbitre du débat ; on fait des projets pour le lendemain. Ici les jours ressemblent aux jours ; une même douceur, une même sérénité une même harmonie les enve-

loppent. Les plans les plus importants sont de changer de pâturage, de choisir un vallon où l'herbe soit assez drue, où l'on puisse s'étendre à l'ombre, tout le temps que la chaleur dure, où l'on ait chance de rencontrer les plus experts des chanteurs rustiques, les plus sages des vieux bergers. Les grands événements sont une fête de la déesse des troupeaux, des jeux qui commémorent le souvenir d'êtres chers, la visite d'un bois sacré. Ce pays, où Pan, le « dieu sauvage », poursuivit, éperdu d'amour, la « belle Syringa », où elle lui échappa, transmuée en une longue tige d'olivier, où il soupira souvent, en souvenir de « ses antiques ardeurs », et où ses soupirs « se convertirent en douce harmonie » ; ce pays de la musette aux sept chalumeaux qui « lamenta » ses infortunes, avant qu'elle vint aux mains d'un « pasteur de Sicile », et puis de « Tityre mantouan » ; ce pays où la douleur s'arrête et où la plainte devient un chant d'amour et de beauté ; l'asile de la paix, le refuge de l'éternité sur la Terre, c'est l'Arcadie de Sannazar (1041).

Fontenelle a sans doute vécu là les heures les meilleures de sa vie ; il n'est pas certain pourtant qu'il ait lu l'*Arcadia* ; il est à peu près impossible qu'il ne l'ait pas connue. Ne l'eût-il pas lue (il ne la cite pas), il a certainement pratiqué ceux auxquels Sannazar a emprunté, ceux aussi qui sont ses descendants spirituels ; il a donc entendu la voix, ou l'écho de la voix de celui qui créa un petit monde, qui est ailleurs. Grâce à lui, Fontenelle, l'esprit le plus positif et le plus moderne, le mondain le plus incorrigible, s'est évadé d'une existence très artificielle, pour vivre une vie plus artificielle encore dans le pays de bergerie, et trouver là, par miracle, l'occasion d'une entière sincérité, dépourvue d'artifices. Ça été sa contemplation de l'Idée du bien, sa pensée de la

(1041) *Arcadia di Messer Jacomo Sannazaro Gentiluomo Napolitano*, Venise, 1534 ; avec la traduction de Jehan Martin, que nous suivons dans notre texte (1^{re} éd., 1502).

pensée ; mais il faut à ce sujet éviter quelques confusions. Nous ne traitons nullement, d'un point de vue littéraire, des *Poésies pastorales* de Fontenelle : elles peuvent avoir un intérêt historique, signaler la survivance de l'état d'esprit qui fit le succès de *l'Astrée* : elles peuvent être, pour un goût averti, partiellement, ou totalement, indéfendables ; ce n'est pas notre affaire. Nous ne cherchons pas davantage quelles ont pu être, à ne les considérer que pour elles-mêmes, les théories littéraires de Fontenelle, et s'il a correctement jugé les *Idylles* de Théocrite et les *Bucoliques* de Virgile, avant d'extraire de l'œuvre de ces poètes et de celle de leurs successeurs, par voie de retouches successives, sa propre théorie de l'églogue. Notre objet se limite à signaler ce qu'il entre de sagesse et de philosophie dans la rêverie, dégagée de toute brume, de l'aimable berger Pigrasto (1042).

Aux environs de 1686, pendant que Varignon s'enfonçait dans les mathématiques, et que l'abbé de Saint-Pierre se préparait à perfectionner la société, dans la petite maison du Faubourg Saint-Jacques, Fontenelle faisait, sans hâte, dialoguer et chanter bergers et bergères. En 1688 paraissent ses *Poésies pastorales*, avec le *Discours sur la nature de l'Églogue* et la *Digression sur les Anciens et les Modernes*. Le *Discours sur la nature de l'Églogue* est un exposé historique et critique : il se trouve ainsi indiquer formellement quelques-unes des sources de la sagesse pastorale de Fontenelle ; il permet d'en soupçonner d'autres. Fontenelle passe donc en revue ses prédécesseurs, rejetant ou acceptant, au fil du discours,

(1042) « M. de Fontenelle était de plusieurs académies étrangères et, entre autres, de celle des Arcades, ou Arcadiens, de Rome. Elle s'y forma en 1690. On y donna à chaque académicien un nom pastoral, tiré du grec, et qui a rapport à ses talents, à ses ouvrages, ou au nom sous lequel il est connu dans le monde. M. de Fontenelle eut celui de Pigrasto, qui signifie fontaine aimable... ; on donne encore à chaque berger un terrain pour la pâture de ses troupeaux. M. de Fontenelle avait l'île de Délos... » Trublet, *Mercur*, avril 1757, 1^{er} vol. ap. Jacquart, *la Correspondance de l'abbé Trublet...*, note à p. 89.

tel ou tel trait caractéristique, selon lui, de leur manière. Les noms qu'il a retenus sont ceux de Théocrite (1043), de Moschus et de Bion (1044), pour « ce qui nous reste » d'eux ; de Virgile (1045), de Calpurnius « auteur d'églôgues, qui a vécu près de trois cents ans après Virgile » (1046), de Némésianus, « auteur contemporain de Calpurnius » (1047), de Baptiste Mantouan, « poète latin du siècle passé » (1048), et de Badius, son commentateur ; « car, tout moderne qu'est le Mantouan, il a un commentateur, et aussi zélé que le serait celui d'un ancien » (1049). Avec Vida, « fameux poète latin du xvi^e siècle » (1050), avec Sannazar, pour ses *Églogues* latines, où des pêcheurs remplacent les ordinaires bergers, et non pour son italienne *Arcadia* (1051), voilà cités tous les auteurs, qui ont écrit en grec ou en latin, et que mentionne Fontenelle. Les plus longs développements sont consacrés à Théocrite et à Virgile, les autres poètes n'intervenant souvent que comme terme de comparaison, pour mettre en lumière les forces, ou les faiblesses, des initiateurs savants, dans un genre, qui, sous sa forme naïve, « est apparemment la plus ancienne de toutes les poésies » (1052). Dans le même esprit, et toujours précisant (il y faudra revenir) sa conception d'une poésie pastorale idéale, Fontenelle est amené à citer nombre d'auteurs de langue italienne ou française. Les Italiens sont Le Tasse pour son *Aminle* (1053), Guarini (1054), Bonarelli (1055), le Cava-

(1043) Fontenelle, *Discours sur la nature de l'Églogue*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, p. 4 et *passim*.

(1044) Id., *ibid.*, p. 17.

(1045) Id., *ibid.*, p. 8 et *passim*.

(1046) Id., *ibid.*, p. 8.

(1047) Id., *ibid.*, p. 21.

(1048) Id., *ibid.*, p. 9.

(1049) Id., *ibid.*, p. 23.

(1050) Id., *ibid.*, p. 32.

(1051) Id., *ibid.*, p. 14.

(1052) Id., *ibid.*, p. 2.

(1053) Id., *ibid.*, p. 25.

(1054) Id., *ibid.*, p. 25.

(1055) Id., *ibid.*, p. 25.

lier Marin (1056) ; et les Français sont Marot (1057), Ronsard (1058), Rémy Belleau (1059), Honoré d'Urfé, pour la tragi-comédie pastorale en prose qu'est son roman de *l'Astrée* (1060), Racan (1061), Segrais (1062).

Cette sèche énumération, qui n'a rien de commun avec l'exposé libre et aisé de Fontenelle, permet du moins, de faire quelques réflexions. Fontenelle ne cite aucun auteur espagnol ; on sait cependant (1063, qu'aussi bien que le grec et le latin il savait, avec l'italien, l'espagnol. Il est difficile de croire par exemple qu'il n'ait pas lu la *Diane* de George de Montemayor 1064, dont le succès fut immense et européen (1065). On y discourait interminablement, oralement et par lettre, des tourments délicieux de l'amour ; on y détaillait les caprices des cruelles, et les devoirs du parfait amant ; cela pouvait ravir un lecteur de *l'Astrée*, qui s'inspire assez directement de la *Diane* (1066). Or Fontenelle était enthousiaste de *l'Astrée* ; il l'a dit lui-même (1067).

(1056) Id., *ibid.*, p. 25.

(1057) Id., *ibid.*, p. 25.

(1058) Id., *ibid.*, p. 32.

(1059) Id., *ibid.*, p. 32.

(1060) Id., *ibid.*, p. 15.

(1061) Id., *ibid.*, p. 24.

(1062) Id., *ibid.*, p. 26.

(1063) Trublet, *Mercure*, avril 1758, *Mémoires pour servir...*, 1761, p. 207.

(1064) « *Los Siete libros de la Diana de George de Montemayor, où sous le nom de bergers et bergères, sont compris les amours les plus signalés d'Espagne.* Traduits d'espagnol en français, et conférés ès deux langues P. S. G. P. (Pavillon), et de nouveau revus et corrigés par le sieur I. D. Bertranet. » Paris, Toussaincts du Bray, 1611, in-16 (1^{re} éd., 1542 ?).

(1065) Cf Marsan, *La pastorale dramatique en France à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e* Paris, Hachette, 1905, in-8°, pp. 126 sq.

(1066) Id., *ibid.*, pp. 265 sq.

(1067) « Quand je lis d'*Amadis* les faits inimitables,
 « Tant de châteaux forcés, de géants pourfendus,
 « Je n'ai point de regrets que ce soient là des fables.
 « Mais quand je lis *l'Astrée*, où dans un doux repos
 « L'amour occupe seul de plus charmants héros,
 « Dieux que je suis fâché que ce soit un roman !
 « J'irais vous habiter agréable contrée »

Fontenelle, *Poésies pastorales*. Première Églogue, ap *Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, p. 59.

Il est donc infiniment probable qu'il avait lu abondamment les Espagnols, comme il est certain qu'il l'avait fait des Italiens. Il est sûr aussi qu'il ne cite, lorsqu'il cite, que par occasion et pour nourrir son propos, non pour l'étayer lourdement de nombreuses autorités. L'énumération qui précède n'est donc pas la liste exhaustive des lectures pastorales de Fontenelle. Par ailleurs, s'il mentionne Sannazar pour ses *Églogues*, où figurent des pêcheurs, c'est qu'il est occupé à discuter de la façon dont il conviendrait de faire parler des bergers pour divertir agréablement l'esprit, c'est qu'il demande que leurs occupations et leurs discours évoquent des images aimables ; il ne croit pas que la vie des pêcheurs et de ceux dont on ne peut pas momentanément oublier les rudes travaux se prête, aussi bien que celle des bergers, à la déformation esthétique. Sannazar intervient donc par voie de parenthèse : « Je ne sais quelle finesse il a entendu à mettre des pêcheurs au lieu des bergers qui étaient en possession de l'églogue » (1068) ; et il devient très compréhensible que Fontenelle n'ait pas cité son *Arcadia*, où il n'innovait pas en matière de personnages, et laissait les bergers en possession de l'églogue.

Mais, de tous côtés, Sannazar et son *Arcadia* venaient à Fontenelle. Tous les Italiens et tous les Espagnols, qu'avait lus Fontenelle, avaient lu l'*Arcadia*. Notre Pléiade, que Fontenelle connaissait bien (1069), n'avait pas seulement puisé aux mêmes sources grecques et latines que Sannazar, elle avait évoqué le même mirage d'un idéal pastoral ; elle s'était, a-t-on pu dire, inspirée « de l'idéal de la Renaissance italienne beaucoup plus

(1068) *Discours sur la nature de l'Églogue*, ap. *Œuvres*, t. V, p. 14

(1069) On le voit ici et par son *Histoire du théâtre français* jusqu'à M. Corneille.

que de celui de l'antiquité grecque ou latine » (1070).
Ronsard avait écrit :

«
La bonté, la vertu, la justice et les lois
Aiment mieux habiter les antres et les bois
Que l'orgueil des palais qui n'ont rien que la pompe. »

Du Bellay avait rêvé du même bonheur paisible, loin
de la cupidité, de l'ambition, de la fourberie des villes :

« Oh ! qu'heureux est celui qui peut passer son âge
Entre pareils à soi et qui, sans fiction,
Sans crainte, sans envie, et sans ambition,
Règne paisiblement en son pauvre ménage.
. »

Et Desportes avait repris le thème :

« Oh ! bien heureux celui qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !
. (1071). »

Fontenelle enfin connaissait Honoré d'Urfé par cœur,
et celui-ci avait transporté l'Arcadie sur les bords du
Lignon.

Dans une préface, s'adressant à la bergère *Astrée*,
il lui disait pourquoi il l'avait fait vivre dans le Forest,
plutôt qu'en Arcadie, pour honorer le pays de ses pères :
« J'ai jugé qu'il valait mieux que j'honorasse ces pays, où
ceux dont je suis descendu... ont vécu honorablement,
par tant de siècles, que non point une Arcadie comme le

(1070) René Berthelot, *la Sagesse shakespearienne* dans *Revue de Métaphysique et de morale*, avril-juin 1926, pp. 152-153.

(1071) Ibid., pp. 153 et 154.

« Sannazar » (1072). Mais l'oasis de paix champêtre et bocagère, qu'il faisait naître parmi les Gaules, troublées par l'avidité Romaine, et par les invasions barbares du ^v^e siècle, avait tout juste autant de réalité que l'*Arcadia* du poète napolitain. Des notations pittoresques de nature, éparses çà et là, quelques noms de lieux géographique-ment exacts, n'empêchaient pas que l'on vécût au pays de la fiction, le seul où l'on possède toute la liberté et tous les loisirs d'avoir tous les soucis d'aimer. Fontenelle, dans le *Discours sur la nature de l'Églogue*, n'approuve pas entièrement la manière dont s'expriment et se comportent les bergers de l'*Astrée* (1073) ; mais la conception d'ensemble de ce roman pastoral lui agréait, et quelques passages de l'*Astrée* ont en effet tout juste la sonorité de ceux du *Discours* ; ils tracent le même cadre idéal d'une vie heureuse, qui naîtrait par la magie de l'art, comme elle se révèle par la méditation au philosophe : « Il y a plusieurs années que... tous ceux qui étaient le long des rives de Loire, de Furan, d'Argent..., après avoir bien reconnu les incommodités que l'ambition d'un peuple, nommé Romain, faisait ressentir à leurs voisins, pour le désir de dominer, s'assemblèrent dans cette grande plaine qui est autour de Mont-Verdun, et, d'un mutuel consentement, jurèrent tous de fuir à jamais toute sorte d'ambition, puisqu'elle seule était cause de tant de peines, et de vivre, eux et les leurs, avec le paisible habit de bergers... » (1074). Cet honnête repos, d'Urfé voulut qu'ils le passassent dans le Forest, « petite contrée et peu connue parmi les Gaules », pour ce que, outre les raisons qu'on a vues, « ce nom de Forest sonne je ne sais quoi de champêtre, et que le pays est tellement composé,

(1072) *Astrée de Messire Honoré d'Urfé...*, Rouen et Paris, 1647, 10 tomes (15 parties) in-8°, préface (« l'auteur à la bergère Astrée »).

(1073) *Discours sur la nature de l'Églogue*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, p. 18 en particulier.

(1074) *Astrée...*, éd. 1647, part. I. liv. II, t. I. p. 69.

et même le long de la rivière de Lignon, qu'il semble qu'il convie chacun à y vouloir passer une vie semblable » (1075). Sannazar disait : Au sommet du Parthénio, montagne non des moindres de la pastorale Arcadie, « se trouve une belle plaine de bien petite étendue... ; mais elle est si bien garnie d'herbe verte que, si les troupeaux des bêtes n'en paissaient, l'on pourrait, en toutes saisons, y trouver de la verdure... » (1076). D'Urfé reprenait : « Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du côté du soleil couchant, il y a un pays nommé Forest qui, en sa petitesse, contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules... La terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine... Plusieurs autres ruisseaux, en divers lieux, la vont baignant de leurs claires ondes : mais l'un des plus beaux est Lignon... Or, sur les bords de ces délectables rivières, on a vu, de tout temps, quantité de bergers, qui, pour la bonté de l'air, la fertilité du rivage, et leur douceur naturelle, vivent avec autant de bonne fortune qu'ils reconnaissent peu la fortune. Et crois qu'ils n'eussent dû envier le contentement du premier siècle, si Amour leur eût aussi bien permis de conserver leur félicité... » (1077).

Telle est l'atmosphère, dans laquelle Fontenelle a rêvé ; et non pas seulement, on le verra, le temps qu'il écrivit ses *Pastorales*, mais tout au long de sa vie, chaque fois qu'il s'est entretenu le plus intimement avec lui-même. Dans le *Discours sur la nature de l'Églogue*, il admet que la poésie des pasteurs a dû exister à des époques très anciennes, « parce que la condition de berger est la plus ancienne de toutes les conditions » ; mais les premiers pasteurs étaient bien grossiers, s'ils vivaient dans une abondance relative et dans la liberté ; puis,

(1075) *Id.*, préface.

(1076) *Arcadia...*, éd. 1534, trad. J. Martin, p. 4.

(1077) *Astrée...*, début.

quand les villes se développèrent, les « habitants de la campagne furent les esclaves de ceux des villes », et la condition des pasteurs ne fut plus enviable, mais misérable. Ce sont là, pense Fontenelle, des circonstances qui rendent impossible la création esthétique parfaite : « Les agréments demandent des esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressants de la vie, et qui se soient polis par un long usage de la société ; il a toujours manqué aux bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions » (1078). Fontenelle estime donc que la belle poésie pastorale ne peut être l'œuvre de vrais bergers ; il pense également que, chez les auteurs des époques savantes, elle ne peut consister à reproduire la vie ou les discours de bergers authentiques ; elle tomberait dans une grossièreté aussi misérable que le genre de vie de ses modèles : les vraies réalités, les besognes de tous les jours, n'ont ici rien de plaisant ; leurs images ne seraient pas plus agréables qu'elles, et le but de l'art est de plaire : « Il ne s'agit pas simplement de peindre ; il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir » (1079). L'image modifiée, systématiquement déformée, de la vie pastorale, pourrait cependant être la matière d'une belle œuvre d'art, où les hommes goûteraient un bonheur que ne leur peut donner l'agitation de la vie ordinaire et de la vie sociale, toute d'ambition et de conflits des passions : « Si l'on pouvait placer ailleurs qu'à la campagne la scène d'une vie tranquille, et occupée seulement par l'amour, de sorte qu'il n'y entrât ni chèvres ni brebis ; je ne crois pas que cela en fût plus mal » (1080). Mais les villes offriraient un cadre peu favorable, et, au contraire, on peut, dans l'idée que l'on se forme de la vie aux champs, isoler ce qui charmera toujours le cœur

(1078) *Discours sur la nature de l'Églogue*, ap. *Œuvres...*, t. V, pp. 2 et 3.

(1079) *Id.*, *ibid.*, p. 17.

(1080) *Id.*, *ibid.*, p. 13.

des hommes : « Entendre parler de brebis et de chèvres, des soins qu'il faut prendre de ces animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire : ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis et des chèvres » (1081).

Tous les hommes veulent être heureux ; mais tous aussi ils ont une naturelle paresse. L'ambition, « trop contraire à cette paresse naturelle, n'est ni une passion générale, ni une passion fort délicate ». Ceux-là même « qui ont le plus d'ambition se plaignent assez souvent de ce qu'elle leur coûte ». Chez eux, la paresse, refoulée, n'a pas été étouffée ; ils ne sont pas heureux. Une oisiveté entière ennuirait ; il faut aux hommes, pour être heureux, « un mouvement et une agitation, qui s'ajuste, s'il se peut, avec la sorte de paresse qui les possède ». Et cela se trouve dans l'amour, « pourvu qu'il soit pris d'une certaine façon ». Il a ses jalousies, ses furies, ses désespoirs ; il faut les effacer ; qui n'en goûterait que la tendresse, accompagnée d'espérance, aurait « le cœur rempli, et non pas troublé », serait « remué, mais non pas déchiré » ; par lui naîtrait un mouvement doux, et « tel que l'amour du repos et que la paresse naturelle (le) peut souffrir ». L'art qui susciterait cette image heureuse saurait plaire, et « voilà proprement ce que l'on imagine dans la vie pastorale » (1082). Extraire des multiples auteurs, qu'il commente et critique, les traits qu'il adopte, signaler ceux qu'il repousse, comme contraires à l'unité de ton et de style de l'œuvre d'art qu'il essaie de définir, telle est, dans le *Discours*, la tâche immédiate de Fontenelle, celle qui intéresserait particulièrement l'historien et le critique littéraire ; et qui n'est pas de notre sujet. Il nous suffit qu'il ait pensé que l'œuvre d'art permet une évasion, hors du monde des passions et de la

(1081) *Id.*, *ibid.*, p. 10.

(1082) *Id.*, *ibid.*, pp. 10-12.

folie humaine, dans le silence, dans la douceur, dans la paix, dans l'harmonie de la vie pastorale ; qu'il ait senti ce qu'il pourrait entrer de sincérité humaine dans le plus artificiel des genres littéraires.

Fontenelle a toujours procédé par longues réflexions, et par brèves mises au point ; et cela permet de vérifier l'homogénéité de ses idées, au cours de sa longue carrière. Cet être éminemment sociable n'a jamais cru devoir vivre tout entier hors de lui ; son calme et sa réserve ont toujours étonné, et comme tenu à distance ses propres partisans ; il le savait, et paisiblement méditait les raisons de sa douceur obstinée. Un jour, en 1724, au faite du succès et de la réputation, il a, en quelques pages, semblé livrer son secret, et s'est expliqué, sans se diminuer, assuré que, si la recette était bonne, il n'était pas donné à tous de savoir l'appliquer. Le petit traité *Du bonheur*, nous dit Trublet (1083), a dû être composé entre 1691 et 1699. Les idées qu'il contient datent, à coup sûr, de plus loin, et le même mouvement de pensée traverse le *Discours sur la nature de l'Églogue* de 1688 et l'opuscule de 1724 ; mais, tandis que le *Discours* révèle seulement accidentellement l'opinion de Fontenelle sur la vie, le petit traité tente une définition de la vie heureuse : « Voici une matière la plus intéressante de toutes » ; on en parle ; on n'y réfléchit guère, et, quand les philosophes s'en mêlent, cela est « si philosophiquement, que les hommes n'en peuvent tirer guère de profit ». Le bonheur serait « un état, une situation telle qu'on en désirât la durée sans changement ». Le plaisir (et ici réapparaît le pessimisme partiel de Fontenelle) (1084) « le plaisir ne peut jamais être un état. La douleur aurait bien plutôt le privilège d'en pouvoir être un » ; car le plaisir est par nature passager. Les hommes, qui ont moins de plai-

(1083) Trublet, *Moreri*.

(1084) Voir plus haut, pp. 59 sq. et pp. 566 sq.

sirs, les ont peut-être plus vifs, et inversement ; cela se compense, en un sens ; mais, si on considère, non ces instants et leur intensité, mais « le fonds des vies mêmes », non les passages, mais les états, « la compensation cesse entièrement d'avoir lieu ». C'est « l'état qui fait le bonheur », et « ceci est fâcheux pour le genre humain ». Par leur situation, par leur naturel, la plupart des hommes sont « exclus du bonheur » ; ils n'ont, deci delà, que les plaisirs, avec lesquels ils « se remontent, pour souffrir » (1085). « Celui qui voudrait fixer son état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il serait content, mériterait le nom d'heureux » : on ne le remarquerait pas : on ne voit que « les malheureux qui s'agitent » ; il serait dans une « immobilité fortunée ». Ce point de perfection existe-t-il ? Admettons-le, pour nous demander dans quelle mesure il dépend de nous d'y atteindre (1086).

Les Stoïciens font sourire, lorsqu'ils prétendent que notre bonheur ne dépend que de nous : « n'ajoutons pas à tous les maux, que la nature et la fortune peuvent nous envoyer, la ridicule et inutile vanité de nous croire invulnérables ». Nous avons mieux à faire : mais ce que nous pouvons faire est assez limité. Presque tous les hommes « sont absolument à la merci du hasard », attirés par des objets qu'ils ignorent, « entraînés les uns par les autres, sans savoir où ils vont ». « Nous pouvons quelque chose à notre bonheur » ; nous le pouvons « par nos façons de penser » ; mais, d'en disposer utilement, cela est donné à bien peu de gens : « Il faut que les caractères ou faibles et paresseux, ou impétueux et violents, ou sombres et chagrins, y renoncent tous ». Quelques êtres, doux et modérés, « peuvent travailler utilement à se rendre heureux » ; ils savent déjà une bonne partie de ce qu'ils ont à apprendre pour le devenir : chasser tous les « maux

(1085) *Du Bonheur*, ap. *Œuvres...*, t. V, pp. 330 et 331.

(1806) *Id.*, *ibid.*, p. 323.

imaginaires », qui tiennent à quelque façon de penser « fausse ou du moins problématique » (Fontenelle ne parle naturellement pas ici de la survie problématique de l'âme humaine ; il en parle ailleurs) (1087) ; aux maux réels ne pas ajouter « des circonstances imaginaires qui les aggravent », comme le souci d'on ne sait quel destin, qui nous persécute particulièrement, comme l'idée que nous serons inconsolables, en des maux où « la vanité ne soutient point l'affliction » ; prévoir les maux avant qu'ils n'arrivent, « du moins en général », pour rompre « la première violence du coup » ; quand ils arrivent, ne pas les augmenter, « en y appuyant trop notre vue », pour en détailler les circonstances : ne pas nous laisser aller à un certain « amour pour la douleur », que nous avons, « quoi qu'il soit fort étrange de l'avancer », et qui, chez certains, est invincible ; « disposer son imagination », si on le peut, (« cela ne le cède guère en difficulté à la pierre philosophale ») à ne « laisser passer que les plaisirs », et, plutôt, ne « pas se presser de s'affliger », et attendre que « ce qui nous paraît si mauvais se développe », (car sait-on les conséquences de rien ?) ; ne pas « s'attendre à un trop grand bonheur », en apprenant « combien il est dangereux d'être hommes » ; songer qu'« une infinité de choses que nous avons, et que nous ne sentons pas, feraient, chacune, le suprême bonheur de quelqu'un » que le bonheur est « bien plus rare que l'on ne pense », et que chacun, sous ce rapport, brille d'un faux éclat aux yeux de quelqu'autre ; « puisqu'il y a si peu de biens », ne « négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage » ; « il y a peu de gens qui, quelquefois en leur vie, n'aient eu regret à quelque état, à quelque situation, dont ils n'avaient pas assez goûté le bonheur » ; sans croire que notre bonheur ne dépende que de nous, examiner « les titres de ce qui prétend ordonner

(1087) Voir plus haut, Part. IV, chap V, et plus loin, pp. 605 et 637.

de notre bonheur » ; miner peu à peu nos fantaisies ambitieuses, et les ruiner dans leur importance par des réflexions ; évaluer les plaisirs, et comprendre que certains sont achetés un peu cher ; « revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la société, la chasse, la lecture..., » qui paient mieux, après tout, que des plaisirs vifs, qui « n'ont que des instants, et des instants souvent funestes par un excès de vivacité, qui ne laisse rien goûter après eux » ; ne pas craindre l'« insipidité » d'un « état tranquille » ; ne pas se faire du bonheur une idée trop « composée » et trop « compliquée » ; la nature n'en ferait pas la dépense : savoir que « rien n'est si délicat, ni si fragile qu'un état heureux », qu'« il faut craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration » ; tenir peu de place dans le monde, pour offrir moins de « prise aux coups de la fortune » : celui qui « veut être heureux » « change peu de place, et en tient peu » ; « être bien avec soi » ; pouvoir « rentrer sans honte » en soi « pour y rentrer avec plaisir » ; souhaiter « d'être placé par la fortune dans une condition médiocre : sans cela, le bonheur et la vertu seraient trop en péril » ; savoir se croire heureux d'un bonheur « modeste et ignoré, dont l'étalage n'insultera personne » ; et songer enfin qu'« après tout cela, ce sage, ce vertueux, cet heureux, est toujours un homme ; » et qu'il « n'est point arrivé à un état inébranlable, que la condition humaine ne comporte point » (1088).

On sent bien que Fontenelle, s'il ne prétend point ici légiférer, énoncer des préceptes, mais seulement suggérer un avis, n'ignore pas, pour cela, ceux qu'il accuserait volontiers d'avoir voulu enseigner, ou prêcher, avec trop de raideur. Il a lu les moralistes anciens ; il songe à eux, lorsqu'il écarte leur opinion, ou ne la retient qu'avec de prudentes réserves. La vertu ne suffit pas à faire le

bonheur ; il y a des biens selon la nature qui concourent à rendre l'homme heureux ; il serait puéril de le nier, et la modération Aristotelicienne est toujours de saison. Il est ridicule de prétendre, avec les Stoïciens, être au-dessus de la fortune, et que notre bonheur dépend tout entier de nous ; il est vrai cependant, avec eux, que, pour la part où il dépend de nous, il dépend de notre pensée. Le plaisir d'Épicure ne fait pas le bonheur, car le plaisir, comme plaisir, n'est jamais, selon Fontenelle, un état, mais un passage ; mais le calcul des plaisirs, mais l'usage des représentations, mais la limitation des désirs, mais l'insouciance du destin, sont un legs précieux de la sagesse Épicurienne, pour qui sait le recueillir sans dogmatiser. Que peut aussi la réflexion, ou la science du bonheur, sans un heureux naturel, et Platon a-t-il jamais pensé qu'un bon dresseur pût suppléer au manque d'une âme bien née ? Fontenelle, encore, parle en un temps, où la religion traditionnelle ne fournit plus, à beaucoup d'esprits, une philosophie complète et indiscutée de la vie. Il est lui-même de ceux qui acheminent leur siècle à concevoir une morale, une organisation de la vie individuelle et sociale (1089), indépendante de la religion. Il parle du bonheur d'ici-bas, il ne parle pas, et pour cause, d'une béatitude postérieure à la vie. Il publie le traité *Du bonheur* en même temps que l'essai sur l'*Origine des Fables*, si dangereux pour la religion traditionnelle, en même temps que le petit traité *De l'Existence de Dieu*, qui démontre un Dieu, qui n'est pas le Dieu des chrétiens (1090). Sagesse antique et impiété moderne conflueraient donc ici ; et il ne resterait que bien peu de chose qui pût être mis au compte de la personnalité de Fontenelle.

Chacun des détails du tableau, vu sous ce jour, ne serait pas inexactement noté ; la vision d'ensemble serait

(1089) Pour sa conception de la vie sociale, voir plus loin, Part V, chap. IV, (« la vie sociale et l'État »).

(1090) Voir plus haut, Part. IV, chap. I et chap. II.

fausse à demi. Fontenelle a vécu très seul ; ce qu'il dit ici c'est lui-même ; à cause de cela, il le dit avec discrétion, avec plus de ménagements et de nuances qu'un résumé ne le peut laisser entrevoir. Ses lectures, sa vie, ses relations, le révèlent lentement à lui-même ; il s'aperçoit que les succès littéraires, féminins, mondains, académiques, le flattent, mais ne touchent pas ce qu'il y a en lui de plus intime. Ce qu'il aime, au fond du cœur, c'est penser et comprendre, et c'est la liberté de la pensée : on n'est jamais compris qu'à demi, et discuter est inutile ; écouter vaut mieux, et permet de se recueillir ; cela est possible partout, au milieu des plus multiples occupations, les plus sérieuses, les plus frivoles. Les courtisans, les ministres, les rois sont accablés d'inquiétudes, de grâces, de disgrâces, d'affaires, de sollicitations. Les gens du commun, qui pourraient être plus heureux, envient ces malheureux, et le sont tout autant. De tous côtés la société vient à vous pour vous arracher à votre quiétude : pouvoirs constitués pour vous confier des charges qui occupent toute une vie, femmes pour vous demander de devenir stupides sous peine de mauvais cœur, amis et disciples intéressés pour exploiter et déformer vos idées. Mais le sage sait, sans un battement de la paupière, s'évader dans un pays meilleur. Ni son travail ne le domine, ni ses relations, ni ses propres désirs ne le tyrannisent ; il a vu ses limites, sa nature et sa forme ; il sait quelle atmosphère est pour lui la plus pure. Là se déploie la calme lumière de la pensée ; là, la tranquillité est plénitude et sérénité. Mais le sage Fontenelle a de l'ironie en réserve pour lui-même ; il évite de se prendre pour un gymnosophe ; il ne se tient point insensible, ni inaccessible aux coups de la destinée ; ni non plus il n'oublie, à midi, d'aller dîner en ville ; il emporte avec lui l'Arcadie.

Une tranquillité, qui ne serait point insipide, voilà ce qu'indiquaient déjà les *Dialogues des Morts* comme ce

que cherchent les hommes, au travers des folies qui les éloignent du terme secret de leurs désirs. « D'où vient, dit Anne de Bretagne, que la vie pastorale, telle que les poètes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, et ne réussirait pas dans la pratique ? Elle est trop douce et trop unie. » Et Marie d'Angleterre lui répond : « J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais, d'où vient que la vue d'une cour, la plus superbe et la plus pompeuse du monde, les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale ? C'est qu'ils étaient faits pour elle » (1091). Dès 1683, Fontenelle pense aussi que l'homme n'a le plus souvent le choix qu'entre la folie des passions et l'ennui, celui d'une prétendue sagesse, moins sage que la folie ; mais il songe à une sagesse supérieure, qui, chez un petit nombre de gens, saurait se prêter, un instant, aux passions, sans en être dominée (1092). La raison, à elle seule, ne suffit pas à la faire naître, ni surtout à la rendre solide ; il y faut le concours d'un heureux naturel. Le traité *Du bonheur* dit : « Écoutons donc la philosophie, qui prêche dans le désert une petite troupe d'auditeurs, qu'elle a choisis, parce qu'ils savaient déjà une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre » ; et les *Dialogues des Morts* disaient de même : « Le bonheur est comme la santé ; il faut qu'il soit dans les hommes sans qu'ils l'y mettent ; et, s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santé, qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes, et qui sont toujours très faibles et très incertaines » (1093). En 1743, les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une autre vie à venir* développeront à nouveau la conception d'un bonheur fait de

1091) *Dialogues des Morts*. Dialogues des Morts modernes. Anne de Bretagne, Marie d'Angleterre, ap *Œuvres...*, éd. Bastien, t. I, p. 265.

(1092) Voir plus haut, Part. II, chap. II, pp. 57-66

(1093) *Dialogues des Morts*. Dialogues des morts modernes Dial. III Marie Stuart, David Riccio, ap *Œuvres...*, t. I, p. 379.

modération et de tranquillité : elles le feront. on l'a vu (1094), à des fins qui ne sont pas innocentes ; mais, le but immédiat mis à part, (ruiner l'argument du pari), elles seront tout-à-fait en accord avec les idées du traité *Du Bonheur* : elles conseilleront de ne pas compliquer le problème du bonheur humain du souci d'espérances incertaines : elles refuseront d'amoinrir ce bonheur, au nom de craintes très chimériques, tout comme le traité *Du bonheur* conseillait de chasser les « maux imaginaires », qui se rattachent à quelque façon de penser « fausse ou du moins problématique » (1095).

Fontenelle, qui voulut défaire ce que Pascal avait essayé de faire, ne pouvait songer à mettre le bonheur au delà de la vie. Fontenelle, qui avait écrit l'essai sur l'*Origine des Fables*, et conçu l'extraordinaire barbarie des primitifs, ne pouvait situer dans le passé un âge d'or. Fontenelle, qui croyait au progrès, mais sans croire au progrès du cœur, ni même à celui de l'intelligence, ne pouvait mettre l'âge d'or dans l'avenir. Il restait qu'il demandât à la raison, aidée d'un naturel heureux et modéré, de faire naître, en de rares esprits, en marge de la vie, de fragiles oasis de silence et de sérénité. De là il sortait à midi ; là il rentrait le soir, après la comédie ; là il se réfugiait, dès qu'un gêneur parlait trop longuement, dès qu'un viveur faisait un étalage trop vulgaire de ses plaisirs ; là il laissait la pensée diffuser doucement la vérité, la justice et la paix, pour revenir dans le monde aussi calme, aussi discret, aussi indulgent, aussi affable et distant que jamais. Fontenelle n'a pas seulement écrit des pastorales ; il n'a pas seulement, avec son ami Saint-Aulaire, joué au berger, à la petite cour de

(1094) Voir plus haut, Part. IV, chap. V.

(1095) *Du Bonheur*, ap. *Œuvres...*, t. V, p. 335.

Sceaux (1096) ; il a, en dépit de vers détestables, et grâce à de fines idées, vécu dans le pays de l'harmonie et du bonheur. Il eût pu dire de lui-même, mais de son vivant, et sans mettre au front de personne une ombre mélancolique : *Et in Arcadia ego*.

(1096) Cf. d'Alembert, *Éloge de François-Joseph de Beaupoil, marquis de Saint-Aulaire*. ap. *Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700...*, t. V, pp. 109 sq.

CHAPITRE IV

La vie sociale et l'État

Fontenelle a vécu en très honnête homme, autant que nous sachions, et n'a jamais, comme il disait lui-même, jeté le moindre ridicule sur la plus petite vertu (1097). Le malheur est qu'il n'aimait guère les exposés d'allure didactique, et de là vient qu'il n'a dit nulle part expressément ce qu'il entendait par la vertu. On peut conjecturer qu'il ne la définissait pas en chrétien, et sa mère lui reconnaissait des « vertus morales » qui ne la sauveraient pas de la damnation éternelle (1098). Cet esprit positif devait donc entendre, par la vertu, l'ensemble des vertus, qui ont pour objet les actes de la vie pratique. Il semble bien que ce soit en ce sens qu'il en parle, dans le texte où il s'étend le plus sur le sujet ; jusqu'à lui consacrer plusieurs lignes : « Toute l'indulgence de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se reproche, du moins une partie, de ce qu'on a à se reprocher... Il n'y a que le vertueux qui puisse se voir et se reconnaître... Il peut fort bien arriver que la vertu ne conduise ni à la richesse ni à l'élévation... Il peut encore arriver que la gloire, sa récompense la plus naturelle, lui manque... ; mais une récompense infaillible pour elle c'est la satisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en est payé, dans le moment ; on peut, sans orgueil, appeler à soi-même des injustices de la fortune... » (1099). Fontenelle, très capable d'ironie

(1097) Cf. Maigron, *Fontenelle...*, p. 115.

(1098) Voir plus haut, p. 490 et note (798).

(1099) *Du Bonheur* (*Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, pp. 348-349).

en toute matière, paraît, ici, parler très sérieusement : il traitait du bonheur, chose qui lui tient fort à cœur, et considère l'action vertueuse comme l'une des conditions de la tranquillité intérieure. Elle se produit, quand un devoir est rempli. Mais, de devoirs, Fontenelle n'en connaît qu'envers lui-même et envers les autres hommes, Dieu étant en dehors de ses préoccupations ordinaires : les devoirs envers lui-même se ramènent à la pratique des conduites, physiques et spirituelles, qui peuvent lui procurer le bonheur, tel qu'il l'entend ; les devoirs envers autrui doivent être dans son esprit très analogues ; ils doivent procurer aux autres les moyens de chercher leur bonheur, comme ils l'entendent, s'ils ont du moins quelque esprit.

Ces hypothèses paraîtront plus plausibles, si l'on se souvient de quelques formules des *Dialogues des Morts*, où les « devoirs » sont présentés comme ayant une réalité objective et sociale, celle des types de conduites qui assurent un équilibre social normal. Fontenelle a montré (1100) qu'en général les passions mènent les hommes, et s'est complu à peindre le tableau de l'universelle sottise et de l'universelle folie ; il a cependant cru que toute l'activité sociale, et même dans ses formes les plus heureuses, dérive de l'élan, de la rivalité, des conflits et de l'harmonisation des conflits des passions. Il pense aussi que l'homme est intéressé au fond du cœur, que le cœur est tout l'homme, que les mœurs et les modes changeront, mais que la mode du désintéressement ne viendra point (1101). Avec cela, il estime qu'il faut que les devoirs soient remplis ; il est même assez peu exigeant sur le chapitre des motifs, ou des mobiles, qui entraîneront l'acte ; l'essentiel est que les devoirs soient remplis : « Au fond tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on

(1100) Voir plus haut, Part. II, chap. I et chap. II.

(1101) Voir plus haut, Part. V, chap. II : (« Le croyant pessimiste au Progrès »).

ne les remplisse pas par la vue du devoir : toutes les grandes actions, qui doivent être faites par les hommes, se trouvent faites ; enfin, l'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train : ce qu'il y a à dire, c'est que, ce que la nature n'aurait pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie » (1102). La société est un système de forces, d'intérêts, petits ou grands, positifs ou imaginaires, correctement ou follement évalués, et la morale est l'ensemble des lois qui définiraient l'état d'équilibre harmonieux de ces forces. La chimère du désintéressement est une réalité active, lorsqu'elle devient le souci de la gloire intéressée d'être tenu pour désintéressé ; tout comme l'idée que le désintéressement est le bien, est une vérité, en ce sens que l'équilibre des intérêts ne serait pleinement réalisé que si tous les hommes avaient, dans tous les cas, des conduites intéressées qui pussent passer pour désintéressées, que si les intérêts de tous étaient toujours sauvegardés. Ce point de perfection ne sera jamais atteint ; il est bon qu'on le tienne pour susceptible de l'être : « Toutes les sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper : mais elles attrapent en chemin d'autres connaissances fort utiles... La morale a aussi sa chimère : c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais ; mais il est bon que l'on prétende y parvenir ; du moins, en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange et d'estime » (1103).

Il y a, en fait, des façons d'agir très positives qui assurent, ou passent pour assurer, en tout pays, l'intérêt du groupe social ; il y en a d'autres, qui concilient, tant bien que mal, les intérêts, réels ou présumés, des indi-

(1102) *Dialogues des morts*. Dialogues des Morts anciens avec des modernes Dial. VI, Lucrèce, Barbe Plumberge, dans *Œuvres...*, éd. Bastien, t. I, p. 362.

(1103) *Id.*, Dial. II, Artémise, Raimond Lulle, *ibid.*, p. 336.

vidus entre eux : telles sont les conduites à tenir, les devoirs à remplir ; ce sont eux que symbolise l'utile chimère du désintéressement. Mais on ne ferait pas entrer cela aisément dans toutes les têtes. Il faut, pour certaines, employer la manière forte : l'État y pourvoit.

Fontenelle a parlé de l'État d'assez différentes façons ; cela tient certainement, pour une part, aux divers points de vue qu'il adopte pour apprécier l'institution politique ; mais cela se rattache aussi aux conditions de temps et de lieu, dans lesquelles il s'exprime. Il n'a dit enfin que très peu de choses, en ces matières délicates, et nous sommes, par là, en partie réduits à des conjectures. Deux groupes de textes sont à considérer, l'un constitué par les indications éparses dans l'œuvre publiée par Fontenelle, l'autre par deux fragments qu'il avait cru devoir conserver par devers lui (1104).

Les passages les plus significatifs des textes publiés par Fontenelle sont dans les *Éloges* ; mais ils s'accordent avec des indications, qui se rencontrent, çà et là, dans toute son œuvre. Dans une harangue officielle, Fontenelle ne peut pas tout dire, mais il peut sous-entendre ce qui est nécessaire pour être bien compris. Textes et sous-entendus ne sont d'ailleurs qu'une partie de ce qu'il pensait ; le reste sera à demander aux textes non publiés, et à leur comparaison avec les textes avoués.

Quand il prononce l'*Éloge de Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson*, Fontenelle a des raisons personnelles de présenter sous un jour très favorable l'activité du lieutenant de police de 1697 à 1718, du garde des sceaux et du président du conseil des finances de 1718 à 1720 ; l'auteur des *Oracles* paye là une dette de reconnaissance à la mémoire de celui qui a écarté de lui la persécution (1105). Il est impossible, cependant, de ne pas

(1104) *Fragment de ce que Fontenelle appelait sa République et autre fragment*, ap. *Œuvres*., éd. Bastien, t. V, pp. 443-450.

(1105) Voir plus haut, p. 456 et note (745).

croire qu'en beaucoup de passages Fontenelle parle très sincèrement, et dévoile, partiellement, ses préférences politiques. Il est un homme d'ordre, et est partisan d'un État fort; un intellectuel comme lui a besoin de la paix nécessaire à ses méditations : un demi-pessimiste comme lui ne croit pas que l'on puisse faire confiance à la moyenne des gens pour vivre raisonnablement, si on ne les y invite, ou s'ils ne se sentent surveillés. Il admet que l'État fort est responsable de l'ordre et de la prospérité générale, et que qui veut la fin accepte les moyens, la réglementation venue d'en haut, et la police d'État : « Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent, ou le conservent... Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir en serait effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense..., réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer leur commerce..., reconnaître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse... tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité, qu'ils sont toujours prêts à franchir... ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir..., pénétrer par des conduits souterrains dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés..., mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse... ; voilà quelles sont, en général, les fonctions du magistrat de la police » (1106).

Fontenelle sait que d'Argenson a eu l'entière confiance de Louis XIV, avant d'avoir celle du Régent ; il n'aime pas les gens à principes ; il croit aux faits et à leur originalité ; autant de cas divers, autant de problèmes et de solutions, si on a de l'esprit ; mais il ne faut pas être

(1106) *Éloge de d'Argenson*, dans *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VII, pp. 118 et 119.

empêtré dans des règles inapplicables et des formalités ; Fontenelle doit donc ne pas voir d'un mauvais œil un certain machiavélisme politique, un machiavélisme à sa mesure d'homme doux et pondéré ; on a eu raison de laisser à d'Argenson ses coudées franches pour certaines affaires de police, et pour d'autres ; de lui confier le ministère de l'arbitraire raisonnable : « Il avait mérité que, dans certaines occasions importantes, l'autorité souveraine et indépendante des formalités appuyât ses démarches ; car la justice serait quelquefois hors d'état d'agir, si elle n'osait jamais se débarrasser de tant de sages liens, dont elle s'est chargée elle-même » (1107). Voilà pour la célérité, s'il s'agit de prévenir, ou de réprimer. Et voici pour les cas d'espèce, où des intérêts, qui touchent à la raison d'État, sont engagés : « Quelqu'éten due que fût l'administration de la police, le feu Roi ne permit pas que d'Argenson s'y renfermât entièrement ; il l'appelait souvent à d'autres fonctions... Tantôt il s'agissait d'accommodements entre personnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les contestations éclatassent dans les tribunaux ordinaires... Tantôt c'étaient des affaires d'État, qui demandaient des expédients prompts, un mystère adroit, et une conduite déliée » (1108). Fontenelle n'a certainement pas tout approuvé en Louis XIV ; mais il ne paraît pas avoir désapprouvé la méthode.

On peut, à coup sûr, et Fontenelle y fut expert, exposer sans accepter ; mais un autre trait encore de l'*Éloge de d'Argenson* ouvre des vues sur les préférences de Fontenelle. Il félicite le lieutenant de police, et le garde des sceaux, de s'être connu en hommes, et d'avoir su faire oublier ou faire sentir le poids de son autorité, selon les occasions et selon les gens : « Autant que par sa sévé-

(1107) *Id.*, *ibid.*, p. 120.

(1108) *Id.*, *ibid.*, pp. 122-123.

rité, ou plutôt par son apparence de sévérité, il savait se rendre redoutable au peuple, dont il faut être craint, autant, par ses manières et par ses bons offices, il savait se faire aimer de ceux que la crainte ne mène pas » (1109). Il s'agit là des personnes « importantes », des Grands, mais aussi de tous ceux qui ne sont pas peuple, et dont Fontenelle fait partie. Le peuple est ce qui ne pense pas, ou ce qui pense bassement : les procédés d'intimidation ont pris sur lui. L'humanité recommande de faire son bien, le bon sens de le faire avec lui ou sans lui, et même malgré lui. Fontenelle n'est pas démocrate. Dans un éloge officiel, qu'écoutent des membres des classes dirigeantes, il peut dire cela sans froisser personne. Il n'eût pu de même donner sa définition d'une aristocratie véritable. Dans ses fragments posthumes, il supprimera la noblesse d'un trait de plume : dans les textes qu'il a publiés, de multiples allusions font seulement discrètement sentir que ses sympathies vont à une aristocratie de l'intelligence et du mérite (1110). Au total, homme d'ordre, acceptant l'arbitraire du prince pour son efficacité reconnue, aristocrate intellectuel, tel apparaît, jusqu'ici, Fontenelle.

Un monarque intelligent et énergique, expose, dans le même ordre d'idées, l'*Éloge de Pierre le Grand*, peut beaucoup pour le bien de ses peuples : « On ne peut que parcourir les différents établissements que lui doit la Moscovie, et seulement les principaux ». Fontenelle en énumère un certain nombre : les uns sont de ceux qu'on pourrait aussi bien louer en un Louis XIV, aidé d'un Colbert, ou d'un Louvois, pour ses bons côtés ; les autres font faire des réflexions, et montrent que Fontenelle en avait fait sur certaines faiblesses du régime, tel qu'il fonctionnait en France de son temps. Pierre I^{er} a donné

(1109) *Id.*, *ibid.*, p. 127.

(1110) Voir plus bas, p. 622.

à son pays une armée solide, une marine, une « excellente police dans les grandes villes » ; une académie de marine et de navigation ; des collèges ; de petites écoles ; un collège de médecine et une apothiquairerie publique à Moscou ; des leçons publiques d'anatomie ; un observatoire ; un jardin des plantes ; des imprimeries ; des interprètes pour toutes les langues ; une bibliothèque royale ; une Académie des Sciences (1111). Tout cela est digne d'un bon despote, en tout pays, et se peut dire ouvertement ; mais voici qui nous achemine déjà vers les pensées de derrière la tête : le despote ne pourra vraiment faire son métier que s'il sait oser, et que s'il est bien informé de l'état du pays qu'il gouverne, de ses besoins, des possibilités de les satisfaire. La première condition montre que Fontenelle n'avait nullement tendance à limiter les prérogatives de l'État, quels que fussent les dépositaires de l'autorité, rois héréditaires, ou tous autres ; la seconde condition conduit à penser qu'un monarque peut être, ou incompetent, ou mal informé ; et Fontenelle a insisté sur l'importance d'un équipement technique de l'État.

Pierre le Grand a osé, et même en des matières, où il y a encore beaucoup à faire (nous lisons entre les lignes) en Europe occidentale : « Le culte des saints avait dégénéré en une superstition honteuse.... On prêtait à son ami le saint domestique, dont on s'était bien trouvé ; les miracles ne dépendaient que de la volonté et de l'avarice des prêtres (on croirait lire *Bornéo* ou les *Oracles*)... Le Czar osa entreprendre la réforme de tant d'abus... Le Czar osa encore plus, il retrancha aux églises ou aux monastères trop riches l'excès de leurs biens... On n'en saurait louer que sa politique, et non pas son zèle de religion, quoique la religion, bien épurée, pût se consoler de ce retranchement. Il a aussi établi une pleine liberté

(1111) *Éloge de Pierre I^{er}*, dans *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VII, pp. 188 sq.

de conscience dans ses états, article dont le pour et le contre peut être soutenu en général, et par la politique, et par la religion » (1112).

Fontenelle admettrait donc, peut-être, une autorité de l'État singulièrement étendue en matière de religion : les relations des fidèles et de leurs prêtres avec la puissance publique, avec d'autres églises que la leur, le cas échéant, le statut des personnes et des biens, seraient définis et réglés par l'État ; mais, de plus, l'État serait compétent, au moins partiellement, pour déterminer la nature de la hiérarchie ecclésiastique, et même le contenu de la religion, ou des religions, quelques-uns des rites et quelques-unes des croyances. En Russie le Czar a su être le maître à la fois au temporel et au spirituel. Les prédécesseurs de Pierre I^{er} avaient su s'affranchir de l'autorité spirituelle du patriarche de Constantinople, et s'étaient donné un patriarche particulier ; Pierre fit mieux ; il abolit cette dignité, « et par là se trouva plus maître de son église » (1113). Cela se fit en Russie ; mais on ne voit pas que Fontenelle désapprouve cette concentration des autorités spirituelle et matérielle aux mains du prince. Toute la question est d'opportunité.

L'auteur de la *Relation de l'île de Bornéo*, dès le temps de la Révocation, se gaussait également de Rome et de Genève, et il n'approuvait pas le prince d'avoir fourni à Rome la raison du plus fort ; ses convictions religieuses sont toujours de la même qualité, et, quant à ses idées politiques sur ce point, elles pourraient être à peu près celles-ci : le prince n'a pas eu tort de vouloir être le maître ; mais il a eu tort de se laisser manœuvrer par Rome ; cela était visible dès 1685 ; on a, de plus, appris, depuis ce temps-là, que la Révocation a eu des conséquences désastreuses pour le pays ; mieux

(1112) *Id.*, *ibid.*, pp. 192-193.

(1113) *Id.*, *ibid.*, p. 193.

renseigné, on eût peut-être pu le prévoir ; en tout cas, l'autorité du prince ne fait toujours pas question ; mais il ne doit la mettre au service d'aucune coterie ; l'utilité publique devant être la règle de son emploi, on peut discuter pour savoir si elle sera mieux servie avec une religion d'État, unique, avec plusieurs religions, plusieurs religions et quelques absences de religion ; le débat est académique, tant qu'on ne parle pas d'un pays déterminé, à un moment donné, On peut plaider le pour et le contre ; mais il y a quelques points fixes. Il faut distinguer les habiles et le peuple : les gens qui pensent sont susceptibles, par raison, d'une suffisante moralité ; ceux que la crainte mène ont besoin de freins puissants, d'un lieutenant de police temporel et spirituel. Tant que les lumières ne seront pas plus répandues, et l'ignorance et la sottise reculent lentement, une ou des religions pourront être utiles ; mais elles le seront dans la mesure où elles appuieront le magistrat de la police, et ne créeront pas de nouvelles difficultés ; pas de querelles de moines, qui aient des conséquences autres que spéculatives ; pas de prêches incendiaires, qui puissent produire des remuements. Ajuster une religion unique aux pratiques sociales qui sont utiles au public en tout état de cause ; y ajuster plusieurs religions, en empêchant par surcroît leurs adeptes d'en venir aux mains ; y ajuster même toutes les espèces de libertinage, qui ne nuiraient pas à l'ordre public, tel est le rôle du magistrat qui représente l'État. La solution la meilleure ne dépend plus que des circonstances et de la connaissance de l'état réel du pays, choses et gens, intérêts et idées. On doit compter sur les résistances de croyants, naturellement intolérants, et qui ont de puissants moyens d'action, spirituels et matériels ; mais le prince peut toujours, tout en maintenant l'ordre, retrancher l'excès des biens réels, qui font la force temporelle d'une église dans l'État. Les fidèles se plaindront-ils ? On leur rappellera l'esprit de leur religion, et que la pau-

vreté relative imposée à leurs prêtres s'accorde avec cette religion, « épurée » de tout ce qu'y a ajouté une politique très mondaine. Il faut seulement savoir oser.

Ce ne sont là que des commentaires, d'un caractère partiellement conjectural ; mais, outre qu'ils s'accordent assez bien avec l'ensemble des façons de penser de Fontenelle, antérieurement établies, on verra qu'ils s'harmonisent avec les fragments politiques posthumes de Fontenelle. La morale de Fontenelle est une morale utilitaire, indépendante de tout fondement théologique, une morale du bonheur individuel et de la prospérité sociale ; sa conception de l'État est celle d'un État fort, qui contribuerait à faire se traduire en suffisante moralité moyenne cette morale très positive.

L'État ne peut remplir son rôle que s'il est suffisamment informé, et il y aurait lieu d'organiser cette information. Pierre Le Grand a procédé à de vastes enquêtes : « Pour porter la puissance d'un État aussi loin qu'elle puisse aller, il faudrait que le maître étudiât son pays presque en géographe et en physicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, et qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla sans relâche à acquérir cette connaissance et à pratiquer cet art » (1114). Il n'est pas sûr au contraire, pense sans doute Fontenelle, que Louis XIV ait réclamé toutes les informations nécessaires sur l'état du royaume ; ni surtout qu'il ait été décidé à exploiter les renseignements fournis par les gens de bonne foi. Fontenelle a insisté un jour sur l'intérêt qu'auraient de bonnes statistiques : « Le chevalier Petty, anglais, a fait voir dans son *Arithmétique politique* combien de connaissances nécessaires au gouvernement se réduisent à des calculs du nombre des hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent consommer, du travail qu'ils peuvent faire, du temps qu'ils ont à

(1114) *Id.*, *ibid.*, p. 184.

vivre, de la fertilité des terres, de la quantité des naufrages dans les navigations, etc. Ces connaissances, et beaucoup d'autres pareilles, étant acquises par l'expérience et posées pour fondement, combien de conséquences en tirerait un habile ministre pour la perfection de l'agriculture, pour le commerce, tant intérieur qu'extérieur, pour les colonies, pour le cours de l'argent... » (1115). Combien de conséquences, s'il avait la volonté d'aboutir.

Fontenelle n'ignorait pas qu'un homme, naguère, n'avait pas été écouté, qui valait toutes les statistiques, parce qu'il en avait, un des premiers, vu l'importance, et avait joint à ses chiffres beaucoup de bon sens et d'expérience. Fontenelle parle de Vauban avec une grande prudence : mais la sympathie qu'il ressent pour le bon serviteur du pays n'est pas douteuse. Fontenelle ne nomme pas la *Dîme Royale* : mais il met en lumière tous les travaux, qui ont constitué la préparation technique incomparable de l'homme qui devait l'écrire : « Son amour pour le bien public lui faisait porter ses vues sur les moyens d'augmenter le bonheur du dedans du royaume. Dans tous ses voyages, il avait une curiosité, dont ceux qui sont en place ne sont communément que trop exempts. Vauban a vu sur place ; il a parcouru dans toutes les directions le royaume : ses chiffres ne sont pas ceux d'un abstracteur, dont la fausse précision masque l'ignorance : « Il s'informait avec soin de la valeur des terres, de ce qu'elles rapportaient, de la manière de les cultiver, des facultés des paysans, de leur nombre, de ce qui faisait leur nourriture ordinaire, de ce que leur pouvait valoir, en un jour, le travail de leurs mains, détails méprisables et abjects, en apparence, et qui appartiennent cependant au grand art de gouverner » (1116). On sent bien que Fontenelle n'expose pas seulement, mais aussi

(1115) *Éloge de Montmort*, ibid., p. 53. Petty, *Arithmétique politique* 1690.

(1116) *Éloge de Vauban*, ibid., p. 192.

apprécie. Il peut se borner, après cela, à signaler que l'information considérable et précise de Vauban a été consignée, avec ses vues, dans les « douze gros volumes manuscrits qu'il a intitulés ses *Oisivetés* ». Il peut s'abstenir de désigner, autrement que par une allusion, la courageuse (et hélas inutile) faute contre la discipline, que fut la publication, à demi clandestine, de la *Dîme* : « Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de courage l'introducteur de la vérité ; il avait pour elle une passion presque imprudente, et incapable de ménagement » (1117). La critique du fonctionnement de la machine gouvernementale sous Louis XIV n'en est pas moins suffisamment indiquée. Lavissee a peint le Louis XIV qu'aurait rêvé Colbert : un roi qui n'aurait pas dépensé au delà de son pouvoir, qui aurait aimé les marchands et les aurait appelés dans ses conseils, qui aurait honoré chez ses sujets le travail, productif d'utilité publique, et refusé ses grâces à l'oisiveté malfaisante, un roi, surtout, perpétuellement itinérant, inspectant en toute saison ses troupes, sa flotte, ses manufactures, ses villes, ses campagnes, et faisant, en connaissance de cause, rendre promptement bonne justice à tous les gens de bien (1118). Fontenelle (qui ne critique pas l'omnipotence de l'État), lorsqu'il écrit l'*Éloge de Vauban*, critique le Louis XIV réel, en songeant à Colbert et au despote idéal : Il serait bien informé, et servirait énergiquement, non son intérêt personnel seul, mais l'intérêt public confondu avec lui : il ne le pourrait faire qu'en étant, comme Vauban, perpétuellement itinérant ; il lui faudrait aussi des conseillers techniques ; mais des conseillers qui renseignent, qui proposent, et ne décident pas.

Fontenelle a fait de plus graves réserves dans ses

(1117) *Id.*, *ibid.*, p. 202.

(1118) Lavissee, *Histoire de France, des origines à la Révolution*, t. VII, 1^{re} partie, liv. II, chap. IV, « l'offre de Colbert ».

fragments posthumes : elles ne touchent plus seulement le fonctionnement de l'institution monarchique, à une certaine date, mais l'institution elle-même. Elles ne tendent d'ailleurs pas à diminuer, bien au contraire, la puissance de l'État. Les *Fragments de ce que Fontenelle appelait sa République* sont au nombre de deux, tous deux très brefs (1119). Nous n'avons malheureusement pas su les dater ; ils peuvent donc être tardifs ; on verra cependant qu'ils comportent de telles analogies, partielles, avec certaines vues de l'abbé de Saint-Pierre, qu'il est difficile de ne pas faire remonter assez loin les idées qu'ils expriment. Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre se voyaient fréquemment à Paris, depuis 1686. De cette date à celle de 1718, où paraît le *Discours sur la Polysynodie*, les deux amis ont eu le temps de dissenter et de discuter de l'État. Fontenelle aura mis brièvement plus tard ses idées au net, à un moment quelconque, et laissé dormir les feuillets dangereux. Le ton de ces quelques pages est très décisif ; cela est dû, partiellement, à la forme de l'exposé, celle d'un code portatif ; mais aussi au radicalisme des dispositions édictées. La brièveté tranchante n'étonnera pas chez Fontenelle, habitué à parler nettement, lorsqu'il s'entretient avec lui-même ; il est au contraire bizarre qu'il ait pu croire réalisables, en son temps, certaines mesures, qui bouleversent la structure traditionnelle de la société. Mais il ne les a peut-être pas crues telles. On pourrait, sans trop de chances d'erreur, estimer qu'il n'a été si radical en théorie que parce qu'il était très décidé à être très opportuniste en pratique. Il aurait défini un but à atteindre, il aurait pensé que, de longtemps, les temps ne seraient pas mûrs pour le réaliser.

« Il n'y aura ni nobles ni roturiers » (1120). Voilà, en

(1119) 7 pages in-8° en tout.

(1120) 1^{er} fragment, § V (*Œuvres...*, éd. Bastien, t. V, p. 444).

peu de mots, tout l'édifice de l'ancien régime à bas. Sur ce point Fontenelle est certainement sincère. Il donne, en toute occasion, ses titres à un chacun, selon les lois d'une politesse raffinée : mais les coups de griffe sont fréquents, dans son œuvre, à l'adresse des privilégiés. La noblesse d'épée est particulièrement égratignée, si elle n'est pas seule à l'être : « Songez que vous étiez déshonoré, si vous aviez gagné le procès, et manqué la dame ; c'est comme si un homme d'épée avait bien résolu une question de philosophie, et s'était mal battu » (1121). Walter de Tschirnhaus « eut pour les sciences tous les maîtres que l'on donne aux gens de sa condition : mais il répondit à leurs soins autrement que les gens de sa condition n'ont coutume d'y répondre » (1122). Guillaume François de l'Hopital se cachait, pour étudier, dans sa tente, « car il faut avouer que la nation Française... est encore dans cette espèce de barbarie qu'elle doute si les sciences, poussées à une certaine perfection, ne dérogent point... » (1123). L'aristocratie de l'intelligence, de la probité, et des mérites, vaut bien celle qui ne repose que sur des filiations : « Le bisaïeul paternel de M. Geoffroy avait été... premier échevin de Paris, et alors on ne choisissait que des bourgeois d'ancienne famille, et d'une réputation bien nette, espèce de noblesse qui devrait bien valoir celle, dont la preuve ne consiste que dans les filiations » (1124). Les Grands sont souvent sans capacités, et plus souvent sans foi : « Je veux qu'on respecte la simplicité ; si l'on veut être fourbe, qu'on le soit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie est établi » (1125).

Fontenelle n'est pas du tout pour cela démocrate. La

(1121) *Lettres galantes...*, *ibid.*, t. VIII, p. 86 (lettre III).

(1122) *Éloge de Tschirnhaus*, *ibid.*, t. VI, p. 245.

(1123) *Éloge du marquis de l'Hopital*, *ibid.*, pp. 120-121.

(1124) *Éloge de Geoffroy*, *ibid.*, t. VII, p. 390.

(1125) *Lettres Galantes...*, *ibid.*, t. VIII, p. 88 (lettre IV).

société qu'il essaie de définir est inégalitaire. Tout le monde ne pourra pas parvenir aux charges : « On ne pourra parvenir aux charges, à moins que d'avoir un certain bien ; deux mille écus de rente, par exemple » (1126). La possession de la richesse, choisie comme signe distinctif des capacités, étonne un peu chez Fontenelle, qui tient pour peuple tout ce qui ne pense pas ; elle devient plus compréhensible, quand on réfléchit qu'à son époque le petit peuple pauvre lui apparaît devoir être, très longtemps, peu ou point cultivé ; ce Normand croit aussi que bien gérer ses affaires est signe d'intelligence concrète : à quoi s'ajoute que les riches, qui n'auraient pas d'exceptionnelles capacités, et chance d'acquérir prestige et gloire dans de hautes charges, ne manqueront pas de se détourner d'emplois publics, qui demanderaient de gros sacrifices. En effet : « Quand on sera parvenu à une charge, le bien ira à ceux qui devront hériter, de la même manière que si on était mort, et on ne subsistera plus que d'une pension du public » (1127). Pour attacher les magistrats à l'État, Fontenelle a pris le moyen radical de ne leur permettre de subsister que par l'État. Et ces magistrats, autant qu'on en peut juger par des fragments aussi incomplets, paraissent cumuler des fonctions judiciaires et administratives, ou même être tous ceux qui ont une charge quelconque dans l'État.

Cela entraîne des conséquences, qui ne font pas reculer le philosophe. L'État a un droit de regard sur les fortunes privées ; dépouillé de ses biens à son entrée en charge, le magistrat, selon le degré de la hiérarchie auquel il appartient, voit encore réglementer sa capacité d'acquérir : « Plus le magistrat s'élève en dignité, plus il doit diminuer en richesse, et en moyens d'acquérir » (1128). Ce

(1126) *Fragment de ce que Fontenelle appelait sa République*. 1^{er} fragment, § I, dans *Œuvres...*, t. V, p. 443.

(1127) *Id.*, *ibid.*,

(1128) *Id.*, 2^e fragment, § I, *ibid.*, p. 448.

n'est là pour Fontenelle qu'un cas particulier du droit de l'État, propriétaire éminent, de réglementer l'exercice du droit de propriété chez les détenteurs éventuels des biens. La propriété privée prend aspect chez lui d'une fonction publique, qui doit être tournée au bien du public, et soumise à contrôle dans son exercice : « Un homme, qui offrira de cultiver les terres d'un autre, mieux qu'il ne les cultive, y sera reçu, en payant au propriétaire le revenu qu'elles lui produisaient » (1129). L'État tout puissant ne craindra pas de voir se retourner contre lui, ni les non magistrats, propriétaires précaires, ni les magistrats, qui ne pourront rien sans lui. On ne verra plus des propriétaires d'offices prétendre faire la loi dans l'État, ni des incapables posséder des charges qu'ils n'exercent pas, ou qu'ils exercent de façon ridicule, et désastreuse pour le public. La vénalité et l'hérédité des charges seront supprimées. Fontenelle ne dit pas tout cela, mais il dit : « Le fils d'un magistrat ne le pourra jamais être » (1130) ; et il définit le recrutement des magistrats d'une façon qui supprime l'achat des offices.

Chaque ville élit ses magistrats du premier ordre, le plus bas. Ceux du second ordre, ou « conseillers d'État », sont choisis (par les trois magistrats suprêmes) parmi ceux de l'ordre le plus bas. Les magistrats suprêmes, dénommés « ministres de l'État », en la personne desquels réside la souveraineté, sont choisis, par des députés des villes, parmi les conseillers d'État. Fontenelle n'a pas précisé la mise en train du système. La solution suivante serait compatible avec ses fragments : chaque ville élit ses magistrats ; des députés des villes élisent les trois ministres d'État, en les prenant parmi les 4 plus anciens magistrats de chaque ville ; les ministres, à leur tour, choisissent, parmi les 4 plus anciens magistrats de cha-

(1129) *Id.*, 1^{er} fragment, § II, *ibid.*, p. 444.

(1130) *Id.*, § IV, *ibid.*, p. 444.

que ville, les conseillers d'État (1131). Fontenelle, qui supprimait tout à l'heure la noblesse, supprime donc non moins allègrement la royauté héréditaire. Les magistrats suprêmes, qui disposeront de la paix et de la guerre, et qui pourront déposer ceux du second ordre, seront eux-mêmes déposés à soixante-dix ans (1132). Le temps de leur pouvoir sera limité, mais leurs pouvoirs seront très étendus, car, outre ceux que l'on vient de voir (choix des conseillers d'État, déposition des dits conseillers, paix et guerre), ils auront la nomination à toutes les charges de l'armée et la décision, « à la pluralité des voix », de toutes les affaires que leur rapporteront les Conseils des Finances, Guerre, Marine, Affaires étrangères, Commerce, Arts, Lois (1133).

Quelques indications éparses méritent enfin, parmi beaucoup d'autres, d'être retenues : Le service militaire sera obligatoire : « Tous les citoyens seront soldats et obligés d'aller à la guerre » ; l'armée sera composée d'une armée de métier permanente, réduite, et de milices, convoquées à des intervalles réglés (1134).

Les détenteurs d'emplois élevés auront dû passer par les emplois inférieurs, pour y prendre la pratique des affaires, qu'il s'agisse de généraux ou de négociateurs : « Les généraux auront passé indispensablement par tous les degrés » (1135). « Corps des négociateurs. On les fera voyager jeunes ; puis de petites ambassades ; puis de plus grandes » (1136).

(1131) *Id.*, § VII, *ibid.*, p. 445.

(1132) *Id.*, § IV, *ibid.*, p. 445.

(1133) 1^{er} *fragment*, § IV, : « Les derniers magistrats ne seront que trois et en leur personne résidera la souveraineté..., les choses passeront entre eux à la pluralité des voix ». *Ibid.*, p. 445.

2^e *fragment*, § V : « Conseil souverain de trois... Immédiatement au-dessous, conseils qui examineront et digéreront toutes sortes d'affaires pour les rapporter au souverain ». *Ibid.*, pp. 449-450.

(1134) 1^{er} *fragment*, § VIII, *ibid.*, p. 446.

(1135) *Id.*, *ibid.*,

(1136) 2^e *fragment*, § IV, *ibid.*, p. 449.

L'impôt sera unique, impôt sur le revenu, proportionnel au revenu, avec un dégrèvement total à la base : « Il n'y aura que ceux, dont le bien passera deux mille écus de rente, qui paieront de certaines taxes, proportionnées à ce qu'ils auront par delà les deux mille écus ; et ces taxes seront les seuls subsides de l'État » (1137).

Des spectacles, et des conférences, persuaderont au peuple la bonté de son gouvernement, et lui expliqueront la nécessité du petit nombre des lois en usage (1138).

Il ne faudrait pas demander plus de cohérence qu'ils n'en ont à des fragments, dépourvus de leur contexte. Tels quels, cependant, ils montrent que Fontenelle n'a pas songé à limiter les prérogatives de l'État qu'il avait connu ; il a plutôt pensé à les accroître : il s'est seulement demandé comment un État, encore plus fort, pourrait servir mieux le bien public. Cela suffirait à le séparer du Fénelon des *Tables de Chaulnes*, qui voudrait rendre de leur importance à la noblesse et au clergé, et limiter l'absolutisme royal. Les rapports de la religion et de l'État ne sont d'ailleurs pas même abordés, et l'on n'ose pas croire qu'il en eût été question dans la partie de l'ouvrage que nous n'avons pas : le problème existe, à l'époque où vit Fontenelle ; il n'existera sans doute plus, songe-t-il, dans les temps futurs, grâce au progrès des lumières. L'État tout-puissant, tirant tout son sens de ses fins utilitaires, institution purement humaine, aura son maximum de rendement, s'il s'identifie avec l'élite des capacités et des compétences. Le problème est de les recruter, et de ne pas énerver le pouvoir des gouvernants. Dans cette république autoritaire, les familles (1139), nomment les plus bas magistrats et, de très loin en très loin, des députés, qui, à leur tour, désignent les magistrats suprêmes ; mais tous les actes importants

(1137) 1^{er} fragment, § III, *ibid.*, p. 444.

(1138) 1^{er} fragment, § XII, XIII, XIV, *ibid.*, p. 447 et 448.

1139. *Id.*, § VII, *ibid.*, p. 445.

viennent d'en haut : choix des magistrats du second ordre, qui contrôlent ceux du plus bas ordre, déposition de ces magistrats du second ordre, lois, paix, et guerre. On peut discuter sur l'efficacité du système ; mais l'intention ne paraît guère douteuse : quand la foi, sous toutes ses formes, aura passé, la monarchique comme la religieuse, il n'y aura plus pour conduire les hommes que la persuasion, où ils seront, qu'on sert leurs véritables intérêts ; les habiles verront dans le gouvernement une pure question de technique ; le peuple, car il y en aura toujours un, suivra l'impulsion venue d'en haut, et une habile propagande l'entretiendra dans l'idée qu'il est sagement gouverné.

Le tableau que trace Fontenelle de l'État idéal, s'il détourne de songer à Fénelon, évoque à peu près invinciblement le souvenir des idées de l'abbé de Saint-Pierre, ami de Fontenelle, dont le souci constant fut de perfectionner la société existante. (1140) Fontenelle supprime la noblesse ; l'abbé a écrit un *Projet pour rendre les titres honorables plus utiles à l'État*, qui propose de rendre le titre de noblesse personnel et viager, mais laisse d'ailleurs aux nobles héréditaires actuels tous leurs privilèges (1141). Fontenelle a fait reposer le recrutement des capacités sur un système d'élection et de choix combinés ; l'abbé, dans son *Projet pour perfectionner le gouvernement des États*, a essayé de montrer « qu'avec le secours de l'Académie politique et du scrutin perfectionné un régent ordinaire, et par conséquent un roi peu habile et peu laborieux, gouvernerait l'État avec beaucoup plus de succès que le prince le plus intelligent, le plus laborieux, le plus bienfaisant, ne pouvait jamais le gouverner sans un pareil secours » (1142).

(1140) Cf. Drouet, *l'Abbé de Saint-Pierre...*

(1141) Drouet, *op. cit.*, chap VIII, § V, p. 173. *Projet...*, publié 1733.

(1142) Saint-Pierre ap. Drouet, *op. cit.*, chap VIII, § III, p. 164. *Projet pour perfectionner...*, publié 1733.

L'Académie politique se recrute dans trois compagnies d'étudiants politiques, pris dans la magistrature, la noblesse, le clergé (le tiers état étant exclu : ces compagnies présentent des candidats ; le roi choisit parmi eux les académiciens. L'Académie a deux rôles : examiner les mémoires qui font avancer les sciences du gouvernement et les récompenser ; proposer au roi des candidats pour les places d'intendants et de maîtres des requêtes. Puis entre en jeu la « merveilleuse méthode du scrutin », qui permet le recrutement des conseils du roi. Les intendants et maîtres des requêtes, divisés en compagnies, présentent les conseillers ; le roi choisit, mais n'est d'ailleurs pas lié par la présentation ; les conseillers choisissent les ministres ; l'abbé propose d'appliquer son système « non seulement aux fonctions supérieures du gouvernement, mais encore à tous les degrés de la hiérarchie civile et militaire » (1143). Fontenelle indique sommairement la liste des conseils, qui devraient préparer, digérer, rapporter toutes affaires, dont déciderait le souverain ; et l'abbé s'est fait expulser de l'Académie française pour son *Discours sur la polysynodie*, où huit conseils discutent, délibèrent, adoptent, ou rejettent, à la majorité chaque mesure, et remplacent le régime détesté du vizirat, avant de devenir, dans le *Projet pour perfectionner le gouvernement des États*, des conseils facultatifs, simples bureaux auprès de quatre ministères (1144). Fontenelle, qui a parlé ailleurs des abus intolérables de la taille arbitraire (1145), conçoit, à la suite de Vauban,

(1143) Drouet, *op. cit.*, chap. VIII, § III, pp. 162 sq.

(1144) *Discours sur la Polysynodie*. 1^{re} éd. 1718. Histoire des difficultés qu'il attira à l'abbé dans Drouet, *op. cit.*, chap. IV : « L'exclusion de l'académie française ». Exposé du contenu de l'ouvrage et comparaison avec *Projet pour perfectionner le gouvernement...*, *ibid.*, chap. VIII, § II et III.

Seul Fontenelle aurait voté contre l'exclusion de l'abbé (*Fontenelliana*, p. 88).

(1145) « S. A. R. (Le Régent) ayant formé le dessein de faire dans le royaume quelques essais d'une taille proportionnelle, ou dime, qu'avait proposée feu de Vauban, et qui devait remédier aux anciens et intolérables

un impôt proportionnel sur le revenu, et l'abbé écrit le *Mémoire sur l'établissement de la taille proportionnelle*, puis le *Projet de taille tarifée pour faire cesser les maux que causent en France les disproportions ruineuses dans la répartition de la taille arbitraire* (1146). On pourrait indéfiniment poursuivre les rapprochements.

Ils signaleraient une perpétuelle analogie de préoccupations ; ils ne laisseraient pas deux impressions d'ensemble comparables. L'abbé et Fontenelle ont certainement parlé de toutes ces choses ; mais Fontenelle n'a pas suivi l'abbé. L'abbé écrit inlassablement des mémoires sur tous les sujets qui intéressent le gouvernement, parce qu'il croit qu'ils pourront être utilisés demain, ou après-demain. Fontenelle, à demi par prudence, à demi par scepticisme, avec la connaissance réaliste de la puissance des intérêts hostiles aux réformes, remet à bien plus tard. Les réformes qu'il entrevoit seraient une révolution. Se fera-t-elle ? Que donnerait-elle ? Il esquisse l'image de ce qui serait possible, et souhaitable, si les hommes, sans devenir meilleurs, avaient perdu toutes leurs croyances traditionnelles : et puis il laisse là le tableau commencé ; à quoi bon descendre dans le dernier détail, si on ne pense pas, comme l'abbé, que de bons mémoires politiques puissent transformer la société ? L'ami du Régent et de Dubois sait que les privilégiés et les politiques les plus déniaisés ne renonceront jamais définitivement, de gaieté de cœur, à l'ancien système ; il faudrait que la mode du désintéressement fût venue. Avant que les hommes aient appris à ne respecter plus rien, et à connaître leurs véritables intérêts, il conviendra de les conduire, au jour le jour, selon

abus de la taille arbitraire, Renau accepta avec joie la commission d'aller avec le comte de Chateauthiers travailler à un de ces essais dans l'élection de Niort. » *Éloge de Renau*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien. t. VII, p. 95.

(1146) *Mémoire sur l'établissement de la taille proportionnelle*, 1717. *Projet de taille tarifée...*, 1^{re} partie 1723. Cf. Drouet, *op. cit.*, chap. IX, pp. 184 sq.

les anciennes recettes de la raison d'État, temperée de quelque naturelle humanité, en s'entourant seulement de renseignements techniques plus précis, pour ne pas faire le contraire de ce que l'on voudrait obtenir. Puis les idées changeront ; et les religions, et les rois, et les privilèges, plus tard, ne seront plus rien.

CHAPITRE V

Le sage et les sources de sa sagesse

Les données nécessaires sont maintenant rassemblées ; une vue d'ensemble est possible de la sagesse de Fontenelle. Elle est faite de vues théoriques sur l'homme, sur la nature, sur Dieu, de conceptions pratiques, aussi, qui s'harmonisent avec elles, et qui concernent le progrès, le bonheur, la société et l'État. Fontenelle a profondément aimé la pensée et la liberté de l'esprit. Il a su, de bonne heure, que telle n'est pas l'inclination dominante de la plupart des hommes, et son esprit précis n'a pas nié l'obstacle : il l'a mesuré. Il a discerné ce que l'on ne modifierait point, tant que les hommes seraient des hommes ; ce qui était faisable, de son temps : ce qui, peut-être, s'accomplirait plus tard.

Le composé humain, raison et passions, restera ce qu'il est, et fut de tout temps ; toujours le cœur égoïste donnera le branle à toute la machine, pendant que la raison tâtonnante éclairera la voie, plus ou moins mal. L'intelligence ne croîtra pas : les connaissances s'accumuleront, quelques-uns verront mieux quels sont les procédés susceptibles de satisfaire et de concilier les intérêts humains. La science fournira de puissants moyens pour aménager la nature : les besoins matériels y trouveront leur compte ; mais, en même temps, les désirs se multiplieront. Sera-t-on plus heureux ? La science deviendra la vision habituelle des choses, chez les habiles ; l'imagination, la crainte, et l'ignorance, reculeront devant la connaissance ; les miracles s'évanouiront ; la réalité

pensée deviendra plus ample et plus variée que tous les rêves traditionnels ; les vrais besoins spirituels ne seront plus sacrifiés ; l'esprit jouira de son libre jeu, sans que des contraintes odieuses viennent lui interdire de se composer une image rationnelle de l'homme et de sa place dans l'univers. Mais le cœur sera toujours là, avec sa soif de certitude absolue, de bonheur total, sa folie, qui le condamne à croire trouver un sens à l'impensable idée de l'infini métaphysique, et à le poursuivre sous tous les voiles. La pensée, qui dissout les chimères, fait-elle une œuvre bonne de tout point ? est-elle un instrument que l'on puisse, sans danger, mettre entre toutes les mains ? Chez les habiles même, s'ils ne savent pas jouer avec les apparences et la vie, elle conduit à l'ennui incurable. Une existence sans ouverture sur l'au-delà, intégralement déterminée dans toutes ses manifestations corporelles et spirituelles, qui réalise, comme toutes les autres, un recouplement temporel de conditions, en droit définissables, sinon assignables en fait : un rôle à tenir dans une comédie sans but, où la plupart des personnages sont joués par des fous, où rien n'arrive, dont on ne puisse dire, en un sens, que cela est arrivé cent fois, et se reproduira des milliers d'autres ; un tableau morne ; un recommencement sans espoir de démarches ridicules ; telle apparaîtrait sa propre vie au sage, qui se guérirait trop lourdement de ses passions. Il ne se sauvera qu'à force d'art.

Quant au peuple, il est né pour croire, et pour obéir. Sans doute il faut le définir, à part soi, plutôt par l'absence de pensée que par sa pauvreté, ou son sang, ou son rang ; mais, même lorsque les lumières auront fait de grands progrès, lorsqu'il n'y aura plus ni nobles, ni roturiers, il n'y aura toujours qu'un petit nombre de gens pour savoir, et soupeser la valeur de ce qu'ils savent, pour se prêter à leurs passions, sans devenir par elles un danger pour la tranquillité des autres. Le peuple croira en la science

comme en une manière de religion rationnelle ; il obéira aux privilégiés de l'intelligence, s'ils détiennent la force, et savent lui persuader, fût-ce en le dupant sur sa propre intelligence, et qu'il sait où il va, et pourquoi il suit ceux qui le mènent. Le sage sait tout cela, et que ces changements ne se feront pas en un jour, et que, pour bouleverser l'ordre social traditionnel, ils ne transformeront pas tellement le fond des choses. Le problème sera toujours de concilier des intérêts, la méthode devant seulement varier un peu avec une époque de croyances traditionnelles et avec un temps de connaissances et de croyances rationnelles.

Il sera toujours vrai aussi que le métier de sage est dangereux entre tous ; il y faut beaucoup d'art à se défendre contre les autres, et contre soi-même : la méditation est creuse, si elle n'est pas une méditation du réel ; une pensée ne se nourrit que d'expériences, et de celles surtout qui ne peuvent pas être relatées dans les livres ; en matière humaine, comme en matière de connaissance de la nature rien ne remplace le contact direct avec choses, gens, affaires, les conversations qui permettent de faire le point, indéfiniment prolongées, ou reprises, avec des compétences féminines ou masculines. Mais, à frôler tant de savoirs, tant d'habiles, sûrs de leur recette et de leur art de vivre, joyeux ou désabusés, le risque est de les suivre, le risque est de ne plus rester libre vis-à-vis de soi-même, en ne les suivant pas. Le sage sent comme le peuple, mais à fleur d'épiderme : le sage pense comme tous les habiles, mais sous bénéfice d'inventaire, et tient leurs assurances, pour autant d'intéressantes suggestions, souvent contradictoires ; le sage pense comme lui-même, mais domine sa pensée d'un regard ironique, qui rend justice à l'univers ; la pensée est pour lui la chose la plus sérieuse, et se prendre au sérieux la chose la plus ridicule.

La sagesse de Fontenelle a des sources nombreuses.

Celles qui concernent sa conception de l'homme, de la nature, de Dieu, ont été indiquées en leur lieu : elles se complètent des contacts, et des expériences, que supposent les relations qu'on lui a vues ; il en va de même pour ses idées sur le progrès, sur le bonheur, sur l'État. Sur ces trois derniers points, l'exposé des vues de Fontenelle n'a été possible qu'en indiquant, chemin faisant, avec qui, contre qui, Fontenelle a réfléchi. Quelques remarques complémentaires sont cependant nécessaires avant d'aborder la question, plus insoluble, des sources, non de telle ou telle composante de sa sagesse, mais de la résultante même qu'elle constitue.

Pour former sa théorie du progrès, conceptions à demi pessimistes sur l'homme, idées de littérateur ami de Thomas Corneille et de Perrault, connaissances scientifiques, ont, on l'a vu, évidemment fusionné. Il y aurait peut-être lieu de rappeler seulement que ces vues se rattachent, chez Fontenelle, à des expériences de mondain, qui relit La Rochefoucauld sur le visage d'hommes de lettres, d'hommes de science, de courtisans, et de jolies dames ; à des expériences aussi de grand travailleur qui prend contact avec la science de son temps.

Fontenelle a donc assez tôt ses idées principales : mais c'est l'expérience qui leur donne leur sens, et qui fait, à ses yeux, leur valeur. Cela se confirmerait à examiner ses opinions sur le bonheur et sur l'État. Expérience de lui-même, et de ce qui serait son bonheur, expérience des gens en place, et de ce qu'ils peuvent faire pour le bonheur des hommes, s'ils sont bien renseignés ; ce ne sont à coup sûr pas là, nous l'avons dit, chez lui, des vues a priori ; mais il y faut insister davantage. Fontenelle expérimente sur lui-même, ajuste à son expérience, vérifie les idées, toutes les idées ; sont-elles quelque chose, ou ne tient-on, avec elles, qu'un mot, sans signification véritable ? Sa touche est sans pitié, mais elle est intel-

ligente ; il n'a pas confiance en son sens propre, s'il n'est d'abord amplement et bien informé de l'état de la question. Lanson a montré quel a été *Le rôle de l'expérience dans la formation de la philosophie du XVIII^e siècle en France* (1147). Qu'il s'agisse de la *Transformation des idées morales et de la naissance des morales rationnelles, de 1680 à 1715*, ou de *l'Éveil de la conscience sociale et (des) premières idées de réformes politiques*, à la même époque, il a décrit l'ébranlement, dont Fontenelle a pris conscience, et qu'il a, d'une chiquenaude, aggravé, en limitant son effort à ce qui lui semblait raisonnable et faisable en son temps.

« Sur Saint-Evremond et Ninon, dit Lanson, sur Fontenelle et Mme de Lambert, sur Baudot de Juilly, Rémond le Grec, Rémond de Saint-Mard, et le marquis de Lassay, aucun doute ne peut s'élever : ces gens-là ne tirent pas leurs principes des livres... leur morale n'est pas spéculative, et purement intellectuelle : elle est l'image et la formule de leur vie, de la vie que mènent ceux que, dans la société, on appelle honnêtes gens » (1148). Et il fait voir, en effet quel a été, en France, vers 1700, « l'affaiblissement général du sens chrétien » : Les plus pieux moralistes éprouvent le besoin d'expliquer ce qui est

(1147) Lanson, « *Le rôle de l'expérience dans la formation de la philosophie du XVIII^e siècle en France*. I. La transformation des idées morales et la naissances des morales rationnelles de 1680 à 1715 ; II. L'éveil de la conscience sociale et les premières idées de réformes politiques » dans *Revue du mois*, t. IX, janvier-juin 1910, pp. 5-28 et 409-429.

(1148) Lanson, *op. cit.*, I, p. 9, Il se réfère à : *Correspondance de Ninon de Lenclos*, pp. Colombey ; Saint-Evremond, *Œuvres diverses*, 1706, 5. vol., in-12.

— Fontenelle, *Traité du Bonheur*, paru 1724 ; écrit vers 1700.

— Mme de Lambert, *Œuvres Morales*, éd. de Lescure (*avis d'une mère à son fils*, impr. 1726. ...à sa fille, impr. 1728).

— Baudot de Juilly, *Dialogues entre M.M. Patru et d'Ablancourt sur les plaisirs*, 1701 (1700).

— Rémond le Grec, *Agathon ou Dialogue de la volupté* écrit dès 1702, impr. 1736 dans *Recueil de divers écrits* publié par Saint-Hyacinthe.

— Rémond de Saint-Mard, *Nouveaux dialogues des dieux*, 1711 ; *Éclaircissements*, 1712.

Lassay, *Recueil de différentes choses*, s. d.

commandé; « Malebranche construit une morale de l'ordre qu'il fait coïncider avec celle de l'Évangile : le croyant cultivé laisse au peuple « la simple obéissance à la foi du cœur ». Nicole note « que la morale de la charité ne réussit plus à tirer des Grands les actions qu'il faut : il signale l'efficacité de « la morale de l'amour-propre ». Moins graves, Saint-Evremond et Ninon, correspondants presque octogénaires, « ramassent avec une sérénité avisée tous les plaisirs qui sont à leur portée, sans les surfaire », et ne font qu'avouer et décrire ce que beaucoup pratiquent et aiment entendre dire. Baudot de Juilly fait paraître en 1700, un *Dialogue entre MM. Patru et d'Ablancourt sur les plaisirs*, où d'Ablancourt trouve le plaisir naturel et permis, en dépit du sermon d'un prédicateur, qui le condamne, où il estime qu'il y a « un art et une méthode d'en jouir sans se perdre » (1149). L'honnête homme de ce temps possède hôtel somptueux à la ville, tableaux, livres rares, meubles précieux; il a une maison des champs; donne des repas délicats; va au théâtre et à l'opéra; peut avoir, même marié, une maîtresse: ne se croit pas déshonoré s'il brigue une charge importante et lucrative, ni coupable d'encourager l'usure, s'il emprunte ou prête à intérêts; en un mot « toute la vie des honnêtes gens est un exercice continu des trois concupiscentes » (1150). Les Jansénistes ont bien voulu réagir, mais, plus ils ont eu raison de dire que la vraie morale chrétienne était austère, plus le monde, qu'ils persuadaient, devait se reconnaître incapable de vivre selon l'Évangile, et prendre son parti de cette incapacité ». Rémond le Grec a mieux vu, quand il a essayé d'indiquer le critérium du plaisir raisonnable: « C'est la manière d'user des plaisirs (fait-il dire à Aspasia) qui fait toute la différence de la volupté et de la débauche. — La volupté

(1149) Lanson, *ibid.*, pp. 11 et 12, et B. de Juilly, ap. Lanson, pp. 14, 15.

(1150) Lanson *ibid.*, p. 15.

(reprend Agathon) sera donc l'art d'user des plaisirs avec délicatesse » (1151). Et, tout doucement, cet art-là, l'absence de brutalité, qui pénètre la volupté d'intelligence, deviendra l'équivalent de l'ancienne morale pour les honnêtes gens. (1152)

Fontenelle voit dans les passions une condition de la vie sociale : il les réhabilite ; il conseille de demander à chaque plaisir ce qu'il vaut, non pour blâmer le plaisir mais pour constituer une arithmétique des plaisirs ; il ne conçoit de bonheur qu'en cette vie ; il ne dit donc pas seulement son expérience ; il dit son expérience, confrontée avec celle de son siècle, avec ce qui a un sens réel en son temps. Il reste pourtant que le bonheur n'est pas, pour lui, dans le plaisir ; sans son siècle, il n'eût pas eu, peut-être, le détachement qui est le sien à l'égard de la vraie morale chrétienne ; sans son calme, sa bonté personnelle, son amour de la pensée, il n'eût pas demandé au bonheur d'être l'« état », qu'il a voulu qu'il fût (1153).

Lanson n'a pas moins bien fait voir que les réformateurs politiques des environs de 1700 n'étaient pas des idéologues (1154). Entre 1660 et 1680, le seul véritable réformateur politique a été Colbert ; mais Colbert a échoué, « réduit avec les intendants à trouver de l'argent, toujours de l'argent, pour les conquêtes ou les bâtiments, et à remettre toutes les mesures utiles à la paix, qui ne vient jamais, ou ne dure pas ». Le sentiment de ces réalités, « une conscience sociale douloureuse », apparaît chez La Bruyère. Puis les faits deviennent toujours plus visibles, le besoin concret d'un changement plus impé-

(1151) Lanson, *ibid.*, pp. 16, 17 et Rémond le Grec, ap. Lanson, pp. 20, 21.

(1152) Cf. Lanson, *ibid.*, p. 24 : « La volupté n'évite la brutalité, comme l'a vu Rémond, qu'en s'intellectualisant ; ce qui implique le principe de la valeur morale des « lumières ».

(1153) Voir plus haut, « L'évasion pastorale et la définition du bonheur » (Part. V, chap. III).

(1154) Lanson, *op. cit.*, II.

rieux. « Les *Caractères* paraissent en 1687. En 1695, Boisguillebert donne son *Détail de la France*. En 1699 s'imprime le *Télémaque* de Fénelon. En 1707, le Maréchal de Vauban publie sa *Dîme royale* ». Et tous ces hommes, et bien d'autres, ont vu ou su ; ils organisent des réclamations qui reposent sur des expériences : « Boisguillebert a vu dans sa province l'état du peuple : Vauban... l'a vu dans vingt provinces ; Fénelon et Boulainvilliers ont connu les documents authentiques, qui découvriraient la misère du peuple et ses causes : par exemple les *Mémoires* rédigés par les intendants pour l'éducation du duc de Bourgogne ». M. de Fougérolle, l'abbé Claude Fleury, l'abbé de Saint-Pierre, le duc de Saint-Simon. « tous les réformateurs, hardis ou timides, réactionnaires ou libéraux, utopistes ou pratiques, sont des gens qui ont « su » l'état du royaume » (1155).

Fontenelle a « su » également, à coup sûr ; les guerres réelles l'ont fait songer aux bienfaits de la paix : il n'est même pas impossible qu'il voie dans le service militaire obligatoire pour tous (1156) le meilleur moyen de dimi-

(1155) Id., *ibid.*, pp. 411, 412, 413, 415, 416.

(1156) Voir plus haut, p. 625. — Cf. textes de Fontenelle sur la guerre :

— *Dialogues des Morts*. Dial. des M. anciens : Dial. I. Alexandre, Phryné : ALEX. — Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ? PHRY. — Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'univers ? (*Œuvres...*, éd. Bastien, t. I, pp. 198-199).

— Id., Hérostrate, Démétrius de Phalère : « HÉR. — Un père laisse le plus d'enfants qu'il peut afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il est possible. » (*ibid.*, p. 297.)

— Id. Dial. des M. Modernes, Dial. IV. Fernand Cortez, Montezuma : CORTEZ. — La civilité règne parmi nous ; la force et la violence n'y ont point lieu ; toutes les puissances y sont modérées par la justice ; toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes ; et même voyez à quel point nous sommes scrupuleux : nous n'allâmes porter la guerre dans votre pays qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenait, et décidé cette question pour nous. » (*ibid.*, p. 394) (on notera les dates : guerre de Hollande, 1672 ; chambres de réunion, 1679 ; occupation de Strasbourg, 1681 ; *Dialogues des Morts*, 1683).

— *Éloge de Tournefort* : « Il (Tournefort) arriva, comme l'a dit un grand poète pour une occasion plus brillante et moins utile, chargé des dépouilles

nuer le nombre des conflits ; les difficultés réelles, rencontrées pour trouver l'argent nécessaire à l'État, l'ont certainement fait réfléchir à la faiblesse d'un système, où les plus riches paient peu ou point, où beaucoup d'oisifs consomment sans produire (1157). Sa *République*, comme les autres prudentes indications rencontrées dans son œuvre, prennent leur place ainsi tout naturellement dans un mouvement d'idées très général, qui est une réflexion sur l'expérience de tous les jours. Il reste cependant que son demi-machiavélisme politique, que son aristocratie intellectuelle, son demi-pessimisme, son demi-scepticisme, là comme ailleurs, le mettent un peu à part. Qu'il s'agisse d'adorer ou de réformer, Fontenelle, toujours, garde l'esprit et les mains libres.

On voit donc, sans trop de difficultés, quels courants ont alimenté la sagesse de Fontenelle. Aucun certainement ne l'a faite. Peut-on aller plus loin, et chercher, non plus les composantes et leur origine, mais la raison de la résultante ? Fontenelle eût trouvé la question insoluble. Son esprit lui eût paru tenir étroitement à son cerveau. Il faudrait discuter sur la qualité de sa substance grise. Sans se perdre en de pareilles conjectures, on peut, sans la croire établie, émettre une opinion, qui résume une impres-

de l'Orient. » (Ce sont les collections qu'il rapporte en 1702 de son voyage dans le Levant). *Œuvres...*, Bastien, t. VI, p. 242.

— *Éloge de Leibniz* : « il ((Leibniz) y fait voir que les actes de la nature de ceux qu'il donne sont les véritables sources de l'histoire autant qu'elle peut être connue..... il avoue que tant de traités de paix, si souvent renouvelés entre les nations, font leur honte... » (il s'agit du *Codex Juris Gentium diplomaticus* 1693), *ibid.*, p. 457.

— *Hist. Acad. Sc.*, ann. 1707, (éd. 1730) p. 121, un doute curieux : «... si cependant, à juger bien sainement, c'est une invention funeste que l'artillerie, et si tout ce qui rend la guerre plus courte et plus décisive, ne la rend pas moins meurtrière et plus innocente. » (sur le jet des bombes ou en général sur la projection des corps.)

— Beaucoup de traits meurtriers aussi contre les capitaines et massacreurs dans la comédie d'*Abdolonime roi de Sidon* (1725), publ. 1751, en particulier acte I, sc. I, sc III, acte IV, sc. I. *Œuvres...*, Bastien, t. IV, pp. 174 sq. et 218 ;

(1157) Voir plus haut, p. 626.

sion d'ensemble. La source dernière est dans un conflit. Fontenelle aime penser, Fontenelle sait douter, et le danger de la sagesse est pour lui dans ce fragile équilibre : suivre les croyants de la raison Cartésienne qui démontre, suivre le Montaigne de Pascal, dont le doute s'emporte lui-même. La solution est, que la raison ne s'embarrasse pas de l'argument du rouet, juge, et se juge elle-même ; les faits répondront si elle a bien jugé, qu'il s'agisse de la nature ou de la société. Il faudrait de la sottise pour dogmatiser et prévoir à coup sûr, en quelque matière que ce soit ; il faudrait de la lâcheté pour renoncer à penser et à comprendre les hommes et les choses ; la sagesse s'assimilera peu à peu l'univers, si seulement elle garde assez d'irrespect total de toutes les formules, jusqu'à son dernier jour.

Fontenelle a été un sage discret : il n'a pas été un sage inoffensif ; on le verra, en considérant la propagande silencieuse dont il s'environne.

SIXIÈME PARTIE

La Propagande

Il n'est pas ici question de montrer ce qu'a été, sur l'ensemble de son temps, et plus tard encore, l'influence de Fontenelle. Comme l'a signalé notre introduction (1158), on trouverait là matière pour un travail assez considérable, que nous n'abordons pas présentement. Nous avons essayé de mettre en lumière la conception du monde, et la conception de la vie, du philosophe ; nous avons noté que l'une et l'autre s'harmonisaient en une sagesse, et que celle-ci habitait un assez drôle de corps, qui vécut cent ans, parmi de charmantes et d'étranges relations. La preuve doit être maintenant faite que Fontenelle eut une philosophie digne de ce nom ; on voudrait seulement, avant de le quitter, tenter d'indiquer, et comme de mesurer, ce que put être, en une telle tête, la capacité de rayonnement de telles idées. Il ne s'agit donc pas de suivre les effets d'une propagande, mais seulement de la définir, dans ses moyens, dans sa puissance, dans son accord avec la pensée et avec l'homme, dont elle fut l'arme fine, précise et meurtrière. Le public d'initiés, qui la pouvait comprendre, est apparu au chapitre des « relations » de Fontenelle (V^e partie, chap. I). Il y avait parmi elles des gens comme tout le monde, et aussi des gens très déniaisés, hommes et femmes. Les habiles comprenaient à demi-mot ; ils n'ont probablement pas tout compris ; car Fontenelle, pour rester libre, a dû demeurer pour tous, au moins en partie, un livre fermé. Il faudrait, essayer de l'entrouvrir, en montrant quelques-unes des finesses du philosophe.

(1158) Voir plus haut, p. 2 et note (5).

CHAPITRE PREMIER

Les prudences de Fontenelle

Fontenelle attaquait sous le masque ; d'ailleurs l'homme était doux ; mais il avait une haine froide du mensonge et de la sottise. Il a employé tous les moyens qui peuvent servir à éclairer les esprits mûrs pour la liberté ; des autres il serait temps de se préoccuper beaucoup plus tard. Fontenelle a pratiqué l'écrit anonyme (1159), qui est d'autant mieux lu des gens informés qu'il court sous le manteau, suppose, et crée des liens de complicité. Il s'est servi de la mystification allégorique, avec l'histoire de Mréo et d'Éénégu (1160). Il a utilisé la traduction désintéressée, et l'arrangement tendancieux, en mettant Van Dale à la portée des gens du monde (1161). Il a surtout employé, de mille façons, deux grands moyens infailibles pour dire tout ce qu'on veut dire à la barbe de ceux qui sont tentés de l'interdire : l'affirmation dépourvue de contexte, et la suggestion.

Les idées de Fontenelle ne s'avèrent dangereuses, que lorsqu'on les voit d'ensemble ; alors elles s'éclairent les unes par les autres ; le système apparaît ; et il fait table rase de tous les respects traditionnels. Fontenelle a pu passer pour étrangement insoucieux de synthèse ; on sait du reste qu'il méprisait les systèmes qui se prétendent définitifs ; mais croira-t-on sérieusement qu'il

{1159) Voir pp. 30 sq.

{1160) Voir Part. IV, chap. III.

{1161) Voir Part. IV chap. IV.

ait été incapable de faire, dans sa tête, ce que nous avons fait, pour lui, sur le papier : rassembler et relier les uns aux autres des exposés fragmentaires et épars ? Fontenelle ne l'a jamais fait dans un livre, et ne le pouvait pas faire, ou il eût passé sa vie à la Bastille : il a mieux aimé dire, avec précaution, chaque chose à part ; le contexte, ignoré, pouvait passer pour rassurant : présent il eût tout emporté, le livre et l'homme avec. Les successeurs du maître (on n'ose dire ses légitimes héritiers) ne s'y sont pas trompés. Dans la 9^e époque de son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Condorcet a parlé de cette « classe d'hommes... qui, se dévouant à poursuivre les préjugés... mirent leur gloire à détruire les erreurs populaires... » et il a défini leur manière, celle des Collins, Bolingbroke, Bayle, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu : « couvrant la vérité d'un voile qui ménageait les yeux trop faibles, et laissant le plaisir de la deviner ; caressant les préjugés avec adresse, pour leur porter des coups plus certains ; n'en menaçant presque jamais, ni plusieurs à la fois, ni même un seul tout entier » (1162). Pour Fontenelle, tout au moins, la description semble excellente, Fontenelle a eu un système dangereux ; et il a su le taire, en le parlant par morceaux.

Le géomètre n'ignorait pas, que, brisée la coupe où il préparait ses poisons, on identifierait les fragments à leur courbure. Il fallait empêcher que cela ne fût trop facile. Le procédé de la suggestion y pourvoyait. Nul ne l'a, sans doute, employé avec plus de calme perfidie que Fontenelle : sa phrase veut tout dire, et ne veut rien dire que ce qu'elle dit ; et cela de mille manières. Tantôt de longs développements, qui traitent avec précision d'une question, qui paraît singulièrement inactuelle, s'achèvent sur une formule vague, comme une accusation contre

(1162) Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* — Paris. Bibl. nation. Coll^{on} meilleurs auteurs 1864, 2 vol., in-16, t. II, pp. 7 et 8.

inconnu, dont la menace pèse, très actuellement, sur toutes les têtes ; et c'est la fin de l'essai sur *l'Origine des Fables* : « Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne doivent nous faire trembler » (1163). On sait d'ailleurs que ces sottises ont constitué une bonne part des religions anciennes ; comparera qui voudra superstition et superstition. Tantôt la comparaison du texte écrit et du texte sous entendu n'a pas besoin, pour s'effectuer, de ce signal donné au lecteur qu'il a lu trop vite, et, à tort, sans arrière pensée ; la comparaison est de celles qui n'ont tout leur prix que sans commentaire. La plupart des formules des *Oracles* sont de cet ordre : pour savoir si les oracles ont été rendus par des démons, il nous suffit de connaître l'homme que nous portons en nous ; cela nous permet de savoir « jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou imposteurs ou dupes » (1164). « Je ne crois point que le premier établissement des oracles ait été une imposture méditée, mais le peuple tomba dans quelque superstition, qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en profiter » (1165). Les prêtres des anciens sanctuaires liaient les habitants de leur région en les initiant à des mystères : on les obligeait « à faire aux prêtres une confession de tout ce qu'il y avait de plus caché dans leur vie, et c'était, après cela, à ces pauvres initiés à prier les prêtres de leur garder le secret » (1166). « Quand les oracles avaient commencé à paraître dans le monde, heureusement pour eux, la philosophie n'y avait point encore paru » (1167). « Les crimes des prêtres, leur insolence, divers événements, qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude et la fausseté de leurs réponses auraient donc

(1163) Fontenelle, *essai sur l'Origine des Fables*. ap. *Œuvres...*, éd. Bastien t. V, p. 372.

(1164) *Id.*, *Histoire des Oracles*, *ibid.*, t. II, p. 300.

(1165) *Id.*, *ibid.*, p. 372.

(1166) *Id.*, *ibid.*, p. 380.

(1167) *Id.*, *ibid.*, p. 454.

enfin décrédité les oracles, et en auraient causé la ruine entière, quand même le paganisme n'aurait pas dû finir » (1168).

Ailleurs la suggestion devient hommage ; le salut signale le préjugé rencontré, et le met au pilori : L'hypothèse de la pluralité des mondes habités s'accorde-t-elle avec la religion ? « La postérité d'Adam n'a pas pu s'étendre jusque dans la Lune... ; or il serait embarrassant dans la théologie qu'il y eût des hommes qui ne descendissent pas de lui... ; toutes les difficultés se réduisent à cela, et les termes qu'il faudrait employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un livre aussi peu grave que celui-ci... » (1169). Croyez-vous en la providence ? Si non, vous auriez tort. Les chrétiens des premiers siècles ont fabriqué une foule de livres apocryphes, pour confondre les païens et les juifs ; les hérétiques chrétiens en ont agi de même vis-à-vis des chrétiens orthodoxes : « Ce n'étaient que faux évangiles, fausses épîtres d'apôtres, fausses histoires de leurs vies ; et ce ne peut être que par un effet de la providence divine que la vérité s'est démêlée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffaient » (1170). Un autre jour on rendra hommage à « la respectable obscurité de la foi » (1171). Puis la suggestion se transformera ; elle est l'exception qui n'excepte pas : la remarque qui, en écartant le soupçon, requiert l'application de la règle. On va montrer dans l'essai sur l'*Origine des Fables* que les hommes, en tout pays, ont dû vivre, aux époques très anciennes, dans une extrême ignorance, une barbarie difficilement imaginable : il n'y a point de peuple élu qui fasse exception : disons donc, pour que nul n'en ignore : « Dans les premiers siècles du monde, et chez les nations

(1168) *Id.*, *ibid.*, p. 457.

(1169) *Id.*, *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Préface, *ibid.*, p. IX.

(1170) *Id.*, *Histoire des Oracles*, *ibid.*, p. 318.

(1171) *Id.*, *Éloge de Dodart*, *ibid.*, t. VI, p. 224.

qui n'avaient point entendu parler des traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conservèrent pas, l'ignorance et la barbarie durent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter ». Ou encore : la même ignorance ayant « produit à peu près les mêmes effets chez tous les peuples », il n'y en a « aucun, dont l'histoire ne commence par des fables, hormis le peuple élu » (1172). Dans le même ordre d'idées, on a vu plus haut (1173) quel parti Fontenelle savait tirer dans les *Oracles* de l'exception de la magie, « dont il est indubitable que le démon se mêle ».

La suggestion par voie de surenchère est aussi appréciable ; elle remet aux mains des plus dignes le dépôt des croyances sacrées ; ils ne le laissent pas ignorer : « Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la religion... » (1174). Ces bons dépositaires savent surenchérir par dessus la modeste ignorance, qui convient aux vrais croyants en de certaines matières : il pourrait paraître suffisant de ne pas expliquer la création *ex nihilo* ; il est mieux d'humilier sa raison : « Mon esprit est si faux qu'il me représente l'action de Dieu comme quelque chose qui, étant terminé et renfermé en lui-même, ne devrait rien produire au dehors » (1175). La suggestion par redoublement s'apparente à la précédente ; deux avantages valent mieux qu'un, et surtout quand le second permet de négliger le premier, ou le détruit dans l'esprit du lecteur : le comte Marsigli a voulu orner Bologne, sa patrie, d'un institut des sciences et des arts ; il a mis sur pied une imprimerie ; il lui a donné le nom de Saint-Thomas d'Aquin, « dont il invoquait la protection pour cet établissement, et pour tout l'ins-

(1172) Id., *De l'Origine des Fables*, ibid., t. V, pp. 352 et 367.

(1173) Voir Part. IV, chap. IV.

(1174) *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Préface, ibid., t. II, p. VIII.

(1175) *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, ibid. t. VIII, p. 31.

titut » ; il a ordonné des fêtes et des processions qu'il a rattachées à sa fondation ; « ces fêtes, ces cérémonies, fondées sur la piété, pouvaient aussi avoir une politique sensée et légitime ; elles liaient l'institut à la religion, et en assuraient la durée » (1176). Mais la suggestion la plus belle émane de la réserve discrète en laquelle communient, avec un même respect, tous les cœurs sincères : Corneille, rebuté du théâtre après *Pertharite*, entreprit de traduire en vers l'*Imitation de Jésus-Christ* ; peut-être la simplicité et la naïveté de l'original ne pouvaient-elles pas passer dans ses vers ; peut-être la négligence même du style doit-elle conserver son charme vrai, « un air naturel et tendre », à « ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas » (1177).

Fontenelle sut parler pour ne pas tout dire, suggérer pour signifier ce qu'il ne disait pas ; mais il a, de plus, certainement pensé beaucoup plus de choses qu'il n'en a exprimées, ou suggérées, par écrit, ou même de vive voix ; il a fait, on va le voir, du silence une institution.

(1176) *Éloge de Marsigli*, *ibid.*, t. VII, pp. 387 et 388.

(1177) *Vie de Corneille*, *ibid.*, t. III, p. 90.

CHAPITRE II

Les silences de Fontenelle

Certains de ces silences devaient, pour les contemporains, être beaucoup plus éloquents qu'ils ne le sont pour nous, même à la réflexion. Fontenelle, qui savait se taire, était, nul n'en doutait, extrêmement informé en toutes matières, grâce à ses lectures, à ses relations, à sa longue expérience ; il n'ignorait pas qu'on attendait de lui un renseignement, un avis, sur les questions brûlantes ; sans doute il ne le donnait pas toujours. On imagine bien que, parfois, s'il ne formulait pas son opinion par écrit, il pouvait l'exprimer de façon fugitive à l'oreille d'un ami, sans qu'elle laissât de traces compromettantes ; mais, très souvent aussi, il devait ne rien dire, et ce contexte de silence devait donner une certaine densité de sens aux écrits et aux discours effectifs ; on sentait devant soi une réserve d'énergie très paisible, peut-être redoutable ; on pensait au delà de ce qu'on voyait, ou entendait, sans même qu'une suggestion fût là pour vous guider.

Fontenelle, par exemple, a connu très certainement par Thomas Corneille, par Donneau de Visé, par La Reynie peut-être, ou par son entourage, une partie des dessous de l'affaire des poisons (1178) ; il a été l'ami ou le commensal de la comtesse de Soissons et de la duchesse de Bouillon, qui ont été compromises dans l'affaire, et

(1178) Voir plus haut, pp. 448 sq.

qui en ont parlé (1179) ; avec cela il s'est toujours intéressé à la chimie ; il a suivi de bonne heure les conférences scientifiques qui se donnaient dans Paris, celles de Lémery entre autres (1180) ; il est de ceux qui peuvent savoir quelle est la différence entre un chimiste sérieux et un pseudo-magicien, doublé d'un faux monnayeur, ou d'un empoisonneur, tenant personnage d'alchimiste, s'il est en vogue, d'apothicaire douteux, si la fortune lui sourit moins ; il connaît des médecins, et ceux-ci ont pu lui dire quelles difficultés on rencontre à identifier un poison, même lorsqu'on croit à un empoisonnement. A partir de 1697, son ami d'Argenson, qui remplace La Reynie, le peut renseigner à peu près sur ce que nous apprennent les archives de la Bastille (1181) : pullulation de devineuses, chercheurs de trésors, fabricants de diamants constellés qui font gagner au jeu, débitants occultes de drogues, criminels, ou pauvres diables, à qui tous les moyens sont bons pour essayer de tenter les Grands, et d'en tirer les moyens d'une vie hasardeuse. Or, à cette époque, où l'on pense beaucoup aux poisons, les morts suspectes s'accumulent dans la famille royale. On avait commencé à parler lors de la mort de la première Dauphine, dont la princesse de Conti, jalouse, se serait peut-être débarrassée par un empoisonnement au parfum (1182) ; on avait continué à la mort du Grand Dauphin, Monseigneur, en 1711 ; puis, coup sur coup, mouraient la nouvelle Dauphine, duchesse de Bourgogne, le 12 février 1712, le Dauphin, duc de Bourgogne, le 19 ; puis, en mars, le duc de Bretagne, devenu Dauphin à son tour (1183). Ces morts rapprochaient étrangement du trône le duc

(1179) Voir Part. IV, chap. IV, pp. 448 sq. et Part. V, chap. I, pp. 456 sq.

(1180) Voir Part. V, chap. I, pp. 497 sq.

(1181) *Archives de la Bastille*, pp. Ravaisson, *passim*, et en particulier t. XI, (1880), pp. 131 sq.

(1182) Cf. Lavissee, *Histoire de France...*, t. VIII, 1^{re} partie, liv. VII, p. 464.

(1183) *Id.*, pp. 463 et 464.

d'Orléans, le futur Régent, l'ami de Fontenelle ; étaient-elles des accidents ou des crimes ?

Fontenelle était l'ami de Homberg, le chimiste ; il était particulièrement lié avec lui, dit Trublet (1184) ; et Homberg était le professeur de chimie du duc d'Orléans. Homberg était un étranger ; il avait beaucoup circulé en divers pays, pour être initié à des opérations chimiques, qui étaient plus ou moins des secrets. Le prince avait toutes les curiosités, tous les dérèglements, toutes les ambitions peut-être, car, en 1709, son rôle avait été diversement interprété en Espagne (1185). Vérité, médiosance, ou calomnie, contre lui le cri public s'était élevé. Louis XIV avait eu le bon sens d'écarter l'horrible accusation. Il hésita peut-être, un instant, cependant. Fontenelle avait certainement connu les faits, et les on dit, en cette affaire, et tout le monde savait qu'il était bien placé pour être informé. Dirait-il quelque chose ? Il était de ceux qui pouvaient, d'un mot, fixer l'opinion, dont les *Mémoires secrets* de Duclos se feront plus tard l'écho : « Ces soupçons, répandus dans tout le royaume, tombèrent uniquement sur le duc d'Orléans... Il en fut si consterné qu'il demanda au roi de se constituer prisonnier, avec Homberg... jusqu'à ce que la calomnie fût démontrée et détruite. Le Roi, prévenu par les ennemis de son neveu, fut près d'accepter sa proposition ; mais il en fut détourné par Maréchal, qui eut le courage de représenter qu'un tel éclat ne servirait qu'à tourner en certitude, dans l'imagination du peuple, des soupçons, qui se détruiraient d'eux-mêmes... » (1186). Fontenelle ne dit rien.

Mais, le connaissant tel qu'il est, sachant ses amis, ses liaisons, sa discrétion, on sent bien que quand il

(1184) Trublet, *Moreri dans Mémoires pour servir...*, 1761, p. 340.

(1185) Voir plus haut, p. 551.

(1186) Duclos, *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV* (1712), t. I, pp. 76 sq. dans Collection Petitot, 2^e série, 76.

parle des drogues, ou quand il fait l'*Éloge de Homberg*, ce qu'il dit n'a pas le même poids qu'il nous paraît avoir aujourd'hui. Son silence ne le fait pas seulement lire ou écouter, il intéresse puissamment, qu'on le veuille ou non. En 1703 déjà, après l'affaire des poisons, une petite histoire, du genre de celle-ci, devait donner un léger frisson aux maris un peu âgés, ou aux oncles à héritage : « Il s'est trouvé dans le cabinet d'une personne très curieuse, et très habile en chimie, une tasse qui venait des ambassadeurs de Siam, que l'on vit à Paris il y a dix-neuf ans. Ils l'avaient donnée comme un remède, dont ils se servaient utilement... Elle avait cela de particulier qu'elle était toujours couverte d'un peu de poussière jaunâtre... M. Homberg rompit un morceau de la tasse et le pulvérisa... » ; l'esprit de vin, au contact de cette poudre, prenait une teinte orangée. Homberg trempa son doigt dans la liqueur, « et en mit une goutte sur sa langue : il était midi ; il alla dîner. « Étant à table, sans avoir encore mangé, il commença à sentir des nausées, qui augmentèrent toujours, et enfin il vomit avec des efforts terribles ». Plus d'un mois il fut incommodé. « Il n'abandonna pas l'examen de la tasse. Il reconnut que c'était une espèce de réalgal, ou d'arsenic rouge, plus vif et plus caustique que le nôtre. Il y a beaucoup d'apparence que cette tasse était destinée au même usage que celles que nous faisons de régule d'antimoine, et qui donnent au vin, qui y a été quelque temps, la vertu de faire vomir. » Les émétiques sont des remèdes ; mais tout est dans la dose : « On sait que la dose des remèdes est beaucoup plus forte dans la zone torride... Le réalgal, qui, en la plus petite quantité qu'on le pût prendre, serait un poison infailible pour nous, peut n'être qu'un remède pour les Siamois » (1187). Donner une tasse de cette substance à un

(1187) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1703 (éd. 1720), pp. 51 et 52 (observation chimique).

ami, sans l'avertir, peut penser le lecteur, serait un curieux cadeau.

Des enfants sont entrés dans un jardin abandonné des environs de Paris : ils y ont mangé des fruits du *Solanum Belladonna* ou *Melanocerason* : « Peu de temps après ils eurent une fièvre violente, avec des convulsions et des battements de cœur terribles ; ils perdirent la connaissance des personnes, et tombèrent dans une entière aliénation d'esprit. Un petit garçon de quatre ans mourut le lendemain... » (1188). Un médecin de Toucy trouve dans un hameau toute une maisonnée, hors le père, atteinte d'une étrange maladie : « Une femme grosse de cinq mois, cinq garçons, dont le plus jeune avait deux ans, et le plus âgé dix-huit, et trois filles..., ou avaient perdu la parole et la connaissance, ou ne donnaient aucun signe de vie que par des hurlements, des convulsions, des contorsions horribles des membres. Si quelques-uns parlaient c'était pour prophétiser des malheurs. » Le médecin diagnostiqua l'empoisonnement, et découvrit des racines de jusquiame, qui avaient servi à préparer la soupe, mélangées à des racines de panets ordinaires (1189). Il n'y a certainement rien d'autre à en dire, lorsqu'on rédige un compte rendu scientifique, et Fontenelle ne dit rien.

Le public sait cependant que le secrétaire perpétuel de l'Académie ne croit pas beaucoup aux prophéties, ni non plus aux possessions démoniaques qui les simuleraient, et qui expliqueraient une prétendue prévision de l'avenir. Il s'intéresse, dit-on, en revanche, aux artifices que l'on prête aux démons, et que Van Dale rattache aux impostures des prêtres ; il connaît à coup sûr très bien les plus célèbres procès de sorcellerie de l'époque, lui qui se fait fort de distinguer, pour les mieux bafouer à la fois, les

(1188) *Id.*, *ibid.*, p. 56.

(1189) *Id.*, ann. 1737 (éd. 1740), p. 72 (observation botanique).

oracles, de la magie et de la sorcellerie, dont le démon se mêle ; il est aussi connaisseur en chimie et en poisons ; il a dû faire des rapprochements entre ce qu'on disait, naguère, et ce que la science explique peu à peu aujourd'hui. Le procès de Grandier par exemple, a été odieux, sa mort horrible ; on ne les a pas plus oubliés que l'on n'a oublié le cardinal de Richelieu, qui y eut part : tout le monde se souvient que les amis du supplicié jurèrent de le venger, et le vengèrent en sorciers, prédisant, à date fixe, la mort de ceux qui contribuèrent le plus à le faire condamner, le P. Lactance, le P. Tranquille, entre autres. Ils moururent dans d'étranges circonstances, dit-on, le P. Lactance « atteint de véritable folie, perdant tantôt la vue, tantôt la mémoire, tantôt la connaissance », souffrant « de maux de cœur » ; le P. Tranquille ne faisant que répéter « ah ! que je pâtis » ; il « se traînait par terre, criant, jurant, riant, tirant la langue, en endurant mille maux. Il perdait la mémoire en montant en chaire, poussait souvent des cris de douleur. Il finit par mourir, en accusant les magiciens de sa mort » (1190). Il n'eût pas pensé de même, s'il avait vécu en un temps plus éclairé, et avait su lire les *Oracles* et l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. Il aurait songé à quelque cuisine à la belladone ou à la jusquiame. Fontenelle va-t-il nous dire ce qu'on sait de certaines morts étranges ? Fontenelle ne dit rien.

Un jour il a parlé, lorsqu'il a prononcé l'*Éloge de Homberg*, mort en 1715 ; et il n'a rien dit. Il a conté la carrière, les voyages, les travaux du savant que le duc d'Orléans prit, en 1702, auprès de lui ; puis il a conclu sur la personne et le caractère du chimiste : « Une phi-

(1190) Cf. A. Masson, *La Sorcellerie et la science des poisons au XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1904, in-12, pp. 172 sq.

— Grandier fut supplicié le 8 août 1634. Sur le procès et les dessous de l'affaire cf. Leguë *Urbain Grandier et les possédés de Loudun*, Paris, Baschet 1880, grand in-8°.

losophie saine et paisible le disposait à recevoir sans trouble les différents événements de la vie... A cette tranquillité d'âme tiennent nécessairement la probité et la droiture : on est hors du tumulte des passions ; et, quiconque a le loisir de penser, ne voit rien de mieux à faire que d'être vertueux » (1191). Homberg a été honnête homme ; cela est dit du ton le plus égal ; la moindre allusion aux événements récents est absente ; fût-elle à double clef, elle serait une insolence et une sottise, à l'heure où le duc d'Orléans devient le Régent ; elle est absente ; mais le silence prend tout son sens des événements récents.

En un tout autre ordre d'idées, mais de façon très analogue, Fontenelle ne dit rien, ou presque rien, de certaines discussions, qui ont passionné ses contemporains ; il les connaît ; elles l'intéressent ; il y prend position ; sans rien dire. On a discuté, par exemple, et disputé, pendant des années sur la question des Cérémonies Chinoises. Les lettrés, disciples de Confucius, sont-ils ou non des athées ? Les honneurs rendus à la mémoire de Confucius, le culte des ancêtres, si répandu « à la Chine », sont-ils purement commémoratifs, ou impliquent-ils des croyances et des pratiques idolâtriques ? La question n'est pas de pure curiosité ; elle met aux prises des intérêts affrontés ; elle peut aussi être exploitée à des fins de propagande, car, dès qu'il y a des athées, et des athées assez sages, l'argument du consentement universel en faveur de l'existence de Dieu, et le rattachement nécessaire de la morale à la religion, sont plus ou moins compromis. Les Jésuites, solidement installés en Chine et grands convertisseurs, sont très jalouxés des autres missionnaires, Franciscains et Dominicains en particulier ; ceux-ci leur reprochent de se tailler la part trop belle, aux dépens de la religion qu'ils enseignent, de flatter les

(1191) *Éloge de Homberg*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 398.

athées et les idolâtres de la Chine, passant l'éponge sur des incroyances et des croyances également scandaleuses, pour arriver à leurs fins d'évangélisation rapide, et de domination. De 1670 à 1742 la querelle roule ; elle est au maximum aux environs de 1700. Devant les attaques de leurs rivaux, les PP. Le Tellier, Le Comte, Le Gobien, jettent feu et flamme ; la Sorbonne, en 1700, la Congrégation du Saint office, en 1704, censurent les Jésuites ; mais tandis que les *Lettres édifiantes* leur font une colossale réclame, racontent leurs travaux, et les vertus de leurs catéchumènes, le débat se poursuit (1192). Et Fontenelle ne dit rien.

Tant d'intérêts sont là en jeu, ceux des ennemis des Jésuites, ordres rivaux, jansénistes, gallicans, incrédules, ceux de leurs amis et de leur clientèle ecclésiastique ou laïque, en un temps où les confesseurs Jésuites du Roi savent être tout puissants ; tant d'influences peuvent agir, tant d'intrigues être nouées, en des sens si divers, qu'une mise au point, sous la plume d'un homme averti, aurait un immédiat succès. Fontenelle est l'ancien élève de ces pères, et l'ami de nombreux Jésuites (1193) ; il lit, très certainement, non seulement ce qu'ils publient, mais nombre de leurs lettres personnelles, celles que leurs missionnaires les plus cultivés adressent pour la renseigner à l'Académie des Sciences ; par ailleurs, il connaît les gens en place, sait le dernier état des cabales de la ville et de la Cour. A la date de 1700, Saint-Simon écrira : « Je me contenterai de dire ici que les livres que les PP. Tellier et Le Comte avaient publiés furent déferés à la Sorbonne par les missions étrangères, et qu'après un long et mûr examen ils furent fortement condamnés ; tellement que le Roi, alarmé que la conscience de Mme la

1192 (1192) Pour l'ensemble des faits cf. Martino, *L'Orient dans la littérature française au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1906, in-8°, pp. 105 sq.

1193 (1193) Voir plus haut, pp. 492 sq.

duchesse de Bourgogne ne fût entre les mains du P. Le Comte, qu'elle goûtait fort, et la Cour aussi, il le lui ôta... Cette affaire mortifia cruellement les Jésuites, d'autant plus que cette même affaire leur bâtaït mal à Rome, et remplit le P. Tellier d'une rage, qui devint bien funeste dans la suite » (1194). On pouvait se douter que Fontenelle n'avait pas de mortelles inquiétudes pour le salut de l'âme de Mme la duchesse de Bourgogne, aux environs de 1700 ; mais, sur l'ensemble de l'affaire, il était muet. Il était, de manière générale, on l'a vu, assez favorable à la politique religieuse et morale des Jésuites (1195) ; il était certainement aussi, nous le verrons (1196), enchanté de voir se développer leur propagande évangélisatrice, non sans arrière pensée ; mais avait-il vis-à-vis d'eux les mains liées ? Quoi des Chinois ? Quoi des athées ? Rien.

Il attend, et laisse peser son silence. A partir de 1709, le P. Le Tellier a sa revanche ; il est aux affaires ; le confesseur fait sentir son autorité, et Fontenelle en sait quelque chose ; il est en danger. Vers 1712, selon Duclos (1197), la famille royale, la duchesse de Bourgogne, Henri-Jules de Bourbon Condé, ont en horreur les confesseurs Jésuites ; on est forcé de vivre avec eux ; le Roi les impose ; mais, si l'on peut, on meurt avec d'autres. En 1715, le duc d'Orléans étant déclaré Régent de France, en dépit du duc Du Maine, du parti de la « vieille cour » et des Ultramontains, le règne du P. Le Tellier est fini. Fontenelle respire ; mais parle toujours peu. Dans son *Éloge de Malebranche*, mort le 13 octobre 1715, un souffle imperceptible passe. En 1708 Mgr l'évêque de Rosalie a pressé Malebranche d'écrire pour les Chinois ; il l'a fait, dans un petit dialogue, *l'Entretien d'un philosophe*

(1194) Saint-Simon, *Mémoires...*, Édition Boislile, t. VII, pp. 165 et 166.

(1195) Voir plus haut, p. 493.

(1196) Voir plus loin, pp. 666 sq.

(1197) Duclos, *Mémoires secrets...* (1712), t. I, pp. 82 sq.

chrétien et d'un philosophe chinois sur la nature de Dieu. Cet ouvrage ne paraissait pas devoir attirer de querelle au P. Malebranche, « à cause du grand éloignement des philosophes Chinois, seuls intéressés à cet ouvrage... Il lui en attira pourtant une, et ce fut avec les journalistes de Trévoux. Ils ne convinrent pas de l'athéisme qu'on attribuait aux lettrés de la Chine, mais le P. Malebranche soutint, par quantité de livres des missionnaires Jésuites, que cette accusation n'était que trop fondée » (1198). Il le soutint, lui, et non pas Fontenelle, muet toujours ; mais fort près de parler.

Fontenelle, se taisant, continue de se renseigner. En 1735, l'affaire n'est toujours pas réglée ; une bulle pontificale ne donnera définitivement tort aux Jésuites qu'en 1742 ; mais Fontenelle lit les *Lettres édifiantes*, fait son travail de secrétaire perpétuel, recueille tous les renseignements transmis directement par les Jésuites Sinologues sur toutes sortes de questions ; il est ainsi amené à essayer de définir les traits dominants de la mentalité Chinoise sous le rapport scientifique. Le « R. P. Parennin, Jésuite, célèbre missionnaire à la Chine, où il est depuis plus de trente ans », a déjà fourni des renseignements précieux à l'Académie. M. de Mairan en a pris occasion « pour lui écrire en son particulier ». Le P. Parennin a répondu, dans le 21^e recueil des *Lettres édifiantes et curieuses*, publié en 1734, par une lettre, datée de Pékin, du 11 août 1730. Mairan a répondu à cette lettre en 1732. Le secrétaire perpétuel estime que ces divers documents élucident un « article important ». La Chine « a une grande réputation d'être savante » ; les savants y sont honorés, depuis des milliers d'années ; une paix presque continuelle y règne, depuis le même temps ; on y éprouve le besoin de « régler les temps par des cycles » ; l'intérêt attaché à l'astrologie a dû pousser également

(1198) *Éloge de Malebranche*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, pp. 418 et 419.

à développer l'astronomie, qui réclame l'étude de la géométrie. « Une nation tant soit peu éclairée a une médecine, et, plus éclairée à un certain point, elle a une physique ». M. de Mairan a demandé comment, en dépit de tous ces préjugés favorables, il se pouvait faire que la science Chinoise fût encore très inférieure à la science européenne. Le P. Parennin excuse les Chinois, mais convient du fait. Il ne le rattache pas à la singularité de la langue et de l'écriture Chinoises, mais à la situation inférieure faite, à la Chine, aux mandarins des mathématiques par rapport aux autres mandarins lettrés, « qui sont des magistrats de judicature, ou de police » ; et encore au préjugé constant, en Chine, en faveur de l'antiquité, « fortifié dans tous les Chinois par tout l'art possible de l'éducation, et soutenu par l'attention continuelle du gouvernement ». L'astrologie se satisfait d'ailleurs de la plus mauvaise astronomie ; et quant à la mesure des temps, « il ne leur faut pas plus de précision que celle à laquelle ils sont accoutumés » ; ils laissent oisifs les instruments importés d'Europe, pendules et lunettes. Pour la médecine, ils ont des traditions « d'observations médicales et de remèdes, » qui leur réussissent assez bien ; les spéculations physiques dénuées d'« un usage sensible et prochain » leur paraîtraient inutiles. Concluons, dit Fontenelle, avec M. de Mairan, que « les Chinois n'ont point le génie d'invention » ; « il paraît en général que l'esprit de l'Orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qui se trouve établi ; moins avide de nouveautés que l'esprit de l'Occident » : on y gagne « un gouvernement plus uniforme », « des mœurs plus constantes » ; mais la vraie science progressive demande « une activité inquiète », « une sorte d'incapacité de se satisfaire » (1199). Fonte-

(1199) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1732 (éd. 1735), pp. 21 sq. (sans titre).

nelle, qui ne dit rien des cérémonies Chinoises, garde donc sa liberté d'esprit vis-à-vis des apologies de la Chine, singulièrement vis-à-vis de celles de ses anciens maîtres ; mais, pas plus qu'il ne croit qu'il n'y a point d'athées « à la Chine », et ailleurs, il n'admet, à la façon des Jésuites, que les cérémonies Chinoises soient exemptes de venin et de superstition ; il faut seulement bien regarder pour voir sa pensée, et on le lit avec attention, quand on le sait si capable de silence. Dans le passage même où il résume le P. Parennin, signalant chez les Chinois le respect de l'antiquité, il dit paisiblement : « On sait qu'ils rendent une espèce de culte à leurs ancêtres, et les sciences, telles que ces ancêtres les ont eues, sont par cela seul consacrées... » Il n'a rien dit, et on l'a compris (1200).

Pour la plupart des questions qui ont ému les esprits à son époque : discussion sur l'exégèse Biblique, quiétisme, jansénisme, tolérance religieuse, critique des abus, Fontenelle a dû procéder sensiblement de la même manière, en dépit de sa maîtrise dans l'art de la suggestion, en dépit des innombrables anecdotes, qu'il savait si bien conter : se taire beaucoup, laisser parler les faits qu'il exposait, écouter ses interlocuteurs, en les soutenant, ou en les abandonnant, d'un regard ou d'un demi-sourire.

(1200) *Id.*, *ibid.*, p. 23.

CHAPITRE III

L'utilisation de l'existant

Fontenelle n'a pas été seulement expert en propos négligents, évasifs, réticents, en suggestions perfides, en silences éloquentes ; il a pris des mesures très précises, et très efficaces, pour faire coopérer tous les défenseurs attitrés des vieilles idées à l'œuvre de destruction du système ancien, dont ils étaient les soutiens naturels et les bénéficiaires. Il n'était pas ami des solutions brutales ; mais il croyait aux glissements insensibles, qui mènent loin, et dont on ne s'avise que trop tard.

La première chose à faire était de mettre dans son jeu le Maître et ses représentants. Fontenelle paraît s'y être employé avec quelque fertilité d'esprit. On se souvient qu'il fut successivement en bons rapports avec La Reynie, avec d'Argenson, les deux lieutenants de police, et que tous deux, ce dernier plus encore, avaient l'oreille du Roi (1201). Le loyalisme du philosophe ne faisait donc pas question ; il était de famille ; on pouvait le rappeler au besoin. L'oncle avait servi le Roi, en faisant *la Devineresse*, le neveu avait suivi le bon chemin, avec moins de succès, avec *la Comète* ; il s'était rattrapé avec *les Oracles*, qui n'avaient fait que trop parler d'eux, mais dont on pouvait soutenir aussi qu'ils allaient dans le sens des intentions du monarque (1202). Quand la main était passée au Régent, il n'y avait rien eu de changé ;

(1201) Voir plus haut, pp. 448, 456 et p. 611.

(1202) *Id.*, pp. 448-454.

bien au contraire. On avait été l'ami du prince, de Dubois, puis de Fleury, qui tenait Louis XV. Thomas Corneille naguère avait été mobilisé pour écrire *la Devineresse* ; Fontenelle l'a été pour rédiger le manifeste de 1718, qui annonce à la France la guerre contre l'Espagne (1203) : il a aussi composé le discours de Dubois pour l'Assemblée du clergé de 1723 (1204) ; l'habile homme est très bien en cour.

Le loyalisme ne suffirait pas à protéger un sujet, qui parle librement parfois, fût-ce à mots couverts, et qui souvent se tait, avec trop d'artifices ; la plus élémentaire prudence, lorsqu'on peut être discuté, veut que l'on soit indispensable. Fontenelle l'est devenu ; cela a été son ambition ; après quoi, il n'a plus eu d'ambition. Il a très bien compris que les meilleurs artisans de la gloire du Roi ne pourraient être suspectés, s'ils étaient les authentiques constructeurs du siècle de Louis. Les fondations du Roi devaient perpétuer son nom ; Fontenelle s'est identifié à l'une d'elles, au point de n'en pouvoir être séparé. Dans l'Académie des Sciences il était chez le Roi, dans sa gloire, à l'abri de ses prises. Fontenelle était un esprit libre, il avait des vues longues. L'Académie devenait une place d'armes, où l'on pourrait tenir des années. On créerait peu à peu un public, qui réclamerait le résumé et le commentaire des travaux des savants ; on serait en liaison avec les savants étrangers ; la gloire du Roi, rayonnant au delà des frontières, l'enchaînerait un peu davantage. Fontenelle, ce faisant, ne trahissait pas ceux qui le protégeaient ; il faisait loyalement, consciencieusement, son métier de secrétaire perpétuel ; mais il voyait au delà ; l'auteur des *Oracles* rédigeait sans hâte l'histoire d'une « nature sans miracles » ; cela servirait bien, un jour, à dissoudre le système d'idées et de croyances,

(1203) Cf. d'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie Française morts depuis 1700 jusqu'en 1771...*, (art. sur Dubois), t. IV, pp. 292 et 293.

(1204) Voir plus haut, p. 544.

dont la société de son temps avait vécu ; il fallait, cependant, ne point être interrompu.

Au fil de son *Histoire de l'Académie*, lorsqu'il loue, en passant, Louis XIV, Colbert, Pontchartrain, l'abbé Bignon, le Régent, Dubois, ou, plus tard, Maurepas, Fontenelle fait sa cour ; mais il parle aussi presque toujours très sérieusement ; il est profondément reconnaissant à tous ceux qui favorisent les sciences, à ceux qui disent au public, avec l'autorité qui s'attache à leur situation, l'utilité spirituelle et matérielle de la science et des Académies. Il oublie d'ajouter que ceux qui les protègent ne voient pas toujours très bien quelles seront les dernières conséquences de la propagande qu'ils patronnent. On sait qu'il est partisan d'un pouvoir fort (1205), et demande surtout au despote d'être bien renseigné sur l'état du pays qu'il gouverne et sur les besoins réels de ses sujets. Il attend beaucoup du Roi et de ses commis ; mais il compte aussi sur eux pour mettre en mouvement tous les corps de l'État, le cas échéant, et même ceux dont on espérerait le moins des renseignements, si on les prévenait qu'ils travaillent selon les plans de celui qui veut les détruire. L'anticléricisme de Fontenelle est très net (1206) ; mais Fontenelle entend bien se servir du clergé pour préparer la suppression graduelle de l'état de choses qui a fait sa puissance. Les clercs peuvent donner des renseignements que les ignares ne sauraient fournir ; il faudrait les leur demander. Ils ont une hiérarchie, et Dieu sait si elle est respectable ; mais elle existe ; il faudrait en tirer parti ; les évêques feront marcher leurs curés ; il suffit d'adresser des directives aux évêques. Tout progrès de la science mine, un peu, la situation des prêtres ; mais le rapport est si vague, de l'établissement d'un fait, indifférent, à une critique de la superstition,

(1205) Voir plus haut, pp. 612 sq.

(1206) Voir plus haut, part. IV, chap III, chap. IV et chap. V.

qu'il passe inaperçu. Avant que les prêtres ne soient plus rien, il faut vivre avec eux en bonne intelligence, et employer leurs lumières. S'agit-il par exemple d'avoir de bonnes cartes, basé de toute sérieuse information sur l'état d'un pays ; il n'y aurait qu'à distribuer dans chaque ville « un châssis », canevas au centre duquel serait un point bien connu ; de ce centre partiraient des rayons, comprenant entre eux des angles égaux ; le « châssis » orienté, n'importe qui pourrait y porter les points saillants du terrain : « Un évêque, qui aurait quelque inclination pour les sciences, ferait lever de cette manière la carte de son pays par ses curés, qui à peine s'apercevraient eux-mêmes qu'ils feraient des opérations géométriques. Il y a quantité de choses très utiles, et quelquefois difficiles en apparence, qui s'exécuteraient presque d'elles-mêmes, si ceux qui sont en place voulaient bien y donner un premier mouvement » (1207).

Fontenelle n'attend pas moins des réguliers, et particulièrement de ses maîtres, les Jésuites. Il voit en eux des informateurs, et des propagateurs involontaires d'une vérité qui n'est pas la vérité chrétienne. Les missionnaires transmettent à l'Académie quantité d'observations intéressantes, de la Chine, de la Martinique, de Cayenne, de Saint-Domingue, de Pondichéry, d'Égypte, de l'Amérique méridionale, de partout. Il s'agit d'éclipses, de variations de la déclinaison, de renseignements cartographiques, d'animaux et de végétaux exotiques, de phénomènes volcaniques, de superstitions locales ; et le secrétaire perpétuel accueille avec joie toutes ces informations. A feuilleter les comptes rendus de Fontenelle, on s'aperçoit vite que ce sont les Jésuites qui fournissent le plus de renseignements ; il parlera par exemple quatre ou cinq fois du P. Feuillée, Minime, et,

(1207) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1707 (éd. 1730), p. 116 (sur une manière de lever la carte d'un pays).

dans le même temps une vingtaine de fois de divers pères Jésuites (1208). Cela s'explique, par ce que les pères sont un ordre puissant, nombreux, bien recruté, qui s'occupe d'enseignement, qui a en France ses observatoires, ses instruments, et dont les missionnaires partent bien préparés, bien équipés, et sont ravitaillés en temps utile. Mais cela tient surtout, on le voit vite aussi, à ce que l'ontenelle fonde sur eux de grandes espérances pour une œuvre bizarre qu'ils ne recherchent pas.

Fontenelle les présente comme les pionniers du progrès ; mais ses maîtres et lui n'entendent pas le progrès de la même manière. Ils voient, dans les sciences occidentales, un moyen de prouver aux populations arriérées, qu'ils évangélisent, la supériorité de l'ensemble de la culture qu'ils leur apportent ; mais la meilleure part de ces nouveautés, pour eux, est la foi chrétienne. Dans les pays, comme la Chine, où les lettrés, et les savants de toute espèce, sont en grande considération, les Jésuites savants peuvent, selon les circonstances, ou trouver un appui parmi les savants du lieu, qui ont plaisir à travailler avec des collègues plus habiles, ou, si la jalousie se met de la partie, prouver discrètement à l'Empereur qu'il est moins bien servi par ses fonctionnaires que par des étrangers, qui l'aiment, qui calculent pour lui plus exactement l'heure d'une éclipse, et lui fournissent de meilleures horloges. Pour leurs fins très pieuses, à l'étranger comme en France, ils savent s'insinuer dans les bonnes grâces des classes dirigeantes, et par là tenir le reste du pays. Ils ont aussi l'art des accommodements ; ils n'attaquent jamais une croyance ou une pratique de front, si cela n'est pas rigoureusement indispensable à leur mission ; ils froissent le moins possible les amours propres ; leur savoir, leurs manières, font à chacun d'eux une situation personnelle, qui peut les met-

tre à l'abri du danger le moment venu, et pour le plus grand profit de la religion qu'ils enseignent (1209).

Fontenelle pense, on l'imagine, un peu différemment. Il croit certainement leurs procédés de propagande plus efficaces que ceux des autres ordres ; il les tient très capables de conquérir le monde au christianisme ; mais il compte aussi sur eux pour déchristianiser la planète : ils auront remplacé les anciennes superstitions, en tout pays, par la foi chrétienne ; mais, à la manière dont ils l'enseignent, elle mourra, après avoir ménagé les transitions entre les croyances du passé et la foi rationnelle des temps futurs, que distribue l'Académie des Sciences. La morale chrétienne, telle qu'ils la comprennent en Europe, permet bien aussi à leurs élèves, un peu infidèles, de passer d'un idéal d'austérité, qui suppose l'amour exclusif de l'au-delà, à une conception intelligente et utilitaire de la vie présente ; grâce à eux, avec eux, malgré eux, cela se fait sans heurt ; ils ne nient pas les nécessités de la vie réelle ; ils sentent qu'une morale doit avoir quelque rapport avec la pratique effective ; et les faits, peu à peu, parlent d'eux-mêmes ; pourquoi n'en irait-il pas de même, ailleurs, pour les croyances ? L'essentiel est qu'ils colportent des faits bien établis, de bons instruments ; qu'ils donnent une idée, en tous lieux, de l'efficacité pratique d'une science réelle ; le poison rationnel, une fois déposé en bonne place, avec eux ou sans eux, fera son chemin ; une découverte en amène une autre ; on fait des réflexions ; l'esprit critique gagne du terrain ; et l'on se réveille du songe de l'ignorance et de la superstition.

Fontenelle accueille donc, avec une joie sans mélange, toutes les bonnes nouvelles qu'adressent à l'Académie les missionnaires de toute robe, les missionnaires de la science ; il est aussi le premier à souligner l'intérêt que

(1209) Cf. Martino, *op. cit.*, p. 124.

telle découverte scientifique présente pour la vraie religion, et sa diffusion dans le monde. Dès 1699 Fontenelle écrit : « On sait assez qu'il faut aller chercher dans le ciel les mesures de la Terre, et que la géographie dépend des observations astronomiques. Les PP. Jésuites en ont fait un grand nombre, dans les différents climats où ils sont répandus pour la propagation de la foi, et où souvent les mathématiques donnent une entrée plus facile au christianisme. » Le P. Gouye a ramassé ces observations qui provenaient, pour la Chine, des PP. de Fontenay, Le Comte, Bouvet, Gerbillon, Visselou ; du P. de Bèze, pour la Turquie et l'Arménie. Cela a permis de préciser les longitudes et latitudes d'un certain nombre de villes importantes (1210). Cela permet aussi de voir que Fontenelle est bien renseigné sur les moyens de la propagande des Jésuites. Il dira, de façon analogue, dans l'*Éloge de du Hamel*, en parlant de sa *Philosophia vetus et nova*, qui essaie de concilier la scolastique et le savoir réel, acquis dans les conférences académiques : « l'École y est ménagée, mais l'Académie y domine. Du Hamel y a répandu tout ce qu'il avait puisé dans les conférences académiques, expériences, découvertes, conjectures... Plusieurs années après la publication de ce livre, des missionnaires, qui l'avaient porté aux Indes Orientales, écrivirent qu'ils y enseignaient cette philosophie avec beaucoup de succès, principalement la physique, qui est, des quatre parties du cours entier, celle où l'Académie et les modernes ont le plus de part... Le P. Bouvet, Jésuite et fameux missionnaire de la Chine, a écrit que, quand ses confrères et lui voulurent faire en langue tartare une philosophie pour l'Empereur de ce grand État, et le disposer par là aux vérités de l'Évangile, une des principales sources où ils puisèrent fut la *Philosophie ancienne*

(1210) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1699 (éd. 1732), pp. 82 sq. (géographie).

et moderne de du Hamel » (1211). Les Jésuites ont toujours mieux aimé s'adresser au maître qu'à des intercesseurs ; ils ont bien raison, et la science s'en trouve bien. Du Hamel est mort en 1706. Malebranche en 1715. et l'*Éloge de Malebranche* répète, avant d'en venir au différend entre les Jésuites et lui, touchant les athées de la Chine : « Un missionnaire Jésuite écrivit même à ceux de France qu'ils n'envoyassent à la Chine que des gens qui sussent les mathématiques et les ouvrages du P. Malebranche » (1212). Fontenelle est décidément très préoccupé des progrès de la religion par le moyen des mathématiques et de la physique.

Dès 1698, il avait pu lire, dans le P. Le Gobien, le propre texte d'un arrêt de la Cour Souveraine des Rites, du 20 mars 1692 ; cette pièce récapitulait, pour l'édification de l'empereur Khang-Hi, et sur sa demande, les services rendus par les missionnaires, avant de conclure à la liberté du culte chrétien dans l'Empire. Les lignes suivantes devaient amuser Fontenelle : « Ils ont présentement l'Intendance de l'Astronomie et du Tribunal des Mathématiques. Ils se sont appliqués avec beaucoup de soin à faire des machines de guerre, et à faire fondre des canons, dont on s'est servi dans les dernières guerres civiles. Quand on les a envoyés à Nipchou, avec nos ambassadeurs, pour y traiter de la paix avec les Moscovites, ils ont trouvé moyen de faire réussir cette négociation : enfin ils ont rendu de grands services à l'Empire » (1213). Avec de si habiles gens la science est en bonnes mains ; souhaitons seulement longue vie à l'Empereur.

En 1718 le ciel est toujours serein. Comme nous

(1211) *Éloge de du Hamel*, ap. *Œuvres*., éd. Bastien, t. VI, pp. 167 et 168.

(1212) *Éloge de Malebranche*, *ibid.*, p. 418.

(1213) *Histoire de l'Édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne. Avec un éclaircissement sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts*, par le P. Charles le Gobien, de la Compagnie de Jésus ». Paris, Anisson, 1658, in-12, pp. 183 sq.

l'apprennent, en 1713, les *Lettres édifiantes et curieuses* des missionnaires Jésuites. « recueil véritablement digne de son titre », le P. Jartoux, missionnaire « à la Chine », a été, en 1709, envoyé par l'Empereur dans la « Tartarie sujette à sa domination » pour en dresser la carte. Il a vu là dix mille Tartares occupés à recueillir le Gin-Seng, plante merveilleusement estimée « à la Chine ». Le P. Joseph-François Lafitau, jésuite missionnaire des Iroquois du Sault Saint-Louis, averti par la lettre du P. Jartoux, s'est « mis à chercher le Gin-Seng dans les forêts de Canada ». Il a cru l'avoir trouvé. On a discuté la chose. Le P. Lafitau, de passage à Paris, a soutenu son opinion dans un opuscule, publié en 1718, et dédié à S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, Régent. Le petit livre a été distribué à l'Académie. M. Vaillant range la plante sous un nouveau genre. Voilà « une nouvelle plante précieuse dont la médecine est enrichie ». En même temps a disparu un préjugé, car, en 1697, M. Bourdelin avait lu un mémoire, à lui communiqué sur le Gin-Seng, « qui portait que les Chinois lui donnent le nom de Simple Spiritueux, d'Esprit Pur de la Terre, de Recette d'Immortalité, et d'autres expressions orientales, que les occidentaux ne laissent pas d'imiter dans les occasions » (1214). Les Jésuites rendent de grands services ; leur ruine serait un désastre ; et, fort sincèrement, Fontenelle est très peiné, pour l'avenir de la science, quand meurt en 1722 l'Empereur Khang-Hi, leur protecteur. En même temps qu'il raconte comment « l'Académie a l'obligation au P. Parennin d'avoir porté son nom jusqu'à l'Empereur de la Chine, dans toutes les occasions qu'il trouvait de faire valoir ses travaux et ses découvertes », il pousse le cri d'alarme, que nous avons noté plus haut, en parlant des vicissitudes du progrès : peut-être « toutes les sciences

(1214) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1718, (éd. 1741), pp. 41-45, (sur le Gin-Seng).

Européennes vont être étouffées à la Chine » (1215).

Fontenelle, avec le Roi, et les gens en place, avec les défenseurs naturels de la religion et de la morale traditionnelles, met encore dans son jeu les privilégiés de tout ordre. Il le peut, parce qu'ils sont les seuls, ou presque, à avoir des loisirs, à fréquenter les salons, à être les esclaves de la mode. Les femmes sont ici toutes puissantes, et Fontenelle a toujours su se pousser auprès d'elles. Ni sur elles, ni sur les Grands il n'a, on l'a vu (1216), d'illusions ; mais elles lui plaisent, et il leur plaît. Il les met, en quelques mots, au courant de questions difficiles ; il ne s'étonne d'aucune ignorance : il doit avoir le sang froid nécessaire pour ne pas sourire lorsqu'on lui explique ce qu'il a enseigné. Par les femmes, il est à la mode ; par lui les sciences le sont chaque jour davantage. Il était de bon ton de ne rien savoir, ou de tout savoir sans avoir rien appris ; il le devient, par lui un peu, de savoir distinguer un fait bien établi d'une rêverie. Fontenelle n'a fait là qu'amplifier un mouvement d'idées qu'il n'a pas créé ; il savait dès longtemps le succès mondain des conférences scientifiques des années 1680 (1217) ; mais il a vu tout le parti que l'on pouvait tirer, en ces matières, de l'esprit de domination féminin, dont il s'amusait, en le subissant, avec des réserves discrètes (1218). Si l'engouement de la science gagne les femmes, le succès est assuré ; et elles ont des dispositions à y être gagnées. L'*Éloge de Carré*, qui les conquiert à la philosophie de Malebranche, indique indirectement les raisons, qui les font aptes à lancer des idées nouvelles, si elles ont été dûment sermonées : « En général il faisait cas de l'esprit des femmes, même par rapport à la philosophie ; soit qu'il les trouvât plus

(1215) *Id.*, ann. 1726, (éd. 1728), pp. 18 et 20 (sans titre).

(1216) Voir plus haut, pp. 568 sq.

(1217) Voir plus haut, pp. 499 sq.

(1218) Voir plus haut, pp. 520, 521, 561-562.

dociles, parce qu'elles n'étaient prévenues d'aucunes idées contraires... soit qu'il fût plus content de leur attachement pour ce qu'elles avaient une fois embrassé ; soit, enfin, que ce fonds d'inclination qu'on a pour elles agit en lui, sans qu'il s'en aperçût, et les lui fit paraître plus philosophes... » (1219). La louange est ici, comme il arrive, voisine de l'épigramme, mais ce sont bien là les ressorts que fait jouer Fontenelle : les gens d'esprit auront honte de ne pas briller devant de beaux yeux ; mais le moyen, si Fontenelle est le directeur spirituel de ces aimables cervelles ? Il faudra bien lire les *Mondes*, les *Oracles*, l'*Histoire de l'Académie* et relire, après les avoir entendus, les *Éloges*. L'esprit critique fera son chemin ; les croyances, tout doucement, s'en iront.

Fontenelle a passé en revue toutes les forces de conservation de la société de son temps ; il les a acceptées ; il s'est lié à elles ; il a transformé les défenseurs attitrés du passé un peu en ses complices ; il a fait dévier, très légèrement, la vieille machine de sa ligne ; cela ira loin avec le temps.

(1219) *Éloge de Carré*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, p. 302.

CHAPITRE IV

Le remplacement des préjugés détruits par la critique

Fontenelle a compris que les préjugés, détruits par la critique, renaissent irrésistiblement, si rien ne vient remplir la place, assurer la fonction vitale, qui était la leur, en dépit de leur stupidité. Il s'est donc employé de son mieux à substituer un équivalent de sa façon à toutes les idées qu'il prétendait ruiner. Il savait encore qu'on avance assez peu, à combattre des symptômes ; il vaut mieux directement traiter la maladie. De là son peu de goût pour les polémiques, qui ne servent à rien, pour les réfutations et répliques, qui laissent les adversaires aigris sur leurs positions, et, bien vivantes, d'authentiques sottises. Il aimait mieux qu'un jour on trouvât vieillies, étrangement désuètes, des opinions pour lesquelles on aurait, autrefois, combattu ; et cela, parce qu'il aurait, sans crise, contribué à créer un nouvel état des esprits, de nouveaux intérêts, qui feraient pâlir les anciens.

Dès le temps des *Dialogues des Morts*, il n'ignorait pas que les hommes ont, pour la plupart, l'horrible manie de la certitude ; il ne leur en voulait pas de trouver l'état de doute insupportable, alors qu'il le tenait si convenable au sage ; mais cela faisait pour lui grande difficulté : il fallait leur donner un substitut de ces assurances que fournissait, avec roideur, la vérité chrétienne, dans la pratique, dans la croyance. La morale, appuyée au dogme, paraissait bien solide ; mais, à condition de montrer, en

matière de pratique, des évidences assez grosses, à condition aussi de les adosser à une science assez bien établie, dont elles seraient des applications palpables, la science ferait, de plus en plus, figure de religion, pour le peuple ; elle serait, cependant, l'occasion d'exercices spirituels pour les habiles. L'idée de l'utilité est, à cause de cela, l'une de celles sur lesquelles insiste avec prédilection Fontenelle, quel que soit le sujet sur lequel il écrive : ce que les hommes ont goûté avec intérêt est bien près d'être recherché par eux par intérêt ; qui leur parle de leurs intérêts les intéresse ; le bonheur est peut-être à portée de la main ; il faudrait le chercher sur la terre avant de rêver de l'au-delà et de ses hasards ; mais ceux même qui croient, ou qui pensent croire, ne vivent pas au désert : ils ont à concilier leurs intérêts, au moins en ce monde-ci, tant bien que mal, avec ceux d'autres hommes ; l'utilité individuelle, le concert des intérêts individuels, le bon ordre et la prospérité sociale, se confondent, même si la rallonge de l'au-delà vient compléter, pour quelques-uns, le bonheur de la vie. L'utile, voilà bien la notion confuse et multiforme qu'il faut montrer aux hommes, pour leur donner le sentiment qu'ils voient avec la dernière évidence ce qui est en question, et qu'ils ont compétence pour en juger. On sait de reste (1220), quelles multiples réserves fait Fontenelle sur la capacité des hommes à atteindre au bonheur, sur la nature et l'existence du progrès, lorsqu'il laisse entrevoir sa dernière pensée ; mais il tait ces perplexités du sage, lorsqu'il tient pour accordé qu'il ferait meilleur vivre sous les lois d'un despote bien informé (1221), que dans un pays où l'on ne possède pas de bons dénombrements des habitants, des produits du sol, des moyens de communication ; lorsqu'en disciple de Colbert il convie dis-

(1220) Voir plus haut, Part. II, chap. II, et Part. V, chap. II.

(1221) Voir plus haut, pp. 618 sq.

crètement les hommes à être heureux par leur travail, dans un état florissant par l'agriculture, le commerce, l'industrie, les lettres et les arts ; où l'on ait bonne justice et impôt bien assis. Alors la tâche lui est facile de montrer que la science, la science de l'Académie des Sciences, institution du Roi, et de Colbert, permet, et permettra de plus en plus, que s'appuie sur elle la morale utilitaire qui concilie les intérêts, en en satisfaisant chaque jour de plus divers.

Fontenelle n'a pas manqué à cette tâche. Le titre seul de la préface de son *Histoire de l'Académie des Sciences* depuis le renouvellement de 1699 est significatif à cet égard : *Préface sur l'utilité des Mathématiques et de la Physique et sur les travaux de l'Académie des Sciences*. « L'utilité des mathématiques et de la physique, dit-il, quoiqu'à la vérité assez obscure, n'en est... pas moins réelle » ; et une grande part de son activité s'emploie à manifester aux yeux des moins compétents cette obscure utilité. Il le fait dans cette préface même, il le fait à cent reprises différentes dans toute son *Histoire de l'Académie*. « On traite volontiers d'inutile ce qu'on ne sait point » ; mais la géométrie « et surtout l'algèbre sont la clef de toutes les recherches que l'on peut faire sur la grandeur » ; si elles s'occupent de rapports purement abstraits, ceux-ci se peuvent rencontrer dans des réalités concrètes ; cela arrive dans « les mathématiques mixtes qui descendent à la matière » ; telles sont la théorie du mouvement des astres, des forces mouvantes, de la marche des rayons lumineux au travers des différents milieux, des vibrations des cordes ; et toutes les études des « rapports particuliers des grandeurs sensibles vont d'autant plus loin et plus sûrement que l'art de découvrir des rapports en général est plus parfait ». Sans mathématiques point d'optique, sans optique pas d'astronomie, et, sans l'astronomie point de cartes justes et de navigations assurées. « N'y eût-il dans l'astronomie d'autre

utilité que celle qui se tire des satellites de Jupiter, elle justifierait suffisamment ces calculs immenses, ces observations si assidues et si scrupuleuses, ce grand appareil d'instruments travaillés avec tant de soin, ce bâtiments superbe uniquement élevé pour l'usage de cette science ». Des connaissances géométriques permettent des nivellements rapides et exacts; cela donne « une plus grande facilité de conduire des rivières, de tirer des canaux et d'établir des navigations nouvelles ». « L'anatomie... n'a pu devenir plus exacte sans rendre la chirurgie beaucoup plus sûre dans ses opérations ». La chimie et la botanique, avec l'anatomie, intéressent directement la vie humaine : « On voit assez combien il est important de connaître exactement le corps humain et les remèdes que l'on peut tirer des minéraux et des plantes . A elles trois, elles constituent la physique particulière et l'on sait bien que toutes les techniques qui servent la vie humaine, tous les arts, « dépendent les uns de la physique, les autres des mathématiques ». On le sait, ou plutôt, en dehors de quelques gens, le public l'ignore, et Fontenelle s'évertuera à le lui faire voir (1222).

Il ne montrera pas seulement que l'application dérive de la connaissance, mais il insistera sur les étroits rapports que soutiennent entre eux les arts utiles et le savoir théorique. Les premiers sont nés avant la science; ils sont, chez l'homme, l'équivalent des instincts animaux, à cette réserve près qu'ils se rattachent non à une structure uniforme dans l'espèce, mais à des initiatives individuelles, qui nous sont masquées par l'obscurité de l'inventeur et la longueur du temps. Mais les premiers nés de l'activité humaine ne sont pas ses fils les plus beaux; les arts empiriques ont tout à gagner à être pensés, après avoir été vécus. Trouvés au terme de tâtonnements sans nombre, ils fournissent des solutions

(1222) *Préface sur l'utilité...*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, pp. 59 sq.

réelles à des difficultés réelles ; mais ils ignorent l'économie des moyens ; l'idée de rendement leur est étrangère. Ils ne constituent pas non plus des méthodes générales, mais sont des tours de main, liés à des conditions fixes, sous peine d'échec. Les savants, de leur côté, ont beaucoup à apprendre des artisans. Avec le maniement direct des matériaux, leur sont dévoilées les recettes qui ont fait leurs preuves, les propriétés qu'une longue intimité avec les diverses substances et les forces concrètes peut seule révéler : il leur appartient d'inventorier, décrire, expliquer s'il se peut, calculer et prévoir. Par la réaction du savoir sur les routines, l'efficacité de l'effort humain est alors indéfiniment accrue.

« Apparemment l'expérience de ceux qui ont inventé les moulins à vent leur aura fait trouver cet angle l'angle qui mesure l'obliquité des ailes à l'égard de leur axe après avoir longtemps tâtonné ; mais, comme l'expérience apprend aussi que ces pratiques, communes et grossières, ne sont nullement infailibles... il est bon de les examiner par la géométrie, et de s'assurer que ce qu'on fait est ce qu'il y a de mieux à faire » (1223). « Nous sommes dans un siècle où les arts cherchent à profiter des nouvelles lumières de la philosophie » (1224). M. de La Hire, dans son *Traité de Mécanique* de 1695, a calculé les conditions d'équilibre d'une voûte circulaire. En 1704 M. Parent a cherché quelle serait la courbure extérieure, ou extrados, d'une voûte, dont l'intrados serait circulaire, et les voussoirs en équilibre selon les règles de M. de La Hire. Il a déterminé la grandeur des poussées latérales : « On savait seulement que cet effort était très grand, et on y opposait de grosses masses de pierre, ou culées, plutôt trop fortes que trop faibles ; mais on ne savait point

(1223) *Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1701 (éd. 1743), p. 140 (sur la position de l'axe des moulins à vent à l'égard du vent).

(1224) *Id.*, ann. 1702 (éd. 1743), p. 126 (sur la force nécessaire pour remonter les bateaux).

précisément où il s'en fallait tenir ; on pourra le savoir présentement ; les arts se sentent toujours du progrès de la géométrie » (1225). « Les ouvriers n'inventent rien, à moins qu'ils ne soient des génies rares ; ce sont des espèces d'automates, montés pour une certaine suite de mouvements ; mais un physicien habile, qui les voit faire, et qui sait les regarder comme il faut, ne peut guère manquer d'inventer ». M. de Réaumur étudie « les arts que l'Académie a entrepris de décrire » et, en particulier, les arts du fer ; en 1722 paraît son livre intitulé *L'art de convertir le fer forgé en acier et l'art d'adoucir le fer fondu, ou de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis que le fer forgé*. Veut-on avoir une « idée de l'épargne que les deux arts de M. de Réaumur peuvent valoir au public » ? Le fer vaut 3 sols la livre, les aciers fins 18 à 20 sols ; « le fer, converti en acier par sa méthode, ne lui revient qu'à 4 sols ». Le très beau marteau en fer forgé de la porte de l'hôtel de la Ferté, rue de Richelieu, a coûté 700 livres. « M. de Réaumur en a fait pour 25 livres un tout pareil de fer fondu. Les arts y gagneront toujours, en toutes manières, quand la philosophie ne dédaignera pas de s'y appliquer ; et elle trouvera qu'ils le méritaient plus qu'elle ne pensait peut-être elle-même » (1226). Descartes, avec beaucoup d'autres depuis Bacon, était très soucieux, lui aussi, d'une science réelle, ami des « raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir, bientôt après, s'il a mal jugé » ; il préférerait la fréquentation des artisans et des ingénieurs à celle d'un « homme de lettres » dont les spéculations « ne produisent aucun effet » (1227). Entre lui et les Encyclopédistes, qui décriront tout au long les techniques, Fontenelle insiste sur l'importance des arts,

(1225) *Id.*, ann. 1704 (éd. 1722), p. 96 (sur la figure de l'extrados d'une voûte circulaire, dont tous les voussoirs sont en équilibre entre eux)

(1226) *Id.*, ann. 1722 (éd. 1724), pp. 45 et 55 (sans titre).

(1227) Descartes, *Méthode*, texte et commentaire par E. Gilson, pp. 9 et 10, et commentaire à pp. 9 et 10.

et y trouve l'occasion de mener pour la science une active propagande. Il ne fait, là encore, que suivre une impulsion, qui émana naguère du Roi et de Colbert ; la science de l'Académie doit être utile à la prospérité du royaume comme à la gloire du Roi. On sait d'ailleurs que l'habile homme a toujours su, sans les trahir, faire servir les volontés des autres à ses propres fins.

Si cependant on ne détruit que ce que l'on remplace, le seul espoir d'une amélioration continue des conditions matérielles de la vie ne suffira pas à piper tous les esprits. Les jouissances des sens ne sont pas tout. L'ancien système des croyances, en même temps que la vie et les conduites, organisait les pensées. Il faut un substitut à ces utilités spirituelles. La même *Préface*, qui insiste sur l'utilité des mathématiques et de la physique, n'a garde d'oublier que les utilités les moins visibles ne sont pas pour cela méprisables. Fontenelle s'excuse presque de les signaler, mais c'est là sa manière de les mettre en vedette : « Il est toujours utile de penser juste même sur des sujets inutiles ». A réfléchir sur les nombres et les lignes on prend un certain goût de la vérité : on y gagne un art d'en suivre le fil dans les questions les plus compliquées ; il devient un instinct. Cela sert après cela en de toutes autres matières. Et encore le jeu même de la pensée est d'une utilité philosophique, si « l'esprit a ses besoins, et peut-être aussi étendus que ceux du corps ». Si même les mathématiques et la physique ont « des endroits qui ne sont que curieux », elles nous manifestent que les « vues de l'esprit humain sont presque infinies, et (que) la nature l'est véritablement ». La pensée y suit et y démêle « les traces de l'intelligence et de la sagesse infinie qui a tout produit » ; en ce sens elle s'élève, dans la véritable physique, « jusqu'à devenir une espèce de théologie » (1228).

(1228) *Préface sur l'utilité...*, ap. *Œuvres...*, éd. Bastien, t. VI, pp. 67, 68 et 70.

Il y a bien (on le comprend après ce qui a été dit du « Dieu » de Fontenelle) (1229) quelques précautions à prendre pour interpréter correctement les pensées, et arrière-pensées, que suggère la fin de ce couplet. Mais à accepter les propos de Fontenelle en leur sens littéral, ils sont un excellent moyen de propagande pour l'œuvre du philosophe. Qui lira l'*Histoire de l'Académie*, avec ses *Préfaces* et ses *Éloges*, n'apprendra pas seulement mille choses utiles, il apprendra, autant que l'homme en est susceptible, à penser. Il n'est cependant pas sûr qu'il sorte de cette lecture tout à fait dans l'état d'esprit du croyant ordinaire, pour qui les cieux chantent la gloire de Dieu. Si l'on se souvient que, des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* à la *Théorie des tourbillons Cartésiens*, en traversant quarante-deux tomes de l'*Histoire de l'Académie*, Fontenelle a soutenu, comme il l'a fait, la conception de la « nature sans miracles » (1230) ; si l'on songe qu'il a ruiné le faux merveilleux sous toutes ses formes, appris à l'esprit que le merveilleux vrai du réel est plus vaste que toutes les imaginations, y compris les plus superstitieuses, enchaîné tous les faits, et l'homme même, dans un déterminisme sans lacunes, on conviendra que l'impression dominante est celle d'un inflexible mécanisme, qui ne conduit qu'à un Dieu fort lointain. Ce qui est tout proche au contraire c'est la Nature, tandis que l'intérêt pour le surnaturel est en train de passer. Et si l'on a eu, par surcroît, le malheur de lire les *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, en les rapprochant de certains passages des *Éloges* (1231), les *Oracles*, l'essai sur l'*Origine des Fables*, le petit *Traité de la liberté*, et quelques irrévérencieux écrits anonymes, le Dieu lointain sera devenu un Dieu sans attributs,

(1229) Voir plus haut, Part. IV.

(1230) Voir plus haut, Part. III, chap. II, chap. III, chap. IV.

(1231) Voir plus haut, Part. IV, chap. II.

reconnaissable seulement à l'anticléricalisme de ses adeptes (1232).

Fontenelle a fait là quelque chose d'analogue à ce que fit Lucrèce, lorsqu'à la suite d'Épicure il voulut chasser les vaines terreurs ; il a donné à ses contemporains un système complet de pensées, qui pût en remplacer un autre ; comme lui, il s'est souvent contenté d'explications, qui paraissent vagues ou conjecturales ; l'essentiel est de familiariser les esprits avec un type d'explication qui rejette, comme impensable, toute intervention surnaturelle. Son mécanisme, avec les démons, exorcise le Dieu des chrétiens ; il importe peu après cela que, dans certains cas il n'ait guère qu'une valeur symbolique (1233). Il est, en revanche, de très grande importance que la science soit aimée, et même de ceux qui ne la comprennent pas complètement ; un peu comme une religion est aimée de ses fidèles. Le sage fera ses réserves ; le peuple a besoin de croire, et le peuple est partout où n'est pas la sagesse. Les titres en imposent toujours ; il faudrait donc remplacer les anciennes aristocraties par une aristocratie des compétences et que le peuple la regardât avec vénération. Les fragments de la *République* de Fontenelle ont montré (1234) que cela ne se ferait, si cela se produit jamais, que dans un assez long temps. En attendant, Fontenelle prépare la voie en rendant les savants estimables. Par ses *Éloges*, par ses propos dans les salons, par les compte-rendus annuels de leur activité, il les montre esprits de qualité, et il a l'art d'empêcher que s'en offusquent les gens de qualité. Il opère ainsi paisiblement la révision et le reclassement des anciennes valeurs. Un nouveau monde d'idées, une nouvelle hiérarchie des hommes et des occupations se substitue, insensiblement, à celle qui semble encore incontestée.

(1232) Voir plus haut, pp. 407 et 408.

(1233) Voir plus haut, pp. 221 sq.

(1234) Voir plus haut, pp. 622-630.

CHAPITRE V

L'action de présence

Fontenelle, enfin, il le faut répéter, eut le rare mérite de vivre cent ans, et ce moyen de propagande n'est pas négligeable. On rencontrait partout le philosophe (1235) ; on le savait rattaché par des relations officielles, des rapports d'amitié, ou des liens plus obscurs, à un monde de gens très variés, hommes et femmes, de haute situation, de savoir, d'expérience, et de ressources ; son encyclopédisme se doublait de la connaissance des grandes et des petites affaires ; il devait agir étrangement du seul fait qu'il était là. Quand on a dit ses écrits, ses conversations (1236), ses suggestions, ses silences, il reste que le principal devait être sa présence : on venait penser devant lui ; il était un témoin inestimable. Qu'il parlât ou qu'il se tût, on se sentait, soi et ses idées, exactement estimé à la mesure d'une sagesse accueillante, informée, discrète, imperturbable. Des évidences, des préjugés, devaient, lorsqu'on les développait devant lui, sans qu'il dît mot, se révéler inconsistants ; et toutes les hardiesses sembler possibles devant une intelligence si ouverte vers l'avenir ; puis, les enthousiasmes paraître ridicules, et les certitudes, même les plus modernes, angoissantes, sous ces regards aimables et impitoyables.

Fontenelle a accueilli en lui toutes les connaissances, toutes les influences ; il a simplement laissé, en toute

(1235) Voir plus haut, Part. V, chap. I.

(1236) Voir plus haut, Part. V, chap. I.

sérénité, chaque affirmation peser en son esprit son juste poids ; il est apparu à ses contemporains comme une énigme, parce qu'il les transformait, sans qu'ils pussent rendre compte de cette force étrange, et toute intérieure, qui laisse le visage et les yeux immobiles : le calme sourire de la raison.

CONCLUSION

Chacune des parties du présent travail est enchaînée aux précédentes et apporte avec elle, et pour ce qui la précède, ses conclusions. Il reste donc seulement à donner une impression dernière. Nous avons essayé de montrer ce qu'était la philosophie de Fontenelle, et le genre d'importance qu'elle pouvait avoir en son temps. Nous ne doutons pas que, même après cela, il ne soit possible de soutenir que cette philosophie, Fontenelle ne l'a pas écrite, et que, par suite, il est conjectural de la lui prêter. Les textes de Fontenelle, cependant se répondent de telle sorte, et ceci n'est pas une conjecture, qu'il est bien difficile de tenir pour un hasard de semblables concordances. Nous nous sommes bornés à les souligner, et l'ensemble est apparu, cohérent et dangereux. Il n'en faut pas davantage pour expliquer que Fontenelle n'ait pas trouvé le temps d'organiser sur le papier ce qui paraît l'avoir été très clairement dans sa tête.

Le système, car système il y eut, était l'image même de celui en lequel il habitait : inflexible et souple, d'articulations nettes, d'applications nuancées. Tout s'y tenait, par la raison du maître, sans crainte des conséquences les plus extrêmes ; tout y était décisif et tranchant ; mais tout, aussi, y était en suspens devant un esprit qui se juge, et reste libre vis-à-vis de lui-même. On peut contester l'originalité de tel ou tel des éléments de cette philosophie. Nous avons cité quelques sources ; il y en a beaucoup d'autres, très probablement. Mais le faisceau de ces idées, qui couvrait l'ensemble des préoccupations théoriques et pratiques que l'on a vues, joint à cet art de jouer avec ses propres cer-

titudes, était original ; et les contemporains l'ont senti, car ils ne pouvaient considérer l'homme sans admiration, sans étonnement, sans perplexité.

Fontenelle a été un philosophe parce qu'il a adoré la pensée ; Fontenelle a été un sage, parce qu'il a su ce dont les hommes étaient capables, même après avoir été éclairés des rayons de la véritable philosophie. Sans illusions, sans amertume, il a aimé profondément la vérité. Cela ne paraissait pas avoir été jusqu'ici mis suffisamment en lumière ; et cela expliquera que l'on n'ait voulu rassembler dans cette urne chétive les cendres de cet impie qu'avec des mains pieuses.

VU le 7 juillet 1931,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS ET DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

Abdolonime :	Algonquins :	Antoine (Saint) :
639.	159.	512.
Ablancourt :	Allemagne :	Antonins :
636.	350, 351.	443.
Achéron :	Alphandéry :	Apicius :
129.	113, 114, 115.	58.
Achy (M ^{lle} d') :	Americains :	Apollon :
13.	129.	433, 437, 445.
Acosta (le P. Joseph) :	Amérique :	Apollonius de Tyane :
174.	53, 114, 165, 187.	443.
Adam :	190, 666.	Apollonius Myndien :
294, 295, 648.	Amontons :	585.
Adrien :	235, 397, 509.	Apôtres (les) :
437, 443.	Amphiaraus :	421, 427.
Agathon :	437, 441.	Arabes :
637.	Anacréon :	126, 166, 168, 169,
Agreskoué :	47, 48, 523.	170, 171, 172, 173,
160.	Anaximandre :	442.
Agueys (des) (Le Ha-	377.	Arcades (Arcadiens) :
guais) :	Anaximènes :	590.
13.	377.	Arcadie :
Aissé :	Andler :	589, 594, 596, 607.
530, 531.	26.	Archimède :
Alari :	André (le P.) :	585.
522.	150.	Arétin :
Alaric :	Anet (chateau) :	43.
444.	555.	Argenson (d') (L ^t de
Albert Frédéric de	Angennes (Julie d') :	police) :
Brandebourg :	118.	456, 549, 550, 551,
49, 61.	Angleterre :	611, 612, 613, 652,
Alceste :	252, 326.	663.
490.	Anne de Bretagne :	Argenson (marquis d') :
Alcobaca (Diego d') :	569, 605.	522.
174.	Anselme :	Argent (rivière) :
Alexandre (Le Grand) :	27, 45, 59, 567.	595.
41, 42, 47, 365, 437,	Antilles :	Argental (d') :
439, 445, 638.	532.	543, 557.
Alexandre (pseudo-	Antinous :	Argo :
mantis) :	437.	359.
440.	Antium :	Aristophane :
	441.	360, 367, 437.

- | | | |
|------------------------|-------------------------|-------------------------------|
| Aristote : | Barbe Plomberge : | Bernard (M ^{lle}) : |
| 47, 48, 134, 310, 383, | 54, 610. | 14, 520. |
| 384, 406, 603. | Barberini : | Bernardin de Saint- |
| Arménie : | 499. | Pierre : |
| 669. | Barbier de Montault : | 71. |
| Arméniens : | 412. | Bernier : |
| 178. | Bacon (Fr.) : | 172, 330, 498, 499, |
| Arnauld : | 580, 679. | 553. |
| 72. | Bacon (Roger) : | Bernouilli (Jacques) : |
| Artémise : | 580. | 240, 509. |
| 55, 569. | Basnage (les) : | Berthelot (R.) : |
| Aspasie : | 475, 547, 548. | 594. |
| 636. | Basnage (Bernard) : | Bertranet : |
| Assyrie : | 548. | 592. |
| 177, 178. | Basnage (Jacques) : | Bèze (le P. de) : |
| Astruc : | 31, 409, 547. | 669. |
| 333, 535, 537, 545. | Bassuel : | Bianchi : |
| Atahualpa : | 238. | 350. |
| 173. | Batavia : | Bignon : |
| Athanase (Saint) : | 31, 511. | 503, 505, 514, 587, |
| 24, 512. | Baudier : | 665. |
| Athéniens : | 170, 171, 172. | Bion : |
| 359, 436. | Baudot de Juilly : | 591. |
| Atlantide : | 635, 636. | Blaeuw : |
| 162. | Bâville (lieu) : | 157. |
| Attique : | 519. | Blaise (Saint) : |
| 441. | Bayle : | 412. |
| Auger : | 15, 31, 62, 63, 108, | Blas Valera (le P.) : |
| 538. | 109, 113, 115, 183, | 174. |
| Auguste : | 249, 261, 331, 361, | Blondel : |
| 43, 433, 437. | 380, 381, 382, 409, | 367. |
| Augustin (Dom) : | 418, 450, 476, 477, | Bochart : |
| 410. | 478, 547, 559, 646. | 176, 178, 424. |
| Augustin (Saint) : | Beaulieu : | Boèce : |
| 72, 302, 420, 427, | 414. | 380. |
| 428, 442, 462, 512. | Bédier : | Boerhaave : |
| Auzout : | 166. | 317. |
| 498. | Bélévitch-Stankévitch : | Boileau : |
| Avallon (Cousin d') : | 188. | 497, 502, 503. |
| 17. | Belleau (Rémy) : | Boindin : |
| Aydie (chevalier d') : | 592. | 515, 552, 563. |
| 510, 531. | Bélus : | Boisguillebert : |
| Babyloniens : | 439. | 550, 638. |
| 178. | Benoit XIII : | Bolingbroke : |
| Badius : | 545. | 531, 532, 539, 646. |
| 591. | Benoit XIV (Lamber- | Bonamy : |
| Bailly : | tini) : | 377. |
| 162, 163. | 541, 546. | Bonarelli : |
| Baltus : | Béotie : | 591. |
| 23, 24, 417, 447, | 438, 439, 440. | Borelli : |
| 454, 455, 456, 457, | Berkeley : | 238. |
| 458, 493, 547. | 208. | Bornéo : |
| Baptiste Mantouan : | | 30, 31, 32, 33, 421, |
| 591. | | 446, 459, 475, 501, |

502, 547, 562, 615, 616.	Braunschvig :	Canaye (le P.) :
Bossuet :	161.	516.
72, 379, 415, 537, 548.	Brébeuf (le P. Jean de) :	Cap de Bonne Espé- rance :
Boucher de Perthes :	159, 160.	511.
189.	Brésil :	Caraïbes :
Bouhours (le P.) :	151, 318.	182.
519.	Bretagne (duc de) :	Carate (Augustin) :
Bouillaud :	652.	174.
585.	Brinvilliers (marquise de) :	Carneiro (le P.) :
Bouillé (marquise de) :	449, 452.	167.
414.	Brosses (de) :	Carré (académ. d. sc.) :
Bouillier (Francis- que) :	135.	672, 673.
67, 69, 72, 74, 79.	Brunel :	Carré (H.) :
Bouillon (duchesse de) :	491, 503, 524, 560, 564.	451, 453, 551.
554, 555, 556, 557, 651.	Brunetière :	Cartier (Jacques) :
Boulainvilliers :	580.	165, 166.
638.	Brunschvicg :	Casaubon :
Boullier (Dav. Ren.) :	271, 462, 469, 580,	137.
106, 107, 108, 109, 110.	Bryant :	Cassini (J.) :
Bourdaloue :	133.	300, 345, 346, 586.
519.	Buffier (le P.) :	Cassini (J. D.) :
Bourdalin (Cl.) :	520.	299, 301, 303, 348,
508, 671.	Buot :	376, 397.
Bourdelot :	367.	Cavallerius :
497, 498, 499.	Buridan :	223.
Bourgogne (duc de) :	382.	Caumont la Force (M ^{me} de) :
652.	Burigny (Lévesque de) :	520.
Bourgogne (duchesse de) :	516.	Cayenne :
652, 659.	Burnet :	666.
Boursier (le P.) :	352.	Caylus (comte de) :
380.	Bussy-Rabutin :	516, 538.
Boutron :	510, 511, 513.	Caylus (M ^{me} de) :
120.	Cabestan (Guillaume de) :	520.
Boutry :	49, 61.	Cellamare :
528, 540, 546.	Caboto :	527.
Bouvet (le P.) :	230.	Chaldée :
669.	Cafres :	178.
Boyle :	123, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 157, 161, 166.	Champlain :
318.	Callières (de) :	180, 181.
Boze (de) :	501.	Chantepie de la Saus- saye :
534, 537.	Callirhée :	170.
Bradley :	60.	Chanut :
346.	Calpurnius :	377.
Brancas (duc de) :	591.	Chapelle (de la) :
526.	Campistron :	504.
	555.	Chaponnière :
	Canada :	1, 13.
	166.	Chardin :
		172.
		Charlemagne :
		170, 365.

Charles II :	Clarke :	Constantinople :
557.	218, 479.	616.
Charles-Quint :	Claudi (Petrus) :	Constantius :
42, 84, 356, 358, 362.	156.	444.
Charma :	Clément (P.) :	Conti (Innocent XIII) :
1, 15, 487.	549, 551.	540, 541.
Charron :	Clément XII :	Conti (Prince de) :
70.	546.	557.
Chartier (Alain) :	Clément d'Alexan- drie :	Conti (Princesse de) :
46.	436, 443.	652.
Chateaufneuf (abbé de) :	Cléombrote :	Copernic :
553.	432.	242, 292, 375.
Chaulieu :	Cléomène :	Corcyre :
470, 526, 553, 554, 555.	437.	421.
Chazelles :	Cléopâtre :	Coresma (le P. An- toine) :
65.	384.	151.
Cheminais (le P.) :	Cluvier :	Corneille P. :
519.	155.	13, 120, 121, 136, 490, 491, 495, 496, 497, 501, 503, 507, 568, 569, 580, 593, 650.
Chinard :	Cohen :	Corneille (Th.) :
164, 166, 180.	499.	14, 448, 449, 450, 456, 490, 491, 494, 496, 502, 507, 510, 514, 532, 556, 634, 651, 664.
Chine :	Colbert :	Cortez :
188, 295, 330, 331, 464, 465, 576, 585, 586, 657, 658, 660, 661, 662, 666, 667.	169, 170, 505, 513, 614, 620, 637, 665, 675, 676, 680.	20, 21, 52, 53, 184, 359, 360, 638.
Chinois :	Collins :	Cosmopolites :
21, 129, 157, 160, 166, 167, 168, 190, 463, 468, 478, 657, 659, 660, 661, 662.	382, 383, 461, 469, 479, 646.	313.
Ghoisy (abbé de) :	Colombey :	Coste :
511, 513, 518, 519, 556.	516, 520, 521, 523, 552.	462, 468.
Christine (de Suède) :	Colonna (la connéta- ble) :	Cournot :
499.	555, 557.	236.
Christophe Colomb :	Cominges :	Coya Mama Oello :
188, 358.	469.	174.
Christophe (Saint) :	Commire (le P.) :	Creuzer :
412.	492, 519.	133.
Chrysippe :	Comte :	Crollius :
378.	2, 278.	308.
Cicéron :	Condé (le Grand) :	Cromwell :
125, 378, 435, 443, 576, 577.	497, 499, 523.	384.
Cideville :	Condé (Henri Jules de Bourbon) :	Crouzas (de) :
181, 491, 506.	659.	461.
Cieça de Léon (Pedro de) :	Condillac :	Cudouagny :
174.	2, 110, 111, 233, 234.	166.
Circassiennes :	Condorcet :	Cudworth :
187.	2, 33, 460, 565, 646.	109.
	Confucius :	Cyniques :
	168, 172, 657, 670.	435, 445.
	Constantin :	
	444.	

Cyprien (Saint) :	Démétrius de Phalère :	Doncieux :
24.	51, 52, 54, 638.	519.
Cyrano de Bergerac :	Démétrius (le troisième	Doucine (le P.) :
377.	faux) :	455.
Dablon (le P.) :	48, 49, 56, 241.	Dreuillet (M ^{me}) :
160.	Démocrite :	520.
Dacier (M ^{me}) :	377.	Drouet :
520.	Démosthène :	498, 627, 628, 629.
Daguesseau :	437, 574.	Du Bellay :
143.	Depping :	594.
D'Alembert :	334, 460.	Dubocage :
233, 333, 456, 460,	Descartes :	13, 559.
511, 512, 517, 520,	17, 18, 19, 45, 48, 49,	Dubois (l'abbé) :
521, 532, 535, 536,	50, 55, 56, 67, 69,	503, 505, 506, 528,
545, 607, 664.	71, 72, 73, 77, 78,	532, 533, 539, 540,
Duport (M ^{me} de) :	79, 83, 94, 101,	544, 545, 551, 629,
513.	106, 141, 143, 145,	664, 665.
Danchet :	148, 191, 205, 207,	Dubos (abbé) :
528.	208, 209, 231, 241,	161, 561.
Daniel (le P.) :	252, 253, 254, 262,	Duclos :
73.	282, 285, 304, 305,	333, 516, 534, 537,
Darde (le P.) :	327, 344, 352, 353,	538, 552, 653, 659.
151.	361, 370, 371, 373,	Duclos (chimiste) :
Darien :	374, 377, 391, 401,	318.
182.	405, 406, 524, 579,	Du Deffand (M ^{me}) :
Darwin :	580, 679.	530.
141.	Desfontaines :	Du Hamel :
Dauphin (le Grand) :	552.	16, 17, 318, 504,
652.	Deslandes :	505, 669, 670.
Dauphine (la) :	326.	Dumay (abbé) :
652.	Desmaiseaux :	507, 508.
Davidson :	382, 478.	Dupin (M ^{me}) :
308, 309.	Desportes :	13, 559.
Decorde :	594.	Dupont :
181, 491.	Destouches (canon) :	530, 552 :
Dédale :	532, 549.	Dumarsais :
127.	Diable (le) :	456, 461.
Dedieu :	421, 446, 451, 455.	Dupré (M ^{me}) :
548.	Diderot :	513.
Delavigne :	308, 561.	Durkheim :
520.	Dieulamant :	137.
Delbos :	302.	Du Ryer :
474.	Dion Chrysostome :	172.
Delisle :	443.	Duverney :
350, 368.	Dodart :	16, 321, 322, 329,
Délos :	322, 405, 648.	330, 395, 498, 500,
590.	Dodone :	504, 505, 525.
Delphes :	131, 359, 441, 443.	Edda :
184, 419, 433, 437,	Dodwell :	163, 161.
443.	479.	Eénégé :
Delvaille :	Dominicains :	22, 412, 493, 645.
580.	167, 657.	Egypte :
Delvolvé :	Domitien :	177, 178, 433, 444,
31, 62, 113, 183, 249.	443.	666.

- | | | |
|----------------------|-----------------------------------|-------------------------------|
| Egyptiens : | Ferdinand (Le Catho- | Galien : |
| 131, 166, 170, 424. | lique) : | 310. |
| Embrun : | 358. | Galilée : |
| 545. | Ferriol (comte de) : | 58, 237, 286, 287, |
| Encyclopédistes : | 530. | 290, 367, 375. |
| 679. | Ferriol (M ^{me} de) : | Galland : |
| Endor : | 530. | 166, 169, 170. |
| 421. | Ferriol (président de) : | Gamaches (de) : |
| Epicure : | 529, 530. | 20. |
| 245, 377, 478, 554, | Feuillée : | Garat : |
| 603, 682. | 666. | 489, 558. |
| Epicuriens : | Flamarens (M ^{me} de) : | Garcillasso de la Vega : |
| 377, 435, 445. | 520. | 173, 182. |
| Epithersès : | Flamsteed : | Garnier : |
| 432. | 345, 346. | 495. |
| Erasistrate : | Fleury (cardinal de) : | Gassendi : |
| 58, 59. | 545, 546, 547, 550, | 45, 70, 172, 231, |
| Erasme : | 551, 664. | 473, 479, 499, 553. |
| 42, 84, 356, 358, | Fleury (Claude) : | Gaules (les) : |
| 362, 420. | 638. | 595, 596. |
| Eratosihène : | Flourens : | Genest (abbé) : |
| 368, 585. | 2. | 527. |
| Ericto : | Fontaine : | Genève : |
| 422. | 72. | 22, 513, 616. |
| Erostrate : | Fontaines (M ^{me} de) : | Geoffrin (M ^{me}) : |
| 51, 52, 54, 638. | 520. | 2, 13, 534, 557, 558, |
| Esope : | Fontenay (le P. de) : | 559, 571. |
| 22, 45, 73, 74, 181, | 669. | Geoffroy (Et. Fr.) : |
| 185. | Forest (le) (Fore.) : | 313, 316, 319, 622. |
| Espagne : | 595, 596. | Gérando : |
| 653. | Forgeville (M ^{re} de) : | 269. |
| Espagnols : | 559. | Gerbillion (le P.) : |
| 159, 593. | Fougerolle (de) : | 669. |
| Etienne (saint) : | 638. | Gillot : |
| 412. | Fouqueray (le P. H.) : | 580. |
| Eudamidas : | 158. | Gilson : |
| 570. | Franciscains : | 67, 94, 101, 207, 679. |
| Euripide : | 167, 657. | Glycon : |
| 442. | François de Sales : | 570. |
| Eusèbe : | 420. | Goës : |
| 133, 135, 175, 420, | Frazer : | 156. |
| 432, 433, 436, 444. | 138. | Goliard (la) : |
| Evhémère : | Fréret : | 414. |
| 134. | 460, 516, 552. | Gouhier : |
| Fabricius : | Frésier : | 271, 476. |
| 377. | 328. | Gouye (le P.) : |
| Faguet : | Fulvie : | 191, 699. |
| 11, 12, 26. | 362. | Goyau (G.) : |
| Falconet : | Funck-Brentano (F.) : | 158. |
| 281. | 450, 453, 552. | Gradot (café) : |
| Fénelon : | Furan : | 538, 552. |
| 72, 532, 549, 550, | 595. | Grandier (Urbain) : |
| 626, 627, 638. | Gaidoz : | 420, 656. |
| | 136. | |

- Granger :
 24.
 Grape :
 Av^t prop. 163.
 Gréard :
 520.
 Grèce :
 177, 142, 145.
 Grecs :
 21, 122, 129, 130,
 131, 132, 136, 184,
 187, 424, 435, 445,
 446.
 Grégoire de Tours :
 303, 420, 442.
 Grien (M^{me} de) :
 524.
 Grimm :
 487, 560, 561.
 Guarini :
 591.
 Guillaume III (d'An-
 gleterre) :
 548.
 Guisnée :
 367.
 Halévy (D.) :
 550.
 Hallays :
 513.
 Hamelin :
 377.
 Hardy :
 495.
 Haroun-al-Reschid :
 170.
 Hartland :
 138.
 Hartsoeker :
 109, 110, 321.
 Harvey :
 58, 59, 238.
 Hautefeuille (abbé de) :
 : 557.
 Hébreu (l'enfant) :
 433.
 Hébreux :
 135, 125.
 Hélène :
 362.
 Helmstadt :
 431.
 Helvétius :
 538.
 Hénault :
 517, 518, 538, 557.
 Henri IV (de Castille) :
 358.
 Henriot (E.) :
 531.
 Héraclides :
 377.
 Herbelot (d') :
 169.
 Hermétiques :
 313.
 Hésiode :
 434.
 Hippias :
 437.
 Hobbes :
 248, 382.
 Hocquincourt (d') :
 516.
 Holbach (d') :
 479.
 Homberg :
 315, 532, 533, 653, :
 654, 656, 657.
 Homère :
 22, 45, 73, 74, 125, :
 133, 184, 185, 434, :
 142, 521, 571.
 Honorius :
 444.
 Horstius :
 431.
 Houtsma (Th. de) :
 170.
 Hoym :
 539.
 Huart (Cl.) :
 170.
 Huascar :
 173.
 Hubert (H.) :
 170.
 Hubert (R.) :
 180.
 Huet :
 166, 176, 424.
 Hume :
 2, 278.
 Huyghens (Chr.) :
 373, 377.
 Humaud :
 238.
 Hurons :
 159.
 Hyde :
 487, 561.
 Incas :
 173, 182.
 Indes :
 350.
 Indes (Orientales) :
 151, 172.
 Indiens :
 114, 171.
 Indous :
 166.
 Ingolsteterus :
 432.
 Iroquois :
 123, 150, 157, 158,
 160, 161, 166.
 Israël :
 469.
 Italie :
 442.
 Italiens :
 593.
 Jacquart :
 1, 12, 32, 590.
 Jacques III :
 539, 540, 541, 545,
 546.
 Jamblique :
 434.
 James (chimie) :
 308.
 James (William) :
 141.
 Jansénistes :
 154, 194, 513, 544,
 553, 636, 658.
 Japon :
 167.
 Jartoux (le P.) :
 671.
 Jeanne I (de Naples) :
 27, 45, 59, 567.
 Jesso (Yéso) :
 186.
 Jésuites :
 17, 21, 149, 150,
 151, 154, 158, 159,
 167, 178, 180, 181,
 183, 191, 379, 409,
 455, 473, 492, 493,
 499, 504, 511, 513,

- 519, 525, 542, 544,
 545, 546, 551, 553,
 586, 657, 658, 659,
 660, 666, 667, 668,
 669, 670, 671.
 Jésus-Christ :
 262, 418, 420, 421,
 428, 430, 432, 433,
 442, 443, 444, 456,
 457, 477, 650.
 Josaphat :
 469.
 Joseph :
 420.
 Jove (Paul) :
 157.
 Jovet :
 182.
 Judas :
 127.
 Jules II :
 412.
 Julien :
 72, 444.
 Juliette de Gonzague :
 569.
 Junon :
 127.
 Jupiter Ammon :
 437.
 Jupiter (divinité) :
 127, 426.
 Jupiter (planète) :
 368, 348, 376.
 Jurieu :
 547, 548.
 Jussieu (A.) :
 189, 328, 354, 369.
 Justel :
 497, 499.
 Justin :
 444.
 Juvénal :
 443.
 Kant :
 278.
 Képler :
 20, 285, 286, 287,
 289, 290, 373.
 Khang-Hi :
 670, 671.
 Kirker (le P.) :
 439.
- Koenig :
 95, 96, 97.
 Kuhn :
 133, 134.
 La Beaumelle :
 1.
 Laborde Milaa :
 2, 5, 18.
 La Bruyère :
 9, 10, 11, 415, 497,
 504, 637.
 La Chaise (le P. de) :
 454.
 La Créquinière :
 113, 114, 115.
 La Calprenède :
 118, 119.
 La Condamine :
 2.
 Lactance :
 24, 367.
 Lactance (le P.) :
 656.
 La Fare :
 33, 469, 470, 488,
 501, 553, 555, 556.
 La Fare Lapis (abbé
 de) :
 33.
 La Fayette (M^{me} de) :
 489, 519.
 La Ferté (M^{me} de) :
 525.
 La Ferté (Hôtel de) :
 679.
 Lafitau :
 671.
 La Fontaine :
 73, 415.
 La Fresnais :
 541, 542, 543.
 La Gardie :
 163.
 Lagny :
 17, 240.
 La Hire :
 16, 302, 367, 505,
 678.
 Lalande (A.) :
 208, 384.
 Lalande (L. de) :
 376.
 Lalanne (L.) :
 513.
- Lalemant (le P.) :
 158, 159, 160.
 Lallémant (le P.) :
 455.
 La Loubère :
 553.
 Lamarcq :
 141.
 Lambert (M^{me} de) :
 13, 488, 507, 517,
 519, 520, 522, 528,
 534, 547, 549, 557,
 561, 562, 571, 635.
 Lamberville (le P. de) :
 160, 161.
 La Mésangère (M^{me} de)
 12, 13, 448, 500,
 501, 555.
 Lamoignon :
 519.
 La Motte (Houdart
 de) :
 77, 78, 79, 520, 521,
 522, 534, 535, 542,
 543, 545, 552, 578,
 580.
 Lamy (Dom Fran-
 çois) :
 262.
 Lanclos (Ninon de) :
 488, 500, 552, 553,
 554, 557, 635, 636.
 Lancre (de) :
 451.
 Lang (A.) :
 113, 114, 133, 135,
 136, 137, 138, 140,
 175.
 Lanson :
 118, 119, 369, 635,
 636, 637, 638.
 Lapons :
 123, 150, 155, 156,
 157, 158, 161, 162,
 166.
 La Reynie :
 449, 452, 453, 456,
 556, 651, 652, 663.
 La Rochefoucauld :
 246, 248, 254, 634.
 La Rochefoucauld
 M^{me} de) :
 524.

La Sablière (M ^{me} de) :	Lennan (Mac) :	514, 531, 550, 551,
500, 501, 553, 555.	133, 135.	555, 557, 572, 612,
Lassay (de) :	Le Sage :	613, 614, 618, 620,
526, 635.	552.	653, 658, 659, 663,
Launay (A.) :	Lescure (de) :	664, 665, 676, 680.
167.	13, 517.	Louis XV :
Launay (M ^{lle} de) :	Le Tasse :	551, 664.
523, 524, 525, 526,	591.	Louville :
527, 554, 555, 560,	Le Tellier (le P.) :	28.
564, 570.	168, 454, 456, 658,	Louvois :
Launey (De) :	659.	470, 513, 550, 556,
498.	Leucippe :	614.
Lavisse :	377.	Lower :
169, 415, 620, 652.	Lévy (I.) :	238.
Lébadie :	170.	Luc (Saint) :
419.	Lévy-Bruhl :	412.
Le Bourgo :	Av ^t prop. 137, 331,	Lucain :
538, 552.	361, 430.	422, 423.
Le Cat :	L'Hopital (marquis de)	Lucien :
12, 492, 500, 505,	216, 505, 509, 622.	440, 443.
559.	Libavius :	Lucrèce :
Leclerc :	432.	245, 254, 375, 377,
455, 537, 547.	Lichtenberger (A.) :	478, 682.
Le Comte (le P.) :	180, 499.	Lucrèce (Lucretia) :
658, 659, 669.	Lignon :	54, 610.
Lecouvreur (M ^{lle}) :	594, 596.	Lulle :
557.	Livie :	55, 569.
Lefèvre :	437.	Lully :
311, 312.	Lobeck :	496, 555.
Lefranc :	133, 134.	Lune (la) :
164, 165.	Locke :	239, 255, 284, 294,
Le Gobien (le P.) :	30, 32, 62, 70, 100,	295, 296, 308, 375,
168, 658, 670.	207, 208, 233, 252,	376, 511, 648.
Legué :	253, 381, 382, 460,	Lyon :
656.	462, 463, 464, 468,	596.
Le Haguais :	475, 479, 605.	Lysandre :
503, 532.	Locques (Nicolas de) :	437.
Leibniz :	309.	Machiavel :
100, 109, 218, 219,	Lods :	247.
223, 253, 350, 351,	537.	Mably :
362, 363, 369, 378,	Loire :	538.
381, 382, 384, 391,	595.	Maffée :
392, 401, 407, 475,	Longobardi (le P.) :	114.
639.	168.	Magne (É.) :
Le Jay (le P.) :	Lopez de Gomara :	553.
416, 417.	173.	Magnol :
Lelevel :	Loudun :	331.
72.	656.	Mahomet :
Lémery :	Louis XI :	170, 171, 172.
306, 307, 308, 310,	358.	Maigron :
318, 329, 330, 497,	Louis XIV :	1, 2, 5, 10, 13, 14,
498, 500, 652.	22, 23, 248, 416,	16, 22, 23, 24, 26,
Lemoine (J.) :	417, 447, 451, 453.	31, 112, 376, 377,
499.	454, 503, 505, 513,	417, 418, 454, 455,

- 456, 487, 489, 490,
504, 510, 608.
- Maine (duc du) :
659.
- Maine (duchesse du) :
13, 521, 522, 524,
525, 526, 527, 557,
570.
- Mairan :
19, 371, 522, 531,
557, 660, 661.
- Mairet :
495.
- Malabar :
151.
- Maldives :
188.
- Malebranche :
71, 72, 76, 77, 78,
143, 146, 147, 205,
208, 218, 261, 262,
263, 264, 270, 271,
272, 273, 276, 277,
278, 279, 280, 327,
370, 371, 374, 379,
380, 382, 405, 406,
407, 426, 427, 474,
476, 478, 563, 573,
636, 659, 660, 670,
672.
- Malesherbes :
1.
- Malézieu :
321, 522, 523, 527.
- Malte :
350.
- Manco Capac :
129, 173.
- Mandeville :
63.
- Mannhardt :
133, 135, 136.
- Maraldi :
97, 98, 303, 348, 350,
368.
- Marchant :
356.
- Maréchal :
653.
- Marguerite d'Ecosse :
46, 569.
- Mariano (le P. Louys)
151.
- Marie (vierge) :
420.
- Marie d'Angleterre :
569, 605.
- Marie Stuart :
605.
- Marin (le Cavalier, :
592.
- Mariotte :
237.
- Marivaux :
528, 534, 535, 536,
557, 560, 564, 578.
- Marmontel :
538.
- Marot :
592.
- Mars (planète) :
308, 348.
- Marsan (J.) :
592.
- Marshall :
176.
- Marsigli :
649, 650.
- Marsy (de) :
559.
- Martien :
444.
- Martin (André) :
71, 72.
- Martin (Jehan) :
589, 596.
- Martinique :
666.
- Martino :
167, 168, 169, 172,
180, 658, 668.
- Masson (A.) :
656.
- Masson (Pierre-Mau-
rice) :
528, 532, 534, 359,
540, 543, 544, 545.
- Maupertuis :
28, 282, 552.
- Maurepas :
665.
- Maures :
170.
- Maures Grenadins :
188.
- Maury (Alf.) :
169, 513, 515.
- Maximilien I^{er} (d'Au-
triche) :
358.
- Mazarin :
555.
- Mazarin (Duchesse de) :
555, 557.
- Mendoza (le P.) :
152.
- Menvielle :
Av^t prop.
- Mier Blanche :
156.
- Mercoeur (Duchesse de)
555, 557.
- Mercur (divinité) :
360, 432, 433.
- Mercur (planète) :
295, 308.
- Méry :
394, 397.
- Mésopotamie :
178.
- Métrodore :
134.
- Metzger :
307, 308, 309, 310,
311, 312.
- Mexique :
182.
- Migne :
412.
- Minerve :
359.
- Minimes :
666.
- Minutius Felix :
24.
- Mirabaud (J.B.) :
460, 534, 536.
- Mliséo :
22, 410, 412.
- Moïse :
537.
- Molière :
27, 49, 50, 80, 81.
- Molières (abbé de) :
19, 20, 282, 301,
374.
- Moncyns (B. de) :
420.
- Mongault :
521.

- Montaigne :
 53, 67, 69, 73, 78.
 93, 100, 103, 106.
 165, 204, 245, 247,
 254, 364, 582, 640.
- Montaignets :
 180.
- Montausier :
 512.
- Montemayor :
 592.
- Montespan (M^{me} de) :
 556.
- Montesquieu :
 530, 538, 646.
- Montezuma :
 20, 21, 52, 53, 184,
 359, 360, 638.
- Montfleury :
 528.
- Montigny (M^{me} de) :
 558.
- Montmort :
 619.
- Morales (le P. J. B.
 de) :
 168.
- Morel :
 1, 18.
- Moret :
 555.
- Morize (A.) :
 63, 181.
- Morland :
 439.
- Morville (Fleuriau de) :
 540, 541.
- Moschus :
 591.
- Moscou :
 615.
- Moscovites :
 670.
- Mozambique :
 151.
- Mréo :
 22, 410, 411, 412
 415, 493, 645.
- Muller (Max) :
 133, 134.
- Muller (Ottfried) :
 133, 134.
- Murat (M^{me} de) :
 520.
- Naigeon :
 333, 334, 382, 383,
 460.
- Naudé :
 499.
- Némésianus :
 591.
- Nérac :
 557.
- Néron :
 443.
- Nevers (duc de) :
 555, 557.
- Newton :
 18, 19, 233, 281, 282,
 283, 284, 285, 286,
 291, 301, 304, 369,
 373, 401.
- Nicétas :
 377.
- Nicole :
 636.
- Nietzsche :
 2, 26.
- Nipchou :
 670.
- Noailles (duc de) :
 455.
- Nocé :
 13, 501, 555.
- Nodier :
 169.
- Noé :
 176, 425.
- Nointel (marquis de) :
 169, 170.
- Norris :
 72.
- Nouvelle France :
 180.
- Océan (divinité) :
 127.
- Olaus Magnus :
 156.
- Olivet (d') :
 496.
- Oratoire :
 177, 423.
- Orientaux :
 161.
- Origène :
 436.
- Orléans (duc d') :
 316, 470, 505, 521,
- 527, 531, 532, 533,
 551, 653, 657, 671.
- Orphée :
 129, 173, 175, 437.
- Orphiques :
 377.
- Ovide :
 127, 130, 175, 151.
- Pacôme (Saint) :
 512.
- Pailleron (M^{me} M. L.) :
 413.
- Palinods :
 490.
- Palissot :
 516, 538.
- Palissy :
 349, 350, 368.
- Pan :
 589.
- Pan (le Grand) :
 432, 433.
- Panama :
 182.
- Parabère (M^{me} de) :
 531.
- Paracelse :
 27, 49, 80, 81, 308,
 310, 311, 331.
- Parennin (le P.) :
 586, 660, 671.
- Parent :
 678.
- Parménisque :
 60, 66.
- Parnasse :
 438.
- Parthénio :
 596.
- Pascal :
 30, 32, 33, 34, 72,
 245, 253, 254, 376,
 384, 460, 461, 462,
 463, 464, 468, 469,
 475, 478, 580, 605,
 640.
- Patru :
 636.
- Pauline :
 60.
- Pausanias :
 440.
- Pavillon :
 592.

- | | | |
|--------------------------|----------------------|----------------------|
| Peirese : | Piron : | Prunière : |
| 303, 304, 499. | 507, 508, 552. | 496. |
| Pénélope : | Pisistrate : | Ptolémée : |
| 432, 433. | 359. | 242, 346, 585. |
| Pereira (Gomes) : | Platon : | Ptolémée Evergète : |
| 67. | 45, 162, 406, 431, | 585. |
| Péripatéticiens : | 434, 435, 569, 574, | Puget : |
| 435, 445. | 603. | 323. |
| Pérou : | Platoniciens : | Pyrrhus : |
| 129. | 435. | 445. |
| Perrault (Charles) : | Plaute : | Pythagoriciens : |
| 502, 503, 504, 510, | 368. | 377. |
| 513, 572, 578, 634. | Pleïade (la) : | Pythie (la) : |
| Perrault (les) : | 593. | 437. |
| 513. | Pline : | Quartier (le P.) : |
| Persans : | 367. | 416. |
| 187. | Plutarque : | Rabelais : |
| Perses : | 133, 134, 377, 432, | 165, 420. |
| 166, 170, 172. | 433, 434, 443. | Racan : |
| Péruviens : | Pluton : | 592. |
| 166, 173, 174. | 501. | Racine : |
| Petit : | Poisson (le P.) : | 13, 120, 121, 491, |
| 369. | 71, 72. | 495, 496, 497, 502, |
| Petitot : | Polignac (abbé de) : | 503, 568. |
| 525. | 527, 541. | Raphaël : |
| Petty : | Pompée : | 26, 56, 57. |
| 618, 619. | 423. | Rapin : |
| Peucer : | Pomponace : | 519. |
| 156. | 473. | Rathery : |
| Pfister : | Pondichéry : | 120. |
| 451. | 666. | Ravaisson : |
| Phénicie : | Pons (de) : | 652. |
| 178, 350. | 382. | Réaumur : |
| Phéniciens : | Pontchartrain : | 24, 95, 96, 99, 102, |
| 131, 132, 424. | 231, 453, 513, 514, | 303, 323, 324, 331, |
| Philippe V : | 549, 550, 665. | 354, 679. |
| 551. | Pont de Veyle : | Régent (le) : |
| Philolaus : | 557. | 503, 531, 550, 612, |
| 377. | Porphyre : | 628, 629, 657, 659, |
| Philostrate : | 133, 433, 434. | 662, 665, 671. |
| 443. | Port-Royal : | Régis : |
| Phryné : | 461, 462. | 72, 405, 406, 497, |
| 41, 42, 638. | Portugais : | 498. |
| Picavet : | 151. | Régnier : |
| 233. | Poupart : | 9. |
| Pierre I ^{er} : | 320. | Reid : |
| 614, 615, 616, 618. | Préneste : | 209. |
| Pigrasto : | 441. | Reinach (Salomon) : |
| 590. | Prévost (abbé) : | 114, 115, 164. |
| Pillsbury : | 538. | Rémond de Saint- |
| 90. | Prior : | Mard : |
| Pindare : | 531, 539. | 635. |
| 133. | Procope : | Rémond le Grec : |
| | 516, 538, 552. | 635, 636, 637. |

Rémy (Nicolas) :	Roxelane :	Samuel :
451.	362, 569, 570.	421.
Renan :	Rüdbeck :	Sannazar :
170.	162, 163, 164.	589, 591, 593, 595.
Renau :	Rufillo (Saint) :	Saturne (planète) :
629.	412.	284, 295, 308, 376.
Renaudot (Eusèbe) :	Rufin :	Saül :
169, 455, 504, 513.	439.	421, 423.
Reneaume :	Rullandus :	Saulmon :
368.	431.	351.
Renée :	Russie :	Saurin :
555, 556, 557.	616.	534, 552.
Ressons :	Ruysch :	Savary des Brulons :
26.	131, 322.	552.
Reynier :	Sablé (M ^{me} de) :	Scaglione (abbé) :
490.	519.	540.
Ricci (le P.) :	Sagot :	Sceaux :
167.	452.	522, 525, 526, 607.
Riccio (David) :	Saint-Aignan (duc de) :	Schaub :
605.	546.	539 :
Richelieu :	Saint-Aulaire :	Scheuchzer (J.) :
656.	518, 521, 522, 523.	352, 353.
Richer d'Aube :	Saint-Aulaire (M ^{me} de)	Scheuchzer (J.J.) :
532, 558.	520, 606, 607.	352, 354.
Rigault (H.) :	Saint-Domingue :	Schwartz :
504, 552.	666.	133, 134.
Rivaud :	Sainte-Beuve :	Scheffer :
Av ^t prop.	511, 552, 555.	156, 157.
Rodriguez (le P.) :	Sainte-Marie (le P.	Schlegelius :
153.	Ant. de) :	238.
Roemer :	168.	Scudéry (Georges de) :
367.	Saint-Evremond :	119, 120.
Rohaut :	181, 488, 499, 511,	Scudéry (M ^{lle} de) :
498.	553, 557, 581, 635,	118, 119, 120.
Rome :	636.	Scudéry (M ^{me} de) :
22, 435, 444, 513,	Saint-Géran :	513.
529, 538, 540, 545,	413, 414.	Sebond (Raymond) :
616.	Saint-Maixent (mar-	254.
Ronsard :	quis de) :	Segrais :
592, 594.	414.	592.
Rosalie :	Saint-Pierre (abbé de) :	Ségur (P. de) :
659.	13, 15, 63, 447, 491,	534.
Rosecroix :	497, 498, 504, 522,	Selden :
313.	534, 590, 621, 627,	176.
Rotrou :	628, 629, 638.	Sénèque :
495.	Saint-Simon :	368, 378.
Roûaut :	415, 454, 469, 470,	Sérapis :
328.	538, 539, 554, 638,	433.
Roués (les) :	658.	Seth :
531.	Salone :	123, 648.
Rousseau (J.B.) :	158, 180.	Sévère :
11, 12.	Samoyèdes :	443.
Rousseau (J.J.) :	155, 157.	Sévère (saint) :
62, 581.		412.

Sévigné (M ^{me} de) :	Spinoza :	539, 541, 542, 543,
72, 73, 415, 489, 519.	247, 378, 381, 382,	546, 547, 549, 551,
Shaftesbury :	476, 477, 499, 537.	557, 561, 564, 571.
62, 63.	Staal (M ^{me} de) :	Terrasson :
Shrewsbury :	13, 525, 527, 560,	109, 524, 552, 560,
548.	571.	561, 578.
Siam :	Stenon :	Tertullien :
511, 654.	238, 352.	24.
Sibérie :	Stoiciens :	Testard :
157, 191.	435, 600, 603.	525, 526.
Sicile :	Straton :	Testut de Mauroy :
589.	26, 56, 57.	504.
Silésie :	Styx :	Teulière :
431.	129.	Av ^t prop.
Silly (de) :	Suard :	Thamus :
526.	489.	432, 433.
Simon (Richard) :	Suétone :	Théagène :
537.	443.	134.
Syringa :	Sylvia :	Théocrite :
589.	557.	60, 66, 590, 591.
Sirius :	Syrie :	Théodose :
375.	178.	444.
Sloane :	Syriens :	Thessalie :
191.	166.	422.
Snorre Sturlason :	Tabaraud :	Thévet :
163.	382.	165.
Soanen :	Tacite :	Thomas (saint) :
544, 545.	117, 162.	406, 649.
Soerate :	Tachard (le P.) :	Thomassin (le P.) :
53, 134, 247, 360,	512.	176, 177, 178, 423,
364, 437, 582.	Taine :	424, 425, 427, 428.
Soemund :	2.	Thou (de) :
163.	Tartaglia :	420.
Soissons (comtesse de) :	367.	Thucydide :
555, 556, 651.	Tartares :	143.
Soleil (le) :	170, 186, 187.	Thulis :
284, 292, 293, 295,	Tartarie :	433.
301, 308, 348.	671.	Tibère :
Solignac :	Tauvry :	432, 433.
33.	393, 508, 509.	Tilladet (abbé de) :
Solimán :	Tavernier :	455.
569.	154, 155, 172.	Tindall :
Sorbonne (la) :	Temple (le) :	468.
658.	526, 552, 553, 555,	Tite-Live :
Sorel (Agnès) :	557.	576.
362, 569, 570.	Tencin (Mgr de) :	Tityre :
Souriquois (les) :	150, 422, 528, 529,	589.
180.	538, 539, 540, 541,	Toland :
Spencer (de Cambrid-	542, 543, 544, 545,	468.
ge) :	546, 547.	Torricelli :
135, 175.	Tencin (M ^{me} de) :	237, 367.
Spencer (Herbert) :	13, 150, 528, 529,	Tournefort :
141.	530, 531, 532, 533,	17, 189, 320, 331,
	534, 536, 537, 538.	498, 500, 638.

- Tournemine (le P.) : | Valentinien III :
 21, 114, 115, 150, 444.
 379, 455, 492. Valincourt (de) :
 Tourrel : 526.
 513. Van Dale :
 Tranquille (le P.) : 23, 24, 148, 184,
 656. 417, 418, 419, 420,
 Trajan : 421, 422, 428, 429.
 443. 430, 431, 432, 457.
 Trophonius : 475, 514, 645, 655.
 419, 437, 440. Van Helmont (J. B.) :
 Trublet : 317, 310, 311.
 1, 12, 13, 15, 18, 22. Varignon :
 31, 32, 33, 34, 74, 15, 16, 237, 447.
 77, 78, 79, 100, 491, 497, 498, 599,
 115, 116, 122, 193, 505, 590.
 194, 261, 262, 318, Vattier :
 333, 334, 455, 457, 169.
 469, 487, 492, 494, Vauban :
 501, 504, 505, 506, 415, 549, 550, 619,
 508, 515, 532, 535, 620, 628, 638.
 558, 559, 580, 599, Vauvray (M^{me} de) :
 653. 525.
 Tschirnhaus : Vendôme (duc de) :
 316, 622. 555.
 Turcs : Vendôme (le grand
 170, 187, 431, 442. Prieur de) :
 Turquie : 554, 557.
 669. Vendôme (les) :
 Turretini : 470, 488, 526, 553, |
 553. 554.
 Tylor (E. B.) : Vénus (planète) :
 133, 135, 136, 138. 295, 308.
 Tycho-Brahé : Vernon :
 242, 346. 548.
 Urbain VIII : Vertot :
 168. 15, 491, 504, 515,
 Urfé (d') : 524, 525.
 118, 592, 594, 595, Vida :
 596. 591.
 Uxelles (maréchal d') : Vieussens :
 530. 50, 238.
 Vaillant : Villayer (de) :
 671. 513.
 Valentinien : Villemot :
 444. 374.
- Villey :
 164.
 Virgile :
 43, 463, 532, 577,
 590, 591.
 Visdelou (le P.) :
 669.
 Visé (Donneau de) :
 14, 448, 449, 450,
 478, 496, 556, 651.
 Vitelleschi :
 151.
 Viviani :
 240, 509.
 Vivien de Saint-Martin :
 170.
 Voisin (la) :
 150, 452.
 Voiture :
 10, 118, 120, 121,
 517.
 Voltaire :
 1, 2, 15, 63, 113,
 181, 252, 369, 409,
 454, 455, 456, 538,
 581, 646.
 Vossius (Isaac) :
 176.
 Wallis :
 345.
 Wheler :
 421.
 Wilkins :
 377.
 Winslow :
 81, 82, 238, 330.
 Woodward :
 352.
 Xavier (François) :
 167.
 Zambèze :
 151, 152, 153, 154.
 Zeller (J.) :
 170.
 Zénon (d'Elée) :
 377.
 Zoroastre :
 172.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVANT-PROPOS	1
INTRODUCTION	1-5

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE UNIQUE. — L'absence d'évolution dans la pensée de Fontenelle et l'utilisation des textes de Fontenelle.....	6-34
--	------

DEUXIÈME PARTIE

L'homme selon Fontenelle	35-255
CHAPITRE PREMIER. — L'homme tout entier	40-50
— II. — Les passions	51-66
— III. — La raison. La raison et l'instinct	67-111
— IV. — L'histoire de la raison	112-192
— V. — Le fonctionnement de la raison.	193-209
— VI. — La portée de la raison	210-243
— VII. — Sources possibles ou probables de la conception de l'homme	244-255

TROISIÈME PARTIE

La Nature	256-385
CHAPITRE PREMIER. — Fontenelle critique des causes occasionnelles	261-279
— II. — La nature sans miracles. La défense des tourbillons et les beautés du plein	280-297
— III. — La nature sans miracles. Le faux merveilleux et le merveilleux	

	PAGES
vrai de la nature (astronomie physique, chimie, ...	298-319
CHAPITRE IV. — La nature sans miracles. Le faux merveilleux et le merveilleux vrai de la nature vivante .	320-332
— V. — Déterminisme et liberté	333-344
— VI. — L'histoire et l'accident	345-369
— VII. — Sources possibles ou probables de la conception de la nature	370-385

QUATRIÈME PARTIE

Dieu	386-479
CHAPITRE PREMIER. — La finalité et l'existence de Dieu	391-403
— II. — Les attributs de Dieu	404-408
— III. — L'anticléricisme de Fontenelle Rome et Genève renvoyées dos à dos	409-415
— IV. — L'anticléricisme de Fontenelle. Les impostures des prêtres fabricants de miracles	416-458
— V. — L'anticléricisme de Fontenelle L'immortalité de l'âme fort improbable et la résurrection des corps divertissante . . .	459-471
— VI. — Sources possibles ou probables de la conception de Dieu . . .	472-479

CINQUIÈME PARTIE

La sagesse de Fontenelle	480-640
CHAPITRE PREMIER. — L'homme et ses relations . . .	487-564
— II. — Le croyant pessimiste au progrès	565-587
— III. — L'évasion pastorale et la défini- tion du bonheur	588-607
— IV. — La vie sociale et l'État	608-630
— V. — Le sage et les sources de sa sagesse	631-640

SIXIÈME PARTIE

La propagande	641-684
CHAPITRE PREMIER. — Les prudences de Fontenelle	645-650
— II. — Les silences de Fontenelle	651-662
— III. — L'utilisation de l'existant	663-673
— IV. — Le remplacement des préjugés détruits par la critique....	674-682
— V. — L'action de présence	683-684
CONCLUSION	685-686
Index des noms d'auteurs et des principaux noms propres cités	689-703

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris
